Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

BeQ

Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

II

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 795 : version 2.0

« Le titre fait songer à un croisement entre *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue (dont le héros, le prince Rodolphe, ressemble quelque peu à Salvator) et *Le Dernier des Mohicans*, le western de Fenimore Cooper publié en 1826. Les Mohicans du Far West parisien, ce sont les riches rapaces tels que les Valgeneuse ; ce sont aussi les miséreux, qui forment la piétaille des troupes de Salvator ; ce sont enfin et surtout les jeunes artistes progressistes qui rappellent fortement la jeunesse de Dumas lui-même. Le roman est avant tout un formidable tableau du Paris de 1827. Pas moins de sept histoires se mêlent dès le prologue, on va du plus haut au plus bas de l'échelle sociale, le lien étant assuré par les histoires d'amitié ou d'amour entre personnes de milieux différents, et surtout par l'omniprésent commissionnaire de la rue aux Fers. »

Vincent MOLLET.

Les Mohicans de Paris

II

Le roman est ici présenté en six volumes.

Éditions de référence :
Michel Lévy – Gallimard, coll. Quarto.

XLV

Départ

Le départ de Colomban avait été fixé par lui au lendemain soir.

Ce fut pour le jeune homme une cruelle minute que celle où il lui fallut annoncer ce départ à Carmélite.

Carmélite était assise et brodait quand Colomban entra chez elle, suivi de Camille.

Elle releva la tête, sourit aux deux amis, leur tendit la main, puis se remit à sa broderie.

Il se fit un moment de silence. De ces trois poitrines, deux étaient oppressées à ne pas respirer ; un souffle doux et pur s'échappait de la troisième.

Au moment où Carmélite allait demander aux deux amis la cause de ce silence :

– Carmélite, dit le Breton de sa voix mélancolique, je pars.

Carmélite tressaillit et releva vivement la tête.

– Comment, vous partez ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Et où allez-vous ?

– En Bretagne.

– En Bretagne ? Pourquoi en Bretagne, un mois avant la saison des vacances ?

– Il le faut, Carmélite.

La jeune fille le regarda fixement.

– Il le faut ? répéta-t-elle.

Colomban réunit toutes ses forces pour faire un mensonge préparé depuis la veille.

– Mon père le veut, dit-il.

Mais les lèvres loyales du Breton se prêtaient si mal à déguiser la vérité qu'il balbutia plutôt qu'il ne prononça ces quatre mots.

– Vous partez ! et moi ?... dit la jeune fille avec un sublime égoïsme.

Colomban devint pâle comme la mort : son cœur fut près de

s’arrêter.

Tout au contraire de son ami, Camille sentit une flamme lui passer sur le visage, et son cœur accélérer ses battements.

– Vous le savez, Carmélite, dit Colomban, la langue humaine a un mot devant lequel viennent se briser tous nos désirs, toutes nos espérances : *Il le faut !*

Colomban avait dit ces paroles avec une telle résolution que Carmélite baissa la tête comme si elles eussent été prononcées par la bouche du Destin lui-même.

Mais les deux jeunes gens virent des larmes silencieuses tomber de ses yeux sur sa broderie.

Il y eut alors une terrible lutte dans le cœur du Breton. – Camille suivait sur le visage de Colomban tous les progrès de sa douleur intime ; peut-être Colomban allait-il succomber, tomber aux pieds de Carmélite, et lui tout dire, lorsque Camille, appuyant la main sur l’épaule de Colomban :

– Cher Colomban, dit-il, au nom du ciel, ne pars pas !

Cette supplication rendit à Colomban tout son courage.

– Il le faut, dit-il à Camille, comme il avait dit à Carmélite.

Camille savait bien ce qu’il faisait en suppliant, et quelle puissance sa voix avait sur le cœur de son ami.

Au reste, ces trois mots, qui n’avaient pas suffi à Carmélite, suffirent à Camille.

Camille se tut : l’effet qu’il avait voulu produire était produit.

Ce fut une triste soirée que celle qui suivit cette déclaration de Colomban.

Au moment de se quitter seulement, les jeunes gens voyaient clair en eux-mêmes.

Colomban comprit quel amour irrésistible, profond, infini, il avait pour Carmélite.

S’il eût été obligé d’arracher cet amour de sa poitrine, autant eût valu pour lui s’arracher le cœur.

Mais, au moins, cet amour – sûr de lui comme il l’était, et ne craignant pas d’en arriver jamais à trahir son ami –, il pouvait le conserver ainsi qu’un trésor de douleurs et de larmes.

Carmélite, de son côté, comprenait quelle violente affection elle avait pour Colomban.

Mais, lorsque, dans ses nuits solitaires, au milieu de ses rêves de jeune fille, elle s’était trouvée face à face avec cette affection, et

que, dans la naïveté de son âme, elle avait pensé au mariage, qui, à ses yeux, devait être la conséquence de toute affection vive, elle s'était demandé si le père de Colomban – vieux gentilhomme entiché probablement des préjugés de sa caste – consentirait jamais à ce que son fils épousât une orpheline sans fortune et sans nom.

Son père, à elle, était, à la vérité, mort capitaine et sur le champ de bataille ; mais, à l'époque où nous sommes arrivés, la Restauration avait mis une telle ligne de démarcation entre l'épée qui avait servi Napoléon et celle qui avait servi Louis XVIII, qu'il n'y avait rien d'étonnant, même pour Carmélite, que le comte de Penhoël ne consentît point au mariage de son fils avec la fille du capitaine Gervais.

La première idée qui vint à Carmélite, c'est que le père de Colomban avait su l'intimité dans laquelle vivaient les trois jeunes gens, et rappelait Colomban pour la faire cesser.

L'orgueil de la jeune fille se révolta ; elle ne fit plus de questions.

Ce fut une triste journée que ces dernières heures que les trois amis passèrent ensemble, heures où plusieurs fois la parole s'arrêta sur les lèvres, et où les pleurs tombèrent des yeux.

Mais, pendant ces heures suprêmes, pas un mot, pas un regard de l'austère Breton ne trahit la passion dévorante qu'il cachait dans sa poitrine.

Comme le jeune Spartiate, le sourire sur les lèvres, il se laissait déchirer les entrailles.

Il est vrai que ce sourire était celui de la tristesse.

L'heure du départ arriva. Colomban dit adieu à Carmélite par un baiser amical posé sur les deux joues pâles et humides de la jeune fille ; puis, entraîné par Camille, il sortit.

Camille alla conduire Colomban jusqu'à la diligence.

Là, le prenant à part une dernière fois, Colomban fit jurer à son ami de respecter la jeune fille comme devant être sa femme, et jusqu'à ce qu'elle fût sa femme.

Puis Camille revint à la maison de la rue Saint-Jacques, où il trouva la jeune fille tout en larmes.

En effet, n'était-ce pas briser le cœur de Carmélite, que de rompre le dernier lien qui l'attachât encore à sa vie d'autrefois ? L'amitié de Colomban, née du dévouement et de la reconnaissance au chevet de sa mère morte, lui avait servi de transition entre le passé et l'avenir : ce départ arrachait du cœur de l'orpheline les

derniers lambeaux de son enfance ! Désormais seule au monde – car Colomban n'avait point dit quand il reviendrait –, ne pouvant demander d'amitié et de protection qu'à Camille, c'est-à-dire à un jeune homme dont la légèreté et la dissipation lui apparaissaient, comparées à la grave tendresse de Colomban, dans toute leur vérité redoutable, il lui avait pris une de ces profondes tristesses qui touchent au désespoir, et elle se sentait maintenant isolée, perdue dans ce désert inconnu qu'on appelle le monde, sans affection, sans force, sans appui !

Elle pleurait donc, pauvre enfant, amèrement et abondamment, lorsque Camille arriva.

Au bruit que fit le créole en entrant, Carmélite ne releva la tête que pour voir si, par hasard, Colomban n'était pas revenu avec lui.

Le voyant seul, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Camille resta un instant silencieux sur le seuil de la porte ; il était moins avancé qu'il ne croyait dans le cœur de la jeune fille.

Aussi comprit-il que c'était, non pas de lui, mais du Breton qu'il fallait parler.

– Je viens vous apporter, dit-il, de la part de Colomban, l'assurance de sa profonde amitié.

– Quelle est cette amitié ? demanda Carmélite d'un air sombre ; amitié qui se noue et se dénoue à volonté ! Est-ce que, si j'eusse dû partir, je n'eusse pas prévenu mes amis aussitôt mon projet de départ conçu ? et, l'ayant conçu, l'aurais-je si vite et si cruellement exécuté ?

Pauvre Carmélite ! elle oubliait ou faisait semblant d'oublier ce que lui avait dit Colomban de la lettre de son père.

Camille comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et aussi le parti qu'il pouvait tirer de cette prétendue opposition du père de Colomban ; mais une lettre de Colomban, si Camille appuyait sur ce motif, pouvait le surprendre en flagrant délit de mensonge, et Camille savait que le cœur droit de l'orpheline lui pouvait tout pardonner, le mensonge excepté.

Il résolut donc de se rapprocher de la vérité.

– Croyez bien, chère Carmélite, dit-il, qu'un puissant motif a pu seul déterminer Colomban à partir.

– Mais enfin, quel est donc ce puissant motif ? demanda Carmélite ; m'en refuser la confidence, n'est-ce pas me dire qu'il est offensant pour moi ?

Camille se tut.

– Quel est-il ? Voyons, parlez ! reprit Carmélite avec une certaine impatience.

– Je ne puis, Carmélite.

– Vous le devez, Camille, si vous tenez à ce que mon amitié pour Colomban reste ce qu'elle est, sincère et forte ; vous le devez, et il ne vous est pas permis de me laisser soupçonner votre ami : c'est votre devoir de le justifier, puisque je l'accuse.

– Je sais, je sais tout cela, Carmélite ! s'écria Camille ; mais ne me demandez pas pourquoi Colomban est parti… Pour vous, pour moi, pour nous tous, ne me le demandez pas !

– Je vous le demande impérieusement, au contraire, répondit la jeune fille ; si c'est un chagrin qu'il veut m'épargner, parlez, car aucun chagrin ne peut être plus grand pour moi que celui d'une amitié trahie. Expliquez-vous donc, au nom de la loyauté !

– Vous le voulez, Carmélite ? dit Camille, feignant de céder à la violence.

– Je l'exige.

– Eh bien, il est parti…

Camille s'arrêta comme si sa langue refusait de lui obéir.

– Dites ! dites !

– Eh bien, Colomban est parti parce que…

– Parce que ?…

– Parce que… répéta en hésitant le jeune homme.

– Eh bien ?

– Oh ! c'est que c'est si difficile à dire, Carmélite !

– Ce n'est donc pas la vérité ?

– C'est la vérité pure.

– Alors, dites-la promptement et hardiment.

– Colomban est parti, reprit Camille, Colomban est parti, parce que… je vous aimais !

Il avait raison d'hésiter, l'adroit créole, avant de prononcer le *je*.

Il y avait un abîme de profondeur dans ce pronom, si court qu'il fût. Que Camille, au lieu de dire : « *Je* vous aimais ! » eût dit : « Colomban est parti parce qu'*il* vous aimait ! » et Camille ne le cédait plus à Colomban.

Cette loyale preuve d'amitié, en l'absence du Breton, faisait atteindre son ami à des hauteurs prodigieuses, et réparait tout d'un coup l'égoïsme que celui-ci avait mis, depuis le collège, à accepter,

sans jamais les rendre, les dévouements de Colomban.

Si Camille avait dit : « Parce que Colomban vous aimait, et que je vous aimais aussi ! » il plaçait, avec toute la liberté du choix, Carmélite entre ces deux amours.

Carmélite mesurait d'un coup d'œil le dévouement du Breton, qui était parti ; l'égoïsme du créole, qui était resté !

Si nous avons bien analysé, nous ne dirons pas le caractère, mais le tempérament de Camille, le lecteur sait déjà que, pour satisfaire, non point une passion, mais un simple caprice, Camille n'eût reculé devant aucun obstacle, soit que l'obstacle pût être tourné par la ruse, soit qu'il pût être renversé par le courage ; il allait toujours à son but, droit quand il le pouvait, obliquement lorsqu'il ne pouvait l'atteindre que d'une façon oblique. Sensuel avant tout, c'était la violence des désirs, et non la profondeur de la corruption, qui pouvait lui faire commettre une action mauvaise ; que cette action mauvaise eût un mauvais résultat, il était capable de remords violents, mais d'autant moins durables que l'irritabilité de ses nerfs eût donné à ses remords une énergie exagérée. Et, cependant, si pervers que fût instinctivement Camille, le dernier sacrifice de son ami, qu'il venait d'embrasser en le reconduisant, était encore si présent à sa pensée que, malgré cette profonde perversité, il hésita à le trahir si vite.

Il répondit donc à Carmélite une demi-vérité, en lui répondant : « Colomban est parti parce que je vous aimais ! »

En répondant cela, il n'était qu'à moitié traître.

Colomban n'eût pas laissé partir son ami ; mais, si cet ami fût parti sans le prévenir, ou fût parti malgré lui, il eût dit : « Camille est parti parce qu'il vous aimait ; Camille vaut mieux que moi, puisque, moi, je n'ai pas eu le courage de partir. »

Aussi la cause du départ de Colomban, annoncée de cette façon à Carmélite, fit-elle sur la jeune fille l'effet d'un coup de foudre.

Elle regarda fixement Camille ; si fixement que celui-ci rougit et baissa les yeux.

– Camille, vous mentez ! dit-elle ; ce n'est point à cause de vous que Colomban est parti.

Camille releva la tête.

L'accusation n'était point celle qu'il craignait.

– Uniquement à cause de moi, répéta-t-il.

– Mais que pouvait faire à Colomban l'amour que vous prétendez avoir pour moi ? demanda la jeune fille.

– Il avait peur de vous aimer, répondit le créole.

– Bon Colomban ! murmura Carmélite.

Puis, se retournant vers Camille :

– Laissez-moi seule, mon ami, dit-elle ; j'ai besoin de pleurer et de prier.

Camille prit la main de la jeune fille, et la baisa respectueusement ; une larme tomba de ses yeux sur la main de Carmélite.

Quelle source avait fourni cette larme ? Était-ce la reconnaissance, la honte ou le remords ?

Carmélite ne s'en informa point ; pour elle, une larme était une larme, c'est-à-dire la perle que la douleur va chercher, en y plongeant, dans ce profond océan qu'on nomme le cœur.

Camille rentra chez lui, et fut tout étonné de voir sa chambre éclairée.

Il fut encore plus étonné de voir une femme dans sa chambre.

Cette femme, c'était la princesse de Vanves, qui, prévenue du prochain départ de Colomban, rapportait le linge qu'elle avait à lui.

Seulement, la belle Chante-Lilas – on se rappelle que c'était le nom de la princesse de Vanves – avait été d'un quart d'heure en retard.

Puis, comme elle n'avait pas voulu laisser le linge sans le remettre aux mains de quelqu'un, elle avait attendu la rentrée de Camille.

Camille n'était rentré, comme on le sait, que lorsque Carmélite l'avait prié de la laisser seule ; ce qui fait qu'au moment où Camille rentrait, il pouvait être dix heures et demie du soir.

C'était bien tard pour retourner seule à Vanves !

Camille offrit à la princesse la chambre de son ami Colomban.

La princesse fit quelques difficultés ; mais, sur l'assurance qu'il y avait un verrou à la porte de communication, elle accepta.

Maintenant, y avait-il ou n'y avait-il pas de verrou ? le verrou resta-t-il poussé ou tiré ? C'est ce que nous devinerons probablement à la première rencontre du séduisant Camille et de la belle Chante-Lilas.

XLVI

Nuit d'orage

Comme nous ignorons complètement – jusqu'ici du moins – ce qui se passa pendant cette nuit, prenons Camille au moment où, le lendemain, vers onze heures du matin, il se présente à la porte de Carmélite, et s'arrête un instant, rêveur, avant de frapper à cette porte.

À quoi rêvait Camille ?

Camille rêvait à l'œuvre difficile, nous dirons presque impossible, qu'il entreprenait.

Il connaissait Carmélite ; il savait que sa vertu reposait sur des principes austères et profondément arrêtés.

Il fallait donc, pour la vaincre, employer soit une force, soit une adresse extraordinaire.

Camille était si adroit qu'il en était fort !

Il étudiait Carmélite depuis longtemps, comme un général étudie une place de guerre.

Fallait-il, d'après l'exemple de Malherbe, la prendre par un siège régulier, c'est-à-dire par les mille soins et assiduités dont le poète proclame l'efficacité dans ces vers :

Enfin, cette beauté m'a la place rendue.

Que d'un siège si long elle avait défendue ;

Mes vainqueurs sont vaincus !...

Fallait-il s'en emparer par famine, par vive force, en faisant des tranchées et en donnant des assauts ?

Non, toute cette stratégie eût échoué.

On ne pouvait vaincre que par surprise.

Camille s'arrêta donc à ce parti, et, cette résolution prise, il attendit froidement l'occasion.

C'était le dernier bouillonnement de son cœur, le dernier désir de son imagination qu'il endormait – quitte à laisser désirs et bouillonnements se réveiller plus tard –, dans cette pause d'un

instant qu'il faisait à la porte de Carmélite.

Il entra.

Carmélite avait peu dormi, et avait beaucoup pleuré.

Elle reçut Camille froidement.

Cette réception rentrait dans les plans de Camille.

À partir de ce jour, il s'acharna à mener une vie exemplaire.

Il prit le contre-pied de ses folies et de ses irrégularités passées, et donna à chaque instant des preuves d'une sagesse dont on l'eût cru incapable.

Il affaiblit l'éclat de son enjouement habituel, et, à force de retenue, il devint grave et sérieux.

On comprend quel était le but de Camille

Il lui fallait effacer du cœur de Carmélite le dernier souvenir de l'absent. Or, comment Camille pouvait-il faire oublier Colomban ? En rendant à la jeune fille toute la gravité, toute la mélancolie, tout l'esprit de règle du Breton, entés sur une affabilité plus grande, et sur une extrême distinction.

Carmélite crut naïvement que cette transformation venait moitié du regret que causait à Camille le départ de son ami, moitié de l'amour qu'il ressentait pour elle.

Son orgueil de jeune fille fut flatté de ce que le jeune homme, dans le seul espoir de lui plaire, faisait violence à son caractère, à ses habitudes, à ses goûts, et jetait au loin ses caprices les plus chers et les plus absolus.

Eh ! mon Dieu ! toute jeune fille de dix-huit ans s'y fût trompée de même.

Camille adorait autrefois l'Opéra, et Camille ne mettait plus le pied à l'Opéra.

Camille allait régulièrement trois jours de la semaine au manège, et, de là, faire sa promenade au bois : il renonça tout à coup au manège et à la promenade.

Camille avait, dans les hauts quartiers de Paris, cinq ou six amis, Américains comme lui, avec lesquels, de temps en temps, il avait coutume de dîner et de souper : Camille ne sortit plus.

Vingt fois, pendant qu'il était chez Carmélite, on vint sonner ou frapper chez lui ; chaque fois, le créole, malgré les instances de la jeune fille, refusa de s'assurer qui frappait ou qui sonnait.

À l'instar de Carmélite, il voulait vivre dans la solitude et dans le recueillement.

Il avait acheté des livres de botanique ; il ignorait complètement cette science, et avait prié Carmélite de lui en apprendre ce que Colomban lui en avait appris à elle-même.

Maintenant, on nous comprendrait mal si on allait croire que Camille prît froidement ce masque d'hypocrisie pour séduire la jeune fille.

Il l'aimait.

Toutefois, ce mot, appliqué à Camille, n'a pas l'importance du même mot appliqué à Colomban.

Le Breton aimait avec toutes les puissances de son âme ; Camille aimait, lui, avec tous les désirs de son imagination ; seulement, ses désirs étaient plus grands qu'ils n'avaient jamais été.

Entouré jusque-là de femmes à la conquête facile, il était violemment surexcité par la vertu opiniâtre de Carmélite, et il mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit pour en triompher, croyant peut-être lui-même n'employer que les séductions de son cœur.

Si Carmélite, au lieu de s'abuser sur ces transformations dont elle s'attribuait la gloire, eût contraint Camille à reprendre son caractère primitif, ses qualités et ses défauts naturels, elle en eût fait peut-être alors, grâce à cet amour ardent qu'il ressentait pour elle, un être loyal et bon, tandis qu'en se laissant tromper par lui, et se trompant elle-même, elle l'encourageait à son insu dans cette voie de mensonge et d'imposture.

Il en résultait que, chaque jour, Camille gagnait du terrain.

La franchise de position qu'il s'était faite, vis-à-vis de Carmélite, par ces mots : « Colomban est parti parce que je vous aimais » l'avait dispensé de tout aveu, comme elle avait dispensé Carmélite de toute réponse.

Du moment que Colomban laissait le champ libre à Camille, il renonçait à Carmélite.

Restait à savoir si Carmélite pouvait aimer Camille.

Mais le jeune créole avait le brillant du colibri et la souplesse du serpent cobra.

Pas une seule fois il ne dit à la jeune fille : « Voulez-vous être ma femme ? » Mais à chaque instant il lui disait : « Quand vous serez ma femme… »

Et c'étaient alors les plus ravissants projets de voyage – dont on se reposerait dans le monde des artistes – développés aux yeux de la jeune fille.

Alors Carmélite voyait, sous l'ardente éloquence de Camille, se dérouler, comme un panorama splendide, tous les tableaux enchanteurs de cette vie à deux.

Un jour, elle répondit en souriant :

– C'est un rêve, Camille !

Le jeune homme la pressa sur son cœur en s'écriant :

– Non, Carmélite, c'est une réalité !

De ce jour-là, Camille sentit qu'il avait frappé juste.

La jeune fille était en son pouvoir.

Mais Camille n'en resta pas moins respectueux, discret et grave ; Carmélite n'était point une de ces femmes avec lesquelles on peut se reprendre à deux fois.

Un échec, c'était la mort des espérances de Camille.

Il attendait donc avec la patience du chat-tigre à l'affût sur la branche, du serpent enroulé dans le buisson.

Un soir, il descendirent au jardin – dans ce jardin où, trois mois auparavant, Colomban avait passé une partie de la nuit avec la jeune fille.

Ce soir-là, la chaleur était étouffante.

Il avait fait une de ces brûlantes journées de la fin du mois d'août où le tonnerre cherche vainement à percer la densité de l'atmosphère ; des éclairs qui présageaient un effroyable orage sillonnaient le ciel du couchant au levant.

Mais, vainement, les plantes courbées sur leur tige, les feuilles crispées sur leur branche imploraient une pluie bienfaisante.

Le ciel, comme une machine pneumatique, semblait absorber l'air vivifiant, et la nature tout entière haletait comme menacée d'une prochaine asphyxie.

Les deux jeunes gens subissaient à leur insu l'influence de cette atmosphère électrique : la vie semblait momentanément suspendue en eux, et ils attendaient, comme les fleurs, comme les animaux, comme toute la nature enfin, la pluie qui devait leur rendre la vitalité.

Cependant, il existait une différence entre Carmélite et Camille : Camille, habitué à la chaleur tropicale de son pays, était bien loin d'avoir perdu, comme Carmélite, la conscience de son être, et, en voyant l'engourdissement léthargique, la somnolence rêveuse de la jeune fille, il comprit que l'occasion si longtemps attendue venait enfin à lui.

Alors, de même que la chanson de la nourrice endort le nourrisson en le berçant, ses paroles amoureuses, habilement graduées, et secouées en quelque sorte sur la tête de Carmélite comme des pavots effeuillés, commencèrent à l'endormir du sommeil magnétique, le plus profond, le plus dangereux, le plus irrésistible de tous les sommeils.

Quiconque eût vu dans l'ombre étinceler les yeux du jeune homme n'eût pu se tromper au feu de ses regards.

C'est ainsi que l'épervier, en tournant dans un cercle de plus en plus rétréci, paralyse l'alouette qu'il endort.

C'est ainsi que le serpent charme l'oiseau qu'il force de descendre de branche en branche jusque dans sa gueule béante.

Oh ! ce n'était pas de la sorte que Colomban avait regardé Carmélite pendant cette adorable nuit de printemps qu'ils avaient passée tous deux dans ce même jardin, à l'ombre de ces mêmes lilas !

Il y avait entre ces deux nuits, comme entre ces deux jeunes gens, la différence du printemps à l'été.

Là, en effet, le printemps, jeune, frais, timide, osait à peine entrouvrir ses boutons.

Ici, au contraire, l'été, vigoureux, hardi, dévorant, éparpillait ses fleurs.

D'un côté, c'était l'enfance avec ses hésitations, ses troubles, ses craintes.

De l'autre, c'était la jeunesse avec ses éclats, ses troubles, ses emportements.

Pendant la journée de printemps qui avait précédé la nuit qu'avaient passée ensemble Colomban et Carmélite, le tonnerre avait grondé aussi, la vie avait semblé aussi suspendue ; mais la pluie était tombée, et la végétation avait été sauvée de la mort.

Pendant cette nuit d'été, au contraire, inutilement les plantes avaient imploré la clémence du ciel : il leur fallut courber la tête, laisser tomber leurs pétales un à un, et mourir.

À l'image des plantes, la jeune fille avait été forcée de courber la tête sous le poids de cette nuit de feu, et, à défaut de rosée vivifiante, ce furent les joies ineffables de l'amour qui la tirèrent de son engourdissement, qui l'arrachèrent à son sommeil.

Pendant cette nuit, la pauvre Carmélite effeuilla une à une les feuilles de sa couronne d'innocence, et l'ange gardien de sa jeunesse virginale remonta vers le ciel, cachant entre ses mains la

rougeur de son front.

Seule, rentrée dans sa chambre, elle aperçut son beau rosier, tout courbé, lui aussi, par l'orage.

Elle alla à lui, les joues à la fois brûlantes et trempées de larmes.

Alors tout ce qu'il y avait de fleurs et de boutons, elle les cueillit, les mit dans un voile blanc, et les enferma dans un tiroir de sa toilette en disant :

– Mourez ! mourez ! roses de Colomban !

Puis, prenant une carafe d'eau, elle la versa tout entière au pied de son rosier en secouant la tête, et en murmurant tristement :

– Maintenant, fleurissez, roses de Camille !

XLVII

L'homme propose

Du moment où Carmélite fut à lui, Camille reprit son naturel.

Le but était atteint : à quoi bon désormais l'hypocrisie ?

Disons, toutefois, qu'il polit les angles trop saillants de son caractère, et qu'il s'efforça de plaire à la jeune fille, qu'il aimait passionnément.

Carmélite, au milieu des félicités enivrantes de cet amour étrange, avait oublié les folies premières et les légèretés du jeune Américain.

Ces adorables heures lui paraissaient devoir s'éterniser, et, soit confiance dans Camille, soit puissance sur elle-même, elle ne paraissait pas s'inquiéter de l'avenir.

Elle se crut maîtresse absolue du jeune homme en le voyant soumis à tous ses désirs, obéissant à toutes ses paroles.

Ainsi, un jour qu'elle avait cru remarquer sur le visage d'un voisin – toujours les voisins ! maudits voisins ! puissiez-vous, cher lecteur, n'avoir jamais de voisins et n'être jamais le voisin de personne ! –, un jour donc qu'elle avait cru remarquer sur la désagréable figure d'un voisin des signes non équivoques d'improbation, elle en fit part à Camille, qui à l'instant même lui offrit de déménager.

La jeune fille accepta.

On s'inquiéta alors du quartier qu'on habiterait. Camille voulait aller dans un des plus riches quartiers de Paris, à la Chaussée-d'Antin – au centre de tous les regards, quand on fuyait tous les regards ! entouré de mille voisins, quand on fuyait effrayé par un seul voisin !

C'était encore une des nuances du caractère de Camille : il n'eût pas été fâché, l'orgueilleux qu'il était, d'étaler au soleil du monde parisien les beautés de sa nouvelle conquête.

Mais Carmélite, sans s'expliquer le but du jeune homme, comprenait que le bonheur vit à l'ombre et meurt au soleil comme la violette ; elle manifesta donc les plus grandes terreurs ; elle pria Camille de ne point songer aux quartiers opulents de Paris, mais d'aller, au contraire, attacher leur nid sous quelque bois ombreux

des environs.

Camille subissait involontairement l'autorité bienfaisante de Carmélite : il lui offrit le bras, un matin, pour aller à la campagne ; il s'agissait de chercher une retraite à l'abri des voisins.

Hélas ! quel est celui de nous autres, pauvres rêveurs, qui n'a pas fait le charmant projet d'aller construire son nid dans quelque retraite ombreuse et solitaire, où la voix des hommes ne trouble pas la chanson mélodieuse de ses amours ? Une petite maison blanche, enlacée de vignes, de chèvrefeuilles et de rosiers, entourée de grands arbres, comme une cage sonore où retentit la symphonie éternelle des oiseaux ! un ruisseau bordé de boutons d'or, de pâquerettes et de myosotis, dont le murmure accompagne le chant de ces musiciens de l'air ; un sentier sinueux où les feuilles de l'année passée amortissent le bruit des pas, qui vont se perdre dans un bois sombre ; en un mot, une sorte d'oratoire de verdure où l'on puisse se retirer à deux, célébrer à toute heure ce Dieu qui fit le ciel, le travail, l'amour ! – dites, n'est-ce pas le rêve adorable que chacun de nous a fait et est éternellement tenté de réaliser ?

Eh bien, ce rêve, Camille et Carmélite le réalisèrent : ils partirent un dimanche matin, chacun de son côté, de peur d'exciter l'envie des uns et la méchanceté des autres, et se rejoignirent à la barrière du Maine, où ils se prirent bras dessus, bras dessous, avec cette joie de deux nouveaux amants qui ont été forcés de se quitter une heure.

C'était par une journée splendide ; le ciel était d'un azur éblouissant ; les plaines ondulaient sous un tapis doré ; les arbres de la route secouaient majestueusement leurs panaches, d'où s'envolaient les premières feuilles flétries, comme se détachent de nos cœurs les premières illusions. Les deux jeunes gens semblaient passer sous un arc de triomphe ; la nature donne de ces fêtes-là aux amants avec une merveilleuse prodigalité : complice discrète et complaisante, nourrice intarissable, elle semble, comme une mère, présenter ses mamelles fécondes aux amours nouveau-nés.

Ils cheminèrent ainsi à travers les plaines qui conduisent à Meudon, excitant sur toute leur route l'admiration des uns et des autres ; chacun les suivait des yeux avec ravissement, les plus vieux comme un souvenir et un regret du passé, les plus jeunes comme une promesse et une espérance de l'avenir.

C'était, en effet, un couple digne d'attirer les regards, jeune, beau, amoureux : Camille avec un reflet d'orgueil, Carmélite avec une nuance de mélancolie ; c'était l'image vivante du bonheur, à

laquelle ne manquait pas même ce petit nuage blanc qui fait toujours tache sur le ciel le plus pur ; on eût dit qu'on pouvait garder quelque chose de leur félicité, rien qu'à toucher un pan de leurs habits.

Ils arrivèrent enfin au Bas-Meudon – Meudon avait encore paru trop peuplé à Camille.

En entrant dans la petite maison, qu'elle ne connaissait pas, Carmélite eut une joie : elle y trouva son rosier.

Camille, sans savoir quels souvenirs secrets se rattachaient au poétique arbuste, connaissait la tendresse profonde de Carmélite pour cette espèce de talisman parfumé ; il avait donné l'ordre à un commissionnaire de prendre par le plus court chemin, tandis que lui et Carmélite prenaient le plus long ; de sorte que la jeune fille trouva, comme nous l'avons dit, son rosier arrivé avant elle.

Son rosier embrassé, caressé, transporté dans sa chambre, Carmélite s'occupa du reste de la maison.

C'était une charmante petite chaumière bâtie par quelque artiste à la manière des constructions champêtres que, quarante ans auparavant, la reine Marie-Antoinette avait fait élever au Petit-Trianon, c'est-à-dire une fabrique avec de la terre, des briques, du bois en grume, de la vigne vierge, du lierre et des jasmins ; le tout de guingois comme la fantaisie, pittoresque comme le hasard.

Au rez-de-chaussée, étaient l'antichambre, le salon, la salle à manger, la cuisine.

Un petit escalier intérieur montait à une terrasse que l'on pouvait facilement couvrir d'une tente, et qui alors devenait une charmante salle à manger d'été.

Un escalier extérieur, grimpant le long de la muraille, et sur la rampe duquel s'enroulaient les feuilles gigantesques des aristoloches, conduisait à deux chambres et à deux cabinets de toilette.

Deux chambres de domestique complétaient ce petit nid de rouge-gorge presque entièrement caché sous les feuilles, la mousse et les fleurs.

Un délicieux petit pavillon s'élevait dans le jardin.

– Oh ! dit, en le visitant, Carmélite, voilà un joli pavillon ! Qu'en ferons-nous ?

– Ce sera l'appartement de Colomban, répondit tranquillement Camille.

La jeune fille se détourna ; elle se sentait devenir pourpre.

Dix fois, on le comprend bien, le nom de Colomban avait été prononcé par Camille ; quant à Carmélite, ce nom semblait rivé au fond de son cœur et n'en plus pouvoir sortir ; mais jamais l'ombre de l'ami trahi n'avait apparu comme cette fois dans tout l'éclat de son honnêteté.

Ainsi, après l'avoir outrageusement trompé, Camille espérait encore le rendre témoin de sa trahison !

Le souvenir de la loyauté de Colomban étant revenu aussitôt à la pensée de Carmélite, et, bien qu'elle ignorât l'amour profond que Colomban avait pour elle, et, par conséquent, l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à son ami, elle sentait que c'était le blesser cruellement que de lui donner le spectacle de son amour pour un autre.

Aussi, quand sa rougeur fut passée :

– Colomban ? répéta-t-elle d'une voix mal assurée ; ne m'avez-vous pas dit, Camille, qu'il était parti parce que vous m'aimiez ?

– Sans doute, répondit Camille.

– Alors, continua la jeune fille, s'il est parti parce que vous m'aimiez, c'est qu'il m'aimait aussi, lui.

– Eh bien, reprit Camille, certainement qu'il t'aimait, chère amie ; mais, tu sais, l'absence efface bien des choses : s'il a été un peu ombrageux devant notre félicité naissante, son amitié pour nous ne lui rendra-t-elle pas cher notre bonheur présent ?

Carmélite soupira ; il était donc convenu que l'absence effaçait bien des choses…

Ainsi, pensait-elle, si Camille s'absentait, bien des choses seraient effacées !

Elle remonta toute rêveuse à sa chambre.

Cette chambre était la sœur jumelle de celle que Carmélite occupait rue Saint-Jacques : Camille l'avait fait meubler de la même façon ; c'étaient les mêmes rideaux blancs, le même couvre-pieds rose.

Les autres chambres, meublées avec la fantaisie de l'artiste et le goût de l'homme du monde, renfermaient les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne ; c'était une suite de boudoirs où le grave Colomban se fût trouvé fort mal à l'aise.

Camille avait donc agi sagement en lui réservant un appartement séparé.

Les deux amants passèrent là tout le mois de septembre, dans une adorable intimité ; l'un ne se levait que pour penser à l'autre,

celle-ci ne se couchait que pour rêver de celui-là.

Pas un instant de la journée ne s'écoulait, qu'il ne parût fait absolument, exclusivement pour eux.

Ils avaient tout oublié : Paris, la rue Saint-Jacques, le monde entier, et nous dirions presque Colomban, si nous pouvions ne pas demander compte à Carmélite de ces soupirs qu'elle laissait parfois échapper en fermant les yeux et en passant la main sur son front.

À part les soupirs – dont l'historien seul peut s'apercevoir, mais que l'amant n'entendait pas –, le monde, à leurs yeux, n'avait qu'un arpent : leur jardin ; qu'un fleuve : le ruisseau de leur jardin ; et nous ajouterons même qu'un soleil : celui qui se levait derrière les grands arbres de leur jardin.

Leur insouciance pour les choses était égale à leur insouciance pour les hommes : les morceaux de musique manquaient, certains objets de la toilette de l'un ou de l'autre demandaient à être renouvelés, on avait mille raisons pour aller à Paris ; mais on était si bien dans le petit chalet du Bas-Meudon qu'on ne pouvait se décider à le quitter.

Et puis, reparaître ensemble dans la rue Saint-Jacques, rentrer dans cette maison où l'on avait cru tout prendre, et où l'on avait, cependant, oublié tant de choses dont la nécessité faisait sentir l'absence, repasser enfin devant tous ces voisins moqueurs, c'était une impudence au-dessus des forces de Camille.

D'ailleurs, puisqu'on s'était passé un mois de tous ces objets, on pouvait bien s'en passer un mois encore.

Pourquoi Camille ou Carmélite, l'un ou l'autre enfin, n'allait-il pas seul à Paris ?

Aller seul à Paris, l'un ou l'autre, c'était se quitter, et se quitter un instant pendant ces premières heures radieuses de l'amour, c'était se quitter pour une éternité !

On supporta donc quinze jours encore la privation de ces objets dont on n'avait pas d'abord remarqué l'absence, mais qui, on ne savait comment, devenaient chaque jour plus indispensables.

Un beau soir, il fallut, cependant, se décider à faire la note de toutes ces choses dont on avait besoin, et il fut convenu que, le lendemain matin, Camille partirait pour Paris, et achèterait ou irait prendre à la maison du quartier Saint-Jacques tout ce qui manquait au chalet du Bas-Meudon.

Après avoir été jusqu'à la porte, après être revenu dix fois, Camille partit.

Carmélite le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

Camille, de son côté, lui envoya des milliers de baisers, et lui fit toutes sortes de signes avec son mouchoir.

Enfin il disparut à l'angle du chemin.

Camille devait prendre la première voiture venue, et, avant deux heures de l'après-midi, il serait bien certainement de retour.

Mais voyez un peu la méchanceté de la Providence, à laquelle nous ne savons pourquoi on continue à donner ce nom : car faut-il appeler Providence une déesse qui se raille amèrement de tous nos projets, et à chaque instant s'amuse à nous mystifier de la plus injurieuse façon ?

Ce n'est pas nous qui exalterons la fidélité de Camille ; nous avons dit assez longuement et assez franchement notre opinion sur le créole pour ne point paraître suspect ; mais, cependant, n'y a-t-il pas, dites-nous, une nuance de misanthropie dans la conduite de la Providence à son endroit ?

Pendant six semaines, il reste côte à côte de Carmélite, ne la perdant pas de vue un seul instant ; enfin le changement de saison arrive ; l'automne, avec ses premières brises d'octobre, se fait sentir : il faut à Carmélite des robes moins printanières ; il faut à Camille des pantalons plus étoffés ; il faut une foule d'autres choses encore, et, malgré tout ce qu'il faut, Camille ne consent à aller à Paris que le cœur serré et avec le plus violent désir de revenir deux heures après son départ, si c'est possible.

Camille part donc dans les plus louables intentions du monde.

Cette absence, d'ailleurs, ne peut que lui rendre le retour plus cher ; il va revenir, ayant renouvelé, pendant quelques heures d'éloignement, tous ses trésors d'amour.

Hélas !

La Providence, fatiguée, à ce qu'il paraît, de la façon assez indiscrète dont on en a usé envers elle pendant ces derniers temps, la Providence ne prend plus au sérieux les habitants de notre importante planète, et elle déjoue impitoyablement leurs desseins !

Ce fut, sans doute, par suite de cette lassitude profonde que la Providence déjoua la résolution de Camille, en le faisant tomber dans l'embûche la plus dangereuse qu'il y eût pour un homme de son caractère.

Il n'avait pas fait deux cents pas hors du Bas-Meudon, qu'il aperçut, dans un nuage de poussière d'or, deux jeunes filles en robe blanche chevauchant sur deux ânons à robe noire.

L'homme propose, mais le diable dispose !

XLVIII

Camille chez les Volsques

Un des grands reproches que l'on a faits à mon ignorance, c'est d'avoir dit un jour – je ne sais plus à quelle occasion – que le paratonnerre *attirait* la foudre.

Supposons, cher lecteur, que les leçons du savant M. Buloz sur l'électricité et sur la pile voltaïque ne m'aient point profité, et que je sois encore aujourd'hui encroûté dans mon erreur.

Je disais : « Comme le paratonnerre n'a d'autre but que d'attirer la foudre, nous pensons que les jeunes filles sont destinées uniquement à attirer les jeunes gens » ; et, en disant cela, je ne croyais, certes, exprimer une opinion ni bien neuve ni bien hardie.

Les deux jeunes filles attirèrent donc dans leur direction la flamme qui jaillit des yeux de Camille, dès que l'ardent créole les aperçut de loin, au milieu de leur nuage.

Il doubla le pas, et, comme sa marche gagnait sur celle des ânons, il n'était plus qu'à peu de distance des deux amazones, quand l'une d'elles, se retournant par hasard, arrêta sa monture, et fit signe à sa compagne d'arrêter la sienne.

Camille, en voyant ce manège, redoubla de vitesse, et atteignit bientôt les deux jeunes filles ; alors, la plus grande, se dressant sur la planchette de bois où elle appuyait ses pieds, jeta les rênes sur le cou de son âne, et, au risque de rouler dans la poussière, tomba dans les bras du jeune homme, qu'elle embrassa de toute la force de ses lèvres.

– Oh ! Chante-Lilas, princesse de Vanves ! s'écria Camille.

– Enfin ! c'est donc toi, ingrat ! dit la jeune fille. Y a-t-il assez longtemps que je te cherche !

– Tu me cherches, princesse ? dit Camille.

– Par monts et par vaux ! je ne suis même venue ici que dans cette intention.

– C'est comme moi, répondit Camille, j'étais venu ici uniquement pour te chercher.

– Eh bien, reprit Chante-Lilas en embrassant une seconde fois Camille, puisque nous nous sommes trouvés, je crois inutile de nous chercher plus longtemps… Embrassons-nous donc, et n'en

parlons plus.

– N'en parlons plus, et embrassons-nous ! dit Camille en exécutant la manœuvre commandée.

– À propos… dit Chante-Lilas.

– Quoi ?… Est-ce que nous ne nous sommes pas encore assez embrassés ? interrompit Camille.

– Non, ce n'est point cela… Permets-moi de te présenter mon amie intime, mademoiselle Pâquerette, comtesse du Battoir. Je crois inutile de te faire remarquer que son nom de baptême est Pâquerette, et que la comtesse du Battoir…

– Est son nom de noblesse… Bien ! Et, quant à son nom de famille ?

– Elle s'appelle tout simplement Colombier, répondit la belle blanchisseuse.

– Ajoute aussi que c'est le nom de ses lèvres, car jamais roucoulements d'amour ne sortiront d'un nid plus rose et plus frais.

Les roses des lèvres de Pâquerette grimpèrent immédiatement à ses joues, et elle allait, bien certainement, baisser les yeux, lorsque la princesse de Vanves la força de fixer son regard sur Camille, en présentant à son tour le jeune homme à sa première dame d'honneur.

– M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, dit Chante-Lilas, lequel a des millions aux Antilles, et, comme tu peux le voir, des pétards plein ses poches.

La princesse de Vanves appelait *pétards* les mots brûlants dont Camille avait l'habitude d'émailler sa conversation.

– Et où allez-vous ainsi, sans indiscrétion ? demanda Camille.

– Mais je viens de te le dire, malheureux ! s'écria la princesse ; nous allions à ta recherche. – Pas vrai, Pâquerette ?

– Nous n'allions pas autre part, bien certainement, répondit la comtesse.

– Comment se fait-il, demanda Camille, qu'aujourd'hui mardi, vous n'habitiez pas l'humide royaume, belle naïades ? Le soleil aurait-il, par mégarde, desséché votre palais ?

– Il n'y a ici de palais desséchés que les nôtres, mon gentilhomme, répondit Chante-Lilas en faisant clapper sa langue ; et, si vous êtes vraiment aussi gentilhomme que vous le dites, et même que vous en avez l'air, vous allez sur-le-champ nous trouver un joli petit endroit – il serait grand et vilain, que cela me serait

égal – où nous puissions manger du lait et boire de la galette.

– Princesse ! fit Camille.

– Bon ! c'est le contraire que je voulais dire ; mais je suis si altérée que j'en perds l'esprit !

– Je cours à la découverte, dit Camille en se mettant en marche.

Mais Chante-Lilas l'arrêta par le pan de sa redingote.

– Oh ! ce n'est point à la princesse de Vanves qu'on en fait voir de cette couleur-là, monsieur Ruggieri ! cria-t-elle.

– Que veux-tu dire, princesse de mon cœur ? demanda ingénument le créole.

– Elle a tout simplement peur que vous ne reveniez pas, répondit Pâquerette ; et nous avons bien soif, allez !

– Tu l'as dit, Pâquerette, reprit Chante-Lilas, toujours accrochée à la redingote de Camille.

– Moi, princesse ! s'écria le jeune homme, moi, te quitter, t'abandonner, te fuir, quand tu m'envoies chercher de la galette ? Avec quel monde as-tu donc vécu depuis que je t'ai quittée, ma mignonne ? Comment ! six semaines d'absence t'ont changée à ce point, que tu suspectes la loyauté de Camille de Rozan, gentilhomme américain ? Mais je ne te reconnais plus, princesse de mon âme ! mais on m'a changé ma Chante-Lilas.

Et Camille leva désespérément ses bras au ciel.

– Eh bien, va devant ! dit-elle en lâchant les basques de la redingote : – ou plutôt, non, ajouta-t-elle en se ravisant : il serait cruel de te faire faire deux fois le voyage, par ce soleil étouffant ! Allons à la découverte ensemble… Seulement, tâche de retrouver mon âne : je ne sais ce qu'il est devenu pendant notre reconnaissance, et j'en ai répondu sur la tête du patron.

L'âne avait disparu en effet ; on eut beau regarder au loin dans les deux grandes plaines qui bordaient la route, pas le moindre soupçon d'âne.

Cependant, après quelques recherches, on retrouva le fugitif.

On l'invita poliment à remonter sur la route, et l'animal, avec une douceur et une obéissance dont peu d'hommes eussent été capables, fit droit à la requête, et, le plus gracieusement du monde, tendit son dos à la jeune fille.

La comtesse du Battoir céda alors son âne à Camille, et monta derrière Chante-Lilas.

Puis la joyeuse caravane se mit en route, à la recherche d'une ferme, d'un cabaret ou d'un moulin.

L'artificier Camille n'avait pas tiré d'un coup tous ses pétards, comme disait la princesse de Vanves ; aussi Dieu sait de quels gais propos la route fut émaillée ! écuyères et cavalier se les renvoyaient en notes sonores ; la plaine retentissait de leurs éclats de rire ; les oiseaux, les prenant pour de joyeux confrères, ne s'effarouchaient point en les voyant passer ; ce trio voyageur ressemblait aux trois premiers dimanches du mois de mai : c'étaient trois printemps incarnés.

Camille avait déjà demandé comment il se faisait qu'un mardi les deux jeunes filles fussent sur la grande route de Paris à fouetter des ânes, au lieu d'être dans leur lingerie à plisser des chemises ; Chante-Lilas passa la parole à Pâquerette ; et celle-ci apprit au jeune homme que, le susdit mardi étant le jour de fête de leur patronne, elles avaient pris leur volée dans l'intention bien arrêtée de chercher l'Américain.

Chante-Lilas, elle aussi, comme on le voit, revenait à ses moutons.

– Mais, observa Camille, comment se fait-il que je te trouve sur cette route-ci, plutôt que sur une autre ?

– D'abord, répondit la princesse, je t'ai cherché sur toutes les routes ; mais je te cherchais plus particulièrement sur celle-ci parce que l'on m'avait dit que tu habitais le Bas-Meudon.

– Bon ! qui t'a dit cela ? demanda Camille.

– Tous les voisins, donc !

– Eh bien, princesse, dit Camille avec un aplomb parfait, les voisins t'ont tout simplement fait poser, ma fille.

– Pas possible !

– Aussi vrai que j'aperçois, là-bas, le moulin de nos rêves.

Et, en effet, on apercevait un moulin à l'horizon.

– Mais enfin, si les voisins m'ont fait poser, ce qui est encore possible, pourquoi te rencontré-je sur la route de Meudon ? demanda Chante-Lilas avec cette bonne foi et cette crédulité qui étaient l'apanage des grisettes, du temps où il y avait encore des grisettes et de la crédulité.

Camille haussa les épaules en homme qui veut dire : « Comment, tu ne devines pas ? »

Chante-Lilas comprit le geste.

– Non, je ne devine pas, dit-elle.

– Rien n'est plus naturel, cependant, répondit Camille. Mon notaire demeure à Meudon, et je viens de toucher de l'argent chez

mon notaire… Tiens, écoute.

Et, frappant sur les poches de son gilet, il fit retentir le son des pièces d'or qu'il avait emportées pour ses achats.

– C'est vrai, dit la princesse, convaincue par le bruit des pièces justificatives ; je te crois. Mais, maintenant, il faudra que tu me fasses voir ton notaire… Voilà plusieurs fois que j'entends parler de notaires : je désire en voir un ; on dit que c'est très curieux.

– Et l'on a raison de le dire, princesse : c'est même encore beaucoup plus curieux qu'on ne le dit.

On arrivait au moulin ; ce qui changea la direction des idées de la jeune fille.

Hélas ! encore une chose qui s'en va, le moulin ! avant dix ans, nos petits-enfants éclateront de rire quand nous leur dirons que les moulins servaient jadis à moudre le blé ; et, si le musée des Antiques ne songe pas à en conserver un, nos descendants refuseront de croire à la réalité de la ressemblance, quand nous leur en ferons la description.

C'était, cependant, autrefois un but de promenade ravissant pour les jeunes gens et les jeunes filles, qu'une visite au moulin ; il y en avait de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les noms.

Il y avait le moulin Joli, le moulin Blanc, le moulin Rouge, le moulin Noir, le moulin de la Galette, le moulin de Beurre ; il y avait enfin des moulins pour tous les goûts.

On s'asseyait devant une table, et l'on regardait tourner les ailes du moulin pendant trois ou quatre heures, en mangeant de la galette et en buvant du lait ; c'était un plaisir pur, innocent et qui n'était subversif d'aucun ordre social !

Les trois jeunes gens, après avoir attaché leurs deux ânes, entrèrent dans le moulin, où on leur servit de la galette chaude et du lait froid.

Camille et Pâquerette y allaient bon jeu, bon argent, quand, à la troisième bouchée qu'elle mordit dans la galette, la princesse de Vanves s'écria :

– Oh ! que nous sommes donc bêtes de manger de la galette !

– Eh ! princesse, interrompit Camille, parle donc au singulier, s'il te plaît.

– Oh ! que tu es donc bête de manger de la galette !

– Bravo ! dit Camille ; voilà qui est mieux qu'un pétard : c'est une fusée !… Et pourquoi suis-je bête, voyons, de manger de la

galette ?

– Mais, dit Chante-Lilas, parce qu'il est trois heures de l'après-midi, que nous ne pourrons pas dîner, et que j'espère bien que M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, va nous offrir un dîner magnifique.

– Tout ce que tu voudras, princesse ! Ma foi, c'est bien le moins, n'est-ce pas, quand on s'est cherché aussi longtemps que nous, qu'on ne se quitte pas sans avoir bu à la santé l'un de l'autre ?

– Eh bien, commande le dîner.

– Oh ! pas ici, mes bergères.

– Où donc, alors ?

– À Paris… Peste ! on dîne trop mal à la campagne ! La campagne est bonne pour donner de l'appétit, mais non pour le satisfaire.

– Va pour Paris… Et où dînerons-nous, à Paris ?

– Chez Véfour, pardieu !

– Chez Véfour ?… Oh ! quel bonheur ! s'écria la jeune fille en faisant claquer ses doigts en signe de contentement ; il y a si longtemps que j'entends parler de Véfour : on dit que c'est très curieux.

– Comme les notaires ! dit Camille ; il y en a même qui prétendent que c'est encore plus curieux, attendu que, chez Véfour, on mange, et que, chez les notaires, on est mangé.

– Oh ! Pâquerette, s'écria la princesse, tu ne te plaindras pas, j'espère ! En voilà un pétard. Chez Véfour !…

– Allons, allons, dit Camille, en route, mes enfants ! J'ai quelques emplettes à faire avant de dîner, je vous en préviens.

– Pour des dames ? dit Chante-Lilas en pinçant jusqu'au sang le bras de Camille.

– Ah bien, oui, des dames ! dit Camille. Est-ce que je connais des dames, moi ?

– Et pour qui me prenez-vous donc, mon gentilhomme ? dit Chante-Lilas, se redressant avec une fierté comique.

– Toi, princesse, répondit le jeune homme en l'embrassant, je te prends pour la plus fraîche, la plus spirituelle et la plus jolie blanchisseuse qui ait jamais fleuri au bord d'une rivière, sous la calotte des cieux !

Un fiacre vide passait devant le moulin ; on lui fit signe de s'arrêter.

Puis on détacha les ânes, et, moyennant une pièce de trente sous – il y avait encore des pièces de trente sous à cette époque-là –, le garçon du moulin se chargea de les reconduire à Vanves.

Après quoi, on monta dans le fiacre, et l'on donna l'adresse de Véfour.

Des emplettes, il n'en fut pas question, pour ce jour-là du moins.

Au dessert, les fraises mangées, le café pris, l'anisette dégustée, Pâquerette Colombier, dont le rôle devenait de plus en plus difficile entre les deux jeunes gens, se souvint tout à coup que son oncle, vieux militaire, l'attendait pour panser ses blessures.

Et, faisant ce que nous allons faire, elle laissa le gentilhomme américain en tête à tête avec Chante-Lilas.

Seulement, nous qui n'avons pas d'oncle blessé, nous retournerons vers le Bas-Meudon, où Carmélite, à la fenêtre depuis sept heures du soir, se désespère en entendant sonner minuit.

XLIX

Derniers jours d'automne

Une des fenêtres de l'appartement donnait sur la rue du Petit-Hameau.

C'est à cette fenêtre que Carmélite était accoudée sur la barre d'appui, la tête plongée entre ses mains.

De là, elle écoutait les rares bruits lointains qui, au milieu de l'obscurité, venaient de la plaine, et vingt fois les branches mortes qui craquaient et les feuilles jaunies qui commençaient à tomber l'avaient fait tressaillir comme si elle eût entendu le pas de Camille.

Mais, à cette heure, Camille ne pouvait pas revenir à pied de Paris ; c'était, non point au bruit des pas qu'il fallait s'attendre, mais à un bruit de voiture.

Le silence de la nuit, le murmure mélancolique du vent dans les arbres, les feuilles qui tombaient en frissonnant, la chouette qui faisait entendre son cri lugubre et intermittent sur le peuplier voisin, tout contribuait à augmenter la tristesse de Carmélite, et un moment vint où cette tristesse fut si profonde que deux ruisseaux de larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et coulèrent à travers ses doigts.

Quelle différence de cette nuit d'automne, sombre et pleine de frissons, passée seule à attendre Camille à une fenêtre, avec cette nuit de printemps passée près de Colomban, sous les lilas, au milieu des roses !

Et, cependant, cinq mois à peine s'étaient écoulés entre ces deux nuits.

Il est vrai qu'il ne faut pas cinq mois pour changer toute une existence : il faut une minute ! il faut un instant ! il faut une nuit d'orage !

Enfin, vers une heure du matin, le bruit d'une voiture retentit sur le pavé de la route.

Carmélite s'essuya les yeux, tendit l'oreille, et vit, avec un sentiment de bonheur mêlé de tristesse dont elle ne se rendait pas compte, une voiture prendre le revers de la route, et s'arrêter à la porte.

D'où venait donc l'ébranlement de cette fibre du cœur qui donnait une douleur aiguë, tandis que toutes les autres tressaillaient de joie ?

Elle voulut descendre l'escalier pour être plus tôt dans les bras de Camille.

Elle ne put aller que jusqu'au premier degré.

Camille, au contraire, après être descendu de voiture, après avoir refermé la porte, bondissait au-devant d'elle.

Il trouva Carmélite à moitié chemin, chancelante, appuyée contre la muraille.

Elle qui avait tant désiré son retour, d'où lui venait cette douloureuse faiblesse à son arrivée ?

Quant à Camille, il serra Carmélite entre ses bras avec l'effusion qui lui était naturelle.

Il avait, le matin, serré de la même manière la princesse de Vanves – un peu moins fortement peut-être, un peu moins ardemment même : il avait à se faire pardonner son absence par Carmélite.

Celle-ci rendit à Camille ses caresses plus froidement qu'elle ne l'eût cru elle-même. Il y a dans la femme un instinct qui la trompe rarement : l'homme emporte toujours avec lui assez de la femme qu'il quitte pour inspirer un soupçon à la femme vers laquelle il revient.

Ce soupçon, Carmélite ignorait complètement sa nature ; il lui semblait qu'outre l'absence, elle avait quelque chose à reprocher à Camille.

Quoi ? Elle n'en savait rien, mais cette fibre douloureuse qui avait vibré au fond de son cœur, c'était celle du reproche.

– Pardonne-moi, ma chérie, de t'avoir inquiétée ! dit Camille ; mais je te jure qu'un plus prompt retour n'a pas dépendu de moi.

– Ne jure pas, dit Carmélite ; est-ce que je doute de toi ? Pourquoi me tromperais-tu ? Si tu m'aimes toujours, c'est une volonté plus forte que la tienne qui t'a arrêté ; si tu ne m'aimes plus, que m'importe la cause ?

– Oh ! Carmélite ! s'écria Camille, moi, ne plus t'aimer ! Mais comment ferais-je ? comment me serait-il possible de vivre sans toi ?

Carmélite sourit tristement.

Il lui semblait qu'une ombre voilée, l'ombre d'une femme, passait entre elle et son amant.

Camille la ramena dans sa chambre, et alla fermer la fenêtre ; les nuits commençaient à être froides.

Carmélite était restée cinq heures à cette fenêtre, et ne s'était point aperçue de la fraîcheur de l'air.

Elle fut près de dire : « Laisse la fenêtre ouverte, Camille : j'étouffe ! »

Elle ouvrit la bouche ; mais ses lèvres n'articulèrent aucun son : elle tomba assise sur le canapé.

Camille se retourna, la vit et vint se jeter à ses pieds.

– Voici, lui dit-il, ce qui est arrivé. Imagine-toi que j'ai rencontré à Paris deux créoles de la Martinique, deux amis à moi que je n'avais pas vus depuis… je ne saurais te dire depuis combien de temps. Nous avons parlé de notre beau pays que tu habiteras un jour, nous avons parlé de toi…

– De moi ? fit Carmélite en tressaillant.

– Sans doute, de toi… Est-ce que je puis parler d'autre chose ?… Je ne t'ai pas nommée, bien entendu. Ils sont venus avec moi faire nos emplettes – une partie du moins –, mais à la condition que je dînerais avec eux, et que j'irais avec eux à l'Opéra… c'était la représentation de retraite de Laïs. – Tu sais, toi et la musique, vous êtes mes seuls passions ? Que n'étais-tu là ? comme tu te serais amusée.

Carmélite fit un indéfinissable mouvement de sourcils.

– Je n'y étais pas, dit-elle.

– Non, tu étais ici, ma pauvre chérie ; mais c'est ta faute : tu n'as pas voulu venir.

– Oui, c'est ma faute, dit Carmélite ; aussi, je ne me plains pas.

– Et, au lieu de t'amuser, cependant, tu t'es ennuyée !

– Non, je t'ai attendu.

– Tiens, tu es un ange !

Et Camille embrassa de nouveau Carmélite avec passion.

Elle le laissa faire, presque distraite.

Par-dessus la tête du jeune homme, à genoux devant elle, elle regardait son rosier, qui n'avait plus que quelques fleurs pâles et maladives – les dernières.

L'une d'elles commençait même à s'effeuiller, et Carmélite regardait tomber ses pétales les uns après les autres avec une profonde mélancolie.

Camille sentait bien que ses paroles glissaient sans pénétrer ; il

insistait, il revenait sur des détails qui devaient donner de la vraisemblance à sa narration.

Carmélite avait fini par perdre le sens des paroles, et n'en entendait plus que le bruit.

Elle souriait, elle faisait des signes de tête, elle répondait par monosyllabes ; mais elle ne savait pas plus ce qu'elle répondait que ce que Camille lui disait.

Deux heures sonnèrent ; Carmélite tressaillit.

– Deux heures ! dit-elle. Vous êtes fatigué ; je le suis aussi, mon ami : retirez-vous chez vous, et laissez-moi ; demain, vous me direz tout ce que vous avez encore à me dire : je sais qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux ; je suis heureuse !

Camille était mal à son aise depuis quelques minutes : il ne savait plus comment sortir, ni comment rester.

Cependant, il parut tout attristé des paroles de Carmélite.

– Tu me renvoies, méchante ? dit-il.

– Hein ! fit la jeune fille.

– Bien ! bien ! dit Camille, je vois que tu me boudes.

– Moi ? dit Carmélite ; et pourquoi te bouderais-je ?

– Dame, que sais-je ? Un caprice !

– En effet, dit Carmélite avec un triste sourire, peut-être suis-je capricieuse, Camille ; je tâcherai de me corriger de ce défaut… À demain !

Camille embrassa une dernière fois Carmélite, qui reçut le baiser comme eût fait une statue de marbre, et sortit.

À peine eut-elle vu la porte se refermer sur Camille que le mot qui n'avait pu sortir de sa bouche en la présence du jeune homme, lui absent, s'en échappa.

– J'étouffe ! dit-elle.

Et elle alla rouvrir la fenêtre, où elle s'accouda ainsi qu'elle avait fait en attendant Camille.

Elle resta là, immobile, jusqu'au jour.

Aux premiers rayons grisâtres qui tombaient du ciel, elle frissonna, et, comme si, seulement alors, elle se fût aperçue de l'heure, elle leva ses beaux yeux au ciel, soupira et se mit au lit.

Ce fut le premier nuage qui passa dans le ciel des deux jeunes gens.

Camille l'avait dit à Carmélite, il n'avait pu faire que la moitié des emplettes.

Il ne les avait même pas faites du tout, si l'on veut bien se rappeler l'emploi de son temps.

Il était donc urgent de retourner à Paris.

Camille y retourna.

Cette fois, les emplettes furent complétées : rien ne détourna Camille de sa résolution.

Aussi revint-il de bonne heure.

Carmélite ne l'attendait point à la fenêtre : elle se promenait dans le jardin – dans le jardin où s'élevait le pavillon vide de Colomban.

Au reste, à partir de ce jour, les absences de Camille furent de plus en plus fréquentes, et l'indulgence, disons mieux, l'insouciance de Carmélite ne fit que l'encourager, au lieu de le retenir.

Peu à peu, ses courses à Paris devinrent si nombreuses que ce fut sa présence à la maison qui devint une exception.

Un jour, c'était une course au champ de Mars ; un autre jour, la première représentation d'un opéra ; un autre jour, un combat de coqs à la barrière. Il est vrai qu'à chaque fois, Camille disait à Carmélite : « Veux-tu venir avec moi, chérie ? » Mais, à chaque fois, Carmélite répondait : « Merci. »

Et Camille allait seul.

Un matin, pendant une de ces absences, on sonna à la porte.

Carmélite entendit la sonnette ; mais c'était un bruit qui ne la faisait plus tressaillir.

Pourtant, comme on sonna une seconde fois, elle leva la tête, elle alla à la fenêtre, entrouvrit le rideau, et regarda qui sonnait.

Carmélite poussa un cri de surprise, presque de terreur : c'était Colomban !

Elle faillit tomber à la renverse.

Elle courut sur le palier ; la jardinière, qui venait du fond du jardin, passait dans le corridor.

– Nanette, cria-t-elle, conduisez ce monsieur dans le pavillon du jardin, et ne lui dites pas que je suis ici.

Puis elle referma sa porte, tourna la clef, poussa, toute tremblante, le verrou, et alla s'asseoir, ou plutôt tomber, sur son canapé.

C'était Colomban !

Colomban avait écrit à Camille avec sa régularité ordinaire ;

mais, comme Camille n'avait pas, depuis le départ du Breton, remis les pieds rue Saint-Jacques, les lettres de Colomban étaient restées chez Marie-Jeanne.

Il en résultait que l'insouciant Camille, n'ayant point reçu les lettres, n'avait pas jugé à propos d'écrire à son ancien camarade de collège.

D'ailleurs, autant qu'il était en son pouvoir, il écartait de lui le souvenir de Colomban.

Colomban, c'était l'amitié trahie, la promesse violée ; c'était le remords !

Ce silence de Camille avait inquiété Colomban, si peu soupçonneux qu'il fût.

D'ailleurs, l'âme de l'austère Breton – il se le figurait du moins – s'était retrempée aux sauvages beautés de son pays.

Il croyait avoir emprunté aux *peulven* de Carnac leur dureté, aux falaises armoricaines leur résistance.

Un jour, il s'était dit :

– Je suis guéri ; je vais aller reprendre mes études de droit. Puis je verrai ce que font Camille et Carmélite.

Et, comme il avait souri des lèvres en prononçant ces deux noms, il s'imaginait avoir souri du cœur.

Il était donc parti, se croyant vainqueur.

Sa prétendue victoire était une défaite ; seulement, il se trompait lui-même, et Dieu seul connaissait le secret de sa faiblesse.

Il arriva à Paris et prit une voiture pour être plus vite rue Saint-Jacques.

Il était sept heures du matin : il trouverait Camille couché.

Camille était paresseux comme un créole.

C'est Carmélite qui serait levée ; il se rappelait bien qu'elle s'éveillait avec les oiseaux, chantant comme eux la première lueur du jour, le premier rayon du soleil.

Il était arrivé rue Saint-Jacques, le cœur battant, le front en feu.

Marie-Jeanne l'avait vu descendre de voiture.

– Tiens, c'est M. Colomban ! avait-elle dit. Où allez-vous donc, monsieur Colomban ?

– Où je vais ? avait-il répondu. Mais chez moi, chez Camille.

– Ah bien ! il y a de beaux jours qu'il est déménagé, M. Camille !

– Déménagé ? répéta Colomban.

– Oui, oui, oui.

– Et ?…

Colomban hésitait.

– Et Carmélite ?… fit-il avec un effort.

– Bon ! déménagée aussi.

– Où sont-ils allés ? demanda Colomban.

– Ah ! dame, l'homme vous dira cela : il le sait, je crois ; puis aussi mademoiselle Chante-Lilas, la blanchisseuse.

Colomban s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

– Bien ! dit-il. Donnez-moi la clef de ma chambre.

– La clef de votre chambre ? reprit Marie-Jeanne ; pour quoi faire ?

– Pour quoi faire demande-t-on la clef de sa chambre ?

– On demande la clef de sa chambre pour rentrer chez soi ; mais vous n'avez plus de chez vous, ici.

– Comment cela ? dit le Breton d'une voix étranglée.

– Parce que vous êtes déménagé aussi, vous.

– Moi, je suis déménagé ?… Êtes-vous folle ?

– Non, je ne suis pas folle. Vous pouvez monter, si vous voulez ; il n'y a plus un seul meuble dans votre chambre : M. Camille a tout emporté en disant que vous alliez demeurer avec eux.

– Avec eux ? répéta Colomban.

Et un nuage de flamme lui passa devant les yeux.

– Mais enfin, dit-il, puisque je dois habiter avec eux, faut-il au moins que je sache où ils habitent.

– Dame, je crois que c'est à Meudon, répondit Marie-Jeanne.

Et, comme le jeune homme n'avait pas encore payé sa voiture, il y remonta avec sa valise.

– À Meudon ! dit-il au cocher.

Une heure et demie après avoir prononcé ces deux mots, Colomban était à Meudon.

Mais, on se le rappelle, c'était au Bas-Meudon que demeurait Camille.

Colomban, avec sa patience et son entêtement breton, alla de porte en porte sans se lasser.

À la dernière maison, on lui dit que c'était sans doute au Bas-

Meudon que demeuraient les jeunes gens.

Colomban partit pour le Bas-Meudon.

Au Bas-Meudon, les renseignements étaient devenus plus positifs ; on lui avait indiqué la maison : il avait sonné une première fois, puis une seconde.

Carmélite avait regardé à la fenêtre, l'avait reconnu, et avait ordonné à Nanette de ne point parler d'elle, et de conduire Colomban au pavillon.

L

Celui qui revient

Lorsque Nanette ouvrit la porte à Colomban, il était presque aussi pâle que Carmélite.

Il voulut demander Camille, mais sa voix mourut sur ses lèvres.

– M. de Rozan, n'est-ce pas ? dit Nanette venant à son secours.

– Oui, murmura Colomban.

– Par ici, monsieur.

Et Nanette se mit en marche, suivie du Breton, qu'elle conduisit droit au pavillon du jardin.

Carmélite, après avoir entendu la porte de la rue s'ouvrir et se refermer, se leva ; puis, tirant ses verrous, tournant sa clef, elle alla, sur la pointe du pied, regarder par la fenêtre du corridor qui donnait sur le jardin.

Colomban ne suivait plus Nanette : il la précédait.

Il avait hâte d'arriver à Camille, et de lui demander une explication.

Il ouvrit la porte du pavillon.

Le pavillon était vide !

Il se retourna vers Nanette.

– Où me conduisez-vous ? dit-il.

– Mais à votre appartement, monsieur, dit la jardinière.

– À mon appartement ?

– Oui ; n'êtes-vous pas l'ami que M. Camille attend de Bretagne ?

– Camille m'attend ?…

– Depuis deux mois.

– Et où est-il, Camille ?

– Il est à Paris.

– Mais il reviendra aujourd'hui ?

– C'est probable.

– Va-t-il souvent à Paris ?

– Presque tous les jours.

– Ah ! c'est cela, murmura Colomban ; il loge ici, mais elle habite à Paris : Camille aura craint de la compromettre en demeurant, non seulement dans la même maison, mais encore dans la même ville qu'elle. Cher Camille, je l'avais mal jugé… Ah ! je suis mauvais !

Et, se retournant vers Nanette :

– Je vais attendre Camille ici, lui dit-il ; aussitôt son retour, vous le préviendrez de mon arrivée.

Nanette fit un signe affirmatif et s'éloigna.

Resté seul, Colomban jeta un regard autour de lui et passa la main sur ses yeux : il croyait être le jouet d'une illusion.

C'était sa chambre, sa chambre de la rue Saint-Jacques transportée tout entière au milieu d'un charmant jardin.

Mêmes meubles, même papier, il retrouvait tout là, comme par magie, tout, depuis son Code – qui, placé sur une table de nuit, près de son bougeoir, était ouvert juste à l'endroit où, trois mois auparavant, il avait mis le signet vert – jusqu'aux petites caisses de rosiers qui verdoyaient devant sa fenêtre !

Cette chambre, c'était un remords de Camille, qui avait un crime à se faire pardonner par Colomban.

Colomban n'y vit qu'une délicate et tendre attention de son ami.

Seulement, cette chambre, elle était pleine pour lui de sombres souvenirs.

Rien n'est plus triste à revoir, avec un cœur déchiré et des yeux en larmes, que les objets qu'on a vus dans des temps heureux.

Tout en croyant faire une joyeuse surprise à son ami, n'était-ce pas une œuvre de bourreau qu'avait accomplie Camille, que de forcer Colomban d'habiter la chambre mortuaire de ses premières illusions ?

Aussi, de même que, cette nuit où l'absence de Camille s'était prolongée jusqu'à une heure du matin, Carmélite avait dit : « J'étouffe ! » Colomban répéta-t-il à son tour : « J'étouffe ! » et s'élança-t-il dans le jardin, cherchant de l'air.

Carmélite n'avait pas quitté sa fenêtre : elle le vit sortir ou plutôt bondir hors du pavillon.

Elle appuya sa main sur son cœur et renversa sa tête en arrière : la pauvre fille était près de se trouver mal.

Quand elle rouvrit les yeux, et les reporta vers le jardin, Colomban était assis sur un banc, la tête dans ses mains,

exactement dans la même position où elle était restée elle-même pendant quatre heures, attendant Camille.

Lui aussi resta quatre heures à attendre, comme était restée Carmélite. Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte ; puis la sonnette tinta vigoureusement, sous un de ces ébranlements où il est facile de reconnaître la main du maître.

Cette fois, Nanette était à son poste et courut ouvrir.

Sans doute annonça-t-elle à Camille que Colomban était arrivé ; car, au lieu de monter au premier, Camille traversa le corridor et apparut dans le jardin.

Il chercha des yeux Colomban, le vit assis sur son banc de gazon, et marcha droit à lui.

Colomban, le front dans ses deux mains, ne le voyait pas venir.

Au bruit des pas, il leva cependant la tête et aperçut Camille devant lui.

Il jeta un cri, et, en moins d'une seconde, fut dans ses bras.

Carmélite observait tout cela à travers son rideau.

Rien n'altérait chez Colomban la joie qu'il avait de revoir son ami : il croyait Camille au Bas-Meudon, Carmélite à Paris.

Les deux jeunes gens revinrent vers la maison, enlacés au bras l'un de l'autre.

Carmélite, en les voyant s'approcher, se retira toute tremblante dans sa chambre, dont pour la seconde fois elle poussa le verrou.

Camille fit visiter à son ami toute la maison, excepté la chambre où se trouvait Carmélite.

Le Breton ne fut pas étonné du luxe un peu efféminé des décorations de l'appartement : il connaissait les goûts de Camille.

La maison entièrement visitée, à l'exception de la chambre de Carmélite, le créole conduisit son ami devant cette porte mystérieuse auprès de laquelle ils avaient passé deux ou trois fois tous deux sans qu'elle s'ouvrit.

Là, il arrêta Colomban.

– Le chapeau à la main ! dit Camille.

– Pourquoi ? demanda le Breton.

– Ici est le sanctuaire !

– Que veux-tu dire ?

– Écoute, dit Camille avec ce ton moitié railleur, moitié sérieux, qui lui était habituel : j'ai des idées assez vagues ou, si tu le

préfères, assez arrêtées sur la religion ; chacun adore le dieu de son choix ; je ne sais pourquoi je ferais autrement que les autres.

– Où veux-tu en venir, et quelle est cette chambre ? demanda Colomban. Voyons, achève !

– C'est le temple de la déesse du beau, du bon, du grand ! une espèce de dieu Pan hermaphrodite, participant à la fois de la femme par sa faiblesse et sa beauté, de l'homme par sa force et son courage… Cette chambre, Colomban, renferme l'être que j'adore par-dessus tout au monde ; la créature humaine que je révère à l'égal de la divinité ! Incline-toi donc, et, comme je te l'ai dit, découvre-toi en franchissant le seuil de cette chambre ; car jamais il n'aura été donné à un mortel de contempler le visage d'une idole plus vénérée !

Carmélite entendait de sa chambre tout ce que disait Camille ; elle se leva, pâle mais résolue, comme elle était dans les grandes occasions, marcha droit à la porte, et, au moment où Camille allait porter la main sur le bouton pour l'ouvrir, elle l'ouvrit elle-même. Colomban faillit tomber à la renverse en apercevant la jeune fille.

– Entrez, mon ami ! dit simplement Carmélite.

– Eh bien, qu'as-tu donc ? demanda Camille cachant le trouble de son cœur sous cette gaieté qui était tantôt son masque, tantôt son visage ; est-ce que tu ne reconnais plus Carmélite ? Alors je vais vous présenter l'un à l'autre… Mademoiselle Carmélite Gervais, M. le vicomte de Penhoël… Monsieur le vicomte de Penhoël, mademoiselle Carmélite Gervais.

Les deux jeunes gens se regardaient.

Colomban stupéfait d'étonnement, Carmélite immobile de honte !

– Mais, s'écria Camille, embrassez-vous donc ! Qui diable vous arrête ! Voulez-vous que j'aille faire un tour dans les bois de Meudon ?

Cette invitation, amicale au fond, mais injurieuse dans la forme, produisit un effet tout différent sur Carmélite et sur Colomban : la jeune fille rougit jusqu'au blanc des yeux ; le visage du Breton se couvrit d'une pâleur mortelle.

Tous deux reculèrent chacun d'un pas.

Ce qui faisait rougir et reculer Carmélite, c'était le respect de la femme violé, la pudeur outragée : un sourire méprisant effleura ses lèvres.

Ce qui faisait pâlir et reculer Colomban, c'était la foi trahie, les saintes promesses de l'amitié foulées aux pieds ; un nuage de

couleur couvrit son front.

L'embarras était cruel pour tous deux.

Carmélite le fit cesser en tendant franchement et affectueusement la main au Breton.

Celui-ci – en souvenir de la main pâle et effilée qu'il avait vue un jour sortir des draps de Carmélite, alitée par la fièvre – donna aussitôt la sienne, et ces deux loyales mains toutes frissonnantes s'enchaînèrent étroitement.

– Ah çà ! mais quelles singulières façons faites-vous là ? dit Camille ; depuis quand donc l'ami n'embrasse-t-il plus la femme de son ami ?

Colomban releva la tête, et, couvrant Camille d'un regard radieux :

– Ta femme ? s'écria-t-il avec joie – car, devant la promesse accomplie, il oubliait tout –, ta femme ?… répéta-t-il les larmes aux yeux, sans remarquer le trouble dans lequel ses paroles plongeaient Carmélite.

– Ou approchant, dit Camille, car je n'attendais que ton retour pour arranger notre mariage.

– Ah ! fit froidement Colomban.

Puis, avec un air qui n'était pas exempt d'une certaine menace :

– Eh bien, me voici !… dit-il.

– Allons, allons, dit Camille, brisant le fil que venait de nouer Colomban, si tu ne l'embrasses point par amour d'elle, embrasse-la par amour de moi.

Colomban s'approcha de Carmélite, et, s'inclinant avec respect :

– Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?… dit-il.

– Madame, madame, fit Camille.

– Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame ? répéta Colomban.

– Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Carmélite en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses paroles ; et Dieu, qui m'entend, sait que c'est du plus profond de ce cœur que je vous donne cette marque d'affection.

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent en rougissant.

– Eh bien, en êtes-vous morts ? demanda en riant Camille. Mon Dieu ! que vous êtes donc niais tous deux ! N'est-ce pas convenu que nous n'allons plus faire qu'un à nous trois, deux tout au plus ?

– C'est bien, dit Colomban, mais avant d'accepter cette

charmante invitation, je désire causer avec vous, Camille.

– Avec *vous*, répéta le créole ; peste ! c'est sérieux.

– Très sérieux, dit Colomban.

– En es-tu ? demanda Camille à Carmélite ?

– Non, dit Colomban, et mademoiselle restera chez elle pendant que nous passerons chez toi.

– Passons chez moi, dit Camille.

Et il ouvrit la porte en face de celle de Carmélite.

Le Breton le suivit en jetant à la jeune fille un regard qui voulait dire : « Soyez tranquille, c'est de vous que je vais m'occuper. »

Elle sourit tristement, laissa échapper un soupir, et rentra chez elle.

– Eh bien, dit Camille en se jetant dans un fauteuil, et essayant de *ruser*, ainsi qu'on dit en termes de chasse, comment as-tu trouvé ton pavillon ?

– Charmant ! répondit Colomban, et je vous remercie de ce souvenir affectueux ; mais je ne consentirai jamais à habiter ce pavillon.

– Et pourquoi donc cela ?

– Parce que je ne veux être ni le complice de vos fautes, ni le bouclier de vos mauvaises passions.

– Colomban ! fit Camille en fronçant le sourcil.

– Oh ! nous nous fâcherons tout à l'heure, si vous voulez, Camille ; mais, d'abord, laissez-moi vous dire ce que j'ai à vous reprocher… Vous m'aviez juré – et ce fut une des conditions de mon départ – de respecter Carmélite comme votre femme, et vous avez indignement violé votre promesse ! À partir de ce jour, Camille, il y a un abîme entre nous : celui qui sépare un cœur loyal d'un cœur parjure, et je ne resterai pas ici un instant de plus.

En prononçant ces paroles, Colomban fit un pas vers la porte.

Mais Camille lui barra le passage, et l'arrêta.

– Écoute, lui dit-il, aussi vrai que tu es mon seul ami, Colomban – et je serais un grand malheureux s'il en était autrement ! –, aussi vrai que je voudrais avoir fait pour toi la moitié de ce que tu as fait pour moi, j'aime, j'adore, je respecte Carmélite, et il n'a pas tenu à moi seul de ternir mon serment.

Colomban sourit avec dédain.

– Eh bien, je m'en rapporte à elle-même, continua Camille. Consulte-la, interroge-la ; tu t'en rapporteras bien à elle, j'espère ?

Demande-lui si j'ai jamais essayé par un moyen quelconque, non seulement de la séduire, mais même de la tenter ; demande-lui si nous n'avons pas été tous deux spontanément, involontairement, fatalement, malgré nous, entraînés par les forces mystérieuses d'une brûlante nuit d'été ; demande-lui si, comme deux enfants trahis par leur innocence même, nous n'avons pas tous deux accepté l'occasion sans la chercher… Toi qui sais commander à ta passion, toi qui as une puissance de volonté au-dessus des forces humaines, peut-être n'aurais-tu pas succombé ; mais moi, faible comme tu me connais, mon ami, sentant voler autour de moi, sans les appeler, mille désirs semblables à ceux que je renfermais dans mon cœur, et qui s'envolaient du cœur de Carmélite, j'ai fermé les yeux ; le monde entier a disparu pour moi ! Est-ce à dire, à cause de cela, Colomban, que je suis un cœur déloyal, un malhonnête homme ? Non, car, aussi vrai que je m'appelle Camille de Rozan, à l'époque que tu vas fixer toi-même, Carmélite sera ma femme ! Je n'ai pas voulu t'écrire tout cela, tu comprends ? c'eût été une discussion épistolaire interminable ; mais te voici, et c'est à toi de fixer, comme je te l'ai dit, le jour du mariage.

Colomban demeura un instant pensif.

– C'est la vérité que tu me dis là ? demanda-t-il en regardant fixement Camille.

– Sur l'honneur, répondit le jeune homme en appuyant sa main contre sa poitrine.

– Alors, dit Colomban, s'il en est ainsi, je reste ; car j'aurai toujours un honnête homme pour ami. Quant à l'époque du mariage, c'est à toi de la fixer, et, naturellement, le plus tôt sera le mieux.

– Dès aujourd'hui, Colomban, tu entends ? dès aujourd'hui j'écris à mon père ; je le prie de m'envoyer les papiers nécessaires à mon mariage, et, dans six semaines, nous pourrons publier les bans.

– Mettons deux mois pour ne rien exagérer, dit Colomban. Mais es-tu sûr du consentement de ton père ?

– Pourquoi mon père me le refuserait-il ?

– Ton père est riche, Camille, et Carmélite est pauvre !

– La vertu de Carmélite sera sa dot aux yeux de mon père.

« Malheureux prodigue ! avait bien envie de murmurer Colomban, cette dot, tu l'as mangée d'avance ! »

– Mais, dit-il, si, cependant, contre tous tes désirs, ton père s'opposait à ce mariage ?

– C’est impossible, cher ami.

– Suppose-le un instant, tout impossible que cela te semble. Que ferais-tu ?

– J’ai vingt-quatre ans : j’attendrais ma grande majorité, et j’épouserais Carmélite malgré mon père !

– C’est une triste chose que cette révolte d’un fils contre ses parents ; mais c’est une plus triste chose encore, Camille, d’avoir déshonoré une jeune fille, et de ne pas lui rendre l’honneur… Écris donc cette lettre, écris-la en fils respectueux, mais en homme résolu ; les départs du paquebot ont lieu le 5, le 15 et le 25 de chaque mois : c’est après demain le 15, tu n’as donc pas une minute à perdre.

– Et tu restes ? demanda Camille.

– Je reste, répondit Colomban.

Et, préparant sur la table de Camille une plume et du papier :

– J’attends ta lettre dans le pavillon, dit-il.

Puis il descendit, presque joyeux de la loyauté de son ami.

LI

Celui qui s'en va

Un quart d'heure après Colomban, Camille entrait dans le pavillon, tenant à la main une feuille de papier à moitié écrite.

– C'est déjà fait ? demanda Colomban, étonné.

– Non, dit Camille ; au contraire, j'ai à peine commencé.

Colomban le regarda en juge qui interroge.

– Oh ! ne te presse pas de me condamner ! dit Camille. Aux premiers mots, tes objections sur le consentement de mon père me sont revenues à l'esprit, et elles m'ont semblé plus probables que je ne les avais trouvées d'abord.

– Que t'importe, Camille, dit le Breton, puisque ton parti est pris résolument.

– C'est vrai ; mais je pense aux lettres qu'il va falloir échanger avant d'en arriver là. Je n'ai jamais espéré obtenir le consentement de mon père à ma première demande ; nous allons donc discuter, parlementer ; les jours se passeront, notre impatience augmentera…

– Le moyen de faire autrement ?

– Je crois l'avoir trouvé, dit Camille.

– Quel est-il ?

– C'est d'aller moi-même demander à mon père la permission de me marier.

Le Breton fixa son regard limpide sur Camille.

Celui-ci soutint le regard de son ami sans baisser les yeux.

– Tu as raison, Camille, dit Colomban, et ce que tu proposes est d'un honnête homme – ou d'un bandit sans foi !

– J'espère que tu ne doutes pas de moi ? demanda Camille.

– Non, fit Colomban.

– Tu comprends ? reprit Camille, en huit jours d'insistances verbales, j'obtiens plus de mon père qu'en trois mois d'obsession épistolaire.

– Je le pense comme toi.

– Trois semaines pour aller, trois semaines pour revenir, quinze

jours pour décider mon père : c'est l'affaire de deux mois.

– Tu es devenu la logique et la raison incarnées, Camille !

– La raison vient avec l'âge, mon vieux Colomban… Malheureusement…

– Quoi ?

– Oh !… c'est un projet à peu près inexécutable…

– Comment ?

– Je ne puis emmener Carmélite.

– Naturellement.

– D'un autre côté, je ne puis la laisser ici.

– Qui t'en empêche ?

– Une jeune fille seule, exposée aux insultes des voisins et des passants.

Colomban fronça le sourcil.

– Crois-tu donc que je laisserai insulter Carmélite ? dit-il.

– Tu consens donc à veiller sur elle ?

Colomban sourit.

– En vérité, dit-il, je croyais que tu me connaissais mieux.

– Tu demeureras sous le même toit qu'elle.

– Sans doute.

– Colomban ! s'écria Camille, si tu fais cela, ma vie entière ne suffira point à reconnaître cette preuve d'amitié.

– Ingrat ! murmura le Breton.

– Non, Colomban, non, je ne suis point un ingrat ; mais je connais ta susceptibilité dans ces sortes de matières ; j'avais peur de te blesser en t'offrant de demeurer seul avec une jeune fille, dans une maison isolée.

– Ne suis-je pas demeuré trois mois seul avec Carmélite, avant qu'elle te connût ?

– Oui ; mais, avant qu'elle me connût, comme tu dis…

– Et pourquoi donc la pensée de garder la femme de mon frère, ma sœur sacrée, pourrait-elle me blesser ? as-tu voulu faire allusion à mon ancien amour pour Carmélite ?

– Colomban !

– Me crois-tu capable de trahir un serment ?

– Je te crois capable de mourir avant cela, Colomban, et ta grandeur me fait bien petit… Oh ! oui, oui, je suis mauvais, et tu es

bon, et tu as surtout la fidélité du molosse, comme tu en as la force et le dévouement. Je sais que tu défendras la vie de Carmélite mieux que tu ne défendrais la tienne ; je n'ai donc nulle crainte : te sachant là, je ferais le tour du monde, si j'étais contraint de le faire !

– En ce cas, dit Colomban, préviens Carmélite ; tu comprends que je n'accepterai pas sans son aveu… Me refusât-elle, tu pourrais encore partir en toute sécurité ; je louerais une chambre en face de sa maison… près de sa maison, sinon en face ; et elle serait tout aussi à l'abri des insultes que moi présent. – Va donc la prévenir ; car tu n'as pas plus de temps à perdre que quand c'était une lettre qui devait partir, et non pas toi.

Camille obéit sans dire un mot.

Ce fut en tressaillant que Carmélite reçut la nouvelle qu'il lui apportait.

Cependant, elle ne fit aucune objection, n'opposa aucune résistance.

Elle écouta la proposition, regarda Camille avec un air d'indicible stupeur, et, sans analyser précisément la singulière émotion que lui causait cette nouvelle, elle sentit instinctivement toute la bassesse de Camille, toute la grandeur de Colomban.

Le Breton lui semblait si élevé qu'à ses yeux, il avait, comme un géant, pour ainsi dire, le talon sur le front du nain qu'il appelait son ami.

La seule différence qu'il y eut dans le projet, c'est que l'on remit le départ au 23 du mois d'octobre.

Le paquebot des colonies partait, comme nous avons dit, le 25 ; il y avait dix jours à passer jusque-là.

Colomban raconta la vie austère, presque monacale qu'il avait menée dans la tour de Penhoël, errant au bord de la mer grondante, ou assis au chevet de son père malade, et auquel il lisait l'*Odyssée*.

Carmélite découvrit à Colomban les trésors de science musicale qu'elle avait amassés pendant la longue absence du Breton et les fréquentes absences de Camille.

Ce dernier essaya de rappeler l'enjouement des soirées d'autrefois ; mais, outre que les heures voisines du départ ne pouvaient être que pleines d'inquiétude et de regret, il y avait entre ces trois personnages un spectre à trois aspects.

Pour Camille, c'était la conscience.

Pour Colomban, c'était le doute.

Pour Carmélite, c'était le découragement.

Ce spectre planait incessamment au-dessus de leurs têtes, ou passait grave et sombre devant eux, pendant les tristes jours et les mélancoliques soirées qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Camille.

Ils avaient parfois des moments de sourde impatience dont ils s'effrayaient eux-mêmes ; on eût dit alors que, pareils à des gens qui parlementent au moment de courir un danger, ils avaient hâte de se quitter, puisqu'ils devaient se quitter tôt ou tard.

On arriva donc au 23 octobre dans ces tristes dispositions.

Il était convenu que Colomban conduirait Camille jusqu'à la diligence, qui devait partir de Paris à dix heures du matin, et, par conséquent, passer sur la route de Versailles à onze heures.

Le Breton ne ferma point l'œil de la nuit ; à six heures, il était debout, attendant le réveil de Camille.

À huit heures, il entra dans sa chambre.

– Quelle heure est-il ? demanda Camille.

– Huit heures, répondit Colomban.

– Oh ! alors, nous avons le temps ! dit Camille ; laisse-moi dormir une heure encore.

La porte de Carmélite était ouverte ; la jeune fille entendit la réponse du paresseux créole.

– Il a raison, dit-elle, laissez-le dormir, mon ami.

Colomban referma la porte de Camille et entra chez Carmélite.

On eût dit qu'elle ne s'était pas couchée : à peine son lit était-il défait.

– Vous êtes fatiguée, Carmélite, dit Colomban, fixant un regard inquiet sur la jeune fille.

– Oui, répondit Carmélite, j'ai lu une partie de la nuit.

– Et l'autre partie, vous avez pleuré !

– Moi ? non, dit Carmélite en regardant le Breton d'un œil sec et fiévreux.

Colomban baissa la tête et poussa un soupir.

Puis, quoiqu'il sût que tout était prêt, il se leva et sortit, sous prétexte de surveiller les paquets et les malles.

La vérité est que ce tête-à-tête lui brisait le cœur, et qu'il avait besoin d'air et de solitude.

À neuf heures, il remonta, entra dans la chambre de Camille, et

le força de se lever.

Un quart d'heure après, le créole était dans la salle à manger, où Carmélite et Colomban l'attendaient.

Ces dernières minutes qui précédèrent la séparation ne furent pas beaucoup plus tristes que les soirées des jours passés.

Il en est de la certitude d'un départ comme de la mort : on s'habitue tellement, degré par degré, au malheur qui menace, que, n'étant plus surpris quand il éclate, on y paraît insensible ; la source des larmes s'est tarie en coulant peu à peu !

La voiture qui devait conduire Camille sur la route attendait à la porte. Au moment d'y monter, on se regarda une dernière fois ; les trois visages se confondirent en s'embrassant.

Mais Colomban et Camille seuls pleuraient.

– Je te confie ma vie, dit Camille ; plus que ma vie, mon âme !

Et, selon toute probabilité, Camille disait vrai en ce moment.

– Va ! j'en réponds devant Dieu, sur mon âme et sur ma vie ! répondit solennellement le Breton en levant ses grands yeux, clairs comme le ciel qu'ils regardaient.

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la porte.

Colomban se retourna, et, voyant Carmélite seule, les bras pendants, la tête sur la poitrine, pareille à une statue de l'Abandon, il proposa à Camille de l'emmener, pour qu'elle ne les quittât au moins qu'au dernier moment.

Carmélite regarda Colomban avec des yeux où brillait la reconnaissance.

Mais, avec une voix qui trahissait un profond découragement :

– À quoi bon ? dit-elle.

Camille revint une dernière fois, une dernière fois la serra sur son cœur, puis recula, presque effrayé.

Il avait cru étreindre une statue de marbre !

Il était onze heures moins dix minutes : il n'y avait pas de temps à perdre ; Colomban entraîna Camille ; tous deux montèrent en voiture, et la voiture partit au grand galop.

La porte était restée ouverte.

– Fermez la porte, dit sombrement Carmélite à la jardinière.

La jardinière obéit et repoussa la porte, qui se ferma brusquement.

Carmélite tressaillit.

– C’est la porte de mon tombeau, dit-elle.

Et elle remonta l’escalier lentement, marche à marche, rentra dans sa chambre, et tomba plutôt qu’elle ne s’assit sur son canapé.

D’où venait ce découragement, cette tristesse, cette froideur de Carmélite ?

De la comparaison que fait, malgré elle, une femme distinguée, entre un homme comme Camille et un homme comme Colomban.

Et, en effet, Colomban – qui, dès le jour de son arrivée, avait grandi aux yeux de Carmélite –, Colomban avait, pendant les dix jours qui venaient de s’écouler, atteint des proportions gigantesques.

Entre son départ et son retour, la jeune fille avait fait un mauvais rêve.

Un rêve… oh ! oui ! la réalité eût été trop désolante !

Elle avait cru être, durant trois mois, la maîtresse d’un fat – joli et amusant, il est vrai, mais sans noblesse, sans cœur, sans âme, sans dignité, sans force –, d’une sorte de poupée parée, huilée, poudrée, frisée, divertissante par moments, à tout prendre, mais indigne du moindre attachement sérieux. Sans doute, c’était un rêve épouvantable ! et cet Américain aux cravates panachées, aux gilets voyants, aux pantalons à couleurs claires, aux chaînes d’or et aux bagues de rubis, c’était une incarnation quelconque de ce démon de la nuit qui vient s’accroupir sur les poitrines endormies. Enfin, tous ces projets de mariage, ce départ pour aller consulter une famille au fond de l’Amérique, cette menace de retour suspendue au-dessus d’elle, non pas comme la flamme de l’espérance, mais comme l’éclair du glaive, tout cela ne pouvait être que le songe fiévreux d’une nuit d’été dans un cerveau brûlant.

Oui, oui, tout cela était un rêve !

La réalité, c’était ce grand et loyal cœur que l’on appelait Colomban.

Celui-là, à la bonne heure, c’était un simple, un grand, un fort, un homme enfin ! celui-là pouvait dire à une femme : « Ferme les yeux et marche ! » et la femme pouvait, conduite par lui, marcher aveuglément ; celui-là pouvait dire : « Je ne veux pas ! » et on lui eût obéi ; « Je veux ! » et on l’eût écouté ; « Il faut mourir ! » et l’on serait mort !

Celui-là avait la grandeur, la noblesse et la foi ; la bonté et la force !

C’était donc celui-là qui, absent depuis trois mois, venait

réclamer de son ami le trésor qu'il lui avait confié…

Mais quand la pauvre Carmélite releva la tête et qu'elle vit autour d'elle tous les objets appartenant à Camille, hélas ! la malheureuse enfant ! elle reconnut bien qu'elle avait côtoyé pendant une nuit de printemps le Breton comme un beau rêve, mais que c'était l'Américain qui était la terrible réalité.

Toutes les larmes que peut contenir le vaste cœur de la femme s'échappèrent alors par torrents de ses yeux ; elle pleura son erreur, la fleur de ses illusions effeuillée et jetée au vent, son bonheur exhalé comme un parfum imprudemment jeté dans la flamme ; elle pleura sa vie à jamais brisée, comme on pleure sa mère ou son enfant ; elle se tordit les mains de désespoir, elle qui n'avait pas fait un geste ; elle se plaignit tout haut, elle qui n'avait pas poussé un soupir ; elle sanglota, elle qui n'avait pas versé une larme ; elle jeta sur les objets environnants des regards de lionne mordue par un serpent venimeux ; elle se leva et se promena à grands pas dans sa chambre, haletante, l'œil fiévreux.

Si la rivière eût passé sous sa croisée, elle se fût infailliblement jetée dans la rivière.

En effet, comme si elle eût pris un parti désespéré, elle marcha vers la fenêtre et l'ouvrit.

Son regard mesura la hauteur de la fenêtre au pavé.

C'était un premier étage, haut à peine comme un entresol : elle se fût à moitié tuée, mais elle eût survécu.

Elle fit un pas en arrière, avec un gémissement de rage et de douleur.

Mais, tout à coup, ses yeux, ses beaux yeux, tristes et inondés des larmes du désespoir, étincelèrent en s'arrêtant sur un objet qui semblait les ravir ; dans ces mêmes regards où se peignait, une minute auparavant, le plus profond chagrin, brilla quelque chose qui ressemblait à une joie ineffable ; une flamme traversa ses larmes, comme un rayon du soleil traverse les nuages, et, comme au rayon du soleil scintille une goutte de rosée tremblante sur une fleur, un éclair de félicité passa au milieu de ses larmes.

Elle venait de voir son rosier blanc, symbole d'innocence, souvenir de son premier amour !

– Ô mon rosier ! dit-elle en le serrant contre son cœur, au risque de se déchirer aux épines, la nuit où je t'ai cueilli, tu sortais à peine du sein de la terre, notre mère commune ; tu n'étalais pas encore au soleil l'auréole de tes boutons blancs enveloppés dans ton manteau de mousse ; le feu du jour ne pouvait t'atteindre, le

froid des nuits ne pouvait te saisir… Ô mon rosier ! ainsi que moi, pendant les ardeurs d'une brûlante nuit d'été, tu as montré les trésors de tes fleurs éclatantes ; tu étais orgueilleux de tes blancs pétales ; tu rayonnais au soleil, que tu prenais pour un ami ; tu croyais à l'éternité de l'amour ! Ô mon rosier ! pourquoi as-tu donné tes fleurs, comme j'ai donné mon amour, puisque tous deux nous devions mourir ?…

Et Carmélite brisa les quelques fleurs tardives qui couronnaient encore la tête de son rosier, et, au lieu de les mettre dans son voile de jeune fille, comme elle avait fait des autres, elle les effeuilla et les livra au vent, qui les emporta sur le pavé boueux du chemin.

LII

La lionne blessée

À partir de cette heure, Carmélite, ainsi qu'elle avait dit, regarda cette maison comme son tombeau, et son jardin comme ce cimetière rose des carmélites dont elle portait bizarrement le nom ; elle comprit la Vallière, qui avait expié ses trois années de lumière et de soleil par trente années d'ombre au fond d'un cloître ; elle comprit la Madeleine, qui, n'osant lever les yeux jusqu'au front du Christ, lui essuyait les pieds avec ses cheveux.

Son avenir lui parut résumé dans ces deux mots écrits en lettres noires sur une page blanche : *Pleurer et Mourir*.

Et, en effet, rien désormais ne pouvait la rattacher aux biens de ce monde, et elle se voyait passer dans la vie comme le fantôme d'elle-même.

Elle resta trois quarts d'heure plongée dans ses sombres méditations, c'est-à-dire le temps qu'il fallut au Breton pour conduire Camille, attendre le passage de la diligence, et revenir.

Ces trois quarts d'heure furent des siècles pour Carmélite.

Lorsque Colomban rentra, au lieu de la jeune fille qu'il avait quittée à son départ, il retrouva, courbée sous la prostration la plus désolante, une sorte de spectre à l'attitude morne, aux couleurs éteintes, aux yeux hagards.

Mais il ne comprit rien, le candide Colomban : il crut que ce désespoir n'avait d'autre cause que le départ de Camille, et il essaya de consoler la pauvre délaissée en lui parlant du retour. Ce fut seulement alors qu'il comprit, à la façon dont la jeune fille secouait la tête que le mal venait d'une autre source, et qu'il commença son rôle d'ami dévoué en l'interrogeant fraternellement.

Carmélite ne répondit point ; muette à ses regards, sourde à ses paroles, elle portait en elle une douleur si immense, qu'elle semblait craindre d'en accabler son ami.

La première journée s'écoula donc ainsi. Colomban, en voyant la jeune fille repousser ses consolations comme un enfant malade qui repousse du doigt une potion bienfaisante, Colomban attribua à l'exaspération nerveuse dans laquelle il avait retrouvé Carmélite

cette tristesse, qu'il crut accidentelle et passagère, et remit un interrogatoire plus sérieux au lendemain et aux jours suivants.

Mais, le lendemain et les jours suivants, la mélancolie de Carmélite fut la même, et la jeune fille continua de se refuser à toute confidence.

Le temps s'écoula donc sans révéler au Breton les causes mystérieuses de ce désespoir intime.

Les heures de la journée étaient distribuées avec une régularité invariable ; tous les matins, dès le mois de novembre, Colomban, malgré la pluie, la boue, le vent, la neige, le froid, partait à pied du Bas-Meudon, entre sept et huit heures, pour aller à Paris, à l'École de droit, assister au cours, qui commençait à neuf heures et demie.

Ce cours finissait à dix heures et demie : Colomban était donc de retour à midi précis.

On déjeunait ; puis, une heure après, chacun de son côté prenait son travail, et l'on ne se revoyait qu'à six heures, c'est-à-dire au moment du dîner.

On passait le reste de la soirée ensemble, soit à lire, soit à faire de la musique, rarement à causer.

La causerie était dangereuse.

Le Breton sentait bien qu'il était de son devoir d'interroger Carmélite ; mais il voyait la résistance de la jeune fille, et, sans fuir les occasions d'amener la conversation sur ce terrain, il ne les cherchait plus, agissant comme fait un médecin intelligent dans une maladie organique, c'est-à-dire attendant plus du temps que de la science, plus de Dieu que du médecin.

Mais ce qui étonnait Colomban, c'étaient les progrès immenses que Carmélite avait faits en musique depuis le départ de Camille.

On eût dit qu'un sens musical nouveau, inconnu, presque terrible, s'était développé en elle. Si elle exécutait seulement, son piano avait une voix, une âme : il pleurait, il gémissait, il sanglotait ; si elle chantait, sa voix avait pris, surtout dans les notes élevées, une étendue, un sentiment, une amertume douloureuse qui faisait de cette voix une voix d'ange désolé regrettant le ciel avec des accents humains.

Les dimanches étaient consacrés particulièrement à la musique et à la promenade ; on les passait ensemble, sans s'éloigner un quart d'heure l'un de l'autre. Quant le temps était trop mauvais pour que l'on pût sortir, c'était dans le pavillon de Colomban que l'on se réunissait. Le Breton s'était d'abord étonné de ce choix de

Carmélite, de cette préférence pour sa chambre, lorsqu'il y avait un salon commun ; mais, en véritable juriste français qui accepte les lois provisoires comme définitives, il avait accepté ce caprice de Carmélite, sans s'en rendre compte autrement.

Au reste, les prétextes n'avaient point manqué à Carmélite pour prouver à Colomban que sa chambre était plus favorable à leur causerie qu'aucune autre. Un jour, c'était le piano de Carmélite qui avait baissé d'un ton, et le piano de Colomban allait mieux à sa voix ; un autre jour, c'était la cheminée du salon qui fumait, et la cheminée de Colomban était excellente ; un autre jour, c'était un livre sérieux dont on avait besoin pour vérifier un fait, une date, et les livres sérieux ne se trouvaient que dans la bibliothèque de Colomban. Enfin, il y avait mille raisons pour qu'on se réunît dans la chambre de Colomban et non ailleurs – et la preuve, c'est que l'on s'y réunissait.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi ; on ne recevait pas de lettres de Camille, et Colomban s'aperçut avec étonnement que jamais Carmélite ne s'informait à Nanette si des lettres étaient arrivées.

Pourtant, vers la fin de décembre, la première lettre arriva.

Colomban, tout joyeux, l'apporta à Carmélite.

Elle était à son piano.

– Une lettre de Camille ! s'écria Colomban en entrant dans la chambre.

Mais, sans lever ses mains de dessus les touches :

– Lisez, mon ami, dit Carmélite.

Colomban avait l'habitude d'obéir sans résistance aux désirs de la jeune fille.

Il décacheta la lettre et lut.

La lettre racontait toutes les discussions que Camille avait eues, non pas avec son père, mais avec ses tantes, ses grand-tantes et tout le reste de la famille, qui s'était montrée constamment opposée à son dessein et qui, à l'heure où il écrivait ces lignes, s'y opposait plus que jamais.

À cela près, la lettre était pleine de la plus vive tendresse pour Carmélite, de la plus profonde reconnaissance pour Colomban ; il y avait même, dans le ton général de l'épître, une sorte de mélancolie qui n'était pas habituelle à l'Américain, et que le Breton mettait sur le compte de son amour entravé par le dissentiment de la famille et la lutte qu'il soutenait.

Mais ce qui surprit Colomban, ce fut la façon plus que froide dont Carmélite reçut cette lettre de son futur époux ; il n'osa lui faire aucune remarque à ce sujet ; mais, le soir, resté seul, il se demanda à part lui la cause de cette froideur évidente, et plus il chercha dans les mystérieuses profondeurs du cœur de la femme, plus il s'éloigna de la réalité.

Vers la fin de janvier, une seconde lettre de Camille arriva, lettre pleine de tendresse passionnée. Les luttes continuaient toujours au sein de la famille Rozan ; Camille avait, cependant, entraîné quelques parents dans son projet ; il en avait attendri quelques autres ; enfin il avait gagné un peu de terrain : on était donc en progrès.

Cette seconde lettre fut reçue par Carmélite avec la même indifférence que la première : elle lut toutes ces lignes brûlantes sans être émue le moins du monde ; arrivée à la dernière, elle ferma la lettre, et la déposa sur la cheminée sans affectation, mais avec un mépris glacial.

Colomban fut bien tenté de profiter de cette circonstance pour l'interroger ; mais il la trouva, au-delà de cette apparente froideur, si fiévreuse, si fébrile, si agitée, qu'il eut peur de la courber comme la sensitive rien qu'en la touchant.

Il renonça pour le moment à lui faire aucune question et se contenta de chercher, mais inutilement, comme il le faisait depuis trois mois, les causes de cette inexplicable *maladivité*.

Un an s'écoula ainsi.

Colomban, pour ne pas laisser la jeune fille seule, écrivit à son père qu'un devoir le retenait à Paris, et qu'il n'aurait point le bonheur d'aller le visiter pendant les vacances de cette année.

Au reste, cette année, au lieu de se traîner lente comme une année d'absence, s'était écoulée avec une rapidité extraordinaire, dans une sérénité ineffable de la part de Colomban, dans une admiration passionnée et un remords constant de la part de Carmélite.

Un soir qu'ils étaient réunis comme d'habitude chez Colomban – c'était le 23 du mois d'octobre, juste le jour anniversaire du départ de Camille –, Colomban émit cette opinion, purement et simplement appuyée sur la loyauté qu'il supposait au créole, que celui-ci, ayant, depuis un mois, ses vingt-cinq ans accomplis, allait incontestablement revenir pour se marier avec ou sans le consentement de son père.

Carmélite alors secoua la tête de cette façon significative qui avait déjà plusieurs fois alarmé le Breton, sans qu'il en comprît

toutefois le sens positif ; ce qui l'eût alarmé bien davantage.

Cette fois, il résolut de demander à la jeune fille une explication.

– Carmélite, lui dit-il, il y a aujourd'hui un an qu'aux assurances que je vous donnais du retour prochain de Camille, vous avez tristement secoué la tête, comme vous le faites en ce moment… J'ai inutilement cherché la cause de cette désapprobation tacite, et, ne pouvant la comprendre, je vous prie de me la dire loyalement, comme je vous la demande.

– Tout est sérieux avec vous, Colomban, répondit Carmélite ; et, comme vous êtes la raison suprême, vous voulez que la raison de toute chose vienne en quelque sorte à vous. Eh bien, ce mouvement de tête, mon ami, est une formule de mon incrédulité… Je n'ai pas votre adorable confiance, moi, n'ayant pas votre perfection presque divine : du moment où Camille est parti, j'ai douté de son retour ; un an s'est écoulé, et j'en doute plus que jamais !

– Oh ! vous vous trompez, Carmélite ! s'écria Colomban ; vous ne connaissez donc pas les préjugés dont sont assaillies les familles américaines ? Le seul empêchement au retour de Camille est là, soyez-en sûre ; Camille combat ces préjugés : sous une apparence frivole, il a un cœur droit et honnête, et je regrette, Carmélite, qu'ayant eu occasion de l'apprécier, il ne vous soit pas resté de sa bonne foi une certitude inébranlable.

Carmélite soupira.

– C'est vous, dit-elle, Colomban, qui êtes un cœur d'or ; c'est vous qui voyez le bien partout, parce que vous l'avez en vous. Vous me dites que j'ai eu l'occasion d'apprécier Camille… Oui, mon ami, je l'ai apprécié, et c'est à cause de cela que je vous redis : Camille ne reviendra pas.

– Mais qui peut vous avoir donné cette injurieuse croyance, Carmélite ?

– Notre vie de trois mois, pendant laquelle je l'ai compris sans l'interroger, pendant laquelle je l'ai appris sans l'étudier… On vit vingt ans avec un ami sans que cet ami vous connaisse, tandis qu'avec une femme, il est certains moments où l'on se révèle, certaines heures où l'on se trahit ; l'abandon qui résulte nécessairement de l'intimité nous force à déposer le masque : c'est ainsi que j'ai surpris le véritable caractère de Camille… Je ne veux pas l'accabler en son absence et en votre présence ; mais il résulte pour moi, de cette connaissance que j'ai acquise, une froideur, qui s'est changée d'abord en dégoût, puis qui, peu à peu, a tourné au

mépris. Que Camille m'aime d'une certaine façon, je ne le conteste pas ; mais il a pour moi un peu de cette amitié craintive du mauvais écolier pour son professeur ; je le domine plus que je ne le touche, et sa vanité est plus satisfaite de me posséder que son amour n'en est heureux. Je ne nie pas qu'au moment de me quitter, dans l'ébranlement du départ, dans la secousse de la séparation, il n'ait eu l'intention de revenir : habitué à l'amour facile de certaines femmes, il s'est étonné, irrité même secrètement de rencontrer en moi un obstacle de tous les jours, une résistance de tous les moments ; il m'a surprise, mais ne m'a jamais possédée, et cette lutte qu'il soutient à deux mille lieues de nous le tient, au fond, toujours en haleine ; mais, croyez-moi, voilà tout, et non point le but d'un attachement sérieux.

Colomban regarda la jeune fille avec une profonde tristesse.

– Carmélite, dit-il, vous n'aimez plus Camille ?

– Je ne l'ai jamais aimé, répondit-elle fièrement, comme si ces deux mots eussent dû la justifier.

– Oh ! ne dites pas cela, Carmélite ! fit le Breton avec douceur.

– Devant Dieu, reprit solennellement Carmélite, je dis la vérité, Colomban : je n'ai jamais aimé Camille.

– Et, cependant… reprit en hésitant le jeune homme.

– Et, cependant, j'ai été vaincue… c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, mon ami ? Eh bien, oui, j'ai été vaincue, mais non par ma faiblesse à moi ; mais non par la force de Camille : je l'ai été par une puissance inconnue, plus grande que la mienne ; par un pouvoir mystérieux, plus grand que le sien ; il n'a fait nul effort pour amener ma chute, ainsi qu'il vous l'a dit afin de se disculper d'avoir trahi son serment, mais il a froidement attendu l'occasion, et c'est cela que je lui reproche, c'est cela qui me fait monter au front, non pas le rouge de la pudeur, mais la flamme de la honte, de la colère et du mépris.

– Oh ! taisez-vous, Carmélite ! dit Colomban en mettant la main sur ses yeux, comme si ses yeux fermés, l'empêchant de voir la jeune fille, eussent empêché ses oreilles de l'entendre.

– Et, continua Carmélite, emportée sur la voie glissante, voulez-vous que je vous dise toute la vérité, Colomban ?

– Oh ! non, non, je ne veux plus rien entendre ! s'écria le Breton.

– Pourquoi, alors, m'avez-vous interrogée ? demanda-t-elle, presque menaçante.

– Parlez donc !

– Eh bien, vous connaîtrez ma douleur dans toute son étendue, ma faute dans toute sa profondeur, quand vous saurez que, cette nuit du triomphe de Camille, ce n'était point à Camille que je cédais.

– Mais à qui donc ? demanda Colomban.

– À un fantôme de mon imagination, à un rêve de mon cœur ; Camille n'a été que le délégué du malheur, que le prête-nom de la fatalité.

– Carmélite ! dit-il, je ne vous comprends pas.

– Oh ! Colomban, reprit-elle, c'était une belle nuit, une heureuse nuit que celle où nous avons été déterrer le rosier au pied du tombeau de la pauvre la Vallière !...

Et, se levant lentement, elle sortit du pavillon et remonta chez elle, tandis que Colomban la suivait des yeux, presque ébloui par le premier rayon de lumière qui descendait jusqu'à son cœur, et murmurait :

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle eût donc pu m'aimer, puisqu'elle n'aimait point Camille ?...

LIII

Où chacun commence à voir clair, non seulement dans son propre cœur, mais encore dans celui de l'autre.

À partir de ce jour, les relations des deux jeunes gens, de simples et familières qu'elles étaient, devinrent froides et compassées.

Carmélite comprenait qu'elle en avait trop dit à Colomban.

Colomban avait peur d'avoir mal entendu.

Il croyait toujours au retour de Camille ; il se tenait sur la réserve avec Carmélite ; il fuyait toutes les occasions de ramener la conversation sur le terrain glissant où la jeune fille avait presque laissé tomber un aveu.

Cette idée, qu'il aimait de plus en plus Carmélite, que chaque jour augmentait sa passion, épouvantait Colomban.

Qu'eût-ce donc été s'il eût eu cette certitude, que Carmélite l'aimait ?

Il eût à l'instant même quitté Paris et fût retourné en Bretagne.

En attendant, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et le consentement du père de Camille n'arrivait pas ; on recevait toujours des lettres du Créole, lettres où se peignait la tendresse la plus vive, quelquefois même la plus ardente passion, mais c'était tout.

Un matin, on reçut une lettre de son frère.

Camille était tombé dangereusement malade.

Carmélite accueillit cette nouvelle avec presque autant d'indifférence que les autres.

La maladie dura trois mois.

Nous savons tous ce que c'est que les émotions de la convalescence, après que la maladie, de sa main fiévreuse et décharnée, nous a montré entrouvertes les portes du tombeau.

Les premières paroles ou plutôt les premiers cris de joie sont des hymnes de reconnaissance au Dieu sauveur, à la famille, aux amis, à ceux qu'on aime, et même à ceux qu'on a aimés ; les mauvais sentiments sont éteints, les bons ont grandi ; on dirait que la fièvre, en emportant tous les miasmes putrides du corps, a

déraciné en même temps les plantes parasites de l'âme ; le cœur devient une terre vierge et féconde qui se couvre de fleurs nouvelles et qui n'exhale plus que des parfums. Une grande maladie est une sorte de station entre la vie et la mort, une occasion de repos forcé où l'âme, entièrement dégagée de la matière, plane librement au-dessus des passions humaines, comme ces rose-croix qui habitaient le sommet des montagnes pour s'entretenir plus directement avec l'esprit de Dieu.

La chambre du convalescent est un cloître dans lequel s'est opérée la métamorphose du vieil Éson(1) : l'ancien homme a disparu, le nouveau s'y recueille et y médite ; les méchants y deviennent meilleurs.

Le convalescent qui revient à la vie ressemble à l'enfant qui naît au jour : tout est autour de lui gaieté, lumière, fraîcheur, enchantement ; il tend les deux bras à tout homme qu'il voit, comme à un ancien ami ; sa tendresse, longtemps contenue, a la fougue et la limpidité du torrent qui rompt sa digue, et nul barrage ne saurait l'arrêter.

De sorte que, devant cette magnifique et rapide effusion, les parents, les amis, les simples spectateurs même se retiennent, de peur de l'entraver, et sont disposés à tout promettre, quittes plus tard à ne rien tenir.

Quel est alors le cœur paternel qui peut refuser à l'enfant le hochet qu'il désire, et vers lequel il tend les bras en pleurant ?

Ce fut ainsi que Camille reçut de son père et du reste de sa famille, au moment où il entra en convalescence, la promesse que rien ne s'opposerait plus désormais à son mariage avec Carmélite ; et ce fut le thème qu'il paraphrasa dans la lettre qu'il écrivit à ses amis sous l'empire de cette convalescence encore fiévreuse. Sa lettre, empruntant une ardeur nouvelle à l'exaltation du moment, était un chef-d'œuvre d'amoureuse passion, et le bon Colomban la présenta à Carmélite en disant, les yeux pleins de larmes :

– Vous voyez, Carmélite, que je ne m'étais pas trompé !

Mais, pour Carmélite, il n'en fut point de même : elle dégagea tous les termes passionnés de la lettre des entraînements excités par la fièvre, et elle refusa de voir autre chose dans cette épître que ce spectre solaire aux vives couleurs, fils éphémère de l'orage, et qui disparaît avec lui. D'ailleurs, il ne s'agissait plus de connaître au juste le degré d'amour que Camille pouvait avoir pour elle ; dût-il retomber dans cette longue fièvre d'où il sortait, Carmélite n'eût pas fait un pas pour le sauver ; elle n'eût peut-être pas eu le sang-froid du bourreau ; mais elle eut le courage du juge,

et, en elle-même, elle prononça irrévocablement sa sentence.

La plus grande joie de la jeune fille eût été de ne plus recevoir de lettres du Créole, de ne plus entendre parler de lui, d'oublier jusqu'à son nom.

Elle aimait Colomban de toute la puissance de son cœur, de toute la force de ses regrets, de toute la grandeur de ses remords. Lorsqu'elle le vit si triste à la fois et si fier de la loyauté de son ami, elle éprouva un désir presque irrésistible de se jeter au cou de Colomban et de lui avouer son amour ; mais le front sévère du jeune homme l'arrêta et la força de rentrer en elle-même.

Cet amour, qui l'envahissait chaque jour davantage, ce n'était plus de l'amour ; c'était mieux que cela : c'était l'adoration qu'inspire un être supérieur, presque divin.

Si, quand elle le regardait à la dérobée et le dévorait des yeux, Colomban eût surpris un de ses regards, quelque simple et quelque modeste que fût le Breton, ce regard lui eût tout appris !

Et, cependant, cette contrainte qu'ils éprouvaient l'un vis-à-vis de l'autre avait pour tous deux des moments d'ineffable douceur.

Lorsque Colomban lisait – presque toujours quelque ode d'Hugo, quelque poème de Lamartine –, Carmélite, qui le regardait et l'écoutait lire, se penchait, s'allongeait, se couchait peu à peu sur le canapé, couvant le jeune homme des yeux, et semblable à une jeune lionne prête à s'élancer d'un bond sur le lion fauve, objet de ses puissantes amours.

Lorsque Carmélite chantait soit le *Pria che spunti l'aurora* du maestro napolitain, soit la *Fièvre brûlante* de Grétry, Colomban cessait de respirer ; il écoutait, comme en extase, et regardait, pour ainsi dire, monter chacune des notes étincelantes, pareilles à ces fusées qui, écloses sur la terre, vont s'épanouir et s'éteindre dans le ciel. Lui, par son amour timide et respectueux, semblait être la femme, et il eût donné sa vie, non pas même pour baiser les lèvres de Carmélite, mais seulement pour aspirer le souffle divin, l'harmonie céleste qui s'en échappait.

Ils se disaient bonsoir à minuit ou une heure du matin : Colomban regagnait alors son pavillon ; derrière lui, Carmélite fermait ou faisait semblant de fermer sa porte ; puis, à peine le bruit des pas s'était-il perdu aux dernières marches de l'escalier, qu'elle la rouvrait, courait à la fenêtre du corridor, regardait le jeune homme traverser le jardin, et, les yeux fixés sur la lumière qui transparaissait à travers les vitres du pavillon, veillait parfois jusqu'au jour comme cette lumière, s'épuisant comme elle dans son amour dévorant, et ne se retirait que lorsque la lumière était

éteinte.

Quelquefois même cette ardeur fiévreuse l'entraînait plus loin. Par les belles nuits d'été où les étoiles seules éclairent la terre, ou plutôt permettent de distinguer les ténèbres, elle descendait sur la pointe du pied, entrait craintive dans le jardin, gagnait quelque massif où elle faisait halte un instant ; puis, comme les fées, comme ces ondines dont l'ombre s'échappe du tombeau pour venir errer autour de la demeure de l'homme qu'elles ont aimé pendant leur vie, blanche et plaintive, Carmélite tournait autour du pavillon de Colomban.

Quelquefois aussi, mû par un sentiment pareil, le jeune homme ouvrait sa porte, sortait, aspirant l'air à pleine poitrine, et allait s'asseoir sur ce banc de gazon où il s'était assis, attendant Camille, le jour où il était revenu de la Bretagne. Là, il demeurait immobile, les yeux fixés sur la fenêtre du corridor, par laquelle il lui semblait sans doute que son regard plongeait jusque dans la chambre de Carmélite.

Alors Carmélite s'approchait doucement, lentement, d'arbre en arbre, retenant son haleine ; elle le regardait avec des yeux de flamme à travers l'obscurité et ne se retirait que lorsqu'il rentrait lui-même, ignorant que, pareille à un feu follet, l'âme de celle qu'il aimait tant avait, pendant une heure, voltigé autour de lui.

Une nuit d'hiver que la terre était couverte d'un blanc tapis de neige, et que, n'ayant osé sortir, de peur de laisser la trace de ses pas sur la nappe blanche et ouatée, Carmélite se tenait debout à la fenêtre de son corridor, les yeux fixés sur la lumière de la lampe de Colomban, ne s'inquiétant ni du froid ni du chaud – car le feu n'eût pas réchauffé ses mains, car la neige n'eût pas rafraîchi son front ! – une nuit d'hiver donc, elle vit la porte du Breton s'ouvrir, et celui-ci, sortant sur la pointe du pied, comme elle faisait si souvent elle-même, se diriger du côté de la maison, où il disparut.

Le premier mouvement de Carmélite fut de fuir dans sa chambre.

Mais la curiosité l'emporta – d'ailleurs, en rouvrant et en refermant la porte, elle eût elle-même trahi sa présence.

Elle s'enveloppa dans le rideau de la fenêtre, et attendit.

Le craquement des marches annonça que Colomban montait l'escalier, et, au bout de quelques secondes, en effet, son ombre apparut au haut des degrés et s'avança lentement dans le corridor.

Le jeune homme s'appuyait au mur opposé à celui de la chambre de Carmélite, et semblait trembler d'être entendu.

Arrivé à la chambre de la jeune fille, il s'arrêta, et, s'adossant à la muraille, il demeura, retenant son souffle et dans l'attitude de la contemplation, comme s'il eût pu voir à travers cette porte fermée.

De temps en temps, sa main, posée sur son cœur, se détachait de sa poitrine, et, s'appuyant à ses yeux, semblait essuyer des larmes.

Ce fut une révélation pour Carmélite. Que venait-il chercher devant sa porte, sinon ce qu'elle allait si souvent chercher elle-même devant la sienne ? Quelles larmes pouvait-il verser, sinon les larmes brûlantes de l'amour, les larmes amères du regret ?

Et, en effet, bientôt les pleurs silencieux de Colomban se changèrent en sanglots.

Carmélite mit ses deux mains sur sa bouche pour empêcher son souffle même de passer ; car elle sentit que le cri : « Je t'aime ! je t'aime ! » allait s'échapper de ses lèvres.

Mais, en même temps, elle se répétait à elle-même, cent fois par minute, d'une voix aussi pressée que les battements de son cœur : « Dieu béni ! il m'aime ! il m'aime ! il m'aime ! »

Oh ! quelle folle envie avait la jeune fille d'aller se jeter à son cou, et de l'embrasser furieusement ! Mais la grave figure du Breton lui apparut tout à coup en pensée et sa volonté arrêta son désir, comme sa main avait fermé sa bouche.

En effet, Colomban pouvait bien confier à la nuit mystérieuse ses tristesses, ses regrets, son amour ; il pouvait bien se plaindre à la solitude, qu'il croyait muette et aveugle, de la rigueur du devoir qu'il accomplissait ; mais, de là à fouler aux pieds ce devoir, et à confesser tout haut ce secret que ses larmes trahissaient tout bas, il y avait un abîme infranchissable !

Carmélite résolut donc de s'avouer intérieurement cette joie inattendue, ineffable, infinie, mais sans en rien laisser voir au-dehors.

Colomban resta ainsi une heure, à peu près ; puis il s'agenouilla, et, baisant le seuil de la porte, se releva avec un soupir et s'éloigna lentement.

Carmélite le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût rentré dans le pavillon, et, alors seulement, tombant à genoux, ce qu'elle avait murmuré tout bas, elle osa le crier tout haut :

– Dieu béni ! il m'aime ! il m'aime ! il m'aime !...

LIV

Les âmes asymptotes.

Carmélite passa une heureuse nuit, une nuit qui ne pouvait se comparer qu'à cette nuit de printemps où elle avait été déraciner, avec Colomban, son beau rosier dont les racines avaient poussé entre les pierres d'un sépulcre.

Ainsi donc, il l'aimait !

Cet être grave et fort, dont le visage seul inspirait à la jeune fille tant de crainte, il avait les tendres piétés et les faiblesses enfantines de l'amour ! Seulement, différant en cela des autres hommes, il avait la pudeur de ses tendresses et en gardait en lui-même l'ineffable secret.

Cette révélation de l'amour du Breton rafraîchit le cœur de Carmélite, comme une pluie abondante rafraîchit une plaine desséchée, et, dès le lendemain, Colomban, sans connaître la cause de cette renaissance, vit reverdir l'ancienne gaieté de la jeune fille.

Ses heures étaient remplies désormais ; si remplies, que les journées lui semblaient trop courtes et les nuits trop longues.

Sa vie n'allait plus au hasard ; elle avait maintenant un but.

À partir de ce moment, le bonheur – qui n'entrait plus dans la maison que par surprise, pour ainsi dire, et comme un étranger qui s'égare, et, sachant qu'il se trompe de porte, se tient toujours un pied levé et prêt à fuir –, à partir de ce moment, le bonheur s'installa hardiment, tantôt dans la chambre de Carmélite, tantôt dans le pavillon de Colomban, et parfois même tout ensemble dans le pavillon et dans la chambre.

Et, cependant, ce double bonheur ne venait pas de la même source, et surtout ne se manifestait pas de la même façon.

Colomban éprouvait un charme indéfinissable à aimer tacitement, intimement, solitairement la jeune fille ; il avait pour elle un peu de cette piété passionnée des anciens chrétiens pour leur madone, une affection qui tenait bien plus du respect et du besoin d'adorer que de l'amour et du désir de posséder, ou qui plutôt tenait à la fois de l'amour et de l'adoration.

Tout son bonheur consistait à s'enfermer chez lui – car, devant elle, il tremblait – ; à se recueillir, la main sur les yeux ; à s'isoler

du monde entier, et, des hauteurs de son recueillement, comme du sommet d'une montagne, à voir se dérouler sous ses yeux, ainsi que des prairies diaprées de fleurs, ainsi que des plaines aux riches moissons, mille félicités ineffables.

Mais, au milieu de cette joie, de ce bonheur, de cette adoration, la douleur, nous dirons presque le remords, avait sa dîme : vingt fois, pendant la nuit, la conscience de Colomban l'avait éveillé par une douleur aiguë au cœur : c'était la morsure du remords.

L'ombre plaintive de Camille trahi sortait de l'absence, comme un spectre sort du tombeau, et venait se dresser au chevet de son lit ; alors Colomban était prêt à aller se jeter aux pieds de Carmélite pour lui avouer son amour, non pas comme l'aveu d'une joie, mais comme la confession d'un crime.

De son côté, Carmélite, vingt fois – mais sans remords, elle –, vingt fois Carmélite, sûre d'être aimée, avait franchi le seuil de sa chambre avec la résolution bien arrêtée d'aller à Colomban et de lui dire : « Tu m'aimes, Colomban !... Mois aussi, je t'aime ! »

S'ils s'étaient rencontrés tous deux dans un de ces moments-là, bien certainement le secret de leur cœur eût fait explosion sur leurs lèvres.

Mais chacun faisait une portion du chemin, et, tiré en arrière par la pudeur, revenait sur ses pas.

En un mot, semblables à ce que l'on appelle en géométrie les lignes asymptotes – auxquelles nous avons emprunté le titre de ce chapitre –, lignes qui se côtoient éternellement, et qui, quoique prolongées à l'infini, ne se rejoignent jamais, leurs âmes, toutes brûlantes d'amour, se côtoyaient éternellement sans jamais se rencontrer.

Et, cependant, cette félicité contenue dans le cœur, et qui s'augmentait chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, devait bientôt déborder.

Un matin, Carmélite, après une nuit passée dans une insomnie fiévreuse, vit Colomban, qui ne l'avait quittée, la veille, qu'à minuit, entrer chez elle, plus pâle, mais plus souriant que d'habitude.

Elle comprit qu'enfin, cette fois, le Breton avait triomphé de ses scrupules, que sa résolution était prise, et qu'il venait à elle pour lui tout dire.

Elle se leva joyeuse, alla au-devant de lui, et l'attira près d'elle sur le canapé.

Mais, dans l'encadrement de la porte restée ouverte, elle

aperçut la silhouette de la jardinière, tenant une lettre à la main.

– Mademoiselle, dit Nanette, c'est une lettre de M. Camille.

Carmélite jeta un petit cri aigu en portant la main à son cœur.

Colomban renversa en arrière sa tête pâlissante.

La jardinière, voyant que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne lui répondait, posa la lettre sur les genoux de Carmélite.

Carmélite revint à elle la première ; elle était, sinon la plus forte, du moins la plus déterminée des deux.

Toutes les initiatives venaient d'elle.

Elle poussa un soupir, secoua la tête, décacheta la lettre, et la lut ; sans prononcer un autre mot que celui-ci : « Lisez ! » elle passa la lettre à Colomban, les yeux fixés sur le visage du jeune homme.

On eût cru que Colomban ne pouvait pâlir davantage, et, cependant, sa pâleur avait augmenté encore.

Une première fois, il lut tout bas, et une seconde fois tout haut, les trois lignes suivantes :

« Chère Carmélite !

« J'ai enfin obtenu le consentement de mon père, de mes tantes et de toute ma famille, et, le 7 du mois prochain, je serai à Paris.

« CAMILLE. »

Jamais condamné, en lisant lui-même sa sentence de mort, ne fut plus défait et plus tremblant que le Breton relisant pour la seconde fois et tout haut la lettre de son ami.

Carmélite, accoudée sur le dossier du canapé, le regardait profondément, ardemment, attendant qu'il levât les yeux.

Mais, au lieu de se lever, les yeux du jeune homme se fermèrent, et entre ses cils réunis coulèrent deux larmes.

– Qu'avez-vous, lui demanda Carmélite de sa voix la plus harmonieuse, et pourquoi le retour de votre ami vous plonge-t-il dans une pareille stupeur ?

– Ah ! Carmélite ! Carmélite ! dit le Breton, ne m'interrogez pas !

– Colomban, continua-t-elle, pourquoi êtes-vous si pâle, et pourquoi pleurez-vous ?

– Parce que je me meurs, Carmélite, s'écria le jeune homme en déchirant son gilet à pleine main, comme s'il étouffait.

– Et vous vous mourez, Colomban, poursuivit impitoyablement la jeune fille, parce que vous m'aimez, n'est-ce pas ?

– Moi ! s'écria Colomban, en rouvrant des yeux épouvantés ; moi, je vous aime ?

– Oui, répondit simplement Carmélite. Pourquoi pas ? Je vous aime bien, moi !

– Taisez-vous ! taisez-vous, Carmélite !

– Oh ! dit la jeune fille, il y a assez longtemps que je me tais, et vous aussi ! Il y a assez longtemps que nous nourrissons de notre cœur cette vipère qui le dévore !

– Carmélite ! s'écria Colomban, je suis un misérable !

– Non, Colomban, vous êtes un grand cœur, longtemps victorieux, maintenant vaincu.

– Oh ! Carmélite ! Carmélite ! balbutia Colomban, me pardonnerez-vous ?

– Et qu'aurais-je donc à vous pardonner, puisque je vous aime, puisque je vous ai toujours aimé ?

– Silence, Carmélite ! interrompit Colomban ; vous l'aviez déjà dit, et j'avais eu la force de ne pas vous entendre.

– Alors, reprit Carmélite avec une espèce de fureur, je vous le répète : je vous aime, Colomban ! je vous aime ! je vous aime !

– Carmélite ! Carmélite ! je vous entends, et votre souffle me brûle, et vos paroles me dévorent.

Il s'arracha par un effort à cette fascination, et, s'éloignant, tout chancelant, de Carmélite :

– Ma sœur ! ma sœur ! dit-il, notre faute est pareille : demandons à Dieu, pour l'expier, la même force et la même résignation.

– Qu'appelez-vous résignation, mon ami ?

– Vous me comprenez bien, Carmélite !

– Non, sur mon âme, je ne vous comprends pas. Voulez-vous dire, par hasard, que j'épouserai Camille ?

– Il le faut bien !

– Que j'épouserai Camille avec votre amour dans le cœur et connaissant votre amour ?

– Il le faut ! il le faut ! s'écria Colomban avec l'accent du désespoir.

– Et pourquoi le faut-il ? Dites-moi, Colomban, demanda la jeune fille, devant qui suis-je donc responsable de mon amour en

ce monde ? Je suis seule, Dieu merci ! et par conséquent unique juge, et par conséquent suprême appréciatrice de ma conduite.

– Vous vous trompez, Carmélite : la société est l'appréciatrice de votre conduite, et Dieu, votre suprême juge.

– Et comment la société peut-elle – je voudrais bien que vous m'expliquassiez cela, Colomban –, comment la société peut-elle me contraindre à faire le malheur de deux hommes et le mien, en épousant celui que je n'aime pas, au détriment de celui que j'aime ? Comment Dieu peut-il m'imposer comme un devoir une action qui répugne, non seulement à mon cœur, mais encore à ma conscience ? Ai-je consulté les lois de la société, quand j'ai failli ? Quand, glissant sur le bord de l'abîme au fond duquel m'attendaient Camille et la douleur, j'ai tendu les bras vers Dieu en l'appelant à mon secours, Dieu m'a-t-il retenue ?

– Vous blasphémez Dieu, Carmélite !

– Je ne blasphème pas Dieu, Colomban : je vous aime !

– Carmélite ! ne prenons pas nos désirs et nos instincts pour des droits et pour des devoirs… Voyez, voyez où cela nous a conduits !

– Un reproche, Colomban ?

– Oh ! s'écria le jeune homme en se précipitant à ses pieds, Dieu me punisse si j'en ai eu l'idée ! Pour moi, Carmélite, vous avez en vous toutes les passions de la femme ; mais vous êtes pure comme Ève le jour de sa création.

– Colomban ! Colomban, dit Carmélite retombant sur le canapé et posant ses deux mains sur la tête du jeune homme, dont elle appuya ainsi le visage contre ses genoux, je laisse de côté mes droits et mes devoirs, et ne prends conseil que de mon cœur… Peu m'importe d'être responsable devant Dieu et devant les hommes : je sais que répondre aux hommes et à Dieu, pourvu, mon ami, que je sois justifiable devant vous.

– Et moi, Carmélite, murmura le jeune homme à moitié vaincu, pensez-vous que je consente jamais à oublier le serment que j'ai fait à Camille ? Et n'eussé-je point fait ce serment, pensez-vous que je trahirais Camille ? Oh ! voilà pourquoi je vous dis qu'il faut demander à Dieu la force et la résignation.

– Jamais ! jamais, Colomban ! s'écria la jeune fille avec une indomptable véhémence.

– Carmélite ! Carmélite !…

– Comment voulez-vous que je demande à Dieu, continua-t-elle, de m'enlever – en m'ôtant mon amour, pour mettre à sa place la résignation, cette inerte et inféconde vertu –, comment voulez-

vous que je demande à Dieu de m'enlever l'élément, le principe même de ma vie ? Mais vous ne savez donc pas que, sans vous, sans votre présence, sans votre amour, je serais déjà morte ou enterrée vivante dans quelque cloître ? Ah ! j'en avais formé le projet le jour du départ de Camille, en jetant au vent et à la boue les fleurs de notre pauvre rosier ; et c'est grâce à vous, grâce à l'amour de la vie que vous m'avez rendu, que j'ai renoncé à ce dessein… Et vous voulez que j'oublie que c'est vous qui m'avez sauvée, Colomban !

– Oh ! et c'est pour cela, Carmélite, que vous voulez me perdre avec vous !

– Est-ce se perdre, est-ce souffrir, est-ce mourir, que de mourir, souffrir, se perdre ensemble ?

– Carmélite, au nom du ciel !…

– Colomban, songez donc que je ne vous oublierai en ce monde que pour aller songer à vous dans l'autre !

– Que faire, alors ? que faire ?

– Ah ! vous devenez raisonnable enfin ! dit Carmélite avec un rire strident qui fit passer un frisson dans les veines de Colomban. Que faire ? C'est cela !… Oh ! j'y ai pensé depuis longtemps, à ce qu'il nous restait à faire.

– Eh bien, parlez donc ! parlez ! dit Colomban, toujours à genoux et prenant sa tête entre ses deux mains comme s'il eût craint de devenir fou.

– Il n'y a que deux partis à prendre, Colomban.

– Lesquels ?

– Quitter cette maison, fuir, aller vivre à l'étranger, au bout du monde, dans une solitude de l'Inde, dans une île de l'Océanie – oublieux, oubliés.

– Et l'autre parti ? demanda Colomban, indiquant par cette réponse qu'il refusait le premier.

– L'autre, répondit fermement Carmélite, c'est de mourir, Colomban !

– Oh ! fit le Breton baissant la tête au niveau de ses genoux.

– Ne pouvant nous rejoindre dans la vie, continua Carmélite, c'est de nous unir au moins dans la mort !

– Vous offensez Dieu, Carmélite !

– Je ne crois pas… Mais, en tout cas, Colomban, je préfère souffrir avec vous pendant l'éternité, plutôt que d'être unie à *lui* pendant le temps.

– Impossible, Carmélite ! impossible !

– C’est bien, le fort est faible… Au faible donc à avoir de la force pour deux.

Colomban releva la tête.

– Ne pouvant être à vous parce que vous me refusez, Colomban, continua Carmélite avec un geste d’une suprême grandeur, ne pouvant être à lui parce que je le refuse, dès demain, j’entrerai dans un couvent… Mon Dieu, recevez-moi : je me donne à vous !

– Oh ! Carmélite ! Carmélite ! que je suis faible auprès de vous !

– Vous, mon ami, vous êtes l’ange de l’abnégation, de la bonté et du devoir.

– Non, non, je vous aime comme un fou ! je vous aime comme un insensé ! Tout ce que vous voudrez, Carmélite, tout, tout, je le ferai !

Carmélite sourit tristement ; son triomphe était complet ; prosterné, courbé, brisé à ses pieds, Colomban lui avait dit : « Je vous aime ! »

– La résolution est suprême, répondit la jeune fille ; aussi vaut-elle la peine que vous y réfléchissiez, Colomban. Je parle comme une créature sans nom, isolée, perdue dans le monde, attirée vers la tombe par son père et sa mère, qui l’y ont précédée ; vous, vous êtes le dernier d’une noble famille ; vous, vous avez un grand nom ; vous, vous avez un père qui vous adore… Songez à votre père ! Demain, vous me direz le résultat de vos réflexions.

– À demain donc, Carmélite.

– À demain, Colomban.

Et les deux jeunes gens se quittèrent en échangeant une cordiale et fraternelle poignée de main.

LV

La résolution.

La scène que nous venons de raconter s'était passée la veille du mardi gras de l'année 1827.

Le lendemain arriva avec cette monotone régularité que mettent les heures, tristes ou joyeuses, à faire deux fois le tour du cadran d'une pendule.

C'était une brumeuse et sombre journée, un temps de jour des Morts plutôt que de mardi gras ; nous en avons vu la fin au premier chapitre de ce livre, quand nous avons rencontré, errant dans les rues de Paris, Jean Robert, Ludovic et Pétrus : voyons-en le commencement. La pluie tombait fine et perçante ; l'air était glacial ; le ciel, gris ; le pavé, noir. C'était un de ces jours d'hiver où l'on est mal partout, devant un piano, devant un livre, le poète en face de son papier blanc, le peintre près de sa toile inachevée ; un de ces jours où l'on est triste seul, plus triste à deux ; où il semble que l'esprit soit transi comme le corps, dans quelque endroit de son cabinet que l'on se réfugie, dans quelque coin de sa chambre bien-aimée que l'on se cache ; un de ces jours où l'on est sombre et souffreteux, comme si le vent du cimetière passait à travers les ais(1) de la porte fermée, et les fissures des fenêtres closes ; un de ces jours où l'on grelotte sans savoir pourquoi, malgré le feu de la cheminée, malgré le rempart des portières épaisses ; où l'humidité, ce cauchemar du jour, entre et vous prend à la gorge ; où, incapable de résistance, on se laisse aller, comme dans le sommeil, aux influences malfaisantes de l'atmosphère ; un de ces jours, enfin, où l'on se sent impuissant à secouer un malaise moins dangereux sans rien faire pour y remédier, car on a reconnu l'inefficacité de tout remède.

C'était donc une journée semblable qui, le matin du mardi gras de l'an 1827, réunissait les deux jeunes gens dans le pavillon de Colomban.

Un grand feu de sarment pétillait dans l'âtre ; mais autant le feu a de gaieté pendant les soirées d'hiver, autant il a de mélancolie quand on a vu, le matin, rayonner le soleil, ne fût-ce qu'un instant ; le feu, alors, semble une copie manquée, une contrefaçon ridicule du soleil ; il ne chante plus, il ne brille plus ; c'est à peine

s'il réchauffe.

Ils étaient tous deux devant la cheminée, tristes, silencieux, songeurs, échangeant de temps en temps quelques paroles brèves, comme en pourraient échanger deux condamnés qui attendraient le bourreau.

Enfin, Carmélite aborda la question, et dit la première :

– C'est demain qu'il arrive !

– C'est demain, répéta Colomban.

– Et nous n'avons pas encore pris de parti définitif, mon ami, dit Carmélite.

– Si fait, dit Colomban après un instant de silence, j'ai pris le mien.

– En ce cas, moi aussi, répondit la jeune fille en tendant la main au Breton.

– Je mourrai ! dit Colomban.

– Je mourrai ! dit Carmélite.

Colomban pâlit.

– C'est bien résolu, Carmélite ? dit-il d'une voix tremblante.

– C'est bien résolu, Colomban ! répondit Carmélite d'une voix ferme.

– Vous mourrez sans regret ?

– Avec joie, avec bonheur, avec ravissement !

– Que Dieu nous pardonne, alors, dit Colomban !

– Dieu nous a déjà pardonné, dit la jeune fille en levant au ciel un regard pleine de confiance.

– C'est bien, dit Colomban ; séparons-nous une dernière fois avant de nous réunir à jamais et, avant de mourir, recueillons-nous dans la solitude.

– Vous avez des adieux à faire, mon ami.

– J'ai une lettre à écrire à mon père, une à Dominique.

– Et moi, dit Carmélite, à mes trois amies de pension, à mes trois sœurs de Saint-Denis.

Les deux jeunes gens se serrèrent étroitement les mains et se retirèrent, Carmélite dans sa chambre, Colomban dans son pavillon.

Voici la lettre que Colomban écrivit à son père, le vieux comte Edmond de Penhoël :

« Mon cher et honoré père,

« Pardonnez-moi la douleur que je vais vous causer.

« Quoique ma résolution soit bien prise, quoique rien au monde ne puisse m'y faire renoncer, pas même votre amour pour moi, pas même ma reconnaissance pour vous, j'hésite, je m'arrête, et je reprends des forces pour écrire les lignes suivantes…

« Mon père bien-aimé ! mon père respecté, chéri, honoré, pardonnez-moi, pardonnez-moi !

« Je renonce à la vie que vous m'aviez donnée.

« Vous m'avez instruit, dès mon enfance, ô mon vénéré père ! à me soucier avant tout du mépris des hommes : je me réfugie dans la mort, de crainte de ce mépris.

« Quand vous recevrez cette lettre, mon cher père, votre pauvre Colomban aura cessé d'exister, préférant, selon vos conseils, renoncer à la vie, plutôt que de manquer à l'accomplissement de son devoir.

« Non que j'aie failli, mon noble père ! n'en ayez pas un seul instant la crainte ; si j'avais failli, au lieu de fuir lâchement le monde, j'eusse publiquement expié ma faute en l'exposant à la face de tous.

« J'ai résisté, lutté, combattu ; car j'avais votre désespoir devant les yeux.

« J'allais être vaincu : j'ai préféré mourir.

« Vous souvenez-vous, mon père bien-aimé, de nos promenades sur les grèves, au bord de la mer sauvage ? Un jour, une marée furieuse avait fendu en deux un rocher gigantesque, debout et inébranlable depuis le jour où la terre était sortie des mains de Dieu ; en face de ce rocher brisé, déraciné, vaincu, vous me racontiez l'histoire des cataclysmes et des révolutions terrestres en me montrant le bloc de granit qui, détaché de sa base, roulait sous l'effort du flot, comme si le granit fût devenu du liège : vous m'expliquiez ce grand combat des êtres et des choses ; vous me faisiez comprendre que les titans d'Hésiode, les furies et les géants de la *Théogonie*(1), n'étaient rien autre chose que des volcans éteints, et vous me disiez de m'incliner devant cette lutte incessante des forces de la nature.

« Je m'incline, mon père : l'ouragan des passions a brisé mes forces ; la marée des douleurs humaines a recouvert mon âme et l'a éteinte !

« Je courbe la tête, et je meurs.

« Vous souvenez-vous encore, ô mon père bien-aimé ! de ces paroles de l'*Imitation*, que nous lisions ensemble dans nos veillées d'hiver ? – Ô douces veillées de ma jeunesse, heures de mon enfance écoulées dans notre vieille tour, où êtes-vous ?

« "Comportez-vous, sur la terre, comme un voyageur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde."

« Ainsi disait l'*Imitation* sainte.

« Eh bien, mon vénéré père, comme un voyageur, j'ai, pendant trente ans, erré parmi les étrangers, et, plutôt que de prendre part aux affaires de ce monde, j'abandonne sans regret le pays terrestre et je vais vous attendre au ciel.

« Je meurs la conscience tranquille, et je dirais presque le cœur joyeux, mon père, si ma joie égoïste n'était une insulte à votre affection.

« Je vous supplie donc à deux genoux, les mains jointes, le cœur brisé, je vous supplie donc, mon bien adoré père ! je vous supplie de me pardonner le chagrin que je vous cause, en songeant, vous qui m'aimiez tant, que pour moi c'était un si grand malheur de vivre, que c'est un grand bonheur de mourir.

« Votre fils ingrat,

« Colomban de Penhoël. »

Quelques larmes, larges comme des gouttes de pluie d'orage, tachaient la dernière page de cette lettre, écrite d'une main faible, et de cette grande écriture qui est presque toujours celle des races chevaleresques.

Puis, aussitôt, sans cacheter cette lettre, en l'écartant seulement de la main, Colomban en écrivit une seconde à Dominique Sarranti.

Elle était ainsi conçue :

« Mon frère !

« Je vais mourir ! C'est à vous que je m'adresse comme ami, c'est à vous que je m'adresse comme prêtre.

« J'ai besoin tout à la fois du prêtre et de l'ami.

« Au prêtre, voici ce que je dirai :

« Mon frère, ne proférez pas sur mon corps ce cruel blasphème, que celui qui veut mourir n'aime personne ; je meurs, moi, au contraire, parce que j'ai trop aimé !

« J'ai sous les yeux un livre où le suicide est anathématisé ; il y

est dit que, parmi les animaux, il n'en est point qui déchire ses propres entrailles et qui se prive volontairement de la vie.

« Oui, sans doute, oui, les animaux obéissent aveuglément au Créateur ; l'homme seul se révolte contre lui ; mais Dieu n'a donné à l'animal que l'instinct, et il a donné à l'homme les passions : là est tout le secret de la désobéissance de l'homme et de l'obéissance des animaux.

« Et même, dites-moi, mon frère, est-ce se révolter contre Dieu, que de s'avancer volontairement vers lui ? La véritable révolte, de ma part, ne serait-elle pas de vivre pour maudire la vie et peut-être celui que me l'a donnée ? Non, en renonçant à la lumière du jour, je ne fais que prévenir les arrêts de la nature ; l'existence et la mort sont deux de ses lois ; un seul chemin conduit à la vie ; mille sont ouverts sur la tombe et nous sollicitent vers l'éternité. Je ne puis, ô mon Dieu ! t'accuser de mes malheurs, je le sais ; mais j'en accuse mes passions, qui dérivent de toi, puisque je les ai reçues avec la vie, le jour où mon âme s'est échappée de tes mains pour descendre animer, sur la terre, l'enfant qui venait de naître ; elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais pas donné la force ; donc, en me courbant sous leurs mains, c'est sous ta droite que je plie ! Tu n'as point, d'ailleurs, fixé la durée de l'âge des hommes, tous doivent naître, vivre et mourir : voilà tes lois ; que t'importent le temps et la matière ?

« Ma mort, ô nature ! mère éternellement dévorante et féconde ! ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné ; mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme ; mon âme, ou mourra avec moi, et se modifiera dans la masse immense des choses, ou sera immortelle, et son essence divine, en ce cas, restera intacte. Ma raison, longtemps soumise à la foi, ne se laisse plus séduire par des sophismes ; j'entends la voix même de Dieu, qui me dit : "Homme, je t'ai créé afin que, par ton bonheur, tu concoure au bonheur universel ; et, pour que tu puisses y parvenir plus sûrement, je t'ai donné l'amour de la vie et l'horreur de la mort ; mais, si la somme des peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins des peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins que je t'ai ouverts pour fuir les maux ne doivent, au contraire, te conduire qu'à de nouvelles douleurs, qui t'oblige à la reconnaissance, puisque la vie, que je t'avais donnée comme un bienfait, sera devenue pour toi une source d'infortunes ?"

« Insensé ! quelle présomption ! je me crois nécessaire au monde ! mes années sont un atome imperceptible dans l'espace infini des temps ; je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu

au monde, ni ce que je suis moi-même ; et, si je cours au hasard vers l'un des quatre points de l'horizon pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante ! Je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme ; je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur soi-même, sans pouvoir arriver jamais à se connaître ; enfin, je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne ; je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs, et pourquoi le court moment de mon existence, éclair rapide entre deux nuits, appartient plutôt à cette heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre. De tous côtés, je ne vois que l'infini, qui m'absorbe comme un atome !

« Et quand, pendant les huit dernières années du siècle dernier ; quand, pendant les quinze premières années de ce siècle, quatre millions d'hommes sont morts, sacrifiés à quelques perches(1) de terrain qu'on appelle des *frontières*, et à la renommée d'un homme qu'on appelle un *conquérant*, je craindrais de consacrer à moi-même, et à la femme pour qui et avec qui je meurs, le peu de jours qui me restent ? Cela, convenez-en, mon frère, serait insensé, stupide, illogique, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

« Voilà pour le prêtre, penseur et philosophe ; pour le prêtre, qui sachant ce que j'ai souffert, lèvera pour moi vers Dieu ses mains pures et son esprit exempt de toute passion ; pour le prêtre, qui ne permettra pas que, si peu chrétienne que soit notre mort, nos deux corps descendent dans la tombe sans une prière, ou tout au moins sans un adieu.

« Maintenant, voici pour l'ami :

« Bon Dominique ! cher ami de mon cœur ! demain matin, aussitôt cette lettre reçue, tu partiras pour le Bas-Meudon ; tu connais la maison que j'habite : tu y entreras, et, couchés sur le même lit, tu trouveras les cadavres d'un jeune homme et d'une jeune fille morts pour n'avoir pas à rougir d'eux-mêmes ni devant les hommes ni devant Dieu.

« Cher ami, c'est à toi, à toi seul que je confie les derniers soins de notre ensevelissement et de notre inhumation.

« Nous n'avons pu vivre ensemble dans ce monde ; nous n'avons pu ni vivre de la même vie ni dormir sur la même couche ; nous désirons, au moins, reposer dans le même cercueil pendant l'éternité.

« Tu feras donc faire un cercueil assez grand, cher Dominique, pour qu'on puisse nous y coucher l'un à côté de l'autre ; tu cueilleras les dernières fleurs du rosier que tu trouveras dans notre chambre, et tu les effeuilleras sur nous ; puis tout sera dit, nous n'aurons plus besoin que de tes prières.

« Mais il restera un homme qui aura grand besoin de toi, cher ami de mon cœur : c'est mon père.

« Aussitôt les derniers devoirs rendus à son fils, tu partiras pour la Bretagne ; rien ne t'arrêtera à Paris, n'est-ce pas ? Tu le trouveras en larmes : tu n'essaieras point de le consoler ; tu pleureras avec lui.

« Adieu, cher ami ! demain, à pareille heure, les hommes, à l'opinion desquels je me sacrifie, ne pourront plus rien pour ni contre moi : nous serons couchés, Carmélite et moi, aux pieds du Seigneur.

« Ton ami… plus que ton ami, ton frère,

« Colomban de Penhoël. »

Alors il cacheta les deux lettres, écrivit les deux adresses ; seulement, sur celle de son père, il ajouta :

« À mettre à la poste. »

Sur celle de Dominique Saranti :

« À faire porter demain, avant sept heures du matin. »

LVI

La couvée de rossignols.

Pendant ce temps, Carmélite, de son côté, écrivait la lettre suivante à ses trois amies de Saint-Denis.

« À Régina, – à Lydie, – à Fragola.

« Adieu, mes sœurs !

« Nous nous étions juré, à Saint-Denis, quelle que fût la différence de notre position dans le monde, de nous aimer, de nous défendre et de nous servir pendant toute notre vie comme nous avions l'habitude de le faire à la pension ; il était convenu qu'en cas de danger, chacune de nous viendrait à l'appel de l'autre, en quelque lieu et à quelque distance qu'elle se trouvât.

« Eh bien, mes sœurs, je tiens mon serment : je vous appelle ; tenez le vôtre : venez !

« Venez baiser une dernière fois le front glacé de celle qui fut votre amie ici-bas ! venez ! mon dernier soupir volera vers vous en disant : "Je vous attends !"

« Mais, en quittant ce monde, je vous dois la confidence de ce brusque départ.

« Mes sœurs, je serais indigne de vous si, croyant mes maux guérissables, je ne vous avais point appelées pour les guérir ; mais, hélas ! la plaie était mortelle, et votre triple tendresse n'eût pu que jeter dessus les fleurs de notre amitié.

« Ne regrettez cependant point ma vie, ô mes sœurs ! et enviez bien plutôt ma mort ; car je meurs comme d'autres vivent, avec joie, avec ravissement, avec bonheur !

« J'aime ! – et, si jamais vous avez aimé, vous comprendrez le sens de ce mot… Si vous n'aimez pas encore aujourd'hui, vous le comprendrez demain.

« J'aime l'homme de mon choix, de mon goût, de mes rêves ; j'ai trouvé réunies, dans une créature humaine, toutes les richesses de bonté, de beauté, de vertu dont chacune de nous parait le héros qu'elle devait épouser.

« Ne pouvant l'épouser en ce monde, je me fiance avec lui ce

soir, et je vais l'épouser dans l'autre.

« Nous mourrons cette nuit, mes sœurs, et, si, demain, vous arrivez de bonne heure, avant que la mort ait eu le temps d'effeuiller ses violettes sur nos joues, vous verrez les deux plus beaux fiancées que la terre ait jamais portés.

« Mais ne versez pas une larme sur leurs fronts, ne troublez pas leur sommeil par vos gémissements ; car jamais aussi, jamais âmes de fiancés ne seront montées plus radieuses, plus pures vers le ciel.

« Adieu, mes sœurs !

« Mon seul regret est de n'avoir pas pu vous embrasser toutes les trois avant que de mourir ; mais ce qui adoucit pour moi l'amertume de ce regret, c'est la pensée que peut-être je n'aurais pu résister à vos larmes, et que votre affection, si tendre et si dévouée, m'eût fait reprendre goût à la vie, tandis que j'éprouve, à mourir, une indicible félicité.

« Ne me regrettez donc pas ; mais pensez à moi quelquefois, quand, le soir, par une nuit sereine, à la clarté de la lune, amie mélancolique des morts, vous vous promènerez en murmurant des mots sans suite, appuyées au bras de l'homme que vous aimerez.

« Dites-vous que, moi aussi – qui vous regarderai penchée au bord des nuages frangés d'argent –, que, moi aussi, j'ai passé des heures adorables, pendant les nuits de printemps, à écouter les premiers mots d'amour, à respirer les premiers parfums des roses.

« Pensez à moi, quand, seules et l'attendant, à chaque bruit de voiture qui s'arrête, à chaque bruit de la porte qui se ferme, vous allez, pour calmer la fièvre de l'absence, fureter dans sa chambre, embrasser les livres, les papiers, les objets qu'il a touchés ; dites-vous que, moi aussi, j'ai baisé, le soir, les feuilles des allées où il avait passé le matin.

« Adieu, mes sœurs !

« Les larmes me viennent aux yeux à la pensée que je vais le quitter ; mais le sourire me vient aux lèvres à la pensée que je vais le suivre.

« Soyez heureuses !

« Vous méritez tous les bonheurs que votre enfance vous promettait. J'ignore pourquoi vous m'avez aimée si vivement : je n'étais pas digne d'être des vôtres.

« Vous étiez gaies et insouciantes : moi, j'étais sérieuse et réfléchie ; vous veniez me chercher dans le petit sentier solitaire où je me promenais, et vous m'entraîniez avec vous, par la main, dans le bruit et dans les jeux ; mais je déparais votre trio

charmant, car vous vous rappelez que madame la surintendante, nous voyant un jour, toutes trois enlacées, vous avait appelées les trois Grâces ; ce à quoi l'abbé avait répliqué sévèrement : "Il faudrait plutôt dire, madame, les trois Vertus."

« Et c'était la vérité.

« Régina, c'était la Foi ; Lydie, c'était l'Espérance ; Fragola, c'était la Charité.

« Adieu, ma Foi ! adieu, mon Espérance ! adieu, ma Charité ! adieu, mes sœurs !

« Que mon absence serve à vous resserrer davantage ; aimez-vous encore mieux, s'il est possible : il n'y a que l'amour de bon en ce monde ! tâchez de vivre de l'amour qui me fait mourir ; je ne saurais vous souhaiter une plus ineffable félicité.

« Je vous lègue mon seul bien sur cette terre, mon unique trésor : mon rosier blanc – si, toutefois, il ne meurt pas avec nous. Vous le cultiverez chacune tour à tour ; vous en conserverez les fleurs, et, le 15 mai, jour anniversaire de ma naissance, vous viendrez ensemble les effeuiller sur ma tombe.

« C'est ainsi que, par une nuit de printemps, j'ai effeuillé, moi, toutes mes joies en ce monde.

« Vous obtiendrez mon pardon de madame la surintendante. Elle m'appelait, vous en souvenez-vous ? son bel oiseau rose ; vous lui direz que son bel oiseau rose, redoutant le plomb du chasseur, est remonté aux forêts azurées.

« Vous trouverez près de moi cette lettre – à votre adresse, sera posée dessus une symphonie que j'ai composée.

« Je crois que j'aurais pu devenir une grande artiste.

« Ce morceau vous est dédié à toutes trois, car je pensais à vous en l'écrivant. Il est intitulé : *La Couvée de rossignols.*

« Un jour de cet été, je vis tomber de l'arbre un nid de rossignols que l'orage avait asphyxiés – il y a une foudre pour les oiseaux comme pour les hommes ! – ; c'est le sujet de ma symphonie, que vous étudierez et jouerez en mémoire de moi.

« Pauvres petits oiseaux ! ils sont l'image des illusions que j'ai enviées toute ma vie et qui sont mortes à peine écloses !

« Adieu une dernière fois, car, malgré moi, je le sens, mes yeux se mouillent de larmes, et, si ces larmes tombaient sur ma lettre, elles effaceraient les paroles de bonheur que j'ai tracées.

« Adieu, mes sœurs !

« CARMÉLITE. »

Cette lettre terminée, elle en écrivit trois autres qui étaient de simples rendez-vous à ses amies, pour le lendemain sept heures du matin.

Puis elle appela la jardinière.

– Y a-t-il encore une levée de poste aujourd'hui ? demanda-t-elle.

– Oui, mademoiselle, répondit Nanette ; en vous pressant un peu, vos lettres partiront aujourd'hui à quatre heures.

– Et à quelle heure seront-elles distribuées à Paris ?

– À neuf heures du soir, mademoiselle.

– C'est ce qu'il me faut… Prenez ces trois lettres, et jetez-les à la poste.

– Oui, mademoiselle… Mademoiselle n'a plus rien à me recommander ?

– Non ; pourquoi ?

– C'est que c'est aujourd'hui mardi gras.

– Jour de fête, dit en souriant Carmélite.

– Oui, mademoiselle, et nous avons fait la partie d'aller cinq ou six à Paris, où nous devons nous réunir à une grande mascarade des blanchisseuses de Vanves(1), et, à moins que mademoiselle n'ait besoin de moi…

– Non ; vous pouvez aller à Paris.

– Merci, mademoiselle.

– À quelle heure rentrerez-vous ?

– À onze heures, peut-être plus tard : il est bien possible que l'on danse.

Carmélite sourit de nouveau.

– Amusez-vous bien, dit-elle, et rentrez à l'heure qu'il vous plaira ; nous n'aurons pas besoin de vous.

En effet, non seulement Carmélite n'avait pas besoin de la jardinière, mais encore ce départ entrait dans ses vues.

Colomban et elles allaient être tout seuls dans la maison, et c'était la pensée de cette solitude qui faisait sourire la jeune fille.

La jardinière sortit, et, vers quatre heures du soir, les deux jeunes gens, se sentant libres, ne songèrent plus qu'aux préparatifs de leur mort.

À partir de ce moment, le monde disparut pour eux ; ils se

promenèrent bien encore quelques instants au milieu des arbres noirs et dépouillés de leurs feuilles, dans les allées du jardin, mais ils s'y promenaient comme les ombres d'eux-mêmes.

Les feuille et les branches mortes qu'ils foulaient aux pieds, ces arbres aux bras décharnés, ce ciel gris que le soleil cherchait inutilement à percer, la cloche du hameau qui sonnait mélancoliquement les heures, le bruit monotone de la trompe du carnaval, qui, de temps en temps, retentissait tristement dans le lointain, tout, bruit et silence, solitude et souvenir du monde, tout les préparait au long repos, tout les invitait à la mort.

Ils remontèrent dans l'appartement, et, hors la chambre de Camille, qui était restée fermée depuis son départ, ils visitèrent toutes les pièces pour leur dire un dernier adieu.

Lorsqu'ils furent arrivés à la chambre de Carmélite, la jeune fille ouvrit la fenêtre, et, prenant le bras de Colomban :

– J'étais à cette place, lui dit-elle, le jour du départ de Camille ; à dater de ce jour seulement, j'ai compris l'étendue de la haine que j'avais pour lui, par la grandeur de l'amour que j'avais pour vous ; à date de ce jour, Colomban, j'ai rompu avec la vie, et pactisé avec la mort !... Mais, dès ce moment aussi – pardonnez-moi, Colomban ! – dès ce moment, m'est venu ce désir égoïste de mourir avec vous.

Colomban pressa le jeune fille contre son cœur.

– Merci ! dit-il.

Puis ils emportèrent le rosier, qui devait être le compagnon de leur agonie.

Mais, sur le seuil, Carmélite s'arrêta.

– C'est ici, dit-elle au jeune homme, que pour la première fois j'ai eu la révélation de votre amour... Oh ! comment, pendant une demi-heure que vous êtes resté là, durant cette bienheureuse nuit, comment ai-je résisté à me jeter dans vos bras ?

Puis, lui montrant la fenêtre du corridor :

– C'est de cette fenêtre que je regardais veiller votre lampe, dit-elle, et je restais là jusqu'à ce que votre lampe fût éteinte.

Ils descendirent l'escalier, Carmélite souriant, le jeune homme soupirant.

– Que de fois, dit Carmélite, je suis descendue, au milieu de l'obscurité, n'entendant pas le bruit de mes pas, mais entendant celui de mon cœur ! Tenez, voilà l'allée que je suivais, et souvent, pendant l'été – quand vous dormiez, les persiennes fermées, mais

la fenêtre ouverte –, légère comme une ombre, je venais coller mon oreille aux volets pour écouter votre souffle. Presque toujours, votre sommeil était agité par quelque mauvais songe, et, moi, alors, les bras tendus, la poitrine haletante, j'étais prête à vous dire : « Ouvre-moi, Colomban ! je suis l'ange des rêves roses ! » Dites-moi ce qui troublait votre sommeil, mon bel ami.

Et elle présenta son front au pur et limpide baiser du jeune homme.

Puis tous deux entrèrent dans le pavillon, Carmélite la première, Colomban derrière elle.

Colomban ferma la porte à la clef et au verrou.

LVII

To die, to sleep(1).

Colomban posa la clef sur la cheminée.

La chambre à coucher du jeune homme s'était transformée en une véritable chapelle.

Tout ce qu'il y avait de fleurs épanouies dans la petite serre dont les vitraux brillaient au soleil dans un coin du jardin, quand le soleil se montrait par hasard, avait été mis à contribution par Carmélite.

Carmélite avait caché les fenêtres avec des rideaux de mousseline blanche ; elle avait étendu sur la cheminée, comme sur une table d'autel, un dessus brodé, et y avait placé, de même que sur le piano, sur le guéridon et sur chaque meuble, des vases remplis de fleurs.

Tout ce qu'il était resté de fleurs après cette distribution, elle l'avait effeuillé sur le parquet.

On eût dit qu'ils étaient déjà descendus dans le caveau mortuaire.

Ils s'assirent sur le sofa et causèrent une heure à peu près.

Puis, la nuit étant venue, ils allumèrent la lampe.

Comme si Carmélite eût eu peur que cette mort à deux ne lui échappât, elle faisait à toute minute un mouvement pour se lever et aller chercher le charbon, amassé sur un réchaud dans le cabinet de toilette, à côté de la chambre.

À chaque mouvement, Colomban l'arrêtait : au moment de cesser de la voir, il ne l'avait pas assez vue ; il voulait la voir encore.

Vers neuf heures du soir, il prit à Carmélite l'idée de se mettre au piano et de chanter.

Dans l'Antiquité, quand les cygnes chantaient, eux aussi faisaient entendre leur voix à l'heure de la mort.

Jamais le cri de la douleur, jamais l'hymne de la joie n'avaient été reproduits par un tel chant ! jamais la voix de Carmélite, qui s'étendait des cordes les plus basses aux cordes les plus élevées, qui attaquait hardiment et sans transition l'ut de poitrine après l'ut

d'en bas, n'avait accompli de semblables prodiges ! Il semblait que Dieu lui donnât, pour dire adieu au monde qu'elle quittait, pour saluer celui dans lequel elle allait entrer, des accents de plainte et de félicité pareils à ceux de ces anges déchus qui, à la suite d'un long exil sur la terre, sont, par la miséricorde infinie du Seigneur, rappelés au ciel, leur première, leur seule, leur véritable patrie.

Enfin, lasse de parcourir les espaces sans bornes où plane la réalité, où s'égare le rêve, la voix s'éteignit comme un soupir mélodieux, qui, longtemps encore après s'être éteint, vibrait dans le cœur du jeune homme.

Colomban s'était approché de Carmélite ; de sorte que, l'improvisation funèbre achevée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur son épaule et ses deux mains dans ses mains.

Le piano était redevenu muet comme un cadavre dont l'âme s'est envolée.

Il se fit dans l'obscurité un long silence interrompu seulement par le souffle confondu des deux jeunes gens.

Tout à coup, la pendule tinta.

Chacun d'eux, à part soi, compta les vibrations de bronze.

– Onze heures ! dirent-ils tous deux.

Puis Carmélite ajouta :

– Ami, il est temps.

Colomban se leva, alluma deux bougies, en laissa une à Carmélite, et passa avec l'autre dans le cabinet du charbon.

– Où vas-tu ? lui demanda Carmélite.

– Je veux bien que tu meures, dit Colomban, mais je ne veux pas que tu souffres.

Carmélite comprit qu'il s'agissait de quelque soin préparatoire, et laissa faire Colomban.

Mais, quand il voulut refermer la porte :

– Non, mon ami ! dit-elle ; éloignez-vous de moi ; mais que je vous voie toujours !

Colomban laissa la porte ouverte.

Son intention était d'allumer d'avance le réchaud dans le cabinet voisin, de manière à ce que les premières vapeurs grossières du charbon pussent s'échapper, et à ce qu'il ne s'en dégageât plus que ces miasmes subtils qui pénètrent jusqu'au cerveau et qui donnent la mort sans douleur.

Autant donc Carmélite avait pris de précautions pour calfeutrer

portes et fenêtres, autant Colomban en prit pour tout ouvrir, afin que l'air extérieur emportât les premières émanations carboniques.

Carmélite le regardait avec un ineffable sourire.

Les mains de la jeune fille étaient naturellement retournées au piano, comme des oiseaux encore jeunes reviennent à leur nid.

Elle erraient, incertaines mais harmonieuses, sur les touches ; l'instrument, qui venait de faire entendre le gémissement qu'on avait pris pour un dernier soupir, semblait se réveiller et lutter contre la mort, en laissant, comme fait le mourant dans le dernier délire de l'agonie, échapper des mots entrecoupés et sans suite.

Ainsi que l'avait dit Carmélite à Colomban, elle ne le perdait pas de vue.

Tandis que les doigts frissonnants erraient sur l'ivoire et l'ébène, tandis que son pied distrait cherchait et pressait instinctivement la pédale, son œil, fixé sur Colomban, regardait les lueurs de la flamme, qui éclairaient d'un reflet rougeâtre le front du jeune homme agenouillé et soufflant le feu mortel.

– Que tu es beau, mon bien-aimé ! murmurait-elle, que tu es beau !

En effet, jamais peut-être la noble et belle figure du Breton n'avait été plus noble et plus belle qu'à la lueur de cette flamme éclairant à la fois la sérénité de la résolution mêlée à la douce mélancolie du regret.

Le charbon mit un quart d'heure à peu près à s'allumer ; puis, lorsque les vapeurs trop épaisses s'en furent dégagées, Colomban referma la fenêtre du cabinet, et vint, éclairé du reflet rougeâtre, apporter le réchaud au milieu de la chambre.

Après quoi, il retourna fermer la porte du cabinet.

Carmélite se leva, et, tandis que le piano jetait un soupir qui, cette fois, était bien le dernier, elle alla au-devant du jeune homme.

Colomban était pâle et presque chancelant : il avait absorbé lui, ces premières vapeurs qu'il avait voulu épargner à Carmélite.

Tous deux vinrent, les bras entrelacés s'asseoir sur le canapé : c'était là qu'ils avaient résolu de mourir.

Ils y étaient depuis quelques instants, les yeux sur les yeux, dévorant leur dernier regard à la lueur de la bougie posée sur le piano, quand minuit sonna.

Un léger tressaillement fut la seule attention que les deux jeunes gens donnèrent au bruit de l'heure qui s'envolait.

Que leur importait, en effet, la marche du temps, à eux qui avaient déjà un pied dans l'éternité ?

Quiconque fût entré dans cette chambre, et eût vu les deux beaux jeunes gens ainsi chastement enlacés, et échangeant leurs plus doux regards et leurs noms prononcés à demi-voix, les eût pris pour deux fiancés causant d'amour, et formant mille projets d'avenir, car rien n'indiquait sur leur visage la plus faible émotion.

Ils avaient cette force et ce calme des gens étrangers aux choses de ce monde ; ils n'appartenaient plus à la terre ; le tonnerre pouvait gronder, la maison pouvait crouler : ils fussent restés impassibles.

Leurs corps semblaient déjà morts, et c'étaient leurs âmes seules qui échangeaient des paroles entre elles.

L'âme de Colomban, s'épanouissant comme une fleur sous le souffle de la jeune fille, disait :

– Ô mon amour ! ô ma vie ! j'ai bien mérité les joies sans mélange que tu me donnes à cette heure ! J'avoue ma faiblesse à cet instant suprême, Carmélite ! ma Carmélite bien-aimée ! je n'ai point passé un jour, une minute, une seconde, sans songer à toi. Tu me demandais tantôt, ange des rêves roses, ce qui agitait mon sommeil : c'était ton gracieux fantôme, qui venait s'appuyer à mon chevet, et qui, s'inclinant vers moi, me caressait le front avec le bout de ses cheveux ; d'autres fois, c'était le cortège gracieux des belles jeunes filles dont j'avais vu le visage dans les peintures, dans les livres d'heures, dans les manuscrits des siècles passés : toutes ces jeunes filles, c'était toi ! toi toujours ! les unes avaient tes regards ; les autres, ton sourire ; toutes chantaient avec ta voix, et leur chanson disait : « Viens avec nous, mon frère ! l'homme n'est point fait pour une vie solitaire et déserte ; si tu n'aimes pas, fils des grèves sauvages, le bruit de l'océan des hommes, nous savons des retraites isolées, des oasis adorables, où les ruisseaux murmurent éternellement, où les oiseaux chantent toute la nuit ! » Oh ! que de fois, ma Carmélite bien-aimée ! je me suis réveillé en sursaut à cette voix que je prenais pour la tienne, étendant les mains et croyant te saisir ! mais alors, debout, à la place où je t'avais vue, apparaissaient les spectres de ma conscience qui m'arrêtaient au passage et me rejetaient, anéanti, haletant, brisé, sur mon lit fiévreux... Mais ai-je besoin de te dire ce qui troublait mes nuits ? ne sais-je pas, moi, ce qui troublait les tiennes ? Ô mon amie ! je t'aime de toutes les puissances de mon être, et je n'existe que depuis que je t'ai aimée ! Qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la gloire, qu'est-ce que la renommée, près de l'amour que j'ai pour toi ? Est-ce que la science m'a fait vivre ? est-ce que la gloire

et la renommée eussent ajouté une pulsation à mon pouls, un battement à mon cœur ? Non, je n'ai réellement vécu qu'à compter de l'heure où j'ai su que j'allais mourir… Ô ma Carmélite bien-aimée ! je voudrais m'ouvrir la poitrine pour te montrer mon cœur à nu : les paroles expriment mal les passions, ou plutôt la passion qui bouillonne en moi. Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme avant toi dans ce monde ; elle avait ta beauté, ta grâce, ta force ; elle me tenait enlacé comme tu me tiens ; je lui passais les bras autour du cou, je lui baisais les yeux pour empêcher les larmes d'en sortir, et je lui disais : « Ne meurs pas ! ne meurs pas ! » car elle était comme nous aux portes de la mort ; et, de son côté, elle m'embrassait tendrement en me disant : « Tu trouveras une autre femme que moi en ce monde, une femme qui t'embrassera plus tendrement que moi encore ; bénie soit la femme qui baisera la première le front pur de mon fils ! » Eh bien, cet être chéri, adorable, adoré, cette première femme que j'ai aimée, ma mère, je l'ai oubliée pour toi, ou plutôt, je t'aime du même saint amour, ô mon amie, ô ma sœur ! Carmélite ! Carmélite !

Et l'âme de la jeune fille répondait, tandis que le corps baisait chastement de ses lèvres ardentes le front du jeune homme :

– Que la bénédiction de ta mère descende sur ta tête, ô Colomban ! jamais baiser plus pur n'aura plané au-dessus d'un front plus immaculé ! Moi non plus, ô mon amour, ô ma vie, ô ma mort ! je n'ai point passé une heure sans songer à toi ; car je t'ai aimé depuis le jour où je t'ai connu, et, si un mauvais souffle ne m'avait pas aveuglée, j'eusse voulu te donner toutes les félicités que l'homme peut rêver sur la terre ! Mais ces amours terrestres n'eussent pas suffi, sans doute, à assouvir nos tendresses ardentes ; pour un amour divin, il faut de célestes hyménées ; et voilà pourquoi nous rejetons nos enveloppes mortelles, afin que nos âmes, débarrassées du poids de leur corps, puissent aller s'unir dans les pures régions… Devant Dieu, vers lequel nous allons monter nous tenant par la main, je jure de t'aimer, ô Colomban ! à travers le temps, à travers l'espace, à travers les mondes inconnus ! Dussé-je, en franchissant le seuil de ce monde, être plongée avec toi dans la fournaise ardente que la religion catholique promet à ses damnés, la douleur éternelle me sera plus douce avec toi que toutes les félicités d'ici-bas… Je te jure de t'aimer au milieu des flammes des fournaises ! dussé-je être plongée dans un abîme profond où ton regard, ta voix, ton souffle ne puissent arriver, ma pensée illuminera le gouffre, et je te sentirai, je te verrai, je t'entendrai, car je jure de t'aimer dans les profondeurs de l'abîme !… Je me regarde, à partir de cette heure, comme étroitement liée, indissolublement enchaînée à toi ; nulle

puissance humaine ne pourrait nous désunir en ce moment, nulle puissance divine ne saurait nous séparer tout à l'heure ; car – tu me l'as dit souvent, mon bien-aimé Colomban ! – ce Dieu vengeur dont les hommes s'épouvantent n'est rien autre chose que la grande âme du monde, avec laquelle nos âmes vont se confondre et se réunir, comme, le soir venu, les rayons du soleil remontent à son foyer… Embrasse-moi donc, Colomban, et que nos âmes s'unissent comme nos lèvres, afin de monter plus vite au séjour lumineux !… Je ne vois déjà plus tous les objets qui m'entourent qu'à travers un brouillard ; les yeux de mon corps s'obscurcissent peu à peu ; mais il me semble, avec les yeux de l'âme, voir scintiller les étoiles dont le cercle s'entrouvre pour nous laisser passer… Adieu, mon bien-aimé ! adieu, tout ce que j'ai aimé dans ce monde, tout ce que j'aimerai dans l'autre, adieu ! serre-moi dans tes bras pour que nous nous envolions ensemble… J'entends chanter en moi des milliers de voix douces qui redisent ton doux nom… Colomban ! Colomban ! jamais âme plus virginale que la tienne n'est remontée au ciel ! Adieu, mon amour !… adieu, ma vie !… adieu, mon Colomban !…

Un instant, les deux âmes se turent, comme assoupies.

L'air respirable de la chambre se chargeait peu à peu d'acide carbonique ; la bougie ne jetait plus qu'une flamme pâle, qu'une lueur effacée.

La flamme du réchaud dansait comme un feu follet, se nuançant aux regards alourdis des deux jeunes gens de toutes les couleurs du prisme.

De grosses gouttes de sueur tombaient en perles sur le corps de la jeune fille : des teintes violacées couraient sur son visage.

Colomban fit un effort suprême, la prit entre ses bras, et, chancelant comme un homme ivre, d'un seul élan la transporta du canapé sur le lit ; lui tomba au pied, se releva, et, en se cramponnant, parvint à reprendre sa place auprès d'elle.

Carmélite, pendant ce temps-là, employant ses dernières forces au service de la pudeur, rabattit le bas de sa robe, qui, en se relevant, laissait voir la cheville de son pied.

Puis elle chercha à détacher la cordelière qui servait d'embrasse aux rideaux de son lit ; – elle y parvint à grand-peine.

Alors, au milieu d'éblouissements terribles, avec un cercle de fer qui lui comprimait de plus en plus le front, elle noua sa robe autour de ses jambes, afin que, dans les convulsions de l'agonie, le bas de sa robe ne pût s'envoler.

Lorsqu'elle eut fini, elle sentit le bras de Colomban qui l'attirait

vers lui.

– Oui, mon fiancé, murmura-t-elle, oui, me voici !

Et les deux jeunes gens, pour la première fois, se trouvèrent les mains dans les mains, les cheveux dans les cheveux, les lèvres sur les lèvres.

Ce fut alors seulement qu'ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

On eût dit la Pudeur et la Chasteté, ces deux sœurs divines, s'embrassant fraternellement sous le regard de la Virginité, leur mère.

Ce fut Colomban qui perdit ses forces le premier.

Il s'interrompit au milieu d'un baiser ; une sueur glaciale parcourut tout son corps ; il essaya de se cramponner de nouveau au cou de Carmélite ; mais sa gorge était serrée comme par une main de fer, sa langue inerte, et à peine put-il prononcer ces derniers mots :

– Viens ! viens ! viens !...

Et sa tête inanimée retomba sur la poitrine de la jeune fille, qui, malgré le bruissement de ses tempes, le tintement de ses oreilles, venait d'entendre le dernier appel de son amant, et qui, en sentant cette tête bien-aimée s'alourdir sur sa poitrine, frissonna et jeta un faible cri.

C'est un fait notoirement reconnu par la médecine et que prouvent toutes les statistiques sans cependant que la science puisse en donner la raison : dans le suicide d'un homme et d'une femme, c'est généralement l'homme qui succombe le premier.

Nous constatons le fait devant nos lecteurs ; l'explique qui pourra.

Ce fut donc Colomban qui succomba le premier.

Carmélite, en comprenant que son bien-aimé venait de rendre le dernier soupir, rouvrit les yeux, parut recouvrer un instant ses forces, et trouva assez de voix pour crier encore avec toutes les cordes de son cœur.

– Colomban... Colomban !...

Puis elle attira sur ses lèvres le front du jeune homme, réunit tout ce qui lui restait de vie, et l'embrassa pour la dernière fois en disant :

– Me voici ! me voici !...

Et sa tête retomba près de celle de son amant.

Une heure sonnait à la pendule.

LVIII

Une lettre très pressée.

C'était justement, si on se le rappelle bien, l'heure à laquelle – la querelle du tapis-franc apaisée – les trois jeunes gens que nous avons rencontrés au début de cette histoire et leur mystérieux sauveur se faisaient servir à souper.

Vous n'avez point oublié, cher lecteur, que Salvator et Jean Robert, en quittant la rue Aubry-le-Boucher, avaient laissé leurs deux amis, Pétrus et Ludovic, endormis sur la table, à la garde du garçon, qui, sur la recommandation de Salvator, avait répondu d'eux.

Puis, on se le rappelle, ils étaient allés rue Saint-Jacques, où le son du violoncelle les avait conduits près de Justin ; ils avaient écouté le récit du maître d'école ; ils s'étaient trouvés là au moment de la péripétie amenée par la lettre de Mina ; Salvator avait couru à la police pour savoir des nouvelles de la jeune fille enlevée ; Jean Robert était aller chercher un cheval, et Justin avait suivi Babolin chez la Brocante, où il avait été rejoint par Jean Robert et par Salvator.

Alors, avec les nouveaux renseignements qu'il avait reçus de la vieille sorcière et la recommandation de Salvator d'empêcher qu'on n'entrât ni dans la chambre de Mina ni dans le jardin de la pension, le maître d'école était parti à franc étrier pour Versailles.

Quant à Salvator et à Jean Robert, ils étaient allés attendre M. Jackal au pont Neuf ; là, l'homme de police les avait recueillis dans sa voiture, où il leur racontait succinctement l'événement que nous avons, au contraire, mis sous les yeux du lecteur dans toute sa sombre prolixité.

Laissons Justin courir à cheval à Versailles, laissons Jean Robert, Salvator et M. Jackal courir en voiture au Bas-Meudon, et revenons à Ludovic et à Pétrus, qui dorment sur la table du tapis-franc.

Le premier qui se réveilla fut Ludovic, et il se réveilla au bruit que faisait une joyeuse société pour s'emparer à son tour de ce quatrième étage dont la conquête avait coûté tant de peine aux trois jeunes gens.

Le garçon, fidèle aux injonctions de Salvator, ne voulait pas

même permettre que l'on entrât dans la chambre où dormaient Ludovic et Pétrus.

C'était le bruit que faisait la société, en insistant, qui avait tiré le jeune docteur de son sommeil.

Il ouvrit les yeux, il écouta.

Son premier mouvement, en se rappelant ce qui s'était passé, fut qu'il allait, après avoir pris la ville d'assaut, être forcé d'en soutenir le siège ; mais, cette fois, les assiégeants attaquaient avec de si joyeux rires, ces rires paraissaient s'échapper de si jeunes et si fraîches bouches, que Ludovic jugea qu'il y aurait peut-être quelque plaisir à gagner en se laissant prendre par de pareils adversaires.

En conséquence, il alla lui-même ouvrir la porte.

À l'instant même, une troupe de Pierrots et de Pierrettes, de malins et de poissardes, fit irruption dans la chambre avec un tel bruit, de tels éclats de rire, que Pétrus se leva tout effaré en criant : « Au feu ! »

Pétrus rêvait d'incendie.

Mais, au milieu de cette interruption, Ludovic avait senti deux jolis bras se nouer à son cou, tandis qu'une bouche – dont chaque souffle faisait voltiger la barbe du loup de velours qui lui cachait tout le haut du visage – lui disait avec les lèvres les plus roses et les dents les plus blanches qu'il eût jamais vues :

– C'est donc toi, carabin de mon cœur, qui te donnes le luxe de retenir des appartements à toi tout seul ?

– D'abord, répondit Ludovic, si tu t'étais donné la peine de regarder autour de toi, Pierrette, ma mie, tu aurais vu que je ne suis pas seul.

– Ah ! tiens, tiens, dit la Pierrette, voilà en effet, maître Raphaël en personne ! Veux-tu qu'on te pose pour la jambe de la femme de *l'Incendie du bourg*, toi qui criais au feu, quand nous sommes entrés ?

Et la jeune fille, relevant son pantalon, montra, sous un fin bas de soie, une de ces jambes comme en cherchent les peintres et comme en trouvent les cardinaux.

– Ah ! je connais cette jambe-là, princesse ! dit Pétrus.

– Chante-Lilas ! s'écria Ludovic en même temps.

– Puisque je suis reconnue, je dépose le masque, dit la belle blanchisseuse ; d'ailleurs, on boit mal quand on n'a pas le visage découvert… À boire ! je meurs de soif !

Et toute la société, qui se composait de cinq ou six blanchisseuses de Vanves, et de trois ou quatre jardinières de Meudon, accompagnées de leurs amoureux, répéta en chœur :

– À boire ! à boire !

– Silence ! dit Ludovic ; l'appartement est à moi : c'est donc à moi d'en faire les honneurs. Garçon, six bouteilles de vin de Champagne pour moi !

– Et six pour moi, garçon ! dit Pétrus.

– À la bonne heure ! dit la princesse, et l'on reconnaîtra cela en vous gardant à chacun une joue.

– Pair ou non ! dit Pétrus en tirant une poignée de monnaie de sa poche.

– Que faites-vous, seigneur Raphaël ? demanda Chante-Lilas.

– Je joue à Ludovic sa joue contre ma joue, dit Pétrus.

– Pair pour la paire ! répondit Ludovic répondant dans la même langue que lui parlait son ami.

– Ah ! nous tirons donc toujours des pétards, dit la princesse revenant à sa locution accoutumée. Pif ! paf ! Il ne nous manque que Camille : il tirerait le bouquet.

Dans ce moment, le garçon rentra avec les douze bouteilles de vin de Champagne.

– Le bouquet, le voilà ! dit-il en faisant sauter le bouchon de deux bouteilles dont il avait coupé le fil de fer dans l'escalier.

– Gagné ! cria Ludovic en embrassant Chante-Lilas sur les deux joues. Je t'enlève, Sabine(1) !

Et, prenant dans ses bras la princesse de Vanves comme il eût fait d'un enfant, il l'emporta à une table où, après s'être assis lui-même, il l'assit sur son genou.

Au bout d'une heure, les douze bouteilles étaient bues, plus douze autres que la société, pour ne pas être en reste, avait fait venir à son tour.

– Maintenant, dit Chante-Lilas, il s'agit de s'en retourner à Vanves. Voilà Nanette qui avait promis à sa maîtresse d'être de retour à onze heures, et qui a une lettre à lui donner. Or, il est trois heures du matin ; heureusement que la lettre est pressée !

– Quatre heures, princesse, dit Pétrus.

– Et la patronne qui se lève à cinq ! s'écria Chante-Lilas. En route, toute la troupe !

– Bah ! dit la comtesse du Battoir, elle aura fait la noce de son

côté, la patronne, et, aujourd'hui, elle ne se lèvera qu'à six heures.

– Princesse, demanda Ludovic, à quand votre premier voyage à Paris ?

– Oh ! dit Chante-Lilas, comme si vous vous inquiétiez encore de cela !

– Certainement que je m'en inquiète, surtout quand je n'ai plus de linge.

– En voilà une petitesse ! dit Chante-Lilas. Eh bien, vous l'aurez quand vous viendrez le chercher vous-même, votre linge.

– Chante-Lilas, pas de bêtises ! la semaine a été rude aux chemises blanches, et je ne puis pas aller voir mes malades avec une chemise de dentelle.

– Venez chercher votre linge.

– Oh ! s'il ne s'agit que de cela, et qu'il y ait place dans votre carrosse, princesse, me voici.

– Sans farce ?

– C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse !

– Bravo ! bravo ! nous boirons du lait au moulin de Vanves. Venez-vous, seigneur Raphaël ?

– Viens-tu, Pétrus ? Bah ! les plus longues folies sont les meilleures !

– Sacrebleu ! ce n'est pas la bonne volonté qui me manque ; par malheur, j'ai une première séance.

– Eh bien, remets la séance, parbleu !

– Impossible, dit Pétrus : j'ai parole engagée.

– Alors, dit Chante-Lilas, c'est sacré, et la Fornarina donne congé à Raphaël. – Viens, roi des malins !

Et elle tendit le bras à Ludovic, qui, décidé à enterrer gaiement le carnaval, régla son compte et celui de Pétrus, descendit l'escalier quatre à quatre et monta dans la gigantesque tapissière(1) qui avait amené toute la société de Vanves à Paris.

Pétrus, qui demeurait rue de l'Ouest, prit congé de son ami en lui souhaitant bien du plaisir, et répondant encore, malgré la distance et l'obscurité, aux bruyants adieux que lui envoyait la joyeuse société.

– Eh bien, mais, demanda Ludovic, où diable allons-nous donc comme cela ? Il me semble que nous prenons le chemin de Versailles et non celui de Vanves ?

– Si Raphaël ne nous avait pas quittés, roi des malins, répondit

Chante-Lilas, il dirait à Votre Majesté que tout chemin conduit à Rome.

– Je ne comprends pas, dit Ludovic.

– Regarde Nanette, la belle jardinière !

– Je la regarde.

– Comment la trouves-tu ?

– Jolie !… Après ?

– Eh bien, elle n'est venue qu'à la condition qu'on la déposerait à sa porte.

– Bon ! et pourquoi cela ?

– Mais, reprit la comtesse du Battoir, puisqu'on vous dit qu'elle a une lettre très pressée.

– Pourquoi ne l'a-t-elle pas donnée avant de partir, sa lettre ?

– Parce qu'elle était au bout du village quand elle a rencontré le facteur ; que nous l'attendions entre Vanves et le Bas-Meudon, et que cela lui aurait fait une demi-heure de retard.

– À la bonne heure ! voilà une explication.

– Oh ! dit Chante-Lilas, et puis, comme la lettre a déjà été vingt-six jours en route, attendu qu'elle vient des colonies, quelques heures de plus ou de moins.

– Ne sont pas la mort d'un homme, dit la comtesse du Battoir.

– Et puis, même en cas de mort d'homme, dit Chante-Lilas, n'avons-nous pas le docteur avec nous ?… Eh bien, il dort, le docteur !

– Ah ! ma foi, oui ! dit Ludovic. Laisse-moi m'asseoir à tes pieds, princesse, et mettre ma tête sur tes genoux : tu me sauveras la vie.

– Bon ! dit la jeune fille, si j'avais su que ce fût pour dormir qu'on emmenait monsieur, on l'aurait couché sur une voiture de légumes, et il aurait été aussi bien qu'ici.

– Ah ! princesse, dit Ludovic à moitié endormi, tu ne te rends pas justice : il n'y a pas de chou aussi doux, il n'y a pas de salade aussi tendre que toi.

– Mon Dieu ! dit Chante-Lilas avec un accent de profonde commisération, qu'un homme d'esprit est bête quand il a envie de dormir !

Cinq heures du matin sonnaient comme on arrivait à Bellevue. Peu à peu, les rires retentissants avaient cessé, les cris joyeux s'étaient éteints ; le malaise et le froid qui accompagnent le retour du matin, surtout en hiver, pesaient sur la mascarade à moitié

endormie ; chacun avait hâte de retrouver sa chambre, son feu, son lit.

La tapissière s'arrêta à la porte de la maison habitée par Colomban et par Carmélite ; Nanette sauta à bas de la voiture, tira la clef de sa poche, et entra.

– Bon ! dit-elle en voyant, par la porte du corridor restée ouverte et donnant sur le jardin, la lumière qui brûlait dans le cabinet de Colomban, le jeune homme veille encore et va avoir sa lettre.

– Bonsoir, la compagnie !

Et elle ferma la porte.

Quelques grognements sourds répondirent de l'intérieur de la voiture, qui reprit sa course vers Vanves.

Mais, à peine avait-elle fait cinquante pas, que les cris : « À l'aide ! au secours !... Monsieur Ludovic ! monsieur Ludovic ! » retentirent.

La voiture s'arrêta.

– Qu'y a-t-il ? demanda Ludovic, réveillé en sursaut.

– Je n'en sais rien ; mais on vous appelle et je crois reconnaître la voix de Nanette.

– Il sera arrivé quelque malheur !

Ludovic sauta à bas de la voiture et vit, en effet, Nanette, qui accourait tout effarée en criant :

– Au secours ! au secours !

LIX

Les asphyxiés.

Il courut à elle.

– Oh ! venez vite, monsieur Ludovic ! venez vite ! venez tous ! Ils sont morts !

– Qui, morts ? demanda Ludovic.

– Mademoiselle Carmélite et monsieur Colomban !

– Colomban ? s'écria Ludovic, Colomban de Penhoël ?

– Oui, monsieur Colomban de Penhoël et mademoiselle Carmélite Gervais. Mon Dieu ! quel malheur ! Si jeunes, si beaux, si gentils !

Ludovic s'élança à l'instant même du côté de la maison, et, trouvant l'allée ouverte, ne fit qu'un bond de la rue au pavillon du jardin.

La fenêtre du cabinet, ouverte par Colomban, mal refermée par lui, avait été rouverte par Nanette, qui, après avoir appelé vainement, s'était hasardée à enjamber la fenêtre pour frapper à la porte de la chambre.

Voyant qu'on ne répondait pas, elle avait ouvert la porte ; mais, aussitôt, elle avait fait trois pas en arrière et était presque tombée à la renverse.

Une effroyable bouffée d'acide carbonique l'avait enveloppée comme d'un nuage mortel.

Dès lors, elle avait tout compris, et, pensant qu'elle rejoindrait facilement la voiture, elle s'était mise à sa poursuite.

Ses cris avaient été entendus, la voiture s'était arrêtée, Ludovic s'était élancé dans le pavillon par la fenêtre du cabinet, avait essayé d'entrer dans la chambre, mais avait été repoussé, lui aussi, par la vapeur empestée.

Il se retourna du côté de l'air et l'aspira à pleins poumons.

En ce moment, tout le monde accourait.

– Brisez les fenêtres ! brisez les portes ! cria Ludovic ; des courants d'air ! Ils se sont asphyxiés !

On essaya d'ouvrir les volets ; ils étaient fermés en dedans.

De deux ou trois coups de pied, on enfonça la porte.

Mais ceux qui se présentaient sur le seuil furent contraints de reculer.

– Que l'on tienne du vinaigre et de l'eau salée tout prêts ; qu'on réveille le pharmacien s'il y en a un dans le village, et qu'on prenne chez lui des sels anglais et de l'ammoniaque. Nanette, allumez du feu quelque part, et faites chauffer des serviettes.

Puis, comme le mineur descend dans le gouffre, comme le matelot plonge dans la mer, Ludovic s'élança dans la chambre.

Le joyeux masque avait fait place à l'homme de science ; le médecin allait user de toutes les ressources de son art.

Ludovic gagna à tâtons la fenêtre ; la bougie s'était éteinte, le feu de la cheminée s'était éteint, le réchaud n'avait plus ni flamme ni fumée.

Les rideaux pendaient devant la fenêtre et empêchaient de trouver l'espagnolette ; Ludovic enveloppa sa main de son mouchoir, et, de deux coups de poing, brisa deux carreaux.

Un courant d'air commença de s'établir ; il était temps : lui-même chancelait ; il se retint au piano.

Puis il saisit les rideaux à pleines mains, les arracha de leurs tringles, et parvint à ouvrir la fenêtre.

L'acide carbonique formé par l'oxygène et le carbone commençait à faire place à l'air respirable, qui pénétrait maintenant par trois ouvertures.

– Entrez, dit Ludovic, entrez ! il n'y a plus de danger ; entrez et éclairez la chambre.

On alluma la seconde bougie et chaque objet devint visible.

Les deux jeunes gens étaient couchés dans les bras l'un de l'autre, sur le lit, comme s'ils venaient de s'endormir.

– Y a-t-il ici un médecin, demanda Ludovic, un frater, un barbier, peu importe ! un homme qui puisse m'aider, enfin ?

– Il y a M. Pilloy, un ancien chirurgien de la garde… une homme bien savant ! dit une voix.

– Courez chercher M. Pilloy ! dit Ludovic ; carillonnez jusqu'à ce qu'il se lève ; tirez-le jusqu'à ce qu'il vienne.

Puis, s'élançant vers le lit :

– Ah ! dit-il en secouant la tête, je crois bien que nous arrivons trop tard !

En effet, les lèvres des jeunes gens étaient noirâtres.

Ludovic souleva les paupières.

L'œil de Colomban était tuméfié, vitreux ; l'œil de Carmélite, terne et injecté.

Aucun souffle ne vivait, ni dans l'un ni dans l'autre.

– Trop tard ! trop tard ! répétait Ludovic désespéré. N'importe, faisons toujours ce qu'il y a à faire. Mesdames, chargez-vous de la jeune fille, continua-t-il ; je me charge de l'homme.

– Que faut-il faire ? dit Chante-Lilas.

– Exécuter de ton mieux ce que je te dirai, ma chère enfant ; d'abord, portez la jeune fille à la fenêtre.

– Venez, dit Chante-Lilas à ses amies.

– Et nous ? dirent les hommes.

– Tâchez de rallumer le feu… un grand feu de bois ; chauffez des serviettes ; tirez-lui ses bottes… J'essayerai de le saigner à la veine du pied… Ah ! trop tard ! trop tard !

Ludovic jetait ce cri de désespoir en transportant Colomban du lit à la fenêtre.

– Voilà du vinaigre, voilà de l'eau salée, dit Nanette.

– Verse le vinaigre dans une assiette ; qu'on puisse tremper des mouchoirs dedans et en frotter les tempes des asphyxiés ; tu entends, Chante-Lilas ?

– Oui, oui, dit la jeune fille.

– Coupez une plume, comme je fais, voyez… Écartez les dents, si vous pouvez, et insufflez-lui de l'air dans les poumons.

On obéissait à Ludovic comme, dans une bataille, on obéit à un général d'armée.

Carmélite avait les dents serrées ; mais, à l'aide d'un couteau d'ivoire, Chante-Lilas parvint à lui écarter les mâchoires et à introduire la plume entre les dents.

– Eh bien ? demanda Ludovic.

– La plume y est.

– Souffle, alors… Moi, je ne puis en venir à bout : il a des dents de fer !… Lui avez-vous ôté ses bottes et ses bas ?

– Oui.

– Frottez-lui les tempes avec du vinaigre ; jetez-lui de l'eau fraîche au visage ; écartez-lui les dents, dussiez-vous les briser ! Je vais essayer de le saigner au pied.

Ludovic ouvrit sa trousse, en tira une lancette, piqua deux fois

la veine du pied, mais inutilement.

Le sang ne vint pas.

– Ôtez-lui sa cravate ; arrachez le gilet, arrachez la chemise, arrachez tout !

– Voilà des serviettes brûlantes, dit une voix.

– Donnez-en à Chante-Lilas et frottez la poitrine avec les serviettes – tu entends, Chante-Lilas ? fais-en autant ! – Ah ! voici un couteau.

Ludovic parvint à glisser un couteau entre les deux mâchoires de Colomban ; alors, renonçant à l'espoir d'introduire un tuyau de plume dans un si petit espace, il appliqua ses lèvres aux lèvres du jeune homme et essaya de lui insuffler de l'air dans les poumons.

La gorge était serrée ; l'air ne dépassait pas le pharynx.

– Trop tard ! trop tard ! murmura Ludovic. Voyons, essayons de la jugulaire !

Il reprit sa lancette, et, avec une admirable sûreté de main, il troua la veine du cou.

Mais, pas plus qu'au pied, le sang ne vint.

– Voilà des sels et de l'alcali, dit le messager en présentant deux flacons à Ludovic.

– Tiens, Chante-Lilas, dit Ludovic, prends le flacon de sels et mets-le sous le nez de la jeune fille. Je garde l'alcali, moi.

– Bien ! dit Chante-Lilas en étendant la main.

– Et l'air ? demanda Ludovic.

– Comment, l'air ?

– Crois-tu qu'il ait pénétré jusque dans la poitrine ?

– Il me semble que oui.

– Alors, bon courage, mon enfant ! bon courage ! Frotte-lui les tempes avec du vinaigre et fais-lui respirer des sels.

Lui, pendant ce temps, trempait un linge dans de l'eau alcalisée et en enveloppait la tête de Colomban.

Mais Colomban restait immobile ; aucun souffle ne sortait de sa poitrine, ni ne pouvait y pénétrer.

– Oh ! dit Chante-Lilas, il me semble que les lèvres pâlissent !

– Courage ! courage, Chante-Lilas ! c'est bon signe… Oh ! ma chère enfant, regarde, quel bonheur dans ta vie, si tu pouvais te dire que tu as sauvé une femme !

– Il me semble qu'elle a soupiré, dit Chante-Lilas.

– Soulève la paupière et regarde l'œil : est-il toujours aussi terne ?

– Oh ! monsieur Ludovic, il me semble qu'il l'est moins.

– M. Pilloy n'est pas chez lui, dit en rentrant le messager qu'on avait envoyé chez le chirurgien-major.

– Où est-il ? demanda Ludovic.

– Chez M. Gérard, qui est bien mal.

– Où demeure-t-il, M. Gérard ?

– À Vanves… Faut-il y aller ?

– Inutile ! c'est trop loin.

– Oh ! c'est qu'il est bien mal aussi, ce pauvre M. Gérard, dit une voix.

– Monsieur Ludovic, monsieur Ludovic, elle respire ! cria Chante-Lilas.

– En es-tu sûre, ma fille ?

– Je lui frottais la poitrine avec une serviette chaude : j'ai senti sa poitrine se soulever… Monsieur Ludovic, elle porte la main à sa tête.

– Allons ! dit Ludovic, sur deux, nous en sauverons un, du moins ! Emportez-la vite hors d'ici, afin qu'en ouvrant les yeux, elle ne voie pas son amant mort.

– Dans sa chambre, dans sa chambre, dit Nanette.

– Oui, dans sa chambre… Vous ouvrirez toutes les fenêtres, et vous y ferez grand feu. Allez, allez !

Les femmes emportèrent Carmélite.

Le jour commençait à paraître.

– Tu sais ce qu'il y a à faire, Chante-Lilas ? cria Ludovic au groupe de jeunes filles qui emportait Carmélite.

– Non ; dites !

– Ce que tu as fait jusqu'ici, pas autre chose.

– Mais, si elle demande ce qu'est devenu son amant ?…

– Il est probable qu'elle ne parlera pas avant une heure d'ici et qu'elle ne reprendra sa raison que dans deux ou trois heures.

– Et, alors ?…

– Alors, ou Colomban ou moi serons près d'elle.

Puis, retournant à Colomban :

– Trop tard ! trop tard ! murmura-t-il. Pauvre Colomban ! ou

plutôt, pauvre Carmélite !

Et il revint vers le jeune homme avec ce sublime entêtement du médecin, qui poursuit la vie jusque dans les bras de la mort.

LX

Autour du lit de Carmélite, et près du lit de Colomban.

À neuf heures du matin, la voiture qui contenait M. Jackal, Salvator et Jean Robert s'arrêta à la porte de la maison où s'étaient passés les terribles événements que nous venons de raconter.

Trois autres voitures stationnaient déjà à cette porte : un fiacre, une petite calèche bourgeoise et une grande voiture armoriée.

– Elles sont là toutes trois, murmura Salvator.

M. Jackal échangea tout bas quelques paroles avec un homme habillé de noir qui se tenait à la porte.

L'homme noir monta sur un cheval attaché devant un cabaret, à quelques pas de là, et partit au galop.

– Je m'occupe de votre maître d'école, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert.

Salvator répondit par un muet remerciement de tête et entra dans l'allée.

À peine y eut-il fait trois pas, qu'un chien couché sur le palier du premier étage bondit par les degrés et vint poser ses deux pattes sur ses épaules.

– Oui, mon chien, oui, Roland ! oui, elle est là, je le sais... Voyons, montre-nous le chemin, Roland.

Le chien monta le premier et s'arrêta devant la porte de la chambre de Carmélite.

M. Jackal, en homme qui a le droit de pénétrer partout, ouvrit cette porte et entra, suivi de Salvator et de Jean Robert.

Alors, un tableau d'une profonde poésie s'offrit aux regards de l'homme de police et des deux jeunes gens.

Qu'on se figure, en effet, autour du lit où Carmélite, encore engourdie, mais hors de danger, était étendue, trois jeunes filles agenouillées et priant.

Ces trois jeunes filles, égales en âge, égales en beauté, et vêtues toutes trois comme Carmélite était vêtue elle-même, c'est-à-dire d'un costume particulier qui trouve naturellement ici sa description.

Ce costume était celui des pensionnaires de Saint-Denis. Il se

composait d'une robe de fine serge noire, à grande jupe étoffée, à corsage montant, et sur lequel était rabattu un col blanc plissé ; les manches des robes étaient amples et tombantes comme les manches des religieuses ; un grand ruban de laine tournant autour des deux épaules venait ceindre la taille en formant sur le dos un angle dont la base était à la ceinture, et le sommet aux épaules ; cette ceinture, large comme la main, était tissée de laine de six couleurs différentes : verte, violette, aurore, bleue, blanche et nacarat(1). C'était, enfin, un costume semi-mondain, semi-religieux ; une femme du monde n'eût point mis dans son ajustement une si rigoureuse sévérité ; une religieuse n'eût point porté cette ceinture éclatante reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'était, nous l'avons dit, le costume des pensionnaires de Saint-Denis, quand elles entrent dans ce qu'on appelle la classe de perfectionnement.

Jean Robert, du premier coup d'œil, reconnut Fragola, et il regarda Salvator pour la lui désigner ; mais celui-ci l'avait déjà vue, et même avait déjà été vu par elle.

Il posa son doigt sur sa bouche, recommandant ainsi le silence à Jean Robert.

Tout à coup, les deux amis reculèrent épouvantés : il leur avait semblé que le corps faisait un mouvement.

Ils ignoraient que Carmélite eût été sauvée par Ludovic.

– Ah ! ah ! dit M. Jackal avec cette indifférence des gens habitués à de pareils spectacles, elle n'est donc pas morte ?

– Non, monsieur, répondit la plus grande des jeunes filles, celle qui, par la taille et même par la beauté, semblait commander aux deux autres.

Jean Robert se retourna : le timbre de cette voix ne lui était point inconnu.

Il reconnut mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon.

– Mais le jeune homme ? demanda M. Jackal.

– On espère encore, répondit Régina : il y a près de lui un jeune médecin, et, tant qu'il ne l'aura point abandonné, rien ne sera tout à fait perdu.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et, au grand étonnement de Jean Robert et de Salvator, Ludovic entra.

Il avait jeté de côté toute sa défroque de carnaval, ayant envoyé un homme à cheval prendre chez lui un habillement complet.

– Eh bien ? dirent toutes les voix.

Ludovic secoua la tête.

– Le religieux est près de lui, dit-il ; quant à moi, je n'ai plus rien à y faire.

Puis, comme on lui montrait Carmélite toujours muette, et dont les yeux, lorsqu'ils s'ouvraient, semblaient ne pas voir :

– Oh ! pauvre enfant ! dit Ludovic, laissez-la dans son ignorance : elle ne reviendra que trop tôt à la vie !

– Messieurs, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert, nous ne sommes ici que par accident ; je crois donc qu'il serait bon de laisser la malade avec ses amies et le médecin, de faire au plus vite le procès-verbal, et de partir pour Versailles.

Jean Robert et Salvator s'inclinèrent en signe d'adhésion.

Fragola se leva et vint dire quelques mots à l'oreille de Salvator, qui répondit par un mouvement de tête affirmatif.

Après quoi, le commissaire et le poète sortirent comme ils étaient entrées, précédés par M. Jackal.

Tout était préparé dans la pièce du bas pour écrire le récit de l'événement.

La porte du corridor était ouverte, et, à travers les vitres des fenêtres du pavillon, on voyait brûler les cierges.

– Voulez-vous venir jeter quelques gouttes d'eau bénite et faire une prière sur ce pauvre corps ? dit Salvator au poète.

Jean Robert fit un signe de consentement, et, tandis que M. Jackal, pour se donner des idées, se bourrait le nez de tabac, tous deux s'acheminèrent vers le pavillon.

Colomban était couché sur son lit ; le drap, rejeté par-dessus sa tête, accusait à travers ses plis cette forme rigide que la main de la mort donne aux cadavres.

Un beau moine dominicain assis au chevet du lit, son livre ouvert sur ses genoux, mais la tête renversée en arrière, et laissant tomber de ses yeux des larmes silencieuses, disait la prière des morts.

En voyant les deux jeunes gens, qui entraient la tête nue et basse, le moine se leva.

Son regard se porta tour à tour sur Jean Robert et sur Salvator ; mais il était évident que les deux visages lui étaient inconnus.

L'impression qu'éprouva Salvator à la vue du moine fut toute différente.

En apercevant Dominique, le jeune homme s'arrêta et laissa presque échapper un cri de joie, tempérée cependant par le respect.

À ce cri, le moine se retourna ; mais le nouveau regard jeté par lui sur Salvator ne lui apprit rien de plus que le premier, et, sauf ce mouvement naturel d'étonnement qui n'eut que la durée d'un éclair, il resta impassible.

Mais Salvator s'avança vers lui.

– Mon père, lui dit-il, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous ; et cet homme, qui ne vous a jamais vu, qui ne vous a jamais rencontré depuis, vous a voué une profonde reconnaissance… Votre main, mon père !…

Le moine tendit sa main au jeune homme, qui, malgré les efforts que fit Dominique pour la retirer, baisa respectueusement cette main.

– Maintenant, reprit Salvator, écoutez-moi, mon père. Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi ; mais, sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous !

– J'accepte, monsieur, répondit gravement le moine, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites. Les hommes sont frères et mis dans ce monde pour s'entraider : quand j'aurai besoin de vous, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse ?

Salvator alla au secrétaire de Colomban, puis écrivit son nom et son adresse sur un papier qu'il présenta au moine.

Le dominicain mit le papier tout plié dans son livre d'heures, se rassit au chevet de Colomban, et continua ses prières.

Les deux jeunes gens, tour à tour, prirent le rameau de buis trempé d'eau bénite et en aspergèrent le drap qui recouvrait le cadavre de Colomban.

Puis tous deux, s'agenouillant au pied du lit, firent mentalement une fervente prière.

Pendant qu'ils priaient, un homme, vêtu d'une livrée indiquant qu'il était domestique dans une riche maison bourgeoise, entra.

– Monsieur, dit-il au moine, je crois que c'est vous que je cherche.

– Que me voulez-vous, mon ami ? demanda Dominique.

– Mon maître se meurt, monsieur, et, comme le curé de Vanves

est absent, il vous fait prier en grâce de venir recevoir sa confession.

– Mais, répondit le moine, je suis étranger à la commune : ce jeune homme près duquel je dis des prières était mon ami, et c'est sur la lettre qu'il m'a écrite, et qui, malheureusement, est arrivée trop tard, que je suis venu.

– Monsieur, reprit le domestique, je crois que cette qualité d'étranger est justement ce qui fait désirer à mon maître que vous l'assistiez… Il est bien mal, il est très mal ! et M. Pilloy, le chirurgien-major, interrogé par lui-même, lui a répondu que, s'il voulait prendre ses précautions, il n'avait pas de temps à perdre.

Le moine poussa un soupir et regarda le cadavre immobile, dont la forme transparaissait à travers le drap.

– Monsieur, continua le domestique, mon maître m'a dit de vous adjurer au nom de Dieu, dont vous êtes le ministre, de venir auprès de lui en toute hâte.

– J'aurais pourtant bien voulu ne pas quitter ce pauvre corps, dit le moine.

– Mon père, dit Salvator, il me semble que vous devez vos consolations aux vivants, avant de devoir vos prières aux morts.

– Puis, dit Jean Robert, si vous désirez que quelqu'un de pieux et de sympathique au grand malheur qui vous arrive reste ici ? me voilà.

– Monsieur, insista le domestique, que dirai-je à mon maître ?

– Dites lui que je vous suis, mon ami.

– Oh ! merci !

– Qui demanderai-je ?

– M. Gérard.

– Sa rue ? son numéro ?

– Oh ! monsieur, la première personne à qui vous vous informerez vous montrera la maison : mon pauvre maître est la providence du pays.

– Allez, dit le moine.

Le domestique sortit vivement.

– Vous me promettez de rester ici jusqu'à mon retour, monsieur ? demanda Dominique à Jean Robert.

– Vous me retrouverez où vous m'aurez quitté, mon père, dit le poète : au pied du lit.

– Et, si vous aviez quelque recommandation particulière à me

faire, dit Salvator, je tâcherais de vous suppléer de mon mieux.

– J'accepte votre offre, monsieur ; vous savez que vous m'avez dit que je pouvais disposer de vous ?

– Faites !

– Colomban m'a chargé de veiller à ce que son corps fût déposé près du corps de celle qu'il aimait ; la Providence a permis qu'il n'y eût qu'un cadavre au lieu de deux : ce cadavre doit être soustrait le plus tôt possible aux yeux de la pauvre Carmélite ; j'ai donc décidé qu'aujourd'hui même, à quatre heures, je partirais pour la Bretagne… Il y a un père, là-bas : il a droit au corps de son fils et à mes consolations.

– À quatre heures, au bout du village, mon père, le cadavre, enfermé dans un cercueil de chêne, vous attendra, toutes formalités remplies, dans une voiture de poste. Vous n'aurez qu'à prendre votre place près de lui et à partir.

– Je suis pauvre, dit le moine, et n'ai sur moi qu'une somme à peine suffisante à mon voyage personnel ; comment pourrai-je ?

– Ne vous inquiétez pas, mon père, interrompit Salvator : les frais de voyage seront payés au retour.

Le moine s'approcha du lit, souleva le drap, baisa Colomban au front, et sortit.

Cinq minutes après, M. Jackal entra.

Il s'avança vers les deux jeunes gens, s'arc-bouta sur ses jambes écartées, se balança un instant, les mains dans ses poches ; puis, s'adressant plus particulièrement à Jean Robert :

– Vous êtes poète ? demanda-t-il au jeune homme.

– C'est à dire qu'on prétend que je le suis.

– En votre qualité de poète, continua l'homme de police, vous croyez à la Providence ?

– Oui, monsieur, j'ai le courage d'avouer cela.

– Il vous faut du courage, en effet ! dit M. Jackal en tirant sa tabatière de sa poche et en aspirant avec rage deux ou trois pincées de tabac.

– À quel propos me dites-vous cela ?

– Tenez, à propos de cette lettre.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il montra à Jean Robert, mais sans la lui donner.

– Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Jean Robert.

– C'est une lettre qui est arrivée hier au soir, dit M. Jackal, sur

laquelle on a eu le soin d'écrire les deux mots *très pressée*, que le facteur a remise au bout du village à la jardinière Nanette, que la jardinière Nanette a emportée à Paris dans sa poche, et qui, si elle eût été lue hier au soir par ceux à qui elle était adressée, eût fait deux heureux au lieu de faire un mort et une désespérée ! Lisez !

Et il donna la lettre à Jean Robert.

Celui-ci la déplia et lut.

« Mon cher Colomban, ma chère Carmélite,

« N'est-ce pas que vous serez bien contents, bien heureux, quand vous verrez arriver cette lettre de votre ami Camille Rozan, au lieu de le voir arriver lui-même ?

« Je vous entends d'ici crier : "Oh ! ce bon, ce cher Camille !"

« Écoutez, mes bien chers, voici ce que m'écrit un de mes compatriotes à qui j'avais, dans le temps, parlé de mes projets de mariage avec vous, Carmélite :

« "Mon cher Rozan, tes deux amis vivent comme deux tourtereaux, sans se quitter d'un instant ; non seulement ils s'aiment, mais, je dirai plus, ils s'adorent !

« "Je crois que tu les troublerais fort en revenant.

« "Montre-toi donc grand comme Alexandre, qui cédait à Apelle sa maîtresse Campaspe(1).

« "Je ne te dirai pas : *Cède à Colomban ta maîtresse Carmélite* ; mais je te dirai : *Ne désunis pas deux cœurs que le ciel a créés l'un pour l'autre !*"

« Voilà ce que m'écrit mon compatriote, mon cher Colomban.

« Or, il y a une chose que je savais déjà, mon ami : c'est que tu aimais Carmélite ; il y a une chose que je sais maintenant : c'est que Carmélite t'aime ; puis, enfin, il y en a une troisième que tu m'as dite, et que je crois : c'est que tu mourrais plutôt que de trahir le serment que tu m'as fait de veiller sur Carmélite comme sur une sœur.

« Je ne veux pas que tu meures, mon pauvre Colomban ! et voilà pourquoi je te rends ta parole, ainsi que celle de Carmélite.

« Sois donc heureux, Colomban ! et, si ton sacrifice t'a pesé, reçois-en la plus grande récompense que je puisse t'offrir ; car c'est au moment de me séparer d'elle à jamais que je sens tout l'amour que j'avais encore pour Carmélite.

« Aussi, comme j'ai besoin d'éteindre cet amour, et de mettre entre mon cœur et le sien une barrière infranchissable, je me suis

marié hier au soir, et c'est de la chambre nuptiale que je vous écris ce matin.

« Adieu donc, mon cher Colomban ! adieu donc, ma chère Carmélite ! je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, avouant humblement ma faiblesse, je dirais presque ma lâcheté, si je n'étais sûr que cette nouvelle va vous combler de joie tous les deux, et surtout Carmélite.

« Votre ami,

« CAMILLE ROZAN. »

– Eh bien, demanda M. Jackal en reprenant la lettre, que dites-vous de cela, monsieur Jean Robert ?

– Je dis que c'est navrant ! répondit le jeune homme.

– Et vous croyez toujours à la Providence ?

– J'y crois.

– La Providence, monsieur Jean Robert, reprit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, voulez-vous que je vous dise ce que c'est ?

– Vous me ferez plaisir, attendu que j'y crois de confiance.

– Eh bien, mon cher monsieur, la Providence, c'est une police bien faite ! Allons voir à Versailles si nous retrouverons la fiancée du maître d'école.

Et maintenant, si le lecteur nous faisait par hasard, tout haut, la question que Jean Robert adressa tout bas à Salvator, au moment où, fidèle à sa promesse, il laissait le commissionnaire de la rue aux Fers et l'homme de la rue de Jérusalem partir pour Versailles, et restait, lui, près du corps de Colomban ; si, par hasard, disons-nous, le lecteur nous demandait : « Comment M. Jackal pouvait-il, à sept heures et demie du matin, être informé des événements arrivés au Bas-Meudon de minuit à cinq heures du matin ? » nous répondrions ceci :

Il existait à cette époque une spirituelle institution qu'on appelait le *cabinet noir*.

Ce cabinet noir était un endroit où une douzaine d'employés étaient secrètement occupés à décacheter les lettres mises à la poste et à lire ces lettres avant que les personnes à qui elles étaient adressées(1).

M. Jackal – en vertu des bruits qui couraient sur une triple conspiration, républicaine, orléaniste et napoléonienne –, M. Jackal ne dédaignait point, depuis un mois ou deux, de faire, dans

ses moments perdus, la besogne d'un simple employé ; M. Jackal avait, en conséquence, passé la nuit à décacheter et à lire des lettres.

La lettre de Colomban à Dominique lui était tombée sous la main.

Il était alors quatre heures et demie du matin, à peu près.

M. Jackal avait aussitôt fait monter un homme à cheval et lui avait ordonnée de courir ventre à terre au Bas-Meudon.

M. Jackal – qui prétendait que la Providence, c'était une police bien faite –, M. Jackal espérait que son homme arriverait à temps.

Son homme arriva un instant après qu'on avait pénétré dans le pavillon de Colomban, et, par conséquent, arriva trop tard.

Au milieu du tumulte, on ne fit pas attention à lui.

Lui, il vit une lettre adressée à mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon, à madame Lydie de Marande, et à mademoiselle Fragola Ponroy.

Il prit la lettre, et la porta à M. Jackal.

M. Jackal la lut, comme il avait lu la lettre adressée à Dominique.

Puis il ordonna à son homme de prendre un cheval frais, et de reporter la lettre à la place où il l'avait prise.

C'était ce que venait de faire le messager de M. Jackal, quand les deux jeunes gens virent ce dernier parler à un homme vêtu de noir dont le cheval était attaché à la porte d'un cabaret.

Ce que lui disait tout bas M. Jackal, c'est qu'il pouvait aller se coucher ; et qu'il ferait un rapport au préfet de police sur sa promptitude et son intelligence.

LXI

Un philanthrope de village.

Nous avons vu partir frère Dominique, qui, appelé près du lit de M. Gérard, venait de se mettre à la recherche du digne homme dont l'état désespéré jetait tant de trouble dans le village et ses environs.

C'est que M. Gérard était un philanthrope dans toute la force du terme.

Donnons quelques renseignements sur M. Gérard, à savoir disons ce qu'on en disait.

M. Gérard était le plus riche des habitants de Vanves et des alentours, c'était chose incontestable ; nul ne connaissait le chiffre de son revenu, tant ce revenu était énorme, et, quand on interrogeait un paysan à ce sujet, il répondait invariablement :

– M. Gérard ?...

– Oui, M. Gérard.

– Vous me demandez s'il est riche ?

– Je vous le demande.

– M. Gérard a tant d'argent, qu'il n'en sait pas le compte !

Il habitait, disait-on, du côté de Fontainebleau, une magnifique propriété qu'il laissait tomber en ruine, à cause des malheurs qui l'y avaient frappé. Tuteur de deux enfants charmants, un jour, il les avait vus disparaître tous deux sans qu'on eût pu jamais en avoir aucune nouvelle ; amant d'une femme qu'il adorait, il avait trouvé, en rentrant chez lui, cette femme étranglée par un chien de Terre-Neuve qui, sans doute, était devenu enragé sans qu'on s'en aperçût.

Cette suite d'effroyables malheurs, qui, à tout autre homme que lui, eût fait prendre en horreur l'espèce humaine, avait, au contraire, exalté ses vertus de chrétien, qu'il portait jusqu'au sublime de la charité et du dévouement, et qui le rendaient l'exemple des philanthropes et l'idole de la population.

C'était vers l'année 1821 ou 1822 qu'il était venu à Vanves avec l'intention de s'y fixer. Il avait visité plusieurs maisons disponibles sans en trouver une qui lui convînt ; enfin, il s'était arrêté à celle qu'il habitait : d'abord, on avait refusé de la lui vendre ; mais M.

Gérard en avait offert un prix si avantageux, que le propriétaire, quoiqu'il l'eût fait bâtir pour lui-même, avait consenti à la lui céder.

Depuis ce temps, M. Gérard habitait, disons-nous, cette maison, dans laquelle il vivait à la fois comme un saint et comme un prince : comme un saint, à cause de la conduite régulière qu'il menait ; comme un prince, à cause des aumônes qu'il répandait autour de lui. À partir de son arrivée, en effet, Vanves était entré dans une voie de prospérité qui devait l'amener bientôt à être l'un des hameaux les plus florissants des environs de Paris : de pauvres et besogneux qu'ils étaient, peu à peu les habitants étaient devenus aisés ; quelques-uns même passaient pour riches, et cette richesse – relative, bien entendu, et qui, chez les mieux partagés, n'atteignait pas la *médiocrité dorée* d'Horace(1) – était due tout entière à M. Gérard.

Il en résultait qu'il n'y avait pas une chaumière où le nom de ce digne homme ne fût révéré et béni ; jamais on n'eût parlé de lui sans ajouter à son nom quelque épithète caractéristique : c'était le bon, l'excellent, l'honnête, le vertueux, le bienfaisant M. Gérard !

Que la récolte fût mauvaise, que le défaut de soleil eût empêché le blé de mûrir, que l'excès de la chaleur eût desséché le grain dans l'épi, que la grêle eût versé les seigles et les avoines, que les pluies du printemps eussent pourri les semailles ; qu'un paysan désolé, appuyé au manche de sa faux inutile ou de sa bêche oisive, regardât avec désespoir son champ, seule fortune de sa femme et de ses enfants, dévasté par un de ces fléaux contre lesquels toutes les forces de l'homme sont impuissantes, et qu'alors M. Gérard vint à passer sur son cheval ou dans son cabriolet, aussitôt M. Gérard mettait pied à terre, allait au paysan, causait familièrement avec lui, le plaignait, le consolait, l'encourageait, et joignait à ses plaintes, à ses encouragements, à ses consolations quelque prêt d'argent plus ou moins considérable, toujours proportionné, non pas aux garanties que le paysan pouvait offrir, mais aux pertes qu'il avait subies, mais aux besoins qu'il éprouvait, et cela, sans intérêt d'aucune sorte. À quelques-uns même dont la réputation était bonne, il avait prêté, disait-on, sans demander de reçu.

On citait de lui des traits comme ceux-ci, par exemple :

Un charpentier qui travaillait à la toiture de sa maison était tombé du haut en bas d'un échafaudage et s'était cassé la jambe. Au lieu de le faire porter à l'hôpital – comme, l'année précédente, avait, dans un pareil cas, fait le maire de Vanves, qui, cependant, passait pour un homme des plus charitables –, M. Gérard avait recueilli chez lui, non seulement le charpentier blessé, mais encore

sa femme et ses enfants ; puis, appelant le chirurgien de Meudon, M. Pilloy, il lui avait recommandé le pauvre diable, en lui disant de le soigner de son mieux et lui promettant qu'il serait payé comme un prince. La convalescence avait duré trois mois, et, pendant ces trois mois, le charpentier, entouré d'autant de soins que s'il eût été un frère, et sa femme et ses enfants, nourris aussi bien que s'ils eussent été de la famille, étaient restés chez M. Gérard, de la maison duquel encore n'étaient-ils sortis qu'en emportant de nombreuses marques de bienfaisance.

Plus tard, un pauvre cabaretier, père de cinq enfants, ayant perdu sa femme et sa fille aînée, était tombé dans une affreuse prostration, et, malgré les conseils et les encouragements de ses voisins, il avait abandonné le soin de son commerce, négligé ses affaires les plus importantes, et laissé sa maison perdre toute clientèle et tout crédit ; un créancier qui était loin d'avoir pour son prochain la même tendresse que M. Gérard avait fait saisir les meubles du pauvre homme, et leur vente allait jeter dehors et réduire à la mendicité les quatre enfants restants. Alors seulement, le cabaretier, comprenant toute l'étendue de son malheur, était sorti de son anéantissement, et, le jour de la vente, en voyant l'huissier qui faisait mettre à l'enchère ses premiers meubles, il s'était jeté au cou de ses enfants, leur demandant pardon de sa lâcheté, offrant sa vie à qui voudrait lui donner le moyen de reprendre son commerce et de faire honneur à ses affaires. En ce moment, M. Gérard passait par là. Il se joignit au groupe, qui se composait moitié d'acheteurs, moitié de spectateurs attirés par cette scène de désespoir : il appela le commissaire-priseur, lui demanda pour quelle somme ce pauvre mobilier allait être vendu ; et, le commissaire-priseur lui ayant répondu que c'était pour la somme de dix-huit cents francs, M. Gérard avait aussitôt tiré de sa poche trois billets de mille francs sur lesquels dix-huit-cents francs étaient destinés, déclara-t-il, à payer la dette du cabaretier, et douze cents à lui permettre de reprendre son commerce. Alors le malheureux père s'était jeté aux pieds de son bienfaiteur et avait couvert ses mains de larmes de reconnaissance, aux acclamations de tous les assistants.

Un autre jour, une paysanne, en faisant du bois dans les taillis de Meudon, avait trouvé un petit garçon de six mois qui criait et pleurait, couché dans les feuilles mortes ; la bûcheronne avait pris l'enfant dans ses bras, l'avait apporté à Vanves, et l'avait montré aux habitants indignés – car l'élan de la foule, à la vue d'un enfant abandonné, est toujours sublime – ; ce fut une malédiction générale qui dut retomber, comme une pluie de feu, sur la tête de la mère ! On porta à la mairie le pauvre abandonné. La mairie

devrait être le domicile naturel, la maison paternelle de tout orphelin ; mais le maire répondit que la commune avait déjà trop d'enfants à sa charge, et que, quant à lui personnellement, ce n'était pas lorsqu'il se refusait la satisfaction d'en procréer à son image qu'il s'amuserait à endosser un enfant fait à l'image d'un inconnu. À cette réponse, il n'y eut dans la foule qu'un cri, spontané et unanime : « Chez le bon M. Gérard ! chez l'honnête M. Gérard ! chez le vertueux M. Gérard ! » Et la foule se précipita vers la maison du philanthrope, précédée par le cri : « Un enfant ! un enfant ! » M. Gérard se promenait dans son jardin lorsque ce cri vint frapper ses oreilles ; au rapprochement du bruit, il devina que cette foule dont il entendait les clameurs accourait chez lui ; mais sans doute ces mots : « Un enfant ! un enfant ! » produisirent-ils sur ses nerfs une sensation douloureuse, car la foule le trouva assis sur un banc, dans son jardin, et tout pâle, tout tremblant. Cependant, lorsqu'il sut que c'était d'un enfant de six mois qu'il était question, sa bonté ordinaire, qui, un instant avait fait place à un indicible sentiment de terreur, reparut aussitôt : il envoya chercher une nourrice, fit prix avec elle pour la nourriture de l'orphelin, et déclara qu'on n'avait plus à s'occuper du soin de ce pauvre petit être, attendu que c'était lui-même que ce soin regardait à l'avenir ; seulement, il désirait que l'enfant fût élevé loin de lui, la perte qu'il avait faite de deux pupilles chéris lui ayant laissé au cœur une plaie que la vue d'un enfant ferait incessamment saigner. Et la nourrice avait emporté l'orphelin, à l'existence duquel M. Gérard pourvoyait grandement.

Enfin, avec le simple récit des journées de M. Gérard cousues les unes aux autres, on eût pu faire une suite au livre intitulé *la Morale en action*.

Le pays entier eût dû lui élever une statue, car le pays entier lui devait quelque chose : la commune lui devait une fontaine sur la place publique ; les maraîchers lui devaient une route de traverse qu'ils réclamaient depuis vingt ans ; l'église lui devait des vases sacrés et un tableau de maître ; les villageois lui devaient trois ou quatre maisons rebâties à ses frais, à la suite d'un incendie, plus la grande rue du village pavée à neuf.

Et tout cela, sans compter ce que les paysans lui devaient comme particuliers ; témoin le charpentier, le cabaretier et vingt autres auxquels il avait rendu des services analogues, mais dont l'énumération monotone, tout édifiante qu'elle serait à coup sûr, deviendrait fatigante pour nos lecteurs, si nous n'avions pas la conscience de la leur épargner.

En un mot, M. Gérard était à la fois l'homme de bien selon

l'Évangile et selon la société ; il observait les commandements de Dieu et de l'Église avec une fidélité digne d'admiration ; le village l'adorait, et la reconnaissance qu'il témoignait pour son bienfaiteur avait quelque chose du dévouement du chien pour son maître ; il en résultait qu'on faisait la garde autour de lui comme autour d'un membre de la famille royale, et qu'un membre de la famille royale lui-même eût été mal venu à ne point partager la vénération de ces fanatiques villageois.

Aussi, l'abbé Dominique, que deux ou trois d'entre eux avaient rencontré sur la route et accompagnaient vers Vanves, comprit-il, d'après ce qu'ils venaient de lui dire des vertus de M. Gérard, la consternation qui était peinte sur le visage des paysans, inquiets, debout sur le seuil de leur porte, ou stationnant dans la rue, comme on fait dans les calamités publiques, pour être plus à portée des nouvelles.

En voyant cette désolation universelle, frère Dominique demanda à l'un de ses guides quelle était la maladie qui conduisait M. Gérard au tombeau.

– C'est une fluxion de poitrine, répondit celui auquel il s'adressait.

– Oui, dit un autre, et c'est encore une bonne action qui va causer la mort du pauvre cher homme !

Et alors, à l'envi l'un de l'autre, les deux paysans racontèrent à Dominique que, quinze jours auparavant, M. Gérard, en traversant le parc, avait entendu des cris de détresse qui partaient du grand bassin. Il s'était dirigé en toute hâte de ce côté. Deux ou trois enfants étaient sur le bord du bassin, appelant au secours, et n'osant aller à l'aide d'un de leurs camarades tombé à l'eau : l'enfant s'était penché pour tirer à lui un bateau en papier trop éloigné du bord ; l'équilibre lui avait manqué, et l'on voyait, au bouillonnement de l'eau, l'endroit où il se débattait. M. Gérard venait de faire une course rapide et avait le front tout en sueur ; mais, malgré cela, il n'avait pas hésité un instant, et il s'était jeté à l'eau pour en retirer l'enfant ; il l'avait, en effet, ramené sain et sauf sur le bord ; mais lui, pauvre M. Gérard ! pâle, ruisselant d'eau, grelottant de la tête aux pieds, il était rentré chez lui dans un état pitoyable, et, quoiqu'il eût changé de vêtements, quoiqu'il eût fait allumer un grand feu, quoiqu'il se fût couché immédiatement dans un lit bien bassiné, la fièvre l'avait pris le jour même et ne l'avait point quitté depuis.

Enfin, le matin, M. Pilloy avait dit qu'il ne répondait pas de son malade et avait averti, avec toutes sortes de ménagements, le

pauvre M. Gérard que, s'il avait des dispositions à prendre, il ne lui restait, pour cela, que le temps bien juste.

M. Gérard, qui, probablement, ne se croyait pas si malade, s'était évanoui à cette terrible nouvelle – laquelle, cependant, pour un saint homme comme lui, devait être moins effrayante que pour tout autre – et, en reprenant ses sens, il avait instamment réclamé un prêtre.

On avait couru chez le curé de Meudon ; mais, comme nos lecteurs le savent, le curé de Meudon était allé porter le viatique dans un village voisin.

C'est alors qu'on avait dit au mourant qu'à défaut du curé de Meudon, il pouvait s'adresser à un prêtre que l'on croyait étranger, et qui était venu dans le village, appelé par la mort d'un de ses amis qui s'était asphyxié. M. Gérard avait aussitôt envoyé son valet de chambre chercher l'abbé Dominique, avec ordre d'insister jusqu'à ce que le prêtre consentît à venir.

On a vu comment le dominicain avait quitté le chevet du mort pour se rendre au chevet du mourant.

Au reste, le prêtre, cœur noble s'il en fut, apte à comprendre tous les dévouements, avait été touché du récit de toutes ces belles et bonnes actions qu'on venait de raconter ; il avait pressé le pas et il arrivait, la bouche remplie de paroles consolantes, les mains pleines de bénédictions.

On lui avait dit la vérité en lui disant qu'il n'aurait pas besoin de chercher la maison : quand les habitants de Vanves l'aperçurent, toutes les mains s'étendirent dans la direction de la maison de M. Gérard.

– Oh ! monsieur l'abbé, murmurèrent les vieilles femmes, vous allez entendre une sainte confession, et vous pouvez bien lui donner l'absolution d'avance, à ce bon M. Gérard !

L'abbé Dominique salua toute cette foule, chez laquelle il trouvait cette vertu si rare qu'on appelle la reconnaissance, entra dans la maison indiquée – dont la porte, comme celle d'une église, restait ouverte le jour, et était tellement respectée, qu'elle eût pu rester ouverte même la nuit – ; et, montant vivement l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Gérard, il trouva, sur la dernière marche, le valet de chambre qui avait été le chercher au Bas-Meudon et qui, tout courant, était venu annoncer à son maître la prochaine arrivée du suprême consolateur.

Mais cette annonce, qui eût calmé tout autre, avait, au contraire, paru redoubler l'agitation du saint homme, et, dans l'attente de l'abbé Dominique, il poussait des soupirs qui avaient

tellement effrayé le domestique, qu'au lieu de rester dans la chambre de son maître avec la garde-malade, assise, impassible, dans un grand et moelleux fauteuil, il était allé attendre le dominicain sur l'escalier.

Le prêtre entra dans la chambre.

LXII

La confession.

– Monsieur, dit le valet de chambre, c'est la personne que vous attendez.

Le moribond fit un brusque mouvement comme s'il frissonnait par tout son corps, et laissa échapper un douloureux gémissement. Puis, d'une voix sourde :

– Faites entrer, dit M. Gérard.

Frère Dominique s'avança, et son regard plongea, plein d'intérêt, de respect même, au fond de l'alcôve.

Effectivement, le sentiment qu'il éprouvait pour celui qui le faisait appeler était, d'après tout ce qu'il avait entendu, un sentiment d'admiration mêlé de reconnaissance. Si jeune qu'il fût, l'abbé Dominique avait vu tant d'hommes mauvais, qu'il était reconnaissant à un homme d'être bon.

Sur l'oreiller, froissé par la veille fiévreuse du mourant, il aperçut alors la figure amaigrie, décolorée, cadavéreuse de celui que tout le pays appelait unanimement le bon M. Gérard.

Il tressaillit, tant cette figure était différente de celle qu'il s'attendait à voir.

M. Gérard, de son côté, vit Dominique, avec son beau et sévère costume étranger à la France, comme une apparition de Zurbaran ou de Lesueur, et le salua d'un mouvement de tête.

Puis, d'une voix languissante :

– Marianne, dit-il en s'adressant à la garde-malade.

Marianne se leva, sommeillante et alourdie, et, s'approchant de ce pas chancelant particulier aux somnambules :

– Comment vous trouvez-vous, mon cher monsieur ? demanda-t-elle.

– Mal, très mal, Marianne !

– Avez-vous besoin de quelque chose ?

– Donnez-moi à boire, Marianne, et laissez-moi seul avec monsieur.

La garde-malade présenta à M. Gérard une tasse de tisane

maintenue tiède par sa position au-dessus d'une veilleuse. M. Gérard en but une partie, puis retomba sur l'oreiller, épuisé de l'effort qu'il avait fait, en rendant, d'une main tremblante, la tasse à la garde-malade.

Celle-ci reçut le vase, et, voyant qu'il y restait les trois quarts de la liqueur :

– Buvez, cher monsieur, dit-elle en présentant à M. Gérard le reste du breuvage avec un mouvement qui appartient à l'espèce, et qui fait de chacune de ces mercenaires une sorte de bourreau chargé de donner à son malade la torture de l'eau chaude.

– Merci, Marianne, merci, dit M. Gérard en repoussant la main de la garde-malade ; je vous prie seulement de tirer les rideaux et de nous laisser… Le jour me fait mal !

Marianne tira les rideaux, qui – moins la faible lueur répandue par la veilleuse – firent immédiatement l'obscurité dans la chambre.

Pendant le court espace de temps qui s'était écoulé depuis son entrée jusqu'au moment où la fermeture des rideaux venait de lui dérober la vue du visage du malade, le jeune prêtre avait tenu ses yeux fixés sur cette figure qui était si loin, comme nous l'avons dit, de lui offrir la physionomie qu'il s'attendait à rencontrer.

Frère Dominique était particulièrement doué de cette puissance d'investigation physionomique que possèdent les prêtres et les médecins.

D'après ce qu'on lui avait raconté de M. Gérard, frère Dominique s'était imaginé d'avance un visage en harmonie avec les hautes qualités qu'il avait entendu vanter.

Il s'attendait, en conséquence, à voir un homme au front large, siège des instincts élevés ; à l'œil franc et à fleur de tête, signe de bienveillance ; au nez droit, signe de fermeté ; aux lèvres un peu épaisses, signe d'amour du prochain.

Quant à l'âge, il ne l'avait point demandé, et ne s'en inquiétait pas : il lui semblait que les bons étaient beaux, et que, chaque âge, même la vieillesse, ayant sa beauté, M. Gérard aurait la beauté de son âge.

Or, à la vue de M. Gérard, tout avait été déception pour le prêtre ; de là ce tressaillement dont il n'avait pas été le maître, et cette fixité de regard qui venait de graver dans l'esprit du confesseur jusqu'aux moindres traits de la figure du mourant.

Celui-ci était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au front bas et étroit, quoique ce crâne, dépouillé sur le devant, eût

dû, en apparence du moins, s'élargir de l'absence des cheveux ; les yeux, petits, enfoncés, d'un gris terne, disparaissant de temps en temps sous des paupières clignotantes et rougies, soit par l'insomnie présente, soit par d'anciens excès ; les sourcils, épais et grisonnants, du milieu desquels les poils droits et roides s'élançaient hors de toute proportion avec les autres, se joignaient dans la ligne du nez et formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'un développement exagéré ; le nez était recourbé, mince, tranchant ; la bouche grande, avec des lèvres plates et pâles – ce qui faisait ressembler ce visage au front fuyant bien plus à une tête de vautour qu'à une figure humaine.

Quelque changement, quelque décomposition même que la maladie eût apporté dans le visage du mourant, il était facile de le recomposer ; et, en le recomposant et lui donnant l'expression de la santé, un physionomiste tel que l'abbé Dominique devait être frappé tout d'abord de la bassesse d'âme et la lâcheté de cœur que dévoilait l'ensemble de cette physionomie.

Ce qui surtout y dominait, c'était – derrière une certaine férocité vulgaire comme celle de l'animal auquel nous avons dit que ressemblait M. Gérard – une misérable docilité, une bizarre condescendance aux volontés d'un être, quel qu'il fût, pourvu qu'au moral et au physique cet être fût supérieur ; c'était une sorte de disposition naturelle à subir l'esclavage, sous quelque forme qu'il se présentât. On sentait qu'il suffisait – à moins que ses instincts animaux et égoïstes ne fussent visiblement en jeu – d'étendre la main au-dessus du front de cet homme pour lui faire courber la tête.

Il n'était certainement pas plus laid qu'un autre ; mais sa laideur lui était particulière, entièrement propre, *sui generis*, si l'on peut dire. Elle exprimait en ce moment la terreur de la façon la plus repoussante.

La vue d'un mourant est d'ordinaire touchante à plus d'un titre, et, par le fil d'or de la pensée, elle mène droit à Dieu ! Eh bien, la vue de cet homme, quoiqu'on le sentît proche de l'agonie, voisin de la tombe, la vue de cet homme, au lieu d'exciter l'intérêt, n'éveillait qu'un indicible dégoût. Si c'était là un homme de bien, comme le proclamait la voix publique, c'était à désespérer de tout ; car, si Dieu permettait que les honnêtes gens portassent un pareil masque, à quel signe pourrait-on reconnaître les méchants ?

Aussi, nous l'avons dit, le beau prêtre s'était-il arrêté, stupéfait, devant cette visible image de la bassesse, devant ce type odieux de la lâcheté.

À cette vue, ses sourcils se froncèrent, à lui, l'homme de bien qui croyait porter sur son front le reflet des nobles et mâles vertus de son cœur, et ce fut plein de découragement que, s'asseyant au chevet de cet homme, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

En cette posture, bien loin qu'il semblât venir tendre la main à une âme aux ailes blanches, il paraissait demander au Seigneur la force d'écouter la confession d'un méchant et de disputer à Satan une âme damnée d'avance.

Au reste, comme, au lieu de lui parler, le mourant se contentait de gémir et de pleurer, ce fut frère Dominique qui le premier prit la parole.

– Vous m'avez fait demander ? dit-il à M. Gérard.

– Oui, répondit celui-ci.

– Je vous écoute, alors.

Le mourant regarda le prêtre avec une inquiétude qui fit jaillir une double flamme de ses yeux, qu'on eût crus éteints.

– Vous êtes bien jeune, mon frère ! observa-t-il.

Le prêtre se leva, cédant à un premier mouvement de répugnance.

– Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir, dit-il.

Mais le mourant, sortant vivement hors du lit une main décharnée, l'arrêta par la robe.

– Non, reprit-il, restez !… je voulais dire qu'à votre âge, vous n'aviez peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

– Que puis-je vous dire ? répondit le prêtre. Si vous interrogez la foi, je répondrai avec la foi ; si vous interrogez l'esprit, je tâcherai de répondre avec l'esprit.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel le prêtre resta debout.

– Asseyez-vous, mon père, dit le moribond du ton de la prière.

Dominique se laissa retomber sur sa chaise.

– Maintenant, mon père, reprit M. Gérard, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que je vais vous faire, et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant d'avoir reçu toute ma confession… Ce sera bien assez qu'un seul cœur soit dépositaire d'un pareil secret !

– Parlez, dit le prêtre.

– Vous connaissez mieux que moi les dogmes de l'Église, à

laquelle vous appartenez, mon père…

M. Gérard s'arrêta. Puis, après un moment d'hésitation :

– Mon père, reprit-il, croyez-vous à une autre vie ?

Le prêtre regarda le mourant avec une expression qui tenait du mépris.

– Si je ne croyais pas à une autre vie, dit-il, aurais-je dans celle-ci revêtu la robe que je porte ?

M. Gérard poussa un soupir ; le dominicain venait, en effet, de lui donner la preuve de l'étendue de sa foi.

– Oui, je comprends, dit-il ; mais croyez-vous, mon père, que, dans cette autre vie, l'homme trouve la récompense de ses vertus, et le châtiment de ses crimes ?

– À quoi servirait-elle sans cela ?

– Et croyez-vous, mon père, continua le moribond, que la confession soit absolument nécessaire à la rémission de nos péchés, et que le pardon de Dieu ne puisse descendre sur une tête coupable que par l'intermédiaire de son ministre ?

– L'Église nous l'affirme, monsieur.

– Il me semblait, hasarda le mourant, qu'en cas de contrition parfaite…

– Oui, sans doute, répondit le dominicain avec une répugnance marquée à poursuivre cette discussion théologique, sans doute, en l'absence d'un ministre du Seigneur, la contrition parfaite peut remplacer l'absolution.

– De sorte que l'homme qui a la contrition parfaite ?…

Le prêtre regarda le moribond.

– Qui a… ou qui croit avoir ?

M. Gérard se tut.

– Quel pécheur peut se vanter d'avoir la contrition parfaite ? demanda le dominicain ; quel coupable peut affirmer que son repentir est exempt de crainte, son remords pur de terreur ? quel mourant peut dire : « Si, demain, Dieu me rendait les jours qu'il me compte, les heures qu'il me reprend, ces heures, ces jours seraient employés à réparer le mal que j'ai fait ? »

– Moi ! moi ! s'écria le mourant ; moi, je puis dire cela !

– Alors, reprit le prêtre, vous n'avez pas besoin de moi, monsieur.

Et il se leva une seconde fois.

Mais, par un mouvement rapide comme la pensée, la main

décharnée de M. Gérard s'attachait à la robe du moine, tandis que sa voix murmurait :

– Non, non, restez, mon père !... Je me mens à moi-même : ce n'est pas le repentir, ce n'est pas le remords qui me fait parler ; c'est la terreur ! et j'ai besoin du pardon des hommes avant d'affronter la présence de Dieu !... Restez donc, mon père, je vous en supplie !

Dominique se rassit ; puis, avec une sorte de résignation :

– Je suis ici pour faire à votre volonté, et non à la mienne, répondit-il ; sans quoi, Dieu m'est témoin qu'à l'instant même je me retirerais. Vous parlez de terreur ; eh bien, je ne sais pourquoi, mais la terreur que j'éprouve à vous entendre est presque égale à celle qui vous fait hésiter à me parler.

– Mon père, demanda le malade, pensez-vous que je sois aussi près de la mort qu'on le dit ?

– C'est au médecin, et non à moi, qu'il faut demander cela, mon frère, répondit le prêtre.

– Il me semble que j'ai encore des forces et que je puis attendre, mon père... reprit le malade en hésitant. Ne pourriez-vous revenir demain... ou ce soir ?

– Peut-être pouvez-vous attendre ; mais moi, je ne puis revenir : j'ai un triste et pieux devoir à accomplir, et, dans deux heures, je partirai pour la Bretagne.

– Ah ! vous partez... vous quittez Paris... dans deux heures ?

– Oui.

– Pour longtemps ?

– Pour le temps qu'il plaira à Dieu ! je vais consoler un père de la mort de son fils.

– Alors, murmura le malade, mieux vaut que cela soit ainsi... Oui, c'est Dieu lui-même qui vous envoie... Vous partez, n'est-ce pas ? vous partez bien certainement ?

– À moins que Dieu ne permette que le mort que j'accompagne, que le cadavre que je reconduis ne revienne à la vie, oui, je pars bien certainement.

– Et vous êtes sûr que ce miracle est impossible ?

Le cœur de Dominique se serra affreusement ; les terreurs et les hésitations de cet homme, se manifestant ainsi, lui causaient une indicible répulsion.

– Hélas ! oui, dit-il, j'en suis sûr !

Et le bon prêtre passa son mouchoir sur ses yeux afin d'essuyer les larmes qui s'en échappaient, heureux de se réfugier en quelque sorte dans sa propre douleur pour fuir l'égoïste effroi de cet homme qui, sans s'apercevoir de ces larmes, murmurait :

– Oui, oui, cela vaut mieux… Il part dans deux heures, il quitte le pays, il n'y reviendra peut-être jamais… tandis que le curé de Meudon reste, lui !

Alors, faisant un effort suprême :

– Écoutez-moi, mon père, dit-il ; je vais tout vous raconter…

Et, laissant avec un soupir tomber sa tête entre ses mains, le moribond parut se recueillir. Le moine s'accouda au bras du fauteuil sur lequel il était assis.

La chambre, plongée d'abord, par la fermeture des rideaux, dans une obscurité relative, s'était éclairée peu à peu, ou plutôt les yeux du prêtre s'étaient habitués à cette obscurité, à laquelle les lueurs blafardes de la veilleuse d'albâtre donnaient un caractère mystérieux et fantastique.

Vu dans ces ténèbres, le crâne du mourant paraissait plus osseux, plus pâle, plus dépouillé de sa chevelure ; vue ainsi, sa figure semblait plus livide, plus décharnée, plus cadavérique ; sa physionomie plus basse, plus abjecte.

Il commença d'une voix faible, tenant toujours sa tête entre ses mains ; et, aux premiers mots de l'étrange confession, qu'il écoutait sans savoir encore ce qu'il allait entendre, le moine écarta son fauteuil du lit, comme s'il craignait le contact de cette voix, comme s'il voulait en éviter la souillure !

LXIII

Gérard Tardieu.

Ces premiers mots n'avaient cependant rien que de bien naturel, et pouvaient sortir de toutes les bouches

– J'étais resté veuf à trente ans, dit le moribond, et mon premier mariage m'avait causé tant de soucis, que j'avais bien juré de n'en jamais contracter un second. Je n'avais d'autre parent au monde qu'un frère aîné, qui, ayant quitté le pays en 1795, était allé s'embarquer à Toulon, où il avait pris passage sur un bâtiment faisant voile pour le Brésil. Le métier des armes lui répugnait, la culture de la terre lui était antipathique, et commercer en boutique lui faisait horreur ; il ne rêvait que courses, voyages, aventures, et les pays lointains étaient pour lui autant de terres promises.

« Parmi tous ces pays, le Brésil fut celui auquel il donna la préférence ; il s'embarqua donc pour Rio de Janeiro, n'emportant avec lui qu'une petite pacotille dont la valeur ne montait certes pas à la somme de mille écus. Je ne reçus de lui que trois lettres : la première en 1801 ; il me disait, dans cette lettre, qu'il avait fait fortune, et m'invitait à aller le rejoindre ; j'avais horreur de la mer : je refusai. En 1806, je reçus sa seconde lettre ; il m'écrivait qu'il avait tout perdu, et que j'avais bien fait de demeurer en France. Je fus onze ans sans entendre parler de lui et sans en avoir aucune nouvelle, ni directement ni indirectement. Enfin, en 1817, il m'écrivit de nouveau : c'était la troisième fois seulement depuis son départ, et il y avait vingt-deux ans qu'il était parti ! Il avait refait sa fortune, qui s'élevait à plusieurs millions ; il était marié et père de deux enfants ; il m'annonçait son prochain retour, et n'avait pas, me disait-il, de plus cher désir, maintenant qu'il était millionnaire, que de revoir la France et d'y vivre auprès de moi !

« En effet, au mois de juin 1817, il arriva à Paris, et je reçus de lui un mot par lequel il m'invitait à venir le rejoindre en toute hâte.

« Il avait perdu sa femme pendant la traversée ; il était au désespoir, et mon amitié fraternelle pouvait seule adoucir son chagrin. J'avais moi-même grand désir de revoir mon frère, pour lequel j'avais, malgré son absence et mon âge, gardé une tendre

affection de jeune homme. Au reçu de sa lettre, je résolus donc de partir, et je fis mes adieux à mes bons amis de Vic-Dessos(1).

À ce nom, le moine releva la tête.

– De Vic-Dessos ! dit-il ; vous habitiez Vic-Dessos, dans l'Ariège ?

– C'est là que je suis né, répondit le moribond ; je n'ai quitté ce village que pour venir à Paris, et plût au ciel que je ne l'eusse jamais quitté !

Le moine attacha sur le mourant un regard curieux qui ne paraissait pas exempt d'une certaine inquiétude ; mais celui-ci, sans remarquer le mouvement, presque imperceptible d'ailleurs, que n'avait pu réprimer le moine, continua :

– J'arrivai à Paris après un voyage de huit jours, et je trouvai mon frère Jacques changé, au point que je ne le reconnus pas ; lui, au contraire, me reconnut tout de suite et m'embrassa avec une affection qui, à cette heure même, me fait venir les larmes aux yeux… Un terrible supplice pour moi serait de sentir éternellement sur mes joues l'impression de ces deux baisers si tendres !

Le mourant passa son mouchoir sur son front couvert de sueur, et, pendant quelques instants, sembla s'abîmer dans ses souvenirs.

Dominique le considérait, pendant ce temps, avec une curiosité croissante : il était visible qu'il avait envie de lui adresser la parole, de le questionner, de l'interroger, et qu'une voix intérieure lui disait de n'en rien faire, ou du moins d'attendre encore.

M. Gérard pria le moine de lui passer un flacon de sels qui était sur la table de nuit, et, après avoir respiré le flacon à plusieurs reprises, il continua :

– Le pauvre Jacques était aussi pâle, aussi maigre, aussi défait que je le suis en ce moment ; on eût dit que, comme moi à cette heure, il n'avait plus qu'un pas à faire pour heurter à la porte de son tombeau… Il me raconta la mort de sa femme avec des sanglots qui attestaient sa douleur ; puis il fit appeler ses enfants pour me montrer en eux tout ce qui lui restait d'elle. On les amena ; c'étaient deux enfants admirablement beaux ; l'aîné, le garçon, blond, frais et rose comme l'était sa mère ; la fille, brune, au teint pâle, avec de magnifiques cheveux, des sourcils et des yeux noirs. La petite fille surtout était charmante, avec ses joues dorées par le soleil du Brésil comme les raisins de nos pays ! Elle avait quatre ans : on l'appelait Léonie ; le petit garçon en avait six : on l'appelait Victor.

« Chose étrange ! et dont je me souviens à cette heure

seulement, tous deux semblèrent effrayés à ma vue et refusèrent de m'embrasser. Jacques eut beau leur répéter : « Mais c'est mon frère ! mais c'est votre oncle ! » la petite fille se prit à pleurer et le petit garçon se sauva dans le jardin. Le père essaya de les excuser auprès de moi. Pauvre Jacques ! il adorait ses enfants, ou plutôt, son amour pour eux allait jusqu'à la folie ; il ne pouvait les regarder sans pleurer, tant ils lui rappelaient sa femme, le garçon par les traits, la fille par le caractère. Il en résultait que ces enfants, malgré l'amour immense qu'il avait pour eux, lui causaient presque autant de chagrin que de joie, et que, quand il les regardait trop longtemps, il disait, d'une voix étouffée, à leur gouvernante : « Emmène-les, Gertrude ! »

« J'avais une grande tendresse pour mon frère : son état m'inquiétait sérieusement. Outre cette douleur qui le minait – mais dont, avec le temps, l'amour de ses enfants et mes soins, il eût pu guérir –, il était, à certaine époque de l'année, vers l'automne, en proie à une fièvre paludéenne dont il avait été saisi dans un voyage qu'il avait fait à Mexico, de laquelle il n'avait jamais pu se débarrasser, et qui le reprenait avec une nouvelle force depuis son retour en France. Nous consultâmes les meilleurs médecins de Paris ; leur science échoua devant cet empoisonnement du poumon, et le résultat des consultations fut qu'on engagea mon frère à aller habiter la campagne – c'est l'ordonnance que l'on prescrit à ceux auxquels on n'a plus rien à ordonner –. Je voyais, pour ainsi dire, sur le visage de Jacques, la trace qu'y laissait chaque journée : le soir, il était plus pâle, plus faible que le matin ; le matin, que la veille… je me mis à la recherche d'une maison de campagne, et, un jour, en revenant de Fontainebleau, je vis, près de la Cour-de-France, à cinq lieues environ de Paris, une affiche où l'on annonçait la mise en vente d'une grande maison de campagne située à Viry… »

– À Viry-sur-Orge ? interrompit le prêtre avec la même intonation qu'il avait dit : « À Vic-Dessos », et en couvrant le moribond d'un regard de plus en plus interrogateur.

– Oui, à Viry-sur-Orge, répéta M. Gérard. Vous connaissez ce pays ?

– Pour en avoir entendu parler, oui… mais je ne l'ai jamais habité ; je ne l'ai même jamais vu, répondit le prêtre d'une voix légèrement altérée.

Mais le malade était trop préoccupé de ses propres pensées pour faire attention à celles que son récit pouvait éveiller dans l'esprit ou dans les souvenirs de son auditeur.

Il reprit :

– Viry-sur-Orge est situé à un quart de lieue, à peu près, de l'endroit où je me trouvais : je me dirigeai vers ce hameau qu'un paysan m'indiqua, et, un quart d'heure après, j'étais devant la maison ou devant le château qui, plus tard, devait m'appartenir.

Le prêtre, à son tour, passa son mouchoir sur son front ; on eût dit que chaque période du récit du malade faisait briller à ses yeux de ces lueurs étranges comme on en rêve, et à l'aide desquelles on essaie inutilement de reconstruire un événement écoulé dans le passé.

– On arrivait à la maison, poursuivit M. Gérard, par une longue avenue plantée de tilleuls ; puis, l'antichambre et la salle à manger franchies, on se trouvait, de l'autre côté, sur un immense perron de pierre, du haut duquel on avait sous les yeux un tableau vraiment féerique. C'était un parc entouré de chênes séculaires se reflétant dans une belle et profonde pièce d'eau qui, la nuit, semblait un vaste miroir d'argent ; les bords de ce petit lac étaient couverts de joncs, d'aunes et de roseaux ; de larges nymphéas s'élargissaient à sa surface, et les dix ou douze arpents qui lui servaient de cadre étaient plantés de fleurs de toutes espèces, de tous pays, de toutes couleurs, de tous parfums ; à cinq cents pas du château, l'air était embaumé comme l'est l'atmosphère à deux lieues de la ville de Grasse. Assurément, cette habitation était celle de quelque grand amant de la nature ; car on voyait assemblées là toutes les merveilles végétales de la création… Oh ! mon Dieu ! murmura le malade, maintenant que j'y songe, il me semble que l'on eût pu être bien heureux dans un tel paradis !…

« Je visitai la maison : l'intérieur était digne de l'extérieur. C'était, en somme, un vieux château meublé, du haut en bas, dans le goût moderne, riche, élégant et confortable tout à la fois. Il me fut montré par une femme qui avait été au service de l'homme auquel il avait appartenu. Le propriétaire et les héritiers étaient nombreux, on faisait vendre le château pour concilier tous les intérêts.

« La femme qui me servait de guide dans cette visite n'avait pas auprès du défunt de qualité bien déterminée : elle s'intitulait sa femme de confiance, et passait dans la pays pour avoir hérité de l'argent comptant qu'il pouvait y avoir dans la maison au moment où le maître était mort. C'était une femme de trente ans, grande, forte, et qu'à son accent basque, on reconnaissait facilement pour être de nos pays ; elle avait dans le regard, dans la tournure, dans les manières, quelque chose de viril qui me répugna d'abord. À mon accent aussi, elle me reconnut pour un voisin du pays basque,

et, s'appuyant sur notre compatriotisme, elle se recommanda à moi pour le cas où j'achèterais le château, soit en mon nom, soit au nom d'une autre personne, s'offrant à rester dans la maison au titre qu'elle y avait auparavant, et même, faute de mieux, comme femme de chambre ou comme cuisinière.

« Je lui dis que c'était pour mon frère, et non pour moi, que j'agissais ; que j'étais, personnellement, aussi pauvre que mon frère était riche ; j'ajoutai que je craignais que mon cher Jacques n'eût pas à jouir longtemps de sa fortune. Alors elle me vanta l'air du pays, la salubrité de la situation, le voisinage de Paris, où l'on pouvait se rendre en une heure, et surtout la modicité du prix de cette splendide propriété, que l'on donnerait pour cent vingt mille francs, et peut-être même pour cent mille – tant les héritiers étaient pressés de toucher leur part d'héritage – à celui qui offrirait de payer comptant.

« Mon frère était tout à fait dans ces conditions-là ; à mon avis, la propriété lui convenait à merveille, et je promis à Orsola Poutaé – c'était ainsi qu'on nommait la femme de confiance de l'ancien propriétaire – d'user de tout mon ascendant sur l'esprit de mon frère, d'abord pour qu'il achetât le château, ensuite pour qu'il la gardât près de lui. – Je vous parle longuement de cette femme, à cause de l'influence terrible qu'elle a eue sur ma vie…

« À peine l'eus-je quittée, au reste, que je m'étonnai de lui avoir promis ma protection auprès de Jacques : l'impression qu'elle avait produite sur moi, je le répète, était plutôt répulsive que sympathique. Mais, en revanche, je trouvais la propriété si merveilleusement belle, j'en fis un tel éloge à mon frère, qu'il me donna plein pouvoir pour traiter, et que, huit jours après, j'en avais fait l'acquisition en son nom, au prix de cent mille francs.

« L'installation eut lieu le jour même du versement du prix chez le notaire de Corbeil. Notre domestique se composait d'un jardinier, d'un valet de pied, d'une cuisinière et de la femme de chambre chargée du soin des enfants ; plus, d'un jeune chien, moitié saint-bernard, moitié terre-neuve, que le maître de l'hôtel habité par mon frère, à Paris, lui avait cédé sur la demande des enfants, qui, jouant avec lui du matin au soir, n'avaient pas voulu s'en séparer : les enfants l'avaient appelé Brésil, en souvenir de la terre où ils étaient nés.

« D'après ma recommandation, on adjoignit Orsala à tout ce personnel. Le jour même, elle fit pour tout le monde ce qu'elle avait fait pour moi, c'est-à-dire qu'elle montra à mon frère le château dans tous ses détails, installa chacun dans son appartement ou à son poste, et prit, dès le premier moment, sous

une apparente humilité, cette position de femme de confiance qu'elle occupait près de son ancien maître.

« Au reste, personne n'avait à se plaindre de la manière dont elle avait ordonné les choses : on eût dit qu'elle avait consulté chacun dans ses goûts et l'avait servi selon ses désirs. Il n'était pas jusqu'à Brésil qui n'eût une niche magnifique où il se fût trouvé le plus fortuné des chiens, s'il n'eût regardé avec inquiétude une chaîne scellée au mur, laquelle semblait menacer sa liberté à venir.

« Tout était si confortable dans cette nouvelle habitation, que la vie y fut facile et commode pour tous dès le premier jour. Nous y passâmes la fin de l'été, puis l'automne. Il avait été question de revenir pour l'hiver à Paris ; mais Jacques préféra la campagne avec tous ses désagréments – qui disparaissent, d'ailleurs, en partie à l'aide d'une grande fortune –, Jacques préféra la campagne au séjour de Paris.

« Nous arrivâmes ainsi au mois de février 1818, l'état de mon pauvre frère empirant de jour en jour. Un matin, il m'appela dans sa chambre à coucher, renvoya les enfants, et, quand nous fûmes seuls :

« – Mon cher Gérard, me dit-il, nous sommes des hommes ; nous devons parler et surtout agir en hommes.

« J'étais assis près de son lit, et, devinant le sujet dont il allait être question, j'essayai de le rassurer sur sa santé ; mais lui, me tendant la main :

« – Frère, reprit-il, je sens ma vie qui s'en va à chaque haleine, et je ne regretterais pas l'existence, puisque la mort doit me réunir à ma chère femme, si l'avenir de mes deux enfants ne m'inquiétait profondément. Je sais qu'en te les léguant, je les laisse à un autre moi-même ; mais, par malheur, tu n'es pas père, toi, et on ne le devient jamais complètement des enfants des autres. D'ailleurs, il y a deux choses à surveiller chez les enfants : la vie matérielle, c'est-à-dire celle du corps ; la vie intellectuelle, c'est-à-dire celle de l'esprit. Tu me répondras que l'on peut mettre le garçon dans un grand collège, la fille dans un excellent couvent ; j'y ai pensé, mon ami ; mais les pauvres enfants sont habitués aux fleurs, aux grands bois, à l'air des champs, aux rayons du soleil, et je tremble à l'idée de les enfermer dans ces prisons qu'on appelle des pensions, dans ces cellules que l'on nomme des dortoirs ! puis, à mon avis, il n'y a de grand arbre que celui qui pousse au grand jour. Donc, je t'en prie, mon cher Gérard, pas de collège, pas de couvent pour les pauvres enfants !

« Je m'inclinai.

« – Tout ce que tu voudras, frère, lui dis-je ; ordonne, j'obéirai.

« – Depuis longtemps, reprit Jacques, je songeais à mettre près d'eux un précepteur, un médecin, pour ainsi dire, de leur vie morale ; seulement, je ne savais sur qui arrêter mon choix, lorsque Dieu, qui veut sans doute me donner cette tranquillité au moment de ma mort, a permis qu'un de mes amis revînt hier de quinze cents lieues pour me tirer d'embarras.

« Effectivement, la veille, un inconnu avait demandé Jacques, refusant de dire son nom ; il avait été introduit dans sa chambre et était resté près d'une heure avec lui.

« – Tu veux parler de cet homme qui est venu hier ? dis-je à Jacques.

« – Oui, me répondit-il ; c'est un homme que j'ai connu autrefois et que j'ai revu à de longs intervalles ; mais, si peu que je l'aie vu, j'ai pu apprécier son jugement, sa droiture, sa bonté ; dans deux ou trois occasions, où il a bravement payé de sa personne, j'ai pu apprécier son courage. Peu d'hommes m'ont inspiré, au premier abord, une sympathie que le temps ait mieux justifiée ; il m'a rendu autrefois un service dont je lui serai reconnaissant jusqu'à l'heure de ma mort…

Le jeune moine prêtait une attention croissante au récit du moribond ; depuis quelques instants, il semblait que ce récit, par un point inconnu, le touchât personnellement.

M. Gérard continua.

– Des affaires de la nature la plus grave, des intérêts qui touchent aux plus hautes questions politiques de ce pays – intérêts et affaires que je connais, mais qu'il ne m'est point permis de faire connaître, même à toi, reprit mon frère – l'ont forcé de s'exiler deux fois de la France, et l'obligent, aujourd'hui qu'il y rentre, à s'y tenir à peu près caché. Hier, il venait me demander un abri contre les haines et les soupçons qui le poursuivent, soupçons et haines, d'ailleurs, qui n'ont rien que d'honorable pour lui. Frère, je songe à cet homme pour l'éducation de mes enfants…

La respiration du moine devenait plus pressée, et, de temps en temps, il passait son mouchoir sur son front. On eût dit qu'il était en proie à un combat intérieur, à une profonde agitation morale ; ce fut au point que le malade s'en aperçut.

– Souffrez-vous, mon père ? demanda-t-il en s'interrompant, et avez-vous besoin de quelque chose ? En ce cas, sonnez Marianne.

Puis, à voix basse, il ajouta :

– J'en ai encore pour longtemps, hélas ! car, autant que je le

puis, je retarde l'aveu terrible… Ayez patience, mon père, je vous en supplie !

– Continuez, dit le prêtre.

– Où en étais-je ?… Je n'en sais plus rien.

– Votre frère Jacques vous vantait la moralité et le courage de son ami, de celui qu'il voulait donner pour précepteur à ses enfants.

– Oui, c'est vrai…

« – C'est un homme d'une érudition profonde, ajouta Jacques, et qui connaît le monde depuis les hautes jusqu'aux basses régions : langues anciennes, langues modernes, histoire, sciences et arts, il sait tout : c'est une encyclopédie vivante, et, si j'étais sûr qu'il pût demeurer avec toi jusqu'à la majorité de mes enfants, je mourrais presque sans regret.

« – Qui l'en empêcherait ?

« – La gravité des affaires qui le préoccupent, et qui sont de telle nature, que, d'un instant à l'autre, il peut être contraint de s'éloigner, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours… Dans tous les cas, s'il était forcé de te quitter, je te chargerais de pourvoir à son remplacement : il a un fils qui se destine à l'état ecclésiastique… »

– Pardon, dit Dominique en se levant, je ne puis pas, je ne dois pas écouter plus longtemps votre confession, monsieur.

– Et pourquoi cela, mon père ? demanda M. Gérard d'une voix altérée.

– Parce que, répondit le moine d'une voix aussi altérée peut-être que celle du moribond, parce que je vous connais, et que vous ne me connaissez pas ; parce que je sais qui vous êtes, et que vous ne savez pas qui je suis.

– Vous me connaissez ? vous savez qui je suis ? s'écria le malade avec l'expression de la plus profonde terreur. C'est impossible !

– Vous vous nommez Gérard Tardieu, n'est-ce pas, et non point tout simplement Gérard ?

– Oui… mais vous, qui êtes-vous ? comment vous nommez-vous ?

– Moi, je me nomme Dominique Sarranti.

Le malade jeta un cri d'effroi.

– Je suis fils, continua le moine, de Gaetano Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et qui est innocent, je le jure !

Le moribond, qui s'était soulevé sur son lit, retomba la face contre son oreiller en poussant un gémissement étouffé.

– Vous voyez bien, dit le moine, que ce serait vous tromper, que d'écouter plus longtemps votre confession, puisque, au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez calomnié et déshonoré le père !

Et, repoussant violemment son fauteuil, le dominicain fit un mouvement vers la porte. Mais, pour la troisième fois, il se sentit arrêté par sa robe.

– Non, non, non ! restez, au contraire ! cria le mourant de toute la force de sa voix, restez ! c'est la Providence qui vous amène ; restez ! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait !

– Vous le voulez ? dit le moine. Prenez garde ! je ne demande pas mieux, et il m'a fallu un effort surhumain pour vous déclarer qui j'étais, et pour ne pas abuser du hasard qui m'avait conduit près de vous.

– Dites la Providence, mon frère ! dites la Providence ! répéta le moribond. Oh ! j'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su vous y trouver, pour vous forcer à écouter l'aveu, le terrible aveu qu'il me reste à vous faire !

– Vous le voulez ? dit une seconde fois Dominique.

– Oui, répondit le malade, oui, je vous en prie, je vous en supplie ! oui, je le veux !

Le moine, tout frissonnant, retomba sur son fauteuil, les yeux au ciel, et murmurant tout bas :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je entendre ?

LXIV

Où un chien hurle, où une femme chante.

Après ce qu'il venait de découvrir par un si étrange concours de circonstances, il fallut que frère Dominique fit sur lui-même un bien violent effort pour que son visage ne trahît point le trouble qui l'agitait.

Nous l'avons dit quand nous avons essayé de montrer au lecteur ce magnifique portrait de Zurbaran détaché de sa toile : la démarche, la physionomie, la parole du jeune moine, tout en lui portait l'empreinte d'une tristesse morne et profonde, mais voilée et silencieuse.

Les causes de cette tristesse, dont il n'avait jamais fait confidence à personne, nous allons les voir se dérouler avec la confession de Gérard Tardieu, ou plutôt avec le récit des dernières années de cet homme, que tout le village de Vanves et tous les villages environnants appelaient le bon, l'honnête, le vertueux M. Gérard.

Celui-ci reprit d'une voix faible, fréquemment interrompue par des sanglots, des soupirs et des gémissements :

– « Quant à ma fortune, continua mon frère, son partage est bien simple, et je crois, depuis le temps que je pense à ma mort, avoir tout prévu. Voici la copie de mon testament, déposé chez M. Henry, notaire à Corbeil ; je te la remets, et tu vas la lire, pour voir s'il n'y a point quelque oubli ou quelque omission à réparer. Je pense, toutefois, que tu n'y trouveras rien à redire, car l'emploi de ma fortune est bien facile. Je laisse un million à chacun de mes enfants ; je désire que, sauf la dépense nécessaire à leur éducation et à leur entretien, le revenu de ces deux millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité. – C'est à ton amitié que je confie le soin d'y veiller, mon cher Gérard. – Quant à toi, comme je connais la simplicité de tes goûts, je te laisse, à ton choix, soit une somme de cent mille écus en argent, soit une rente viagère de vingt-quatre mille francs. Si l'idée te venait de te remarier, tu prendrais, sur les revenus accumulés des enfants, ou six autres mille francs de rente, ou une autre somme de cent mille francs. Si l'un des deux enfants mourait, je désire que le survivant hérite de l'autre en totalité ; si tous deux mouraient…

« Et, à cette seule pensée, la voix de mon pauvre frère devint presque inintelligible.

« – Si tous deux mouraient, comme ils n'ont pas au monde d'autre parent que toi, tu deviendrais leur héritier. Je laisse particulièrement à tous ceux qui m'ont servi des marques de ma reconnaissance : tu n'auras point à t'en inquiéter. J'ai jugé inutile de spécifier dans mon testament les sommes que tu devrais consacrer à l'éducation de mes enfants ; cette dépense sera réglée par toi, sans profusion comme sans parcimonie. Cependant, il y a un point sur lequel je fixerai ton attention ; je te prie de ne pas donner à mon ami Sarranti moins de six mille francs par année ; le dévouement des hommes qui élèvent nos enfants ne m'a jamais paru suffisamment récompensé, et, si j'étais le directeur de l'instruction publique en France, je voudrais que les professeurs, qui passent leur vie à former le cœur et l'esprit de la génération nouvelle, fussent autrement rétribués que les laquais qui servent à brosser leurs habits !... »

Le moine appuyait son mouchoir, non plus sur son front pour en essuyer la sueur, mais sur sa bouche pour en étouffer les sanglots.

Cette suprême précaution de Jacques Tardieu, afin de sauvegarder la dignité de son ami, le touchait au plus profond du cœur.

– « Si l'un des deux enfants mourait, continua le malade exprimant toujours les dernières volontés de son frère, cent mille francs, sur la fortune du mort, seraient prélevés pour Sarranti ; si tous deux mouraient, deux cent mille... »

Dominique se leva et alla se jeter sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, pour y pleurer quelques instants tout à son aise. En s'éloignant du lit, il ne put s'empêcher de laisser tomber sur le malade un regard de suprême dédain.

Mais il ne lui fallut que quelques secondes pour vaincre son émotion, et, quittant cette espèce de solitude momentanée qu'il avait été chercher, il se rapprocha d'un pas lent et grave du lit du mourant.

Son œil était sombre et plein d'interrogations, et il était évident qu'il attendait avec impatience la suite de cette confession, dont il eût voulu presser le récit, mais dont, cependant, il désirait ne perdre aucun détail.

De son côté, le malade était tellement accablé, et par les efforts qu'il avait faits pour parler si longtemps, et par l'émotion qu'il avait éprouvée, qu'il était retombé livide sur son oreiller et paraissait évanoui.

Le dominicain trembla à cette idée, que M. Gérard pouvait mourir avant d'avoir achevé sa confession, et, par conséquent, le laisser dans l'ignorance de faits qu'il avait le plus grand intérêt à connaître.

Il s'approcha donc de cet homme avec moins de répugnance apparente, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

– Mon frère, répondit le malade, donnez-moi une cuillerée de ce cordial qui est sur la cheminée… Dussé-je mourir à la peine, je veux tout vous dire d'un seul coup !

Le moine présenta au moribond une cuillerée de l'élixir ; à peine M. Gérard l'eut-il avalée, qu'il parut, en effet, recouvrer quelque force, et que, faisant signe à Dominique de reprendre sa place au chevet du lit, il continua :

– Mon frère me remit donc la copie du testament, et j'eus beau protester contre la générosité qu'il déployait envers moi ; lui dire qu'habitué à vivre avec quinze ou dix-huit cents francs par an, je n'avais besoin ni d'un si gros capital ni d'une si forte rente ; il ne voulut rien entendre, et ferma tout discussion en me répondant que le frère d'un homme qui laissait deux millions de fortune à ses enfants, qu'un tuteur qui avait à diriger pour ses pupilles une fortune de deux cent mille livres de rente susceptible de se doubler, ne devait pas, aux yeux mêmes de ces neveux, avoir l'air de vivre à leurs dépens, comme un parasite étranger. J'acceptai donc, le cœur rempli à la fois de tristesse et de reconnaissance ; car, jusque-là, mon père, je méritais ce titre d'honnête homme que j'ai usurpé depuis, et j'eusse consenti, non seulement à perdre cette fortune que me laissait mon frère, mais encore ma fortune personnelle, si j'eusse eu une fortune quelconque, pour sauver la vie de mon pauvre frère, ou seulement la prolonger de quelques années. Malheureusement, la maladie était mortelle, et, le lendemain de cette conversation, à peine Jacques eut-il la force de serrer la main de… votre père, dit le malade avec effort ; de votre père, répéta-t-il comme pour s'affermir, qui arriva au château dans l'après-midi… Je ne vous ferai pas le portrait de M. Sarranti, mon frère ; mais laissez-moi vous dire quelques mots de la première impression que me fit sa présence. Jamais, je puis le jurer devant Dieu et devant vous, jamais le visage d'une créature humaine ne m'inspira une sympathie plus vive, un respect plus profond. La loyauté qui faisait le caractère principal de sa physionomie attirait spontanément la confiance, et, dès la première vue, on était prêt à lui ouvrir ses bras et son cœur ! Il vint, le soir même, s'installer à la maison, sur les prières de Jacques, qui avait déclaré vouloir fermer les yeux entre ses deux meilleurs amis, c'est-à-dire entre M.

Sarranti et moi. À peine arrivé, il monta dans ma chambre et me dit :

« – Monsieur Gérard, ne trouvez pas mauvais que, dès mon entrée dans la maison, je débute par vous demander un important service.

« – Parlez, monsieur, lui dis-je ; l'estime et l'amitié que mon frère a pour vous me donnent le droit de vous dire ce qu'il vous dirait lui-même : « Mon cœur et ma bourse sont à vous ! »

« – Merci, monsieur, répondit votre père, et je serai véritablement heureux le jour où vous pourrez mettre ma reconnaissance à l'épreuve. Mais le service que je réclame en ce moment est un acte de pure confiance ; voilà pourquoi je m'adresse à vous, le peu d'espoir que nous avons de conserver longtemps encore notre pauvre Jacques m'interdisant la joie de m'adresser à lui.

« – En quoi puis-je justifier votre confiance et me substituer à mon frère ? demandai-je.

« – Voici, monsieur.

« J'écoutai.

« – Je suis chargé, continua M. Sarranti, par une personne dont il ne m'est point permis jusqu'ici de dire le nom, de placer chez un notaire une somme de cent mille écus que je porte avec moi dans ma malle : cette somme, entendez bien, je désire en faire simplement le dépôt, et non le placement ; peu m'importe qu'elle ne rapporte rien, pourvu que, d'un jour à l'autre, et selon les besoins de la personne dont je suis mandataire, je puisse la reprendre à première réquisition.

« – Rien de plus facile, monsieur, et, tous les jours, on dépose, à ces conditions-là, une somme plus ou moins forte chez un notaire.

« – Merci, monsieur ; me voilà rassuré sur un point. Maintenant, veuillez me tranquilliser sur l'autre, c'est-à-dire sur le principal, sur celui où gît véritablement le service que je vous demande.

« – Dites.

« – Cette somme ne peut être placée sous mon nom, car tout le monde connaît mon manque absolu de fortune ; elle ne peut être placée sous celui de votre cher frère, puisque, d'un moment à l'autre, Dieu va le rappeler à lui. Je désirerais donc qu'elle fût placée…

« – Sous mon nom ? me hâtai-je de dire simplement.

« – Oui, monsieur ; et voilà le service que j'avais à vous

demander.

« – J'eusse désiré que la chose fût plus importante, monsieur, car ce n'est pas même un service que vous réclamez de moi, c'est une simple complaisance. Quand il vous plaira de faire le dépôt de cette somme, vous me le direz, j'accomplirai votre désir, et vous remettrai personnellement une contre-lettre, pour que vous puissiez, en cas d'accident, de départ, de mort subite, vous substituer à moi, et vous présenter au notaire comme le véritable propriétaire de l'argent.

« – Si l'argent était à moi, dit Sarranti, je refuserais cette garantie, que je regarderais comme inutile ; mais, je vous le répète, il ne m'appartient pas, et est destiné à servir de hauts intérêts. J'accepte donc, non seulement le service, mais encore toutes les sûretés que vous voudrez bien m'offrir pour faciliter, au moment donné, ou le retrait total ou l'emploi partiel de la somme déposée.

« – Remettez-moi cette somme, monsieur, et, dans une heure, elle sera déposée chez M. Henry.

« M. Sarranti avait, en effet, dans sa malle, les trois cent mille francs en or ; nous les comptâmes, puis je les enfermai dans une cassette ; j'en donnai un récépissé dans la forme convenue ; je fis mettre le cheval à la voiture et je partis pour Corbeil.

« Une heure et demie après, j'étais de retour à la maison. M. Sarranti était au chevet du lit de mon frère, qui allait de plus en plus mal. Jacques m'avait demandé deux ou trois fois ; son état était désespéré et le médecin ne répondait point qu'il passât la nuit. En effet, vers deux heures du matin, il demanda à voir une dernière fois ses enfants. Gertrude, qui veillait avec nous, les alla prendre dans leur lit et les lui amena tout pleurants. Les pauvres petits versaient des larmes sans se rendre bien parfaitement compte de leur malheur ; ils sentaient instinctivement que quelque chose de mystérieux, de sombre, d'infini, planait sur eux – c'était la mort !

« Jacques bénit les deux enfants, qui se mirent à genoux près de son lit ; puis il les embrassa et fit signe à Gertrude de les emmener. Les enfants ne voulaient pas sortir ; leurs larmes se changèrent en sanglots et leurs sanglots en cris, lorsqu'on les força de quitter la chambre. Ce fut une scène d'une profonde tristesse, d'un effroyable déchirement, et j'ai bien peur, pour ma punition, d'entendre ces cris pendant toute l'éternité…

« Puis, ajouta le moribond, d'autres cris plus déchirants encore !… »

Le malade s'affaissa une seconde fois. Le prêtre craignit, en prodiguant l'élixir qui lui avait rendu des forces, de nuire à son efficacité : il se contenta donc, pour cette fois, de lui faire respirer des sels, et, en effet, ce réactif suffit.

M. Gérard rouvrit les yeux, poussa un soupir, essuya la sueur qui coulait sur son front, et reprit :

– Une heure après la sortie des enfants, mon frère expira. Du moins, son agonie fut douce, et, comme il l'avait désiré, il mourut dans nos bras… dans les bras de deux honnêtes gens, monsieur ! car, jusqu'à l'heure de la mort de mon frère, je n'ai point, je ne dirai pas seulement une mauvaise action, mais même une mauvaise pensée à me reprocher.

« Le lendemain, ou plutôt le jour même, de grand matin, on éloigna les enfants ; Gertrude et Jean les emmenèrent à Fontainebleau, où ils devaient passer deux jours, et où, aussitôt les derniers devoirs rendus à son ami, M. Sarranti irait les rejoindre. Ils demandèrent pourquoi on ne leur permettait pas d'embrasser leur père avant de partir ; on leur répondit que leur père n'était pas réveillé ; mais alors, l'aîné, Victor – je ne sais pas, mon père, comment j'ose prononcer ce nom ! – l'aîné, qui commençait à avoir quelque idée de la mort, objecta :

« – On nous a déjà dit une fois que maman dormait ; on nous a déjà emmenés ainsi, un matin, et nous n'avons jamais revu maman ! Papa est allé la rejoindre et nous ne le reverrons jamais non plus !

« Mais la petite fille, qui avait cinq ans à peine, répondit :

« – Pourquoi papa et maman nous abandonneraient-ils, puisque nous sommes bien sages, que nous ne faisons de mal à personne, et que nous les aimons bien ?

« Oh ! en effet, pauvres enfants ! pourquoi votre père vous abandonnait-il, et surtout, en vous abandonnant, pourquoi vous remettait-il entre de pareilles mains ? »

Et le malade regarda ses mains décharnées comme lady Macbeth regarde sa main sanglante, quand elle dit : « Oh ! toute l'eau du vaste Océan ne suffirait point à laver cette petite main ! (1) »

– Enfin, poursuivit M. Gérard, les enfants partirent ; mais Gertrude avait peine à les contenir ; ils tendaient leurs bras hors de la calèche en criant :

« – Nous voulons embrasser papa !

« On fut obligé de fermer les vitres.

« Nous nous occupâmes alors de remplir les derniers devoirs que nous imposait la mort de ce pauvre frère. Il n'avait fait aucune recommandation particulière pour l'inhumation ; nous déposâmes son corps dans le cimetière de Viry. L'enterrement fut ce qu'il pouvait être dans un village, et, sur sa tombe encore ouverte, je remis au curé qui disait les prières des morts mille écus pour les pauvres, afin que les prières de ceux dont, même après sa mort, il soulageait le malheur, se mêlassent à celles du prêtre.

« Comme il l'avait promis, M. Sarranti, en sortant du cimetière, s'achemina vers Fontainebleau. Il devait, le lendemain ou le surlendemain, revenir avec les enfants ; mais, avant de nous séparer, fondant en larmes tous les deux au souvenir de celui que nous avions perdu, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre… Oh ! pardonnez-moi d'avoir accusé, calomnié, flétri un homme que j'avais pressé contre mon cœur ! s'écria le malade s'adressant à frère Dominique ; mais, vous le verrez, j'étais fou quand j'ai commis ce crime, et, Dieu merci, ce crime peut être réparé. »

Le moine, nous l'avons dit, était impatient d'entendre la fin de cette confession que le mourant avouait lui-même être terrible ; si terrible, que, quelle que fût sa faiblesse, celui qui la faisait en éloignait autant que possible la conclusion.

Il pria donc M. Gérard de continuer.

– Oui, oui, murmura celui-ci ; mais voilà le difficile, de continuer ! et il est bien permis au voyageur qui n'a, jusqu'aux deux tiers de sa route, parcouru que de riches plaines et de fertiles vallées, d'hésiter un instant avant de s'engager dans des marais fétides, au milieu de précipices mortels et d'insondables abîmes !

Le dominicain, tout impatient qu'il était, garda le silence et attendit.

L'attente ne fut pas longue ; soit que le malade sentit que sa force revenait, soit qu'il craignît, au contraire que ce qui lui restait de force ne l'abandonnât tout à fait, il reprit :

– Je revins seul au château, abandonné, puisque, depuis deux jours, les enfants l'avaient quitté, emmenés par Jean et Gertrude, et que M. Sarranti venait de partir pour les rejoindre. J'étais triste et sombre : j'avais un deuil mortel, non seulement sur les habits, mais encore dans le cœur : deuil à la fois de mon frère mort et de quarante-cinq années d'honneur qui allaient mourir ! J'eusse oublié le chemin du château, que j'y eusse été guidé par les hurlements douloureux de Brésil. On dit que les chiens voient l'invisible déesse qu'on appelle la Mort, et que, quand toute la

nature se tait sur son passage, eux seuls la saluent de leurs lugubres et prophétiques aboiements. Les cris du chien pouvaient faire croire à la vérité de cette sombre légende. Aussi, heureux de retrouver, même chez un animal, une douleur qui répondît à la mienne, j'allai à lui comme je serais allé à une créature humaine, à un ami !

« Mais, à peine Brésil m'eut-il aperçu, qu'il s'élança, non pas vers moi, mais contre moi, de toute la longueur de sa chaîne, les yeux ardents, la langue sanglante, les dents affamées. J'eus peur de cette colère sans la comprendre : je ne caressais pas ordinairement le chien, mais je ne le maltraitais pas non plus. Il adorait mon frère et les enfants. Pourquoi cette haine contre moi ? L'instinct l'emporte donc quelquefois sur l'intelligence ?

« Je continuai à m'avancer vers le château. Là, un autre bruit affecta mon oreille : dans cette maison d'où un cadavre venait de sortir, où le chien se lamentait, où l'homme essuyait encore ses yeux, une voix de femme chantait ! Cette voix était celle d'Orsola.

« Indigné, et dans l'intention de lui imposer silence, je m'approchai de la salle à manger, d'où la voix paraissait sortir. À travers l'entrebâillement de la porte, je vis Orsola dressant, en l'absence de tout le monde, le déjeuner, tout en chantant, dans le patois basque, cette chanson de notre pays – chanson impie, cynique, révoltante en un pareil moment :

Le bonheur est fait pour les dieux,

Qui laissent la plaisir aux hommes ;

Bénissons ceux qui vont aux cieux,

Mais consolons le cœur de ceux

Qui restent au monde où nous sommes !

« Je ne saurais vous dire, mon père, la profonde répugnance que m'inspira, pour la femme qui la chantait, cette joyeuse et matérialiste chanson éclatant dans une maison mortuaire. Aussi, désirant qu'Orsola sût bien que je l'avais entendue :

« – Orsola, lui dis-je, vous pouvez enlever la table ; je n'ai pas faim.

« Et je remontai dans ma chambre où je m'enfermai.

« Orsola se tut ; mais le chien continua de gémir toute la journée et toute la nuit suivante ; ses hurlements ne cessèrent qu'au moment où la voiture qui ramenait les enfants entra dans la

cour du château. »

LXV

Orsola.

« Mon frère mort, poursuivit M. Gérard, je devins le chef de la famille et l'administrateur de la fortune de mes neveux. D'abord, je me trouvai assez embarrassé : je n'avais jamais eu que douze ou quinze cents francs de revenu provenant d'un petit bien paternel que je faisais rapporter moi-même ; lorsque j'eus à manier des sommes considérables en billets de banque, il me prit des frissonnements inconnus ; quand je vis des sacs d'or renversés sur une table, je compris le vertige ! seulement, ces sensations étaient toute physiques et n'avaient rien de criminel. Je n'avais d'autres désirs que ceux qui étaient éclos dans le cercle où d'habitude je vivais.

« M. Sarranti commença l'éducation des enfants, me donna quelques conseils pour l'emploi et le placement des revenus, et les premiers jours s'écoulèrent dans une parfaite tranquillité.

« Les deux seules femmes qui habitassent la maison étaient Gertrude et Orsola : Gertrude, qui après avoir été, à vingt ans, la nourrice de ma belle-sœur, et l'avoir vue mourir entre ses bras, était devenue, à quarante-cinq, la gouvernante de ses enfants ; Orsola, qui s'était, comme vous savez, impatronisée dans la maison et décorée du titre de femme de confiance. Je vous ai dit, mon père, l'effet de répulsion que cette femme avait commencé par produire sur moi... Pourquoi cela ? À part cette chanson que je lui avais entendu chanter le jour de l'enterrement de mon frère, je n'eusse pas trop su le dire ; ce n'était point qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif : au contraire, elle était belle. Seulement, il fallait s'en apercevoir ; mais, du moment qu'on s'en était aperçu, les regards qui l'avaient d'abord laissée passer indifféremment revenaient à elle, et, une fois qu'ils avaient pris cette fatale direction, ne pouvaient plus la quitter ! D'abord, quand je l'avais vue pour la première fois, elle était vêtue d'un costume sombre qui ne la faisait aucunement valoir ; ses cheveux étaient cachés sous une espèce de coiffe de veuve ; le reste de son accoutrement était, non pas tout à fait d'une femme du commun, mais d'une bourgeoise qui a renoncé à toute idée de coquetterie. La seule chose que j'eusse remarquée en elle, c'étaient des yeux assez beaux, des dents fort blanches et des lèvres dont le rouge vif

et presque sanglant m'avait tout particulièrement frappé. Mais, depuis la mort de mon frère, peu à peu, et semaine par semaine, elle avait, pour ainsi dire, mis à jour une beauté : c'étaient, d'abord, de magnifiques cheveux, bleus à force d'être noirs, dont elle avait tiré de dessous sa coiffe la riche réserve et dont elle s'était fait de splendides nattes ; c'était un cou, doré comme l'épi au mois de juillet, qu'elle avait dégagé d'une collerette montante ; c'était une taille souple et flexible comme le bouleau de nos forêts, qu'elle avait enfermée dans une robe de deuil en taffetas noir ; c'était un pied espagnol, mieux que cela, un pied basque, qu'elle avait débarrassé de la pantoufle qui le chaussait et emprisonné de nouveau, mais, cette fois, dans un soulier à rubans flottants ; c'était une double rangée de dents blanches, qu'elle montrait, même sans sourire, comme si ses lèvres eussent été trop courtes et trop arrondies pour se rejoindre ; c'étaient, enfin, des mots charmants dits en patois de nos montagnes, avec un mélodieux accent basque, et qui me semblaient, quand elle m'adressait la parole – ce qui, au reste, lui arrivait rarement –, un écho du pays natal.

« Tous ces changements successifs s'étaient opérés en moins de trois mois, au grand étonnement de tous les commensaux de la maison, lesquels ne soupçonnaient point, sous sa chrysalide de bure, la brillante phalène qui venait d'éclore. Du reste, pour qui Orsola faisait-elle ces frais de toilette ? Il était impossible de le dire : elle ne parlait jamais à personne que les besoins de la maison ne l'y forçassent, et elle se tenait dans sa chambre tout le temps qu'elle n'avait point affaire dans les régions aristocratiques du château. C'était pour elle, sans doute ! cette innocente coquetterie déplaisait probablement à son ancien maître, et, peu à peu, elle voulait s'assurer si son nouveau maître était aussi sévère que l'ancien. Son nouveau maître, c'était moi !

« Laissez-moi vous dire toutes les séductions de cette femme, à qui j'eusse donné quarante ans la première fois que je l'avais vue, et qui, au fur et à mesure qu'elle dépouillait l'ancien costume, semblait dépouiller avec lui les années ; de sorte qu'au bout de trois mois, je lui eusse donné à peine trente ans. C'est là ma seule excuse à l'infâme ascendant que cette abominable créature finit par prendre sur moi.

« J'avais, je vous l'ai dit, perdu ma femme très jeune et après d'assez tristes années de mariage. Doué d'une constitution assez robuste, d'un tempérament d'homme du Midi, mes passions avaient pu momentanément s'engourdir, mais devaient infailliblement, un jour ou l'autre, se réveiller. Plusieurs fois, je

m'étais surpris à regarder passer cette femme ; plusieurs fois, en son absence, je m'étais étonné de penser à elle… Quant à Orsola, elle semblait n'avoir pour moi d'autre attention que cette respectueuse déférence que l'inférieur a pour son maître. Elle s'était réservé le service de ma chambre et de celle de M. Sarranti, ayant le soin d'y entrer de préférence pendant le déjeuner ou le dîner, et n'y trahissant sa présence que par ces attentions auxquelles on reconnaît, chez qui les a, l'habitude personnelle de la plus excessive propreté. Nous rentrions régulièrement dans nos chambres à neuf heures du soir, et, en général, à dix heures tout le monde était endormi.

« Un soir que j'avais à revoir des comptes de banque et de régie – c'était pendant une nuit de décembre 1818 –, je prévins Orsola de mon désir de prolonger mon travail assez avant dans la nuit et la priai de faire monter une provision de bois dans ma chambre. Elle l'apporta elle-même en venant faire la couverture ; puis, le bois déposé, la couverture faite, elle sortit en me demandant en patois :

« – Monsieur n'a plus besoin de rien ?

« – Non, lui répondis-je en détournant d'elle mon regard ; car j'avais peur que mon regard, en se fixant sur elle, ne fît jaillir de mon cœur un éclair de cette étrange luxure qu'elle éveillait en moi.

« Elle sortit, tira doucement la porte derrière elle, et je l'entendis monter l'escalier et rentrer dans sa chambre, située au-dessus de la mienne. Je restai pensif, sans faire attention que, peu à peu, le feu s'éteignait, et je ne commençai à m'en apercevoir que par le froid qui m'envahissait lentement.

« Il était inutile que je pensasse à travailler ce soir-là : toutes mes idées étaient ailleurs. Je voulus fuir dans le sommeil les tentations qui venaient m'assaillir ; je jetai une brassée de bois sur mon feu, je me couchai, j'éteignis la lumière, et j'essayai de m'endormir. Je m'endormis, en effet.

« Une heure, à peu près, s'était écoulée depuis que j'avais fermé les yeux, quand je me réveillai, suffoqué par la fumée ; le feu avait pris dans la cheminée, par suite, sans doute, de la trop grande quantité de bois que j'y avais jetée ; le vent rabattait la fumée dans ma chambre, et cette fumée m'étouffait. Je me jetai à bas de mon lit, et je criai :

« – À l'aide ! au feu !

« Mais personne ne vint. J'allais gagner l'escalier de service, lorsque, au bout du corridor, j'aperçus Orsola, les cheveux

dénoués, vêtue d'une espèce de peignoir qui n'était autre qu'une longue chemise de nuit, pieds nus, son bougeoir à la main. Elle était superbe ainsi, et semblait quelque apparition comme on raconte qu'il en existe dans les vieux châteaux ou dans les couvents en ruine. Il y avait, en effet, dans cette femme, de la châtelaine et de l'abbesse, mais surtout du démon ! Puis, comme si la distance qu'il y avait d'elle à moi eût dû l'empêcher de remarquer le luxurieux désordre dans lequel elle se trouvait :

« – Vous avez appelé à l'aide, dit-elle, et je suis accourue. Qu'y a-t-il ?

« Je la regardai, émerveillé.

« – Le feu ! balbutiai-je, le feu !

« – Où cela ?

« – Dans ma chambre !

« Elle s'y précipita sans se préoccuper de la fumée.

« – Ah ! dit-elle, ce n'est rien.

« – Comment ! ce n'est rien ?

« – Non, c'est un feu de cheminée, et les cheminées sont en briques. Voulez-vous m'aider, monsieur ? Nous allons l'éteindre.

« – Mais, pour l'éteindre, appelons du monde !

« – C'est inutile, dit-elle, ne réveillons personne : nous l'éteindrons bien à nous deux, et même je l'éteindrai à moi toute seule, si vous ne voulez pas vous en mêler.

« Ce sang-froid me paraissait merveilleux : c'était moi, l'homme, c'est-à-dire la créature prétendue forte, qui avais eu peur, c'était elle, la femme, c'est-à-dire la créature réputée faible, qui me rassurait !

« Je n'appelai point. Dans la disposition d'esprit où je m'étais couché, l'apparition qui venait à moi était celle que j'eusse évoquée. Elle, d'ailleurs, était, comme je l'ai dit, hardiment entrée dans ma chambre, avait ouvert la fenêtre pour dissiper la fumée, avait arraché les draps de mon lit, les avait trempés dans la cuvette, et, en appliquant ces draps mouillés contre l'ouverture du foyer, avait entièrement intercepté le courant d'air ; puis, tirant le drap à elle d'un mouvement régulier, elle avait produit le vide, et fait tomber des hautes régions de la cheminée les couches de suie qui s'étaient enflammées.

« Une demi-heure suffit à toute cette opération, dans laquelle je l'aidai, c'est vrai, mais plus préoccupé de ces cheveux noirs, de ces pieds blancs, de ces épaules arrondies qui transparaissaient sous le

peignoir, que de l'incendie, qui, d'ailleurs, était complètement vaincu. Une autre demi-heure n'était point écoulée, que le parquet était épongé, la chambre propre, mon lit refait, et que cette créature fantastique, qui semblait un démon commandant aux éléments, avait disparu.

« La nuit qui suivit cet événement fut une des plus cruelles que je passai de ma vie !...

« Au reste, j'étais résolu à récompenser ce sang-froid et ce dévouement. Le lendemain, après le déjeuner, à l'heure où je la savais occupée à faire ma chambre, je montai et m'approchai d'elle, qui semblait ne se souvenir de rien ; je lui fis mes remerciements et lui présentai une bourse contenant une vingtaine de louis. Mais elle, recevant mes remerciements avec humilité, repoussa la bourse avec hauteur. J'insistai ; alors elle répondit simplement et sans affectation :

« – Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

« Je pensai que peut-être la somme n'était pas assez forte pour la tenter, et, voulant avoir le dernier mot de ce désintéressement, je pris tout l'or que j'avais dans ma poche ; je le joignis à celui qui était dans la bourse et je lui offris de nouveau cette bourse, mais sans plus de succès. Je lui demandai la raison de ces refus.

« – Il y a une première raison que je vous ai dite d'abord, et qui est la plus puissante, me répondit-elle : je n'ai fait que mon devoir, et qui ne fait que son devoir n'a pas droit à une récompense ; puis, ajouta-t-elle en souriant, il y en a une seconde...

« – Laquelle ? fis-je.

« – C'est que, relativement, monsieur, je suis aussi riche que vous.

« – Comment cela ?

« – Mon ancien maître m'a laissé trente mille francs en capital, c'est-à-dire quinze cents livres de rente. Je n'ai qu'à retourner dans la vallée de Savignac(1), d'où je suis, et, avec mes quinze cents francs, je vivrai comme une reine !

« – Mais, alors, repris-je, pourquoi avez-vous demandé de si faibles gages quand je vous ai invitée à faire votre prix ?

« – Pour deux raisons encore, répondit-elle : parce que j'étais depuis dix ans dans la maison et que mon grand désir était de ne pas la quitter.

« – Voilà la première, lui dis-je. Et la seconde ?

« – La seconde ! dit-elle en rougissant légèrement ; la seconde,

c'est parce que, du premier coup d'œil, je m'étais sentie attirée vers vous et qu'il me plaisait d'entrer à votre service.

« Je remis ma bourse dans ma poche, tout honteux de trouver une pareille élévation de sentiment chez une femme que je n'avais, jusque là, considérée que comme une servante.

« – Orsola, lui dis-je, à partir de demain, vous prendrez une femme pour faire ici ce que vous y faisiez d'habitude, et vous vous contenterez de surveiller les domestiques.

« – Pourquoi me priver d'un plaisir, monsieur, en empêchant que je vous serve ? Est-ce votre manière de me récompenser ?

« Elle dit ces quelques paroles du ton le plus naturel.

« – Eh bien, soit, répondis-je ; vous continuerez de me servir, ma chère Orsola, puisque vous prétendez que ce service est un plaisir pour vous ; mais vous ne servirez que moi seul. Jean s'occupera de M. Sarranti.

« – À la bonne heure ! dit-elle, j'accepte cela ; il me sera permis d'avoir plus grand soin de vous.

« Puis, comme ma chambre était achevée, elle sortit simplement et dignement, ne se doutant pas, ou, du moins, n'ayant pas l'air de se douter qu'elle me laissait émerveillé de sa délicatesse, comme, l'autre fois, elle m'avait laissé émerveillé de sa beauté.

« À dater de ce jour, le sort de ma vie fut décidé et j'appartins à cette femme.

« Elle, de son côté, voyant que, au lieu de continuer à lui donner des ordres, comme on fait à une servante, je l'entourais d'attentions, comme on fait pour une femme, devint plus réservée à mesure que je devenais plus respectueux. Elle avait eu, depuis qu'elle était à la maison, le parler franc, libre et hardi, m'adressant la parole en patois chaque fois que l'occasion s'en présentait ; maintenant, elle me parlait à peine, et toujours à la troisième personne ; devenue, je le répète, timide et presque craintive, elle tremblait au premier mot, rougissait au premier geste. Avait-elle connaissances des désirs qu'elle m'inspirait et feignait-elle de les ignorer ? À cette époque, il m'eût été impossible de le dire ; depuis, j'ai pu voir quelle prodigieuse comédienne c'était que cette femme, et avec quel art elle marchait à son but !

« La lutte dura trois mois environ.

« Pendant cet intervalle, le jour de ma fête était arrivé, et Gertrude avait eu l'idée d'en faire une solennité. Le soir, les enfants furent amenés au dessert avec de magnifiques bouquets ; derrière les enfants, était Sarranti, qui me tendit la main ; puis

Jean et le jardinier vinrent aussi me faire leurs compliments. J'embrassai tout le monde, enfants et grandes personnes, professeur et domestiques, et cela, parce que je pensais qu'Orsola se présenterait à son tour et que je l'embrasserais comme les autres. Elle entra la dernière et je jetai un cri en l'apercevant.

« Elle était vêtue de son costume de montagnarde, avec le fichu rouge sur la tête, le corsage de velours noir et or : quelque chose de ravissant, entre la ville d'Arles et la paysanne romaine ! Elle me dit quelques mots en patois pour me souhaiter de longs jours et l'accomplissement de tous mes vœux. Je restai muet, ne trouvant rien à répondre et ne sachant que lui tendre les bras pour l'embrasser ; mais elle, au lieu de me tendre ses joues, baissa la tête, et me présenta son front, rougissant comme une jeune fille, tandis que sa main tremblait dans ma main.

« Personne, dans la maison, n'aimait Orsola, excepté moi, qui la désirais peut-être plus que je ne l'aimais ; cependant, malgré le peu de sympathie qu'elle inspirait, il n'y eut qu'un cri pour louer cette beauté opulente, à qui le costume national prêtait tout le charme de l'originalité. Je me sentis si troublé, que je remontai dans ma chambre, afin qu'on ne s'aperçût point de mon émotion.

« J'étais là depuis quelques instants, sans autre lumière que le reflet du feu qui brûlait dans l'âtre, lorsque je reconnus le pas d'Orsola, qui s'approchait de ma chambre, et que, ma porte s'ouvrant, je la vis apparaître dans son ravissant costume, éclairée par le bougeoir qu'elle tenait à la main et qui l'enveloppait de lumière.

« J'étais assis dans un fauteuil, appuyé, haletant, sur le bras du siège, dans la position de l'homme ou de l'animal prêt à s'élancer.

« Elle me vit et fit un mouvement, comme si elle ne s'attendait point à me trouver là ; mais, après ce premier mouvement échappé à la surprise, elle s'avança vers mon lit, et, comme d'habitude, se mit à enlever la couverture… Alors je me levai, décidé à tout risquer, j'allai à elle, les bras ouverts, chancelant comme un homme ivre, et lui disant avec toute la frénésie de ma folle passion :

« – Orsola ! Orsola ! que tu es belle !…

« Attendait-elle ce moment ? fut-elle réellement surprise ? Je l'ignorai toujours. Ce que je sais seulement c'est qu'elle jeta un faible cri, qu'elle laissa tomber son flambeau, et que nous nous trouvâmes dans l'obscurité.

« Ô mon père ! mon père ! murmura le malade, de cet instant commença ma vie criminelle ! de cet instant Dieu se retira de moi,

et j’appartins au démon !… »

M. Gérard retomba presque expirant sur son oreiller, et le dominicain, tremblant que cette confession, si lente à arriver à l’endroit qui l’intéressait, ne lui échappât, n’hésita point, cette fois, à donner au mourant une seconde cuillerée de cet élixir qui avait déjà ranimé ses forces.

LXVI

La possession.

Le breuvage fut un peu plus lent à agir que la première fois, mais ne fut pas moins efficace.

Après une minute de torpeur, le malade reprit ses sens, fit un effort, et continua en ces termes :

– À partir de ce jour, Orsola exerça sur tout mon être une telle fascination, que je perdis peu à peu l'empire de moi-même, et qu'au bout de quelques semaines, je lui appartins corps et âme. Grâce à cette prodigieuse influence, conduite avec une prodigieuse adresse, je me trouvai bientôt entraîné à lui obéir, après avoir perdu, depuis quelque temps déjà, l'habitude de lui commander. Encore, si j'eusse eu conscience de cette ignominie ! si, une seule fois, l'idée me fût venue de ronger les mailles du filet dans lequel j'étais enveloppé ! mais non, les mailles de ce filet me semblaient d'or, et la certitude où j'étais d'y vivre librement m'ôtait même jusqu'au désir de lui échapper.

« C'est ainsi que je vécus près de deux ans, dans ce bagne qui me semblait un palais, dans cet enfer qui me paraissait un Éden, perdant peu à peu, dans les enivrements où me plongeait l'amour de cette femme, tout ce que le ciel avait mis en moi d'idées honnêtes, de penchants vertueux. Si j'eusse vu où elle voulait me conduire, peut-être eussé-je résisté ; mais j'avançais, la main sur les yeux et n'ayant plus la conscience ni du chemin que je faisais ni du but vers lequel on m'entraînait.

« J'avais bien, de temps en temps, et, pour ainsi dire par instinct, quelques retours subits qui me faisaient jeter comme un cri de détresse, quelques restes de vergogne qui me faisaient faire comme une objection de honte ; mais Orsola avait d'irrésistibles consolations pour ces alarmes passagères, de mystérieux assoupissements de conscience. J'étais, en un mot, sous ce charme puissant, invincible, secret, que subissaient, dit l'antiquité, les malheureux qui tombaient au pouvoir de l'enchanteresse Circé.

« C'est qu'en effet, cette femme était une magicienne dans l'art d'aimer ; elle savait faire, de ses caresses, des philtres enivrants dans lesquels on retrouvait des forces sans cesse renaissantes. De quelles plantes composait-elle ses breuvages ? quelles paroles

prononçait-elle dessus ? à quel jour du mois, à quelle heure de la nuit, sous l'invocation de quelle luxurieuse divinité les préparait-elle ? C'est ce que j'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je les épuisais avec délices. Et ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est qu'elle donnait à mon esclavage l'extérieur de la puissance ; à ma faiblesse, l'apparence de la force. Gouverné par elle, j'étais resté, à mes yeux, l'homme fort de ma propre volonté. C'était son art suprême, de me faire vouloir ce qu'elle voulait ; de sorte qu'en commandant, elle avait l'air d'obéir.

« Lorsque j'en fus arrivé à ce point, pour ne pas tout d'abord me faire sentir un joug qu'un reste de dignité humaine m'eût probablement porté à secouer, elle essaya de son pouvoir sur des choses sans importance ; elle eut des entêtements exagérés pour la satisfaction de caprices insignifiants. Elle demandait en riant avec doute, présentant elle-même sa requête comme inacceptable et monstrueuse, ayant l'air de ne pas comprendre que je pusse souscrire à certaines fantaisies, condescendre à certaines volontés, tandis que, grâce aux hésitations dont elles étaient entourées, ces volontés, ces fantaisies, au lieu de me paraître exorbitantes, me semblaient les plus naturelles du monde ; enfin, c'était une de ses tactiques – et ce n'était pas la moins habile – de donner toute l'importance à la forme afin d'en amoindrir le fond. Elle s'assura, pendant ces deux années, de sa puissance de domination sur moi, et, au bout de ce temps, commença à se sentir maîtresse absolue de ma volonté.

« Quelquefois, cependant, me voyant peu à peu enlacé par la voluptueuse couleuvre, je me demandais quel était son but ; et son but, alors, me paraissait être de devenir, un jour ou l'autre, ma femme ; mais, je dois le dire, cette pensée ne m'effrayait pas le moins du monde. Qu'étais-je donc pour me croire plus qu'elle ? Un paysan de nos montagnes, comme elle en était une paysanne. J'étais plus riche qu'elle ; mais c'était un hasard, un accident qui m'avait fait riche ; mais elle était plus belle que moi, et c'était Dieu qui l'avait faite plus belle. Puis, si j'apportais en dot la fortune, n'apportait-elle pas, elle, le bonheur, le plaisir, la volupté ? la volupté, que j'en étais arrivé à considérer comme le seul but de l'existence, comme le seul bien de la création ! C'était donc elle, à tout prendre, qui donnait, et moi qui recevais.

« Dès que je crus avoir entrevu le but de mes désirs, et que ce but ne me parut pas exagéré, de même que je lui avais abandonné la partie matérielle de mon être, je lui abandonnai la partie pensante. Je lui racontai les chagrins que m'avait causés mon premier mariage, chagrins auxquelles elle eut l'air de prendre un

vif intérêt, mais sans saisir même cette occasion de me dire qu'un second mariage plus heureux pouvait les faire oublier. Cette abnégation m'enhardit : c'était donc moi qu'elle aimait, moi seul, et non la fortune que je pouvais lui offrir, et non la position que je pouvais lui donner ? Je la fis entrer dans ma vie entière ; je la mis de moitié dans mes plus chers intérêts ; je la fis dépositaire de mes plus chères espérances. Je ne voyais, je ne pensais, je ne parlais, je ne respirais que par elle ! Ce fut moi qui, alors, lui laissai soupçonner, lui fis entendre qu'elle pouvait tout me demander ; mais elle ne sembla ni désirer ni comprendre ce que j'avais cru le sujet de son ambition.

« Cependant, un jour devait venir où elle ferait l'essai de sa puissance, où elle manifesterait énergiquement sa volonté.

« Ce jour vint.

« Nous avions pour jardinier un vieillard, père et grand-père d'une douzaine d'enfants, et cultivant les jardins du château depuis trente ou quarante ans peut-être. – D'abord, j'ignorais ce qui poussait Orsola contre lui ; je le compris plus tard. – Elle commença par me dire du mal de ce pauvre homme, que tout le monde aimait, excepté elle ; il n'y avait point de jour, à son compte, où il ne lui fit quelque observation désagréable, quelque réponse impertinente ; enfin, elle aboutit, après une semaine de plaintes, à me demander son renvoi. La chose me parut si injuste, que j'essayai de résister, lui objectant que, personne n'ayant à se plaindre de cet homme, il n'y avait point de prétexte à le renvoyer ; que ce serait, d'ailleurs, inhumain de chasser un vieillard qui était là depuis quarante ans. Elle insista avec une obstination tellement en dehors de ses habitudes, que j'en fus surpris ; mais, sur mon refus réitéré, elle alla s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit point pendant deux jours, et où, pendant ces deux jours, malgré mes supplications et mes prières, je ne pus entrer. Alors, après mille combats soutenus contre moi-même, ne pouvant pas résister à une plus longue privation de celle qui était devenue nécessaire au côté matériel de ma vie, je résolus lâchement d'aller la trouver pendant la nuit et de lui accorder sa demande.

« – Ah ! c'est bien heureux ! me dit-elle simplement, sans même me remercier du sacrifice que je lui faisais et sans paraître avoir remporté une victoire.

« Le lendemain, je fis signifier au jardinier qu'il eût à régler le compte de ses gages et à quitter le château. Le pauvre homme, en apprenant cette nouvelle, à laquelle il ne s'attendait aucunement, tomba sur un banc de gazon en murmurant :

« – Ah ! mon Dieu ! moi qui croyais finir mes jours ici !

« Et il fondit en larmes.

« Victor et Léonie, qui couraient après des papillons, virent le vieillard pleurant et lui demandèrent la cause de ses larmes. – Ils aimaient beaucoup le père Vincent : ce brave homme leur mettait de côté les belles chenilles dont M. Sarranti leur expliquait les métamorphoses ; il leur amorçait leurs lignes, quand ils pêchaient dans les pièces d'eau ; il leur donnait les premières fraises mûres de ses plates-bandes, les premiers fruits mûrs de ses espaliers. – Les enfants coururent raconter à M. Sarranti que je chassais leur bon ami Vincent. M. Sarranti alla lui-même interroger le vieillard et le trouva dans une profonde désolation.

« – Il n'y a, disait le pauvre homme, que les voleurs ou les malfaiteurs que l'on chasse, et je n'ai jamais volé, je n'ai jamais fait de mal à personne !

« Puis il ajoutait à voix basse :

« – Oh ! j'en mourrai de honte !

« M. Sarranti jugea le cas assez grave pour venir à moi, quoique, d'habitude, il demeurât complètement étranger aux détails de la maison. À mon grand étonnement, je donnai à la chose une importance qu'elle ne semblait point avoir.

« – Ah ! me dit-il, si vous avez de sérieuses raisons pour agir ainsi, vous faites bien, mon cher monsieur Gérard ; mais, alors, ces raisons, il faut les dire tout haut, les révéler publiquement. Vous qui êtes un homme de jugement, vous ne pouvez point paraître un homme de passion ; vous qui êtes un homme équitable, vous ne pouvez point paraître un homme injuste.

« Et, sur ces paroles, ne croyant pas qu'il fût besoin de m'en dire davantage, il sortit. Il avait raison de penser cela : je demeurai la conscience troublée, le cœur plein de remords de me sentir près d'accomplir une si criante injustice. Je montai donc chez Orsola, et je lui fis part des observations de M. Sarranti et de la honte que j'éprouvais.

« – Bon ! dit-elle, je croyais que vous aviez une parole : vous n'en avez point ; n'y pensons plus !

« – Mais, ma chère enfant, lui répondis-je, tout le monde me blâmera d'avoir, pour obéir à un de tes caprices, commis une si mauvaise action !

« – Qui vous blâmera ? monsieur Sarranti ? Que vous importe l'opinion de cet homme qui vient on ne sait d'où, qui complote on ne sait quoi ?… Tenez, je vous l'ai dit cent fois déjà, vous n'avez

d'énergie et de volonté que contre moi !

« C'était une des tactiques d'Orsola, de me répéter incessamment que je subissais le pouvoir de tout le monde et que j'échappais à sa seule volonté. Au bout d'un quart d'heure, convaincu que je faisais un acte du plus libre arbitre, j'allai moi-même remettre au jardinier la somme qu'on lui devait, plus un mois de ses gages, en l'invitant à quitter le château immédiatement. Le pauvre vieillard se leva, me regarda un instant pour savoir si c'était bien moi qui donnais un pareil ordre, et, les yeux secs cette fois :

« – Monsieur, dit-il en prenant les gages qui lui étaient dus, mais en laissant le mois de gratification, j'ai commis une faute ou je suis innocent. Si j'ai commis une faute, vous avez raison de me chasser, et je n'ai droit à aucune indemnité ; mais, si je suis innocent, c'est vous qui avez tort d'exiger que je parte, et aucune indemnité ne peut compenser la douleur que vous me faites.

« Puis, me tournant le dos :

« – Adieu, monsieur ! me dit-il ; vous vous repentirez de votre méchante action !

« Je revins au château, et, en revenant, j'entendis le vieillard qui murmurait :

« – Ô mes pauvres enfants !...

« – Eh bien, dis-je à Orsola, vous êtes obéie.

« – Moi ? Et quels ordres ai-je donc donnés ? demanda-t-elle.

« – Vous avez donné l'ordre de chasser le jardinier.

« – Bon ! fit-elle en riant, est-je que je donne des ordres ici ?

« Je haussai les épaules, car je ne comprenais rien au caprice.

« – Et qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

« – Il a dit, répondis-je d'une voix altérée, il a dit : « Ô mes pauvres enfants ! »

« – De sorte ?...

« – De sorte que, pour la première fois de ma vie, j'éprouve quelque chose qui ressemble à du remords...

« – Si vous éprouvez cela, mon ami, vous qui avez l'esprit si juste et le cœur si bon, c'est qu'en effet, à mon instigation, vous avez fait une action mauvaise.

« Et comme j'étais assis dans un fauteuil, la tête entre mes mains, et qu'aux paroles qu'elle venait de prononcer, je relevais la tête, je la vis venir à moi, se mettre à genoux, et, de sa plus douce

voix, dans cette langue du pays qui avait sur mon cœur une si merveilleuse influence :

« – Mon ami, me dit-elle, je te demande pardon de ma méchanceté !… J'ai failli te rappeler tout à l'heure ; mais tu étais déjà trop loin.

« J'étais au comble de l'orgueil.

« – Non, Orsola, lui dis-je, vous n'êtes point méchante !

« Mais elle reprit en insistant :

« – Si j'avais su que le départ de ce jardinier pût vous causer un chagrin réel, je ne l'eusse jamais demandé.

« – Consentiriez-vous donc à ce que je le rappelasse ? fis-je vivement.

« – Mais sans doute, puisque je vous dis que j'ai maintenant autant de chagrin que vous de son départ.

« – Oh ! m'écriai-je, Orsola, que tu es bonne !

« Et je me levai pour courir après le vieillard.

« – Non, c'est moi qui suis la cause du désespoir de ce brave homme ; c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait !

« Et, me forçant à rester dans la chambre, elle courut annoncer au père Vincent qu'il était rentré en grâce auprès de moi. C'est là tout ce qu'elle voulait : bien entendu, le bonhomme crut toujours que c'était moi qui avais décidé son renvoi, et que c'était Orsola qui avait obtenu sa grâce.

« Tout demeura, pendant trois ou quatre mois, dans le *statu quo* ; seulement, ces trois ou quatre mois furent employés à un prodigieux travail dont je ne me rendis compte que plus tard.

« Comme tous les hommes du Midi, j'étais naturellement sobre ; la faim et la soif avaient été pour moi, jusqu'à l'âge de quarante ans, un besoin et non un plaisir à satisfaire ; mais, peu à peu, conduit à la fatigue par l'abus des voluptés, je ne sus point résister à Orsola, qui me poussa bientôt à demander à l'ivresse ses énervantes excitations. Ainsi qu'on fait pour ces animaux féroces que l'on montre sur les théâtres, et dont les maîtres appauvrissent les forces au moyen de secrets étrangers et connus d'eux seuls, Orsola, pour achever de me soumettre, appela à son secours les spécifiques les plus pernicieux, les breuvages les plus stupéfiants. L'absinthe et le kirsch, ces deux poisons terribles, pris à une certaine dose, devinrent mes liqueurs de prédilection ; et l'on pouvait reconnaître, le matin, à mes yeux hagards et hébétés, dans quelle honteuse orgie j'avais passé une partie de ma nuit. Le

matin, il me restait comme un vague souvenir de rêves dans lesquels le sensualisme était poussé jusqu'à la douleur ; puis il me semblait toujours que, pendant la somnolence de l'ivresse, une voix m'avait parlé de désirs mystérieux et terribles ! Ce dont je me souvenais surtout, c'est qu'Orsola se plaignait sans cesse de la gouvernante des deux enfants, comme elle s'était plainte du jardinier ; ce qui me revenait, le matin, c'est que, dans ces moments où il ne me restait plus la force d'avoir une volonté à moi, j'avais promis le renvoi de la pauvre femme ; mais, au réveil, cette promesse, faite la nuit, s'en allait comme une fumée elle-même, au milieu des autres fumées de l'ivresse.

Un matin, cependant, Orsola aborda une étrange question :

« – Il y a longtemps, dit-elle, que vous me promettez de renvoyer Gertrude, et que vous ne le faites pas. Qui vous attache donc si singulièrement à cette femme ?

« Je restai tout étourdi, me rappelant à peine avoir fait cette promesse ; je n'avais aucun motif pour renvoyer Gertrude, caractère inoffensif, s'il en fut, et qui, nourrice de ma belle-sœur, adorait les enfants et en était adorée. Cette fois, je refusai net. J'eusse été honteux d'arracher à ces pauvres petits enfants – dont je m'occupais à peine, et que j'abandonnais complètement aux soins de cette bonne femme – la tendre sollicitude dont, à leur âge, ils avaient si grand besoin.

« Alors les mêmes persécutions qui avaient eu lieu à l'endroit du jardinier recommencèrent, plus incessantes et plus terribles. Chaque nuit, soumis à l'influence fatale du démon qui me possédait, je promettais le renvoi de Gertrude pour le lendemain ; chaque matin, je revenais sur ma promesse et je refusais.

« Orsola s'enferma comme elle l'avait fait lors de nos discussions à propos du jardinier ; mais je supportai l'épreuve. – J'avoue que je n'avais pas encore bu toute honte au point de braver les reproches de M. Sarranti et de supporter les larmes des enfants. – Cette fois, ce fut Orsola qui revint la première. Elle s'était repentie de ce nouveau caprice et arrivait me demander pardon. Vous devinez, mon père, avec quelle joie ce pardon fut accordé.

« Ce retour d'Orsola vers moi coïncidait avec deux circonstances qui me parurent alors peu importantes, mais dont j'ai pu juger, depuis, les conséquences fatales. La veille, Jean avait demandé un congé de quarante-huit heures afin d'aller régler, à Joigny, une petite affaire de succession, et, le matin, M. Sarranti nous avait prévenus que sa présence était nécessaire à Paris pour deux ou

trois jours. Jean et M. Sarranti éloignés, les seules personnes qui restassent au château étaient les deux enfants, Gertrude, Orsola et moi. J'en fis l'observation à Orsola.

« – Ne suis-je donc plus votre servante au lit et à la table ? répondit-elle.

« Et elle accompagna cette réponse d'un regard qui me donnait une idée de la double ivresse qui m'attendait.

« La nuit vint : le souper était dressé, comme d'habitude, dans la chambre d'Orsola. Nous nous enfermâmes vers dix heures… Jamais bacchante ne poussa son amant à l'ivresse avec de plus ardentes séductions : il me semblait qu'au lieu de vin, je buvais une flamme allumée à l'éclair de ses yeux ! Vers onze heures, je crus entendre un bruit de plaintes.

« – Qu'est-ce donc ? demandai-je à Orsola.

« – Je ne sais… allez voir qui se plaint.

« J'essayai de me lever de ma chaise ; mais je n'avais pas fait trois pas, que je retombai sur un fauteuil.

« – Tenez, dit-elle, buvez ce dernier verre de vin pendant que j'y vais aller à votre place.

« Il arrivait un moment où je ne savais plus faire que ce que me disait Orsola. Je vidai le verre jusqu'à la dernière goutte. Alors ce fut elle qui se leva et sortit.

« Je ne sais combien de temps elle resta hors de la chambre : j'étais tombé dans cette somnolence de l'ivresse qui vous isole entièrement de ce qui vous entoure. J'en fus tiré par le contact d'un verre que l'on approchait de mes lèvres ; j'ouvris les yeux et je reconnus Orsola.

« – Eh bien ! lui demandai-je, conservant un vague souvenir des plaintes que j'avais entendues.

« – Oh ! dit-elle, c'est Gertrude qui est bien malade !

« – Gertrude… malade ? balbutiai-je.

« – Oui, dit Orsola ; elle se plaint de crampes d'estomac et ne veut rien prendre de ma main. Vous devriez descendre et la faire boire vous-même, ne prît-elle qu'un verre d'eau sucrée.

« – Conduis-moi, dis-je à Orsola.

« Alors je me souviens que je descendis l'escalier, qu'Orsola me conduisit dans une antichambre, qu'elle me fit sucrer un verre d'eau avec du sucre en poudre, et que, me poussant dans la chambre de la malade :

« – Allons, portez-lui cela, dit-elle, et tâchez de ne pas lui laisser

voir que vous êtes ivre.

« En effet, honteux moi-même de l'état dans lequel je me trouvais, je rappelai toute ma raison, et, marchant vers le lit de Gertrude d'un pas assez ferme :

« – Tenez, ma bonne Gertrude, lui dis-je, buvez ce verre d'eau : cela vous fera du bien !

« Gertrude fit un effort, allongea le bras, et vida le verre.

« – Oh ! dit-elle, monsieur, toujours le même goût !… Monsieur, monsieur, un médecin !… Monsieur, bien sûr, je suis empoisonnée !

« – Empoissonnée ? répétai-je en regardant avec terreur autour de moi.

« – Oh ! monsieur, au nom du ciel ! monsieur, au nom de votre pauvre frère, un médecin ! un médecin !

« Je sortis effrayé.

« – Tu entends ? dis-je à Orsola, elle croit qu'elle est empoisonnée, et elle demande un médecin.

« – Eh bien, dit Orsola, courez jusqu'à Morsang et ramenez M. Ronsin.

« C'était, en effet, un vieux médecin qui venait quelquefois dîner avec nous, lorsque ses courses le conduisaient du côté du château.

« Je pris mon chapeau et ma canne.

« – Voyons, dit Orsola, un dernier verre de vin : il fait froid et vous avez deux lieues à faire.

« Et elle me présenta un breuvage qui, quelque habitué que je fusse aux liqueurs les plus fortes, me brûla l'estomac comme si j'avais avalé du vitriol !

« Je sortis, je traversai le jardin, je gagnai, tout en trébuchant, la porte de la campagne ; mais, à peine eus-je fait deux cent pas sur la route de Morsang, que je vis les arbres tourner, que le ciel me parut couleur de feu, et que, la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai sur le revers du chemin.

« Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit ; il me semblait que je sortais d'un cauchemar horrible !

« Je sonnai : Orsola accourut.

« – Est-il vrai que Gertrude soit morte, ou bien l'ai-je rêvé ?

« – C'est vrai, dit-elle.

« – Mais, ajoutai-je hésitant, morte… empoisonnée !…

« – Cela, c’est possible.

« – Comment, c’est possible ? m’écriai-je.

« – Oui, dit Orsola ; seulement, gardez-vous d’en parler, attendu que, comme elle n’a rien pris que de ma main ou de la vôtre, on pourrait dire que c’est nous qui l’avons empoisonnée !

« – Et pourquoi dirait-on cela ?

« – Dame, répondit tranquillement Orsola, le monde est si méchant !

« – Mais, enfin, il faudrait donner une raison à ce crime, dis-je tout épouvanté.

« – On en trouverait une.

« – Laquelle ?

« – On dirait que vous vous êtes d’abord débarrassé de la gouvernante pour vous débarrasser ensuite plus facilement des enfants, dont vous devez hériter.

« Je jetai un cri et cachai ma tête sous mes draps… »

– Oh ! la malheureuse ! murmura le moine.

– Attendez ! attendez ! dit le mourant ; vous n’êtes point au bout… seulement, ne m’interrompez pas : je me sens bien faible !

Frère Dominique écouta, la poitrine haletante, le cœur serré.

LXVII

Où l'araignée tend sa toile.

M. Gérard poursuivit :

– La mort de Gertrude n'éveilla aucun soupçon ; elle causa seulement une grande douleur. Les enfants surtout étaient inconsolables. Orsola voulut remplacer Gertrude près d'eux ; mais ils l'avaient en horreur ; la petite Léonie surtout ne pouvait pas la voir.

« J'étais tombé dans une mélancolie profonde ; pendant quatre ou cinq jours, ce fut moi qui me tins enfermé dans ma chambre.

« M. Sarranti était revenu ; il essaya de me consoler de cet événement. Il comprenait que je regrettasse une bonne et fidèle domestique ; mais il ne comprenait rien à un chagrin qui ressemblait presque à du remords. Il me proposa de prendre une autre femme pour soigner les enfants ; mais les enfant ne s'en souciaient point, et, craignant l'opposition d'Orsola, j'arguai de leur répugnance pour ne pas remplacer la pauvre Gertrude.

« Orsola continuait de mener la maison comme si rien ne fût arrivé, demeurant toujours à la distance que lui faisait sa position et ne s'inquiétant pas de moi, bien certaine, sans doute, que je ne pouvais lui échapper.

« Un jour, je la rencontrai dans un corridor.

« – Que feriez-vous donc, me demanda-t-elle en passant, si, au lieu de Gertrude, c'était moi qui fusse morte ?

« – Oh ! si c'était toi, lui dis-je retrouvant dans son regard cette flamme qui me faisait vivre en me dévorant, si c'était toi, Orsola, je serais mort à mon tour !

« – Eh bien, puisque ce n'est pas moi, dit-elle, vivons !

« Puis, avec un sourire de démon :

« – Je t'attendrai cette nuit, Gérard, dit-elle en patois.

« – Oh ! non, certes ! non ! me dis-je à moi-même ; non, je n'irai pas !

« Mon père, continua le mourant, les naturalistes parlent de la puissance fascinatrice de quelques animaux, et, entre autres, du serpent qui fait, de branche en branche, tomber l'oiseau du haut

de l'arbre jusque dans sa gueule béante ; mon père, le mauvais esprit avait doué cette femme d'une puissance analogue ; car, après avoir résisté jusqu'à onze heures du soir, je me sentis invinciblement attiré vers sa chambre, et, malgré moi, en résistant, je traversai le corridor, et montai marche à marche l'escalier fatal au haut duquel elle m'attendait... Je vous ai avoué que, le lendemain de ces nuits passées en orgie, je ne conservais qu'une idée confuse de ce que j'avais fait et dit, et de ce qu'on avait fait devant moi, ou de ce qu'on m'avait dit. Il me sembla, le lendemain de cette nuit, qu'il n'avait été question, entre Orsola et moi, que des délices qu'on pouvait se procurer avec une fortune de deux ou trois millions. En me rappelant, quoique d'une manière vague, cette conversation, je frissonnai ; car je ne devais jamais être mis en possession de cette immense fortune que par la mort des enfants de mon frère. Et quelle probabilité que Dieu rappelât à lui ces deux beaux enfants, parfumés et frais comme les fleurs et les fruits parmi lesquels ils jouaient ?... Il est vrai que cette mort subite de Gertrude m'épouvantait ! Quand de pareilles idées venaient me serrer le cœur, j'allais trouver M. Sarranti ; je lui parlais d'abord de choses indifférentes, puis j'amenais l'entretien sur les enfants, et je ne le quittais qu'en lui recommandant de bien veiller sur eux. Et lui, qui les aimait de toute son âme, me répondait :

« – Soyez tranquille, je ne les quitterai jamais, à moins que des circonstances plus puissantes que ma volonté...

« Et alors son front s'assombrissait, et l'on eût cru qu'il devinait quelle sinistre défiance, non pas de moi-même, mais des autres, me poussait à lui dire de bien veiller sur les deux petits êtres qui lui étaient confiés.

« Maintenant, mon père, vous raconterai-je par quelle suite de séductions infâmes, par quelles suggestions de monstrueux désirs Orsola parvint à m'habituer à cette idée qu'il pouvait arriver tel accident qui me rendit propriétaire de cette fortune, que je commençais à croire nécessaire à mon bonheur, parce que, chaque nuit, Orsola me répétait qu'elle était nécessaire au sien ?... Au reste, chose singulière ! quoiqu'il n'eût jamais été réellement question de mariage entre cette femme et moi, chacun savait si bien à quel point nous en étions, que tous les gens de bas étage, pour faire leur cour à Orsola, l'appelaient *madame Gérard !* Il n'y avait pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'eussent pris cette habitude : ils répétaient ce qu'ils entendaient dire. C'était bien son intention, j'en suis sûr, à elle aussi, de devenir un jour madame Gérard ; mais sans doute attendait-elle, pour cela, que ma vie fût

liée à la sienne par les chaînes d'une effroyable complicité !

« Parfois, dans la journée, je tressaillais, tout prêt à jeter un cri de terreur ; c'est que de sanglantes pensées, pareilles à des spectres, venaient se dresser devant moi ! Alors je courais jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelqu'un. Si je rencontrais les enfants, je fuyais du côté opposé à celui où je les voyais ; si je rencontrais M. Sarranti, je lui répétais cette recommandation de bien veiller sur ses élèves, et j'ajoutais :

« – Je les aime tant ! ces pauvres enfants de mon bon Jacques.

« Ainsi, je me rassurais, je me donnais des forces à moi-même par ces paroles de tendresse prononcées à haute voix.

« Puis les nuits venaient, et la Pénélope infâme détruisait, par ses baisers, ses désirs, ses appétits étranges de volupté inouïe, ce saint et miséricordieux travail que ma conscience avait refait dans la journée ! mais, à mesure que le temps s'écoulait, je dois l'avouer, l'œuvre de la nuit avait moins de peine à détruire le travail du jour. Enfin, bien que je ne visse que dans un lointain avenir la réalisation de la terrible espérance, je m'habituai peu à peu à regarder les biens de mes neveux comme mes biens, leur fortune comme ma fortune, et une fois il m'arriva de dire devant Orsola :

« – Quand je serai riche, j'achèterai la propriété voisine.

« Or, qui pouvait me rendre riche ? Un hasard ! – c'était Orsola qui appelait la chose ainsi – un hasard qui me rendrait héritier de la fortune de mes deux neveux… Mais, mon père, dit le mourant en secouant la tête, qui compte sur le hasard, en circonstances pareilles, est bien près de lui venir en aide !… »

Arrivé à cette partie de sa confession, M. Gérard avait la figure tellement décomposée, que le moine crut devoir l'interrompre, quelque curiosité et quelque intérêt qu'il eût de connaître la suite des événements dont la série se déroulait devant lui, en s'assombrissant à mesure qu'elle se développait.

Le moribond se tut, en effet, un instant, mais pour rassembler toutes ses forces. À ce point de son récit, il semblait aussi désireux de l'achever qu'il avait été craintif à le commencer d'abord.

Et, cependant, sous ce masque livide où le dominicain arrêtait son regard effrayé, il se passait un rude combat ; car le malade reprit sa narration d'une voix si faible, que, pour comprendre ce qu'il disait, Dominique fut presque obligé de coller l'oreille à ses lèvres.

– Sur ces entrefaites, dit M. Gérard, un incident arriva, que je ne

dois point passer sous silence. La petite fille, qu'on appelait Léonie, était d'une bonté exquise, mais, en même temps, d'une fierté extraordinaire dans un enfant de cet âge. Habituée, au Brésil – qu'elle avait quitté à quatre ans à peine –, à être servie par vingt domestiques d'une obéissance passive, d'une soumission absolue, elle s'était accoutumée à commander d'un mot et à être obéie d'un signe. Souvent, depuis la mort de Gertrude, elle avait eu à se plaindre d'Orsola, qui, ne cachant point la haine que l'enfant lui inspirait, avait apporté, dans les soins qu'elle lui donnait, ou une négligence, ou une brutalité dont la petite s'était aperçue. Elle s'en était plainte à moi deux ou trois fois ; mais, voyant que cela ne changeait rien aux façons d'Orsola vis-à-vis d'elle, elle en avait parlé à M. Sarranti, lequel, avec toute la délicatesse possible, m'avait fait comprendre que mon indulgence personnelle pour Orsola ne devait point autoriser celle-ci à oublier que Victor et Léonie étaient les véritables maîtres de la maison.

« Un matin que les deux enfants s'amusaient à jeter dans le bassin des pierres que Brésil allait y chercher en plongeant, Orsola se plaignit du mal de tête que lui causaient les aboiements du chien. En conséquence, elle cria, par la fenêtre, aux enfants de cesser leurs jeux, ou du moins d'en adopter un qui n'excitât point les abois de Brésil. Les enfants regardèrent de qui leur venait ce commandement, et, voyant qu'il leur venait d'Orsola, se remirent à jouer.

« – Prends garde, Léonie ! dit Orsola à la petite fille, qu'elle haïssait tout particulièrement.

« – À quoi ? demanda l'enfant.

« – À me faire descendre ; car, si tu me fais descendre, j'irai te fouetter !

« – Ah ! par exemple, venez-y donc ! répondit la petite fille.

« – Tu me défies ? dit Orsola. Attends un peu : je suis à toi !

« Et, s'élançant dans le jardin, elle franchit, en courant, l'espace qui séparait le perron de l'étang, et étendit la main pour saisir l'enfant, qui, en la voyant venir, l'avait attendue sans daigner faire un pas en arrière ; mais, au moment où elle allait saisir l'enfant, le chien s'élança et la saisit elle-même au bras. Orsola jeta un cri terrible, moins de douleur que de colère. Ce cri, de deux côtés différents, fit accourir deux personnes : M. Sarranti, qui emmena les enfants ; le jardinier, qui fit lâcher prise au chien.

« Orsola revint et me montra son bras ensanglanté.

« – J'espère que vous punirez votre nièce et que vous tuerez le chien ? dit-elle.

« Peut-être eussé-je fait selon son désir ; mais M. Sarranti intervint, et m'en empêcha : il avait tout vu et tout entendu ; et, à son avis, Léonie était innocente. Quant à Brésil, avec son instinct de serviteur dévoué, il avait défendu sa petite maîtresse et ne méritait point la mort pour cela. Je me contentai donc de défendre aux enfants d'aller jouer désormais au bord de l'eau, et d'ordonner que Brésil restât enchaîné dans sa niche. Orsola, du reste, abandonna sa double idée de vengeance avec une facilité qui m'étonna et m'effraya en même temps. Je commençais à la connaître et à comprendre qu'elle n'était point femme à pardonner.

« Vers ce temps, un événement qui se passa dans la maison vint fatalement fournir à Orsola l'occasion d'accomplir le sinistre projet qu'elle méditait depuis longtemps.

« C'était vers la moitié du mois d'août 1820. Depuis trois semaines environ, M. Sarranti avait tout à coup et brusquement rompu avec toutes ses habitudes : sa vie, jusque là d'une rigide régularité, était devenue, à mon grand étonnement, une suite d'excentricités qui commençaient à éveiller l'attention des paisibles habitants du village et particulièrement celle des gens du château.

« On venait le chercher au milieu de la nuit, et, partant à l'instant même avec ceux qui venaient le chercher, il disparaissait pendant des journées entières, se contentant de laisser pour moi au valet de pied Jean, dont il avait fait son domestique de confiance, un mot par lequel il m'annonçait son absence, sans la motiver ni en fixer la durée.

« D'autres fois, dès les premières lueurs du matin, il entrait en conférence avec des amis de Paris, et, s'enfermant avec eux dans sa chambre ou dans le pavillon du parc, il demeurait là, refusant de venir déjeuner, et quelquefois même dîner.

« On l'avait rencontré, à la brune, causant avec des hommes décorés, vêtus de longues redingotes bleues boutonnées jusqu'au menton et ayant, dans toutes leurs façons, les allures de militaires en habit de ville.

« Orsola avait écouté plusieurs fois à la porte de sa chambre, de son cabinet ou du pavillon, essayant de saisir au passage le secret de ces longues, fréquentes et mystérieuses conversations. Les mots sans suite qu'elle avait entendus pouvaient la mettre sur une trace ; mais le peu de liaison de ces mots entre eux faisait que la trace était bientôt effacée. Cependant, au nombre des mots saisis par elle, comme les noms du roi Louis XVIII et de l'empereur

Napoléon revenaient plus fréquemment qu'aucun autre. Orsola n'eut point de peine à deviner qu'il était question d'un complot militaire ayant pour but de renverser le gouvernement existant et de reconstituer l'Empire. Je me souviens de la joie diabolique avec laquelle Orsola me fit part de cette découverte. Elle détestait votre père, qui, en toutes circonstances, prenait le parti des enfants, et je ne doute point qu'elle ne l'eût dénoncé à la police, si un projet de tout autre nature ne l'eût absorbée, et si elle n'eût pas vu, avec son effroyable perspicacité, quelque chose qui pouvait servir son dessein, à elle, dans les desseins de votre père.

« Elle attendit donc le jour, l'heure, le moment d'agir, comme le jaguar, accroupi sur une branche, attend le moment de s'élancer sur le voyageur. Il y avait à la fois du serpent et du tigre dans cette créature patiente et implacable !

« Le 18 août, M. Sarranti, qui avait quitté le château pendant la nuit, m'avait prié, par un mot, d'aller moi-même redemander au notaire de Corbeil les cent mille écus que j'avais déposés dans son étude ; pour la plus grande facilité du transport, je devais tâcher d'obtenir qu'une partie de la somme au moins me fût rendue en billets de banque.

« Dès le matin, je fis mettre le cheval à la voiture, et j'allai à Corbeil. M. Henry n'avait de billets de banque que pour une faible somme ; je rapportai donc les cent mille écus comme je les avais portés, en or.

« Dans la journée, M. Sarranti revint, et me fit demander s'il pouvait m'entretenir seul pendant quelques instants.

« J'étais avec Orsola.

« – Je vais descendre, dis-je à Jean.

« – Pourquoi ne faites-vous pas plutôt monter M. Sarranti ? demanda-t-elle. Vous seriez mieux ici pour causer.

« – Dîtes à M. Sarranti qu'il peut monter, répondis-je à Jean.

« Puis, Jean sorti :

« – Veux-tu me laisser ? dis-je à Orsola.

« – Vous avez donc des secrets pour moi ? observa-t-elle.

« – Non ; mais les secrets de M. Sarranti sont à lui, et non à moi.

« – Avec votre permission, M. Gérard, les secrets de M. Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets.

« Et, à ces mots, au lieu de sortir, elle entra dans un cabinet de toilette d'où on pouvait entendre tout ce qui se disait dans ma chambre, et s'y enferma à clef. À peine y était-elle enfermée, que

la porte du corridor s'ouvrit, et que votre père entra. J'aurais pu, j'aurais dû l'emmener dans une autre chambre, dans quelque allée déserte du parc, au milieu de la pelouse ; mais j'eus peur de ce qui se passerait entre Orsola et moi, dès que nous nous retrouverions en tête à tête. Aussi, quand M. Sarranti me demanda :

« – Sommes-nous seuls, et puis-je vous parler en toute confiance ?

« Je n'hésitai pas à répondre :

« – Nous sommes seuls, mon ami, et vous pouvez parler… »

Avant de continuer, M. Gérard se tourna vers le moine :

– Savez-vous ce que votre père avait à me dire, mon frère, demanda-t-il, et dois-je vous le répéter ?

– Je n'en sais rien, monsieur, répondit Dominique. Lorsque mon père a quitté la France, j'étais au séminaire ; il n'eut point le temps de m'y venir dire adieu. J'ai reçu, depuis, une lettre de lui datée de Lahore ; mais elle avait pour unique but de me rassurer sur sa santé et de m'envoyer une somme d'argent dont il pensait que je pouvais avoir besoin.

– Je vais donc vous dire, alors, reprit le mourant, quels étaient les projets de votre père, et dans quel complot il était entré.

LXVIII

Le secret de M. Sarranti.

« – Croyez d'abord, mon cher monsieur Gérard, me dit votre père, que tout ce que je vais vous raconter était connu de votre frère Jacques dès le premier jour où je le revis ; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte, lorsqu'il me chargea de l'éducation de ses enfants.

« Vous connaissez mon nom et mon pays. Je suis Corse ; né à Ajaccio la même année que l'empereur, je lui dévouai ma vie : je le suivis à l'île d'Elbe après l'abdication de Fontainebleau, à Sainte-Hélène après la bataille de Mont-Saint-Jean(1).

« Un jour, on saura à quel supplice est condamné par les rois l'homme qui les a, les uns après les autres, tenus tous dans sa main, et la publicité de l'histoire sera le châtiment de ses geôliers et de ses bourreaux !

« Aussi, dès le commencement de 1817, fus-je préoccupé, sans en rien dire à l'illustre prisonnier, du soin de lui ménager une évasion. Je nouai des intelligences avec un bâtiment américain qui venait de nous faire passer des lettres de l'ancien roi Joseph, retiré à Boston ; mais l'empereur désapprouva complètement ce que j'avais fait, et, me dénonçant lui-même au gouverneur :

« – Renvoyez-moi bien vite en France, dit-il, ce gaillard, qui veut me faire évader de ce lieu de délices qu'on appelle Sainte-Hélène !

« Et il répéta dans tous ses détails au gouverneur le plan d'évasion que je venais de lui révéler à lui-même.

« La grâce qu'il demandait, c'est-à-dire le renvoi en France de l'un de ses fidèles serviteurs, était de celles qu'on est toujours prêt à lui accorder. Mon départ fut donc fixé au surlendemain, un bâtiment se trouvant en partance pour Portsmouth dans la rade de Jamestown.

« J'étais désespéré, croyant avoir encouru la disgrâce de l'empereur, lorsque je reçus, par l'entremise du général Montholon, l'ordre de paraître devant lui. Le général m'introduisit dans la chambre à coucher, et l'empereur lui fit signe de nous laisser ensemble.

« À peine fus-je seul avec l'auguste captif, que je me jetai à ses pieds, en le suppliant de me pardonner, et de revenir sur la décision qu'il avait prise de me renvoyer en France. Il me laissa dire, me regardant avec un sourire de bonté ; puis, me prenant par l'oreille :

« – Niais ! dit-il. Allons, relève-toi !

« Ces paroles étaient si éloignées des reproches que je m'attendais à recevoir, que je me relevai tout étourdi.

« – Je ne te pardonne pas, me dit-il, attendu que je n'aurais à te pardonner que ta trop grande fidélité et ton trop grand dévouement, et qu'on ne pardonne pas ces choses-là, vilain Corse : on s'en souvient !

« – Eh bien, alors, sire, au nom du ciel ! m'écriai-je, ne m'éloignez pas de vous !

« – Sarranti, me dit l'empereur en me regardant fixement, j'ai besoin de toi en France.

« – Oh ! alors, sire, m'écriai-je, c'est autre chose ! et, quelque désir que j'aie de rester auprès de vous, je suis prêt à partir à l'instant même.

« – Écoute, me dit l'empereur, car les choses que je vais te confier sont graves. J'ai encore des partisans en France…

« – Je crois bien, sire : vous avez le peuple tout entier !

« – Quelques-uns de mes vieux généraux conspirent mon retour.

« – Oh ! sire, en effet, pourquoi ne vous reverrions-nous pas encore sur le trône ? Vous êtes bien revenu de l'île d'Elbe !

« – On ne récrit pas une seconde page comme celle-là dans une vie comme la mienne ! me répondit l'empereur en secouant la tête. D'ailleurs, j'ai l'idée que, pour l'avenir du monde, mieux vaut que je meure ici, et que l'empereur des peuples ait sa passion et son Golgotha comme Jésus-Christ… Ma mort sera belle, Serranti, et je ne veux pas manquer ma mort !

« Et il me disait ces paroles avec le même regard de triomphe qu'il dictait la paix après Marengo, Austerlitz et Wagram. À Sainte-Hélène, il a retrouvé son génie, un instant perdu, comme, après la sueur de sang qui lui avait rappelé un instant qu'il était homme, Jésus-Christ s'est de nouveau senti le fils de Dieu.

« – Que dois-je donc faire, sire ? repris-je ; et pourquoi ne permettez-vous pas que, comme un autre Simon de Cyrène, je reste ici pour vous aider à porter votre croix ?

« – Non, répondit l'empereur, je te le répète, Sarranti, j'ai besoin

en France d'un homme sûr, d'un homme qui aille dire à ceux de mes braves lieutenants qui ne se sont prostitués ni aux Bourbons ni à l'étranger, les Clausel, les Bachelu, les Gérard, les Foy, les Lamarque, de ne plus penser à moi.

« – Sire, pourquoi cela ?

« – Parce que, moi, comme les anciens empereurs romains, je suis passé dieu, et que, du haut de mon ciel de flamme, je les regarde. Tu iras les trouver de ma part, et tu leur diras : *Ne songez plus à l'empereur que pour penser qu'il vous aime et qu'il vous encourage ; mais il a un fils que l'on élève peut-être à le haïr, à coup sûr à le méconnaître ; songez à ce fils !*

« – Oh ! sire, oui, oui, je leur dirai cela !

« – *Seulement*, ajouteras-tu, *ne compromettez son enfance que dans un complot où vous soyez certains de réussir ; rappelez-vous ce qu'on a fait des Astyanax et des Britannicus, le jour où l'on a supposé qu'ils pouvaient devenir dangereux !*

« – Oui, sire, oui, je le leur dirai.

« – Explique-leur bien que c'est ma volonté suprême, Sarranti, mon testament politique ; dis-leur que j'ai bien sérieusement et pour toujours abdiqué, mais abdiqué en faveur de mon fils.

« – Je le leur dirai, sire.

« – Écoute, Sarranti, voici un détail qui pourra être utile à ceux qui essaieront de l'arracher des mains de l'Autriche.

« – J'écoute, sire.

« – Mon fils habite, à une lieue de Vienne, le même château que j'ai habité deux fois : une fois en 1805, après Austerlitz, une fois en 1809, après Wagram ; cette seconde fois, j'y restai près de trois mois. – Il en habite l'aile droite, que j'avais choisie pour mon habitation intime… Qui sait ? chose étrange ! sa chambre à coucher est peut-être la mienne ; il faudrait s'informer de cela.

« – Oui, sire.

« – Voici pourquoi : c'est que, ennuyé d'avoir à traverser les appartements et les antichambres, toujours remplis de courtisans ou de solliciteurs, pour descendre dans les magnifiques jardins où j'aimais à me promener dès le matin, j'avais fait ouvrir – non par l'architecte du palais, mais par mes officiers du génie – une porte secrète communiquant à un escalier dérobé. Cette porte donnait dans mon cabinet de toilette, et l'escalier dans une espèce d'orangerie ; en poussant un bouton caché dans la monture d'une glace, la glace rentrait dans le lambris et démasquait l'ouverture. Eh bien, Sarranti, tu comprends ? si mon fils est gardé à vue, par

là peut-être pourra-t-il fuir, rejoindre ceux qui l'attendront dans le parc, et gagner la frontière avec eux !

« – Oh ! oui, sire, je comprends.

« – Tiens, voici un plan du château de Schoenbrunn que j'ai fait moi-même cette nuit ; l'aile du château que j'habitais y est rappelée dans tous ses détails : la chambre à coucher, le cabinet de toilette, les voilà ; la moulure qu'il faut pousser, en voilà le dessin. Ce plan est signé de moi ; cache-le avec soin aux espions anglais : il sera ton moyen de reconnaissance.

« – Soyez tranquille, sire ; il faudra me tuer pour me le prendre !

« – Tâche de rester vivant, et qu'on ne te le prenne pas ; cela vaudra mieux… Attends ! ce n'est pas tout.

« L'empereur alla à une cassette placée sous le pied de son lit et qui contenait un million en or ; il y prit trois cent mille francs et me les donna.

« – Que voulez-vous que je fasse de cet argent ? lui demandai-je.

« – Oh ! ce n'est pas à vous que je le donne, monsieur le Corse ! je vous le confie, entendez-vous bien, maître Cicinnatus ? pour les besoins de la cause ; vous l'emploierez comme vous le jugerez convenable. Ce n'est pas grand-chose que cent mille écus dans les mains d'un imbécile ; c'est un trésor dans les mains d'un homme intelligent. J'ai fait ma première guerre d'Italie avec deux mille louis que j'avais dans le coffre de ma voiture, et, en arrivant au quartier, j'ai distribué quatre louis à chaque général.

« – Sire, l'emploi de l'argent sera fait, non point par la main d'un homme de génie, mais par la main d'un honnête homme.

« – Si tu étais obligé de fuir… écoute bien ceci, Sarranti !

« J'écoutai.

« – Il me serait agréable que tu cherchasses un refuge dans l'Inde. Là, tu trouverais, près de Rundjet-Sing-Behadour, maharadjah de Lahore et de Cachemire, un de mes plus fidèles serviteurs, le général Lebastard de Prémont…

« – Oui, sire.

« – Je l'y avais envoyé, en 1812, pour voir si, au moment où je faisais la guerre à l'Angleterre en tentant l'Orient par le Nord – comme, en 1798, je la lui avais faite en tentant l'Orient par l'Égypte –, il ne pouvait pas provoquer une autre révolte de Chandernagor, et tailler pour Rundjet-Sing un rôle de Tippo-Saïb heureux. Nos désastres sont venus : j'ai détourné mes regards de

l'Inde ; mais, depuis que je suis ici, j'ai reçu des nouvelles de mon fidèle envoyé ; entré au service du prince indien, il ne s'en tient pas moins à disposition.

« Si donc tu étais obligé de fuir, Sarranti, fuis vers cette vieille nourrice du genre humain qu'on appelle l'Inde, partage avec Lebastard la somme qui te restera, quelle qu'elle soit : ce brave serviteur n'était pas riche, et il doit avoir laissé en France une petite fille de l'éducation de laquelle je devais me charger, si je fusse resté empereur. Voilà, mon cher Sarranti, pourquoi je t'ai dénoncé, pourquoi je te chasse, pourquoi je demande que l'on te renvoie en Europe, et cela, le plus tôt possible, entends-tu, traître ? Ainsi, qu'il n'y ait plus rien de commun entre nous, que lorsque tu seras là-bas !

« Et l'empereur me tendit sa main, que je baisai.

« Le surlendemain, je partis.

« J'arrivai en France. Je n'ignorais pas que, comme tous ceux qui venaient de Sainte-Hélène, j'allais être soumis, de la part de la police, à une sévère investigation.

« On me savait sans fortune : les cent mille écus que je rapportais pouvaient exciter les soupçons. Je vins trouver votre frère ; je lui dis tout. Il me nomma professeur de ses enfants, et m'autorisa à m'adresser à vous pour le placement des cent mille écus. Vous savez ce qui se passa entre nous à ce sujet.

« Maintenant, depuis quatre ans que je suis revenu de Sainte-Hélène, j'attends une occasion de servir l'empereur selon ses désirs. Une conspiration est organisée, qui doit éclater demain. Je ne puis pas vous dire quels sont les chefs du complot, leur secret n'est pas le mien ; ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illustres noms de l'Empire vont tenter demain la ruine du gouvernement des Bourbons !

« Réussirons-nous ? ne réussirons-nous pas ? Si nous réussissons, nous n'avons rien à craindre, nous sommes les maîtres ; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous attend ! C'est pour cela que je vous ai prié de retirer les cent mille écus des mains de votre notaire, et d'avoir, s'il était possible, du papier au lieu de l'or.

« Craignez-vous d'être compromis ? Je commence par vous dire que vous ne pouvez l'être. Mais enfin, si vous avez des craintes à cet égard, aujourd'hui même je vous écris que des affaires importantes me forcent à me séparer de vous ; et, la conspiration échouant, je me sauve comme je puis.

« Voulez-vous, au contraire, m'aider jusqu'au bout ? Donnez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur ; qu'il tienne ici, demain toute

la journée, deux chevaux sellés, portant chacun cinquante mille écus dans une valise. J'ai, tout le long de la route, d'ici à Brest, des amis qui nous cacheront ; à Brest, je m'embarque pour les Indes, et je vais, selon les ordres de mon maître, rejoindre à Lahore le général Lebastard de Prémont.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, cher monsieur Gérard ; maintenant, vous tenez ma vie entre vos mains. Ne vous hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement mettre toutes mes affaires en ordre, brûler tous les papiers qui peuvent me compromettre, et, dans un quart d'heure, je reviens chercher votre réponse.

« Et, sur ces mots, il se leva et sortit.

« Au moment où il refermait la porte du corridor, celle du cabinet de toilette s'ouvrit et Orsola parut. Naturellement, elle avait entendu toute la confidence.

« Je craignis que, femme, et peu sympathique en toute occasion à M. Sarranti, elle ne refusât de l'aider dans sa fuite ; et j'allais au devant de son refus, quand, à cette question que je lui adressai :

« – Tu as tout entendu, Orsola ? que faut-il faire ?

« Elle répondit, à mon grand étonnement :

« – Il faut faire ce qu'il te demande.

« Je la regardai, étonné.

« – Comment ? repris-je.

« – Je te dis qu'il faut lui donner Jean, lui tenir deux chevaux prêts, et prier.

« Elle allait dire : "Dieu", mais elle reprit en souriant :

« – Et prier le diable qu'il échoue ; car jamais occasion pareille à celle-là ne nous sera donnée de devenir millionnaires !

« Je frissonnai et elle me vit pâlir.

« – Oh ! dit-elle, je croyais que c'était chose convenue et que nous n'avions plus revenir là-dessus.

« Puis, avec ce ton impérieux que, depuis quelque temps, elle prenait à certaines heures :

« – Occupez-vous d'une chose seulement, dit-elle : c'est de lui reprendre votre contre-lettre. Moi, je vais vous l'envoyer afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

« Et elle sortit.

« Un instant après, M. Sarranti rentra.

« – Vous me faites appeler ? demanda-t-il.

« – Oui.

« – Vous avez donc réfléchi ?

« – Jean est à votre disposition ; et, demain, dès la pointe du jour, les chevaux, avec l'argent dans les sacoches, vous attendront tout sellés.

« M. Sarranti ouvrit son portefeuille et en tira un papier.

« – Tenez, monsieur, dit-il, voici votre contre-lettre ; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisqu'ils sont retirés de chez le notaire. Dans le cas où les circonstances m'empêcheraient de repasser par Viry, un mot de moi, si je ne suis ni prisonnier ni tué, vous dirait où me faire tenir l'argent.

« Je repris la contre-lettre d'une main si tremblante, mon visage avait conservé une telle pâleur, depuis qu'Orsola m'avait laissé entrevoir qu'elle comptait sur la fuite de M. Sarranti pour l'accomplissement de ses terribles projets, que votre père s'aperçut de mon émotion ; il l'interpréta naturellement comme une hésitation de ma part à le servir.

« – Voyons, cher monsieur Gérard, me dit-il, il est encore temps de revenir sur votre bonne résolution. Je puis quitter à cette heure le château pour n'y jamais rentrer, et, en vous quittant, vous laisser la lettre que je vous ai offerte, et qui constatera que vous êtes en dehors de tous mes projets. Dites un mot, et je vous rends votre parole.

« J'hésitai ; mais cette femme avait pris un tel empire sur ma vie, que je n'osai faire autre chose que ce qu'elle m'avait ordonné de faire.

« – Non, dis-je, tout est convenu ; ainsi, ne changeons rien à nos dispositions.

« M. Sarranti crut que je persistais par pur dévouement et me serra affectueusement la main.

« – Je suis attendu à Paris, dit-il. Peut-être vais-je prendre congé de vous pour ne plus vous revoir ; je viens peut-être de vous serrer la main pour la dernière fois. Dans tous les cas, cher monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle !

« Et il partit.

« Le soir, comme d'habitude, je soupai avec Orsola. Je n'ose pas vous dire ce que je lui promis dans mon ivresse et quel crime infâme nous arrêtâmes ensemble ! Ma seule excuse est que je n'avais point ma raison, que j'avais perdu mon libre arbitre.

« Enfin, pour me servir de l'expression d'Orsola, le matin du 19 août 1820, il était décidé que, le soir, à quelque prix que ce fût, nous serions *millionnaires !* »

LXIX

La journée du 19 août 1820.

« La journée du lendemain, poursuivit M. Gérard, s'écoula pour moi agitée de tressaillements terribles, et, tout étranger que j'étais à la politique, je faisais des vœux bien ardents pour que la conspiration réussît : il me semblait qu'Orsola n'avait parlé de crime que dans le cas où cette conspiration échouerait et où M. Sarranti serait obligé de fuir.

« Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, je comptai toutes les vibrations de l'horloge, et chacune de ces vibrations retentit jusqu'au fond de mon cœur. Cent fois j'interrogeai ma montre. La journée avançait, et rien ne venait troubler la tranquillité ordinaire de la retraite dans laquelle nous vivions.

« Enfin, il était quatre heures de l'après-midi ; nous allions nous mettre à table – J'avais déjà remarqué que les couverts des enfants manquaient : Orsola avait décidé qu'ils dîneraient à part. – Tout à coup, j'entendis un bruit de galop ; je m'élançai hors du salon. Votre père, sur un cheval blanc d'écume, entrait dans la cour. En arrivant au perron, le cheval s'abattit.

« – Trahis ! dénoncés ! je n'ai plus qu'à fuir ! dit M. Sarranti. Tout est-il prêt ?

« – Tout ! dit Orsola.

« Quant à moi, je ne pouvais répondre : quelque chose comme un nuage sanglant flottait devant mes yeux.

« M. Sarranti se dégagea des étriers, vint à moi, me serra la main.

« – Trahis ! trahis ! répétait-il. Oh ! les misérables ! un complot si bien ourdi ! une conspiration si bien arrêtée !

« En ce moment, sur l'appel d'Orsola, Jean venait avec les deux chevaux frais. Je n'eus que la force de les montrer à Sarranti en lui disant :

« – Fuyez à l'instant même ! fuyez sans retard ! votre sûreté avant tout.

« Il me serra de nouveau la main, sauta sur l'un des deux chevaux, tandis que Jean montait sur l'autre, et, par des chemins de traverse, tous deux se dirigèrent vers Orléans.

« – Bien ! murmura Orsola à mon oreille ; tous les soirs, après huit heures, le jardinier va coucher chez son gendre, à Morsang : nous serons seuls !

« – Seuls, répétai-je machinalement, seuls…

« – Oui, dit Orsola, seuls, puisque, comme si nous avions pu deviner ce qui se passe, nous avons pris la précaution de nous débarrasser de Gertrude.

« Le mot *nous* me rappela le crime, en même temps qu'il m'en faisait le complice. Une sueur froide me passa sur le front ! Je compris que c'était le moment de rappeler toute ma force et de lutter ; mais il y avait longtemps que ma force était évanouie ! Il y avait longtemps que je me laissais entraîner et que je ne luttais plus !

« – Allons, allons, à table ! me dit Orsola ; il s'agit de ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente ; prenons des forces, et profitons du moment !

« Je savais ce qu'Orsola appelait prendre ou plutôt me donner des forces : c'était me livrer à ces vertiges de l'ivresse pendant lesquels je cessais d'être maître de moi et où il me semblait que j'étais possédé par le démon de la violence et de la folie. Dans ces sortes de circonstances, Orsola mêlait à mon vin un aphrodisiaque qui me rendait presque insensé. Avait-elle lu, dans Suétone, que, quand la sœur de Caligula voulait, parricide et incestueuse maîtresse, lui faire commettre quelque crime, c'est ainsi qu'elle agissait ? ou cette femme, qui portait en elle la science et le principe du mal, avait-elle deviné que la cantharide était l'équivalent de l'hippomane(1) ?

« J'avais déjà, la nuit de la mort de Gertrude, éprouvé cette ivresse furieuse que je ressentis, le soir du 19 août, après dîner. Je me levai de table à huit heures, au moment où commençaient à tomber du ciel les premières ombres de la nuit. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une voix qui répétait incessamment à mon oreille :

« – Charge-toi du petit garçon ; je me charge de la petite fille.

« Et moi, abruti, insensé, chancelant, je répondais :

« – Oui… oui.

« – Mais, auparavant, me dit la voix, préparons toutes choses pour que ce soit M. Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

« – Oui, répétai-je, il faut que ce soit M. Sarranti qui ait fait le coup.

« – Alors, viens ! dit la voix.

« Je sentis que l'on m'entraînait dans le cabinet où était le bureau sur lequel j'écrivais d'habitude, et dans la caisse duquel j'avais déposé les trois cent mille francs rapportés de Corbeil et remis à M. Sarranti. Orsola ferma le tiroir à clef ; puis, avec une pince, elle fit sauter la serrure, de manière à ce que le tiroir eût l'air d'avoir été forcé.

« – Tu comprends ? dit-elle.

« Je la regardai d'un œil hébété.

« – Il t'a volé la somme que ton notaire t'avait rendue ; pour la voler, il a forcé le tiroir et il est parti. Quant aux enfants, ils sont entrés pendant qu'il forçait le tiroir, et, de peur d'être dénoncé par eux, il s'en est débarrassé.

« – Oui, répétai-je, oui, il s'en est débarrassé…

« – Comprends-tu ? demanda Orsola, impatiente et joyeuse à la fois de voir à quel degré d'abrutissement elle m'avait amené.

« – Oui, je comprends… Mais, lui, il niera !

« – Reviendra-t-il pour nier ? ira-t-on le chercher dans l'Inde ? osera-t-il rentrer en France, quand il sera condamné à mort comme conspirateur, comme voleur et comme assassin ?

« – Non, il n'osera pas.

« – D'ailleurs, nous serons millionnaires, et l'on fait bien des choses avec des millions !

« – Comment serons-nous millionnaires ? demandai-je, la langue avinée, l'œil terne.

« – Puisque tu te charges du petit garçon et moi de la petite fille, répéta Orsola.

« – C'est vrai.

« – Descendons, alors.

« Je me rappelle que je résistai, non par raison, mais par instinct. Elle m'entraîna et me fit descendre sur le perron. Les enfants étaient assis là, regardant le soleil, qui se couchait lentement.

« – Oh ! que c'est singulier ! dis-je ; il me semble que le ciel est tout en sang !

« En m'apercevant, les deux enfants se levèrent et vinrent à moi, se tenant par la main.

« – Faut-il rentrer, mon oncle Gérard ? demandèrent-ils ?

« Leur voix me fit un effet étrange : je ne pus répondre, j'étouffais.

« – Non, dit Orsola, jouez encore, mes chers petits !

« Oh ! cela, par exemple, poursuivit le moribond, je ne l'oublierai jamais !… Au milieu de mon ivresse, je les voyais tels que je les vois encore tous deux, beaux comme des anges du Seigneur ; le petit garçon, blond, frais, rose ; la petite fille, grave et brune, fixant sur moi son regard intelligent et semblant me demander pourquoi, l'œil inerte, les mains tremblantes, je trébuchais en marchant… En ce moment, huit heures sonnèrent. J'entendis fermer la grille du parc : c'était le jardinier qui s'en allait. Je regardai autour de moi ; je ne vis plus Orsola. Où était-elle ?… Je respirai, je me sentis soulagé, j'eus envie de prendre les deux enfants dans mes bras, et de me sauver avec eux ; je l'eusse fait, peut-être, si je n'eusse senti que, seul, j'avais déjà bien du mal à me tenir debout. D'ailleurs, au moment où je murmurais :

« – Mes enfants ! mes pauvres enfants !

« Orsola reparut.

« Elle tenait mon fusil à la main.

« – Tenez, dit-elle, voilà votre fusil, monsieur Gérard.

« Et elle me tendit l'arme ; mais mon bras se refusait à la recevoir.

« – Oh ! mon oncle, s'écria le petit Victor, est-ce que tu vas à l'affût ?

« – Oui, dit Orsola, nous avons du monde demain, et il faut que votre oncle me tue deux ou trois lapins.

« – Oh ! emmène-moi avec toi, mon oncle ! dit l'enfant.

« Je frissonnai.

« – Mais prends dont ton fusil, lâche ! me dit tout bas Orsola.

« Je le pris.

« – Oh ! mon oncle, mon oncle, répéta le petit garçon, je me tiendrai derrière toi ; je ne ferai pas de bruit, sois tranquille !

« – Entendez-vous ce que cet enfant vous demande ? dit tout haut Orsola.

« Je regardai le petit garçon.

« – C'est toi qui veux venir ? lui dis-je.

« – Oui, mon oncle, je t'en prie ! tu m'as promis, si j'étais bien sage, de m'emmener un jour avec toi.

« – C'est vrai ; mais as-tu été bien sage, Victor ? demanda Orsola.

« – Oh ! oui, madame, répondit consciencieusement l'enfant ; et,

si M. Sarranti était là, il vous dirait qu'il est très content de moi.

« On avait laissé ignorer aux enfants que leur précepteur fût parti pour toujours.

« – Eh bien, alors, si véritablement il a été bien sage, emmenez-le, monsieur Gérard.

« – Si on emmène Victor, dit Léonie, je veux aller avec lui, moi.

« – Oh ! non, non, m'écriai-je vivement, c'est déjà assez, c'est déjà trop d'un !

« – Vous entendez, mademoiselle ? dit Orsola ; nous allons vous coucher.

« – Pourquoi me coucher ? dit la petite fille. J'aime mieux attendre le retour de mon frère, et que l'on me couche en même temps que lui.

« – Dites donc, une fois pour toutes, à cet enfant que vous désirez qu'elle obéisse, et qu'elle ne dise plus : "Je veux !"

« – Allez avec Orsola, Léonie, dis-je à l'enfant.

« – Et moi, reprit Victor tout joyeux, et moi, je vais avec toi, n'est-ce pas, mon oncle ?

« – Oui, viens ! lui dis-je.

« Il me donna la main ; je n'eus pas la force de garder dans la mienne cette bonne petite main qui se confiait à moi : je la repoussai.

« – Marche à mes côtés, lui dis-je.

« – Devant ! devant ! cria Orsola en emmenant Léonie, qui, la tête tournée vers nous, disait avec un accent que je n'oublierai jamais : "Revenez bien vite, mon oncle !... Reviens bien vite, Victor !"

« – Moi aussi, je tournai la tête : je vis la petite fille rentrer et disparaître dans le château. Alors, longeant l'étang, je m'avançai à mon tour dans le parc. Victor marchait, comme le lui avait dit Orsola, à une dizaine de pas devant moi.

« La nuit était déjà sombre, et, sous les grands arbres du parc, les ténèbres étaient encore plus épaisses que partout ailleurs. Mon front ruisselait de sueur ; mon cœur battait au point que j'étais, de temps en temps, obligé de m'arrêter.

« Chaque canon de mon fusil était chargé d'une balle. Il avait fait très chaud pendant les quinze derniers jours qui venaient de s'écouler ; on avait parlé de chiens enragés errant aux environs, et, dans la crainte que quelque chien ne passât, soit, le jour, par la grille ouverte, soit, la nuit, par une brèche qui s'était faite au mur

du parc, j'avais pris cette précaution de charger mon fusil à balles ; – Orsola le savait quand elle m'avait mis l'arme entre les mains. – L'enfant, comme je vous l'ai dit, marchait devant moi ; je n'avais donc qu'à porter le fusil à mon épaule, à presser la détente, à faire feu, et tout était dit !

« Mon Dieu ! vous m'aviez donné d'avance le remords de cette action infâme ; car deux ou trois fois je portai la crosse du fusil à mon épaule, deux ou trois fois je mis le doigt sur la détente de l'arme, et deux ou trois fois j'abaissai le canon en murmurant :

« – Impossible ! impossible !

« Pendant un de ces mouvements, le petit Victor se retourna ; si vite que j'eusse abaissé l'arme, il vit que je l'avais mis en joue…

« – Mon oncle, observa-t-il, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne fallait jamais mettre en joue personne, même en plaisantant, et qu'il y avait un petit garçon qui avait tué sa sœur en plaisantant ainsi ?

« – Oui, oui, tu as raison, mon enfant ! m'écriai-je. C'était pour plaisanter, mais j'avais tort.

« – Je sais bien que c'était pour plaisanter, dit l'enfant ; pourquoi donc me tuerais-tu, toi qui aimais tant notre pauvre père ?

« Je jetai un cri. Il s'était fait dans mon esprit une lueur comme celle d'un éclair ; je crus que j'allais devenir fou.

« – Oh ! oui, Victor, dis-je en remettant mon fusil en bandoulière, oui, j'aimais bien ton père ! Reviens à la maison, Victor ! reviens ! nous ne chasserons pas ce soir.

« – Comme tu voudras, mon oncle, dit le petit garçon, effrayé de l'accent de ma voix.

« J'allai à lui, je le pris par la main, et, à travers bois, je le ramenai vers le château. J'espérais arriver à temps pour m'opposer au meurtre de la petite fille. Par malheur, je me trouvai au bord de l'étang : pour revenir à la maison, il fallait contourner la pièce d'eau – ce qui nous retardait de plus de dix minutes – ou la traverser en bateau.

« Oh ! mon oncle, allons en bateau ! dit l'enfant : c'est si amusant, d'aller en bateau !

« Et il sauta le premier dans la petite barque. Je l'y suivis en chancelant.

« L'eau était profonde, calme comme un miroir, éclairée par la lune, qui venait de se lever. Je saisis les deux avirons, et je ramai

rapidement. Je n'avais en ce moment qu'une idée : arriver à temps pour empêcher le crime, et, quelque chose qui dût en résulter, dire : "Non ! non ! je ne veux pas !"

« Nous étions au milieu de l'étang, à peu près, lorsque j'entendis un cri terrible. Je reconnus la voix de Léonie. En même temps, les aboiements de Brésil retentirent dans la nuit : lui aussi, sans doute, de sa niche, où il était retenu, il avait entendu comme moi et reconnu ce cri.

« Deux autres cris plus déchirants que le premier se firent entendre à quelques secondes l'un de l'autre.

« Je regardai le petit Victor ; il était très pâle.

« – Mon oncle, mon oncle, dit-il, on tue ma sœur !

« Puis il appela.

« – Léonie ! Léonie !

« – Veux-tu te taire, malheureux ! m'écriai-je.

« – Léonie ! Léonie ! continua de crier l'enfant.

« J'allai à lui, la main étendue, le regard flamboyant ; il fut tellement épouvanté de l'expression de mon visage, qu'il hésita s'il ne se jetterait pas à l'eau – il ne savait pas nager – ; il tomba à genoux en joignant les mains.

« – Oh ! mon bon oncle, dit-il, ne me fais pas mourir ! Je t'aime bien, je t'aime de tout mon cœur, mon oncle ! Je n'ai jamais fait de mal à personne !

« Je venais de le saisir par le collet de sa veste.

« – Mon oncle, mon oncle, ayez pitié de votre petit Victor !... À moi ! à l'aide ! au secours !

« La voix s'arrêta : ma main s'était, comme un anneau de fer, serrée autour du cou de l'enfant. J'étais pris de vertige ; j'avais perdu toute connaissance de moi-même.

« – Non, non, lui dis-je, tu es condamné ! il faut que tu meures !

« Il entendit, car il réunit toutes ses forces pour m'échapper.

« En cet instant, la lune se cacha derrière un nuage, et je me trouvai dans l'obscurité ; d'ailleurs, je fermais les yeux pour ne point voir.

« J'enlevai l'enfant jusqu'au-dessus de ma tête, et, comme si son poids ne devait pas suffire pour le faire disparaître sous l'eau, je le lançai de toute ma force dans l'étang !

« L'eau bouillonna, s'ouvrit comme un gouffre, et se referma...

« Je me jetai sur les avirons pour regagner le bord ; mais, au

moment où j'en saisissais un de chacune de mes mains, l'enfant reparut, se débattant… Que vous dirai-je, mon père ? s'écria le moribond en sanglotant ; j'étais ivre, j'étais furieux, j'étais fou !… Je levai l'aviron… »

– Oh ! misérable ! s'écria frère Dominique en se levant, comme s'il n'avait pas la force, lui, simple auditeur, d'en entendre davantage.

– Oui, oui, misérable ! infâme ! car le pauvre petit s'enfonça, cette fois, pour ne plus reparaître, et, quand la lune sortit du nuage, elle éclaira le front livide d'un assassin !

Le moine était tombé à genoux et priait, le front appuyé au marbre de la cheminée.

Il se fit, dans cette chambre funèbre, un silence terrible.

Ce silence fut un instant interrompu par une espèce de râle qui sortait de la gorge du malade.

– Je me meurs, saint prêtre ! je me meurs ! gémissait-il ; et, cependant, pour l'honneur de votre père dans ce monde, pour mon salut dans l'autre, j'ai encore bien des choses à vous dire !

LXX

La nuit du 19 août 1820.

Le moine, à ce cri de détresse, se leva rapidement, revint au lit, passa son bras droit sous la tête du mourant, et lui fit respirer des sels.

Il eût été difficile de dire lequel était le plus pâle, du prêtre ou du moribond.

La faiblesse fut longue et alla presque jusqu'à l'évanouissement. Puis, enfin, M. Gérard fit signe qu'il croyait pouvoir continuer, et le dominicain reprit place au chevet du lit.

– Je sautai du bateau sur la pelouse, dit l'assassin, et je courus vers la maison. – Cris de l'enfant, aboiements du chien, tout avait cessé !

« Il m'avait semblé que les cris sortaient d'une des salles basses. J'appelai Orsola d'une voix timide d'abord, puis avec un accent plus élevé, puis avec toute la force de ma voix : personne ne répondit. J'eus alors l'idée d'appeler Léonie ; mais je n'osai, de peur d'évoquer une ombre !

« Je n'avais point de lumière, et je descendis à tâtons.

« Un reste de feu brûlait dans la cuisine, et, si faible que fût la lueur qu'il jetait, il était facile de voir que tout était en ordre et que rien ne s'était passé là. De la cuisine, je pénétrai dans l'office, continuant à appeler Orsola : personne ne répondit. Il me semblait pourtant que c'était bien de là que venaient les cris.

« Je songeai à un petit cellier qui se trouvait derrière l'office, et qui me restait à visiter ; j'essayai de pousser la porte ; mais j'eus à lutter contre un obstacle. J'appelai encore Orsola : point de réponse.

« Cependant, une chose me frappa : à la clarté de la lune, je vis le vitrage du cellier – vitrage donnant sur le jardin – tout brisé. En même temps, je heurtai quelque chose du pied. Je me baissai : je sentis un corps couché à terre ; à l'humidité tiède de la dalle, il me sembla que ce corps baignait dans le sang… Je tâtai avec la main : ce n'était pas le corps d'un enfant. Qu'était-ce donc ?… J'allai à reculons jusqu'à la porte, puis je traversai l'office, puis je rentrai dans la cuisine ; j'allumai une bougie, et, épouvanté d'avance de

ce que j'allais voir, je revins vers le cadavre.

« Qu'était-il donc arrivé ? Ce cadavre était celui d'Orsola ! ce sang dans lequel il était couché, c'était son sang ! Il sortait d'une effroyable morsure qui avait ouvert la carotide et qui, par l'hémorragie, avait produit la mort presque instantanément. Un long couteau de cuisine gisait, près de la morte, et paraissait échappé de sa main.

« Mon premier mouvement fut de croire que j'étais devenu fou, que j'étais en proie à quelque hallucination terrible !... Mais non, tout était bien réel : il y avait là un cadavre et du sang, et ce sang et ce cadavre étaient le sang et le cadavre d'Orsola !

« Je me rappelai alors les cris de l'enfant, les aboiements du chien, et un jour terrible se fit dans mon esprit. J'allai au vitrage brisé et je n'eus plus de doute. Voici ce qui s'était passé – du moins, cela me parut clair comme la lumière du jour.

« Orsola, en rentrant, s'était emparée d'un couteau, et, de gré ou de force, avait conduit l'enfant dans le cellier. Là, elle avait voulu la tuer ; la petite fille, épouvantée, avait crié, appelé au secours : c'étaient ces cris que j'avais entendus et auxquels répondaient les hurlements de Brésil. – Le chien adorait l'enfant, je vous l'ai déjà dit. – L'animal comprit que sa petite amie était en danger de mort ; sans doute fit-il un effort terrible et parvint-il à rompre sa chaîne ; la chaîne rompue, il ne fit qu'un bond de sa niche au vitrage, et, d'un élan furieux, il passa à travers la fenêtre, tomba dans le cellier, et sauta au cou d'Orsola. Sa mâchoire de fer avait ouvert la gorge de celle-ci et forcé sa main de lâcher à la fois l'enfant et le couteau.

« Maintenant, qu'étaient devenus l'enfant et le chien ? Ils n'étaient plus là, ni l'un ni l'autre. À quelque prix que ce fût, il fallait les retrouver.

« La vue du cadavre d'Orsola m'avait rempli de terreur et de colère ; je franchis la porte extérieure du cellier, restée ouverte. C'était, sans doute, par cette porte que s'était sauvée Léonie. Je me mis à sa poursuite ; si je la rencontrais, ma propre sûreté voulait que je la tuasse, comme j'avais tué son frère... »

Le moine frissonna.

– Que voulez-vous, mon père ! dit le mourant ; c'est le fatal engrenage du crime ! le meurtrier est dans une main de fer, et il faut qu'il tue par cela seul qu'il a tué...

« Je m'élançai d'abord dans la principale allée du parc, mon fusil à la main, fouillant les ténèbres de mes regards, courant là où j'entendais du bruit, prenant chaque rayon de lune filtrant à

travers le feuillage pour la robe blanche de l'enfant. En ce moment, j'étais fou furieux, ivre de rage, ivre de sang ! À chaque bruit que je croyais entendre, je m'arrêtais, portant mon fusil à mon épaule, en appelant Brésil, en criant :

« – Est-ce toi, Léonie ?

« Mais rien ne répondait ; tout restait tranquille et morne ; le parc était silencieux comme une tombe, vide et inanimé comme le néant !

« Tout à coup, je me trouvai au bord de la pièce d'eau. Je m'arrêtai, épouvanté ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je jetai un cri qui n'avait rien d'humain, et je repris ma course dans la direction opposée.

« En effet, c'était bien plutôt une course qu'une marche ; course rapide, fiévreuse, désordonnée, dans laquelle j'eusse renversé, si j'avais aperçu le but, tout ce qui se fût trouvé sur mon passage.

« Rien !... Pendant près d'une heure, j'errai ainsi d'allée en allée, de buisson en buisson, d'arbre en arbre ; aucune piste, aucun indice ; tout était silencieux, désert. J'eus un instant l'idée de décharger mon fusil pour entendre un bruit quelconque, tant ce silence me semblait le frère de la mort !

« Enfin, harassé, mourant, baigné de sueur, je perdis tout espoir de découvrir la trace du chien et de l'enfant ; je me retrouvai en face du château, au pied du perron, à cent pas de l'étang... Cette eau morne, froide, immobile, m'épouvanta : je détournai les yeux ; mais, malgré moi, mes yeux revenaient toujours du même côté. Je voyais, au bord, dans les roseaux, la chaloupe pareille à un gros poisson échoué, et, sur le gazon, la rame... Je ne pus supporter cette vue et je rentrai.

« Je n'osais descendre près du corps d'Orsola. Je remontai à ma chambre ; les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes : elles donnaient sur l'étang... Tout donnait donc sur ce misérable étang ! Je m'approchai des fenêtres pour en fermer les volets ; mais, au moment où je me penchais en dehors pour les attirer à moi, je restai pétrifié : un animal rôdait autour de l'étang, le nez à terre, comme s'il suivait une piste ; c'était Brésil ! Que cherchait-il donc ?

« Il accomplit, toujours courant, un cercle parfait ; puis, s'arrêtant à l'endroit où nous étions montés dans le canot, Victor et moi, il releva la tête, aspira l'air, regarda de tous les côtés, poussa un hurlement lamentable, et se mit à l'eau... Chose terrible ! il suivait, en nageant, la même route qu'avait suivie la barque : on eût dit que le sillage en était resté visible et qu'il suivait ce

sillage ! Arrivé à l'endroit où j'avais précipité l'enfant à l'eau, il tourna un instant sur lui-même ; puis il plongea.

« J'avais observé toutes les évolutions du chien, l'œil fixe, la respiration suspendue ; j'avais momentanément cessé de vivre.

« L'eau tourbillonnait au-dessus de l'endroit où le chien avait plongé ; deux fois, sa tête reparut à la surface de l'eau, et je l'entendis respirer bruyamment ; la troisième fois, il tenait à sa gueule un objet informe qu'en nageant il tirait du côté du bord. Il atteignit le gazon, remonta sur la berge, toujours tirant l'objet à lui. Chose effroyable ! cet objet qu'il tirait ainsi, et qu'il parvint, après des efforts inouïs, à traîner sur le bord, c'était le cadavre du petit garçon ! »

– Horreur ! murmura le prêtre.

– Oui, dites, dites, s'écria le moribond, comprenez-vous ce qui se passa en moi à cette vue ? Comme au jour du jugement, l'abîme rendait ses morts !... Je jetai un cri de rage ; je repris mon fusil ; je descendis l'escalier, franchissant quatre ou cinq marches à chaque enjambée. Comment ne roulai-je point par les degrés ? comment ne me brisai-je pas le front sur les dalles du vestibule ? Je n'en sais rien ! J'atteignis le perron. Un massif d'arbres me dérobait la vue du chien et de l'enfant ; je marchai dans la direction du massif, afin d'approcher le plus près possible de l'animal sans être vu de lui. Arrivé au massif, je n'étais plus qu'à trente pas du chien : il entraînait le cadavre du côté opposé au château...

« Je pensai à la brèche. Ah ! c'était, sans doute, par cette brèche que s'était sauvée Léonie : c'était par cette brèche que le chien voulait entraîner le cadavre ! Si le hasard n'avait point fait que j'eusse vu ce qui venait de se passer, ce misérable chien dénonçait tout !

« Au moment où je reparaissais de l'autre côté du massif, il m'éventa ; alors il lâcha l'enfant, et tourna contre moi sa gueule sanglante et ses prunelles de flamme, qui étincelaient dans la nuit comme deux charbons. J'entendis claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

« Je saisis le moment où il hésitait, pour savoir s'il continuerait d'emporter l'enfant du côté de la brèche ou s'il s'élancerait sur moi ; je l'ajustai avec le soin d'un homme qui joue sa vie, et je fis feu... Le chien plia sur ses quatre jambes et s'enfonça dans le bois en poussant un long et lugubre hurlement. Je courus après lui, espérant le rejoindre et l'achever de mon second coup. Il était cruellement frappé, car, à la lueur de la lune, je voyais une trace de sang sur le gazon. Je suivis cette trace tant que je fus sur un sol

découvert ; mais, en entrant dans le bois, je la perdis.

« Je n'en courus pas moins jusqu'à la brèche. C'était par cette brèche qu'il avait dû sortir ; c'était par cette brèche, en tout cas, qu'était sortie Léonie : un lambeau de sa collerette pendait à un églantier. Qu'était-elle devenue ? Il y avait plus d'une heure déjà qu'elle avait franchi la muraille : la route de Fontainebleau à Paris passait à un quart de lieue à peine. Qui me dirait de quel côté elle avait tourné, si elle avait rencontré quelqu'un, où elle avait été emmenée ? Puis, si, pendant que je la cherchais hors des murs, on allait entrer au château, et trouver sur la pelouse le cadavre de Victor ! Ce qu'il y avait d'important, avant tout, c'était de faire disparaître ce cadavre.

« C'est en ce moment que rentrèrent en moi les premières idées de conservation. Comment avais-je été assez fou de laisser le cadavre dans l'étang ? ne savais-je pas qu'au bout d'un certain temps les cadavres des noyés reviennent sur l'eau ? C'était bien heureux, à tout prendre, que Brésil l'eût tiré de l'étang et traîné sur la pelouse : j'allais l'enterrer dans un endroit isolé du jardin, et toute trace du crime disparaîtrait.

« Je rentrai dans le parc, après avoir arraché de la ronce le lambeau de collerette qu'elle avait retenu au passage de Léonie, et je repris en courant le chemin de l'étang. Tout en courant, j'avais une horrible pensée, une pensée qui me donnait le vertige : « Si j'allais ne plus retrouver le cadavre au bord de l'eau, me disais-je, où le chercher ? » Par bonheur, il y était… Par bonheur ! comprenez-vous ? c'est effroyable, ce que je vous dis là ! »

– Oh ! oui, oui, effroyable ! murmura le prêtre, qui sentait, à ce récit, ses cheveux se dresser sur sa tête.

Le mourant continua :

– Pour enterrer l'enfant, il me fallait une bêche ; mais j'avais trop souffert, pendant ces quelques instants où je m'étais éloigné du cadavre, pour m'en éloigner de nouveau. Je repassai mon fusil en bandoulière, je chargeai l'enfant sur un de mes bras, et j'allai jusqu'à la remise où le père Vincent enfermait ses ustensiles de jardinage, afin d'y prendre une bêche. Je trouvai l'instrument que je cherchais. Le petit bâtiment était dans le potager : c'était le plus loin possible du potager, dans l'endroit le plus désert du parc, que je devais enterrer l'enfant. Je traversai donc de nouveau la pelouse, voyant s'allonger, au clair de lune, la silhouette hideuse d'un homme emportant sous son bras le cadavre d'un enfant : ses jambes se balançaient en avant, sa tête pendait par derrière…

« Je hâtai ma course et je m'enfonçai dans le bois. Le voyage

que je ferai à travers l'éternité, à partir du jour de ma mort jusqu'à celui du jugement dernier, ne sera pas plus terrible pour moi que cette course nocturne à travers les ténèbres projetées par les grands arbres ; mes jambes tremblaient ; j'étais haletant, forcé parfois de suspendre ma marche pour reprendre ma respiration.

« Tout à coup, je me sentis arrêté. Je voulus continuer ma course : j'étais retenu en arrière… Je fus pris d'un frisson, mes jambes plièrent sous moi ; le vertige, avec son cortège de spectres, passa devant mes yeux ; je me sentis près de rendre l'âme !

« Enfin, je fis un effort et j'eus le courage de regarder en arrière : les boucles blondes de la chevelure de l'enfant s'étaient enroulées dans une branche brisée ; c'était là l'obstacle. Tout cela n'avait duré qu'une seconde ; mais, pendant cette seconde, j'avais vu étinceler au-dessus de ma tête le couperet de la guillotine ! Je me mis à rire d'un rire terrible ; je donnai une secousse au cadavre : une partie des cheveux resta à la branche ; mais je continuai mon chemin.

« Je crus, enfin, avoir trouvé l'endroit qui me convenait : c'était sous un épais massif, à quelques pas d'un banc de gazon où je n'étais peut-être pas venu m'asseoir deux fois, depuis quatre ans que j'habitais le château. Il y avait là, entre les tiges de lilas, un espace de trois pieds de diamètre, à peu près ; en creusant verticalement la terre, je pouvais avoir fini en une heure ou une heure et demie. Je me mis à l'œuvre.

« Quelle heure, mon père, que l'heure que je passai à creuser cette fosse !… Il était environ deux heures du matin quand je commençai ; c'est le moment où, au mois d'août, s'élèvent les premiers tressaillements de la nature, les oiseaux sur les branches, les bêtes fauves dans les buissons. Au moindre bruit, je me retournais, croyant entendre des pas ; l'eau ruisselait sur mon visage ; mon haleine s'échappait, en sifflant, de ma poitrine. Je sentais venir le jour !

« Enfin, l'œuvre funèbre fut terminée. Je mis le corps de l'enfant dans ce trou vertical, qui n'avait pas moins de quatre pieds de profondeur ; puis je fis rouler sur lui la terre que j'avais amassée au bord de la fosse, la foulant aux pieds, afin que le terrain ne présentât point d'élévation ; et, comme toute la terre ne put tenir, à cause de la place qu'avait prise le cadavre, j'éparpillai le reste aux environs. Après quoi, j'allai chercher, à cent pas de là, une grande couche de mousse que je revins plaquer sur l'endroit où la terre avait été fraîchement remuée. Grâce à cette précaution, il ne resta aucune trace du pénible travail.

« Il était temps ! comme je venais de l'achever, le soleil entrouvrait les nuages, et, au sommet d'un chêne dont les branches s'étendaient au-dessus de ma tête, un rossignol chantait…

LXXI

Fin de la confession.

– Le soleil, la lumière, amenèrent ces deux terribles fantômes du jour : le souvenir et la réflexion ! Je vis venir le soleil avec l'effroi du condamné à mort qui voit entrer, le matin, dans son cachot, le geôlier chargé de lui annoncer l'heure de l'exécution.

« Il s'agissait de prendre un parti ; mais tout en moi était terreur, incertitude, chaos, et je n'eusse jamais eu la présence d'esprit de combiner des moyens de justification, si presque tout n'eût été réglé d'avance par Orsola ; la mort même de celle-ci jetait sur tous ces événements de cette nuit fatale un vague plus grand encore, et surtout écartait de moi les soupçons ! mon adoration pour cette créature était proverbiale : on ne pouvait donc pas me soupçonner d'avoir contribué à sa mort. D'ailleurs, le chien, que l'on retrouverait mort quelque part, serait une preuve que, n'étant pas arrivé à temps pour la secourir, je l'avais vengée.

« Je n'avais sur moi aucun vestige de ce terrible témoin que rien ne fait disparaître, – le sang ! Avec quelques efforts de raison, je parvins donc à reprendre un peu de calme.

« Seulement, ce qui me remplissait de craintes, c'était la fuite de Léonie ; mais, en supposant que Léonie parlât, elle ne pouvait accuser qu'Orsola, et Orsola était morte.

« Je montai dans ma chambre, j'effaçai toutes les traces de l'orgie de la veille, j'avalai d'un trait ce qui restait dans la bouteille, je réparai un peu le désordre de ma toilette, et je me rendis tout courant chez le maire du pays. C'était une brave homme, un simple paysan, ouvrier comme je l'avais été moi-même, et à qui cette communauté de travaux de notre jeunesse avait inspiré pour moi une grande sympathie, une profonde confiance. Je lui débitai la fable qu'Orsola et moi avions préparée, c'est-à-dire que les deux enfants avaient disparu, et que leur fuite coïncidait tellement avec le départ de M. Sarranti et le vol des cent mille écus repris, la veille, chez le notaire, et enlevés de mon secrétaire brisé, que je n'hésitais pas à l'accuser de ce vol et de cet assassinat. »

– Pauvre père ! murmura Dominique en levant les mains et les yeux au ciel.

– Oui ; mais, puisque le ciel me punit, s'écria le mourant, puisque je lui rends moi-même cette pureté que j'avais ternie, il faut me pardonner, mon père ! Car comment voulez-vous que Dieu me pardonne, si vous ne me pardonnez pas ?

– Continuez, dit le moine.

– Quant à moi, voici de quelle manière j'expliquai ma tardive dénonciation. Je n'étais rentré, la veille, que très tard ; croyant tout le monde couché, j'étais monté droit à ma chambre, et m'étais couché moi-même. Le matin, je m'étais éveillé avec le jour ; n'entendant aucun bruit dans la maison, je m'étais levé ; en traversant mon cabinet, j'avais aperçu le tiroir de mon secrétaire forcé ; j'étais passé dans la chambre d'Orsola : elle était déserte ; j'étais passé dans les chambres des enfants : elles étaient vides ; j'avais appelé : personne n'avait répondu ! J'étais descendu, j'avais cherché, et enfin, dans le cellier, j'avais trouvé le cadavre d'Orsola baigné dans son sang ! La nature de la plaie ne m'avait laissé aucun doute sur la nature de sa mort : elle avait été étranglée. J'avais alors aperçu, couché sur la pelouse, le chien, qui avait rompu sa chaîne, et, dans un premier mouvement, dans un de ces mouvements de douleur qui vous mettent hors de vous-même, j'avais pris mon fusil, et envoyé une balle à Brésil, qui, blessé, avait disparu.

« Le maire crut à cette fable ; il mit mes hésitations, mes redites, ma pâleur sur le compte de mon effroi ; il me donna à sa manière toutes les consolations possibles, et, faisant prévenir par son adjoint les autorités compétentes, il revint avec moi au château.

« Je m'étais bien gardé de dire vers quelle frontière M. Sarranti avait pris la fuite ; je n'avais, vous le comprenez, qu'un désir : c'était qu'il pût sortir de France.

« Je m'enfermai dans ma chambre, abandonnant le reste du château aux investigations de la justice, et priant seulement mon ami le maire de Viry de faire que, le plus possible, on respectât ma douleur. Le brave homme se chargea de tout et me tint parole ; puis, il faut le dire, dans la journée arriva la nouvelle de la conspiration découverte : comme j'y avais compté, cette nouvelle me venait en aide. Lorsqu'on sut que M. Sarranti était un des agents les plus fanatiques du parti bonapartiste, les feuilles gouvernementales ne manquèrent point de ramasser cette accusation d'assassinat et de vol pour la jeter à la tête de tout le parti. La police eût même été désespérée – en supposant qu'elle eût eu quelques doutes – de découvrir les véritables coupables : on était heureux, en 1820, de flétrir les bonapartistes des noms d'assassins et de voleurs, comme, en 1815, on les avait flétris du

nom de brigands ; et ce fut pour le gouvernement une bonne fortune de pouvoir faire peser une pareille accusation sur la tête d'un homme arrivant de Sainte-Hélène et ayant vécu dans l'intimité de l'empereur.

« Je n'eus donc aucune crainte réellement sérieuse ; tous les soupçons passèrent autour du coupable, pour se mettre à la poursuite de l'innocent ; et, tout innocent qu'il était, je doute que, s'il eût été arrêté, votre père eût pu se soustraire à l'échafaud… »

Le prêtre se leva ; il était pâle comme les draps du mourant. Cette idée de son père tombant victime d'une fausse accusation, et avec toutes les apparences de la culpabilité, l'épouvantait à le rendre fou.

– Oh ! je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable ! dit-il ; et, cependant, je l'aurais vu mourir sans pouvoir le sauver !… Oh ! monsieur, monsieur, vous êtes bien…

Il s'arrêta : il allait dire : « Bien infâme ! »

Le moribond courba la tête ; ce qu'il demandait, c'était que cette douleur de l'homme s'exhalât en paroles, afin qu'il ne restât plus dans le fils que la miséricorde du prêtre.

– Mais, continua le moine, malgré cet aveu que vous me faites, monsieur, une accusation terrible n'en pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père !

– Est-ce que je ne vais pas mourir, monsieur ? balbutia le malade.

– Alors, s'écria Dominique, après votre mort, il me sera donc permis de tout révéler ?

– Tout, monsieur ! N'est-ce pas pour cela que je bénissais la Providence de vous avoir conduit près de mon lit ?

– Ah ! fit le prêtre en respirant, mon père ! mon pauvre père !… Savez-vous, monsieur, que, s'il eût connu l'accusation qui pesait sur lui, au risque d'y perdre la tête, il fut revenu protester de son innocence ?

– Oui, mon père… Eh bien, moi mort, vous lui écrirez, et il pourra revenir ; mais, au nom du ciel, ne jetez pas la terreur et le désespoir sur le peu d'heures qui me restent à vivre !

Le prêtre fit un signe pour rassurer le mourant.

– Tenez, continua M. Gérard, laissez-moi vous faire un aveu… Depuis sept ans que le crime a été commis, eh bien – il faut que je sois d'une exécrable nature, n'est-ce pas ? –, eh bien, je n'ai pas eu un seul instant le sentiment du remords pur et isolé. Non, non :

avec le remords seul j'eusse dormi, j'eusse vécu calme, heureux peut-être ; mais la terreur de la justice, l'effroi de la punition, voilà ce qui a troublé mes jours, tourmenté mes nuits !... Oh ! combien de fois, dans mes rêves, j'ai comparu devant un tribunal ! combien de fois j'ai entendu, malgré mes prières, mes larmes, mes dénégations, retentir le mot *assassin !* combien de fois j'ai senti sur mon cou frissonnant le froid des ciseaux qui abattaient mes cheveux et tressailli au cahot de la fatale charrette ! combien de fois j'ai vu, en perspective à l'horizon, au-dessus de toutes les têtes, ou s'élancer les deux bras rouges, ou étinceler le couperet de la hideuse guillotine !

– Malheureux ! dit le prêtre, regardant en pitié cet homme, vivante image de la terreur, et qui, par terreur, on le sentait, pouvait devenir féroce.

– Voilà pourquoi je me suis exilé de Viry ; voilà pourquoi je suis venu demeurer à Vanves ; voilà pourquoi je fais le bien...

Le prêtre se retourna vivement à ces derniers mots.

– Oui, oui, mon père, dit le moribond, l'aumône est un manteau dont je me couvre pour qu'on ne voie pas mes habits tachés de sang ! Qui oserait, maintenant, me venir chercher au milieu de ce cortège de bonnes actions qui veillent autour de moi ?

– Celui qui vient ! dit Dominique en levant son doigt au ciel : Dieu !

– Oui, je le sais, dit le mourant, celui-là dont on se souvient quand on va mourir ; celui-là qui voit le sang à travers le manteau, le visage, à travers le masque ! mais, auprès de celui-là, mon père, j'aurai deux puissants intercesseurs : mon effroi et votre innocence !

Le malheureux n'osait pas dire ses remords.

– C'est bien, dit le prêtre ; achevez.

– Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, mon père... Comme je vous l'ai dit, non pas ma seule, mais ma principale inquiétude, c'était la disparition de Léonie. J'allai à la préfecture de police ! je fis et fis faire toutes les démarches imaginables : jamais je n'eus aucune nouvelle de l'enfant.

« J'eus un moment l'idée de retourner à Vic-Desos ; mais là avait habité M. Sarranti, là son fils était né, là on m'avait connu pauvre, et, par jalousie, on pouvait remonter aux sources de ma fortune : j'y renonçai.

« Je voyageai ; je passai un an en Italie, un an dans les Flandres ; mais, à chaque lever de soleil qui me rappelait cette

terrible aurore du 20 août, je me demandais si l'on ne découvrait pas en ce moment-là, en France, quelque indice qui viendrait, à l'étranger, se dresser tout à coup contre moi. Je rentrai en France ; je visitai la Bourgogne, puis l'Auvergne.

« Un soir, dans une chaumière où j'avais demandé l'hospitalité, j'entendis mes hôtes faire le récit de la vie d'un homme de bien, dans les plus minutieux détails. Il s'agissait d'un gentilhomme des environs d'Issoire qui, à la suite d'une querelle assez futile, s'était battu en duel et avait tué son meilleur ami. À partir de ce jour, cet homme avait vendu son château, ses fermes, ses terres, ses troupeaux, puis il avait distribué son bien aux pauvres, et demandé, à des travaux utiles, à des actions louables, l'oubli de ce meurtre involontaire – seulement, lui le faisait par remords –. Mais voici ce que je me dis : "Un homme qui aurait commis un crime réel, un meurtre véritable, n'échapperait-il pas au soupçon en se créant une réputation pareille à celle que s'est acquise ce gentilhomme ? Faisons donc, par précaution, par égoïsme, par terreur, ce qu'il a fait, lui, par remords."

« Je revins à Paris ; je cherchai un lieu d'habitation dans les environs ; je trouvai cette maison, que j'achetai, et j'entrepris cette grande œuvre de philanthropie qui m'a valu, à moi aussi, la réputation d'homme de bien avec laquelle je vais mourir. Mais, une fois que je serai mort, mon père, ma mémoire est à vous : faites-en le sacrifice à M. Sarranti ; obtenez sa grâce comme conspirateur ; moi, je me suis chargé de prouver son innocence comme assassin. »

– Mais croira-t-on à la déposition d'un fils en faveur de son père ?

– J'ai prévu cette objection, monsieur. Levez-vous, prenez cette clef…

Le mourant tendit au moine une clef qu'il tenait cachée sous son oreiller.

– Ouvrez le deuxième tiroir du secrétaire, ajouta-t-il ; vous y trouverez un rouleau de papier scellé de trois cachets.

Dominique se leva, prit la clef, ouvrit le tiroir, et en sortit le rouleau de papier.

– Le voici, dit-il.

– N'y a-t-il rien d'écrit dessus ?

– Si fait, monsieur, il y a :

Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes,

pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

Signé : Gérard TARDIEU.

– C'est cela, mon père : ce papier contient, mot pour mot, et tout entier écrit de ma main, le récit que je viens de vous faire. Quand je ne serai plus, disposez-en ; je vous relève du secret de la confession.

Le moine, avec un mouvement de joie et de triomphe involontaire, serra le papier contre sa poitrine.

– Maintenant, mon père, dit le moribond, ne me consolerez-vous point par quelques paroles d'espérance ?

Le moine s'approcha, grave et lent ; on eût dit que son visage, levé au ciel, s'éclairait d'une lumière divine.

Vu ainsi, il semblait l'idéal de la charité humaine.

Le mourant, qui sentait venir le pardon, se souleva afin d'aller au-devant de lui.

– Mon frère, dit le dominicain, peut-être faudrait-il près du Seigneur une plus haute et plus puissante intercession que la mienne pour qu'il vous pardonnât ; mais, moi, comme homme, comme fils, comme prêtre, je vous pardonne !... Dieu veuille ratifier l'absolution que je le supplie de faire descendre sur votre tête ; au nom du Père, qui est la bonté ; du Fils, qui est le dévouement ; et du Saint-Esprit, qui est la foi !

Et il posa doucement ses mains pâles et blanches sur le crâne nu et décharné du moribond.

– À présent, mon père, demanda M. Gérard, que me reste-t-il à faire ?

– Priez ! dit le moine.

Puis il sortit lentement, les mains jointes, conjurant le Seigneur de permettre qu'il emportât avec lui tout ce qu'il y avait de mauvais, de misérable et de bas dans cet homme qui allait mourir.

Derrière lui, le moribond retomba sur son lit, la face contre son oreiller, et aussi immobile que si l'âme fût déjà séparée du corps.

LXII

Retour à Justin.

Laissons frère Dominique, désormais rassuré sur la vie et l'honneur de son père, franchir rapidement, le cœur plein d'espérance et de joie, la courte distance qui sépare Vanves du Bas-Meudon, où il trouvera, attelée et prête à partir, la voiture funèbre qui renferme le corps de Colomban, et revenons à Justin, que nous avons vu s'élancer à franc étrier sur la route de Versailles, muni, par l'intermédiaire de Savaltor, des instructions de M. Jackal à l'endroit de madame Desmarets.

Pour ceux de nos lecteurs auxquels le caractère du maître d'école, empreint d'une apparente faiblesse, a semblé ne pas mériter tout l'intérêt qu'il inspire à Salvator, à Jean Robert et à nous-même, nous dirons que cette résignation qui, au premier abord, a pu être prise pour un manque d'énergie, nous paraît, à nous, au contraire, une des belles formes de la force.

En effet, il ne faut pas confondre le mouvement matériel, l'activité du corps, avec l'activité et le mouvement de l'esprit.

Tel homme qui se croit très actif, qui, tous les jours, se meut, marche, court, fait deux lieues à pied ou en voiture, se remue beaucoup plus, mais agit beaucoup moins que l'homme qui, du fond de son cabinet de travail, fait éclore, au bout de dix ans d'apparent repos, la pensée qui va bouleverser le monde.

Mettez le maître d'école, cet homme si apathique à sa surface, aux prises avec la nécessité, et vous le verrez sortir de son apathie, armé de pied en cap, prêt à combattre, préparé à mourir. Ce qui l'affaiblit aux yeux de ceux qui ne voient pas chez lui plus loin que l'épiderme – nous ne saurions trop le répéter, car nous nous proposons de le démontrer dans ce livre –, c'est la vie de famille, sous laquelle il est courbé ; la piété filiale qui, parfois faisant les grandes actions, parfois aussi fait les grands et obscurs dévouements.

Supprimez pour Justin ce mot sacré, cette chose sainte qui pèse sur lui, la *famille*, et vous le verrez immédiatement apporter sa pierre à ce monument social, antipode de la tour de Babel, que nous sommes tous nés pour élever d'une assise, et que l'on appelle l'harmonie universelle… Supposez-le seul au monde, avec des

passions dont il n'ait à répondre à personne que lui-même, et, comme cette lumière de l'Évangile cachée sous le boisseau(1), vous le verrez, une fois le boisseau enlevé, répandre à l'instant tous ses rayons autour de lui.

Ainsi, quiconque eût vu Justin, faisant appel à ses souvenirs de jeunesse, s'élancer, en écuyer consommé, sur le cheval de Jean Robert, brûler le pavé, dévorer l'espace, franchir la distance, eût pu affirmer à coup sûr que c'était le bras d'un homme fort et le jarret d'un homme résolu qui dirigeaient, dans sa course furieuse, ce cheval échevelé, bien plus semblable à un oiseau emportant sa proie qu'à un coursier arabe entraînant son cavalier.

Après une heure de ce galop furibond, pendant lequel les pensées de Justin, empruntant quelque chose au train de sa monture, se pressaient rapidement dans son cerveau, il s'arrêta haletant devant la porte du pensionnat.

Il avait mis un peu plus d'une heure, comme nous venons de le dire, à faire ses cinq lieues, et il était juste huit heures et demie quand, s'élançant à bas de son cheval, il sonna chez madame Desmarets.

On était levé depuis longtemps dans la maison ; madame Desmarets était seule dans sa chambre, et n'avait pas encore achevé sa toilette.

Justin lui envoya dire qu'il désirait lui parler à l'instant même.

Tout étourdie d'une visite si matinale, madame Desmarets fit prier M. Justin de l'attendre, lui demandant un quart d'heure pour se mettre en mesure de paraître devant lui.

Mais Justin répondit que, la cause qui l'amenait n'admettant, vu son urgence, aucun retard, il suppliait la maîtresse de pension de le recevoir à l'instant même.

Madame Desmarets, toute troublée de cette insistance, passa une robe de chambre et ouvrit sa porte pour descendre au salon ; mais Justin était debout devant la porte.

Il prit la main de madame Desmarets étonnée et la fit rentrer dans sa chambre, dont il referma la porte derrière lui.

Alors seulement, la maîtresse de pension leva les yeux sur Justin, éclairé par la lumière des fenêtres, et jeta un cri. Elle était épouvantée tout à la fois, et de la pâleur mortelle imprimée sur le front du jeune homme, et de la sombre énergie qui faisait le caractère principal de sa physionomie, d'habitude si douce et si inoffensive.

– Oh ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle.

– Un grave malheur, madame ! répondit Justin

– À vous ou à Mina ?

– À tous deux, madame.

– Ah ! mon Dieu !... Faut-il que je fasse appeler particulièrement Mina, ou désirez-vous la voir vous-même ?

– Mina n'est plus ici, madame.

– Comment, Mina n'est plus ici ? Où est-elle donc ?

– Je n'en sais rien.

Madame Desmarets regardait Justin Corby comme elle eût regardé un fou.

– Elle n'est plus ici ! vous ne savez pas où elle est ! que veut dire cela ?

– Cela veut dire, madame, qu'elle a été enlevée cette nuit !

– Mais, hier au soir, je l'ai conduite moi-même dans sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

– Eh bien, ce matin, madame, elle n'y est plus.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria madame Desmarets en levant les yeux au ciel, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur ?

Justin tira de sa poche le papier écrit au crayon que lui avait remis Babolin.

– Tenez, dit-il, lisez plutôt.

Madame Desmarets lut rapidement le billet.

Elle reconnut l'écriture de la jeune fille, et, se sentant près de défaillir, elle jeta un cri en étendant les bras pour chercher un appui. Justin s'élança, la soutint, et lui avança un fauteuil.

– Oh ! dit-elle, si cela est vrai, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon de la douleur que je vous cause !

– C'est vrai ! dit Justin. Mais ne nous laissons pas abattre ni l'un ni l'autre, madame, à moins que nous ne soyons sûrs qu'il n'y a pas de remède à cette douleur, et encore, quand il ne me restera plus d'espoir dans les hommes, il me restera l'espoir en Dieu.

– Mais que faire, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

– Attendre, et, en attendant, veiller à ce que personne ne pénètre dans la chambre de Mina, ni n'entre dans le jardin.

– Attendre qui, monsieur ?

– L'agent de l'autorité qui doit se rendre ici dans une heure.

– Eh quoi ! s'écria madame Desmarets, plus effrayée qu'émue, la justice va venir ici ?

– Sans doute, répondit Justin.

– Mais, si cela arrive, ma maison est perdue ! reprit la maîtresse de pension.

Cet égoïsme blessa profondément Justin.

– Que voulez-vous que j'y fasse, madame ? dit-il froidement.

– Monsieur, s'il y a un moyen d'éviter le scandale, je vous supplie de l'employer !

– Je ne sais pas ce que vous appelez un scandale, dit Justin avec un froncement de sourcils.

– Comment, vous ne savez pas ce que j'appelle un scandale ? dit la maîtresse de pension en joignant les mains.

– Le scandale, pour moi, madame, reprit Justin, est qu'une femme à qui ma mère a confié sa fille, à qui, moi, j'ai confié ma femme, ose me dire de me taire quand je la lui redemande !

– Mais, monsieur, fit-elle éplorée, toutes les mères vont me reprendre leurs filles !

– Et moi, madame, dit Justin, révolté de l'égoïsme de cette femme qui, devant une douleur comme la sienne, ne s'occupait que du tort que l'enlèvement de Mina pouvait faire à sa maison ; et moi, madame, si j'étais votre juge, je ferais placer au fronton de votre pensionnat quelque écriteau infamant qui détournerait de cette maison toutes les mères !

– Mais, monsieur, votre malheur, à vous, ne s'adoucira point du tort que vous me ferez.

– Non ; mais le tort que je vous ferai, madame, empêchera qu'il n'arrive à d'autres un malheur pareil au mien.

– Au nom de l'affection que j'avais pour Mina, monsieur, ne me perdez pas !

– Au nom de la confiance que j'avais en vous, madame, ne me demandez rien !

Il régnait sur le visage de Justin une résolution si désespérée, que madame Desmarets comprit qu'elle n'avait rien à attendre de lui. Elle parut donc prendre son parti, et, d'un air résigné :

– Il sera fait comme vous le voulez, monsieur, dit-elle, et je subirai silencieusement ma peine.

Justin indiqua, par un signe de tête, que c'était, à son avis, ce que madame Desmarets avait de mieux à faire.

Puis, après quelques minutes d'un silence qui pesait comme du plomb sur le jeune homme et sur la maîtresse de pension :

– Monsieur, dit celle-ci, voulez-vous, à votre tour, me permettre de vous adresser quelques questions ?

– Faites, madame.

– À quelle cause attribuez-vous la disparition de Mina ?

– C'est ce que j'ignore encore, mais ce que la justice m'apprendra, j'espère.

– Vous êtes bien sûr qu'elle n'a pas disparu volontairement ?

Le cœur de Justin se gonfla à cet outrage fait à sa blanche fiancée.

– Comment, vous qui l'avez depuis six mois devant les yeux, pouvez-vous m'adresser une semblable question ?

– Je vous demandais si vous étiez certain de son amour.

– Vous avez lu sa lettre : qui appelle-t-elle à son aide ?

– Alors, elle aurait donc été enlevée par force ?

– Sans nul doute.

– Mais, monsieur, c'est impossible : les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées ; Mina aurait crié.

– Madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

– Êtes-vous entré dans la chambre de Mina ?

– Non, madame.

– Mais c'était la première chose à faire ! Allons-y de ce pas, si vous le voulez bien.

– Au contraire, madame, n'y allons point, je vous en supplie.

– C'est cependant le seul moyen de nous assurer qu'elle n'est plus là.

– Mais cette lettre ?

– Si, par un calcul que je ne m'explique pas ; si, pour accomplir quelque dessein ténébreux, on vous avait envoyé une fausse lettre ; si Mina n'était point enlevée ; si elle était dans sa chambre…

Quelque chose de pareil à un éblouissement passa devant les yeux de Justin.

Il comprenait lui-même si peu de chose à ce qui arrivait, que cette espérance, quoique insensée qu'elle fût, commença d'entrer dans son cœur. En conséquence, malgré les recommandations de Salvator, il se décida à descendre et à aller, avec madame Desmarets, jusqu'à la porte de la chambre particulière qu'habitait la jeune fille.

Arrivée devant cette porte, madame Desmarets – tandis que Justin, la main sur sa poitrine, comprimait les battements de son cœur – madame Desmarets frappa doucement, puis plus fort, puis plus fort encore ; ce fut inutile : personne ne répondit. Elle essaya d'ébranler la porte ; inutile aussi : la porte était fermée en dedans.

Madame Desmarets proposa alors d'envoyer chercher le serrurier ; mais Justin, que ce silence funèbre avait rendu à son premier désespoir, se ressouvint des recommandations de Salvator, et s'opposa formellement à ce que le serrurier vint ouvrir la porte.

– Voyons du moins, par le jardin, si l'on apercevra quelque chose à travers la fenêtre, dit la maîtresse de pension.

– Pardon, madame, dit Justin, mais l'entrée du jardin est provisoirement interdite à tout le monde.

– Même à moi ?

– À vous comme aux autres, madame.

– Mais, enfin, monsieur, je suis chez moi !

– Vous vous trompez, madame : partout où est la loi, la loi est chez elle, et, au nom de la loi, je vous défends d'entrer dans le jardin !

Et, pour plus grande sûreté, il en ferma la porte à double tour, puis il tira la clef, qu'il mit dans sa poche.

Madame Desmarets avait grande envie d'appeler, de crier, d'envoyer même, au besoin, chercher le commissaire, pour mettre Justin hors de chez elle ; mais elle comprit que ce jeune homme, qu'elle avait toujours vu si humble et si doux, n'agirait point ainsi, s'il n'était sûr d'être soutenu.

Quant à Justin, il s'appuya tranquillement contre la porte du jardin.

– Comptez-vous rester longtemps en sentinelle contre cette porte, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

– Jusqu'à ce que les gens que j'attends soient arrivés.

– Et quand arriveront-ils ?

– Jamais aussi vite que je le désire, madame.

– Et d'où viennent-ils ?

– De Paris.

– Alors, dit madame Desmarets, vous permettez que je vous quitte un instant, monsieur ?

– Faites, madame. Et Justin s'inclina, comme pour donner congé à madame Desmarets.

Celle-ci remonta dans sa chambre, s'habilla rapidement ; puis, une fois habillée, ouvrit sa fenêtre, et, à travers la persienne, plongea son regard sur la route de Paris.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, elle vit poindre une voiture qui s'avançait rapidement, et qui s'arrêta devant la porte. Deux hommes en descendirent : c'étaient M. Jackal et Salvator.

M. Jackal allait sonner, quand la porte du pensionnat s'ouvrit d'elle-même – ou plutôt fut ouverte par Justin, qui, ayant entendu le bruit d'une voiture, et se doutant que cette voiture amenait M. Jackal et Salvator, accourait, dans son impatience, au-devant d'eux.

Salvator, voyant l'agitation et la pâleur du jeune homme, lui prit la main, et, la serrant cordialement :

– Allons, dit-il, courage, mon pauvre monsieur Corby ! Il y a, croyez-moi, des malheurs encore plus grands que le vôtre !

Et il pensait au malheur de Carmélite, revenant à elle, retrouvant sa raison, et apprenant que Colomban était mort.

LXXIII

La visite domiciliaire.

Quant à M. Jackal, ayant appris par Salvator que Justin était le fiancé de Mina, il salua profondément le jeune homme, et lui demanda si personne n'était entré dans la chambre ni dans le jardin.

– Personne, monsieur, dit Justin.

– Vous en êtes sûr ?

– Voici la clef du jardin.

– Et celle de la chambre de mademoiselle Mina ?

– La porte est fermée en dedans.

– Ah ! fit M. Jackal.

Et, aspirant une énorme prise de tabac :

– Nous allons voir cela, dit-il.

Puis, guidé par Justin, il arriva dans une espèce de parloir placé entre la cour et le jardin, et d'où partait le corridor conduisant à la chambre de Mina.

Alors, regardant autour de lui :

– Où est la maîtresse de l'établissement ? dit M. Jackal.

En ce moment, madame Desmarets entra.

– Me voici, dit-elle.

– Les personnes que j'attendais de Paris, madame, dit Justin.

– Saviez-vous quelque chose de la disparition de mademoiselle Mina avant l'arrivée de Monsieur ? dit M. Jackal en désignant Justin.

– Non, monsieur ; je n'ai même encore aucune certitude sur cette disparition, répondit d'une voix émue et toute tremblante madame Desmarets, puisque nous ne sommes pas entrés dans la chambre de Mina.

– Nous y entrerons tout à l'heure, soyez tranquille, dit M. Jackal.

Et, abaissant ses lunettes au niveau du bout de son nez, il examina, selon son habitude, madame Desmarets par-dessus les deux verres qui, nous l'avons dit, semblaient bien plutôt destinés à

lui cacher les yeux qu'à éclaircir son regard ; puis, remettant ses lunettes, il secoua la tête.

Salvator et Justin, debout, attendaient avec impatience que l'interrogatoire continuât.

– Si ces messieurs voulaient entrer au salon ? demanda madame Desmarets ; ils seraient mieux que dans ce parloir.

– Merci, répondit M. Jackal en jetant un nouveau regard autour de lui, et, remarquant qu'il avait instinctivement, et comme un général consommé, établi son camp dans une excellente position : Maintenant, madame, continua-t-il, pénétrez-vous bien de la responsabilité d'une maîtresse de pension à laquelle il manque une de ses pensionnaires, et réfléchissez avant de répondre à mes questions.

– Oh ! monsieur, je ne puis être plus douloureusement affectée que je ne le suis, dit madame Desmarets en essuyant ses larmes ; et, quant à réfléchir avant de répondre, c'est inutile, attendu que je ne répondrai que la vérité.

M. Jackal fit un petit signe d'assentiment et continua.

– À quelle heure se couchent les pensionnaires, madame ?

– À huit heures en hiver, monsieur.

– Et les sous-maîtresses ?

– À neuf heures.

– Quelques-unes veillent-elles plus tard que les autres ?

– Une seule.

– Et à quelle heure se couche-t-elle, celle-là ?

– Vers onze heures et demie ou minuit.

– Où couche-t-elle ?

– Au premier étage.

– Au-dessus de la chambre de mademoiselle Mina ?

– Non ; la personne qui veille habite une chambre donnant à la fois sur le dortoir et sur la rue, tandis que la chambre de la pauvre petite Mina donne sur le jardin.

– Et vous, madame, où habitez-vous ?

– Dans la chambre du premier, attenante au salon, et donnant sur la rue.

– Ainsi, aucune de vos fenêtres, à vous, ne donne sur le jardin ?

– Mon cabinet de toilette seulement prend jour de ce côté-là.

– À quelle heure vous êtes-vous endormie hier ?

– Vers onze heures, à peu près.

– Ah ! dit M. Jackal, faisons d'abord le tour de la maison ; venez avec moi, monsieur Salvator. Vous, monsieur Justin, restez ici et tenez compagnie à madame.

On obéissait à M. Jackal comme on eût obéi à un général d'armée. Salvator suivit l'homme de police. Justin resta avec madame Desmarets, qui tomba sur une chaise, et qui éclata en sanglots.

– Cette femme-là n'est pour rien dans l'affaire, dit M. Jackal en descendant le perron et en traversant la cour pour gagner la porte de la rue.

– À quoi voyez-vous cela ? demanda Salvator.

– À ses larmes, répondit M. Jackal : les coupables tremblent et ne pleurent pas.

M. Jackal examina la maison.

Elle formait un angle coupé par la rue et par une ruelle déserte, mais pavée.

M. Jackal s'engagea dans cette ruelle comme un limier dans la passée du gibier.

À gauche, s'élevait, sur une longueur de cinquante pas environ, le mur du jardin du pensionnat, au-dessus duquel on apercevait les arbres.

M. Jackal suivait le pied du mur avec une extrême attention. Salvator suivait M. Jackal.

L'homme de police regarda la ruelle en hochant la tête.

– Mauvaise ruelle, la nuit ! dit-il ; ces ruelles-là sont faites exprès pour les enlèvements et les vols par escalade !

Au bout de vingt-cinq pas environ, M. Jackal se baissa et ramassa un petit morceau de plâtre détaché du faîte de la muraille, puis un second, puis un troisième.

Il les examina un instant, et les enveloppa avec le plus grand soin dans son mouchoir. Puis, ramassant un morceau de tuile brisée, il le jeta doucement par-dessus le mur, afin qu'il retombât de l'autre côté.

– C'est par là qu'on a passé ? demanda Salvator.

– Nous allons voir cela tout à l'heure, dit M. Jackal. Rentrons !

Salvator et M. Jackal retrouvèrent Justin et madame Desmarets à la même place où ils les avaient laissés.

– Eh bien, monsieur ? demanda Justin.

– Cela boulotte, reprit M. Jackal.

– Oh ! par grâce, monsieur, avez-vous vu quelque chose, reconnu quelque trace ?

– Vous êtes musicien, jeune homme, et, par conséquent, vous connaissez le proverbe : « N'allons pas plus vite que le violon. » Je suis le violon ; suivez-moi, mais ne me devancez pas !... Monsieur Justin, la clef du jardin, s'il vous plaît.

Le jeune homme remit la clef à M. Jackal, et, en passant dans le corridor :

– Voici la porte de la chambre de Mina, dit-il.

– C'est bien, c'est bien ; chaque chose à son tour : nous nous en occuperons plus tard.

Et M. Jackal ouvrit la porte du jardin ; seulement, il s'arrêta sur le seuil, embrassant d'un regard tout l'ensemble des localités qu'il allait examiner en détail.

– Bon ! dit-il, c'est ici qu'il faut user de précautions et marcher comme lorsque les poules vont aux champs ! Suivez-moi si vous voulez, mais dans l'ordre que voici : moi le premier, M. Salvator le second, M. Justin le troisième, madame Desmarets la quatrième... C'est cela ! et, maintenant, emboîtons le pas !

Il était évident que M. Jackal se dirigeait vers la partie de la muraille qu'il avait déjà examinée extérieurement ; toutefois, au lieu de couper le jardin en diagonale, il suivit l'allée qui côtoyait la muraille, et qui l'obligeait à décrire un angle pareil à celui que formaient la maison et le mur.

Avant de s'éloigner, il jeta par-dessus ses lunettes un regard sur la fenêtre de la chambre de Mina : les persiennes étaient closes.

– Hum ! fit-il.

Et il se mit en marche.

L'allée, sablée de sable jaune, n'offrait rien d'extraordinaire ; mais, après avoir fait intérieurement vingt-cinq pas en retour du mur, M. Jackal s'arrêta, et, avec un rire silencieux, ramassa le morceau de tuile qu'il avait jeté pour s'en servir comme point de repère, et, montrant à Salvator une trace fraîche imprimée dans la plate-bande :

– Nous y voilà ! dit-il.

Non seulement les regards de Salvator, mais aussi ceux de Justin et de madame Desmarets se baissèrent, suivant la direction du doigt de M. Jackal.

– Alors, vous croyez que c'est par ici que la pauvre enfant a été

enlevée ? demanda Salvator.

– Cela ne fait pas de doute, répondit l'homme de police.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura madame Desmarets, un enlèvement dans mon pensionnat !

– Monsieur, dit Justin, au nom du ciel, donnez-nous quelque certitude !

– Oh ! la certitude, fit M. Jackal, regardez vous-même, mon cher ami : vous l'aurez !

Et, tandis que Justin regardait, M. Jackal, qui se sentait enfin sur une trace certaine, tirait sa tabatière de sa poche et se bourrait le nez de tabac, en lorgnant la terre par-dessous ses lunettes et madame Desmarets par-dessus.

– Mais, enfin, monsieur, qu'apercevez-vous ? demanda Justin impatienté.

– Ces deux trous en terre, rejoints, comme vous voyez, par une ligne droite.

– Ne reconnaissez-vous pas la trace d'une échelle ? dit Salvator à Justin.

– Bravo ! c'est cela.

– Mais cette ligne transversale ? continua Justin.

– Allez, allez, dit M. Jackal à Salvator.

– C'est, dit celui-ci, le dernier échelon qui s'est enfoncé d'un pouce dans la terre, à cause de l'humidité du sol.

– Maintenant, reprit M. Jackal, il s'agit de savoir combien d'hommes ont dû peser sur l'échelle pour en faire entrer dans la terre les montants d'un demi-pied, et la traverse d'un pouce.

– Examinons les pas, dit Salvator.

– Oh ! les pas, c'est bien confus ! Deux hommes, d'ailleurs, peuvent avoir marché dans les mêmes pas : nous avons des gaillards qui n'ont pas d'autre système pour dissimuler leurs traces.

– Comment allez-vous faire, alors ?

– Rien de plus simple.

Puis, se tournant vers la maîtresse de pension, qui ne comprenait pas grand-chose de plus à ce que l'on disait que si l'on eût parlé arabe ou sanscrit :

– Madame, demanda M. Jackal, y a-t-il une échelle dans la maison ?

– Il y a celle du jardinier.

– Où est-elle ?

– Sous la remise, probablement.

– Et la remise ?

– Là-bas… ce petit bâtiment couvert en chaume.

– Ne bougez pas : je vais chercher l'échelle moi-même.

Et M. Jackal fit, avec assez de légèreté, un saut d'un mètre et demi à peu près, pour enjamber par-dessus de nombreuses traces que l'on voyait imprimées tant sur le sable des allées que sur les plates-bandes environnantes, et auxquelles, soumis à son esprit de méthode, il ne paraissait vouloir prêter attention que lorsque le temps de les examiner serait venu.

Au bout d'une minute, il accourait avec l'échelle.

– Assurons-nous d'abord d'une chose, dit M. Jackal.

Il dressa l'échelle et mit en rapport les deux portants avec les deux trous.

– Bon ! dit-il, voilà déjà une pièce de conviction ; il est probable que nous tenons l'échelle dont on s'est servi : les portants et les trous sont en rapport exact.

– Mais, demanda Salvator, toutes les échelles ne sont-elles pas faites à peu près sur la même mesure ?

– Celle-là est plus large que ne le sont les échelles ordinaires. Le jardinier a un apprenti, un élève, un fils, n'est-ce pas, madame Desmarets ?

– Il a un petit garçon de douze ans, monsieur.

– Voilà ! il se fait aider de l'enfant, auquel il montre son état, probablement ; et il a acheté une échelle plus large, pour que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

– Monsieur, dit Justin, je vous en supplie, revenons à Mina !

– Nous y revenons, monsieur ; seulement, nous y revenons par un détour.

– Oui ; mais ce détour nous fait perdre du temps.

– Mon cher monsieur, reprit l'homme de police, dans les affaires de ce genre, le temps importe peu ; de deux choses l'une : ou celui qui enlève votre fiancée l'emmène hors de France, et il est déjà bien loin pour que nous le rattrapions ; ou il compte la cacher aux environs de Paris, et, dans ce cas, avant trois jours, nous saurons où il est.

– Oh ! Dieu vous entende, monsieur Jackal !…

« Mais vous disiez que vous alliez savoir combien d'hommes

avaient contribué à l'enlèvement.

– Je m'occupe de cette vérification, monsieur.

En effet, M. Jackal dressa l'échelle le long du mur, à un mètre de distance, à peu près, de l'endroit où était la première trace : puis il monta cinq ou six échelons, s'arrêtant à chaque degré, pour regarder à quelle profondeur s'enfonceraient les montants.

Les montants ne s'étaient pas enfoncés à plus de trois pouces de profondeur. Du milieu de l'échelle, M. Jackal dominait le jardin : il aperçut donc un homme en veste sur le seuil de la porte du corridor.

– Holà ! mon ami, dit-il, qui êtes-vous ?

– Je suis le jardinier de madame Desmarets, monsieur, répondit le bonhomme.

– Madame, dit M. Jackal, allez constater l'identité de cet homme, et amenez-le ici par le même chemin que nous avons pris.

Madame Desmarets obéit.

– Je vous le dis, monsieur Justin – et je vous le répète, monsieur Salvator –, cette femme n'est pour rien dans l'enlèvement de l'enfant.

Madame Desmarets revint avec le jardinier, tout étonné de trouver dans son jardin un homme monté sur son échelle.

– Mon ami, lui demanda M. Jackal, avez-vous travaillé hier au jardin ?

– Non, monsieur ; c'était hier mardi gras, et, dans une maison aussi bien tenue que celle de madame Desmarets, on ne travaille pas les jours de fête.

– Bon ! Et avant-hier ?

– Oh ! c'était le lundi gras, et, le lundi gras, je me repose.

– Et le jour précédent ?

– Le jour précédent, monsieur, c'était le dimanche gras, plus grande fête encore que le mardi.

– Ainsi, vous n'avez pas travaillé depuis trois jours, n'est-ce pas ?

– Monsieur, dit gravement le jardinier, je n'ai pas envie d'être damné !

– Bien, voilà tout ce que je voulais savoir ; de sorte que, depuis trois jours, votre échelle est dans la remise ?

– Mon échelle n'est pas dans la remise, observa le jardinier, puisque vous êtes monté dessus.

– Ce garçon est plein d'intelligence, reprit M. Jackal ; mais il y a une chose dont je réponds, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement !

Le jardinier fixa sur l'homme de police de gros yeux ébaubis.

– Maintenant, mon ami, lui dit M. Jackal, faites-moi, je vous prie, le plaisir de monter près de moi.

Le bonhomme regarda madame Desmarets, pour lire dans ses yeux s'il devait obéir aux ordres de cet intrus.

– Faites ce que vous dit monsieur, répondit madame Desmarets.

Le jardinier monta deux ou trois échelons.

– Eh bien ? demanda M. Jackal à Salvator.

– Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse, répondit celui-ci.

– Descendez, mon ami, dit M. Jackal au jardinier.

Le brave homme obéit.

– Me voilà descendu, dit-il.

– Remarquez, fit M. Jackal, comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit !

Le jardinier se mit à rire : le compliment le flattait.

– À présent, mon ami, poursuivit M. Jackal, prenez madame Desmarets dans vos bras.

– Oh !… fit le jardinier.

– Que dites-vous donc là, monsieur ? demanda madame Desmarets.

– Prenez madame dans vos bras, répéta M. Jackal.

– Je n'oserai jamais ! dit le jardinier.

– Et moi, je vous le défends, Pierre ! s'écria la maîtresse de pension.

M. Jackal sauta du haut en bas de l'échelle.

– Montez où j'étais, mon ami, dit-il au jardinier.

Le jardinier monta sans difficulté et prit place sur l'échelon que venait de quitter M. Jackal.

Quant à celui-ci, il s'approcha de madame Desmarets, lui passa un bras sous les épaules, l'autre sous les jarrets, et l'enleva de terre avant même qu'elle eût le temps de s'apercevoir de l'intention de M. Jackal.

– Mais, monsieur ! mais, monsieur ! criait madame Desmarets, que faites-vous donc ?

– Supposez, madame, que je suis amoureux de vous et que je vous enlève.

– En voilà une supposition ! dit le jardinier, perché sur son échelon.

– Mais, monsieur ! répétait madame Desmarets ; mais, monsieur !...

– Rassurez-vous, madame, reprit M. Jackal : ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition.

Et, tenant madame Desmarets entre ses bras, il monta quatre ou cinq échelons.

– Elle s'enfonce ! dit Salvator suivant de l'œil les montants de l'échelle, qui, en effet, disparaissaient dans le sol.

– S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse ? demanda M. Jackal.

– Pas tout à fait.

– Appuyez le pied sur le deuxième échelon, dit M. Jackal.

Salvator exécuta la manœuvre commandée.

– Cette fois, dit-il, elle est exactement au même point que l'autre.

– C'est bien, dit l'homme de police ; descendons tous.

Il descendit le premier, fit reprendre à madame Desmarets la ligne verticale, invita Pierre à se tenir immobile dans l'allée, et, tirant l'échelle du sol, où elle laissa une trace pareille à l'empreinte voisine :

– Mon cher monsieur Justin, dit-il, madame Desmarets est, j'imagine, un peu plus lourde que mademoiselle Mina ; moi, je suis un peu plus léger que l'homme qui emportait votre fiancée : cela fait compensation.

– Et vous en concluez... ?

– Que mademoiselle Mina a été enlevée par trois hommes, dont deux la portaient sur l'échelle, tandis que le troisième maintenait cette même échelle en appuyant le pied dessus.

– Ah ! fit Justin.

– Maintenant, reprit M. Jackal, nous allons tâcher, mon cher monsieur, de savoir quels étaient ces trois hommes.

– Ah ! je comprends, dit le jardinier, on a enlevé une de *nos* pensionnaires !

M. Jackal abaissa ses lunettes pour regarder Pierre tout à son aise, et, quand il l'eût bien regardé :

– Madame Desmarets, dit-il, ne vous défaites jamais de ce

garçon-là : c’est un trésor d’intelligence !

Puis, au jardinier :

– Mon ami, dit-il, vous pouvez reporter votre échelle sous la remise ; nous n’en avons plus besoin.

LXXIV

Les pas.

Pendant que le jardinier s'éloignait dans la direction de la remise, M. Jackal, ses lunettes relevées jusque sur le front, et bourrant son nez de tabac, examinait la trace des pieds.

Il tira de sa poche un fin couteau, moitié canif, moitié serpette ; ouvrit une de ses huit ou dix lames, et coupa une petite branche avec laquelle il commença de mesurer les pas.

– Voici les traces, qui se dirigent du mur à la fenêtre, et de la fenêtre au mur, aller et retour, dit-il. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît, sur les habitudes du pensionnat, et ne se croyaient pas obligés de prendre de grandes précautions ; seulement…

M. Jackal parut embarrassé.

– Seulement, répéta l'homme de police, voilà des souliers exactement de la même longueur et de la même largeur. Une fois dans le jardin, un seul homme aurait-il fait le coup, et les deux autres auraient-ils attendu ?

– Les souliers sont de la même longueur et de la même largeur, dit Salvator ; mais ils n'appartiennent pas au même pied.

– Ah ! ah ! et à quoi voyons-nous cela ?

– Aux clous de la semelle, qui sont disposés différemment.

– C'est ma foi vrai ! dit M. Jackal : de deux pas en deux pas, on retrouve un soulier gauche avec des clous disposés en triangle. Un de nos hommes est franc-maçon.

Salvator rougit légèrement.

M. Jackal ne vit point ou ne voulut point voir cette rougeur.

– En outre, reprit Salvator, un des deux hommes boitait du pied droit : le soulier, comme vous pouvez le voir, est plus éculé de ce côté-là que de l'autre.

– C'est encore vrai, dit M. Jackal. Est-ce que vous avez été du métier ?

– Non, dit Salvator ; je suis, ou plutôt, autrefois, j'ai été chasseur.

– Chut ! dit M. Jackal.

– Quoi ? demanda Salvator.

– Voici une troisième trace… Ah ! un pied tout particulier, et qui n'a aucune ressemblance avec les pieds plats que nous venons d'examiner ; un véritable pied d'homme du monde, d'aristocrate, de grand seigneur ou d'abbé.

– De grand seigneur, monsieur Jackal !

– Pourquoi insistez-vous sur le grand seigneur ? J'aimerais assez rencontrer un abbé dans cette affaire, dit le voltairien M. Jackal.

– Vous aurez la douleur de vous en priver.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que nous ne sommes plus au temps de l'abbé de Gondi(1), temps où les abbés montaient à cheval ; or, l'homme qui a laissé cette empreinte était un cavalier : voici, derrière le talon de sa botte, les petites tranchées qu'ont creusées ses éperons.

– Vous avez raison ! s'écria M. Jackal. Par ma foi, mon cher monsieur Salvator, vous êtes presque aussi fort qu'un homme du métier.

– C'est qu'en effet, dit Salvator, je passe une partie de ma vie à observer.

– Aidez-moi donc, maintenant, à suivre la trace des pas jusqu'à la fenêtre.

– Oh ! cela, dit Salvator, ce ne sera point chose difficile.

Et le piétinement des souliers et des bottes conduisit Salvator et M. Jackal droit à la fenêtre. Justin les suivait, interceptant leurs regards, dévorant leurs paroles.

Le pauvre jeune homme était pareil à un avare auquel on a dérobé un trésor qu'il a couvé dix ans des yeux, et qui, ayant déjà presque perdu l'espoir de le retrouver lui-même, voit des amis plus intelligents que lui découvrir la trace de ses voleurs.

Quant à madame Desmarets, elle était complètement abattue et regardait machinalement, l'œil fixe, les bras inertes.

Arrivés à la fenêtre, les pas s'enfonçaient dans le sol avec plus d'énergie encore que partout ailleurs.

– Qui m'a dit, de vous, madame Desmarets, ou de vous, monsieur Justin, avoir essayé d'ouvrir la porte de mademoiselle Mina ? demanda M. Jackal.

Tous deux répondirent en même temps :

– Nous, monsieur.

– Et vous l'avez trouvée fermée au verrou ?

– C’était, ajouta madame Desmarets, l’habitude de Mina de s’enfermer tous les soirs.

– Alors, dit M. Jackal, c’est donc par la fenêtre que l’on est entré ?

– Hum ! fit Salvator, la persienne me paraît bien solidement fermée.

– Oh ! il n’est pas difficile de repousser une persienne, dit M. Jackal.

Il essaya de l’ouvrir.

– Ah ! reprit-il, elle est non seulement poussée, mais encore fermée en dedans au crochet.

– Il me semble que cela est moins facile ? demanda Salvator.

– Vous êtes sûr que la porte était fermée au verrou ? fit l’homme de police interrogeant Justin.

– Oh ! monsieur, j’ai poussé de toute ma force.

– Peut-être n’était-elle fermée qu’à la clef.

– La porte était adhérente au chambranle aussi bien par le haut que par le milieu.

– Ti ti ti ti ti ! fit M. Jackal en chantonnant, pour que la persienne soit fermée au crochet et la porte au verrou, il faut que les gens qui sont venus ici soient réellement fort habiles.

Il secoua de nouveau la persienne.

– Je ne connais que deux hommes capables de sortir par une porte et par une fenêtre fermées, et, si l’un n’était pas à Brest, et l’autre à Toulon, je dirais : « C’est ou Robichon ou Gibassier qui a fait le coup. »

– Il y a donc moyen de sortir par une porte fermée ? demanda Salvator.

– Eh ! mon cher monsieur, il y a moyen de sortir même d’un endroit qui n’a pas de porte, comme l’a prouvé à un de mes prédécesseurs feu M. Latude ; mais, heureusement, ces moyens-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

Puis, après avoir bourré son nez de tabac :

– Rentrons dans la maison, madame, dit M. Jackal.

Et, donnant l’exemple, sans s’inquiéter si la politesse voulait que l’on fit passer les autres devant soi, il passa le premier, et, s’arrêtant en face de la porte de Mina :

– Vous devez avoir une double clef de chaque chambre, madame ? demanda M. Jackal.

– Oui ; mais la chose sera inutile si la porte est fermée au verrou.

– N'importe, chère madame, allez toujours.

Madame Desmarets disparut un instant et revint avec la clef demandée.

– Voici, dit-elle.

M. Jackal introduisit la clef dans la serrure et essaya de la faire tourner.

– L'autre clef est en dedans, dit-il ; mais la serrure n'est pas fermée à double tour.

Puis, comme à lui-même :

– Preuve, dit-il, que la porte a été fermée du dehors.

– Mais, cependant, si le verrou est mis, fit Salvator, comment les ravisseurs, étant dehors, ont-ils pu mettre le verrou en dedans ?

– On va vous montrer cela tout à l'heure, jeune homme ; c'est une invention de Gibassier, invention à laquelle le drôle a dû de n'être condamné qu'à cinq ans de galères, au lieu de dix ; il y avait récidive, mais il n'y avait pas effraction. Allez me chercher un serrurier.

On envoya chercher un serrurier ; celui-ci arriva avec une pince et souleva la porte. La porte céda à cette pression. Tout le monde voulut se précipiter dans la chambre.

M. Jackal arrêta tout le monde en étendant les deux bras.

– Doucement ! doucement ! dit-il ; tout dépend d'un premier examen ; notre découverte est suspendue à *un fil*, ajouta-t-il en souriant, comme si ces dernières paroles eussent contenu quelque plaisanterie.

Puis, entrant seul, il examina la serrure et le verrou.

Ce premier examen ne parut pas le satisfaire.

Alors il ôta complètement ses lunettes, qui semblaient être le seul obstacle à ce que sa vue acquît l'acuité de celle d'un lynx ; aussitôt, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, et, avec le pouce et l'index, il saisit un objet presque invisible qu'il tira à lui et éleva triomphalement en l'air.

– Ah ! ah ! fit-il d'un air joyeux, quand je vous disais que notre découverte tenait à un fil ; eh bien, ce fil, le voici !

Et les spectateurs aperçurent, en effet, un fragment de fil de soie, long de quinze centimètres environ, qui était resté engagé entre le fer du verrou et le bois de la porte.

– C’est avec cela qu’on a fermé la porte ? demanda Salvator.

– Oui, répondit M. Jackal ; seulement, le fil avait un demi-mètre : ce que nous en voyons là est un fragment qui a été rompu, et dont on ne s’est pas inquiété.

Le serrurier regardait avec ébahissement M. Jackal.

– Bon ! dit-il, je croyais connaître tous les moyens d’ouvrir et de fermer les portes ; il paraît que je n’étais qu’un enfant.

– Je suis heureux de vous apprendre quelque chose, mon ami, dit M. Jackal ; vous allez voir comme cela se pratique. On prend le bouton du verrou dans un fil plié en deux ; la soie vaut mieux que le fil, attendu qu’elle a plus de résistance ; le fil doit être assez long pour que, la porte fermée, les deux bouts sortent extérieurement ; vous fermez la porte, vous tirez votre fil, votre fil tire le verrou, et le tour est joué ! Seulement, parfois le fil casse, s’accroche, reste au verrou, et alors, M. Jackal arrive qui dit : « Si ce diable de Gibassier n’était pas au *pré*, je parierais que c’est lui qui a fait le coup. »

– Monsieur Jackal, dit Justin, qui ne prenait qu’un intérêt fort secondaire à l’explication, si précieuse qu’elle fût au point de vue des progrès de la science, pouvons-nous entrer ?

– Oui, cher monsieur Justin, dit l’homme de police.

Et l’on entra dans la chambre.

– Ah ! dit M. Jackal, une trace de pas, de la porte au lit, et du lit à la fenêtre ! Puis, jetant un regard sur le lit et sur la table qui y attenait :

– Bon ! ajouta-t-il, l’enfant s’est couchée ; elle a lu des lettres.

– Oh ! mes lettres ! s’écria Justin ; chère Mina !

– Puis, continua M. Jackal, elle a éteint sa bougie ; tout allait bien jusque-là.

– À quoi reconnaissez-vous qu’elle a éteint sa bougie elle-même ? demanda Salvator.

– Voyez, la mèche est encore courbée par le souffle, et le souffle, à en juger d’après la courbure de la mèche, arrivait du côté du lit. Revenons aux pas, s’il vous plaît ; monsieur Salvator, regardez cela avec vos yeux de chasseur.

Salvator s’inclina.

– Ah ! ah ! fit-il, voici du nouveau : un pied de femme !

– Que disais-je, mon cher monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Eh bien, avais-je raison ?… Nous disons donc que voilà un pied de femme… Oui, par ma foi, et un pied de femme résolue,

ne marchant pas seulement sur l'orteil, mais appuyant le plat de la semelle et le talon.

– Ajoutez, dit Salvator, que la femme est coquette, car elle a suivi les allées du jardin, de peur de salir ses bottines ; vous voyez que la trace est marquée en sable jaune, sans aucun mélange de boue.

– Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! s'écria l'homme de police, quel malheur que vous ayez choisi l'état que vous exercez ! Quand vous voudrez, je vous ferai mon aide de camp. Ne bougez pas !

M. Jackal sortit, passa dans le jardin, alla, par l'allée sablée, jusqu'au pied de l'échelle, et revint.

– C'est cela, dit-il, la femme part de l'intérieur de la maison, elle sort, elle suit l'allée, elle s'arrête au pied de l'échelle, et rentre par le même chemin qu'elle a pris. – Maintenant, je vais vous raconter comment la chose s'est passée : je l'aurais vue, que je n'en serais pas plus sûr.

Tout le monde écouta.

– Mademoiselle Mina est rentrée à l'heure ordinaire, très triste, mais calme ; elle s'est couchée – le lit est à peine défait, voyez ! – ; elle a lu des lettres et a pleuré en les lisant – voilà son mouchoir, et il est froissé comme le mouchoir d'une personne qui pleure…

– Oh ! donnez, donnez ! s'écria Justin.

Et, sans attendre que M. Jackal le lui donnât, il le prit et le pressa contre ses lèvres.

– Elle s'est donc couchée, reprit M. Jackal, elle a donc lu, elle a donc pleuré ; mais, comme on ne peut ni lire ni pleurer toujours, elle a éprouvé le besoin de dormir et a soufflé sa bougie. – A-t-elle dormi ? n'a-t-elle pas dormi ? La chose n'a aucune importance. – Seulement, une fois la bougie soufflée, voici ce qui est arrivé. On a frappé à la porte…

– Qui, monsieur ? demanda madame Desmarets.

– Ah ! vous voulez en savoir plus que je n'en sais moi-même, chère madame ! Qui ? Peut-être vous le dirai-je tout à l'heure. La femme, en tout cas…

– La femme ? murmura madame Desmarets.

– La femme, la fille, la mère ; sous le nom de *femme*, je désigne ici, non pas l'individu, mais l'espèce. La femme a donc frappé à la porte ; Mina s'est levée et a été ouvrir.

– Mais comment voulez-vous que Mina ait été ouvrir sans savoir

qui frappait ? demanda madame Desmarets.

– Qui vous dit qu'elle ne le savait pas ?

– Elle n'eût pas ouvert à une ennemie.

– Non ; mais à une amie ?... Ah ! madame Desmarets, est-ce que j'aurais le bonheur de vous apprendre que nous avons, en pension, des amies qui sont de terribles ennemies ? Elle a donc ouvert à son amie. Derrière l'amie, venait le jeune homme aux petites bottes et aux éperons ; derrière l'homme aux petites bottes et aux éperons, l'homme aux souliers cloués en triangle. – Comment la petite Mina se couchait-elle ?

– Je ne comprends pas, dit madame Desmarets, à qui la question était adressée.

– Je demande quels vêtements elle portait la nuit.

– En hiver, la chemise et un grand peignoir.

– Bien ! on lui a mis un mouchoir sur la bouche, on l'a enveloppée dans un châle ou dans une couverture – voilà, au pied de son lit, ses bas et ses souliers ; sur cette chaise, sa robe et ses jupons – ; et, par la fenêtre, on l'a emportée telle qu'elle était.

– Par la fenêtre ? demanda Justin ; pourquoi pas par la porte ?

– Parce qu'il fallait traverser le corridor, que le bruit pouvait être entendu, et qu'il était plus simple, d'ailleurs, que les deux hommes qui étaient dans la chambre portassent l'enfant à l'homme qui attendait dans le jardin. Et, tenez, poursuivit M. Jackal, si bien refermé que soit le volet, si bien close que soit la fenêtre, voici la preuve que l'enfant est passée par là, et même qu'elle n'y est point passée de bonne volonté.

M. Jackal montra une large échancrure au rideau de mousseline ; la main qui s'y était cramponnée avait emporté le morceau.

– Ainsi donc, la petite a été emportée par la fenêtre et passée par-dessus le mur ; après quoi, la personne restée dans la maison a reporté l'échelle sous le hangar ; puis elle est rentrée, a refermé en dedans le volet et la fenêtre, a passé un fil de soie dans le bouton du verrou, a tiré la porte d'abord, le fil ensuite, et est remontée tranquillement se coucher.

– Mais, en rentrant au dortoir, ou en en sortant, elle a dû être vue !

– N'avez-vous donc point d'autres pensionnaires ayant leur chambre particulière, comme mademoiselle Mina avait la sienne ?

– Une seule.

– Alors c’est celle-là qui a fait l’affaire ! – Mon cher monsieur Salvator, la femme est trouvée.

– Quoi ! vous supposez que c’est l’amie de Mina qui est la cause de cet enlèvement ?

– Je ne dis pas la cause, je dis la complice ; je ne suppose pas, j’affirme.

– Suzanne ! s’écria madame Desmarets.

– Madame, dit Justin, croyez-moi, cela doit être ainsi.

– Mais qui peut vous inspirer une pareille idée, monsieur ?

– L’antipathie que j’ai éprouvée pour cette jeune fille la première fois que je l’ai vue. Oh ! madame, c’était comme un pressentiment que je lui devrais quelque grand malheur ! Dès que monsieur a parlé d’une femme, continua Justin en montrant M. Jackal, j’ai pensé à mademoiselle Suzanne ; je n’eusse point oser l’accuser, mais je la soupçonnais. Au nom du ciel, monsieur, faites-la venir, et confondez-la !

– Non, dit M. Jackal, ne la faisons pas venir ; allons plutôt à elle. – Madame, veuillez nous conduire à l’appartement de cette demoiselle.

Madame Desmarets, qui, en face de M. Jackal, avait perdu toute velléité de résistance, ne fit pas la moindre observation, et, marchant la première, indiqua le chemin.

La chambre de mademoiselle Suzanne était située au premier étage, au bout du corridor.

– Frappez à la porte, madame, dit à demi-voix M. Jackal.

Madame Desmarets frappa, mais personne ne répondit.

– Elle est peut-être à la récréation de onze heures, dit madame Desmarets. Faut-il l’appeler ?

– Non, répondit M. Jackal ; entrons d’abord dans la chambre.

– La clef n’est point à la porte.

– Mais vous avez une seconde clef de toutes les chambres, m’avez-vous dit ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien, madame, allez nous chercher la seconde clef de la chambre de mademoiselle Suzanne, et, si vous rencontrez cette jeune personne, pas un mot surtout de ce qu’on lui veut.

Madame Desmarets fit signe que l’on pouvait compter sur sa discrétion et descendit l’escalier. Quelques secondes après, elle remontait avec la clef, qu’elle remit à M. Jackal. La porte s’ouvrit.

– Messieurs, dit M. Jackal, attendez-moi dans le corridor ; il suffit que madame Desmarets et moi entrions.

L'homme de police et la maîtresse de pension entrèrent seuls.

– Où mademoiselle Suzanne met-elle ses chaussures ? demanda M. Jackal.

– Là, répondit madame Desmarets en indiquant un cabinet.

M. Jackal entra dans le cabinet et y prit sur une planche une paire de brodequins de lasting(1) bleu saphir dont il interrogea la semelle.

La semelle avait conservé, dans toute sa longueur, le sable jaune de l'allée.

– Les pensionnaires vont-elles dans le verger ? demanda M. Jackal à madame Desmarets.

– Non, monsieur, répondit celle-ci ; le verger, donnant sur une ruelle déserte, est soigneusement, non pas fermé, mais défendu aux pensionnaires.

– C'est bien, dit M. Jackal en remettant les brodequins à leur place ; je sais ce que je voulais savoir. Maintenant, où pensez-vous que soit mademoiselle Suzanne ?

– Selon toute probabilité, dans la cour de la récréation.

– Quelle est la pièce de votre établissement qui donne sur la cour ?

– Le salon.

– Allons au salon, madame.

Et il sortit de la chambre de mademoiselle Suzanne, laissant à madame Desmarets le soin de fermer la porte.

– Eh bien ! demandèrent ensemble Salvator et Justin.

– Eh bien, répondit M. Jackal en fourrant une colossale prise de tabac dans son nez, je crois que nous tenons la femme !

LXXV

Les Valgeneuse.

On descendit au salon.

Le salon donnait sur la cour de la récréation, comme l'avait dit madame Desmarets, et toutes les pensionnaires profitaient d'un rayon de soleil, si pâle qu'il fût, pour épanouir leur frais bouquet dans la cour.

Une jeune fille plus grande que les autres se promenait à l'écart.

À travers les vitres de la porte donnant sur le perron, M. Jackal embrassa le tableau d'un coup d'œil : la promeneuse solitaire attira son regard.

– N'est-ce point mademoiselle Suzanne, dit-il, que j'aperçois là-bas, sous cette allée de tilleuls ?

– C'est elle, monsieur, répondit madame Desmarets.

– Eh bien, madame, ayez la bonté de lui faire signe de venir.

– Je ne sais pas si elle viendra.

– Comment, vous ne savez pas si elle viendra ?

– Non.

– Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

– Suzanne est très fière.

– Faites-lui toujours signe, madame, dit M. Jackal ; et, si elle ne vient pas, je l'irai chercher, moi.

Madame Desmarets sortit sur le perron et fit de la main signe à Suzanne de venir. Suzanne parut ne pas la voir.

– Elle n'est peut-être pas sourde, si elle est aveugle, dit M. Jackal ; appelez-la.

– Suzanne ! cria madame Desmarets.

La jeune fille se retourna.

– Ayez la bonté de venir, mon enfant, dit la maîtresse de pension ; on vous demande.

Mademoiselle Suzanne s'approcha, mais lentement, et d'un air fort dédaigneux.

M. Jackal et Salvator eurent donc tout le temps de l'examiner à

travers l'ouverture du rideau. Quant à Justin, il la connaissait.

– C'est singulier, dit Salvator, cette figure ne me semble pas tout à fait inconnue.

– Qu'en dites-vous ? demanda M. Jackal, qui, par-dessus ses lunettes, avait regardé avec non moins d'attention que Salvator.

– Je mettrais ma main au feu que cette petite fille est une méchante créature.

– Je ne mettrais pas ma main au feu, dit M. Jackal, parce qu'il est toujours imprudent de mettre sa main au feu ; mais je n'en suis pas moins de votre avis : la bouche est serrée, l'œil beau, mais fixe et dur. En somme, voyez, en ce moment-ci, où elle est inquiète, la mauvaise expression qu'a prise sa physionomie !

Pendant ce temps, Suzanne montait les marches du perron et arrivait devant madame Desmarets.

– Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame ? dit la jeune fille d'un air qui donnait à ses paroles cette signification : « Je crois, madame, que vous vous êtes permis de m'appeler ! »

– Oui, mon enfant ; car il y a ici une personne qui désire vous parler, répondit madame Desmarets.

Suzanne passa devant madame Desmarets et entra dans le salon. En apercevant Justin, accompagné de deux inconnus, elle ne put réprimer un léger tressaillement ; mais son visage resta impassible.

– Mon enfant, dit madame Desmarets, visiblement embarrassée de la colère qu'elle voyait briller dans l'œil noir de sa pensionnaire, c'est monsieur qui a quelques questions à vous adresser.

Et elle désigna M. Jackal.

– Des questions, à moi ? fit dédaigneusement la jeune fille. Mais je ne connais pas monsieur.

– Monsieur, dit vivement madame Desmarets, est un représentant de l'autorité.

– Un représentant de l'autorité ! répondit Suzanne. Et qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi ?

– Calmez-vous, ma chère Suzanne, dit madame Desmarets : il s'agit de Mina.

– Et après ?

M. Jackal crut qu'il était temps pour lui de se mêler à la conversation.

– Après, mademoiselle ? Eh bien, après, nous désirons avoir

quelques renseignements sur mademoiselle Mina.

– Sur mademoiselle Mina ? Je ne puis, monsieur, vous donner sur elle que les renseignements que pourrait vous donner monsieur…

Et elle désignait Justin.

– C'est-à-dire qu'il l'a trouvée, un soir, dans un champ de blé ; qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'il était sur le point de l'épouser, quand sont arrivées de Rouen je ne sais quelles nouvelles d'un père inconnu, qui ont empêché le mariage.

M. Jackal écoutait et regardait cette créature, qu'il jugeait dévouée d'avance à toutes les mauvaises passions de la vie, avec une curiosité qui faisait, à chaque parole prononcée par elle, un pas sur le chemin de l'admiration.

– Non, mademoiselle, dit-il, ce n'est point là-dessus que nous désirons des détails ; c'est sur autre chose.

– Si c'est sur autre chose, monsieur, interrogez mademoiselle Mina elle-même ; car je viens de vous dire tout ce que j'en sais.

– Nous ne pouvons malheureusement pas, mademoiselle, suivre votre conseil, si bon qu'il paraisse au premier abord.

– Et pourquoi cela, monsieur ? demanda Suzanne.

– Parce que mademoiselle Mina a été enlevée cette nuit.

– Ah ! vraiment ? Pauvre Mina ! dit la jeune fille d'un ton railleur qui fit jeter un cri de colère à Justin et froncer le sourcil à Salvator.

M. Jackal, que cette façon de répondre agaçait visiblement, fit néanmoins aux deux jeunes gens signe de se contenir.

– Et j'ai pensé, reprit-il, que vous, mademoiselle, son amie intime, vous pourriez nous donner quelques renseignements sur sa disparition.

– Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille, et je n'ai rien à vous dire sur la disparition de mon *amie intime*, attendu que j'ignore tout autant la cause et les détails de cette disparition que j'ignorais tout à l'heure la disparition elle-même.

– Songez, mademoiselle, dit Salvator, au désespoir où cet enlèvement plonge un fiancé d'abord, et ensuite une mère et une sœur qui s'étaient habituées à regarder mademoiselle Mina comme leur fille et comme leur sœur.

– Je comprends le désespoir de monsieur, et j'y compatis de toute mon âme, ainsi qu'à celui de sa famille ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai quitté hier mademoiselle Mina à huit

heures et demie du soir, c'est-à-dire au moment où elle est rentrée dans sa chambre, et je ne l'ai pas revue depuis. Maintenant, ayez la bonté de me dire, messieurs, si c'est là tout ce que vous aviez à me demander.

– Ce ton hautain sied mal à une jeune fille de votre âge, mademoiselle ! dit sévèrement M. Jackal en ouvrant sa redingote et en montrant un bout d'écharpe, – surtout lorsque cette jeune fille se trouve vis-à-vis d'un homme qui représente la loi.

– Que ne disiez-vous tout de suite que vous étiez commissaire de police, monsieur ? dit Suzanne d'un air d'insolence admirable ; on vous eût répondu avec tous les égards que l'on doit à un commissaire de police.

– Abrégeons, mademoiselle, dit M. Jackal. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

– Alors, c'est un interrogatoire ? demanda la jeune fille.

– Oui, mademoiselle.

– Mon nom ? dit-elle ; je me nomme Suzanne de Valgeneuse ; mes qualités ? je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France ; nièce de M. Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur du comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes ; mon état ? je suis héritière d'un demi-million de rente. Voilà, monsieur, mon état, mes noms et mes qualités.

Cette réponse, faite avec un dédain tout royal, produisit un effet différent sur les trois hommes qui l'écoutaient, effet que ne remarqua point madame Desmarets, tout abasourdie de ce qui arrivait chez elle.

Justin frissonna, comprenant son impuissance, à lui, pauvre maître d'école inconnu, perdu dans le quartier Saint-Jacques, contre cette haute et aristocratique famille à laquelle il venait se heurter.

– Suzanne de Valgeneuse ! fit Salvator avançant d'un pas et regardant la jeune fille d'un œil moitié curieux, moitié menaçant.

– Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ! répéta M. Jackal en reculant comme eût pu faire un homme qui s'aperçoit qu'il va marcher sur un serpent.

Puis, boutonnant lentement sa redingote, il parut réfléchir un instant. Le résultat de ses réflexions fut qu'il ôta respectueusement son chapeau, et, de l'air le plus poli qu'il put prendre :

– Pardon, mademoiselle, dit-il, mais j'ignorais…

– Oui, je comprends, monsieur : vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère ; eh bien, vous le savez, maintenant ; ne l'oubliez pas !

– Mademoiselle, reprit M. Jackal, je regrette vivement d'avoir pu vous déplaire. N'accusez, je vous prie, de ma persistance que les tristes devoirs que mes fonctions me forcent à remplir.

– C'est bien, monsieur, répondit sèchement Suzanne. Est-ce tout ce que vous aviez à me demander ?

– Oui, mademoiselle ; mais laissez-moi vous répéter que je suis au désespoir de vous avoir offensée, et permettez-moi d'espérer que vous ne me garderez pas rancune du sot métier que la justice me condamne à faire.

– Je tâcherai de vous oublier, monsieur, dit Suzanne en se retirant.

Et, sans saluer personne, elle sortit du salon, non plus pour rentrer dans le jardin, mais pour remonter dans sa chambre.

M. Jackal, qui se trouvait sur son passage, recula d'un pas et s'inclina profondément.

Justin mourait d'envie d'étouffer Suzanne car, plus que jamais, il lui paraissait visible que mademoiselle de Valgeneuse avait trempé dans l'enlèvement de sa fiancée.

Salvator s'approcha de lui et lui prit les mains.

– Taisez-vous, dit-il ; pas un mouvement ! pas un geste !

– Mais tout est perdu ! murmura Justin.

– Rien n'est perdu, tant que je vous dirai : « Espérez, Justin ! » Je connais ces Valgeneuse, et, je vous le répète, rien n'est perdu ; seulement, n'oubliez pas ce nom de Gibassier.

Puis, se retournant vers M. Jackal :

– Je crois que nous n'avons plus rien à faire, ici, n'est-ce pas, monsieur ? lui demanda-t-il.

– En effet, répondit M. Jackal, assez embarrassé, et en fixant ses lunettes à la hauteur de ses yeux ; en effet, je crois que nous n'apprendrons rien de plus que ce que nous savons.

– Oui, dit Salvator, et nous en savons assez.

M. Jackal fit semblant de ne pas entendre, et, s'approchant de la maîtresse de pension, tout étourdie de la tournure qu'avait prise l'affaire :

– Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer bien respectueusement. Puis, tout bas :

– Répétez à mademoiselle de Valgeneuse, ajouta-t-il, que j'ai été contraint à faire ce que j'ai fait, et que je la supplie de regarder ma visite comme non avenue ; vous m'entendez bien ?

– Comme non avenue ; je vous entends, oui, monsieur.

Et, saluant une seconde fois madame Desmarets, M. Jackal sortit en faisant signe à Justin et à Salvator de le suivre.

Salvator, comme on l'a vu, dans l'espérance, sans doute, d'arriver, en dehors de M. Jackal, à réunir Justin à Mina, paraissait avoir pris son parti de la métamorphose de l'homme de police ; mais il n'en était pas ainsi de Justin, qui, un instant, d'après les paroles mêmes de M. Jackal, s'était vu sur la trace de sa pauvre enlevée.

Aussi, à la porte de la rue :

– Pardon, monsieur Jackal, dit-il.

– Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Justin ? demanda l'homme de police.

– Mais il me semblait qu'après nous avoir dit : « Cherchez la femme ! » vous nous aviez dit : « Nous tenons la femme ! » et que vous aviez ajouté « Cette femme, c'est mademoiselle Suzanne. »

– Ai-je dit cela, monsieur ? demanda l'homme de police d'un air étonné.

– Vous l'avez dit, monsieur, et je ne fais que répéter vos propres paroles.

– Monsieur Justin, vous devez vous tromper.

– J'en appelle à M. Salvator.

M. Jackal jeta sur Salvator un regard qui voulait dire : « Vous qui me comprenez, tirez-moi donc d'embarras. »

Salvator, en effet, comprenait M. Jackal, mais sans l'excuser ; il fut donc impitoyable.

– Ma foi, répondit-il, mon cher monsieur Jackal, je dois avouer que, si ma mémoire est exacte, vous nous avez dit, à une syllabe près, ce que vient de vous répéter M. Justin : que mademoiselle Suzanne était complice de l'enlèvement.

– Peuh ! fit M. Jackal en allongeant les lèvres, on a toujours tort de dire ces choses-là avant qu'elles soient prouvées. Complice ! si j'ai dit que la jeune fille était complice, j'ai eu tort.

– Mais, monsieur, c'est vous qui l'avez accusée le premier ! s'écria Justin ; mais rappelez-vous donc ce que vous disiez d'elle dans la chambre de la pauvre Mina !

– Accusée n’est pas le mot ; soupçonnée peut-être, et encore !

– Ainsi, vous ne la soupçonnez même plus ?

– C’est-à-dire que je suis à mille lieues de la soupçonner ! Pauvre innocente ! Dieu m’en garde !

– Et ces lèvres pincées, dit Salvator, et cet œil dur, et cette physionomie mauvaise ?

– Je l’avais vue ainsi à distance ; mais, de près, tout a changé : la lèvre est gracieuse, l’œil fier, la physionomie digne et élevée.

Puis, comme Justin ne paraissait point se contenter de cette apologie qui, après la première opinion émise par M. Jackal sur mademoiselle de Valgeneuse, pouvait sembler au moins extraordinaire.

– Venez me voir, monsieur Justin, dit-il en se réfugiant dans sa voiture ; venez me voir, d’aujourd’hui en huit, à la préfecture de police : j’aurai probablement quelque bonne nouvelle à vous donner ; dès ce soir, en arrivant, je vais mettre tout mon monde en campagne.

– Retournez chez vous, Justin, dit Salvator en serrant cordialement la main du pauvre maître d’école, et, avant vingt-quatre heures, moi, je me charge de vous dire ce que vous avez à craindre ou à espérer.

Alors, voyant M. Jackal refermer la portière de sa voiture :

– Eh bien, monsieur Jackal, que faites-vous donc ? dit Salvator ; vous m’avez amené, il faut me ramener ! D’ailleurs, ajouta-t-il en prenant place près de M. Jackal et en tirant à lui la portière, j’ai à causer avec vous des Valgeneuse.

– À Paris ! dit M. Jackal, qui évidemment eût préféré faire la route tout seul.

La voiture partit au grand trot.

Quant à Justin, il revint au pas, triste, morne, et ne comptant que bien faiblement sur la promesse de Salvator.

LXXVI

Où le lecteur est prié de ne pas sauter une seule ligne.

M. Jackal s'était blotti dans un coin de la voiture ; Salvator s'était établi dans l'autre.

La voiture roulait rapidement.

Salvator, malgré ce qu'il avait dit en prenant place sur la banquette, paraissait décidé à ne pas interrompre le cours des réflexions de M. Jackal ; seulement, on eût dit qu'il le couvait de l'œil : cet œil railleur, presque méprisant, M. Jackal le rencontrait toutes les fois qu'il levait les yeux.

Enfin, arriva un moment où l'explication qu'avait paru lui demander Salvator sembla à l'homme de police moins embarrassante que ce silence.

Après avoir alternativement levé et baissé ses lunettes, après avoir pris, avec une énergie croissante, deux ou trois prises de tabac, il se décida, et, interpellant le commissionnaire :

– Ne m'avez-vous pas dit, cher monsieur Salvator, que vous aviez à me parler des Valgeneuse ?

– J'avais à vous demander, cher monsieur Jackal, ce qui avait pu si rapidement vous faire changer d'opinion à l'endroit de cette petite… Faut-il dire le mot, monsieur Jackal ?

– Chut !… Nous ne sommes que nous deux : vous êtes un homme intelligent, vous ; pas amoureux…

– Qui vous dit cela ?

– Pas amoureux d'une fille enlevée, au moins ; de sorte que vous n'avez pas la tête perdue et que vous pouvez comprendre.

– Aussi ai-je parfaitement compris.

– Qu'avez-vous compris ?

– Que vous aviez peur, cher monsieur Jackal.

– Je vous en réponds ! soupira l'homme de police, qui avait au moins le courage de sa lâcheté ; c'est-à-dire que, lorsque cette jeune fille a prononcé son nom, il m'a passé un frisson dans les veines !

– Monsieur Jackal, je croyais que le premier article du Code était celui-ci : « Tous les hommes sont égaux devant la loi. »

– Cher monsieur Salvator, on met de ces articles-là dans tous les codes, comme on met en tête des ordonnances royales : « Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. » Louis XVI aussi usait de cette formule ; et on lui a coupé le cou ! Or, où voyez-vous la *grâce de Dieu*, cher monsieur Salvator, dans ce qui se passait sur la place de la Révolution le 21 janvier 1793, à quatre heures de l'après-midi ?

– Si bien que, d'avance – et pour avoir accusé d'un rapt, dont vous savez parfaitement qu'elle est complice, une jeune fille que vous jugez vous-même capable de commettre, un jour, quelque grand crime –, vous vous voyiez déjà destitué, incarcéré, et, qui sait ? peut-être étranglé dans votre prison, comme Toussaint Louverture ou Pichegru ?

– Ne plaisantez pas, monsieur Salvator : sur ma parole d'honneur, j'ai pensé à tout ce que vous dites.

– Ce sont donc des gens bien puissants que ces Valgeneuse ?

– Eh ! mon cher monsieur, il y a d'abord le marquis, qui a l'oreille du roi ; puis le cardinal, qui a l'oreille du pape ; puis le lieutenant…

– Qui a l'oreille du diable, dit Salvator. Ah ! je conçois ! En outre, tout cela n'est-il point affilié à je ne sais quelle société ?

M. Jackal regarda Salvator.

– Eh ! oui !… Enfin, le marquis n'est-il pas un des protecteurs de Saint-Acheul, et, à la dernière procession, n'a-t-il pas porté un des glands du dais ?

M. Jackal hocha la tête de haut en bas.

– Que c'est étrange ! dit Salvator ; moi qui croyais que les jésuites étaient une vision du *Constitutionnel* !

– Ah ! ouiche ! fit M. Jackal du ton d'un homme qui dirait : « Pauvre enfant, que vous êtes naïf ! »

– De sorte que vous croyez, cher monsieur Jackal, continua Salvator, qu'il y aurait risque à se frotter à ces gens-là ?

– Vous connaissez la fable du pot de terre et du pot de fer(1) ?

– Oui.

– Eh bien, faites-en l'application.

– Mais, demanda Salvator, le chef de la famille, mort il y a cinq ou six ans, n'avait donc pas d'enfants, que toute la fortune est passée à son frère ?

– C'est-à-dire, répondit M. Jackal, qu'il n'avait jamais été marié.

– Ah ! oui, je me rappelle… N'y a-t-il pas eu une histoire d'enfant naturel, de fils qui devait être adopté ou reconnu, mais qui ne l'a pas été ?

M. Jackal regarda Salvator d'un œil oblique.

– Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il.

– Dame, dans notre état, reprit le commissionnaire, pour peu que l'on soit observateur, on sait bien des choses ! J'ai porté des lettres d'une belle dame à un certain M. Conrad de Valgeneuse, qui demeurait rue du Bac ; par ma foi, dans l'hôtel même qu'habite aujourd'hui le marquis.

– C'est cela, c'est cela, dit M. Jackal.

– C'est une histoire fort obscure, n'est-ce pas ?

– Pas pour tout le monde, fit M. Jackal d'un air profondément satisfait de lui.

– Je comprends, dit en riant Salvator, pas pour ceux qui ont trouvé *la femme* !

– Eh bien, non, dit l'homme de police, par extraordinaire, il n'y avait point de femme dans toute cette affaire-là.

– Qu'y avait-il donc ? Vous savez, cher monsieur Jackal, lorsqu'on a connu un jeune homme beau, riche, heureux, et que ce jeune homme a disparu tout à coup, on n'est point fâché de savoir ce qu'il est devenu.

– C'est trop juste, d'autant plus que je puis vous dire tout, ou à peu près tout.

– Voilà un *à peu près* qui ressemble fort à une restriction mentale ! Auriez-vous, par hasard, vous aussi, tenu un gland du dais à cette fameuse procession de Saint-Acheul ?

– Oh ! pardieu, non ! s'écria M. Jackal : j'ai peur des jésuites ; je les protège, à charge de revanche ; je leur obéis même parfois, mais je ne les aime pas. Je vous ai dit *à peu près*, parce que, dans notre état, on ne peut pas toujours dire tout ce qu'on sait.

– Et puis, parfois aussi, on ne sait pas toujours tout, reprit Salvator en riant de ce rire narquois qui lui était particulier.

– Eh bien, écoutez, fit M. Jackal en regardant Salvator par-dessus ses lunettes, je vais vous dire ce que je sais : ensuite, vous me direz ce que je ne sais pas.

– C'est marché fait.

– Voici. Le chef de la famille, le marquis Charles-Emmanuel de Valgeneuse, pair de France et propriétaire d'une fortune immense qu'il avait héritée d'un oncle maternel, n'avait jamais voulu se

marier, et l'on faisait honneur de ce goût de M. Emmanuel de Valgeneuse pour le célibat à un beau jeune homme qui s'appelait M. Conrad tout court, et que, peu à peu, les familiers de la maison, puis les amis du marquis, puis enfin les étrangers, finirent par appeler M. Conrad de Valgeneuse.

– N'était-ce pas son nom ?

– Pas tout à fait : le beau jeune homme était un enfant de l'amour, un péché de jeunesse du marquis, lequel ne voyait que par les yeux de M. Conrad.

– Mais comment, aimant le jeune homme à ce point-là, cher monsieur Jackal, demanda Salvator, le marquis a-t-il laissé toute sa fortune au frère, au neveu, à la nièce, tandis que le beau jeune homme est mort, m'a-t-on dit, dans la misère ?

– Ah ! cela tient justement à ce que son père l'aimait trop ! Vous savez, il y a un proverbe qui dit : « L'excès en tout est un défaut. »

– Oui, en effet, il m'a semblé que le pauvre marquis – qui est mort subitement, n'est-ce pas ? demanda Salvator – aimait beaucoup ce jeune homme.

M. Jackal regarda, cette fois, Salvator par-dessous ses lunettes.

– Il l'aimait tant, mon cher monsieur, reprit-il, que, comme je vous le disais, ce trop grand amour fut cause de la ruine du jeune homme.

– Explique-moi cela.

– Il y a deux manières de procéder vis-à-vis d'un enfant naturel. La première, qui est fort simple et à la portée de tout le monde, consiste à déclarer qu'on est le père de l'enfant, au moment où on le fait enregistrer à la mairie ; ou bien, si quelque raison vous a empêché de remplir cette formalité, on y supplée en signant un acte de reconnaissance par-devant notaire ; seulement, dans ce cas-là, tout en laissant votre nom à l'enfant, vous ne pouvez lui laisser que le cinquième de votre fortune. La seconde manière est d'attendre que l'on ait cinquante ans, et, le jour où l'on a cinquante ans, de faire venir un notaire et d'adopter l'enfant, la loi ne permettant pas que l'adoption puisse avoir lieu avant cet âge ; alors, vous pouvez donner à votre enfant adoptif, non seulement votre nom, mais encore toute votre fortune. Ce fut ce dernier moyen que préféra M. de Valgeneuse ; en conséquence, le jour où il eut atteint sa cinquantième année, il fit venir un notaire, s'enferma avec lui dans son cabinet, et dressa l'acte d'adoption ; mais, au moment où il prenait la plume pour le signer, la fatalité voulut que le marquis Emmanuel fût frappé d'une apoplexie foudroyante !

– Au moment où il prenait la plume pour signer, ou bien au moment où il posait la plume après avoir signé ? demanda Salvator.

Cette fois, M. Jackal enleva ses lunettes tout à fait, et, regardant Salvator en face :

– Ma foi, monsieur Salvator, dit-il, si vous savez cela, vous en savez plus que moi, et plus que tout le monde ; car la question fut là ; l'acte était-il signé ou à signer ? *That is the question !* comme dit Hamlet. Quant au marquis, il n'en put rien dire, par cette excellente raison que, bien qu'il ait survécu trois jours à l'accident, il ne reprit pas un instant connaissance.

– Voyons, monsieur Jackal, dit Salvator, franchement, en tête à tête comme nous voilà, quel est votre avis, à vous ?

– Mon avis est, répondit M. Jackal esquivant la question, que la famille fut peut-être un peu dure envers le pauvre M. Conrad.

– Un peu dure ? Bah ! dit Salvator, du moment où l'acte n'était point signé, où le notaire l'affirmait, du moins, quels égards devait-on à un bâtard ?

– Il était de notoriété publique que ce bâtard était le fils du marquis Emmanuel, hasarda M. Jackal.

– Oui ; seulement, si l'on admettait cela, il fallait donner au jeune homme au moins le cinquième de cette fortune à laquelle il eût eu droit s'il avait été reconnu ; et, le cinquième de cette fortune, c'était quelque chose comme deux millions !... Mieux valait tout nier, hériter du siège à la chambre des pairs, hériter du titre, hériter de la fortune, et chasser le bâtard... N'est-ce pas ce que l'on fit, cher monsieur Jackal, et ne chassa-t-on pas le bâtard ?

– Lequel, du reste, sortit fort dignement, à ce qu'il paraît, laissant ses chevaux dans les écuries, ses voitures dans les remises, ses billets de banque dans le secrétaire, n'emportant – ses ennemis eux-mêmes lui rendirent cette justice – que deux mille francs qu'il crut bien à lui, les ayant gagnés la veille à l'écarté.

– Diable ! dit Salvator, une jeune homme habitué à la dépense, comme l'était M. Conrad, ne va pas loin avec deux mille francs !

– Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, mon cher monsieur, reprit l'homme de police ; nous avons l'œil sur ces fils de famille ruinés, nous autres protecteurs de la société : avec ces deux mille francs, il vécut près de quinze mois, essayant de tous les moyens honnêtes de gagner sa vie, comme maître de musique, comme maître de dessin, comme maître d'anglais et d'allemand – car il était fort instruit, le pauvre garçon ! – ; mais rien ne lui réussit : il ne trouva

d'emploi nulle part ; si bien, qu'un jour, ma foi, poussé à bout, à ce qu'il paraît, voyant qu'il n'y avait plus pour lui possibilité de vivre sans se faire homme entretenu, souteneur de filles et escroc, il prit tout simplement la résolution d'en finir avec l'existence, acheta un pistolet chez Lepage – le pistolet a été reconnu par celui qui l'avait vendu –, et alla faire un dernier tour aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Bois, pour prendre congé de ses anciens camarades et de ses anciennes maîtresses, revint par la rue Saint-Honoré, entra dans l'église Saint-Roch, y fit sa prière ; puis, de là, regagna la rue de Buffon, où il avait une modeste petite chambre…

– Et, une fois dans cette modeste petite chambre, que fit-il ? demanda Salvator.

– Mon Dieu, il fit ce que vienne de faire Colomban et Carmélite. Il écrivit une longue lettre, non pas à ses amis – il n'en avait pas, ou, du moins, depuis le jour où il avait été chassé par son oncle et ses cousins de l'hôtel de la rue du Bac, il n'en avait plus –, mais au commissaire de police de son quartier ; dans cette lettre, il racontait tout ce qu'il avait souffert depuis quinze mois, la lutte qu'il avait soutenue, l'impossibilité où il était de la poursuivre plus longtemps, et le parti qu'il avait pris de se brûler la cervelle pour rester honnête homme ; après quoi, il se coucha, alluma sa bougie, lut quelques pages de *la Nouvelle Héloise*(1) sur le suicide, et se brûla la cervelle.

– Par ma foi, mon cher monsieur Jackal, dit Salvator, vous êtes un véritable journal !

– Oh ! dit l'homme de police, il n'y a pas grand mérite à moi de vous donner ces détails : les suicides rentrent dans ma spécialité, et c'est moi qui ai fait le procès-verbal du suicide de M. Conrad.

– Vraiment ?

– Oui.

– Alors c'est à vous, cher monsieur Jackal, que ce pauvre jeune homme doit les derniers soins qui lui ont été rendus et la constatation de sa mort ?

– La constatation ne fut pas difficile : le pistolet avait été déchargé à bout portant ; la moitié du visage était enlevée, et ce qui en restait était brûlé ; aussi la constatation fut-elle faite plutôt par la lettre que par la reconnaissance d'une identité devenue impossible à cause de la mutilation du corps.

– Les Valgeneuse, je le présume, furent avertis de la catastrophe ?

– Ce fut moi-même qui leur en portai la nouvelle, avec un

double du procès-verbal.

– Laquelle nouvelle et lequel procès-verbal durent faire une profonde impression sur eux ?

– Oui, mon cher monsieur, une profonde impression, profondément agréable.

– Je comprends : l'existence de ce jeune homme les inquiétait !

– Aussi me prièrent-ils de veiller avec soin aux derniers détails, me remettant une somme de cinq cents francs, de manière que les choses se fissent convenablement…

– Oh ! les nobles parents ! fit Salvator.

– Me recommandant de leur apporter le double du procès-verbal d'inhumation, comme je leur avais apporté le double du procès-verbal de suicide.

– Ce que vous fîtes, j'espère, monsieur Jackal ?

– En conscience, je puis le dire : je conduisis le corbillard au cimetière du Père-Lachaise ; je fis descendre la bière devant moi dans un terrain acheté à perpétuité ; je donnai l'ordre de mettre sur la tombe une pierre où fût gravé ce simple nom : CONRAD, et j'aillai dire à M. le marquis de Valgeneuse qu'il pouvait être tranquille jusqu'au jour de la résurrection éternelle, et qu'il ne reverrait probablement son neveu que dans la vallée de Josaphat.

– Et, dans cette croyance, dit Salvator, toute la famille dort sur les deux oreilles ?

– Que voulez-vous qu'ils craignent ?

– Eh ! eh ! on a vu des choses si extraordinaires !

– Que peut-il arriver ?

– Cher monsieur Jackal, nous sommes au Bas-Meudon ; auriez-vous la bonté de faire arrêter ?

M. Jackal tira le cordon qui donnait au cocher le signal de faire halte. Le cocher arrêta ses chevaux. Salvator ouvrit la portière et descendit.

– Pardon, dit M. Jackal, vous n'avez pas répondu.

– À quoi ? demanda Salvator.

– À cette question : « Que peut-il arriver ? »

– Au sujet de Conrad ?

– Oui.

– Eh bien, cher monsieur Jackal, il peut arriver que Conrad ne soit pas mort ; que, par conséquent, il n'attende point pour reparaître le jour de la résurrection éternelle, et que M. le marquis

de Valgeneuse le rencontre autre part que dans la vallée de Josaphat… Adieu, cher monsieur Jackal.

Et, refermant la portière, Salvator laissa l'homme de police si étourdi, que ce fut lui qui, à la place de ce dernier, fut obligé de dire :

– Cocher, rue de Jérusalem !

LXXVII

Les confrères ennemis

Pendant que M. Jackal, bourrant son nez de tabac pour tâcher d'éclaircir ses idées et de comprendre quelque chose à l'énigme que lui avait jetée Salvator en s'éloignant, retournait, au grand trot de ses chevaux, vers Paris, Salvator allait retrouver Jean Robert à la maison mortuaire.

C'était juste au moment où, Carmélite commençant à retrouver sa raison, ses trois amies, qui ne l'avaient pas quittée un instant, entreprenaient cette douloureuse tâche de lui annoncer la fatale nouvelle.

Dominique était parti depuis un quart d'heure pour Penhoël, emmenant avec lui le corps de Colomban.

Ludovic, après avoir laissé une ordonnance rigoureuse et promis de revenir le lendemain, partait de son côté pour la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Enfin, Jean Robert attendait Salvator, afin de regagner Paris avec lui.

Suivons celui de nos personnages auquel va, pour le moment, s'attacher le plus grand intérêt, c'est-à-dire Ludovic ; nous reviendrons aux autres plus tard.

Ludovic, la tête un peu alourdie par le jour et la nuit qu'il venait de passer, avait décidé de s'en retourner à pied à Paris.

Le trajet du Bas-Meudon à la rue Notre-Dame-des-Champs, en passant par Vanves, n'est qu'une promenade.

Ludovic revenait donc en se promenant et traversait le village de Vanves, lorsqu'il aperçut, devant une maison où nous avons précédemment conduit un de nos héros, une cinquantaine de personnes agenouillées, hommes, femmes et enfants, tous priant, les larmes aux yeux, pour qu'un miracle rendit la vie au bon, à l'honnête, au bienfaisant M. Gérard, auquel le curé du Bas-Meudon, de retour de son excursion à Bellevue, apportait le viatique.

À ce spectacle assez rare, Ludovic s'arrêta, et, s'approchant du groupe qui lui paraissait le plus désolé :

– Que pleurez-vous donc, mes amis ? demanda-t-il.

– Hélas ! répondit une voix, nous pleurons le père du pays !

Ludovic se rappela qu'en effet on était venu chercher l'abbé Dominique pour entendre la confession d'un mourant.

– Ah ! oui, dit-il, vous pleurez M. Gérard ?

– L'ami des malheureux ! le bienfaiteur des pauvres !

– Est-ce qu'il est mort ? reprit Ludovic.

– Non ; mais, à la suite d'une conférence que ce digne homme a eue avec un moine, il s'est senti tellement affaibli, qu'on a envoyé chercher le viatique, et qu'en ce moment M. le curé de Meudon lui administre les derniers sacrements.

– Hélas ! dirent en chœur les villageois redoublant de gémissements et de sanglots.

Ludovic, sous son masque de sceptique, était doué d'une sensibilité de femme ; les larmes franches lui allaient droit au cœur et attiraient insensiblement ses larmes.

– Quel âge a donc le malade ? demanda-t-il.

– À peine cinquante ans, monsieur, répondit un paysan.

– Ah ! dit un autre, ce n'est vraiment pas une miséricorde du bon Dieu de nous le reprendre si jeune, tandis qu'il y a tant de méchantes gens qu'il laisse sur la terre.

– En effet, dit Ludovic, cinquante ans, ce n'est pas un âge pour mourir, surtout quand on est regretté comme paraît l'être M. Gérard.

Puis, après avoir hésité un instant :

– Peut-on voir le malade ? ajouta-t-il.

– Est-ce que vous seriez médecin, par hasard ? dirent d'une seule voix tous les assistants.

– Oui, répondit Ludovic.

– Médecin de Paris ?

Ludovic sourit.

– Médecin de Paris.

– Oh ! alors, entrez vite, mon cher monsieur ! dit un vieux paysan.

– C'est le ciel qui vous envoie ! dit une femme.

Et, en même temps, les paysans l'entourèrent, les uns le priant, les autres le poussant, de sorte qu'il se trouva presque porté dans la maison.

Outre les personnes agenouillées dans la rue, il y en avait dans

le vestibule, dans l'escalier, dans l'antichambre, et jusque dans la chambre à coucher du mourant.

Mais, à ces mots : « C'est un médecin de Paris ! c'est un médecin de Paris ! » chacun se rangea pour laisser passer Ludovic.

Le mourant venait de communier, et la sonnette tintait, annonçant que l'œuvre sainte était accomplie.

Ludovic s'inclina comme les autres, si peu croyant qu'il fût, lorsque passa le prêtre, précédé du bedeau et des enfants de chœur, et suivi des personnes étrangères qui, dans une pieuse intention, étaient venues mêler leurs prières à celles de l'Église.

Puis, lorsqu'il releva la tête, il se trouva, lui troisième, dans la chambre du moribond.

Les deux autres personnes étaient M. Gérard, qui, complètement anéanti, semblait agoniser sur son lit, et un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et aux moustaches gris, portant à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et qui, appuyé au chevet, semblait suivre avec un intérêt réel les progrès presque visibles de la mort sur la physionomie du mourant.

Les deux hommes, en se trouvant vis-à-vis l'un de l'autre, commencèrent par se regarder, chacun d'eux pour savoir probablement à qui il avait affaire ; puis, comme cet examen ne lui avait absolument rien appris pour sa part, Ludovic s'avança le premier, et, avec la courtoisie d'un jeune homme en face d'un homme qui a le double de son âge :

– Monsieur, dit-il, est le frère du malade ?

– Non, monsieur, répondit l'homme aux moustaches grises continuant d'examiner Ludovic ; je suis son médecin. Et vous ?

– Moi, monsieur, dit Ludovic en s'inclinant, j'ai l'honneur d'être votre confrère.

L'homme aux moustaches grises fronça légèrement le sourcil.

– Autant, dit-il, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans peut être le confrère d'un homme qui a passé dix ans de sa vie sur les champs de bataille et quinze ans au chevet du lit des malades.

– Pardon, monsieur, dit Ludovic, mais je vois que j'ai l'honneur de parler à M. Pilloy.

Le médecin se redressa.

– Qui vous a dit mon nom, monsieur ? demanda-t-il.

– Je l'ai appris d'une manière bien simple, et il était accompagné des plus grands éloges, monsieur, dit Ludovic. Le hasard m'a conduit près de deux malheureux jeunes gens qui

viennent de s'asphyxier au Bas-Meudon ; j'ai réclamé tout de suite l'assistance d'un confrère : on a prononcé votre nom, j'ai envoyé chez vous ; chez vous, on a répondu que vous étiez au chevet de M. Gérard.

– Et vos asphyxiés ? demanda le chirurgien militaire, un peu adouci par la politesse du jeune homme.

– Je n'en ai pu sauver qu'un, monsieur, répondit Ludovic ; si vous aviez été là, peut-être les eussions-nous sauvés tous les deux.

– Et alors, dit M. Pilloy, vous trouvant sur les lieux, et apprenant qu'il y avait un malade dans cette maison, vous êtes entré ?

– Je ne me fusse pas permis une pareille inconvenance, monsieur, dit Ludovic, sachant que vous étiez près de M. Gérard, si les braves gens qui pleurent à la porte ne m'y avaient en quelque sorte forcé. L'extrême douleur est crédule, vous le savez, monsieur ; pardonnez-leur, et, quand vous leur aurez pardonné, pardonnez-moi à mon tour.

– Mais je n'ai rien à pardonner à eux ni à vous, monsieur ; vous êtes le bienvenu, et deux conseils valent toujours mieux qu'un. Malheureusement, ici, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que tous les conseils du monde n'y feraient fin.

Puis, plus bas encore :

– C'est un homme perdu ! dit le chirurgien militaire.

Si bas qu'il eût parlé, le malade entendit ce que disait le bon M. Pilloy et poussa un gémissement.

– Chut ! fit Ludovic.

– Pourquoi chut ? demanda le chirurgien.

– Parce que l'ouïe est le dernier sens qui survive en nous, et que le malade vous a entendu.

M. Pilloy secoua la tête en homme qui doute.

– Alors, demanda Ludovic se penchant à l'oreille de M. Pilloy, alors il n'y a plus d'espoir ?

– C'est-à-dire, répondit le chirurgien militaire, que, dans deux heures, il sera mort.

Ludovic posa la main sur le bras de M. Pilloy en lui montrant le malade qui s'agitait dans son lit.

M. Pilloy fit un signe de tête qui signifiait : « Oh ! il a beau se remuer, il faudra qu'il y passe tout de même ! » Puis, traduisant sa pantomime par la parole :

– Ce matin, continua-t-il, j'avais encore l'espérance de le conserver quarante-huit heures ; mais je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a fourré dans la tête l'idée de se confesser ; ce qui était bien inutile, attendu que je le connais depuis qu'il habite Vanves, et que c'est un homme d'une vertu irréprochable ! – Il est resté trois heures enfermé avec une espèce de moine, et, tenez, voilà l'état dans lequel le saint homme me l'a rendu ! Ah ! les prêtres, les moines, les calotins, les jésuites ! murmura le vieux soldat ; et quand on pense que c'est l'empereur, auquel nous devons de si bonnes choses, qui nous a rendu tout cela !

– Et quelle est la maladie dont M. Gérard est atteint ? demanda Ludovic.

– Eh ! la maladie habituelle, pardieu ! répondit M. Pilloy en haussant les épaules, comme s'il n'existait au monde qu'une sorte de maladie.

À ces mots : *la maladie habituelle,* Ludovic sourit. Il venait de reconnaître un disciple de Broussais appliquant inintelligemment les leçons de ce grand maître.

Puis, pensant que l'existence d'un homme, que Dieu donne pour un si court espace et reprend pour l'éternité, est parfois remise aux mains d'un ignorant ou, qui est pis, d'un fanatique, son sourire s'effaça ; il haussa invisiblement les épaules et regarda le vieux chirurgien de l'air d'un homme qui se tient sur ses gardes.

– Par *la maladie habituelle*, vous entendez, sans doute, une gastrite ? demanda-t-il.

– Naturellement, répondit le chirurgien ; il n'y a, parbleu ! pas à s'y tromper. Voyez plutôt vous-même.

Autorisé par son confrère, Ludovic s'approcha du lit.

Le malade paraissait dans un état de prostration complète ; sa respiration était bruyante, difficile, oppressée ; quand il respirait, sa poitrine se soulevait entièrement comme dans le râle.

Ludovic étudia le visage, passant du tout à la partie, de l'ensemble aux détails.

La face était pâle, d'une coloration jaunâtre ; les extrémités étaient moites et froides ; une sueur visqueuse était répandue sur tout le visage, perlant surtout à la racine des cheveux.

À ces symptômes extérieurs, Ludovic jugea que la maladie était grave, en effet ; et, cependant, il ne vit point le malade dans l'état absolument désespéré où le voyait son confrère.

– Vous souffrez beaucoup, monsieur ? demanda-t-il.

À cette question faite par une voix nouvelle, et qui semblait rendre à M. Gérard un espoir perdu, celui-ci ouvrit les yeux et tourna la tête vers l'étranger qui lui parlait.

Ludovic fut étonné de la vitalité qui régnait encore dans l'œil du moribond, vitalité qui n'était point en rapport avec la dégradation apparente de ses forces : le blanc de l'œil était jaune ; les traits de la figure étaient décomposés ; le visage semblait mort ; mais l'œil, ou plutôt le cœur de l'œil n'était point aussi mort que la figure. Il y avait encore de la force et de la vie dans cet œil.

– Voulez-vous me montrer votre langue ? reprit Ludovic.

M. Gérard montra sa langue ; elle était d'un blanc-jaune tirant sur le verdâtre, chargée, épaisse dans toute son étendue ; mais elle n'avait pas cette pointe effilée comme celle des serpents, puis elle n'était ni presque sanglante à son extrémité, ni rouge sur les bords, ainsi qu'est la langue dans les gastrites.

Jusque-là, Ludovic avait été dans le doute ; à partir de ce moment, il entra dans la certitude.

Aussi, par un mouvement involontaire, presque machinal, son regard se tourna-t-il du malade sur le chirurgien, et cela, avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Cette expression voulait dire clairement : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien, dans sa confiance en lui-même, ne parut remarquer ni le mouvement ni le regard de Ludovic ; il ne sourcilla point.

Ce sang-froid d'un confrère, qui devait au moins avoir sur lui l'expérience de l'âge et de la pratique, ébranla le jeune homme dans sa conviction.

Il lui restait un dernier examen à faire.

Il souleva le drap du malade, mit à nu sa poitrine décharnée, y posa la main, et l'y appuya doucement, lentement, mais de plus en plus, jusqu'à ce que la pression devint cependant assez forte.

Voyant alors que M. Gérard ne trahissait la douleur par aucun signe :

– Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

– Non, répondit M. Gérard d'une voix faible.

– Comment ! insista Ludovic, lorsque j'appuie ainsi, vous ne souffrez pas ?

– Je respire plus difficilement, mais je n'éprouve aucune douleur.

Ludovic se retourna de nouveau vers son confrère, lui disant pour la seconde fois des yeux : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien ne parut pas plus comprendre la pantomime de Ludovic la seconde fois que la première.

Ludovic sourit.

Quant à lui, il était convaincu que M. Gérard avait été traité pour une maladie qu'il n'avait pas.

Maintenant, quelle maladie avait-il ?

Ludovic croisa les bras, regarda fixement le malade ; puis, en baissant la tête, comme pour réfléchir plus profondément, il aperçut sous le traversin du malade, non seulement le mouchoir avec lequel il s'essuyait le visage, mais encore celui dans lequel il crachait.

On eût dit que le mouchoir était taché de rouille ; ce qui produisait ces taches, c'était une sorte de mucus sanguinolent.

Ludovic était sur la piste de la maladie.

Alors, pour la seconde fois, il souleva le drap de M. Gérard ; mais, cette fois, au lieu d'appuyer sa main sur l'estomac, il appliqua son oreille à la poitrine, et cela à la grande stupéfaction du vieux chirurgien, qui ne connaissait pas encore ce nouveau mode d'auscultation et dont la physionomie prit une expression d'étonnement et de curiosité qui pouvait équivaloir à cette question : « Mais que diable faites-vous là, mon cher confrère ? »

Ce fut à son tour Ludovic qui ne fit pas attention à la pantomime du vieux chirurgien. Il parut satisfait des bruits qu'il venait d'entendre dans la poitrine du malade, car il releva la tête d'un air triomphant.

Il savait, certainement, à quoi s'en tenir désormais sur l'état du patient, et il connaissait la maladie à laquelle il avait affaire ; il ne lui restait plus que le pouls à examiner : il demanda à M. Gérard de lui donner la main ; le malade obéit machinalement.

Le pouls n'avait point perdu toute sa force ; il résistait sous le doigt ; il était très fréquent, c'est-à-dire qu'il dépassait cent pulsations ; enfin, il était irrégulier sans doute, mais fort légèrement.

C'était à peu près ainsi que Ludovic comptait, disons mieux, que Ludovic espérait le trouver.

Son examen terminé, le jeune docteur finit par où il eût dû commencer ; mais, comme un homme qui arrive au bord d'une

rivière où l'on crie : « Au secours ! » il avait plongé d'abord.

Il se retourna vers M. Pilloy et lui demanda depuis combien de temps durait la maladie, quelles avaient été ses diverses phases, quelles étaient les causes auxquelles on l'attribuait.

Le vieux médecin raconta alors l'immersion de M. Gérard dans le bassin du château et les funestes conséquences que ce plongeon, destiné à sauver la vie d'un enfant, avait eues pour le sauveteur ; il répondit ensuite à toutes les autres questions de son confrère ; puis, quand il eut achevé :

– Eh bien ! demanda-t-il d'un air gouailleur.

– Eh bien, dit Ludovic, j'ai l'honneur de vous remercier de votre complaisance, monsieur ; je sais ce que je voulais savoir.

– Et que savez-vous ?

– Je sais de quelle maladie est atteint le malade, dit Ludovic.

– Bon ! ce n'était pas difficile à savoir, puisque j'ai commencé par vous dire que c'était une gastrite.

– Oui ; mais voilà justement où nos opinions diffèrent.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous plairait-il de passer dans la chambre voisine, mon cher confrère ? Je crois que nous fatiguons le malade.

– Oh ! ne vous en allez pas, monsieur, au nom du ciel ! demanda M. Gérard en rassemblant toute sa force pour exprimer ce désir.

– Soyez tranquille, mon ami, dit M. Pilloy, qui crut que la prière s'adressait à lui ; je vous ai promis de ne pas vous quitter, et je vous tiendrai parole.

Et les deux médecins s'apprêtèrent à sortir de l'appartement. Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la garde-malade.

– Ma bonne dame, dit Ludovic, nous allons rentrer dans cinq minutes ; en notre absence, quelque chose que demande le malade, ne lui donnez absolument rien.

Marianne se retourna vers M. Pilloy, comme pour savoir si elle devait obéir à cette injonction.

– Dame ! lui répondit celui-ci, puisque monsieur prétend qu'il va guérir le malade.

Il s'attendait à ce que Ludovic allait se récrier ; mais, à son grand étonnement, Ludovic ne répliqua point ; il se contenta de s'effacer pour laisser passer M. Pilloy avec la déférence que le plus jeune doit à son ancien.

LXXVIII

Où Ludovic prend la responsabilité.

Les deux médecins s'arrêtèrent dans l'antichambre. Il était impossible de voir une plus vivante image de la routine et de la science.

– Voulez-vous me faire l'amitié de me dire, mon jeune ami, demanda M. Pilloy, pourquoi vous m'avez amené ici ?

– Mais, répondit Ludovic, d'abord pour ne point fatiguer le malade par une discussion.

– Bon ! puisque c'est un homme mort !

– Raison de plus, si c'est votre avis, pour ne pas l'exprimer devant lui.

– Ah çà ! croyez-vous donc, dit l'ancien chirurgien-major, que les hommes de notre génération soient des femmelettes comme le sont ceux de la vôtre ? J'étais là, monsieur, et je servais d'aide à Larrey quand il a coupé les deux jambes au brave Montebello(1) ; il y a eu une discussion de cinq minutes pour savoir si on lui ferait l'opération ou si on le laisserait mourir sans le tourmenter davantage ; vous imaginez-vous qu'on se soit caché de lui ? Non, monsieur ; il prit part à la discussion, comme s'il se fût agi d'un étranger, et je l'entends encore dire d'une voix aussi ferme que s'il eût crié : « *En avant !* Coupez, morbleu ! coupez ! »

– Il est possible, monsieur, dit Ludovic, que, lorsqu'on opère sur un champ de bataille, au milieu de quinze ou vingt mille blessés, on n'ait pas le temps de se plier à toutes ces délicatesses qui, selon vous, méritent à notre génération le titre de génération de *femmelettes* ; mais nous ne sommes point ici sur un champ de bataille ; M. Gérard n'est point un maréchal de France comme le *brave Montebello* ; c'est un homme fort abattu de sa position, ayant, à ce qui m'est apparu du moins, grande peur de mourir, et chez lequel l'imagination frappée peut, il me semble, agir plus fatalement encore que la maladie.

– À propos de maladie, vous me disiez, monsieur, que vous n'étiez pas du même avis que moi.

– Sur la maladie, c'est vrai.

– Et quel est votre avis ?

– Que vous faites erreur, monsieur, en traitant le malade pour une gastrite.

– Comment, je fais erreur ?

– Oui, en supposant, je vous le répète, M. Gérard atteint d'une gastrite.

– Mais je ne suppose pas, monsieur, j'affirme !

– Eh bien, je crois, moi, le malade atteint d'un autre mal que celui que vous affirmez.

– Alors, vous prétendez, monsieur… ?

– À mon tour, je ne prétends pas, monsieur, j'affirme !

– Vous affirmez que M. Gérard… ?

– N'est point atteint d'une gastrite ; c'est la troisième fois que j'ai l'honneur de vous le dire.

– Mais que diable voulez-vous donc qu'il ait, s'il n'a pas une gastrite ? s'écria le vieux chirurgien stupéfait.

– Il a tout simplement une pneumonie, monsieur, dit froidement Ludovic.

– Une pneumonie ? Ah ! vous appelez cela une pneumonie !

– Pas autre chose.

– Alors vous affirmez peut-être aussi que vous allez le tirer de là ?

– Oh ! quant à cela, monsieur, je ne l'affirme pas ; je me contente de l'espérer.

– Et peut-on connaître le remède souverain que vous allez employer ?

– Je vais y songer, cher confrère, si toutefois vous m'en donnez la permission.

– Comment donc ! vous me demandez la permission de sauver mon plus vieil ami ?

– Je vous demande la permission de traiter un malade qui est à vous.

– Je vous la donne cent fois, mille fois ! Plût à Dieu que cela servît à quelque chose ; mais, si vous voulez mon avis, je doute que le pauvre garçon voie le soleil de demain.

– Je vais donc tenter l'impossible, répondit Ludovic, conservant toujours la même politesse et le même respect envers un médecin qui était son aîné par droit de naissance, sinon de science.

– L'impossible est le mot, dit le vieux chirurgien, ne comprenant

pas cette déférence de Ludovic, qu'il prenait pour de l'hésitation.

– Maintenant, qu'avez-vous fait jusqu'ici, mon honorable confrère ? dit Ludovic pour la forme.

– J'ai pratiqué deux saignées, posé les sangsues à l'estomac, et mis le malade à une diète absolue.

Un sourire effleura les lèvres de Ludovic, sourire éclos bien plus sous la compassion que lui inspirait le malade que sous l'ironie que devait lui inspirer cette panacée universelle si fort à la mode à cette époque : les sangsues et la diète – cette autre sangsue de l'estomac.

Les deux praticiens en étaient là de la discussion, quand quelques paysans, impatients du miracle qu'avait dû opérer la présence d'un second médecin, firent irruption dans l'antichambre du philanthrope de Vanves.

– Eh bien, crièrent-ils tous à la fois, va-t-il mieux ? est-il sauvé ?

Le vieux chirurgien, qui avait l'habitude de s'entendre crier ces mêmes paroles aux oreilles toutes les fois qu'il sortait de chez l'honnête M. Gérard, crut encore que c'était à lui qu'elles s'adressaient.

Mais hélas, si l'onde est changeante, si la femme est plus changeante que l'onde, il y a une chose qui est mille fois plus changeante que l'onde et la femme à la fois : c'est la foule.

Aussi un des paysans qui avait le plus excité Ludovic à entrer dans la maison du bienfaiteur commun répondit-il assez grossièrement au vieux chirurgien qui disait : « Nous ferons ce que nous pourrons, mes amis, soyez tranquilles. »

– Ce n'est point à vous que nous demandons cela.

Sans doute alors le digne M. Pilloy, qui avait aidé notre illustre ami Larrey à couper les deux jambes du brave Montebello, fit-il la même réflexion que nous sur la foule ; seulement, il la fit une seconde trop tard. Aussi s'en dédommagea-t-il en fronça le sourcil et en formant presque, à part lui, le vœu impie que la science fanfaronne du jeune praticien reçut, à l'endroit du malade, un échec éclatant, afin de lui faire partager cette somme de dédain que les villageois professaient maintenant pour lui.

Un autre paysan s'adressa directement à Ludovic.

– Eh bien, lui dit-il, faisant à la fois la demande et la réponse, comment l'avez-vous trouvé ? Il est bien mal, n'est-ce pas ?

– Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas, monsieur ? demanda un second.

– Il n'en reviendra point, n'est-ce pas, monsieur ? dit un troisième.

– Mes amis, répondit Ludovic, tant que le malade n'est pas mort, il faut avoir confiance, non pas dans l'art du médecin, mais dans la nature ; et, Dieu merci ! M. Gérard n'est pas mort.

Ce fut un hourra poussé par la foule.

– Vous le sauverez donc ? demandèrent vingt voix.

– J'y ferai tous mes efforts, dit Ludovic.

– Oh ! sauvez-le ! sauvez-le, monsieur ! lui cria-t-on de tous côtés. À ces cris, Marianne avait entrouvert la porte de la chambre.

– Que se passe-t-il donc ? lui demanda le malade, que tout ce tumulte brisait ; ne peut-on me laisser mourir tranquille ?

– Oh ! monsieur, dit la brave femme, il ne s'agit plus de mourir !

– Comment ! s'écria le malade, il ne s'agit plus de mourir ?

Et ses yeux, qu'on eût crus éteints, lancèrent une double flamme.

– Non, monsieur ; le jeune médecin qui est venu dit aux paysans qu'il vous sauvera peut-être.

– Ah ! *peut-être !* reprit M. Gérard en laissant retomber sa tête sur l'oreiller. En tout cas, Marianne, qu'il ne s'éloigne pas ! au nom du ciel, qu'il ne s'éloigne pas !

Puis, écrasé par cet effort, il resta immobile, ne vivant plus, en apparence, que par l'espèce de sifflement que produisait son souffle en s'échappant de sa poitrine.

– Messieurs, messieurs, dit la garde-malade, M. Gérard se trouve mal ; on dirait qu'il va passer !

Ludovic rentra vivement, prit la main, tâta le pouls.

– Ce n'est rien, dit-il ; c'est une syncope causée par l'émotion. Du courage, monsieur !

Le malade poussa un soupir.

Marianne avait toutes les peines du monde à empêcher la foule d'envahir la chambre.

– Sans doute, dit le vieux médecin à son jeune confrère, vous n'allez pas vous borner, monsieur, à dire au malade : « Du courage ! » vous lui ordonnerez quelque chose ?

– Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, dit Ludovic en s'adressant à la garde-malade ; je vais vous écrire une ordonnance.

Ce fut à qui trouverait le plus tôt possible les objets demandés.

Le malade qui, sur le mot *peut-être*, avait reperdu l'espoir un instant conçu, se démenait dans son lit, joignant les mains, et exprimant par ses paroles cette prière : « Au nom du Seigneur Dieu, laissez-moi donc mourir tranquille ! »

Mais personne ne faisait attention à la mort cruelle qu'on lui infligeait, tant tout le monde avait le désir de lui conserver la vie.

Ludovic chercha une place où écrire l'ordonnance ; mais tous les meubles étaient encombrés de fioles, de pots, de verres, d'assiettes, de soucoupes de tous genres.

Les paysans, voyant l'embarras du jeune homme, lui offrirent les uns leurs dos, les autres leurs genoux.

Ludovic trouva un dos convenable et s'en servit comme d'une table pour écrire l'ordonnance.

– Envoyez chercher cela immédiatement, dit-il à la garde-malade.

Il n'avait pas formulé ce désir, que l'ordonnance, arrachée de ses mains, passait dans celle de quatre ou cinq des assistants se disputant cette joie d'être utiles à M. Gérard.

Enfin un boiteux se rendit maître du précieux papier, et, clopin-clopant, partit le plus vite qu'il put.

– Ma bonne dame, dit Ludovic à la garde-malade, toutes les demi-heures, vous donnerez à M. Gérard une demi-cuillerée de la potion que l'on va vous rapporter ; vous entendez ? pas plus ni moins souvent que toutes les demi-heures, pas plus d'une demi-cuillerée ; il n'y a que cela qui puisse le sauver.

– Toutes les demi-heures, une demi-cuillerée, répéta la garde-malade.

– Oui, c'est cela, très bien !... Il faut absolument que je retourne à Paris.

Le malade poussa un soupir ; il lui semblait que le reste de son existence l'abandonnât. Ludovic entendit ce soupir, ardente prière de l'homme désespéré.

– Il faut que je retourne à Paris, dit-il ; mais, dans trois heures, je reviendrai voir l'effet que la potion aura produit.

– Et vous êtes sûr, alors, grogna le vieux médecin, que votre potion le sauvera ?

– Sûr n'est pas le mot, mon cher confrère, vous le savez mieux que personne, l'homme n'est jamais sûr de rien ; mais...

Ludovic jeta encore un coup d'œil sur le mourant.

– Mais je l'espère ! dit-il.

Ce dernier mot souleva un nouveau hourra de joie dans la foule.

Le malade rassembla ses forces, et, se soulevant sur son lit :

– Trois heures, monsieur, dit-il ; tâchez de ne pas être plus longtemps !

– Je vous le promets, monsieur.

– Je compterai les minutes, dit le malade en essuyant avec son mouchoir son front couvert d'une sueur qu'on eût pu prendre pour celle de l'agonie.

Sur ces mots, Ludovic sortit avec son vieux confrère, l'invitant à passer le premier, s'inclinant devant lui, lui donnant, en un mot, sous les yeux de la foule, toutes les marques de respect que l'on doit à un aîné et à un supérieur.

Ludovic, comme il l'avait dit, prit le chemin de Paris, cherchant, cette fois, un cabriolet, un fiacre, un véhicule quelconque pour être plus tôt de retour.

Le chirurgien le suivit, plein de rancune et sans desserrer les dents.

Ludovic crut, de son côté, que ce n'était point à lui de parler le premier, même pour prendre congé de son confrère.

Ce silence eût certainement duré jusqu'à leur séparation, si le boiteux, qui était allé chez le pharmacien, ne fût point arrivé au-devant des deux rivaux pour leur délier la langue.

Le boiteux montra à Ludovic la potion qui venait de lui être remise.

– Est-ce cela, monsieur ? demanda-t-il.

– Oui, mon ami, répondit Ludovic en regardant la fiole, et dis bien à la garde-malade de suivre de point en point mon ordonnance.

Cette rencontre servit à M. Pilloy de prétexte pour prendre la parole.

– Vous croyez peut-être, mon cher confrère, que je ne sais pas ce que contient cette fiole ? demanda-t-il.

– Pourquoi vous ferais-je cette injure, monsieur ? demanda Ludovic.

– C'est de l'émétique que vous lui donnez là.

– En effet, c'est de l'émétique.

– Parbleu ! dit M. Pilloy, il faut bien que vous lui donniez de l'émétique, puisque vous croyez à une pneumonie !

– Monsieur, dit froidement Ludovic, j'ai un tel respect pour

votre science et votre expérience, que je souhaiterais de me tromper, si ce n'était souhaiter en même temps la mort du malade.

Et, sur ces mots, Ludovic, n'apercevant à l'horizon aucun fiacre ni aucun cabriolet, prit, à travers champs, un sentier qui paraissait devoir le conduire à sa destination plus vite que ne l'eût fait la grande route.

De son côté, le vieux médecin, curieux de savoir l'effet qu'allait produire la potion sur son ami mourant, revint à Vanves, et deux heures et demie juste après le départ de Ludovic, il était au chevet du malade, qui, cette fois, ne le vit pas s'y installer sans une certaine répugnance.

Un tel empressement surprit les villageois qui le virent entrer ; il surprit bien davantage encore la garde-malade, qui, habituée à attendre M. Pilloy fort longtemps lorsqu'on l'appelait, fut tout étonnée de le voir accourir lorsqu'on ne l'appelait pas ; toutefois, l'ex-chirurgien-major ne se donna même pas la peine de motiver sa visite inattendue.

Il essaya d'interroger M. Gérard ; mais celui-ci, soit défiance, soit que sa faiblesse fût augmentée, refusa de lui répondre. Alors, se retournant du côté de la garde-malade :

– Eh bien, ma chère Marianne, demanda-t-il, quoi de nouveau ?

– Ah ! monsieur, répondit la bonne femme, cela va bien petitement !

– Lui avez-vous administré la fameuse potion ?

– Oui, monsieur.

– Quel effet a-t-elle produit ?

– Mauvais effet, mauvais effet, cher monsieur Pilloy !

– Quel effet, encore ? demanda le vieux chirurgien en se frottant sournoisement les mains.

– Il a vomi, monsieur.

– Là, j'en étais sûr ! Par bonheur, je ne suis pas responsable des suites, et, s'il meurt, ce n'est pas moi qui l'aurai tué !

– Non, c'est vrai, dit la bonne femme ; mais c'est vous qui l'aviez condamné.

– Parbleu ! dit le chirurgien-major de la grande armée, on condamne toujours ; sans cela, si un malade mourait – ce qui arrive quelquefois –, on viendrait dire au médecin : « Il est mort, et vous ne l'aviez pas condamné ! » De cette façon, l'honneur de la médecine est sauvé.

– Oui, reprit Marianne, et, si le malade en revient, l'honneur du

médecin s'en accroît.

Les récriminations du vieux chirurgien et les observations médico-philosophiques de la garde-malade durèrent une demi-heure.

Au bout de cette demi-heure, Ludovic arriva.

Il entra juste au moment où M. Pilloy, sans pitié pour son meilleur ami – la science est comme Saturne, elle dévore ses enfants ! – il entra, disons-nous, au moment où M. Pilloy, voyant le malade rendre presque immédiatement la cuillerée d'eau émétisée qu'il venait de prendre, disait, en regardant M. Gérard, dont la figure contractée exprimait la souffrance :

– Décidément, il est perdu !

Ludovic entendit ces mots ; mais, n'y faisant aucune attention, il alla droit au malade, le regarda attentivement, puis lui prit le pouls.

Au bout d'une minute – minute pleine d'anxiété pour ce brave cœur, pleine d'inquiétude d'une tout autre nature pour le vieux chirurgien –, au bout d'une minute, il releva le front.

Son visage, examiné à la fois par le médecin, par la garde-malade et par le mourant, exprimait la satisfaction la plus complète.

– Cela va bien ! dit-il.

– Comment, cela va bien ? demanda M. Pilloy stupéfait.

– Oui, le pouls s'est relevé.

– Ah ! c'est à cela que vous jugez qu'il va mieux ?

– Certainement.

– Mais, malheureux jeune homme, il a vomi !

– Il a vomi ? répéta Ludovic en regardant Marianne.

– Vous voyez bien qu'il est perdu ?

– Au contraire, dit tranquillement Ludovic, s'il a vomi, il est sauvé !

– Vous répondez de la vie de mon meilleur ami ? reprit M. Pilloy furieux.

– Oui, monsieur, dit Ludovic, sur ma tête !

Le vieux médecin prit son chapeau et sortit avec la mine d'un algébriste auquel on soutient que deux et deux font cinq.

Ludovic écrivit une autre ordonnance et la remit à la garde-malade.

– Madame, lui dit-il, j'ai *pris la responsabilité* ! vous savez ce que cela signifie en termes de médecine ? Que mes ordonnances soient exécutées à la lettre, que l'on n'en suive pas d'autres, et M. Gérard est sauvé !

Le moribond poussa un cri de joie, saisit la main du jeune homme, et, avant que celui-ci eût pu s'en défendre, y appliqua ses lèvres.

Mais, presque aussitôt, sa figure parut se décomposer sous l'influence d'une indicible terreur.

– Et le moine ! et le moine ! murmura-t-il en retombant écrasé sur son traversin.

LXXIX

L'homme aux faux nez

Nous avons en quelque sorte terminé les différents récits qui constituent le prologue de ce livre, et, à part Pétrus, Lydie et Régina, le lecteur connaît maintenant la majeure partie des personnages destinés à jouer les rôles principaux dans notre drame.

En outre, on l'a vu, les diverses histoires que nous venons de raconter, et qui ont peut-être paru incohérentes entre elles, ont fini par se réunir et par composer un tout homogène ; les fils, divergents en apparence et sans rapport visible les uns avec les autres, ont, peu à peu, et au fur et à mesure que nous avons avancé dans notre sujet, formé, sous notre main, une trame souvent imprégnée de larmes, parfois même rougie de sang ; canevas tantôt radieux, tantôt sombre, auquel nous avons essayé de donner la gigantesque dimension que comporte l'immense tâche que nous nous sommes imposée en entreprenant de peindre la société de la Restauration depuis ses plus hauts sommets jusqu'à ses plus profonds abîmes.

Qu'on ne perde donc pas courage ; que l'on s'engage hardiment sur nos traces dans ce pays de l'inconnu où nous nous aventurons, et que le lointain des horizons n'effraie personne : malgré les détours ou les escarpements de la route, nous y atteindrons.

Quand le moment sera venu de mettre en saillie la moralité de cet ouvrage, on ne s'apercevra plus, nous l'espérons, du chemin que l'on aura fait ; la fin justifiera les moyens.

Chacun de nos personnages, que l'on en soit bien certain, n'est pas seulement une création imaginaire, un être de convention ou de fantaisie n'ayant pour but que de faire rire ou pleurer par tel ou tel moyen plus ou moins habile ; non, chaque héros, peint d'après nature, représente une idée : il est l'incarnation d'une vertu ou d'un vice, d'une faiblesse ou d'une passion ; et ces vices, ces vertus, ces passions, ces faiblesses, reproduiront collectivement la société, comme, isolément, chacun de nos héros représentera un de ses membres.

Il y a deux façons de procéder au théâtre, aussi bien que dans un livre ; deux méthodes contraires d'arriver au même but : l'une

s'appelle la synthèse, l'autre l'analyse ; par la synthèse, on arrive à la connaissance des vérités que l'on cherche en partant des premiers principes ; par l'analyse, on part des propositions générales pour descendre aux premiers principes.

Nous le répétons, le but est le même ; seulement, par la synthèse, on arrive en montant ; par l'analyse, on arrive en descendant ; l'analyse décompose, la synthèse recompose ; l'analyse réduit un corps dans ses parties principales pour en connaître l'ordre ; la synthèse rassemble ces parties pour en former un tout.

Que l'on nous permette donc, selon nos besoins, et même selon notre caprice, puisque nous avons le choix des deux moyens, d'user tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Après avoir composé trente tragédies, Corneille demandait, dans la préface de *Nicomède*, la permission de glisser un peu de comédie dans la trente et unième ; après avoir écrit sept ou huit cents volumes pour nos lecteurs, nous faisons comme l'auteur du *Cid,* nous demandons à nos lecteurs la permission d'en écrire quelques-uns pour nous.

Cela posé, reprenons le cours de notre narration.

Nous avons laissé Ludovic et Pétrus se séparer à la porte du tapis-franc, Ludovic pour reconduire Chante-Lilas – et nous avons vu les suites qu'avait eues la pointe du jeune médecin sur le Bas-Meudon –, Pétrus pour aller prendre sa séance.

Occupons-nous un peu de Pétrus, dont nous avons dit quelques mots à peine, et que nous n'avons fait poser qu'un instant devant nos lecteurs, au début de notre drame.

Il est bon qu'avant d'entamer la partie de ce livre qui se rapporte directement à lui, le lecteur le connaisse physiquement et moralement.

C'était un fort beau garçon que Pétrus, d'une élégance et d'une distinction naturelles qu'eussent pu lui envier les plus distingués et les plus élégants des jeunes gens à la mode ; mais il rougissait en quelque sorte de cette supériorité aristocratique que le hasard lui avait départie. Il avait, pour la fatuité inutile de ces jeunes gens que l'on appelle des *fils de famille* – sans doute afin qu'on ne les confonde pas avec ceux qui, sachant se suffire à eux-mêmes, se contentent d'être les fils de leurs œuvres –, il avait, disons-nous, pour ces jeunes gens désœuvrés, un mépris si profond, une horreur si invincible, qu'il s'efforçait de dissimuler son élégance et sa distinction natives, c'est-à-dire les seules choses communes qu'il eût avec eux, dans la crainte de leur ressembler.

Il affectait l'air débraillé pour cacher son air véritable, comme il affectait les défauts qu'il n'avait pas pour cacher les qualités qu'il avait. Ainsi que Jean Robert le lui avait dit, dans la nuit du mardi gras, il faisait le sceptique, le roué, le blasé, de peur que l'on s'aperçût qu'il était bon et naïf.

Au fond, c'était un cœur de jeune homme de vingt-cinq ans, honnête, innocent, impressionnable, enthousiaste ; un véritable cœur d'artiste enfin.

Et, cependant, c'était lui qui avait eu l'idée de cette mascarade et de se souper dans un mauvais lieu.

Comment cette idée lui était-elle venu ?

Si l'on veut connaître exactement le caractère de Ptérus, il faut qu'on nous permette de raconter cela.

Le matin même du mardi gras, après une course en ville, Pétrus, vers midi, était rentré chez lui très soucieux.

D'où venait le souci de Pétrus ?

On le saura plus tard ; tout ce que nous pouvons dire, pour le moment, c'est que Pétrus était rentré soucieux. Les meilleurs caractères en sont là : ils ont des jours où ils ne valent pas le diable ! Pétrus était dans un de ces mauvais jours.

Jean Robert avait proposé au jeune artiste de lui lire un acte de sa nouvelle tragédie ; mais il avait envoyé promener Jean Robert. Ludovic lui avait offert de le purger ; mais il avait envoyé Ludovic promener plus loin encore que Jean Robert.

Ce cœur insouciant était tout ému ; cet esprit charmant était tout alourdi ; ses deux amis n'y comprenaient rien.

Interrogé par eux sur le secret de sa tristesse, Pétrus s'était contenté de les regarder en face et de leur répondre :

– Moi, triste ? Vous êtes fous !

Réponse qui avait fort inquiété Ludovic et Jean Robert.

Ils avaient donc insisté, mais inutilement.

À chaque fois qu'ils ramenaient la conversation sur sa tristesse, Pétrus s'éloignait d'eux, se réfugiant dans les coins les plus obscurs de son atelier, comme s'il voulait fuir jusqu'à leur contact.

Ce fut dans un de ces mouvements de retraite que, poussé à bout par ses deux amis, il leur déclara que, pour peu qu'ils continuassent à le relancer ainsi, il allait ouvrir la fenêtre et sauter du deuxième étage, afin de voir s'ils persisteraient à le poursuivre.

Ludovic étendit la main, non plus, cette fois, pour purger Pétrus, mais pour le saigner, le prétendant atteint de fièvre

cérébrale ; sur quoi, Pétrus ouvrit la fenêtre et jura qu'au premier pas que feraient vers lui ses amis, il exécuterait sa menace.

Puis, comme un véritable Breton de Saint-Malo qu'il était, habitué dès son enfance à courir sur les vergues des bâtiments, à grimper aux hunes des vaisseaux, il jeta tout son corps en avant, en se retenant d'une manière presque invisible à la traverse de son balcon.

Ses amis crurent un instant qu'il allait se précipiter en effet, et poussèrent un cri.

Mais lui répondit à ce cri par un éclat de rire homérique ; ce qui, dans la disposition d'esprit où ils le savaient, alarma Jean Robert et stupéfia Ludovic.

– Qu'y a-t-il donc ? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

– Il y a, dit Pétrus, que j'ai là sous les yeux le plus beau modèle de caricature pour Charlet ou le plus beau héros de roman pour Paul de Kock, qu'il ait jamais été donné à un homme de contempler pendant les vingt-quatre heures qui constituent ce bienheureux jour de folie qu'on appelle le mardi gras !

– Voyons ! dirent les deux amis en s'approchant.

– Oh ! regardez ! fit Pétrus ; je ne suis pas égoïste, moi.

Ludovic et Jean Robert se penchèrent à la fenêtre.

Bien que l'atelier de Pétrus fût situé, comme nous l'avons dit, rue de l'Ouest, ses fenêtres donnaient sur l'esplanade de l'Observatoire ; c'était donc l'esplanade de l'Observatoire qui servait de cadre au sujet de tableau dévoué, selon Pétrus, au crayon de Charlet ou à la plume de Paul de Kock, et dont la vue avait si inopinément éveillé la gaieté du jeune peintre.

Le héros de ce roman ou le modèle de cette caricature était un personnage vêtu de noir, plutôt petit que grand, plutôt gros que mince, qui se promenait, solitaire, mélancolique, et la canne à la main, dans l'allée de l'Observatoire.

Vu de dos, le bonhomme présentait une surface arrondie qui n'avait rien de particulièrement comique.

– Que diable trouves-tu donc de drôle à ce monsieur ? demanda Jean Robert.

– Il me fait absolument l'effet d'un homme comme un autre, dit à son tour Ludovic, excepté qu'il me paraît avoir un tic dans la jambe droite.

– Ce n'est point un homme comme un autre ; voilà ce qui vous trompe ! répondit Pétrus ; et la preuve, c'est que je voudrais bien

être comme lui.

– Que lui envies-tu ? Voyons ! demanda Jean Robert ; si l'on peut t'offrir ce qu'il a, et si ce qu'il a est à vendre, je cours le lui acheter et je te le donne !

– Ce qu'il a ? Je vais te le dire. D'abord, il est seul et n'a pas deux amis qui l'assomment comme vous m'assommez – ce qui est déjà quelque chose – ; puis je m'ennuie, et il s'amuse.

– Comment, il s'amuse ? fit Ludovic ; il a l'air triste comme un pendu !

– Cet homme-là s'amuse ? demanda Jean Robert.

– Énormément ! répondit Pétrus.

– Ma foi, en tout cas, il n'y paraît point, dit Ludovic.

– Eh bien, moi, je vous dis, reprit Pétrus, que cet homme-là rit intérieurement à gorge déployée, et je vais vous en donner la preuve… La voulez-vous ?

– Oui, répondirent d'une même voix les deux jeunes gens.

– Bon ! attendez-vous à tout, dit Pétrus.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

– Hé ! monsieur ! cria-t-il au bonhomme ; vous qui vous promenez là-bas !… Monsieur !

Le monsieur était tout seul dans l'allée ; comprenant donc que cette interpellation ne pouvait s'adresser qu'à lui, il se retourna.

Alors les trois jeunes gens partirent ensemble de ce même rire homérique dont Pétrus avait donné l'exemple un instant auparavant.

Le promeneur était un homme grave, de quarante à cinquante ans à peu près, qui avait au milieu du visage un nez de carton de trois ou quatre pouces de longueur.

– Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda-t-il d'une voix lugubre.

– Rien, monsieur, répondit Pétrus ; absolument rien ! Nous avons vu ce que nous désirions voir. Puis, se retournant vers ses amis :

– Eh bien, qu'en dites-vous ? demanda-t-il.

– J'avoue, dit Jean Robert, que cet homme, très sérieux vu de dos, est très réjouissant vu de face.

– Je proposerai à l'Académie des sciences, dit Ludovic, de fonder un prix pour quiconque trouvera la maladie dont est atteint un homme qui se promène avec un pantalon noir, une redingote

noire, un chapeau rond et un faux nez !

– Et il te faudra un prix, un encouragement, une prime pour trouver cela ? dit Pétrus d'un air méprisant.

– Écoute, fit Jean Robert, voilà Pétrus en veine de divination : il va te le dire, lui.

– Oh ! je t'en défie bien ! fit Ludovic.

– Pétrus voit peut-être dans cet homme quelque chose de plus qu'un faux nez.

– Quand il y verrait encore un faux toupet, où cela le conduirait-il ?

– Où la forme sous laquelle apparaissent en mer les voiles d'un bâtiment a conduit Christophe Colomb ! où la chute d'une pomme a conduit Newton ! où le tonnerre tombant sur un cerf-volant a conduit Franklin ! À la découverte de la vérité, dit Pétrus avec cet enthousiasme factice qui était un des ressorts comiques de la conversation de l'époque.

– Voyons, dit Jean Robert, je ne sais quel philosophe a dit que tout homme qui avait découvert une vérité, et qui la gardait pour lui, était un mauvais citoyen. Ta vérité, Pétrus ? ta vérité ?

Pétrus était justement dans une de ces heures d'excitation nerveuse où parler était un soulagement ; il ne se fit donc pas prier pour prendre la parole.

– Eh bien, oui, malheureux aveugles que vous êtes ! dit-il, sous le faux nez de cet homme, j'entrevois, moi, toute sa vie.

– Va, Pétrus ! va, dit Ludovic.

– Cet homme, voyez-vous, continua Pétrus, eh bien, je vais vous faire son histoire.

– Chut ! dit Jean Robert.

– Cet homme a une femme qui lui est insupportable, et il mène une vie qui lui est aussi insupportable que sa femme ; il a entendu dire par ses voisins que messieurs ses enfants n'étaient pas de lui ; son portier, à cause de cela, certainement, le regarde d'un air gouailleur quand il sort, et d'un air triste quand il rentre ; il n'a qu'un seul ami, et c'est justement celui-là qu'on accuse d'être son ennemi ! Cette diffamation n'est point une diffamation ; il le sait, il en a les preuves authentiques. Eh bien, il continue à serrer amicalement la main de son ami – ou de son ennemi, comme vous voudrez – ; il fait, tous les soirs, avec lui sa partie de dominos ; il l'invite à dîner une fois par semaine ; il lui confie sa femme aux premières représentations ; il l'appelle : Mon bon ! mon cher ! mon

vieux ! il se sert, enfin, des épithètes les plus affectueuses pour lui prouver son amitié, tandis qu'au fond il le hait, il le déteste, il l'exècre, il voudrait lui manger le cœur, comme Gabrielle de Vergy a mangé celui de son amant Raoul ! Et pourquoi dissimule-t-il ainsi ? pourquoi câline-t-il ainsi femme et amant ? Parce que cet homme est un sage, un Socrate, un bourgeois paisible enfin, qui veut avoir la tranquillité chez lui, et qui ne saurait l'obtenir, s'il ouvrait la bouche ou s'il ne fermait les yeux.

– Mais, sans doute, mon cher Pétrus, dit Jean Robert excitant la verve fébrile de son ami, cet homme a des joies ; au milieu de ce Sahara qu'on appelle le mariage, il a trouvé quelque oasis, quelque source fraîche où il va à ses heures, où il se rafraîchit clandestinement ; ce qui lui redonne la force nécessaire pour fouler de nouveau le sable brûlant du désert conjugal.

– Ah ! oui, certainement ! répondit Pétrus ; un homme n'est jamais tout à fait heureux ni tout à fait malheureux : il y a des échappées de lumière au milieu de l'ombre, comme dans les coups de vent de Ruysdaël, comme dans les tempêtes de Joseph Vernet. Oui, de même que tous ses semblables, ce mortel a ses félicités intimes et muettes, ses joies mystérieuses et cachées. Eh bien, connaissez-vous ses joies ? devinez-vous ses félicités ? Non. Je vais vous les dire alors. La joie ineffable de cet homme, la félicité solennelle qu'il se promet pendant trois cent soixante-quatre jours de l'année, eh bien, c'est de mettre un faux nez le jour du mardi gras ! Usant des bénéfices de la loi, il passe effrontément dans son quartier, avec la certitude de ne pas être reconnu de ses voisins, qu'il insulte à son tour ; et il est d'autant mieux fondé à le croire que, l'an dernier, à pareille époque, il a aperçu son ami et sa femme dans un fiacre, et qu'à son aspect ils n'ont pas baissé le store. Cet homme que vous voyez là, continua Pétrus, s'exaltant dans sa fantasque improvisation, il ne donnerait pas sa journée du mardi gras pour vingt mille maravédis(1) : il est roi de Paris ; il se promène incognito dans sa ville, et, ce soir, quand il va rentrer chez lui, sa femme l'interrogera en vain sur l'emploi de sa journée, il demeurera sourd et muet aux interrogations de sa femme ; seulement, il la regardera d'un air de compassion, en songeant aux plaisirs dont il aura joui pendant cinq ou six heures ! Respectez donc cet homme ! termina Pétrus ; respectez-le, et portez-lui envie ; car il s'amuse, tandis que, vous, par ces jours de réjouissances publiques, vous avez l'air, toi, Ludovic, du médecin qui vient de tuer la Gaieté, et toi, Jean Robert, du croque-mort qui vient de la conduire au Père-Lachaise.

– Puisque tu envies le sort de cet homme, dit Ludovic à Pétrus,

que ne t'affubles-tu comme lui d'un faux nez ? que n'intrigues-tu comme lui les passants ? que ne fais-tu croire aux bourgeois de ton quartier que leurs femmes les trompent ?

– Ne m'en défie pas ! dit Pétrus.

– Je t'en défie, au contraire, et de toutes mes forces !

– Ne défie pas un fou de faire sa folie, dit Jean Robert.

– La Folie passe pour être la mère de la Sagesse, dit sentencieusement Pétrus ; ce qui prouve que, lorsqu'on est fou dans sa jeunesse, on devient sage en vieillissant, tandis qu'au contraire, les jeunes gens sages deviennent des vieillards fous. Ainsi, continua-t-il, voilà ce qui vous menace tous les deux ; vous êtes, sans vous en douter, sur le grand chemin de la débauche ; votre sagesse précoce vous conduit droit au dévergondage. Eh ! nos pères n'étaient pas ainsi : ils étaient jeunes dans leur jeunesse, vieux dans leur âge mûr ; ils ne dédaignaient pas de sanctifier les fêtes ; le mardi gras, tout particulièrement, était pour eux un jour de liesse ; mais vous, vieillards de vingt-cinq ans, qui faites les Manfreds et les Werthers(1), vous méprisez les plaisirs naïfs de nos aïeux ; vous ne hasarderiez pas la semelle de vos escarpins dans les rues de Paris un jour de carnaval ; non, au contraire, vous fuyez ! vous vous claquemurez, et le pis de tout, c'est que vous vous claquemurez chez moi, qui, le diable m'emporte ! suis encore plus bête, plus triste, plus maussade que vous !

– Bravo, Pétrus ! cria Ludovic ; par ma foi, tu m'as converti à tes idées, et la preuve, c'est que je te porte un autre défi.

– Va !

– C'est de nous habiller tous les trois en malins et de courir les mauvais lieux de Paris dans cet élégant costume.

– Accepté ! dit Pétrus ; j'ai besoin de me distraire. En es-tu, Jean Robert ? Jean Robert, en es-tu ?

– Impossible ! dit Jean Robert ; je dîne rue Sainte-Appoline et reste à une soirée de famille. Accordez-moi donc ma liberté.

– Eh bien, oui ; mais à une condition.

– Laquelle ? demanda Jean Robert.

– Oh ! mais il ne s'agira pas, quand on t'aura dit cette condition, de refuser ou de faire des manières, dit Ludovic.

– Sur ma parole, ce sera comme aux jeux innocents : ce qui me sera ordonné, je le ferai.

– En bien, dit Ludovic, je suis curieux de savoir si Pétrus s'est trompé à l'endroit de l'homme aux faux nez ; tu vas donc aller te

poser devant le personnage et lui demander : « Comment vous appelez-vous ? qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? » Nous t'attendons ici.

– Soit, dit Jean Robert.

– Le jeune homme prit son chapeau et sortit.

Dix minutes après, il rentra.

– Ma foi, messieurs, dit-il, j'en suis pour mes frais !

– Il ne t'a rien répondu, l'hypocrite ?

– Au contraire.

– Que t'a-t-il répondu ?

– Qu'il se nommait Gibassier, qu'il était échappé du bagne de Toulon, et qu'il cherchait un monsieur qui devait lui donner mille écus pour *faire un coup* la nuit prochaine.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

– Eh bien, dit Ludovic à Pétrus, tu vois bien que ce n'est pas ton bourgeois !

– Et pourquoi pas ?

– Bon ! un bourgeois n'aurait pas tant d'esprit que cela.

Et les trois jeunes gens descendirent en glorifiant l'esprit de l'homme au faux nez.

On a vu, dans le premier chapitre de cette histoire, le résultat du défi porté par Ludovic à Pétrus.

LXXX

Le Van Dyck de la rue de l'Ouest.

Maintenant que nous avons essayé de donner un spécimen du caractère de Pétrus, les jours où il était au cabaret et avait le système nerveux agacé, voyons ce qu'il était hors du cabaret, ou pendant ses jours de bonne humeur.

Nous avons dit que c'était un beau garçon ; expliquons-nous un peu ; on n'est pas vulgairement assez d'accord sur ce mot *beau garçon*.

Nous autres hommes sommes mauvais juges en cette matière ; parlons de l'opinion des femmes.

Pour les unes, la beauté des hommes consiste uniquement dans la santé et la fraîcheur, c'est-à-dire dans la carrure des épaules, à l'exclusion des traits et de l'expression de la physionomie ; celles-là aimeront également un cuirassier, un maquignon ou un chasseur ; en un mot, tous les masques et toutes les encolures qui représenteront la force.

Pour les autres, la beauté des hommes sera dans la matité du visage, dans la douceur de la figure, dans la régularité des traits, dans la somnolence des yeux, dans la maigreur du corps ; pour celles-là, enfin, les hommes beaux seront les hommes efféminés et représentant la faiblesse.

Pour nous, la beauté de l'homme – s'il est permis de dire toutefois qu'il y a des hommes beaux –, la beauté de l'homme, disons-nous, gît tout entière dans son œil, ses cheveux et sa bouche.

Un homme est toujours beau quand il a l'œil lumineux, les cheveux bien plantés, la bouche à la fois ferme, souriante et bien meublée.

La beauté de l'homme, enfin, nous paraît, avant tout, consister dans l'expression.

Ce sont ces conditions de beauté, à notre avis, absolues chez l'homme, qui nous ont fait dire de Pétrus qu'il était beau garçon.

Au reste, si le lecteur veut avoir une idée exacte de celui que nous faisons poser sous ses yeux, qu'il se souvienne de ce merveilleux portrait de Van Dyck peint par lui-même ; et, si l'on

ne se souvient pas de ce beau portrait, qu'on regarde, chez tous les marchands des quais et des boulevards, la gravure faite d'après le tableau.

Un jour, Jean Robert, en passant sur le quai Malaquais, avait aperçu cette gravure derrière une vitre, et il avait été tellement frappé de la ressemblance de l'élève de Rubens avec Pétrus, qu'il était entré immédiatement dans le magasin pour y acheter, non pas cette gravure de Van Dyck, mais ce portrait de son ami.

Il l'avait attaché dans l'atelier de Pétrus, et la ressemblance de l'auteur de Charles Ier avec le jeune homme était si frappante, que, sur dix bourgeois qui venaient chez lui faire faire leur portrait à l'huile, ou celui de leurs femmes ou de leurs filles au pastel, neuf s'imaginaient que Pétrus se moquait d'eux lorsqu'il leur disait que cette gravure était faite, non point à sa ressemblance à lui, mais à celle d'un peintre mort depuis cent quatre-vingts ans.

C'était la même coupe de visage, le même ton de chair que le portrait, bien entendu ; les mêmes cheveux relevés sur le front en une seule masse fauve et bouclée. L'enfoncement de l'œil était le même ; la même moustache retroussée et la même royale ombrageaient fièrement la même bouche et le même menton ; Pétrus, enfin, était un Van Dyck vivant, mâle et hautain, intelligent et bon.

Quiconque fût entré dans son atelier, ayant été à Gênes, se fût souvenu involontairement des magnifiques tableaux du palais Rouge, et eût cherché des yeux cette adorable marquise de Brignolles dont on retrouve à chaque pas, dans ce beau palais, le portrait peint et signé par le peintre flamand.

Si, en regardant Pétrus, avec son col rabattu, son justaucorps de velours serré autour de la taille par une cordelière de soie, assis rêveur au fond de son atelier, et frisant, de sa belle main fine et blanche comme une main de prêtre ou de femme, sa moustache fauve, on eût cherché la compagne idéale de ce beau jeune homme ; sa ressemblance avec le peintre d'Anvers était si grande, qu'on ne lui eût pas souhaité d'autre amie que cette belle marquise de Brignolles immortalisée par le suave pinceau de Van Dyck.

Et nulle autre, en vérité, ne lui eût mieux convenu ; car ce n'était évidemment point pour voler vers une grisette ni vers une bourgeoise, que l'âme qui rayonnait dans les yeux de Pétrus avait reçu ses ailes, et l'on comprenait que la descendante de toute une race de preux pût seule dire à ce fier et beau jeune homme : « Incline-toi devant moi : je suis ta souveraine ! »

C'était, en effet, la fille de toute une race de preux qui avait

troublé le cœur de Pétrus.

Disons, en quelques mots, comment la chose était arrivée.

Dans cette rue déserte qu'on appelle la rue de l'Ouest, et où était situé son atelier, le jeune artiste avait vu, un jour, en rentrant chez lui, s'arrêter devant la porte une voiture armoriée de si grande façon, que, quoiqu'elle n'eût fait d'abord que passer devant lui, il en avait reconnu le blason, qui était d'argent, à la tête de More au naturel, surmonté d'une couronne princière avec cette devise : *Adsit fortior !* (VIENNE UN PLUS VAILLANT !)

Cette voiture, comme nous l'avons dit, s'était arrêtée à la porte de Pétrus.

La voiture arrêtée, le domestique en livrée bleue et argent qui se tenait derrière avait sauté à bas de son siège et était venu ouvrir la portière à une jeune et charmante femme à la démarche et à la tournure aristocratiques.

Après cette jeune femme, ou plutôt cette jeune fille, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, était descendue, s'appuyant au bras du laquais, une vieille dame d'une soixantaine d'années environ.

La jeune fille regarda au-dessus de la porte de la maison devant laquelle se trouvait la voiture, et, ne voyant sans doute point ce qu'elle cherchait, elle se retourna vers le cocher et lui demanda :

– Êtes-vous sûr que ce soit ici le no 92 ?

– Oui, princesse, répondit le cocher.

C'était le numéro de Pétrus.

Une fois que le jeune homme vit les deux dames entrées, il traversa la rue, et, au moment où il allait entrer à son tour, il entendit la plus jeune des deux dames demander à la concierge :

– C'est bien ici que demeure M. Pétrus Herbel, n'est-ce pas ?

Herbel était le nom de famille de Pétrus.

Ce à quoi la concierge, tout émerveillée des belles fourrures dans lesquelles les deux dames étaient enveloppées, répondit avec une révérence :

– C'est bien ici, oui, madame ; mais il n'est pas chez lui pour le moment.

– Et à quelle heure le trouve-t-on ? reprit la questionneuse.

– Le matin, jusqu'à midi ou une heure, dit la concierge ; mais, au reste, le voici, ajouta-t-elle en apercevant le jeune homme, qui s'était avancé et dont la tête dépassait celles des deux femmes.

Toutes deux se retournèrent en même temps vers Pétrus, qui, se

découvrant aussitôt, s'inclina respectueusement.

– C'est vous qui êtes M. Pétrus Herbel, artiste peintre ? demanda assez impertinemment la vieille dame.

– Oui, madame, répondit froidement Pétrus.

– Nous venons pour un portrait, monsieur, dit la vieille dame toujours sur le même ton ; vous convient-il de le faire ?

– C'est mon état, madame, dit Pétrus avec une grande politesse, mais plus froidement encore que la première fois.

– Eh bien, quand voulez-vous le commencer ?… Sera-ce long ? vous faut-il beaucoup de séances ? Répondez vite : nous sommes gelées !

La jeune fille, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, s'apercevant de l'impertinence de sa compagne, et remarquant en même temps la patience respectueuse de Pétrus, s'approcha de lui, et, prenant la parole à son tour :

– C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur d'un portrait qui figurait à la dernière exposition sous le no 309 ?

– Oui, mademoiselle, répondit Pétrus, tout ému à la fois de la beauté de cette jeune personne et de la douceur de sa voix.

– Si je ne m'abuse, monsieur, c'était votre propre portrait, n'est-ce pas ? continua la jeune fille.

– Oui, mademoiselle, dit en rougissant Pétrus.

– Eh bien, monsieur, je désirerais un portrait de moi fait dans cette manière ; celui-là était d'un ton qui m'a ravie. J'ai déjà huit ou dix portraits de moi, que ma mère ou ma tante ont fait faire ; mais aucun ne me contente. Voulez-vous, ajouta-t-elle en souriant, essayer à votre tour de satisfaire une personne fort capricieuse et fort difficile ?

– J'y tâcherai, mademoiselle, et ce sera un grand honneur pour moi.

– Un honneur ? interrompit la vieille dame ; et pourquoi sera-t-il un honneur pour vous ?

– Parce qu'il ne devrait être donné qu'à une célébrité, répondit Pétrus en s'inclinant, de faire le portrait d'une personne de la beauté et du rang de mademoiselle de Lamothe-Houdon.

– Ah ! vous nous connaissez, monsieur ? demanda la vieille dame.

– Je connais du moins le nom de mademoiselle, répondit Pétrus.

– Je vous ai dit, monsieur, que j'étais capricieuse et difficile ;

j'ai oublié de vous dire que j'étais curieuse.

Pétrus s'inclina en homme prêt à satisfaire la curiosité de la belle visiteuse.

– Comment savez-vous mon nom ? continua celle-ci.

– Je l'ai lu sur les panneaux de votre voiture, répondit Pétrus en souriant.

– Ah ! les armes de ma famille ! Vous vous connaissez en blason, alors ?

– Ne suis-je pas appelé à en faire usage tous les jours, et un peintre d'histoire peut-il ignorer que, depuis la prise de Constantinople jusqu'à celle de Berg-op-Zoom, l'écusson des Lamothe-Houdon a rayonné sur tous les champs de bataille sans rencontrer ce que cherche sa devise ?

Ce brevet de vaillance et de noblesse, jeté brusquement à sa face, avec une si complète courtoisie toutefois, fit rougir jusqu'au blanc des yeux l'héritière des Lamothe-Houdon.

La vieille dame elle-même, caressée dans sa vanité, ne put s'empêcher d'accorder à l'artiste un regard de bienveillance.

– Eh bien, monsieur, dit-elle alors d'un air de bonne grâce que l'on n'était point en droit d'attendre de son impertinente personne, puisque vous savez le nom de ma nièce, il ne nous reste plus qu'à vous demander votre heure et à vous donner notre adresse.

– Mon heure sera la vôtre, madame, répondit le jeune homme avec une déférence que commandait un pareil changement de ton ; et, quant à l'adresse de la princesse de Lamothe-Houdon, il n'est permis à personne d'ignorer que son hôtel est situé rue Plumet, en face de l'hôtel Montmorin, près de l'hôtel du comte Abrial.

– Eh bien, monsieur, reprit la jeune fille en rougissant pour la seconde fois, demain, à midi, si vous voulez bien.

– Demain, à midi, je serai à vos ordres, mesdames, dit Pétrus en s'inclinant profondément.

Les deux dames remontèrent en voiture, et Pétrus rentra dans son atelier.

Nous avons dit que Pétrus était loyal ; cela n'avait pas empêché pourtant qu'il ne fît à mademoiselle de Lamothe-Houdon un des plus gros mensonges qu'un homme puisse faire.

Pétrus avait prétendu qu'il n'était permis à personne d'ignorer l'adresse des Lamothe-Houdon, et, cependant, deux mois auparavant, il l'ignorait encore, et un hasard seul la lui avait apprise.

Peu de Parisiens, excepté les Parisiens des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, connaissent cette partie des boulevards extérieurs qui va de la barrière de Grenelle à la barrière de la Gare, et qui enceint toute la rive gauche au sud, comme, de la Gare à Grenelle, la Seine l'enceint au nord, ces boulevards, ou plutôt cette promenade de quatorze à quinze mille mètres de longueur, est plantée de quatre rangs d'arbres qui forment deux contre-allées ; elle est tapissée de gazon d'un bout à l'autre de la route, et, pour quiconque a souhaité d'aller méditer seul ou rêver à deux dans les allées ombreuses d'un parc, c'est une promenade ravissante que celle du boulevard du Midi.

Quelques-unes de ces femmes qui ne montrent jamais leur visage dans les promenades publiques, dans les spectacles, dans les concerts, et qui, poussant la retraite jusqu'à la claustration, ne sortent guère que pour aller à l'église ; quelques-unes de ces femmes, disons-nous, rassurées par la solitude de cette ombreuse Thébaïde, venaient, à cette époque, dans les soirs d'été, y faire un tour en calèche, et le jeune homme studieux, qui commentait son code en se promenant sous les grands arbres, était émerveillé de voir passer sur la route, comme les ombres vaporeuses des grandes dames d'autrefois, les belles et souriantes jeunes femmes du faubourg Saint-Germain.

Parmi ces jeunes femmes – et des plus belles, sinon des plus joyeuses et des plus souriantes –, passait, en été dans une calèche découverte, en hiver dans une calèche fermée, la charmante personne que, dans ce livre, nous avons déjà vu apparaître deux fois : la première fois au lit de mort de Carmélite ; la seconde fois, il n'y a qu'instant, dans la maison de Pétrus : mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon, fille du maréchal Bernard de Lamothe-Houdon.

Quant à Pétrus, la première fois qu'il l'avait vue, lui, c'était six mois à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin d'un beau jour d'été.

Il était tout seul au milieu de la route que forment les quatre rangées d'arbres du boulevard ; il regardait à l'horizon, du côté des Invalides, l'effet d'un soleil couchant, quand, tout à coup, au bout de l'avenue, comme si deux des chevaux du char du soleil s'en fussent détachés, il vit, au milieu d'une poussière d'or, venir à lui deux cavaliers qui semblaient lutter de vitesse.

Pétrus s'écarta pour les laisser passer ; mais ils ne passèrent pas si rapidement que le jeune homme ne pût distinguer leurs visages.

– Nous avons dit *deux cavaliers* ; nous aurions dû dire un

cavalier et une amazone.

L'amazone était une grande jeune fille taillée sur le patron de la Diane chasseresse, vêtue d'un costume de cheval de foulard écru et coiffée d'un chapeau gris devant lequel retombait un voile vert ; elle avait, dans son allure, dans sa tournure, dans son visage, un peu de cette charmante Diane Vernon que Walter Scott venait de créer et de livrer à notre admiration, et beaucoup de cette adorable Edmée que madame Sand avait peut-être déjà vue passer à l'état de fantôme dans les brumes de sa vallée de Corlay(1).

La fière façon dont cette jeune fille était campée sur son cheval, noir de crin, blanc d'écume ; la rude énergie avec laquelle elle dirigeait la marche de sa monture et domptait ses caprices, indiquaient déjà une écuyère de première force, et la conversation qu'elle soutenait avec son compagnon, malgré le galop pressé du cheval, prouvait qu'elle avait autant de sang-froid que d'habileté.

Son compagnon était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, de belle mine et de grande tournure, vêtu d'un habit de cheval vert, d'une culotte blanche et de bottes à la française ; il était coiffé d'un grand feutre noir au-dessous duquel flottaient, blancs comme s'ils eussent été poudrés, des cheveux qui avaient conservé quelque chose de la coupe du Directoire. Il était inutile de voir le ruban de plusieurs couleurs noué à la boutonnière de ce cavalier pour savoir à quelle classe de la société il appartenait ; en outre, ses sourcils épais, ses rudes moustaches dont les pointes retombaient au-dessous de son menton, l'expression un peu dure de son visage, révélaient chez cet homme l'habitude du commandement, et, du premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une des illustrations militaires de l'époque.

Pour Pétrus, le passage rapide du vieillard et de la jeune fille fut comme une vision, et si, une demi-heure après, ils ne fussent revenus sur leur pas et n'eussent reparu de nouveau devant lui, il eût cru avoir vu passer une belle châtelaine du Moyen Âge se rendant rapidement au castel de famille, accompagnée de son père ou de quelque vieux paladin.

Pétrus rentra chez lui et voulut se mettre au travail ; mais le travail est une maîtresse jalouse qui se retire quand vous venez à elle le front chaud des baisers d'une rivale.

La rivale du travail de Pétrus, c'était sa rencontre, sa vision, son rêve.

Vainement il prit sa palette ; vainement, debout devant son chevalet, il essaya de conduire son pinceau sur la toile, l'ombre de l'amazone planait au-dessus de lui, écartait sa main, caressait son

front.

Cependant, après une heure de lutte contre le beau fantôme, il se remit à l'œuvre.

On eût pu le croire vainqueur : il était vaincu !

Le sujet ébauché que devait représenter la toile était un chevalier Croisé, blessé, mourant, couché sur le sable et secouru par une jeune fille Arabe ; tandis que des esclaves noirs, qui s'étonnaient qu'au lieu de l'achever, on vînt en aide à un chien d'infidèle, soulevaient la tête du mourant, la jeune fille, au second plan, allait, dans le casque du chevalier, puiser de l'eau à une fontaine ombragée par trois palmiers.

Ce tableau, au moment où Pétrus était rentré de sa promenade, lui avait paru l'allégorie précise de sa vie. N'était-il pas, en effet, ce chevalier blessé dans ce rude combat de l'existence, où tout artiste est un Croisé accomplissant un long et dangereux pèlerinage à la Jérusalem de l'art ? Et cette amazone qu'il avait rencontrée, n'était-elle pas cette bienheureuse fée qu'on appelle l'Espérance, sortant de sa grotte liquide chaque fois que le travail dépasse les forces de l'homme, et faisant tomber goutte à goutte, comme la Vénus Aphrodite, du bout de ses cheveux tordus, la rosée qui rafraîchit le voyageur ?

Ce symbole idéal, qui souriait à son imagination, lui parut si frappant, qu'il résolut d'en faire le symbole matériel de sa vie ; et, prenant son couteau à gratter, en un instant, il effaça les deux têtes de la jeune Arabe et du Croisé, et substitua son visage à celui du chevalier et celui de l'amazone au visage de la jeune fille.

Voilà dans quelles conditions il s'était remis au travail ; nous avions bien raison de prétendre tout à l'heure qu'au lieu d'être vainqueur, il était vaincu.

À partir de ce moment, il fut quatre mois sans revoir la jeune fille, et, disons mieux, sans chercher à la revoir ; mais, par le même hasard qui la lui avait fait rencontrer une première fois, un jour du mois de janvier 1827, par une matinée de neige éclatante, il rencontra de nouveau, dans une calèche fermée, sur les boulevards déserts, la noble et belle jeune fille.

Cette fois, elle était vêtue de noir et accompagnée d'une vieille dame qui semblait dormir au fond de la calèche.

La voiture allait du boulevard des Invalides à l'allée de l'Observatoire ; puis, arrivée à l'allée de l'Observatoire, elle revenait au boulevard des Invalides, recommençant incessamment le même trajet.

Enfin, elle disparut au boulevard des Invalides, à l'angle de la rue Plumet.

Pétrus comprit que c'était dans cette rue que demeurait son idéalité.

Un matin, il s'enveloppa jusqu'aux yeux dans un grand manteau et alla se blottir sous le portail d'une des maisons de la rue Plumet, attendant le retour de la voiture qu'il venait de voir passer.

Vers une heure de l'après-midi, la voiture rentra dans l'hôtel dont Pétrus, au commencement de ce chapitre, avait avec tant de précision établi le gisement.

Notre moderne Van Dyck avait donc, comme on le voit, fait un gros mensonge en disant que tout le monde devait savoir l'adresse des Lamothe-Houdon, puisque, un mois auparavant, lui-même ne la savait pas.

Il est inutile de parler de la joie que causa au jeune homme la visite de cette fée qu'il n'avait jusqu'alors connue, comprise et presque admirée qu'à l'état de vapeur, et il est probable que, si la vieille dame qui l'accompagnait eût été sourde et aveugle, Pétrus fût monté chez lui et eût descendu à la jeune princesse, non seulement le portrait qu'elle désirait, mais vingt autres portraits encore ; car, depuis six mois, le jeune peintre avait, malgré lui, donné à toutes les femmes de ses toiles les traits charmants, quoique un peu altiers, de Régina.

LXXXI

Vieille histoire toujours nouvelle.

Pétrus, de retour dans son atelier, regarda avec joie d'abord, avec dégoût ensuite, les diverses toiles, où, de souvenir, il avait peint la fille du maréchal Lamothe-Houdon.

En effet, au bout de dix minutes d'examen, ces portraits lui semblèrent si fort au-dessous du modèle, qu'il fut tout près d'en faire un autodafé ; par bonheur, l'arrivée de Jean Robert le détourna de cette résolution.

Jean Robert était trop bon observateur pour ne pas voir qu'il se passait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire dans la vie de son ami ; mais c'était un garçon fort discret que Jean Robert, qui ne hasarda qu'un pied sur le terrain de la curiosité, et qui, sentant de la résistance, fit immédiatement retraite.

Les jeunes gens – les jeunes gens distingués du moins – parlent rarement entre eux de leurs maîtresses, de leurs amours, et même de leurs simples liaisons ; tout cœur délicat aime l'ombre et le mystère, et introduit difficilement même un ami intime dans le tabernacle de ses affections.

Jean Robert resta le temps qu'il crut nécessaire pour donner à sa visite une autre apparence que celle d'une entrée et d'une sortie ; puis il inventa un prétexte et se retira, laissant Pétrus jouir solitairement de ses émotions.

Quelles étaient ces émotions ? C'est ce que Jean Robert ignorait ; mais peu lui importait : il avait deviné, au sourire de son ami, à ses yeux demi-voilés, à sa silencieuse distraction, que ces émotions étaient douces.

Pétrus, demeuré seul, passa une de ces adorables journées dont l'homme à son déclin ne retrouve pas sans frissonner de joie le vivifiant souvenir.

À partir de ce jour, ce rêve caressé par tout artiste, par tout jeune cœur hors du courant vulgaire – l'amour d'une femme dont le front porte la triple couronne de la beauté, de la grandeur et de la jeunesse –, ce rêve se réalisa pour lui.

Toutes les princesses de ses songes venaient de prendre une forme réelle, de s'incarner pour lui, de s'incarner en une seule

femme ! Il fermait les yeux et il la voyait descendre de sa voiture dans un nuage de dentelles, de velours et d'hermine.

Le soir, il se mit à son piano – Pétrus, comme tous les peintres, adorait la musique –. Sa main eût été inhabile à jeter sur la toile le moindre reflet de ses décevantes émotions ; la musique seule, avec sa voix enchantée, ses vibrations qui naissent au ciel et se répandent sur la terre, la musique seule pouvait répondre aux appels passionnés du jeune homme.

Ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il se décida à se coucher et qu'il s'endormit. – Nous nous trompons en disant qu'il s'endormit : il veilla, les yeux fermés, jusqu'au moment où le jour arriva ; il veilla, c'est bien le mot, car une voix ne cessa de murmurer à son cœur et à son oreille le nom de Régina.

Il sortit de chez lui dès neuf heures du matin, bien que le rendez-vous ne fût que pour midi ; mais il lui eût été impossible de demeurer en place, et il passa les trois heures qui le séparaient de l'heure indiquée à se promener aux alentours de l'hôtel du maréchal.

L'hôtel de Lamothe-Houdon, situé, comme nous l'avons dit, rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot), se composait d'un grand corps de bâtiment élevé entre cour et jardin, et – au fond de ce jardin, dans un endroit qui semblait une oasis à mille lieues de Paris – d'un pavillon comprenant une salle à manger, un salon, un boudoir, enfermés dans une serre gigantesque qui faisait à cette gracieuse succursale du principal corps de logis une muraille de fleurs.

À l'extérieur, la clôture – à part les soubassements de la construction – était de vitres, et, à travers les vitres, on apercevait, comme au jardin des plantes de Paris, comme au jardin botanique de Bruxelles, comme dans les serres du célèbre horticulteur Van Houtte, mille plantes exotiques dont les feuilles, larges ou effilées, mais toutes d'une forme inconnue au Nord et à l'Occident, jetaient sur ce petit coin une couleur tropicale des plus pittoresques.

Ce pavillon, entouré d'arbres de tous côtés, était visible, cependant, sur l'une des faces : c'était la face du sud ; une éclaircie ménagée entre les hauts marronniers et les tilleuls touffus permettait de l'entrevoir par les barreaux de la grille de clôture.

C'est dans le boudoir de ce pavillon, dans ce jardin à ciel de cristal, moitié atelier, moitié serre – car les plus belles œuvres de l'art, comme les plus rares produits de la terre, s'y trouvaient réunis –, que Régina attendait Pétrus, non pas avec une impatience égale à celle du jeune homme, mais, il faut l'avouer, avec une

certaine curiosité.

Il y avait dans le tempérament aristocratique de la jeune fille une appréciation rapide de toute supériorité ; supérieure elle-même, elle avait, aux premiers mots, senti qu'elle heurtait dans Pétrus un homme supérieur.

Le jeune homme arriva à l'heure dite, ni une minute avant, ni une minute après ; il était dans les strictes conditions de cette exactitude que Louis XIV appelait *la politesse des rois*(1).

En mettant le pied dans cette corbeille de l'archipel Indien, Pétrus fut saisi d'un frisson de plaisir et d'admiration.

Vu du seuil de la porte, c'était, en effet, un spectacle ravissant pour un artiste comme l'était Pétrus, que celui qui se déroulait sous ses yeux ; le rêve de la plus vive imagination n'eût pas été plus loin que cette abondante réalité.

Il semblait que, dans l'embrassement sublime d'un céleste amour, l'art et la nature eussent enfanté leurs plus beaux chefs-d'œuvre.

Là étaient toutes les merveilles de l'art ; là étaient toutes les richesses du sol ; là, sous les fougères gigantesques de l'Amérique du Sud, deux amants en marbre rose s'embrassaient chastement, comme l'Amour et la Psyché de Canova(1) ; là, sous des bosquets de ravenalas et de palmiers, fuyaient des naïades échevelées de Clodion.

C'étaient vingt terres cuites de maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, de Bouchardon, de Coysevox, mélangeant leur teinte rougeâtre avec le bronze florentin des maîtres du Moyen Âge ; c'étaient, sous les rosacées de l'Europe, sous les magnolias de l'Amérique du Nord, les Grâces de Germain Pilon, les Nymphes de Jean Goujon, les Amours de Jean de Bologne – ce grand maître que l'Italie nous a volé et ne veut pas nous rendre, quoique, depuis trois cents ans, son ombre réclame le titre de Français ! – ; c'étaient, enfin, cent chefs-d'œuvre de terre, de pierre, de bois, de marbre, de bronze, disposés harmonieusement dans cette espèce de forêt vierge en fleur, où toutes les contrées offraient un échantillon de leur végétation particulière et caractéristique, depuis les calcéolaires et les passiflores de l'Amérique du Sud, depuis les camélias, les hortensias, les balisiers, les arbres à thé, jusqu'aux lotus bleus, roses et blancs, jusqu'aux palmiers doux, jusqu'aux dattiers de l'Afrique ; depuis les sensitives, les figuiers, les fougères en arbre de Madagascar, jusqu'aux eucalyptus, aux épacridées, aux mimosas de l'Océanie – c'étaient, en un mot, une mappemonde en fleur !

Régina semblait la déesse protectrice, la fée toute-puissante de ce monde merveilleux.

Pétrus hésitait à entrer, même après que le valet l'eut annoncé, et Régina fut obligée de lui dire en souriant :

– Mais entrez donc, monsieur.

– Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Pétrus ; mais, sur la porte du paradis, il est permis à un pauvre mortel d'hésiter.

Régina se leva et fit passer Pétrus au salon, transformé en atelier ; au milieu du salon, était dressé un chevalet supportant une toile assez haute et assez large pour qu'on pût y esquisser un portrait de grandeur naturelle.

Sur un pliant, étaient posées une boîte à couleur et une palette.

Le jour avait été ménagé par une main savante, et Pétrus n'eut presque rien à changer à la disposition des stores.

– Veuillez, mademoiselle, dit Pétrus, avoir la bonté de vous asseoir où vous voudrez, et de prendre la pose qui vous paraîtra la plus simple et la meilleure.

Régina s'assit, et, tout naturellement, prit une pose pleine de morbidesse et de grâce.

Pétrus choisit un fusain, et, avec une sûreté de main étrange, il esquissa l'ensemble du portrait.

Arrivé aux détails, et voyant que le visage de Régina allait manquer de cette animation de la bouche et des yeux qui fait la vie :

– Mon Dieu, mademoiselle, dit Pétrus, voulez-vous permettre que nous causions un peu… de ce que voudrez – de botanique, de géographie, d'histoire ou de musique – pendant cette première séance ? Je vous avoue que, quoique amoureux de la couleur, j'appartiens entièrement à l'école des peintres idéalistes ; si je rêvais quelque chose, si j'avais une espérance, ce serait de marier le sentiment de Scheffer à la couleur de Decamps(1). Il me paraît donc impossible de faire un bon portrait devant un visage immobile ; j'entends, par immobile, un visage que la causerie n'anime point. Les personnes qui font faire leur portrait se donnent presque toujours, grâce au silence qu'elles gardent volontairement, ou à celui qu'un peintre inhabile ou timide les oblige à garder, un air contraint qui fait dire aux amis : « Oh ! ce n'est pas cela ! c'est beaucoup trop grave ! » ou « c'est beaucoup trop vieux ! » Et la faute retombe sur le pauvre peintre, tandis que l'on devrait songer que, le peintre ne connaissant pas son modèle, au lieu de lui donner son expression habituelle, lui a donné l'expression du

moment.

– Vous avez raison, répondit Régina, qui avait écouté cette longue théorie, exposée par Pétrus sans prétention aucune, et tout en esquissant les accessoires du tableau ; et si, pour faire de moi un bon portrait, il vous suffit de voir mon visage animé par la causerie qui m'est la plus habituelle et la plus chère, je vous prie d'allonger la main et de sonner.

Pétrus sonna.

Le laquais qui l'avait introduit, et qui se tenait invisible, mais à la portée du premier appel, parut sur le seuil.

– Faites venir Abeille, dit Régina.

Cinq minutes après, une enfant de dix à onze ans entra, ou plutôt bondit, de la porte aux pieds de Régina.

Pétrus, impressionnable comme un artiste, et subissant l'influence irrésistible de la beauté sur certaines organisations, jeta un cri :

– Oh ! l'adorable enfant ! dit-il.

L'enfant qui venait d'entrer, et que sa sœur avait évoquée sous le nom caractéristique d'Abeille, était, en effet, une charmante petite fille à la figure transparente comme une feuille de rose, aux cheveux d'un blond ardent, bouclés tout autour de la tête ainsi qu'une touffe de boutons d'or, à la taille si mince, qu'elle semblait, comme celle d'une abeille, tout près de se briser.

Son front ruisselait de sueur, quoique l'on fût à la fin du mois de janvier.

– Tu m'as appelée, ma sœur ? demanda-t-elle.

– Oui ! où étais-tu donc ? répondit Régina.

– Dans la salle d'armes, à faire assaut avec papa.

Un sourire passa sur les lèvres de Pétrus : ce mot *faire assaut* lui semblait le dernier qui dût sortir de la bouche de cette enfant.

– Bon ! mon père te faisait encore faire des armes ? En vérité, il est plus enfant que toi, Abeille ! et je ne vous aimerai plus ni l'un ni l'autre si vous ne voulez pas m'obéir.

– Mais papa assure, Régina, que tu n'es devenue si grande et si belle que parce que tu as fait des armes ; et, comme je veux devenir aussi grande et aussi belle que toi, je lui dis toujours : « Papa, fais-moi faire des armes ! »

– Oui, et lui qui ne demande pas mieux ! Tiens, te voilà tout en nage, tout essoufflée… Je me fâcherai, Abeille ! – Comprenez-vous, monsieur, qu'une grande demoiselle de onze ans passe sa vie à

faire des armes, comme un écolier de Salamanque ou un étudiant d'Heidelberg ?

– Sans compter que, lorsque le printemps va revenir, je monterai à cheval.

– Cela, c'est autre chose.

– Oui, mais papa m'a dit que, cette année, il t'achèterait, à toi, un autre cheval, et qu'à moi, il me donnerait l'Émir.

– Oh ! par exemple, si le maréchal fait cela, je le déclare parfaitement fou ! – Imaginez-vous, monsieur, que l'Émir est un cheval que personne n'ose monter.

– Excepté toi, Régina, qui lui fais sauter des fossés de six pieds de large et des barrières de trois pieds de haut.

– Parce qu'il me connaît.

– Eh bien, il me connaîtra à mon tour, et, s'il ne veut pas me connaître, je lui dirai tant de fois à coups de cravache : « Je suis la sœur de Régina et la fille du maréchal de Lamothe-Houdon », qu'il finira par comprendre.

– L'Émir, mademoiselle, dit Pétrus en se hâtant de profiter de l'animation de Régina pour esquisser sa tête, n'est-ce point un cheval noir à tous crins, de race arabe croisé anglais ?

– Oui, monsieur, dit Régina en souriant, mon cheval serait-il assez noble aussi pour avoir un blason ?

– Il vient d'un pays, mademoiselle, où les chiens et les faucons ont leur généalogie : pourquoi n'aurait-il pas la sienne ?

– Ah ! dit la petite Abeille à demi-voix, c'est monsieur qui fait ton portrait ?

– Oui, répondit Régina du même ton.

– Est-ce qu'il ne fera pas le mien aussi ?

– Je ne demande pas mieux, mademoiselle, dit en souriant Pétrus, et surtout posée comme vous l'êtes en ce moment !

La jeune fille était à moitié couchée, les coudes sur les genoux de sa sœur, sa tête pleine d'animation et d'intelligence reposant entre ses deux mains, tandis que Régina lui caressait le visage avec une fleur de réséda.

– Tu entends, ma sœur ? dit Abeille, monsieur ne demande pas mieux que de faire mon portrait.

– Oh ! dit Régina, il y mettra bien quelques conditions.

– Lesquelles ? dit Abeille.

– Mais que vous serez sage, mademoiselle, et que vous obéirez à

votre sœur.

– Bon ! dit la petite fille, je connais par cœur mes commandements de Dieu ; ils disent :

Tes père et mère honoreras !

mais ils ne disent point :

Tes frère et sœur honoreras !

Je veux bien aimer Régina de tout mon cœur, mais je ne veux point lui obéir : je ne veux obéir qu'à mon père.

– Je crois bien ! dit Régina, il fait tout ce que tu veux.

– Mais je ne lui obéirais pas sans cela, dit en riant la petite Abeille.

– Allons, Abeille, dit Régina, tu te fais plus méchante que tu n'es. Mets-toi là bien sagement près de moi et raconte-nous une histoire.

Puis, se retournant vers Pétrus :

– Imaginez-vous, monsieur, continua-t-elle, que, quand je suis triste – ce qui m'arrive souvent –, cette enfant vient près de moi et me dit : « Tu es triste, ma sœur Régina ? Eh bien, je vais te conter une histoire » ; et alors, en effet, elle me conte des histoires qu'elle prend je ne sais où, dans sa tête folle certainement, mais des histoires qui parfois me font mourir de rire. – Voyons, Abeille, une histoire !

– Je veux bien, ma sœur, dit l'enfant, regardant Pétrus comme si elle eût voulu lui dire : « Écoutez celle-ci, monsieur le peintre. »

Pétrus écouta, tout en avançant énormément l'esquisse de la tête de Régina, qui, rendue au mouvement et à la simplicité de la vie habituelle, prenait une expression ravissante.

La petite fille commença.

LXXXII

La fée Carita

– Il était une fois une princesse douée d'une vertu extraordinaire et d'une incomparable beauté. Elle était née à Bagdad, et vivait sous le règne du calife Haroun-al-Raschid(1). Son père, un des plus illustres généraux de l'armée du calife, voyant sa fille grandir, et le nombre des guerres diminuer, offrit sa démission au calife, afin de consacrer tout son temps à l'éducation de Zuleyma.

« *Zuleyma* est un mot persan qui signifie *reine.*

« Loin de refuser la démission du général, le calife l'accepta, et, malgré la chagrin qu'il avait de se séparer d'un si brave militaire, il approuva son dessein, et lui offrit pour l'éducation de Régina…

– Pardon, petite sœur : je veux dire de Zuleyma –, et lui offrit, pour l'éducation de Zuleyma, les mêmes maîtres qui avaient formé l'éducation de sa propre fille.

« Le général se retira de la cour, où il avait eu son logis jusque-là, et alla habiter, dans un des faubourgs de la ville, un beau palais qu'il possédait, et qui était entouré, comme la rue Plumet, par une ceinture de jardins en fleurs.

« C'est là qu'au milieu d'une serre pareille à celle-ci, venaient les maîtres de danse, les maîtres de dessin, les maîtres de chant, les maîtres de botanique, les maîtres d'astronomie, de philosophie même ; car le général voulait que l'esprit de la princesse fût orné de toutes les sciences connues à cette époque ; et l'on peut dire, sans la flatter, qu'elle avait si bien profité des leçons de ses maîtres, qu'à dix-huit ans, elle était d'une vertu et d'un talent accomplis comme sa beauté. »

– Abeille, interrompit Régina, ton histoire n'est pas amusante le moins du monde ; conte-nous-en une autre.

– Il est possible que mon histoire ne soit pas amusante, dit Abeille ; mais elle a le mérite d'être vraie, et la vérité est le principal mérite d'une histoire – n'est-ce pas, monsieur le peintre ? continua la petite fille en s'adressant à Pétrus.

– Je suis de cet avis, mademoiselle, dit l'artiste, voyant qu'Abeille allait faire allusion à quelques détails de la vie de

Régina ; aussi, oserai-je supplier bien humblement mademoiselle votre sœur de vous permettre de continuer.

Les joues de Régina devinrent du rouge des camélias qui s'épanouissaient au-dessus de sa tête.

– Et, si je continue, demanda Abeille, que me donnerez-vous ?

– Je vous donnerai votre portrait, mademoiselle.

– Vraiment ? s'écria Abeille toute joyeuse, et en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

– Parole d'honneur !

Abeille se retourna vers sa sœur en étendant ses deux bras d'une façon qui signifiait : « Tu vois, Régina, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement ! »

Régina ne répondit point ; mais elle recula lentement son fauteuil à trois pas en arrière, comme pour cacher sa rougeur sous l'ombrage des arbres de cette forêt de salon.

Abeille, voyant que, si Régina ne donnait point son consentement, elle ne le refusait pas non plus d'une façon bien déterminée, reprit son récit en disant pour toute transition :

– J'en étais à la beauté accomplie de la princesse… Mais passons là-dessus, puisque papa prétend que la beauté périt, et qu'il n'y a que le bonté qui reste… C'est que la bonté de la princesse Zuleyma était vraiment étonnante ! Toutes les mères de Bagdad, quand elle traversait les rues de la ville, la montraient du doigt à leurs enfants en disant : "Voilà la plus belle et la plus charitable princesse qui ait jamais été, et qui jamais sera !"

« Il en résulta que, peu à peu, elle acquit dans le faubourg une si grande célébrité, qu'on ne la prit plus simplement pour une femme comme les autres, mais pour une véritable fée qui opérait des miracles partout où elle passait, consolant celui-ci, et guérissant celui-là, rendant les méchants bons, les bons meilleurs.

« Or, il arriva qu'un jour, un petit Savoyard de ce pays-là, qui gagnait sa vie en faisant danser une marmotte, pleurait à la porte de son palais, parce que, n'ayant pas gagné un sou dans la journée, il n'osait point rentrer chez lui, de peur d'être battu par son maître.

« La princesse vit, en se penchant à la fenêtre, les larmes du petit garçon ; elle descendit vivement et lui demanda ce qu'il avait. Aussitôt que le petit Savoyard l'aperçut, il comprit que sa recette était faite, et il sauta de bonheur en disant :

« – La fée ! ah ! voilà la fée.

« Puis, lui demandant l'aumône dans le langage de son pays, il lui répéta plusieurs fois :

« – C*arita, Carita, principessa ! Carita*(1) *!*

« De sorte que cinq ou six personnes qui avaient entendu le petit garçon, ne sachant de la princesse que son nom mortel de Zuleyma, qui signifie reine, l'appelèrent d'un nom bien autrement beau, c'est-à-dire la fée *Carita*, ce qui signifie la fée *Charité*... »

Régina interrompit pour la seconde fois Abeille.

– Mais comprenez-vous, monsieur, dit-elle, où cette enfant va prendre toutes ces histoires ?

– Oui, princesse, dit Pétrus avec un sourire, oui, je le comprends parfaitement, et je suis moins étonné que vous de son imagination, attendu que je crois tout simplement que son imagination n'est que de la mémoire.

Le lecteur comprend à son tour que les joues de Régina s'empourprèrent de plus en plus sous le regard et la réponse de Pétrus. Mais la petite Schéhérazade, sans faire attention ni aux regards de l'un ni à la rougeur de l'autre, continua :

– Enfin, monsieur le peintre, je n'entreprendrai pas de raconter toutes les belles et bonnes actions qui prouvent que la fée Carita était bien digne de son nom ; je n'en veux plus rapporter qu'une seule, et ma sœur Carita... – Non, Zuleyma... non, Régina, je me trompe toujours ! –, et ma sœur Régina, qui sait mieux que moi les contes de fées, attendu qu'elle est plus grande, et qu'elle a bien plus d'esprit, pourra vous attester si j'y ai changé un seul mot.

« Je vous ai dit que le palais de la princesse était entouré de jardins en fleurs, et de promenades qui faisaient tout le tour de la ville de Bagdad, comme les boulevards font le tour de Paris. Tous les jours d'été, la princesse allait, avec son père, galoper à cheval dans les allées de ces belles promenades ; et quiconque les voyait passer tous deux ne pouvait s'empêcher de les remarquer.

– C'est vrai, dit Pétrus en regardant la petite fille et en la remerciant d'un coup d'œil.

– Ah ! tu vois, ma sœur, monsieur dit que c'est vrai !... Eh bien, un jour, dans une de ses promenades, la fée Carita aperçut, au rebord d'un fossé, une petite fille de douze à treize ans, qui, pâle, maigre, les cheveux déroulés et épars sur les épaules, tremblait de tous ses membres, bien qu'il fit, ce jour-là, une grande chaleur, et qu'elle fût en plein soleil. Cette petite fille avait autour d'elle quatre ou cinq jeunes chiens qui la léchaient, qui la caressaient, et, sur son épaule nue, une corneille qui battait des ailes ; mais ni la

corneille ni les chiens ne parvenaient à distraire la petite fille, et elle ne paraissait pas, tant elle souffrait, faire plus d'attention à eux qu'aux oiseaux qui chantaient au-dessus de sa tête ou aux cigales qui bruissaient autour d'elle ; non, elle grelottait depuis les épaules jusqu'à la pointe des pieds, et ses dents claquaient les unes contre les autres comme si l'on eût été en plein hiver ; et remarquez bien qu'on était seulement au mois d'août de l'année dernière… – Ah ! qu'est-ce que je dis donc là ! s'écria l'enfant. »

Pétrus sourit.

– En effet, dit Régina, tu vois bien que tu bats la campagne, petite fille : tu parles du calife Haroun-al-Raschid, et de l'année dernière ! tu annonces que les événements se passent à Bagdad, et tu mets en scène un petit Savoyard ! Tu n'es pas en verve aujourd'hui, Abeille ; laisse donc là ta fée Carita : une autre fois, tu seras plus heureuse.

– Faut-il que je m'arrête, monsieur le peintre, demanda Abeille à Pétrus, et êtes-vous de l'avis de ma sœur ?

– Oh ! nullement, mademoiselle ! répondit Pétrus ; et je tiens l'histoire pour très intéressante ; si intéressante, que je la dessine à mesure que vous la racontez : j'ai déjà fini, moins la tête, la petite fille qui grelotte, et je commence à esquisser la princesse Carita.

– Oh ! montrez-moi cela ! dit Abeille se levant vivement des pieds de Régina, où elle était assise, et s'approchant de Pétrus.

– Non, non, fit Pétrus en cachant son papier ; les dessins sont comme les contes : ils ont besoin d'être achevés pour être compris. Achevez votre conte, mademoiselle ; je vais achever mon dessin.

– Où en étais-je ? demanda Abeille.

– Vous en étiez au mois d'août de l'année dernière, mademoiselle, dit Pétrus.

– Oh ! que vous êtes méchant de me reprocher cela, monsieur le peintre ! fit la petite Abeille avec sa plus gentille moue ; je me suis trompée en disant *l'année dernière*, voilà tout. Ce ne pouvait pas être l'année dernière, puisque la chose se passe sous le calife Haroun-al-Raschid, et que tout le monde sait qu'Haroun-al-Raschid, cinquième calife de la race des Abassides, est mort en l'année 809, cinq ans avant Charlemagne, là !

Et, après cette orgueilleuse citation, la jeune fille reprit :

– J'ai voulu dire qu'il faisait, vers ce temps-là, à Bagdad, une chaleur pareille à celle qu'il fait ici, au mois d'août, sur les boulevards extérieurs, près de la barrière de Fontainebleau, par exemple ; c'est une simple comparaison. Or, il était étonnant que

cette petite fille grelottât, tandis qu'on ne pouvait pas tenir au soleil, tant il était chaud ; c'est ce que remarqua très bien la fée Carita. En conséquence, elle pria son père de la laisser descendre de cheval, afin qu'elle pût demander à la petite fille si elle n'était point malade.

« À peine la fée Carita eut-elle adressé la parole à la pauvre enfant, que celle-ci abaissa sur elle ses grands yeux, qui étaient tournés vers le ciel.

« – Pourquoi, lui demanda la princesse de sa voix la plus douce, pourquoi trembles-tu ainsi, mon enfant ? Est-ce que tu es malade ?

« – Oui, madame la fée, répondit la petite, qui devina tout d'abord que la princesse était fée.

« – Et qu'as-tu ?

« – La fièvre, à ce qu'on dit.

« – Et comment, ayant la fièvre, n'es-tu pas dans ton lit ? reprit la fée.

« – Parce que les chiens étaient encore plus malades que moi, à ce qu'il paraît, et que l'on m'a envoyée les promener.

« – Ce n'est point ta mère qui t'a envoyée promener des chiens, dit la fée : ta mère ne t'eût point permis de sortir frissonnante comme tu es.

« – Ce n'est point ma mère, en effet, madame la fée.

« – Où est ta mère ?

« – Je n'en ai plus !

« – Et qui t'en tient lieu ?

« – La Brocante.

« – Qu'est-ce que la Brocante ?

« La petite fille hésita un instant ; la fée répéta la question.

« – Une chiffonnière qui m'a élevée, répondit la petite fille.

« – Tu n'as donc aucun parent ?

« – Je suis seule au monde.

« – Comment ! pas de mère, pas de père, pas de frère ?

« La petite fille se mit, non plus à grelotter, mais à trembler.

« – Non, non, non, dit-elle, pas de frère ! pas de frère !

« – Pauvre petite ! dit tristement la princesse ; et comment t'appelles-tu ?

« – Je m'appelle Rose-de-Noël.

« – En effet, mon enfant, tu as bien les couleurs maladives de la fleur dont tu portes le nom !

« La petite fille fit un mouvement d'épaules qui signifiait : "Que voulez-vous !..."

« – Où demeures-tu ? demanda la princesse.

« – Oh ! madame la fée, dans une des plus sales et des plus vilaines rues de Bagdad !

« – Est-ce loin d'ici ?

« – Non, madame la fée ; à dix minutes de chemin, à peu près.

« – Eh bien, je vais te ramener chez toi et dire que l'on te mette au lit ; veux-tu ?

« – Je veux tout ce que vous voudrez, madame la fée.

« La petite fille essaya de se lever ; mais elle retomba dans le fossé, tant elle était faible !

« – Attends, dit la fée, je vais te prendre dans mes bras.

« Et la princesse enleva la petite fille, qui était si chétive, qu'elle n'était pas plus lourde que ma grande poupée ; elle l'apporta à son père ; celui-ci la prit, la posa sur l'arçon de sa selle, et l'on se mit en route, Rose-de-Noël sur l'arçon de papa... – Bon ! voilà que je me trompe encore ! – Rose-de-Noël sur l'arçon du papa de la fée, et la fée à cheval, tenant, elle, deux des petits chiens qui n'eussent pas pu suivre ; les trois autres chiens étaient grands et trottaient derrière les chevaux ; la corneille volait au-dessus de la tête de Rose-de-Noël, qui, pour que l'oiseau ne s'éloignât point, n'avait qu'à dire de temps en temps :

« – Pharès ! Pharès ! Pharès !

« On arriva bientôt dans une rue noire en plein jour comme si l'on eût été en pleine nuit ; et, quoique mon papa dise que le soleil luit pour tout le monde, il n'a, certainement, jamais lui pour les malheureux qui végètent dans cette rue.

« – Là ! dit la petite en arrêtant la bride du cheval, c'est ici la porte.

« La porte du chenil où sont les chiens de mon papa est, à coup sûr, plus propre que la porte de cette maison-là. Il fallait se baisser pour entrer, comme lorsqu'on descend dans une cave ; il fallait marcher à tâtons pour trouver l'escalier.

« Un petit garçon qui était assis sur la borne, et que Rose-de-Noël appelait Babolin, offrit de garder les chevaux, et la princesse et son père arrivèrent enfin au haut de l'escalier où demeurait la Brocante.

« Autant la princesse était jeune et jolie, autant la Brocante était vieille et laide ; il n'eût pas été difficile à un étranger de deviner laquelle des deux était le bon génie : la princesse avait à la première vue l'air d'une fée ; la Brocante faisait tout de suite l'effet d'une sorcière. – Et elle était bien sorcière réellement, à en juger par une immense marmite de fer posée sur un trépied, et dans laquelle bouillaient des herbes magiques ; par la longue baguette de coudrier qui était fixée dans le plancher, au milieu d'un jeu de cartes traversé par des grandes épingles noires ; et, enfin, par le balai qu'elle tenait à la main, et sur lequel elle s'appuya étonnée, en voyant entrer le général portant Rose-de-Noël et la fée Carita portant les deux petits chiens. – Je ne parle pas des trois autres chiens et de la corneille, qui faisaient cortège.

« La fée Carita commença par poser à terre les deux petits chiens ; puis, s'adressant à la sorcière :

« – Madame, dit-elle, nous vous ramenons cette enfant, qui tremblait la fièvre sur le boulevard ; elle est malade : il faudrait la coucher et la couvrir bien chaudement.

« La Brocante voulait répondre ; mais les chiens aboyaient si fort, qu'elle fut obligée de les faire taire en les menaçant de son balai.

« – C'est elle qui a voulu aller se promener, dit la Brocante à la princesse en la regardant de travers – sans doute parce qu'elle reconnaissait en elle une bonne fée – ; elle n'en fait jamais d'autres, et par ainsi elle se rend malade.

« – C'est une enfant, dit la fée : il ne fallait pas l'écouter. Mais n'allez-vous pas la coucher ? Je cherche son lit, et ne le vois point.

« – Bon ! son lit ? dit la sorcière.

« – Sans doute. N'avez-vous pas une autre chambre ? demanda la fée.

« – Croyez-vous donc que ce grenier soit un palais ? répondit en grommelant la sorcière.

« – Eh ! là-bas, bonne femme, dit le général, répondez sur un autre ton, je vous prie, ou je vais envoyer chercher un commissaire qui vous demandera où vous avez volé cette enfant !

« – Oh ! non ! oh non ! s'écria la petite, je veux rester avec la Brocante.

« – Je ne l'ai point volée, reprit la vieille.

« – Allons, dit le général, ne vas-tu pas essayer de nous faire accroire que cette petite fille est à toi ?

« – Je ne dis pas cela, répondit la Brocante.

« – Alors, si elle n'est pas à toi, tu vois bien que tu l'as volée.

« – Je ne l'ai pas volée, monsieur ; je l'ai trouvée, et je l'ai recueillie comme mon propre enfant, sans faire aucune différence entre elle et Babolin.

« – Eh bien, alors, demanda la fée, pourquoi n'est-ce point Babolin que vous avez envoyé promener les chiens, et pourquoi n'est-ce pas elle qui est restée ici ?

« – Parce que Babolin ne veut rien faire de ce qu'on lui commande, tandis que Rose-de-Noël obéit avant qu'on ait fini de commander.

« – Soit, dit le général ; mais, quand on recueille les enfants, ce n'est pas pour les faire mourir de la fièvre. Où couchez-vous la petite ?

« – Ici, dit la sorcière en montrant un enfoncement du toit dans lequel Rose-de-Noël avait établi son domicile.

« La fée souleva le rideau qui masquait ce coin du grenier, et elle vit un petit réduit assez propre ; seulement le lit n'avait qu'un matelas : la fée toucha ce matelas et trouva la couche un peu dure.

« – En vérité, dit-elle, j'ai honte d'être si douillettement couchée, en songeant que cette pauvre petite n'a qu'un matelas !

« – Elle aura un lit de plume, des couvertures et de jolis draps fins, dit le général ; je vais vous envoyer tout cela, bonne femme, et, de plus, un médecin. En attendant, tenez l'enfant le plus chaudement possible et faites venir une garde-malade : voici de l'argent pour la payer et pour acheter des médicaments ; si demain le médecin me dit que la petite n'est pas bien soignée, je vous la ferai reprendre par le commissaire.

« La sorcière se précipita sur l'enfant, et la serra contre sa poitrine.

« – Oh ! non, dit-elle, soyez tranquille ! si Rose-de-Noël n'est pas soignée comme une princesse, c'est l'argent qui manque, voilà tout.

« – Adieu, Rosette ! dit la fée en allant à Rose-de-Noël et en l'embrassant ; je reviendrai te voir, mon enfant.

« – Bien sûr, madame la fée ? demanda la petite.

« – Bien sûr, répondit la princesse.

« Les joues de l'enfant devinrent roses de plaisir, ce qui fit dire par Carita à son père :

« – Voyez donc comme elle est jolie !

« Elle était bien jolie, en effet, allez, monsieur le peintre ; et c'est d'elle qu'on fera un beau portrait ! »

– Vous l'avez donc vue, mademoiselle ? demanda Pétrus en riant.

– Certainement, dit Abeille.

Mais, se reprenant :

– C'est-à-dire que j'ai vu son costume dans mon livre de contes : elle avait le costume du petit Chaperon Rouge.

– Vous me le montrerez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Je n'y manquerai pas, répondit gravement la petite fille. Puis elle continua.

– La fée et son papa remontèrent à cheval, et, une demi-heure après, ils envoyaient à la pauvre Rose-de-Noël tout ce qu'ils avaient promis. Puis ils firent mettre les chevaux à la voiture et coururent jusque chez le médecin, qui demeurait au cœur de la ville. Le médecin partit devant eux, et la fée et son père rentrèrent dans leur palais, la fée enchantée d'avoir un si bon papa, le papa enchanté d'avoir une si bonne fille.

« Le médecin avait promis de venir le soir donner des nouvelles de la petite Rose-de-Noël ; il tint parole, et vint le soir même, en effet. La nouvelle qu'il avait à annoncer était triste : la pauvre petite était menacée d'une grosse maladie ; ce qui mit la princesse au désespoir. Aussi, le lendemain matin, partit-elle en voiture avec son père ; de sorte qu'avant neuf heures, ils étaient tous deux chez la Brocante. Le médecin y était déjà, lui, depuis plus d'une heure ; il avait l'air fort inquiet, et il y avait bien de quoi, vous en conviendrez, quand vous saurez que Rose-de-Noël avait une fièvre cérébrale. La pauvre petite avait le délire, et ne reconnaissait plus personne, ni la Brocante, qui l'avait recueillie, ni Babolin, son petit camarade, qui pleurait de chagrin au pied du lit, ni la corneille, qui se tenait sans bouger au chevet, et qui avait l'air de comprendre que sa petite maîtresse était malade, ni les chiens, qui n'avaient pas aboyé comme la veille, quand le général et la princesse étaient entrés. C'était un spectacle des plus tristes, et la fée détourna les yeux de la petite malade pour les essuyer.

« Ce n'était cependant pas la maladie de Rose-de-Noël qui effrayait le médecin : il répondait de la sauver si elle consentait à boire les tisanes qu'on lui présentait ; mais, de sa petite main chétive et brûlante, elle repoussait tout ce qu'on voulait lui faire prendre. On avait beau lui dire :

« – Bois, petite ; cela te guérira !

« C'était inutile : elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

« Puis, de temps en temps, elle se levait sur son lit, comme pour fuir, et elle s'écriait :

« – Oh ! ma bonne madame Gérard ! oh ! ma bonne madame Gérard, ne me tuez pas !... À moi, Brésil ! à moi, Brésil !

« Et elle retombait comme morte avec un gros soupir.

« Le médecin disait que c'était sa fièvre qui lui faisait voir des fantômes ; mais la figure de Rosette exprimait une telle épouvante, que l'on eût juré que, ces fantômes, elle les voyait.

« La potion que lui présentait le médecin devait calmer la fièvre, et, en calmant la fièvre, faire disparaître ce vilain cauchemar ; aussi, tout le monde essaya-t-il de lui faire prendre cette potion : le médecin, la garde-malade, la Brocante, Babolin et même un commissionnaire qui était là, et qu'elle aimait beaucoup quand elle avait sa raison. La Brocante voulut la faire boire de force ; mais la petite fille, avec ses bras grêles, était plus vigoureuse que la sorcière.

« – Si elle ne boit pas cette potion par cuillerées, dit tristement le médecin, elle sera morte avant demain soir !

« – Que faire, docteur ? demanda alors la princesse.

« – Je ne sais, en vérité, répondit le médecin.

« – Docteur, docteur, dit la princesse en pleurant, employez toute votre science, je vous en supplie, pour sauver la pauvre enfant ! Il me semble que, si j'étais aussi savante que vous, je trouverais bien un moyen de la sauver, moi.

« – Hélas ! princesse, dit le docteur en secouant la tête, la science est impuissante en pareil cas ! Que votre bon cœur vous inspire donc ; quant à moi, je ne puis que m'humilier devant la résistance invincible de cette enfant.

« En ce moment, le commissionnaire s'avança, les larmes aux yeux, et promit à la petite malade poupées, joujoux, bergeries, belles robes, perles à faire des colliers ; mais tout fut inutile. On eût dit que Rose-de-Noël était sourde : elle ne bougeait pas ; de sorte que le pauvre jeune homme, après avoir essayé de lui faire reconnaître sa voix par tous les moyens possibles, se retira, le cœur serré, dans un coin de la chambre ; un père n'eût pas paru plus désolé devant le cadavre de sa fille.

« Le petit Babolin était bien chagrin aussi, et il contait à Rose-de-Noël toutes les histoires pour rire qu'il avait l'habitude de lui conter ; mais elle ne lui répondait pas, aussi insensible à ses paroles, à ses baisers, à ses prières, que la sensitive qui est là-bas,

quand l'heure de son sommeil est arrivée et qu'elle a croisé ses bras.

« Cependant, le temps passait, et la petite fille ne buvait pas la potion.

« Que faire ? Tout le monde avait essayé et tout le monde avait échoué.

« Alors, ce fut au tour de la princesse à venir s'installer au chevet du lit, à prendre la tête de la petite malade et à l'embrasser tendrement – et, quand je dis la princesse, je me trompe encore : c'est la *fée* qu'il faut dire ; car ce fut véritablement par une puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre que la petite fille, qui avait les yeux fermés depuis le matin, les ouvrit tout à coup et s'écria avec un accent joyeux :

« – Oh ! je vous reconnais, vous ! vous êtes la fée Carita !

« Les yeux de tous ceux qui étaient là se mouillèrent de larmes, mais de larmes de bonheur, bien entendu : la jeune fille venait de prononcer les seuls mots de raison qu'elle eût dits depuis la veille.

« Chacun voulait se précipiter et embrasser Rose-de-Noël ; mais le médecin étendit les bras sans prononcer un seul mot, de peur que la voix humaine n'éteignit tout à coup cette étincelle de raison que la voix divine venait d'allumer en elle.

« – Oui, ma chère petite, dit bien doucement et bien lentement la princesse, oui, c'est moi !

« – Carita ! Carita ! répéta la petite avec un tel accent, que ce joli nom, qui, dans toutes les bouches, n'était qu'un nom plus charmant que les autres, était, dans la sienne, quelque chose comme un saint cantique, comme une suave chanson.

« – M'aimes-tu bien, Rosette ? demanda la princesse.

« – Oh ! oui, madame la fée ! répondit l'enfant.

« – Alors, tu écouteras bien tout ce que je vais te dire ?

« – Je vous écoute.

« – Eh bien, alors, bois ceci, dit la fée en présentant à la petite fille une cuillerée de la potion que le médecin venait de lui passer par-derrière.

« La petite malade, sans répondre, ouvrit la bouche, et Carita lui fit avaler une cuillerée de la potion salutaire.

« – Si elle boit ainsi pendant vingt-quatre heures, elle est sauvée ! dit le médecin. – Malheureusement, mademoiselle, ajouta-t-il, je crains qu'elle ne continue à repousser tout ce qui lui sera offert par une autre main que la vôtre.

« – Mais, dit la bonne fée, je compte bien, avec la permission de mon père, veiller Rose-de-Noël jusqu'à ce qu'elle soit hors de danger.

« – Ma fille, dit le général, il y a des permissions qu'on ne demande pas à son père ; car lui demander ces permissions, c'est admettre qu'il puisse les refuser.

« – Merci, cher père ! dit la fée en embrassant le général.

« – Mademoiselle, dit le médecin, vous êtes l'ange de la bonté !

« – Je suis la fille de mon père, monsieur, répondit simplement la fée.

« Tout le monde, excepté la Brocante, la garde-malade et la fée Carita, se retira sur l'ordre du médecin, et le général emmena avec lui Babolin, qui rapporta à la princesse tout ce qui lui était nécessaire pour passer la nuit près de Rose-de-Noël.

« Carita resta quatre jours et quatre nuits dans cette vilaine chambre, ne prenant de repos que d'heure en heure, quand la petite avait avalé sa cuillerée de potion. Bien mieux : à partir du moment où elle fut là, elle ne permit plus à la garde-malade, dont la figure répugnait à Rosette, de s'approcher du lit ; en conséquence, ce fut elle-même qui mit à la petite les cataplasmes, les sinapismes(1), les compresses d'eau glacée au front ; ce fut elle qui la changea de linge, qui la nettoya, qui la peigna, qui la tint éveillée par ses baisers, qui l'endormit par ses chansons.

« Enfin, au bout de quatre jours, la fièvre diminua et le médecin déclara que Rosette était sauvée ; il invita donc la princesse à retourner chez elle, sous peine de tomber malade elle-même ; ce qu'entendant Rose-de-Noël, elle s'écria :

« – Ô princesse Carita ! retourne vite chez ton père, car, si tu tombais malade pour m'avoir sauvée, je mourrais de chagrin de te savoir malade !

« Et la princesse, après l'avoir embrassée mille fois, s'en alla, lui laissant sur son lit un grand carton tout plein de lingeries et d'étoffes éclatantes, comme les aimait Rose-de-Noël.

« À partir de ce moment, la petite alla de mieux en mieux ; et, si quelqu'un doutait de la vérité de ce conte, celui-là n'aurait qu'à s'en aller, rue Triperet, no 11, demander à la Brocante et à Rose-de-Noël l'histoire de la fée Carita ! »

Le conte était fini.

Abeille chercha des yeux les yeux de Pétrus ; mais le jeune homme avait élevé, comme un rempart entre lui et la petite conteuse, une grande feuille de papier gris.

La petite fille se retourna vers sa sœur ; mais Régina avait, pour cacher son embarras, abaissé devant son visage une grande feuille de bananier.

Étonnée de l'effet qu'elle avait produit, et ne se rendant pas compte du pudique secret qui faisait, à chacun de ses auditeurs, chercher un voile pour son visage, Abeille demanda :

– Eh bien, qu'y a-t-il donc ? jouons-nous à cache-cache ?… Quant à moi, mon conte est fini ; votre dessin l'est-il, monsieur le peintre ?

– Oui, mademoiselle, répondit Pétrus en tendant à Abeille la feuille de papier gris.

La petite se précipita sur le dessin, et, y ayant jeté un rapide coup d'œil, elle poussa un cri de joie en reconnaissant son portrait ; puis, courant à Régina :

– Oh ! regarde le beau dessin, ma sœur ! dit-elle.

Et, en effet, c'était un beau, un merveilleux dessin aux trois crayons, improvisé pendant le récit de la petite fille, et qui était venu aussi vite que la parole.

Au fond, on voyait le boulevard, près de la barrière de Fontainebleau, qu'on reconnaissait à l'horizon.

Au premier plan, au milieu de ses chiens, qui la léchaient, sa corneille posée sur son épaule nue, était assise, maigre, pâle, échevelée et grelottant, Rose-de-Noël ou plutôt une petite fille qui avait quelque ressemblance avec elle – car la misère et la maladie ont cela de triste, qu'elles impriment la même marque sur tous les visages.

Devant la jeune fille était Régina, habillée en amazone, comme le premier jour où Pétrus l'avait vue passer. Au second plan était, à cheval, le maréchal de Lamothe-Houdon, tenant par la bride le beau cheval noir que Régina gouvernait si magistralement. Enfin, au même plan que sa sœur, derrière un orme, et dressée sur la pointe des pieds, Abeille, curieuse et craintive à la fois, cherchait à voir, sans être vue, ce qui se passait entre Régina et Rose-de-Noël.

Ce dessin, enlevé et fait de *chic*, selon l'expression pittoresque des rapins, était une admirable traduction du conte de fée d'Abeille ; Régina le regarda longtemps, et, tandis qu'elle le regardait, l'expression de sa figure indiquait l'étonnement le plus profond.

En effet, quel était donc ce jeune homme qui devinait à la fois et l'expression mélancolique et maladive du visage de Rose-de-Noël, et le costume d'amazone dont, ce jour-là, elle était vêtue,

elle, Régina ?

Elle fit mille conjectures, mais sans arriver jamais à la vérité. Puis, enfin, ce fut sur le ton de l'admiration la plus complète qu'elle dit à la petite fille :

– Abeille, tu me demandais, l'autre jour, au Louvre, de te montrer un dessin d'un grand maître, eh bien, regarde celui-là, mon enfant, car véritablement c'en est un !

L'artiste rougit d'orgueil et de plaisir.

Cette première séance fut charmante, et Pétrus, après avoir pris séance pour le surlendemain, sortit de l'hôtel, enivré de la beauté et de la bonté de la princesse Carita.

LXXXIII

Revue de famille.

La seconde séance fut en tous points semblable à la première ; elle fut encore défrayée par le babillage de l'enfant, et, comme la première fois, Pétrus sortit enchanté de l'hôtel de Lamothe-Houdan.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi ; de deux jours en deux jours, Régina donnait séance au jeune homme : alors l'artiste, la jeune fille et l'enfant passaient des heures que Pétrus eût voulu voir s'éterniser.

Les jours où quelque leçon retenait la petite Abeille, Régina, fidèle à la recommandation que Pétrus lui avait faite, d'animer son visage par la causerie, amenait la conversation sur le premier sujet venu ; et le premier sujet venu, indifférent d'abord, prenait bientôt un intérêt croissant ; car Régina déroulait à tout propos, aux yeux de Pétrus, des trésors de science, de bonté et d'esprit.

La conversation s'engageait d'habitude sur la peinture ou la statuaire : on passait en revue les peintres de tous les temps et de tous les pays – Pétrus était savant, en antiquité, comme Winckelmann et Cicognara(1) ; Régina, qui avait voyagé en Flandre, en Italie et en Espagne, connaissait tout ce qui s'était fait de grand dans les trois écoles. – Puis, de la peinture, on passait à la musique ; là aussi, la jeune fille connaissait tout, depuis Porpora jusqu'à Auber, depuis Haydn jusqu'à Rossini. De la musique, on passait à l'astronomie ; de l'astronomie à la botanique : il y a plus de connexité qu'on ne croit entre les étoiles et les fleurs ; les étoiles sont les fleurs du ciel, les fleurs sont les étoiles de la terre.

Puis, tous ces sujets épuisés, on arrivait à parler de sympathie, d'attraction, de communion d'âmes.

Les jeunes gens firent ainsi, sur le chemin lumineux de la pensée, mille voyages dans les contrées lointaines ; ils se promenèrent sur toutes les plages désertes ; ils écoutèrent, du haut des récifs, la grande voix de la tempête ; ils entendirent les bruits mystérieux de la nuit dans les cabanes des forêts vierges ; ils s'enveloppèrent enfin tout entiers dans la robe de lin des jeunes illusions(1).

Avant qu'il se doutât de la violence de son amour, Pétrus était

amoureux comme un fou ! Il lui prenait des tentations insensées d'écarter toiles et pinceaux, de se jeter aux pieds de Régina, et de lui dire qu'il l'adorait. Malgré l'admirable puissance que Régina avait sur elle-même, il semblait à Pétrus que, parfois, l'œil de la jeune fille s'arrêtait sur lui avec une expression qu'il interprétait en faveur de son amour ; mais, à côté de cela, une si suprême dignité éclatait dans les moindres gestes de Régina, que les paroles mouraient avant d'être nées sur les lèvres tremblantes du jeune homme ; de sorte qu'après avoir erré avec Régina dans les plaines du ciel, il retombait, comme un titan orgueilleux, foudroyé sur la terre.

Mais ce qui, outre le respect que lui inspirait Régina, augmentait sa timidité, c'était l'entourage de la jeune fille.

Son père d'abord, le maréchal de Lamothe-Houdon, vieux soldat de l'Empire, tout gentilhomme d'ancienne race qu'il était, mais revenu, depuis 1815, à ses principes de royalisme, et fait maréchal, à propos de la campagne d'Espagne, en 1823 ; ayant, au milieu de tout cela, conservé les traditions plutôt encore, peut-être, du XVIIe que du XVIIIe siècle ; plein à la fois de bonté, de fierté et de morgue, surtout à l'endroit des artistes. De temps en temps, il venait au pavillon qui servait d'atelier, surveillant le portrait de sa fille, et donnant à Pétrus les mêmes conseils, exactement, qu'il eût donnés à un maçon réparant une aile de son hôtel.

Puis cette vieille et impertinente personne qui accompagnait Régina, le jour où la jeune fille était venue trouver le peintre pour qu'il lui fît son portrait. Cette dame, tante de Régina, et qui avait nom la marquise de la Tournelle, était alliée, par feu son mari, à toute la noblesse bigote de l'époque ; depuis l'archevêque jusqu'au dernier marguillier de la paroisse, elle connaissait tous les hommes d'Église, comme, depuis le président de la chambre des pairs jusqu'aux huissiers de M. de Talleyrand, elle connaissait tous les hommes politiques.

Puis le comte Rappt, son protégé, membre de la chambre des députés, chef d'une des fractions les plus puissantes de la droite, ancien aide de camp du maréchal ; c'était un homme de trente-neuf à quarante ans, froid, brave, ambitieux, cachant, sous un masque de glace, toutes les ruineuses passions du jeu, qui partent de la bourse et aboutissent au tapis vert. Pendant ces quinze jours, il était venu trois fois, et, quoiqu'il eût daigné accorder une attention particulière au portrait de Régina, il avait souverainement déplu à Pétrus.

La seule personne dont la présence fût agréable au jeune peintre

était madame Lydie de Marande, amie de pension de Régina, et qui, depuis environ deux ans, avait épousé l'un des plus riches et des plus populaires banquiers de l'époque, membre de la chambre des députés, où il faisait une opposition obstinée au parti royaliste.

Il y avait encore, dans la maison, une personne dont Pétrus avait entendu parler souvent par Régina et par Abeille : c'était la maréchale de Lamothe-Houdon, mère des deux jeunes filles ; elle était d'origine russe et fille de prince – de là venait le titre de princesse que, par courtoisie, on donnait quelquefois à Régina.

Nous retrouverons ces différents personnages au fur et à mesure que nous aurons besoin d'eux pour le développement de notre action. Abandonnons-les donc un instant, afin de jeter un regard sur un parent de Pétrus, appelé, de son côté, à prendre quelque importance dans le cours de notre récit.

Dans un hôtel de la rue de Varennes – rue triste et aristocratique s'il en fut –, demeurait le général comte Herbel de Courtenay, oncle de Pétrus et frère aîné de son père.

Le comte Herbel, né à Saint-Malo, était venu offrir, en 1789, à Louis XVI son dévouement actif et le concours de ses compatriotes, officiers de génie ou de marine comme lui.

Deux ans après, l'Assemblée législative ayant décrété la suppression des fonctions royales, et ayant demandé aux troupes un serment où le nom du roi n'était pas prononcé, plusieurs officiers, considérant ce serment comme contraire à leur loyauté, emmenèrent des régiments entiers et émigrèrent avec armes et bagages, se rendant à Coblence, où le prince de Condé, chef de l'émigration armée, avait établi son quartier général.

Le comte Herbel n'avait point suivi ce chemin : comme Chateaubriand, il avait traversé l'Atlantique, et il était à la Nouvelle-Orléans lorsqu'il apprit les événements du 10 août et l'emprisonnement du roi. Alors il lui sembla que la voix de la royauté mourante lui criait que la place d'un gentilhomme était, à pareille heure, non point en Amérique, mais sur les bords du Rhin ; il partit donc par le premier bâtiment faisant voile pour l'Angleterre, débarqua en Hollande, et, de la Hollande, gagna Coblence.

Là se trouvait le noyau de l'armée royaliste, formé par les gardes du corps qui, licenciés après les 5 et 6 octobre, n'étaient point restés en France ; armée que l'on compléta en y incorporant des émigrés venus de tous les points de la France. On rétablit – et ce ne fut pas un des moindres reproches que l'on fit aux émigrés –, on rétablit, sur le pied où elle était du temps de Louis XV,

l'ancienne maison militaire et civile du roi ; on vit reparaître les compagnies de mousquetaires, de chevau-légers, de gendarmes de la garde, et, enfin, de gardes-françaises, sous le nom d'*hommes d'armes à pied*.

Le vicomte de Mirabeau – celui qu'on appelait Mirabeau-Tonneau – leva une légion dont fit partie le régiment de Berwick irlandais, soldats dont les pères s'étaient déjà exilés, plutôt que d'abandonner Jacques Stuart, leur roi légitime.

De son côté, le comte de la Châtre, ayant obtenu de l'archiduchesse Christine la permission d'établir dans la ville d'Ath un cantonnement de gentilshommes, mille officiers de toutes armes vinrent se ranger autour de lui.

Enfin, on leva des corps sous le nom de chaque province, et le ban de la noblesse fut formé.

Disons, en passant, que cette noblesse qui, à son point de vue individuel, et, par conséquent, égoïste, pouvait être excusable de servir contre son pays, affichait un luxe qui ne contribua pas peu à faire naître l'indifférence et le discrédit dans lequel elle était tombée auprès des princes des bords du Rhin et des souverains étrangers – c'est que ni le luxe ni la mollesse ne conviennent à des proscrits, et que le lieu qui leur sert d'asile doit ressembler à un camp où veillent des soldats, bien plus qu'à un boudoir où dorment, jouent ou plaisantent des courtisans.

Le comte Herbel, né au bord de l'Océan, sur les âpres grèves de Saint-Malo, était habitué dès l'enfance aux sombres spectacles de la mer, et cette vie efféminée que l'on menait à Coblence lui inspirait un profond dégoût. Il attendait donc avec impatience l'occasion de combattre, et, après avoir traîné pendant sept ou huit mois, selon les caprices des cabinets de Prusse et d'Autriche, cette vie étrange de l'émigration, de champs de bataille en champs de bataille, en compagnie des ducs de la Vauguyon, de Crussol et de la Trémouille, du marquis de Duras et du comte de Bouillé – qui étaient, comme lui, de l'état-major du prince de Condé –, il fut fait prisonnier le 19 juillet 1793, le jour de l'enlèvement à la baïonnette de la redoute(1) de Belheim par M. le maréchal de camp, vicomte de Salgues.

Blessé grièvement, le comte Herbel allait être achevé par le sabre d'un cavalier républicain, quand celui-ci lui cria de demander quartier.

– Nous l'accordons toujours, répondit le comte ; mais nous ne le demandons jamais.

– Tu es digne d'être républicain ! s'écria le cavalier.

– Oui ; mais, malheureusement, je ne le suis pas.

– Tu sais le sort réservé aux émigrés pris les armes à la main ?

– Fusillés à l'instant même.

– Justement.

Le comte Herbel haussa les épaules.

– Eh bien, alors, reprit-il, à quoi bon me dire de demander quartier, imbécile ?

Le soldat républicain le regarda avec un certain étonnement, quoique les soldats de la République ne s'étonnassent point facilement.

Dans ce moment, on amena trois autres gentilshommes, prisonniers comme le comte Herbel ; ils étaient liés et garrottés dans une charrette. Ceux qui les amenaient tinrent un instant conseil avec celui qui avait pris le comte Herbel ; puis on fit monter le comte Herbel auprès de ses compagnons et l'on prit le chemin d'un petit bois qui avoisinait la ville : il était évident que c'était pour les fusiller.

En arrivant dans le bois, et comme on venait de faire descendre les prisonniers, le républicain qui avait pris le comte Herbel s'approcha de lui.

– Tu est Breton ! lui dit-il.

– Et toi aussi, répondit le comte.

– Si tu t'en es aperçu, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

– N'as-tu pas entendu que nous ne demandons jamais quartier ? Te dire que j'étais ton compatriote, c'était te demander quartier.

Le cavalier se retourna vers ses camarades.

– C'est un pays, dit-il.

– Eh bien ? firent les autres.

– Eh bien, reprit le cavalier, il ne sera pas dit que j'aurai fusillé un pays, voilà tout.

– Alors, ne le fusille pas, ton pays.

– Merci, compagnons !

Puis, s'approchant du comte Herbel, il lui ôta les cordes qui lui liaient les mains.

– Parbleu ! dit le comte Herbel, tu me rends bien service, je mourais d'envie de prendre une prise de tabac !

Et, tirant de sa veste une tabatière d'or, il l'ouvrit, la présenta courtoisement au républicain, qui fit un signe de tête négatif ; puis

il aspira une large pincée de tabac d'Espagne.

Les républicains regardaient en riant cet homme qui, au moment où il croyait qu'on allait le fusiller, savourait avec tant de sensualité une prise de tabac.

– Eh bien, pays, dit le cavalier, maintenant que tu as dégusté ta prise, sauve-toi !

– Comment, que je me sauve ?

– Oui : au nom de la République, je te fais grâce, comme à un brave.

– Et fait-on grâce aussi à mes compagnons ? demanda le comte.

– Oh ! quant à cela, non, dit le cavalier ; ils paieront pour toi !

– Alors, dit l'officier breton en remettant sa tabatière dans sa poche, je reste.

– Tu restes ?

– Oui.

– Pour être fusillé ?

– Sans doute.

– Ah çà ! tu es fou !

– Non, mais je suis Breton, et je ne fais pas une lâcheté.

– Allons, voyons, sauve-toi ! dans dix minutes, il sera trop tard.

– J'ai émigré avec eux, répondit le comte Herbel en fourrant ses mains dans ses poches, j'ai combattu avec eux, j'ai été pris avec eux, je me sauverai avec eux ou je mourrai avec eux. Est-ce clair, cela ?

– Eh bien, tu es un brave, pays ! dit le cavalier républicain, et, à cause de toi et pour l'amour de moi, mes camarades vont vous relâcher tous.

– Oui ; mais qu'ils crient : « Vive la République ! » dit un des cavaliers.

– Entendez-vous, camarades ? demanda le comte Herbel ; ces braves gens-là disent que, si vous voulez crier : « Vive la République ! » ils nous feront grâce à tous.

– Vive le roi ! crièrent les trois gentilshommes en secouant la tête pour faire tomber leur chapeau, afin de pousser leur cri la tête découverte.

– Vive la France ! se hâta de crier le cavalier breton de sa voix la plus forte, espérant couvrir leur voix.

– Oh ! cela, tant que vous voudrez, dirent les quatre

gentilshommes.

Et tous les quatre, d'une seule voix, crièrent :

– Vive la France !

– Allons, fit le compatriote du comte en les déliant les uns après les autres, sauvez-vous depuis le premier jusqu'au dernier, et que tout soit dit !

Et, remontant à cheval, la petite troupe républicaine s'éloigna au galop, en criant aux royalistes :

– Bonne chance ! et souvenez-vous, à l'occasion, de ce que nous venons de faire pour vous !

– Messieurs, observa le comte Herbel, ils ont raison de nous dire de ne pas oublier ce qu'ils viennent de faire, ces braves sans-culottes ; car je ne sais pas si, à leur place, nous nous fussions conduits aussi noblement qu'eux.

Le 13 octobre de la même année, après la prise de Lauterbourg et de Wissembourg(1), où, à la tête de son bataillon, le comte Herbel avait enlevé successivement trois redoutes, pris douze pièces de canon et cinq étendards, le général comte de Wurmser, commandant en chef de l'armée autrichienne, vint le féliciter ; et le prince de Condé, l'embrassant devant ses compagnons d'armes, lui fit don de sa propre épée.

Mais, autant mourir pour la monarchie paraissait un noble devoir au gentilhomme breton, autant la guerre civile qu'il était obligé de faire avec les armées ennemies répugnait à sa conscience. Où allaient-ils, d'ailleurs, tous ces émigrés français, remorqués à la suite de ces soldats étrangers dont l'esprit d'envahissement et de conquête se révélait à tout propos ? Ne faisaient-ils pas fausse route, et le prince de Condé, qui tentait avec le sang de ses compatriotes et le sien cet effort désespéré, n'était-il pas dupe de la politique des souverains alliés ?

En effet, les habitants de nos frontières, qui commençaient à suspecter le dévouement de la Prusse et de l'Autriche pour la monarchie française, ne se levaient plus à l'appel des armées royalistes ; ils reconnaissant des conquérants là où ils avaient cru trouver des libérateurs, et se voilaient le visage à la vue des uniformes étrangers.

L'expérience – qui vient aux princes comme aux autres hommes après que les fautes sont commises, mais qui, seulement, leur arrive plus tard –, l'expérience était déjà venue pour le comte Herbel ; et ce fut bien plus par devoir que par conviction qu'il suivit l'armée de Condé, jusqu'au 1er mai 1801, jour où fut opéré

le licenciement de cette armée.

LXXXIV

Le général comte Herbel de Courtenay.

La dissolution de l'armée de Condé jeta en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Portugal, aux États-Unis, en Chine, au Pérou, au Kamtschatka, en un mot sur tous les points du globe, des milliers d'émigrés qui finirent par où ils eussent dû commencer, c'est-à-dire qui, au lieu de porter les armes contre la France, demandèrent aux arts, aux sciences, au commerce, à l'agriculture, des moyens de subsister.

M. le marquis de Boisfranc, capitaine de dragons du prince de Condé, se fit libraire à Leipzig ; M. le comte de Caumont-la-Force se fit relieur à Londres ; M. le marquis de la Maison-Fort se fit imprimeur à Brunswick ; M. le baron Mounier établit une maison d'éducation à Weimar ; M. le comte de la Fraylaie se fit maître de dessin ; M. le chevalier de Payen, maître d'écriture ; M. le chevalier de Botheref, maître d'escrime ; M. le comte de Pontual, maître de danse ; M. le duc d'Orléans, maître de mathématiques ; M. le comte de Las-Cazes, M. le chevalier de Hervé, M. l'abbé de Levizac, M. le comte de Pomblanc, se firent maîtres de langue française ; M. le marquis de Chavannes entreprit le commerce du charbon de terre ; M. le comte de Cornullier-Lucinières trouva une place de jardinier ; enfin la famille de Polignac alla, dans l'Ukraine et la Lituanie, cultiver la terre comme faisaient Dupont de Nemours à New York, le comte de la Tour du Pin sur les rives de la Delaware, et le marquis de Lezay-Marnesia sur les rives du Scioto.

Le comte Herbel se réfugia, lui, en Angleterre, et songea, comme les autres, à se pourvoir d'une industrie qui pût le faire vivre ; seulement, le comte Herbel, aîné d'une grande famille, propriétaire d'une immense fortune qui avait été confisquée par la nation comme bien d'émigré, le comte Herbel ne savait que se battre : il était donc on ne peut plus embarrassé.

Il eut un moment la pensée d'accepter l'offre que lui faisait un capitaine de dragons de lui donner gratuitement des leçons de guitare, afin qu'il pût l'enseigner fructueusement aux autres ; mais le général, convaincu de la décadence prochaine de l'instrument, refusa l'offre du capitaine, et se mit à chercher avec obstination un état à la fois plus lucratif et moins agaçant.

Un soir, en se promenant sur le bord de la Tamise, il vit un gamin anglais occupé gravement à tailler, avec un canif, un morceau de bois d'un pied de longueur environ.

Il s'arrêta, regarda le gamin, lui sourit avec bienveillance lorsque celui-ci le regarda à son tour, et, peu à peu, il vit le morceau de bois devenir une coque de navire, puis la carène d'un brick de dix canons en miniature. Il se souvint avoir autrefois, avec son frère cadet – marin enragé dont nous aurons à nous occuper bientôt, en sa qualité de père de Pétrus –, taillé, lui aussi, fils de l'Océan, enfant des grèves bretonnes, de petits bâtiments que s'arrachaient ses jeunes camarades.

Avant de rentrer chez lui, le comte acheta du sapin, des outils, et, à partir de ce jour, se mit à fabriquer des bâtiments de toutes nations, depuis la corvette américaine aux mâtereaux élancés, jusqu'à la lourde jonque chinoise.

Ce qui avait d'abord été un amusement devint une industrie ; ce qui avait été une industrie devint un art ; taille, coupe, appareillage, peinture, aménagement, gréement, le comte étudia tout ; bientôt il fit mieux que des imitations, il fit des modèles.

Grâce à la réputation qu'il s'était acquise, il finit par obtenir une place de conservateur à l'amirauté de Londres ; ce qui ne l'empêchait point d'avoir, dans le Strand, un magasin dont l'enseigne portait ces mots, écrits en grosses lettres :

Le général comte Herbel de Courtenay

Descendant des empereurs de Constantinople

Tourneur en bois

Et, en effet, on trouvait, dans la boutique du descendant de Josselin III, non seulement les petits modèles de bâtiments qui faisaient le fonds de son commerce, mais encore des tabatières, des toupies, des quilles et une foule d'autres objets concernant l'état qu'il avait adopté.

Le 26 avril 1802, l'amnistie fut proclamée.

Le comte Herbel de Courtenay était philosophe : il avait son existence assurée en Angleterre, il ne l'avait point en France ; il resta en Angleterre. Il y resta encore en 1814, après la restauration des Bourbons, et se félicita d'y être resté lorsqu'il vit les Bourbons ressortir de France en 1815.

Il y resta jusqu'en 1818, et revint alors dans sa patrie avec une

centaine de mille francs, fruit de ses économies et de la vente de son magasin.

Plus tard, le comte Herbel de Courtenay toucha sa part du milliard d'indemnité, c'est-à-dire douze cent mille livres ; il s'en fit soixante mille livres de rente.

Une fois redevenu riche, il fut trouvé, par ses concitoyens, digne de les représenter, et envoyé, en 1826, à la chambre des députés ; il y prit place au centre gauche, où sa nuance d'opinion le rangeait entre Lameth et Martignac.

C'est là que nous allons le retrouver en 1827, au moment où M. de Peyronnet vient de présenter ce projet de loi sur la presse qui, selon l'expression de Casimir Périer, n'avait d'autre but que de supprimer entièrement l'imprimerie.

La discussion s'était ouverte au commencement de février ; quarante-quatre députés étaient inscrits pour combattre le projet de loi, et trente et un pour le défendre.

Disons que presque tous ceux qui allaient défendre la loi appartenaient au parti religieux, tandis que ceux qui devaient la combattre étaient à la fois des députés de l'ancienne gauche et des membres de la droite qui, quoique adversaires acharnés, s'étaient réunis dans une opposition commune au parti clérical et à M. de Peyronnet.

Parmi ceux qui contribuaient de tous leurs efforts au renversement prochain du ministère, était le comte Herbel, qui, ennemi déclaré des républicains aussi bien que des jésuites, ne haïssait que deux choses au monde : les jacobins et les prêtres.

Appartenant, comme La Fayette et Mounier, à ce que l'on appelait, en 1789, le parti constitutionnel, il commençait à comprendre les avantages du gouvernement parlementaire ; à l'instar de M. de la Bourdonnais, il plaçait le bonheur de la France dans l'alliance de la Charte et de la légitimité, et il les regardait comme tellement inséparables l'une de l'autre, qu'il ne voulait pas plus de la Charte sans la légitimité que de la légitimité sans la Charte.

Or, la nouvelle loi contre la presse paraissait au général Herbel violente et absurde, et elle lui semblait dirigée bien plutôt contre la liberté que contre la licence. Aussi avait-il bondi en entendant dire à M. de Sallabery, qui avait entamé la discussion, que l'imprimerie était la seule plaie dont Moïse eût oublié de frapper l'Égypte ; et il avait failli provoquer M. de Peyronnet, qui avait éclaté de rire, contre son habitude, à cette pointe équivoque de l'honorable député. Enfin, le général Herbel – qui, de son nom de

famille, s'appelait Jacques de Courtenay, c'est-à-dire qui portait un des plus vieux et des plus illustres noms de France, sans en excepter le nom du roi –, le général Herbel, tout en étant, par sa noblesse, par ses instincts et par son éducation, du faubourg Saint-Germain, appartenait, par son esprit sceptique et railleur, à l'école voltairienne, et, pour ainsi dire, à l'école moderne, par ses opinions exemptes de préjugés.

Deux sectes seulement, avons-nous dit, avaient le privilège de le mettre en fureur : les jésuites et les jacobins.

C'était donc un étrange composé d'oppositions, que le général Herbel.

Voulez-vous nous suivre et entrer avec nous chez lui ? Nous l'étudierons à notre aise. Il va jouer, sinon un premier rôle, au moins un rôle important dans notre drame, et nous ne saurions prendre trop de soins à faire de lui un portrait ressemblant.

On était, comme nous l'avons dit, au lundi gras ; le général, sorti de la Chambre à quatre heures, venait de rentrer dans son hôtel, rue de Varennes.

Il était étendu sur une causeuse, et lisait dans un livre in-quarto doré sur tranche et relié en maroquin rouge. Son front était soucieux, soit que la lecture qu'il faisait l'agitât, soit que sa préoccupation fût antérieure à sa lecture et que sa lecture ne pût l'en distraire.

Il allongea le bras vers une petite table, cherchant à tâtons sans cesser de lire, trouva une sonnette sous sa main, et sonna.

Au bruit du timbre, son front parut se rasséréner ; un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres ; il ferma son livre, tout en prenant son pouce dans l'ouverture, leva les yeux au plafond, et fit à haute voix, et se parlant à lui-même, les réflexions suivantes :

– Décidément, Virgile est, après Homère, le premier poète du monde… Oui !

Et, comme pour se donner raison à lui-même :

– Plus je lis ses vers, ajouta-t-il, plus je les trouve harmonieux.

Et, en les scandant avec un moelleux mouvement de tête, il modula de mémoire une dizaine de vers des *Bucoliques*.

– Qu'on vienne, après cela, me parler des vers des Lamartine, des Hugo ; rêveurs, métaphysiciens, que tous ceux-là !

Et le général haussa les épaules.

La solitude dans laquelle il se trouvait, malgré le coup de sonnette qu'il venait de donner, faisant que nul n'était là pour le

contredire, il continua :

– Du reste, ce qui m'enchante dans les anciens, c'est, sans doute, cet air de parfait repos, cette profonde sérénité de l'âme qui règne dans leurs écrits.

Après cette judicieuse réflexion, il s'arrêta encore un instant ; puis son sourcil se fronça de nouveau.

Il sonna une seconde fois, et, aussitôt, son front recouvra sa sérénité première.

Le résultat de cette sérénité fut la reprise de son monologue.

– Presque tous les poètes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité vivaient dans la solitude, dit-il : Cicéron, à Tusculum ; Horace, à Tibur ; Sénèque, à Pompéi ; et ces teintes douces qui charment dans leurs livres sont comme le reflet de leurs méditations et de leur isolement.

En ce moment, et pour la troisième fois, le sourcil du général se fronça, et il se mit à sonner avec un tel acharnement, que le battant de la sonnette se détacha et alla rebondir dans une glace qu'il faillit briser.

– Frantz ! Frantz ! viendras-tu, misérable coquin ? cria le général avec une sorte de rage.

À cette apostrophe énergique, parut un domestique dont la tournure rappelait ces soldats autrichiens sanglés au milieu du corps par la ceinture de leur pantalon collant. Il portait une espèce de croix attachée à un ruban jaune et des galons de caporal.

Du reste, il y avait une raison pour que Frantz ressemblât à un soldat autrichien ; il était de Vienne en Autriche.

Dès son entrée, il prit l'attitude militaire, les jambes rapprochées l'une de l'autre, la pointe des pieds en dehors, le petit doigt de la main gauche à la couture de la culotte, la main droite ouverte à la hauteur du front.

– Ah ! c'est toi, enfin, drôle ! dit le comte furieux.

– C'êdre moi, y, mon chén'ral, brésent !

– Oui, présent ! drôlement présent ! voilà trois fois que je t'appelle, scélérat !

– Che n'afre entendu que la seconte, mon chén'ral.

– Imbécile ! dit le général riant malgré lui de la naïveté de son brosseur. – Et le dîner, où en est-il ?

– Le tîner, mon Chén'ral ?

– Oui, le dîner.

Frantz secoua la tête.

– Comment ! veux-tu dire qu'il n'y a pas de dîner aujourd'hui, maroufle !

– Si, mon chén'ral, il y afre un tîner ; il n'être bas l'heure.

– Il n'est pas l'heure ?

– Non.

– Quelle heure est-il donc ?

– Cinq hères un guart, mon chén'ral.

– Comment, cinq heures un quart ?

– Cinq hères un guart, répéta Frantz.

Le général tira sa montre de son gousset.

– C'est, ma foi, vrai ! dit-il. Quelle humiliation pour moi, que ce maroufle ait raison !

Frantz sourit de satisfaction.

– Je crois que tu t'es permis de sourire, coquin ? dit le comte.

Frantz fit signe que oui.

– Et pourquoi as-tu souri ?

– Parce que je safais mieux l'hère que mon chén'ral.

Le général haussa les épaules.

– Allons, va-t'en, dit-il ; et qu'à six heures précises, le dîner soit sur la table.

Et il reprit la lecture de son Virgile.

Frantz fit trois pas vers la porte ; puis, se ravisant tout à coup, il tourna sur ses talons, regagna les trois pas perdus, et se retrouva à la même place et dans la même position où il était, un instant auparavant.

Le général sentit plutôt qu'il ne vit le corps opaque qui lui interceptait, non pas le soleil, mais l'ombre du soleil. Il releva les yeux, de la pointe du soulier de Frantz à l'extrémité de ses doigts. Frantz était immobile comme un soldat de bois.

– Eh bien, demanda le général, qui est là ?

– C'êdre moi, mon chén'ral.

– Est-ce que je ne t'avais pas dit de t'en aller ?

– Mon chén'ral l'afre dit.

– Pourquoi n'es-tu pas parti, alors ?

– Je suis bardi.

– Tu vois bien que non, puisque tu es là !

– Ah ! je suis refenu.

– Et pourquoi es-tu revenu ? Je te le demande.

– Je suis revenu parce qu'il y afre là une bersonne qui feut parler au chén'ral.

– Frantz ! s'écria le comte en fronçant le sourcil plus énergiquement qu'il ne l'avait fait encore, je t'ai déjà dit cent fois, malheureux, qu'au sortir de la Chambre, j'aimais à me retremper dans la lecture des bons livres, pour oublier les mauvais discours – autrement dit, que je ne veux recevoir personne !

– Mon chén'ral, répondit Frantz en clignant de l'œil, c'èdre une tame.

– Une dame ?

– Ya, mon chén'ral, une tame.

– Eh bien, maroufle, quand ce serait un évêque, je n'y suis pas.

– Ah ! j'afre dit que fous y étiez, mon chén'ral.

– Tu as dit cela ?

– Ya, mon chén'ral.

– Et à qui as-tu dit cela ?

– À la tame.

– Et cette dame est ?…

– La marquise de la Dournelle.

– Mille millions de tonnerres ! s'écria le général bondissant sur sa causeuse.

Frantz sauta à pieds joints en arrière, et se retrouva, un demi-mètre plus loin, dans la même position.

– Ainsi tu as dit à madame de la Tournelle que j'étais là ? s'écria le général furieux.

– Ya, mon chén'ral.

– Eh bien, écoute, Frantz, tu vas ôter ta croix et tes galons ; tu les serreras soigneusement dans ton armoire, et tu ne les porteras pas de six semaines !

Il se fit, sur le visage du vieux soldat, un bouleversement auquel on pouvait deviner l'effroyable tempête qui s'élevait dans son âme ; sa moustache s'agita en tous sens ; une larme brilla au coin de son œil, et il fut obligé de faire un effort surhumain pour ne pas éternuer.

– Ah ! mon chén'ral ! murmura-t-il.

– C'est dit… Et, maintenant, fais entrer cette dame.

LXXXV

Causerie d'une dévote avec un voltairien.

Frantz ouvrit la porte, et introduisit cette vieille et hautaine personne que nous avons vue servir de chaperon à Régina, lors de la visite que celle-ci faisait à Pétrus pour lui commander son portrait.

Le général possédait au plus haut degré cette qualité suprême de l'aristocratie qui consiste, pour employer une expression populaire mais expressive, à *faire contre mauvaise fortune bon cœur* ; nul ne savait mieux sourire, non pas à un ennemi – vis-à-vis des hommes, le général était franc jusqu'à la brutalité –, mais à une ennemie ; car, vis-à-vis des femmes, de quelque âge qu'elles fussent, le général était courtois jusqu'à la dissimulation.

À l'entrée de la marquise, il se leva donc, et, avec une certaine paresse dans la jambe gauche – attribuée par lui à une ancienne blessure, et par son médecin à une récente attaque de goutte –, il alla au-devant d'elle, lui offrit galamment la main, la conduisit à la causeuse qu'il venait de quitter, approcha un fauteuil de la causeuse, et s'assit sur le fauteuil.

– Comment, marquise, lui demanda-t-il, c'est vous en personne qui me faites l'honneur de me visiter ?

– Et vous m'en voyez moi-même toute surprise, mon cher général, dit la vieille dame en baissant pudiquement les yeux.

– Surprise ! Permettez-moi de vous dire que, de votre part, marquise, le mot n'est point aimable. Surprise ! et quelle chose peut vous surprendre ici, je vous prie ?

– Général, n'attachez point aux paroles que je vous dis en ce moment toute l'importance qu'elles pourraient avoir dans une autre occasion : j'ai un si grand service à vous demander, que j'en suis remplie de confusion.

– Je vous écoute, marquise ; vous savez que je suis tout vôtre ; parlez ! de quoi s'agit-il ?

– Si le proverbe « Loin des yeux, loin du cœur » n'était point une désolante vérité, dit coquettement la marquise, vous m'épargneriez la peine d'aller plus loin, en devinant le service que je viens vous demander.

– Marquise, ce proverbe-là est faux comme tous les proverbes qui pourraient me faire du tort dans votre esprit ; car, bien que j'aie été privé du plaisir de vous voir depuis notre dernière dispute, à propos du comte Rappt…

– À propos de notre…

– À propos du comte Rappt, interrompit vivement le général – et il y a près de trois mois que la dispute a eu lieu – ; malgré cela, dis-je, je n'ai point oublié que c'était aujourd'hui votre anniversaire, et je viens de vous envoyer mon bouquet ; vous le trouverez en rentrant chez vous ; c'est le quarantième bouquet que vous aurez reçu de moi.

– Le quarante et unième, général.

– Le quarantième ; je tiens à mes dates, marquise.

– Voyons, récapitulons.

– Oh ! tant que vous voudrez !

– C'est en 1787 qu'est né le comte Rappt.

– Pardon, c'est en 1786.

– Vous en êtes sûr ?

– Parbleu ! mon premier bouquet date de l'année de sa naissance.

– De l'année précédente, mon cher général.

– Non, non, non, non !

– Enfin !…

– Oh ! il n'y a pas d'*enfin* ; c'est comme cela.

– Soit ; d'ailleurs, je ne viens pas pour parler de ce malheureux enfant.

– Malheureux enfant ? D'abord, ce n'est plus un enfant ; un homme, à quarante et un ans, n'est plus un enfant…

– Le comte Rappt n'a que quarante ans.

– Quarante et un ! je maintiens le chiffre ; puis, pas si malheureux, ce me semble : primo, vous lui faites quelque chose comme vingt-cinq mille livres de rente…

– Il devrait en avoir cinquante, si son père n'avait pas le cœur dur comme un rocher.

– Marquise, je ne connais pas son père ; je ne puis donc pas vous répondre là-dessus.

– Vous ne connaissez pas son père ! s'écria la marquise du ton dont Hermione dit : « Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc

fait(1) ?... »

– Ne nous embrouillons pas, marquise ; vous disiez, en parlant du comte Rappt, qu'il était malheureux, et, moi, je vous répondais : « Pas si malheureux ! Primo, vingt-cinq mille livres de rente que vous lui faites... »

– Oh ! ce n'est pas vingt-cinq mille livres de rente qu'il devrait avoir ; c'est...

– Cinquante, vous l'avez déjà dit... Donc, vingt-cinq mille livres de rente que vous lui faites ; son traitement de colonel : quatorze mille francs ; sa croix de commandeur de la Légion d'honneur : deux mille quatre cents ; additionnez, je vous prie. Puis, ajoutez à cela, député ; de plus, en position, à ce que l'on assure, par votre influence sur votre frère, de faire un mariage de deux ou trois millions avec une des plus belles héritières de Paris. Mais ce malheureux enfant, au contraire, me paraît heureux comme un bâtard !

– Oh ! général, fi donc !

– Eh bien, mais c'est un proverbe ; vous en usez bien, vous ; pourquoi m'en priverais-je ?

– Vous avez dit tout à l'heure que tous les proverbes étaient faux.

– Je n'ai parlé que de ceux qui pouvaient me faire du tort dans votre esprit... Mais il me semble que nous marivaudons, marquise, et que vous étiez venue, disiez-vous, pour me demander un service. Voyons, marquise, quel service ?

– Vous ne vous en doutez pas un peu ?

– Non, d'honneur !

– Cherchez bien, général.

– Je suis mortifié, marquise, mais je ne m'en doute pas.

– Eh bien, général, je viens vous inviter à mon bal de demain.

– Vous donnez un bal ?

– Oui.

– Chez vous ?

– Non, chez mon frère.

– C'est-à-dire que votre frère donne un bal.

– C'est toujours la même chose.

– Pas tout à fait... à mon endroit du moins ; je n'ai pas envoyé quarante bouquets à votre frère comme à vous.

– Quarante et un.

– Je ne veux pas vous contrarier pour un de plus ou de moins.

– Viendrez-vous ?

– Au bal de votre frère ?

– Enfin, y viendrez-vous ?

– Est-ce sérieux, ce que vous me demandez là ?

– Oh ! voilà encore une de vos idées !

– Votre frère, qui m'appelle le Vieux de la Montagne(1), parce que je suis au centre gauche et que je vote contre les jésuites ! Pourquoi ne m'appelle-t-il pas régicide tout de suite ?... Qu'est-ce qu'il faisait donc, lui, tandis que je tournais des toupies et que je gréais des bricks dans le Strand ! Il faisait ce que faisait mon brigand de frère ; il servait M. Bonaparte ; seulement, mon pirate de frère le servait sur mer, le vôtre le servait sur terre, voilà toute la différence. Oh ! oh ! je vous le demande encore, marquise, votre invitation est-elle sérieuse ?

– Sans doute.

– La plaine invite la montagne ?

– La plaine fait comme Mahomet, général ; la montagne ne voulait pas aller à Mahomet...

– Oui, Mahomet a été à la montagne, je sais cela ; mais Mahomet était un ambitieux qui a fait une foule de choses qu'un honnête homme n'aurait pas faites.

– Comment ! mon cher général, vous ne serez pas là, le jour où on annoncera le mariage de ma nièce Régina avec notre cher...

– Avec votre cher fils, marquise... Ainsi, c'est le rameau d'olivier que vous m'apportez ?

– Enlacé d'un rameau de myrte, oui, général.

– Mais, marquise, en vérité n'est-il pas un peu hasardé, le mariage que vous faites là ? – car vous ne me direz point que ce n'est pas vous qui le faites.

– Hasardé en quoi ?

– Votre nièce à dix-sept ans.

– Après ?

– C'est bien jeune pour épouser un homme de quarante et un ans.

– De quarante.

– De quarante et un ; sans compter, chère marquise, qu'il a couru, vers 1808 ou 1809, certains bruits sur le comte Rappt et madame la princesse de Lamothe-Houdon.

– Chut, général ! est-ce que les gens de notre qualité disent les uns sur les autres de ces sortes d'infamies ?

– Non, ils se bornent à les penser ; mais, comme je pense tout haut avec vous, marquise, je n'ai pas cru devoir tourner deux fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Maintenant, laissez-moi vous dire une chose.

– Laquelle ?

– C'est que je ne croirai jamais que vous ayez pris la peine de venir de la rue Plumet à la rue de Varennes dans la seule espérance de recruter pour votre bal un danseur de ma sorte.

– Pourquoi donc, général ?

– Voyons, marquise, on dit que la vraie pensée des femmes se trouve dans le post-scriptum de leurs lettres.

– Et vous voudriez connaître le post-scriptum de ma visite ?

– C'est mon plus cher désir.

– Je comprends, vous voulez me faire sentir que vous la trouvez longue, et me reprocher poliment de vous l'avoir faite.

– Ce serait le premier reproche que je vous eusse fait de ma vie, marquise.

– Prenez garde ! vous aller me donner de la vanité.

– Ce sera le seul défaut que je vous connaisse.

– Oh ! général, voilà un compliment qui vient en droite ligne de la cour de Louis XV.

– Il viendra d'où vous voudrez, pourvu que je sache d'où votre invitation vient elle-même.

– Allons, je vois que vous êtes encore plus incrédule qu'on ne le dit.

– Écoutez, chère marquise, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir depuis dix-huit mois. La première fois, vous êtes venue pour me faire une confidence qui m'eût bien touché si j'avais pu y croire : c'est que le comte Rappt, né juste douze mois après la mort de ce pauvre marquis de la Tournelle, était né neuf mois juste après le premier bouquet que je vous avais envoyé.

– Neuf ou dix mois auparavant, mon cher général.

– Neuf ou dix mois après, ma chère marquise.

– Convenez que vous mettez un singulier entêtement à rajeunir notre union.

– Convenez que vous mettez une singulière persistance à la vieillir !

– Bien naturelle chez une mère.

– Alors, chère amie, pourquoi diable avez-vous attendu si longtemps pour m'annoncer le bonheur suprême que m'accordait la Providence en me donnant un héritier au moment où je m'y attendais le moins ?

– Général, il y a des aveux qui coûtent toujours à une femme.

– Et qui finissent par lui échapper, cependant, quand l'homme à qui elle avait hésité trente-sept ou trente-huit ans à les faire se trouve, tout à coup, et par une circonstance imprévue – comme celle du vote d'un milliard d'indemnité –, avoir douze cent mille francs à toucher pour sa part.

– Il y avait, vous l'avouerez, mon cher général, une certaine délicatesse à ne point vous dire que vous aviez un fils, quand l'absence de fortune devait vous donner le chagrin de ne pouvoir laisser à ce fils que votre nom, très honorable, très illustre, mais très pauvre.

– Marquise, si vous venez, comme il y a dix-huit mois, comme il y a un an, comme il y a six mois, pour me persuader que notre liaison date de 1786, quand je suis sûr, moi, qu'elle ne date que de 1787, je vous dirai que je me suis abonné hier à l'*Art de vérifier les Dates*, que j'ai passé la nuit dernière à vérifier celle du premier bouquet que je vous ai envoyé, et que…

– Et que ?…

– C'est mon frère le corsaire, ou mon neveu le peintre, tout indignes que je les reconnaisse de porter mon nom, et d'hériter de ma fortune, qui hériteront de ma fortune, et qui porteront mon nom. Cela vous suffit-il, marquise ?

– Non, général ; car je ne venais pas pour cela.

– Alors, pourquoi diable venez-vous donc ? s'écria le général en manifestant le premier mouvement d'impatience qu'il eût laissé échapper ; est-ce pour que je vous épouse ?

– Avouez entre nous que vous m'avez assez aimée pour qu'une proposition pareille, si elle vous était faite, n'eût rien qui pût vous surprendre.

– Je l'avoue entre nous, marquise, mais entre nous seulement. Ainsi, c'est pour cela que vous veniez ? Que ne le disiez-vous tout de suite ?

– Que m'eussiez-vous répondu ?

– Que je n'avais aucune répugnance à mourir dans la peau d'un vieux garçon, tandis que j'aurais une honte profonde à mourir

dans celle d'un sot.

– Consolez-vous, général, je ne suis pas venue pour cela.

– Alors, mille millions de tonnerres !... Ah ! pardon, marquise, mais c'est qu'en vérité, vous feriez perdre le paradis à un saint qui aurait déjà le pied sur le seuil de la porte.

Et le général, qui s'était levé en laissant échapper son gros juron, se mit à se promener en long et en large. Puis, s'arrêtant enfin devant la marquise :

– Mais, si vous ne venez pas pour cela, dit-il, au nom du Dieu tout-puissant, pourquoi venez-vous donc ?

– Allons, dit la vieille dame, je vois bien qu'il faut aborder la question.

– Abordons, marquise, abordons, je vous en supplie !

– Bon ! voilà que vous parlez comme votre frère le corsaire.

– Nous allons parler de mon frère le corsaire, alors, marquise ?

– Non.

– Mais de quoi allons-nous parler, alors ?

– Vous avez, sans doute, entendu dire que le comte Rappt...

– Nous y voilà revenus !

– Laissez-moi achever... Avait été mandé par le roi.

– Oui, marquise, j'ai entendu dire cela.

– Vous n'ignorez pas dans quel but ?

– Faites comme si je l'ignorais, marquise.

– C'était dans le but d'appeler notre cher fils...

– Votre cher fils !

– Au ministère.

– J'en suis stupéfait, mais je le crois.

– Pourquoi le croyez-vous, si vous en êtes stupéfait ?

– *Credo, quia absurdum.*

– Ce qui veut dire ?

– J'attends la suite de votre discours, marquise.

– Eh bien, dans cette entrevue de Sa Majesté avec le comte Rappt, il a été fort question de vous.

– De moi ?

– Oui ; car, il faut vous le dire, mon cher général, si la voix du sang est muette chez vous, elle parle dans le cœur du pauvre enfant.

– Marquise, vous allez me toucher.

– Elle fait plus que parler : elle crie !

– Et qu'a-t-on dit de moi dans cette entrevue ?

– Que vous étiez le seul homme capable de succéder au ministre de la guerre actuel.

– Tenez, marquise, il faut en finir ; car j'attends mon neveu à dîner à six heures précises, et, à moins que vous ne nous fassiez l'honneur de dîner avec nous…

– Vous êtes bien bon, mon cher général ; je dois absolument dîner chez mon frère : c'est aujourd'hui que se règlent les articles du contrat de mariage entre Régina et…

– Votre cher comte Rappt ! Eh bien, comme je ne veux pas vous attarder, en deux mots, j'arrive au but, à la fin finale. Si la loi passe, M. Rappt est ministre ; et, pour que la loi passe, il vous manque trente ou quarante voix ; vous venez me demander la mienne et celle de mes amis.

– Eh bien, reprit câlinement la marquise, si, en effet c'était là le but, la fin finale de ma visite, que diriez-vous ?

– Je dirais que je regrette de ne pas avoir cent voix, cinq cents voix, mille voix, pour les donner toutes contre cette loi, que je regarde comme abominable, infâme et – ce qui est pis – absurde !

– Tenez, général, s'écria la marquise s'emportant à son tour, vous mourrez dans l'impénitence finale, c'est moi qui vous le dit.

– Et c'est moi qui vous en réponds.

– Se peut-il que, pour faire une niche à un homme que vous détestez, tandis qu'au contraire, vous devriez… ?

– Marquise, vous allez me rendre enragé, je vous en préviens !

– Vous votiez avec les libéraux ? Savez-vous que si une révolution arrivait, les faubouriens, les jacobins et les sans-culottes vous feraient jouer le rôle de M. de la Fayette ? Vous en avez déjà les cheveux blancs, tenez !… Oh ! si les Courtenay revenaient au monde, je suis, en vérité, curieuse de savoir ce qu'ils diraient en voyant leur nom porté par un corsaire, un jacobin et un artiste !

– Marquise ! s'écria le général furieux.

– Je vous laisse, général, je vous laisse ; mais la nuit porte conseil, et j'espère que, demain, vous aurez changé d'avis.

– Changé d'avis, demain ? Ni demain, ni après-demain, ni dans huit jours, ni dans cent ans ! Ainsi, marquise, il est inutile que vous reveniez avant cette époque-là.

– Vous me chassez, général ? vous chassez la mère de votre… ?

– Monsieur Pétrous Herbel, annonça Frantz en ouvrant la porte.

En même temps, la pendule sonna six heures.

LXXXVI

Causerie d'un oncle avec son neveu.

Pétrus parut dans la pénombre du corridor.

– Viens ici, dit le général. Ah ! morbleu ! tu arrives à temps.

– Il me semble pourtant que vous n'aviez pas besoin de renfort, général, dit la marquise. – Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, monsieur Pétrus, votre oncle vous eût donné une belle leçon de galanterie.

Et la marquise accompagna ces paroles d'un salut qui indiquait une certaine familiarité à l'endroit du jeune homme.

– Tiens, vous connaissez mon neveu, marquise ? demanda le général.

– Mais oui ; le bruit de ses succès est arrivé jusqu'à nous, et ma nièce Régina a voulu avoir un portrait de sa main. Vous devriez être fier, général, ajouta la vieille dame d'un ton moitié dédaigneux, moitié railleur, de posséder dans votre famille un artiste d'un pareil talent.

– J'en suis fier, en effet ; car mon neveu est un des plus honnêtes garçons que je connaisse. J'ai l'honneur de vous saluer, marquise.

– Adieu, général ; songez au sujet de ma visite, et quittons-nous bons amis.

– Je veux bien que nous nous quittions, marquise ; mais bons amis, c'est autre chose.

– Oh ! gendarme, va ! gronda la marquise en se retirant.

À peine fut-elle sortie du salon, à peine la porte fut-elle refermée derrière elle, que, sans répondre à son neveu, qui lui demandait des nouvelles de sa santé, le général se précipita sur le cordon de la sonnette et le secoua avec fureur.

Frantz accourut.

Il n'avait déjà plus sa croix ni ses galons, tant il était sévère observateur de tout commandement militaire.

– Vous afre sonné, mon chén'ral ?

– Oui, j'ai sonné. Mets-toi à la fenêtre, drôle !

Frantz se dirigea vers l'endroit indiqué.

– M'y foilà, dit-il.

– Ouvre-la donc, imbécile !

Frantz ouvrit la fenêtre.

– Regarde dans la rue.

Frantz se pencha en avant.

– J'y recarte, mon chén'ral.

– Qu'y vois-tu ?

– Rien, mon chén'ral, la nuit êdre noire gomme eine chiperne !

– Regarde toujours.

– Oh ! je fois eine foiture, mon chén'ral.

– Et puis ?

– Et puis eine tame qui monte tetans… la tame qui sort t'ici.

– Tu la connais, cette dame, n'est-ce pas ?

– Bour mon malheur, chén'ral !

Frantz faisait allusion à sa dégradation.

– Eh bien, Frantz, quand elle viendra pour me voir, tu lui diras que je suis au Champ de Mars.

– Ya, mon chén'ral.

– C'est bien : ferme la fenêtre, et va-t-en !

– Mon chén'ral n'a blus rien à me gommander ?

– Si fait, morbleu ! j'ai à te commander d'aller donner la schlague au cuisinier.

– J'y fais, mon chén'ral.

Mais, s'arrêtant au moment de sortir :

– Et, s'il me temande bourquoi la schlague, que lui dirai-je ?

– Tu lui diras : « Parce qu'il est six heures cinq minutes, et que le dîner n'est pas sur la table. »

– Ce n'èdre pas la faute te Jean si le tiner n'êdre bas sur la taple, mon chén'ral.

– Alors c'est la tienne. Va dire à Jean de te la donner, la schlague.

– Ce n'êdre bas la mienne non blus.

– La faute à qui, alors.

– C'êdre la faute tu gocher te madame la marquise.

– Bon ! il ne manquait plus que cela pour me raccommoder avec

elle !

– Il être endré dans la guisine, et, gomme il bordait sous son pras le chien de la marquise, qui sentait le musc, l'odeur du musc afre fait dourner les sauces.

– Tu entends, Pétrus ? dit le général en se tournant d'un air tragique vers son neveu.

– Oui, mon oncle.

– N'oublie jamais que la marquise a fait dîner ton oncle à six heures un quart ! – Allez, monsieur Frantz ! et ne reprenez votre croix et vos galons qu'au bout de trois mois.

Frantz sortit de l'appartement dans un état voisin du désespoir.

– La visite de la marquise vous a fait éprouver quelque contrariété, à ce qu'il paraît, mon oncle ?

– Je croyais que tu la connaissais ?

– Mais oui, un peu, mon oncle.

– Eh bien, tu dois savoir que, partout où passe la vieille dévote, c'est comme si le grand diable d'enfer y avait passé.

– Pardon, mon oncle, dit Pétrus en riant, mais on vous accuse de par le monde d'avoir eu beaucoup de dévotion pour cette vieille dévote.

– J'ai tant d'ennemis !… Mais, morbleu ! parlons d'autre chose. As-tu reçu des nouvelles de ton pirate de père ?

– Il y a trois jours à peu près, mon oncle.

– Et comment va-t-il, le vieux corsaire ?

– Très bien, mon oncle ; il vous embrasse de tout son cœur.

– Pour m'étrangler, comme un vieux jacobin qu'il est ! Ah çà ! dis-moi donc, est-ce que c'est pour ton oncle que tu as fait cette toilette ?

– Un peu pour vous, et beaucoup pour lady Grey.

– Tu sors de chez elle ?

– J'ai été la remercier.

– De quoi ? De ce que son frère l'amiral, toutes les fois qu'il me rencontre, me fait des compliments sur les prouesses maritimes de ton scélérat de père ?

– Non, mon oncle, mais de l'intention qu'il a eue de me faire vendre mon *Coriolan*.

– Je le croyais vendu.

– Il ne tiendrait qu'à moi qu'il le fût, en effet.

– Eh bien ?

– J’ai refusé de le vendre.

– Le prix ne te convenait pas ?

– On me donnait le double de ce qu’il vaut.

– Pourquoi as-tu refusé, alors ?

– Parce que l’acheteur ne me convenait pas.

– Tu te permets d’avoir des préférences entre l’argent et l’argent ?

– Oui, mon oncle, attendu qu’à mon avis, rien ne se ressemble moins que l’argent et l’argent.

– Ah çà ! drôle que tu es, après avoir ruiné monsieur ton père – ce qui n’est pas un grand malheur, car le bien mal acquis ne doit jamais profiter –, aurais-tu, par hasard, la prétention de me dépouiller à mon tour ?

– Non, mon oncle, soyez tranquille, dit en riant Pétrus.

– Et quel était cet acheteur qui ne vous convenait pas, monsieur le difficile ?

– Le ministre de l’intérieur, mon oncle.

– Le ministre de l’intérieur a voulu t’acheter ton tableau ? Mais il se connaît donc en peinture ?

– Je vous ai dit que c’était sur la recommandation de lady Grey.

– Ah ! c’est vrai. Et tu as refusé ?

– J’ai refusé, oui, mon oncle.

– Et peut-on savoir la raison de ce refus ?

– Votre opposition, mon oncle.

– Qu’a donc à faire mon opposition avec vos tableaux ?

– Il m’a semblé que cet achat d’un tableau au neveu était une flagornerie à l’adresse de l’oncle… Nous avons à la Chambre des gens incorruptibles pour eux-mêmes, et qui ont cent mille francs de places dans leur famille !

Le général réfléchit pendant un instant, et un sourire de satisfaction éclaira son visage.

– Écoute, Pétrus, dit-il du ton le plus paternel, je ne prétends pas t’imposer mes opinions, mon enfant ; et, bien que je sois l’ennemi acharné du ministère en général, et du ministre de l’intérieur en particulier, je ne veux pas que tu refuses, à cause de moi, les encouragements légitimes que le gouvernement croit devoir donner aux hommes de mérite. Je ne partage pas la sotte

opinion de ceux qui pensent qu'un artiste ne doit accepter ni la croix ni un travail officiel, parce que le ministère ne représente pas son opinion. Comme, en tout cas, le ministère représente de fait le pays, c'est du pays que l'on reçoit, et non du ministre ; le ministre commande les tableaux, c'est vrai, mais c'est la France qui les paie.

– Eh bien, mon oncle, je ne veux rien recevoir de la France ; elle est trop pauvre.

– Dis trop économe.

– Et puis, que deviennent toutes ces malheureuses toiles commandées par les deux ou trois générations de directeurs des beaux-arts que nous avons vus fleurir ? On n'en sait rien. À moins que les tableaux ne soient signés d'un grand nom, on les enfouit dans des musées de sous-préfecture ou de chef-lieu de canton ; peut-être même qu'on gratte la peinture, et qu'on revend les cadres et les toiles ! Sérieusement, mon oncle, je n'ai pas fait un tableau pour qu'il aille meubler le réfectoire d'un couvent ou la salle d'une école mutuelle.

– Si tous les peintres étaient comme toi, mon cher ami, je voudrais bien savoir ce que deviendraient les galeries de province.

– On en ferait des serres, mon oncle, avec des orangers, des grenadiers, des bananiers, des ravenalas, des palmiers ; ce qui vaudrait bien, je vous jure, les paysages de quelques peintres de ma connaissance. D'ailleurs, je ne suis pas le seul qui refuse, et j'ai tout simplement suivi l'exemple qu'un plus illustre que moi venait de me donner.

– Voyons l'exemple : cela me fera peut-être attendre plus patiemment le potage. D'abord, quel est ce plus illustre que toi ?

– Abel Hardy.

– Le fils du conventionnel ?

– Justement.

– Qu'a-t-il fait ?

– Il a refusé la croix et quatre fresques à la Madeleine.

– Vraiment ?

– Oui, mon oncle.

– Quel âge as-tu, Pétrus ?

– Vingt-six ans, mon oncle.

– Eh bien, mon enfant, je te trouve jeune pour ton âge. Ce n'est pas un malheur irréparable, Dieu merci ! vu que l'on vieillit toujours assez vite.

– Que voulez-vous dire ?

– Que tu ferais bien, mon cher Pétrus, de te tenir en garde contre les appréciations irréfléchies que tu fais, ou que tu acceptes toutes faites, sur les hommes et sur les choses. Quand il t'arrive de t'engouer de quelqu'un, et cela t'arrive assez souvent, tu vois en lui, pauvre niais, toute la candeur que tu as en toi. Ainsi, par exemple, en ce moment, ton amitié pour Abel Hardy vient de te faire dire une de ces sottises dont j'eusse rougi pour toi, si nous avions eu un témoin, ce témoin eût-il été Frantz, mon brosseur, ou Croupette, ce chien de la marquise qui fait tourner les sauces de mon cuisinier parce qu'il sent le musc.

– Je ne vous comprends pas, mon oncle.

– Tu ne me comprends pas ? Sache, d'abord, cher ami, qu'on ne refuse pas la croix, attendu que le gouvernement ne la donne qu'à ceux qui la demandent ; quand tu voudras, tu la feras demander par la maîtresse du directeur des beaux-arts ou par le sacristain de Saint-Acheul, et tu l'auras.

– Vous doutez de tout, mon oncle !

– Mon ami, on n'a pas vu, tu conçois bien, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours et Waterloo, sans avoir le droit de douter de beaucoup de choses, et surtout des gouvernements ! À mon âge, comme tu auras vu probablement autant de gouvernements que moi, tu seras aussi sceptique que moi.

– Bon pour la croix ; mais les fresques, mon oncle ? J'ai vu la commande !

– Revenons donc aux quatre fresques… Ton ami les a refusées ?

– Refusées.

– Parce que… ? Il y a une raison à son refus ?

– Sans doute… Parce qu'il ne veut rien faire pour un gouvernement qui empêche M. Horace Venet, notre peintre national, d'exposer ses batailles de Montmirail, de Hanau, de Jemmapes et de Valmy.

– Mon cher Pétrus, ton ami Abel Hardy a refusé les fresques de la Madeleine parce que l'empereur de Russie, dont le gouvernement, tu en conviendras, n'est pas beaucoup plus libéral que le nôtre, lui a commandé un tableau de la Retraite de Russie, et qu'il lui paie ce tableau trente mille francs, tandis que notre direction des beaux-arts ne paie que dix mille francs les fresques de la Madeleine. Voyons, mon cher ami, avoue-le, ce n'est point là du patriotisme ; c'est de la tenue de livres.

– Oh ! mon oncle, je connais Abel, et je répondrais de lui sur ma vie !

– Bien que tu sois le fils de ton père, c'est-à-dire d'un infâme écumeur de mer, ta vie m'est trop précieuse, mon cher Pétrus, pour que je te permette de l'exposer si légèrement.

– Vous êtes un cœur desséché, mon oncle ; vous ne croyez plus à rien !

– Tu te trompes : je crois à ton affection, et ton affection est d'autant plus désintéressée, que je ne t'ai jamais donné, et ne te donnerai jamais rien de mon vivant, excepté mon dîner, quand tu voudras bien le venir prendre – encore, celui d'aujourd'hui me paraît-il bien problématique ! –. Il y a plus : je crois à ton avenir, si tu ne gaspilles pas ton temps, ton talent, ta vie. Tu es peintre ; tu exposes depuis trois ans ; tu as eu la médaille d'or, l'an dernier, et tu ne portes ni feutre pointu, ni pourpoint Moyen Âge, ni pantalon collant : tu t'habilles comme tout le monde enfin ; de sorte que tu n'es pas obligé, quand tu sors, de courir à toutes jambes pour ne pas être suivi comme un masque par tous les polissons du quartier ; c'est déjà quelque chose ! Eh bien, si, avec les dispositions que tu as, mon enfant, tu veux bien ne pas dédaigner les conseils d'un vieillard qui a beaucoup vu…

– Je vous aime comme un second père, et vous regarde comme mon meilleur ami !

– Je suis ton plus vieil ami, au moins, et c'est à ce titre que je te prie de m'écouter un instant, puisque nous n'avons rien de mieux à faire que de bavarder.

– Je vous écoute, mon oncle.

– Je connais toutes tes relations sans en avoir l'air, mon cher Pétrus : je connais ton ami Jean Robert, je connais ton ami Ludovic, je connais tous tes amis enfin.

– Avez-vous quelque chose à dire contre eux ?

– Moi ? Absolument rien ! mais pourquoi te lier avec des poètes et des carabins ?

– Parce que je suis peintre, mon oncle.

– Alors, si tu veux absolument voir des poètes, fais-toi présenter chez M. le comte de Marcellus.

– Mais, mon oncle, il n'a fait qu'une *Ode à l'Ail* !

– Il est pair de France… Chez M. Briffaut encore.

– Il n'a fait qu'une tragédie !

– Il est de l'Académie… Tu te lies trop avec les jeunes gens, mon

cher !

– Est-ce vous, mon oncle, l'admirateur de la jeunesse, jeune homme vous-même, qui, par fatuité, portez une perruque de cheveux blancs ; est-ce vous qui pouvez m'adresser un pareil reproche ?

– De semblables liaisons ne profitent pas, Pétrus ; elles ne servent ni à la fortune ni à la gloire.

– Qu'importe, si elles servent au bonheur !

– Oui, et tu appelles le bonheur, fumer dans un atelier, accroupi à la manière des Turcs, de mauvais cigares de contrebande, en racontant l'histoire de M. Mayeux ; ou boire des demi-tasses dans les cafés, en faisant des théories sur l'art ! Quand on a l'honneur d'être le fils d'un pirate honnête homme, qui n'a pas de quoi vous nourrir, il faut soutenir l'honneur de son nom, que diable ! Piraterie oblige, et nous descendons des empereurs de Constantinople ! Mon cher Pétrus, crois un homme qui a connu Richelieu vieux et Lauragais jeune : ce sont les femmes qui font notre réputation dans la société, et, par suite, notre fortune ; il faut en voir beaucoup, tant que tu pourras, et le plus intimement que tu pourras. Une femme bien placée, qui s'engoue de nous, et qui nous prône à sa coterie, c'est la prospérité en chair et en os, mon enfant. Ne te lie donc pas si facilement ; songe, toutes les fois que tu fais une liaison nouvelle, aux avantages que tu peux en retirer ; c'est là ce que l'on appelle la connaissance du monde, l'expérience de la vie. Profite de mon expérience et de ma connaissance du monde, à moi ; prends pied dans tous les ministères, prends langue dans toutes les ambassades ; tu feras de l'opposition quand tu auras cinquante ans et soixante mille livres de rente. Vois, dans tes moments perdus, quelques femmes de banquiers, une ou deux femmes de notaires, mais pas davantage. Fais quelques pastels de douairières, cela te posera ; si tu ne connais pas de douairière, inventes-en ! C'est dans un coin de leur boudoir que les femmes font et défont les réputations ; vois les femmes, mon cher, vois les femmes ! Ce sont les femmes qui façonnent l'opinion, et, au bout du compte, l'opinion est la reine du monde !

– Mais, mon oncle, c'est une société insociable que celle que vous me proposez là !

– La société, mon enfant, est un bois où chacun se promène armé : l'arme de l'un est son esprit ; l'arme de l'autre, sa fortune. Malheur à celui qui se fie à la manière dont la police est faite et qui ne prend pas ses précautions ! Le jeu de la vie, mon cher Pétrus, est comme le piquet : quelques-uns le jouent honnêtement

et s'y ruinent ; beaucoup d'autres font filer la carte et s'y enrichissent.

– Il y a, cependant, mon cher oncle, des hommes qui s'enrichissent sans se livrer à ces sortes de manœuvres.

– Oui : il faut faire la part du hasard qui parfois se trompe et entre chez un honnête homme, croyant entrer chez un fripon ; il y a des portes qui se ressemblent.

– Si la société est telle que vous le dites, mon oncle, mieux vaut tout quitter, et s'en aller planter des choux et des carottes.

– C'est cela ; et vivre dans l'espérance de les manger, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà encore une illusion qui t'échappera : tu croiras les manger tendres, ils seront durs.

– Oh ! que vous avez dû souffrir pour en arriver là, mon cher oncle !

– Non… seulement, je meurs de faim ! dit le général.

– Monsir le chén'ral il êdre serfi, dit Frantz en ouvrant la porte avec un visage aussi joyeux que peut l'avoir un caporal autrichien qui ne porte plus ni galons ni croix.

– Allons, viens ! dit le général en passant son bras sous celui de son neveu ; nous reprendrons la conversation au dîner, et peut-être alors verrai-je le monde sous un autre jour… Morbleu ! je comprends ceux qui font des révolutions sous le prétexte qu'ils ont faim !

LXXXVII

Où l'oncle et le neveu continuent, dans la salle à manger, la conversation commencée dans le salon.

L'oncle et le neveu entrèrent bras dessus, bras dessous dans la salle à manger ; le général pesait sur le bras de Pétrus de tout le poids d'un homme qui ne se soutient plus. Il s'assit dans son fauteuil, à sa place habituelle, et fit signe à son neveu de s'asseoir en face de lui.

Le général commença par avaler silencieusement deux assiettées d'une bisque aux écrevisses, qui suffisait à prouver que le cuisinier, lui aussi, était un grand artiste ; puis il se servit un verre de madère qu'il dégusta lentement, s'en versa un second verre, et passa la bouteille à son neveu en l'invitant à en faire autant que lui.

Pétrus se versa un verre de madère, l'avala avec une insouciance qui révolta visiblement son oncle, lequel apportait, d'habitude, la plus grave et la plus religieuse attention aux choses de la table.

– Frantz, dit le général, donnez à M. Pétrus une bouteille de marsala : il n'y verra pas de différence avec le vrai madère.

C'était sa façon de dégrader Pétrus de sa dignité de buveur, comme il avait dégradé Frantz de son grade de caporal.

Pétrus accepta la catastrophe avec une profonde résignation.

Le général passa presque de la colère au mépris.

Cependant, il tenta une seconde épreuve. On venait de lui apporter une bouteille de haut-laffitte tiédie à point ; il s'en servit un verre, comme il avait fait du madère, le dégusta en homme qui en apprécie les qualités suprêmes, fit clapper sa langue, et dit à son neveu :

– Tends ton verre.

Pétrus, préoccupé, tendit son verre à vin ordinaire.

– L'autre ! dit le général ; le verre-mousseline, malheureux !

Pétrus tendit le verre-mousseline, qui, par la finesse de sa forme, par la transparence de son cristal, méritait son nom plutôt deux fois qu'une.

Puis, le verre rempli, il le reposa près de son assiette.

– Mais bois donc tout de suite ! dit le général.

Pétrus ne songea nullement que cette recommandation de son oncle avait pour but d'empêcher le vin de se refroidir ou de perdre son arôme ; il crut seulement que son oncle s'inquiétait de l'avoir vu manger d'un ou deux plats sans boire ; – il abaissait une recommandation gastronomique à la simple hauteur d'une mesure d'hygiène !

Aussi, obéissant à son oncle, et sentant qu'en effet, le piment dont était assaisonné le karick à l'indienne qu'il venait de déguster lui avait laissé une certaine flamme dans la gorge, il transvasa son vin du petit verre dans le grand, remplit le grand verre d'eau fraîche, et l'avala d'un trait.

– Ah ! scélérat ! s'écria le général.

– Quoi donc ? mon oncle, demanda Pétrus, presque effrayé.

– Mais, si ton corsaire de père n'avait pas constamment fait ses courses dans la Manche, je croirais qu'il a rapporté du Cap un chargement de vin de Constance, ou, de la mer Noire, une pacotille de vin de Tokay, et que tu as été nourri au biberon avec du nectar !

– Pourquoi donc cela ?

– Comment, malheureux ! je te verse un verre de haut-laffite, du même qui a été mis en cave aux Tuileries en 1812, l'année de la comète ; du vin qui vaut douze francs la bouteille dans ma cave, mais qui, servi et tiédi à point, n'a pas de prix, et tu bois ce vin-là avec de l'eau ! – Frantz, tâche de te procurer du vin de Suresne, et désaltères-en mon neveu.

Puis, avec une grande mélancolie :

– Frantz, ajouta-t-il, retiens bien ceci : l'homme boit, l'animal s'abreuve.

– Excusez-moi, mon oncle, dit Pétrus, j'étais profondément distrait.

– C'est poli, ce que tu me dis là !

– C'est plus que poli, mon oncle : c'est galant. J'étais distrait parce que je pensais à notre conversation de tout à l'heure.

– Flatteur ! dit le général.

– Non, ma parole d'honneur, mon oncle !… Vous disiez donc ?

– Je ne sais plus ce que je disais ; seulement, comme j'avais faim, il est probable que je disais des bêtises.

– Vous me disiez que j’avais tort de déserter le monde.

– Ah ! oui… parce que, tu comprends bien ceci, mon cher enfant, l’individu a toujours besoin du monde, c’est-à-dire de la généralité, tandis que la généralité, c’est-à-dire le monde, n’a jamais besoin de l’individu.

– Cela, mon oncle, est une vérité incontestable.

– Ah ! ce ne serait pas une raison : il n’y a que les vérités incontestables qui aient été contestées avec acharnement : témoin Colomb, à qui on a contesté l’existence de l’Amérique ; Galilée, à qui on a contesté le mouvement de la terre ; Harvey, à qui on a contesté la circulation du sang ; Jenner, à qui on a contesté l’efficacité de la vaccine ; et Fulton, à qui on a contesté la puissance de la vapeur.

– Vous êtes prodigieux, mon oncle ! dit Pétrus avec une certaine admiration pour la verve de ce spirituel vieillard.

– Merci, mon neveu ! Eh bien, je te disais donc, ou je ne te disais pas – cela ne fait rien, puisque je te le dis maintenant –, que je t’avais présenté chez madame Lydie de Marande, une des plus jeunes, des plus jolies et des plus influentes femmes de l’époque ; tu y as été, naturellement, le jour de ta présentation dans la semaine suivante, tu y as déposé ta carte, et tu n’y es plus retourné. Elle reçoit la meilleure compagnie…

– Oh ! mon oncle, dites la plus mauvaise : elle reçoit tout le monde ; on dirait un salon de ministre !

– Mon cher neveu, j’ai causé de toi assez longtemps avec madame de Marande : elle t’a trouvé de figure agréable ; mais elle n’aime pas ta tournure.

– Voulez-vous que je vous donne une idée du goût de madame de Marande ?

– Donne.

– Son mari avait acheté la *Locuste* de Sigalon, un chef-d’œuvre : elle n’a pas eu de tranquillité qu’il ne l’ait rendue à l’auteur, sous prétexte que ce n’était point un sujet agréable à voir.

– C’était peu agréable, en effet.

– Comme si le *Saint-Barthélemy* de l’Espagnolet(1) était une chose réjouissante !

– Mais, aussi, je ne voudrais pas avoir dans ma salle à manger le *Saint Barthélemy* de l’Espagnolet.

– Eh bien, mon oncle, tâchez de l’avoir : vous me le donnerez.

– Je m’en occuperai, à condition que tu retourneras chez

madame de Marande.

– Je commençais à l'aimer, mon oncle : vous allez me la faire haïr.

– Pourquoi cela ?

– Une femme qui reçoit un artiste, et qui ne voit en lui qu'un visage agréable et une mauvaise tournure !

– Eh ! que diable veux-tu qu'elle y voie ? Qu'est-ce que madame de Marande ? Une Madeleine en puissance de mari, et en impuissance de repentir. Est-ce qu'elle s'occupe d'art, elle ? Elle voit un jeune homme : elle le regarde ; quand tu vois un cheval, tu le regardes aussi.

– Oui ; mais, si beau qu'il soit, j'aime mieux une frise de Phidias.

– Et, quand tu vois une jeune et jolie femme, aimes-tu mieux une frise de Phidias ?

– Ma foi, mon oncle…

– N'achève pas, ou je te renie pour mon neveu ! Madame de Marande a raison, et tu as tort ; il y a en toi un peu trop de l'artiste et pas assez de l'homme du monde : ta démarche a une sorte de laisser-aller qu'on peut pardonner à un étudiant, mais qui ne sied pas à un homme de ton âge et de ton nom.

– Vous oubliez, mon oncle, que je me nomme du nom de mon père, et non du vôtre ; et que, si l'on peut être sévère sur la tournure d'un descendant de Josselin III, on doit être indulgent sur celle du fils d'un écumeur de mer, comme vous appelez mon père. Je me nomme Pétrus Herbel, mon oncle, et non le vicomte Herbel de Courtenay.

– Tout cela n'est pas une raison, mon neveu. Il y a beaucoup de caractère de l'homme dans sa démarche, dans sa façon de se tenir, de porter la tête, de mouvoir les bras ; un ministre marche autrement que ses employés, un cardinal autrement qu'un abbé, un garde des sceaux autrement qu'un notaire. Voudrais-tu donc marcher comme un huissier ou comme un garde du commerce ? Tiens, par exemple, tes vêtements sont fabriqués d'une façon pitoyable ; ton tailleur n'est qu'un âne !

– C'est le vôtre, mon oncle.

– Ah ! la belle réponse ! Que je te donne mon cuisinier, comme je t'ai donné mon tailleur, et, au bout de six mois, mon cuisinier sera un droguiste. Fais venir M. Smith…

– Je m'en garderai bien, mon oncle ; il vient assez tout seul,

sans que je le fasse venir !

– Bon ! nous avons des dettes chez notre tailleur ?

– Voulez-vous que je lui dise de passer chez vous, en venant chez moi ?

– Ma foi, j'en suis tenté.

– Ah ! mon oncle, la belle tentation que vous avez là !

– Nous verrons cela tout à l'heure… Je te disais donc d'appeler ton tailleur et de lui demander : « Qui est-ce qui fait les habits de mon oncle ? » S'il te répond : « C'est moi ! » M. Smith est un fat ; c'est comme si mon cuisinier me disait que c'est lui qui fait ma cuisine ! Ce qui fait mes habits, mon cher, c'est ma manière de les porter. Imite-moi, Pétrus, moi qui ai soixante-huit ans : donne la valeur de l'élégance à ce que tu portes, et tu seras un charmant cavalier, que tu t'appelles Herbel ou Courtenay.

– Quelle coquetterie pour moi, mon oncle !

– C'est comme cela ; que veux-tu !

– Mais à propos de quoi vous occupez-vous de mes habits ? Auriez-vous l'intention de faire de moi un dandy, par hasard ?

– Tu tombes toujours dans les extrêmes. Je ne veux pas faire de toi un dandy ; je veux faire de toi un homme élégant, mon neveu. Songe donc que, lorsque les gens qui nous connaissent te voient passer, ils disent à ceux qui ne nous connaissent pas : « Voyez-vous ce jeune homme ? – Oui. – Eh bien, il a un oncle qui pèse cinquante mille livres de rente ! »

– Oh ! mon oncle, qui dit cela ?

– Toutes les mères qui ont des filles à marier, monsieur.

– Bon ! et moi qui vous écoutais sérieusement. Tenez, mon oncle, vous n'êtes qu'un égoïste.

– Comment cela ?

– Je vous vois venir : vous voulez vous débarrasser de moi ; vous voulez me marier.

– Eh bien, quand cela serait ?

– Je vous répéterais ce que je vous ai déjà dit cent fois depuis un an : non, mon oncle.

– Eh ! mon Dieu ! tu diras cent fois, mille fois, dix mille fois non, et, un beau jour, tu diras oui.

Pétrus sourit.

– C'est possible mon oncle ; mais rendez-moi cette justice d'avouer que, jusqu'à présent, j'ai dit non.

– Tiens, tu es un brigand comme ton père ! Je te devine : tu as dessein, un jour que tu trouveras ta belle, de forcer mon secrétaire. Voyons, pourquoi cet entêtement à rester garçon ? À la fin, tu me feras perdre patience.

– Mais vous êtes bien resté garçon, vous !

– Parce que je me fiais à ton père et à toi pour perpétuer la race des Courtenay. Comment ! je m'occupe de te chercher une femme ; je te trouve une jeune fille remplie d'esprit, qui te tend les deux mains, qui t'apporte cinq cent mille francs dans chaque main, et tu refuses cette estimable personne ! Mais sur qui comptes-tu donc ? Sur la reine de Saba ?

– Que voulez-vous, mon oncle ! la jeune fille était laide ; moi, je suis peintre, vous comprenez ?

– Non, je ne comprends pas.

– La forme avant tout !

– Alors, bien décidément, tu ne veux pas épouser ce million-là ?

– Non, mon oncle.

– Eh bien, soit ; je t'en chercherai un autre.

– Hélas ! mon oncle, je sais bien que vous le trouverez ; mais laissez-moi vous dire ceci : ce n'est pas la mariée que je n'aime point, c'est le mariage.

– Ah çà ! tu es donc un sacripant comme ton père ? tu ne fais donc pas attention que tu attentes froidement aux jours de ton oncle ? Comment ! j'aurai jeté dans ce gouffre qu'on appelle un neveu le fruit de soixante ans d'expérience, je l'aurai aimé comme mon propre fils, je me serai brouillé pour lui, ainsi que je viens de la faire, avec une amie – je me trompe –, avec une ennemie de quarante ans, et le drôle ne me sera pas agréable une fois dans sa vie ! Je ne lui ai jamais demandé qu'une chose : c'est de se marier, et il refuse ! Mais tu n'es donc qu'un bandit ? Je veux que tu te maries ; je l'ai mis dans ma tête, et tu te marieras, ou tu diras pourquoi !

– Mais je viens de vous le dire, mon oncle.

– Écoute, si tu ne te maries pas, je te désavoue, je te renie ! je ne vois plus en toi qu'un héritier, c'est-à-dire un ennemi armé contre mes cinquante mille livres de rente, et je me marie moi-même comme mesure de sûreté : j'épouse ton million.

– Vous m'avez avoué tout à l'heure que la jeune fille était laide, mon oncle.

– Mais, une fois qu'elle sera ma femme, je ne l'avouerai plus.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'il ne faut jamais dégoûter les autres de ce qui ne nous convient pas. Voyons, Pétrus, sois bon garçon : si tu ne te maries pas pour toi, marie-toi pour ton oncle.

– Vous me demandez justement la seule chose que je ne puisse faire pour vous.

Mais donne-moi au moins une raison valable, mille millions de tonnerres !

– Mon oncle, je ne veux pas tenir ma fortune d'une femme.

– Et la raison ?

– Il me semble qu'il y a quelque chose de honteux dans ce calcul.

– Pas mal, pour le fils d'un pirate. Eh bien, je te dote, moi.

– Oh ! mon oncle…

– Je te donne cent mille francs.

– Je suis plus riche, garçon, sans vos cent mille francs, que je ne le serais, étant marié, avec cinq mille livres de rente de plus.

– Je t'en donne deux cent mille, je t'en donne trois cent mille, je te donne la moitié de ma fortune, s'il le faut ; que diable ! je ne suis pas Breton pour rien !

Pétrus prit la main de son oncle, et la lui baisa tendrement.

– Tu me baises la main ; ce qui veut dire : « Allez vous promener, mon oncle ! et plus vous irez loin, plus vous me ferez plaisir ! »

– Oh ! mon oncle !

– Ah ! j'y suis ! s'écria le général en se frappant le front.

– Je ne crois pas, répondit Pétrus en souriant.

– Tu as une maîtresse, malheureux !

– Vous vous trompez, mon oncle.

– Tu as une maîtresse, te dis-je ! c'est clair comme le jour.

– Je vous jure que non.

– Je la vois d'ici : elle a quarante ans ; elle te tient dans ses serres ; vous vous êtes fait serment de vous aimer toujours ; vous vous croyez seuls au monde, et vous vous figurez que les choses dureront ainsi jusqu'au jour où sonnera le tocsin du jugement dernier.

– Pourquoi quarante ans, mon oncle ? demanda Pétrus en riant.

– Parce qu'il n'y a qu'à quarante ans qu'on croie à l'éternité de

l'amour – les femmes, bien entendu –. Ne ris pas : c'est là ton ver rongeur ; je suis certain de ce que je dis. En ce cas, mon ami, ajouta le général avec une profonde compassion, je ne te blâme pas, je te plains ; et il ne me reste qu'à attendre tranquillement la mort de ton infante.

– Eh bien, mon oncle…

– Quoi ?

– Puisque vous êtes si bon…

– Tu vas me demander mon consentement pour épouser ta grand-mère, malheureux !

– Non, soyez tranquille.

– Tu vas me supplier de reconnaître les enfants que tu as eus !

– Mon oncle, rassurez-vous, je n'ai pas le bonheur d'être père.

– Est-ce que l'on est jamais sûr de cela ? Au moment où tu es entré, la marquise de la Tournelle voulait bien me persuader…

– Quoi ?

– Rien… Continue ; je m'attends à tout ; seulement, si la chose est trop grave, remets-la à demain, pour ne pas troubler ma digestion.

– Vous pouvez entendre sans émotion ce que je vais dire, mon oncle.

– Alors, parle. – Un verre d'alicante, Frantz ; je veux entendre dans les meilleures dispositions possibles ce que mon neveu a à me dire… Là, c'est bien ! – Va, maintenant, Pétrus ! ajouta tendrement le général en mirant aux flammes du candélabre le rubis contenu dans son verre. Ta maîtresse ?…

– Je n'ai pas de maîtresse, mon oncle.

– Mais qu'as-tu donc, alors ?

– J'ai, depuis six mois, pour une personne qui le mérite sous tous les rapports, une de ces passions, voyez-vous…

– Non, je ne vois pas, dit le général.

– Qui n'aura, probablement, aucun résultat.

– Eh bien, mais, alors, ta passion est du temps perdu.

– Non, pas plus que n'a été du temps perdu la passion de Dante pour Béatrice, de Pétrarque pour Laure, du Tasse pour Éléonore.

– C'est-à-dire que tu ne voulais pas épouser une femme, et lui devoir ta fortune, tandis que tu veux bien avoir une maîtresse, et lui devoir ta réputation. Est-ce logique, ce que tu fais là, Pétrus ?

– On ne peut plus logique, mon oncle !

– Et quel chef-d'œuvre dois-tu déjà à ta Béatrice, à ta Laure, à ton Éléonore ?

– Vous souvenez-vous de mon tableau du *Croisé* ?

– C'est ton meilleur, depuis que tu l'as retouché surtout.

– Le visage de la jeune fille qui puise de l'eau à la fontaine a paru vous satisfaire complètement.

– C'est vrai, il m'a singulièrement plu.

– Vous m'avez demandé où j'avais pris mon modèle.

– Et tu m'as répondu que tu l'avais pris dans ton imagination ; ce qui, soit dit en passant, m'a paru assez fat.

– Eh bien, je vous ai indignement trompé, sournoisement trompé, mon bon oncle.

– Scélérat !

– Mon modèle, c'était elle.

– Elle ! qui, elle ?

– Vous voulez que je vous dise son nom ?

– Comment, si je le veux ? Je crois bien !

– Remarquez que je n'ai ni l'espérance d'être jamais son mari, ni la prétention d'être jamais son amant.

– Raison de plus pour la nommer : il n'y a pas d'indiscrétion avec un pareil préambule.

– C'est mademoiselle…

Pétrus s'arrêta tout tremblant ; il lui semblait qu'il allait commettre un crime.

– C'est mademoiselle ?… répéta le général.

– Mademoiselle Régina.

– De Lamothe-Houdon ?

– Oui, mon oncle.

– Ah ! s'écria le général en se renversant violemment en arrière, ah ! bravo, mon neveu ! si nous n'avions pas la table entre nous deux, je te sauterais au cou, et je t'embrasserais !

– Que voulez-vous dire ?

– Ah ! je dis qu'il y a un Dieu pour les honnêtes gens !

– Je ne comprends pas.

– Je dis, mon enfant, que tu seras mon Rodrigue, mon vengeur(1) !

– Expliquez-vous, par grâce !

– Mon ami, demande-moi tout ce que tu voudras : tu viens de me faire le plus grand plaisir que j'aie éprouvé de ma vie.

– Oh ! mon oncle, croyez que j'en suis aux anges ! Alors, je puis continuer ?

– Non, pas ici, mon enfant : je suis un philosophe de l'école d'Épicure, un fils de la molle cité qu'on appelle Sybaris(1) ; la fraîcheur de ton récit s'accorderait mal avec l'odeur du gigot et de la choucroute. Passons au salon. – Frantz, d'excellent café, mon garçon ! les liqueurs les plus fines, les plus parfumées ! Frantz, tu peux remettre ta croix, recoudre tes galons : je te pardonne en faveur de mon neveu. – Viens, Pétrus, cher enfant de mon cœur ! Ainsi, tu dis donc que tu aimes mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon ?

Et, ce disant, le général jeta son bras autour du cou de Pétrus avec autant de grâce et d'élégance, et nous dirons presque de jeunesse, que le fait Pollux autour du cou de Castor, dans ce beau groupe antique, chef-d'œuvre d'un maître inconnu.

Et tous deux passèrent devant Frantz, qui, la main gauche à la couture de sa culotte, la main droite à son front, les regarda passer, le visage rayonnant de joie et de fierté, en murmurant :

– Oh ! mon chén'ral ! mon chén'ral !...

LXXXVIII

Pendant le café.

Le général, comme il l'avait dit lui-même, était bien véritablement un disciple de l'école d'Anacréon, un citoyen de la voluptueuse Sybaris – il aurait pu ajouter un rival de Brillat-Savarin et de Grimod de la Reynière.

Tout, chez lui, indiquait, dans les moindres détails, une profonde étude du confortable et de la recherche. De même qu'il ne croyait devoir boire le bordeaux haut-laffitte que dans ces verres-mousselines où la transparence se joint à la ténuité du cristal pour ne rien faire perdre aux yeux et aux lèvres de la couleur et du parfum du vin, de même il n'eût pas pris son café dans un autre récipient qu'une tasse de Chine ou de vieux sèvres.

Le café attendait donc, fumant et parfumé, dans une cafetière de vermeil, en compagnie d'un sucrier de même métal, de deux fines tasses aux fleurs d'or et de quatre carafons de liqueurs différentes.

– Ah ! dit le général en poussant son neveu sur un fauteuil, asseyons-nous, toi là, moi ici, et prenons notre café en philosophes qui apprécient ce qu'il a fallu de temps, d'événements, d'hommes de génie, de grands rois, de soleils ardents pour préparer ces deux substances savoureuses cueillies aux deux antipodes du monde, et qu'on appelle le martinique et le moka !

Mais Pétrus était dans un ordre d'idées tout différent.

– Mon bon oncle, dit-il, croyez que, dans un autre moment, j'apprécierais comme vous, quoique moins savamment et moins philosophiquement, tout l'arôme de cette divine liqueur, mais, à cette heure, vous devez comprendre que toutes mes facultés physiques et morales sont concentrées sur cette question que je vais vous renouveler : que peut-il y avoir, dans mon amour pour mademoiselle de Lamothe-Houdon, qui vous rende si joyeux ?

– Je t'expliquerai cela tout à l'heure, quand j'aurai pris mon café. Tu sais ce que je te disais, avant de me mettre à table, touchant l'influence qu'un bon repas peut avoir sur la manière dont on envisage les choses ?

– Oui.

– Eh bien, mon ami, maintenant que j'ai dîné, je vois tout en rose, et je te fais mon compliment sincère. Laisse-moi prendre mon café, et, alors, je te dirai pourquoi je te fais mon compliment.

– Vous la trouvez donc belle, mon oncle ? demanda Pétrus s'abandonnant à cette douce pente que descendent, sans s'en apercevoir, les amoureux en parlant de leur amour.

– Si je la trouve belle ? De par le diable ! je serais bien difficile, mon cher… Peste ! c'est tout simplement une des plus ravissantes femmes de Paris, et, si je me remémore bien son visage, elle ressemble à cette nymphe d'Ovide…

– Non, non ! elle ne ressemble à personne, mon oncle ! n'abaissez pas ce visage céleste en le comparant même à une demi-déesse !

– Allons, allons, mon enfant, tu es bien amoureux ; tant mieux ! tant mieux ! J'aime à voir la jeunesse et la force dans l'exercice moral de cette puissante faculté qu'on appelle l'amour. Eh bien, soit : elle ne ressemble point à une nymphe d'Ovide ; c'est une héroïne de roman moderne dans toute l'acception du mot.

– Oh ! mon oncle, bien au contraire ! et ce qui m'enchante, ce qui me ravit surtout chez Régina, c'est qu'elle ne se modèle en rien sur ce qu'elle a vu ou lu.

– Comment, coquin ! tu te permets d'aimer une femme à l'insu de ton oncle, et tu ne veux pas même lui permettre, à lui, de chercher à qui elle ressemble ?

– J'avais bien raison d'être discret avec vous, mon cher oncle : j'étais sûr d'être grondé.

– Dis envié, heureux coquin ! Il n'y a que ces fils de pirates pour avoir du bonheur ! Donc, nous posons d'abord ce fait : te voilà amoureux, très amoureux.

– Je vous en prie, cher oncle, n'appelez pas de l'amour le sentiment que j'ai pour Régina.

– Ah !… Comment veux-tu que je l'appelle ? Voyons !

– Je n'en sais rien ; mais l'amour, n'est-ce pas de ce nom que les hommes les plus vulgaires nomment leurs instincts matériels, leurs fantaisies brutales ? Croyez-vous que j'éprouve pour cette ravissante créature le même sentiment qu'éprouve votre portier pour sa femelle ?

– Bravo, Pétrus ! Va, mon enfant, va ! Je ne saurais te dire à quel point tu me réjouis… Ainsi, ce n'est pas de l'amour que tu éprouves pour Régina ? Eh bien, explique-moi ce que c'est. Moi, grossier matérialiste, homme de l'autre siècle, j'avais cru jusqu'ici

que l'amour était la combinaison matérielle et immatérielle de ce qu'il y a de plus pur dans l'homme, comme ce café est ce qu'il y a de plus subtil dans la plante qui pousse sur la terre et le soleil qui brille au ciel. Je m'étais trompé ; tant mieux ! Il y a un autre sentiment plus céleste, plus éthéré, plus ardent que celui-là. Je demande à entrer en connaissance avec lui, désespéré d'avoir attendu si tard pour me le faire présenter.

– Vous vous moquez de moi, mon oncle.

– Oh ! par exemple !

– Mais, sur ma parole, je vous dis la vérité ! Ce que j'éprouve pour Régina est un sentiment qui n'a pas de nom dans la langue, nouveau, doux, frais, suave, sublime comme elle, qui n'existait pas avant elle, qui n'a pu être inspiré que par elle… Oh ! mon oncle, mon oncle, vous dites que, malgré votre expérience, ce sentiment vous est inconnu ; cela ne m'étonne pas, car aucun homme, je le crois, n'a éprouvé ce que j'éprouve !

– Je t'en félicite de tout mon cœur, cher ami, dit le général en savourant les dernières gouttes de son café, et, je te le répète, tu me causes, à plusieurs points de vue différents, une joie réelle, la première que je te doive. Ne prends pas à la lettre ce que j'ai dit du monde avant de nous mettre à table : c'était le cauchemar d'un estomac creux. Ah ! continua le gentilhomme en s'étalant dans son fauteuil et en clignant béatement les paupières, je crois que je ne hasarde rien en disant que, lorsque j'aurai pris cette pincée de tabac d'Espagne, je serai véritablement et complètement heureux.

– Croyez, mon oncle, dit Pétrus, que je vous remercie de toute mon âme de vouloir bien prendre une part si vive à mon bonheur.

– Tu te trompes, mon cher Pétrus, ou, plutôt, tu n'es pas à mon point de vue.

– Vous me faisiez la grâce de me dire, mon oncle, que vous étiez complètement heureux.

– Oui ; mais ce n'est pas ton bonheur seul qui me réjouit si fort.

– Qu'est-ce donc, mon oncle ?

– C'est la sournoise pensée que ce bonheur va faire le tourment d'un autre.

Pétrus regarda son oncle avec des yeux interrogateurs.

– Or, continua le général, cet autre étant mon ennemi intime, tout ce qui peut lui arriver de désagréable me remplit de satisfaction. Tu vois, mon ami, que je ne prends de ton bonheur que la part qui me revient : ne me garde donc aucune reconnaissance, et continue ton récit, après avoir goûté de ce

rhum, dont tu me diras des nouvelles… J'écoute.

Le général, toujours renversé dans son fauteuil, croisa ses mains sur son ventre, fit tourner ses deux pouces l'un autour de l'autre, et écouta effectivement.

– C'est étrange, mon oncle ! dit Pétrus, je ne sais quelle est votre pensée ; mais j'ai comme un pressentiment qu'il va m'arriver quelque grand malheur !

– Ce qui t'attend est, en effet, un bonheur ou un malheur, selon la façon dont tu l'envisageras ; mais, dans l'un ou l'autre cas, je ne puis te porter le coup sans t'y avoir préparé ; autrement dit, je ne t'apprendrai la vérité que quand tu auras achevé ton récit.

– Mais je n'ai point de récit à vous faire, moi, mon oncle ; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. J'aime, voilà tout.

– Il y a pourtant une chose assez importante que tu as omise, mon très cher.

– Laquelle, mon oncle ?

– Tu m'as bien dit que tu aimais, c'est vrai ; mais tu as oublié de me dire si tu étais aimé.

Le visage de Pétrus se couvrit, à ces mots, d'une rougeur qui n'était qu'une longue et indiscrète réponse ; mais, comme le visage de Pétrus était dans l'ombre, le général ne vit pas cette rougeur.

– Que voulez-vous que je vous dise, mon oncle ?

– Comment ! ce que tu veux que tu me dises ? Je veux que tu me dises si elle t'aime.

– Je ne le lui ai jamais demandé.

– Et tu as bien fait, mon garçon : ces choses-là ne se demandent pas : elles se devinent, elles se sentent. Maintenant, qu'as-tu senti ? qu'as-tu deviné ?

– Sans dire que le sentiment que j'ai inspiré à mademoiselle de Lamothe-Houdon soit de la nature de celui que j'éprouve, répondit Pétrus d'une voix tremblante, je crois, cependant, que Régina me voit avec plaisir.

– Pardon ! c'est toi, à ton tour, qui ne me comprends pas très bien ; je vais, en conséquence, préciser ma question. Crois-tu, par exemple, que, la situation offerte et acceptée telle qu'elle est – c'est-à-dire dans les conditions d'une sympathie réciproque –, mademoiselle de Lamothe-Houdon, au cas où tu demanderais sa main, t'accepterait pour mari ?

– Oh ! mon oncle, nous n'en sommes pas là !

– Mais, si les jours succèdent aux jours, et les nuits aux nuits

avec leur régularité ordinaire, vous en viendrez là, mon enfant, un jour ou une nuit.

– Mon oncle…

– Tu ne veux pas l'épouser ?

– Mais, mon oncle…

– N'en parlons plus, libertin !

– Mon oncle, je vous en supplie…

– Parlons-en, alors !

– Eh bien, oui, parlons-en ; car vous venez de toucher à une de ces espérances que je n'osais même pas entrevoir en rêve.

– Ah !… je te prie donc de me dire, mon cher neveu, si, dans le cas où tu demanderais en mariage mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon, tu crois, dans ton âme et conscience, qu'elle t'accepterait pour mari. – Remarque bien que la prétention ne serait nullement orgueilleuse : bien que ton malheureux père soit un profond scélérat, tu n'en descends pas moins des Courtenay, mon garçon ; nos aïeux ont régné à Constantinople ! Les Josselin avaient des cheveux blancs, que les Lamothe-Houdon n'avaient pas encore poussé leurs dents de lait ; ils croisent, derrière leur blason, des bâtons de maréchal de France, mais nous surmontons le nôtre d'une couronne fermée(1).

– Eh bien, mon oncle, s'il faut vous dire toute la vérité…

– Toute, mon garçon !

– Ou, du moins, ce que je pense…

– Dis-moi ce que tu penses !

– Eh bien, quoique je n'aie jamais, là-dessus, interrogé l'avenir, je pense qu'à moins d'obstacle venant de mon mince patrimoine, mademoiselle de Lamothe-Houdon ne me refuserait pas l'offre de ma main.

– De sorte, mon cher neveu, que, si, par aventure – ce qui n'est pas probable, je commence par te le dire –, j'étoffais ce mince patrimoine d'une partie de ma fortune après ma mort – et remarque bien que je suis à deux mille lieues d'avoir une pareille idée –, de sorte que, si, pour parler en termes plus précis, je te dotais et te reconnaissais comme mon héritier, cet obstacle levé, tu crois que mademoiselle de Lamothe-Houdon consentirait à t'épouser ?

– Dans mon âme et conscience, je le crois.

– Eh bien, mon cher neveu, je te répète, à propos de toi-même, ce que je te disais à propos de ton ami qui a refusé la croix : tu es

trop jeune pour ton âge !

– Moi, mon oncle ?

– Oui.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que mademoiselle de Lamothe-Houdon ne t'épouserait pas.

– Et pourquoi cela, mon oncle ?

– Mais parce que la loi défend à la femme d'épouser deux hommes, et à l'homme d'épouser deux femmes à la fois.

– Deux hommes ?

– Oui ; cela s'appelle de la bigamie, de polygamie ; il y a, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, une chanson là-dessus(1).

– Je ne vous comprends pas le moins du monde ; expliquez-vous !

– Avant quinze jours, mademoiselle de Lamothe-Houdon sera mariée.

– Impossible, mon oncle ! s'écria le jeune homme en pâlissant affreusement.

– Impossible ! voilà encore une parole d'amoureux.

– Mon oncle, au nom du ciel, ayez pitié de moi ! parlez plus clairement !

– Il me semble que ce que je dis est bien clair, et que je mets les points sur les *i* : mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon va se marier.

– Se marier ! répéta Pétrus stupéfait.

– Et je suis payé pour le savoir, Dieu merci ! puisqu'elle épouse mon prétendu fils.

– Mon oncle, vous allez me rendre fou ! Quel est ce prétendu fils ?

– Oh, rassure-toi, il n'est pas reconnu, quoique sa tendre mère ait bien fait tout ce qu'elle a pu pour qu'il le fût.

– Mais, enfin, mon oncle, qui épouse-t-elle ?

– Elle épouse le colonel comte Rappt.

– M. Rappt ?

– M. Rappt lui-même, oui, mon neveu : l'aimable, l'honnête, l'illustre M. Rappt !

– Mais il a vingt ans de plus que Régina.

– Tu peux même dire vingt-quatre, cher ami, attendu qu'il date du 11 mars 1786, ce qui fait quarante et un ans bien comptés ; et, comme mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon n'en a que dix-sept… Dame ! calcule toi-même.

– Et vous êtes sûr de cela, mon oncle ? dit le jeune homme, la tête basse et comme foudroyé.

– Demande à Régina elle-même.

– Adieu, mon oncle ! s'écria Pétrus en se levant.

– Comment, adieu ?

– Oui, je vais la trouver, et je saurai bien….

– Plus tard, tu sauras mieux encore ! Fais-moi le plaisir de te remettre à ta place.

– Mais, mon oncle…

– Il n'y a plus d'oncle, quand le neveu est ingrat.

– Moi, ingrat ?

– Certainement, ingrat ! C'est être ingrat neveu que d'abandonner son oncle au commencement d'une digestion laborieuse, au lieu de lui offrir un verre de curaçao pour faciliter cette digestion… Offre un verre de curaçao à ton oncle, Pétrus.

Le jeune homme laissa tomber ses deux bras.

– Oh ! murmura-t-il, pouvez-vous plaisanter avec une douleur pareille à la mienne !

– Connais-tu l'histoire de la lance d'Achille(1) ?

– Non, mon oncle.

– Comment ! voilà l'éducation que ton pirate de père t'a donnée ? Il ne t'as pas fait apprendre le grec, lire Homère dans l'original ? tu es obligé de le lire, malheureux ! dans madame Dacier ou dans M. Bitaubé ! Eh bien ! je vais te dire, moi, l'histoire de cette lance : sa rouille guérissait la blessure que sa pointe avait faite. Je t'ai blessé, mon enfant ; maintenant, je vais essayer de te guérir.

– Oh ! mon oncle ! mon oncle ! murmura Pétrus en tombant aux pieds du général, et lui baisant les mains.

Le général regarda le jeune homme avec une expression qui indiquait la profonde tendresse qu'il avait pour lui.

Puis, d'une voix calme et grave :

– Va t'asseoir, mon ami, dit-il ; sois homme ! Nous allons causer sérieusement de M. Rappt.

Pétrus obéit ; il regagna son fauteuil en chancelant, et tomba

dessus plutôt qu’il ne s’y assit.

LXXXIX

Où il est longuement question des vertus de madame la marquise Yolande Pentaltais de la Tournelle.

Le général regarda un instant son neveu avec cette compassion du vieillard pour les maux qu'il n'éprouve plus, mais qu'il se rappelle avoir éprouvés.

Puis il reprit :

– Maintenant, mon cher Pétrus, prête à ce que je vais te dire une oreille attentive ; ce sera plus intéressant pour toi que ne l'était pour Didon et ses courtisans l'histoire d'Énée ; et, cependant, dit le poète,

Conticuere omnes, intentique ora tenebant(1).

– J'écoute, mon oncle, dit tristement Pétrus.

– Tu connais M. Rappt ?

– Je l'ai vu deux fois dans l'atelier de Régina, répondit le jeune homme.

– Et tu le trouves outrageusement laid, n'est-ce pas ? C'est naturel !

– Laid n'est pas le mot, mon oncle.

– Tu es bien généreux.

– Je dirai plus, continua Pétrus : aux yeux de beaucoup de gens pour lesquels l'expression du visage ne signifie rien, le comte Rappt peut même passer pour un bel homme.

– Morbleu ! voilà comme tu parles de ton rival !

– Mon oncle, il faut être juste, même avec un ennemi.

– Ainsi, tu ne le trouves pas laid ?

– Je le trouve bien pis que cela, mon oncle : je le trouve inexpressif. Tout est froid et immobile comme le marbre dans cet homme, et semble, par un certain instinct matériel, tendre vers la terre ; les yeux sont ternes, les lèvres minces et serrées ; le nez est rond, le teint couleur de cendre ; la tête remue, jamais les traits ! Si l'on pouvait recouvrir un masque de glace d'une peau vivante, mais qui eût cependant cessé d'être animée par la circulation, ce chef-d'œuvre d'anatomie donnerait quelque chose de pareil au

visage de cet homme.

– Tu flattes tes portraits, Pétrus, et, si je veux laisser de moi un souvenir embelli à la postérité, je te chargerai de lui transmettre mon image.

– Mon oncle, revenons, je vous prie, à M. Rappt.

– Bien volontiers… Mais, enfin, tel que tu trouves ton rival, ne t'étonnes-tu pas que Régina consente à l'épouser ?

– En effet, mon oncle, une personne d'un goût si pur, d'une appréciation si élevée ! Je n'y comprends rien… Que voulez-vous ! il y a de ces mystères-là dans les femmes, et, malheureusement, Régina est une femme.

– Bon ! tout à l'heure tu ne l'acceptais pas comme une demi-déesse, et voilà que, parce qu'elle ne t'aime pas, et qu'elle va en épouser un autre, tout en l'aimant, tu la rabaisses au-dessous de l'humanité !

– Mon oncle, nous ne sommes point ici, daignez vous le rappeler, pour discuter les agréments, la vertu ou le plus ou moins de divinité de mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon ; nous sommes ici pour parler de M. Rappt.

– C'est juste… Vois-tu, mon cher Pétrus, il y a, dans l'histoire obscure et tortueuse de cet homme, deux mystères : l'un m'a été révélé ; mais je n'ai jamais pu pénétrer l'autre.

– Et ce mystère que l'on vous a révélé, mon oncle, est-il un secret ?

– Oui et non ; mais, en tout cas, je me crois le droit de le partager avec toi. Tu me disais, avant le dîner, cher ami, que j'avais été particulièrement dévot à cette dévote qui se nomme la marquise de la Tournelle ; il y a, par malheur, du vrai là-dedans ! Mademoiselle Yolande de Lamothe-Houdon épousa, en 1784, le marquis Pentaltais de la Tournelle, ou, plutôt, les quatre-vingts ans et les cent cinquante mille livres de rente du susdit marquis ; de sorte qu'au bout de six mois de mariage, elle se trouva veuve, marquise et millionnaire. Elle avait dix-sept ans ; elle était ravissante ! – Tu jurerais, n'est-ce pas, qu'elle a toujours eu soixante ans et qu'elle n'a jamais été belle ? Jure, mon ami ; mais ne parie pas : tu perdrais ! – Tu dois comprendre que tout ce qu'il y avait de gentilshommes élégants à la cour du roi Louis XVI présenta ses hommages à la belle veuve ; mais, grâce à un très sévère directeur de conscience qu'elle avait, elle résista, dit-on, à toutes les tentations du diable. On attribuait cette vertu – qu'on ne savait à quoi attribuer – à la mauvaise santé de la marquise ; en effet, vers la fin de 1785, on la vit pâlir, maigrir, dépérir, au point

qu'on lui ordonna les eaux de Forges, fort à la mode à cette époque. Si efficaces que fussent les eaux de Forges, au bout d'un mois ou deux, on s'aperçut qu'elles étaient insuffisantes, et le médecin conseilla celles de je ne sais quel petit village de Hongrie, appelé Rappt, je crois.

– Mais, mon oncle, c'est le nom du colonel, interrompit Pétrus.

– Je ne te dis pas le contraire ; pourquoi veux-tu, puisqu'il y a, de par la terre, un village qui s'appelle Rappt, qu'il n'y ait pas, de par le monde, un homme qui s'appelle comme ce village ?

– Vous avez raison.

– Ce médecin dont je te parle était un très habile homme : la belle et languissante veuve partit pour la Hongrie vers le commencement de 1786, pâle, amaigrie, défaite ; elle resta six mois aux eaux, ou ailleurs, et revint, vers la fin de la même année, fraîche, grasse, bien portante, plus belle enfin que jamais. Le bruit de sa sauvagerie avait alors jeté, parmi les prétendants de mademoiselle Yolande, le même désordre que jeta, parmi ceux de Pénélope, le retour d'Ulysse(1) ; moi seul n'avais pas désespéré au départ, et ne désespérai point au retour. Cela tenait à ce que, envoyé en mission auprès de l'empereur Joseph II, j'avais eu l'idée – la réponse à ma dépêche ne pouvant être donnée qu'au bout d'une quinzaine de jours –, j'avais eu l'idée, dis-je, d'aller faire un tour en Hongrie, et, une fois en Hongrie, de pousser jusqu'à Rappt. Je ne peux pas te dire tout ce que je vis sans être vu ; mais tout ce que je vis me donna cette certitude, que la rigide veuve n'était point aussi sévère qu'elle le paraissait ; et c'est l'espoir qu'à son retour, je pourrais, avec de l'assiduité et de la patience, obtenir d'elle ce qu'il n'était que trop probable qu'un autre, plus heureux que moi, avait obtenu…

– Elle était enceinte ? demanda Pétrus.

– Je n'ai pas dit un mot de cela.

– Mais il me semble, mon oncle, que, si vous n'avez pas dit un mot de cela, c'est au moins cela que vous avez voulu dire.

– Mon cher Pétrus, tire de mes paroles les conséquences qu'il te plaira d'en tirer ; mais ne me demande pas d'explications. Je suis comme Tacite, je raconte pour raconter, et non pour prouver. *Narro ad narrandum, non ad probandum*(1).

– J'écoute, mon oncle.

– Un an après, j'eus la preuve évidente et irrécusable que La Fontaine fut un grand moraliste, le jour où il lança cet axiome :

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage(2).

– C'est-à-dire, mon oncle, que vous fûtes l'amant de la marquise de la Tournelle.

– Oh ! que tu as une méchante habitude, Pétrus : c'est de vouloir faire mettre aux gens les points sur les *i* ! Rien n'est de plus mauvaise compagnie que cette exigence-là !

– Je n'insiste pas, mon oncle ; mais ces bouquets que régulièrement vous envoyez…

– Depuis quarante ans, mon cher ami… Je souhaite que, dans quarante ans la belle Régina de Lamothe-Houdon reçoive un bouquet ayant signification semblable à celui que j'envoie à la marquise de Tournelle.

– Ah ! vous voyez bien, mon oncle, que c'est à la marquise de la Tournelle que vous donnez cette marque de souvenir.

– Ai-je donc laissé échapper le nom de la pauvre marquise ? Si cela est, je suis impardonnable, en vérité, d'autant plus impardonnable que ma liaison avec elle ne dura que quelques mois, attendu que, vers le milieu de 1787, Sa Majesté la reine Marie-Antoinette me renvoya en mission en Autriche, d'où je ne revins, en 1789, que pour quitter de nouveau la France, le 7 octobre de la même année. À partir de ce moment, tu sais ma vie, mon cher Pétrus. J'ai voyagé en Amérique ; je suis revenu, après le 10 août 1792, en Europe ; je suis entré dans l'armée de Condé ; j'y suis resté jusqu'au licenciement ; je me suis établi, à Londres, marchand de jouets d'enfants ; je suis revenu en France en 1818 ; j'ai touché mon indemnité, et, finalement, j'ai été nommé député en 1826. – En entrant à la Chambre, j'y ai trouvé M. le comte Rappt. D'où venait-il ? qui était-il ? à qui devait-il sa fortune ? Personne ne pouvait le dire. Comme Catinat, il avait reçu ses lettres de noblesse sans être obligé de faire ses preuves. Le nom du comte, étant le même que celui de ce petit village de Hongrie qui jouait un rôle dans les événements de ma jeunesse, attira mon attention sur mon honorable collègue ; un discussion que j'eus, quelque temps après, avec ma vieille amie, la marquise de la Tournelle, sur l'âge positif du comte, qu'elle s'obstinait, vis-à-vis de moi, à rajeunir d'un an, fit que je me mis aux enquêtes sur les antécédents du colonel. Or, voici ce que j'appris. – Je te préviens d'avance que je tiens toutes les choses que je vais te dire pour de méchants propos auxquels je t'invite à n'ajouter qu'une foi très douteuse. – La carrière militaire du comte Rappt date de 1806 ; on

le voit poindre tout à coup près du général de Lamothe-Houdon, à la bataille d'Iéna. Le colonel comte Rappt est brave ; personne ne lui conteste cela : il faut bien lui laisser quelque chose. Il se distingua, fut fait lieutenant sur le champ de bataille, et, à peine nommé lieutenant, fut choisi par le général de Lamothe-Houdon pour lui servir d'officier d'ordonnance…

– Pardon, mon oncle, interrompit Pétrus ; mais, si, comme tout donne lieu de supposer, le colonel Rappt est fils de la marquise de la Tournelle, la marquise étant la sœur du maréchal, le comte Rappt se trouverait être le neveu de M. de Lamothe-Houdon ?

– En effet, mon ami, voilà comme les mauvaises langues expliquent son avancement rapide, sa faveur constante près du maréchal, et son influence politique à la Chambre ; mais tu comprends que, si l'on croyait tout ce que disent les mauvaises langues…

– Continuez, mon oncle, je vous en prie.

– Eylau ajouta un degré à la fortune militaire du jeune officier ; nommé capitaine vers la fin de février 1807, il devint alors aide de camp du général de Lamothe-Houdon ; ce fut en cette qualité qu'il assista, le 27 septembre 1808, à l'entrevue d'Erfurth.

– Mon cher ami, lorsque tu t'occuperas d'histoire contemporaine, tu viendras me demander quel but avait cette paix jurée entre les deux plus puissants souverains de l'Europe ; et, comme j'habitais Londres à cette époque, et que, tout tourneur en bois que j'étais, je voyais, en ma qualité de descendant des empereurs de Constantinople, des hommes assez bien renseignés, je te dirai que l'Angleterre, qui avait frissonné lors du camp de Boulogne, trembla lors de l'entrevue d'Erfurth : elle avait senti l'Inde près de lui échapper ! – Mais, par bonheur, nous n'avons point à nous occuper de ces suprêmes questions ; de moindres intérêts nous agitent, comme on dit au Théâtre-Français… L'empereur Napoléon avait présenté à *son ami*, l'empereur Alexandre, les généraux qui l'accompagnaient, faisant à chacun la part de la naissance, du rang et du courage. Le général de brigade de Lamothe-Houdon fut présenté comme les autres ; sa naissance était illustre, son courage proverbial ; seulement, il était pauvre.

« – Sire, dit un jour l'empereur Napoléon à l'empereur Alexandre, avez-vous une riche héritière moscovite dont vous ne sachiez que faire ? J'ai un brave mari à lui donner.

« – Sire, répondit l'empereur de Russie, j'ai justement à l'heure qu'il est sous ma tutelle une jeune princesse orpheline et riche à millions.

« – Une princesse ?

« – Oui, et, ce qui est rare en Russie, une vraie princesse de vieille souche, d'antique noblesse, une descendante des anciens czars ; non pas un nom en *of*, comme nous autres Romanof, qui sommes de la noblesse d'hier, mais un nom en *ky*.

« – Jeune ?

« – Dix-neuf ans.

« – Jolie ?

« – Elle est Circassienne.

« – Voilà qui me convient à merveille ! Eh bien, mon cousin, je vous demande la main de votre orpheline pour mon protégé.

« – Accordé, mon cousin ! répondit Alexandre. »

Et, quinze jours après, la princesse Rina Tchouvadiesky épousa le général de division comte de Lamothe-Houdon. – Passe-moi un verre de rhum, égoïste qui ne songes pas même à demander à ton oncle s'il n'a pas l'habitude de prendre quelque chose après son café !

Pétrus, désireux de connaître la fin de l'histoire, se hâta de verser un verre de rhum à son oncle et de lui présenter la chaude et ardente liqueur mûrie par le soleil d'or de la Jamaïque.

XC

Où il est longuement question des vertus du colonel comte Frédéric Rappt.

Après s'être légèrement humecté le gosier, le général reprit :

– L'empereur Alexandre ne s'était pas trop avancé en disant que sa pupille était charmante. Fille d'un prince tcherkesse(1) qui s'était révolté contre son souverain, et qui avait été tué dans la révolte, la jeune fille s'était réfugiée, avec le trésor de sa famille, dans les États de l'empereur de Russie, qui l'avait prise sous sa tutelle. Ce trésor, moitié en pierres précieuses, moitié en or et en argent monnayés, pouvait s'élever à une valeur de cinq ou six millions.

« Au retour d'Erfurth, le général reprit donc l'hôtel des Lamothe-Houdon, qui, à la suite de la décadence de la famille, après avoir été loué, allait être vendu ; il le fit meubler d'une façon ravissante, et, par un raffinement de galanterie toute française, ayant envoyé son aide de camp visiter l'appartement qu'occupait la princesse Tchouvadiesky à Moscou, chargea le comte Rappt de le précéder à Paris, pour faire accommoder à la Circassienne tout un rez-de-chaussée donnant sur le jardin.

« L'arrivée de la princesse Rina à Paris fut un événement dans le monde impérial : la belle Circassienne était presque un trophée de cette magnifique campagne de 1807 ! Mais notre vie plaisait peu à l'indolente fille de l'Orient ; couchée toute la journée sur ses larges coussins nommés *taftahs*(1), elle roulait, pour toute distraction, dans ses mains un *tchotky*(2) aux mille grains, et, pareille à une fée des *Mille et une Nuits*, ne vivait que de confitures de roses.

« Il résulta de cette sauvagerie orientale que peu de personnes virent alors, et ont vu même depuis, la princesse Tchouvadiesky ; ceux qui furent admis à cette faveur sortirent en disant que c'était une splendide personne aux yeux nacrés, aux cheveux noirs et luisants, au teint mat comme du lait, et que, de tous les serviteurs de Napoléon, le général de Lamothe-Houdon n'était certainement pas le plus mal récompensé – la possession de cette ravissante créature, et des six millions qu'elle lui avait apportés en dot, lui étant assurée d'une manière beaucoup plus positive que le trône de Westphalie ne l'était à Jérôme, le trône d'Espagne à Joseph, le

trône de Naples à Murat, et le trône de Hollande à Louis.

« Ce qui surtout semblait condamner la belle Rina – qu'à cause de sa dignité vraiment royale on finit par appeler Régina –, ce qui surtout semblait la condamner à un isolement perpétuel, ou du moins à une société restreinte, c'est qu'elle ne parlait que le circassien, le russe et l'allemand. Par bonheur, le général connaissait cette dernière langue de façon à comprendre tout ce que lui disait la princesse, et à pouvoir, de son côté, se faire comprendre d'elle ; quant au comte Rappt, élevé en Hongrie jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, il parlait l'allemand comme sa langue maternelle.

« Ainsi que tu le comprends bien, mon cher Pétrus, cette faculté de la princesse et du comte de se transmettre leurs idées dans une langue qui leur était familière, sans être cependant leur propre langue, amena entre eux des rapprochements… Tu trouves le comte Rappt désagréable, parce qu'il va épouser Régina ; je le trouve laid, parce qu'on a voulu l'introduire malgré moi dans ma famille, et que j'ai crié comme une anguille de Melun à l'idée de me reconnaître le père d'un pareil coquin ! Mais les mauvaises langues du temps – et il y avait une foule de mauvaises langues dans la population française depuis que les hommes de dix-huit à quarante ans en avaient à peu près disparu ! –, les mauvaises langues du temps prétendaient que la femme du général de Lamothe-Houdon n'était pas de notre avis. Ces propos vinrent, sans doute, de ce que le général, oubliant de plus en plus la distance qui existe entre un chef de corps et son aide de camp, logea le comte Rappt, qu'il aimait comme un neveu, dans son propre hôtel, ne pouvant, disait-il, se séparer d'un homme dont le dévouement de toutes les heures lui était si nécessaire.

« Au retour de la campagne de 1808, la princesse Tchouvadiesky fut donc installée dans son boudoir circassien, et le comte Rappt dans le pavillon des fleurs. – Tu connais ce pavillon, n'est-ce pas ? C'est là, probablement, que mademoiselle de Lamothe-Houdon te donne ses séances ? »

– Est-ce que le comte Rappt y demeure encore, mon oncle ?

– Oh ! non ; sa fortune grandissant, et la princesse vieillissant, le comte Rappt a maintenant son hôtel à lui ; mais, à cette époque où il n'était que capitaine et aide de camp, il ne l'avait pas encore, et il demeurait rue Plumet, dans l'hôtel de son général ; d'ailleurs, à cette époque-là, mon cher, on ne demeurait pas : on était comme l'oiseau sur la branche, on perchait ! La guerre d'Espagne était dans son beau, et allait mal, comme toutes les guerres où Napoléon ne figurait pas de sa personne ; le génie de la

République était mort avec les Kléber, les Desaix, les Hoche, les Marceau ; il n'y avait plus que le génie des batailles, et il était tout entier dans Napoléon.

« Vers le commencement de novembre 1808, Napoléon partit pour l'Espagne avec son état-major ; c'était le lendemain du jour où le général y venait de s'installer dans son hôtel de la rue Plumet et d'y installer sa nouvelle épouse. Tu conçois qu'il était bien triste, pour une Circassienne arrivée de la surveille à Paris, d'y rester seule en compagnie d'une femme de chambre – car la femme de chambre de la princesse, étant la seule personne qui parlât russe et circassien, M. de Lamothe-Houdon et le comte Rappt étant les seuls qui parlassent allemand, la compagnie de la belle princesse se bornait à son mari, au comte Rappt et à mademoiselle Grouska –. Aussi, malgré les instances du comte Rappt, qui tenait à faire la campagne d'Espagne, le général de Lamothe-Houdon exigea-t-il qu'il restât à Paris. Il fallait bien que quelqu'un se chargeât d'acclimater la pauvre princesse ! Le devoir d'un aide de camp est d'obéir à son général : le comte Rappt obéit.

« Au reste, la campagne ne fut pas longue : arrivé le 4 novembre en Espagne, Napoléon était de retour à Paris dans les premiers jours de janvier. L'Autriche s'était révoltée. – C'est ainsi qu'on appelait alors l'action d'un royaume ou d'un empire qui déclarait la guerre à la France. – Pendant sa courte absence, le général n'oubliait pas ce qu'il avait fait perdre à son fidèle Rappt en ne l'emmenant point avec lui ; comme fiche de consolation, le comte avait reçu son brevet de chef de bataillon. On s'étonna quelque peu que ce fût au moment où il était éloigné des drapeaux que le comte obtînt cette nouvelle faveur, d'autant plus remarquable que le jeune officier avait vingt-quatre ans à peine ; mais les mauvaises langues y trouvèrent une raison : « L'aide de camp d'un général, dirent-ils, est au service de son général avant d'être au service de l'empereur ou de l'empire : son titre, *aide* de camp, l'indique. Or, ajoutaient les mauvaises langues, ce fut surtout pendant ces deux mois où le général de Lamothe-Houdon demeura en Espagne, que l'aide de camp Rappt aida son général.

« Il n'avait pas perdu son temps, l'actif jeune homme : à son passage à Paris, le général de Lamothe-Houdon trouva sa femme acclimatée, son hôtel meublé, peuplé de domestiques, établi enfin sur le pied qui convenait à sa nouvelle fortune. – Je dis *à son passage*, parce que, en réalité, le général ne fit que passer à Paris : il fut, dès la fin de février, acheminé sur la Bavière, où notre ami Maximilien nous appelait à grands cris à son secours. – Cette fois, le général emmena son aide de camp, et la confidente Grouska

resta seule près de la princesse.

« Je ne te narrerai pas la campagne de 1809. Ce diable d'homme qu'on appelait Napoléon avait fait, à cette époque, un pacte avec la Fortune ! Le 20 avril, victoire d'Abensberg ; le 21 avril, victoire de Landshut ; le 22 avril, victoire d'Eckmühl ; le 4 mai, victoire d'Ebersberg ; le 13 mai, entrée à Vienne ; le 22 mai, bataille d'Essling ; enfin, le 5 juillet, je crois, bataille de Wagram, qui termine la lutte.

« Il va sans dire que, dans cette campagne de quatre mois, depuis Abensberg jusqu'à Wagram, le général et son aide de camp avaient fait des prodiges de valeur ; seulement, vers la fin de la dernière journée de combat, le général avait reçu une grave blessure : une balle lui avait contourné l'os de la cuisse, et l'on hésita un instant pour savoir si on ne lui couperait pas la jambe ; sa fermeté, seule, à déclarer qu'il ne demandait pas mieux que de mourir, mais qu'il voulait mourir entier, sauva le membre menacé. L'empereur, en récompense de la belle conduite du général – ne pouvant pas lui donner cette honorable mission à lui-même, puisqu'il était couché sur son lit de douleur –, chargea son aide de camp, le comte de Rappt, d'aller porter à Paris la nouvelle de la bataille de Wagram.

« L'aide de camp partit le soir même. Sept jours après, il était à Paris, où il arriva juste, d'abord, pour annoncer la grande victoire qui devait amener le traité de Schœnbrunn ; puis, ensuite – récompense de sa fatigue et de son dévouement – pour recevoir dans ses bras la plus charmante petite fille que jamais Circassienne ait donnée, après huit mois de mariage, à un général français ! »

– Oh ! mon oncle !

– Mon cher, les chiffres sont des chiffres, n'est-ce pas ? Le général épouse la princesse, que lui amène son aide de camp, le 25 octobre 1808 ; la princesse accouche le 13 juillet 1809 ; cela fait juste huit mois et demi. D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à cela : le code et la médecine constatent qu'il peut y avoir d'heureux accouchements à sept mois ; à plus forte raison à huit mois et demi ! L'accouchement fut des plus heureux ; et la preuve, c'est que la petite fille n'est autre que la belle Régina, qui reçut sur les fonts du baptême le même nom que sa mère, arrangé, comme l'avait été celui de sa mère, à la manière française.

– Mais, alors, mon oncle, vous voudriez donc dire… ?

– Je ne veux rien dire, mon ami : ne me fais point parler…

– Que Régina serait la fille ?…

– Du général de Lamothe-Houdon ; c'est chose incontestable :

– Mais, mon oncle, qui peut pousser le comte Rappt à cette infâme action ?

– Régina a un million de dot.

– Mais le misérable a vingt-cinq mille livres de rente.

– Cela lui en fera soixante-quinze ; et comme, à la mort du général et de la princesse, Régina héritera de deux autres millions, cela lui constituera cent soixante-quinze mille livres de rente.

– Mais ce Rappt est un indigne scélérat !

– Qui est-ce qui te dit le contraire ?

– Que le général, qui ignore tout, consente à ce mariage, je comprends cela ; mais que la princesse souffre que sa fille épouse…

– Oh ! mon Dieu ! mon ami, cela se fait tous les jours. Tu n'as pas idée de la peine qu'ont les gens, propriétaires d'une grande fortune, à laisser passer cette fortune en des mains étrangères ! Puis, il faut dire que la pauvre princesse est dans un état affreux : elle a une maladie nerveuse qui la tient presque toujours couchée ; elle en est arrivée à ne plus pouvoir supporter l'éclat du jour ; de sorte qu'elle vit dans un crépuscule éternel, mangeant de la conserve de roses, respirant des parfums, et roulant les grains de son *tchotky* – toutes choses qui agacent singulièrement les nerfs ! Qui dit même qu'elle sait que sa fille se marie ?

– Mais, mon oncle, vous qui semblez si bien au courant de toute cette trame, souffrirez-vous donc … ?

– Il est vrai que, par la marquise de la Tournelle…

– Souffrirez-vous, de sang-froid, qu'on accomplisse sous vos yeux un pareil crime ?

– Bon ! et en quoi cela me regarde-t-il, je te le demande ? de quel droit m'y opposerais-je ?

– Du droit qu'a tout honnête homme de démasquer un criminel.

– Pour démasquer un criminel, il faut des preuves ; puis, mon cher, il n'y a pas de loi qui punisse ces sortes de crimes, c'est-à-dire les vrais crimes.

– Mais moi, je…

– Toi, tu feras comme moi, Pétrus : tu regarderas faire.

– Non, non, non, par exemple !

– Tu laisseras le diable mêler l'écheveau de soie noire du comte Rappt à l'écheveau de la belle Régina, et tu attendras que le diable

dénoue ce que le diable aura noué.

Pétrus poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

– Vois-tu, mon ami, continua le vieux général, il y a un proverbe qui dit qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt ; c'est un proverbe plein de sagesse. D'ailleurs, tout ce que je te rapporte là, tu comprends bien, ce sont des on-dit.

– Oh ! et cet homme vit dans le monde en grand seigneur ! il a une réputation…

– Exécrable !

– Ce qui ne l'empêche pas, mon oncle, d'être à la tête d'un parti…

– Du parti jésuite ?… Oh ! aide de camp seulement, comme chez M. de Lamothe-Houdon.

– Qu'il va être ministre…

– Si je lui donne ma voix.

– Qu'il va épouser Régina !

– Ah ! cela, c'est son grand crime.

– Mon oncle, ce crime ne s'accomplira pas !

– Mon ami, dans huit jours, mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon sera la comtesse Rappt.

– Je vous dis, moi, que ce mariage ne s'accomplira pas ! répéta Pétrus en se levant vivement.

– Et moi, dit le général avec une dignité suprême, moi, je vous dis, monsieur, que vous allez vous asseoir et m'écouter.

Pétrus retomba, en soupirant, sur son fauteuil.

Le général se leva et alla s'appuyer au dossier du siège où était assis son neveu.

– Je vous dis, Pétrus, qu'indigné en tout temps, je l'espère, de l'action qui s'accomplit aujourd'hui, vous ne l'êtes cependant si fort que parce que vous aimez Régina et que la chose vous touche. Maintenant, dites-moi, quel droit avez-vous d'aimer Régina ? qui a autorisé cet amour ? elle ? sa mère ? son père ? Personne ! Vous êtes un étranger introduit dans la famille. De quel droit un étranger va-t-il donc peser sur le destin de cette famille où il a été introduit ? de quel droit va-t-il dire à une femme qui n'a peut-être failli que par ignorance de nos mœurs : « Vous êtes une épouse adultère ! » à un mari heureux, ignorant du passé, sûr de l'avenir : « Vous êtes un mari trompé ! » à une fille qui respecte sa mère, qui

aime son père – car rien ne dit que M. de Lamothe-Houdon ne soit pas le père de Régina – : « Tu vas, à partir d'aujourd'hui, mépriser ta mère, et regarder ton père comme un étranger ! » Allons donc, mon neveu ! vous qui vous vantez d'être un honnête homme, si vous faisiez cela, vous seriez un infâme coquin, un gueux de la trempe de M. Rappt ; et vous ne le ferez pas, c'est moi qui vous le dis !

– Mais, mon oncle, qu'arrivera-t-il ?

– Cela ne vous regarde pas, dit le général ; cela regarde un juge bien autrement juste et bien autrement sévère que vous ; un juge qui sait comment les choses se sont passées, lui qui a tout vu, tout entendu, et qui, soyez tranquille, un jour ou l'autre, rendra son jugement. Cela regarde Dieu !

– Vous avez raison, mon oncle, dit le jeune homme en se levant et en tendant la main au général.

– Et dans cette dernière entrevue ?…

– Je ne dirai pas un mot de ce que vous venez de me raconter.

– Sur ta parole de gentilhomme ?

– Sur ma parole d'honneur !

– Eh bien, embrasse-moi ; car, quoique tu sois le fils d'un pirate, je crois à ta parole comme je croirais… comme je croirais à celle de ton pirate de père.

Le jeune homme se jeta dans les bras de son oncle, prit son chapeau, et sortit précipitamment.

Il étouffait !

XCI

Une visite à la rue Triperet.

Le lendemain de cette soirée, si cruelle pour le pauvre Pétrus, était justement ce jour du mardi gras où commence notre livre et dans la matinée duquel on a vu le jeune peintre si maussade et si misanthrope.

Par malheur, ce jour-là, il n'avait point séance, et, ne sachant comment tuer le temps, qui lui pesait, il proposa à ses amis cette mascarade de la halle par laquelle s'ouvre notre récit.

À force de fatigue physique, Pétrus en était arrivé, comme on le sait, sinon à oublier, du moins à vaincre la fatigue morale : il avait dormi un instant sur la table du tapis-franc, mais n'avait point tardé à être réveillé par l'arrivée de Chante-Lilas et des blanchisseuses de Vanves.

Nous avons vu comment, avec la joyeuse troupe, l'orgie avait à peu près recommencé ; puis, enfin, comment, à cinq heures du matin, on s'était quitté, Ludovic accompagnant, jusqu'au Bas-Meudon, Chante-Lilas et la comtesse du Battoir, Pétrus rentrant chez lui rue de l'Ouest ; on se rappelle que, lorsque Ludovic avait insisté pour que son ami fît partie de la troupe joyeuse, celui-ci avait répondu d'un ton fort misanthropique : « Je ne puis pas ; j'ai séance. » Cette séance, dont le jeune peintre s'était contenté d'indiquer la nécessité, était celle dans laquelle allait se décider pour lui le destin de sa vie. Elle était fixée à une heure de l'après-midi.

Dès neuf heures du matin, Pétrus était rue Plumet.

Rentré chez lui, il s'était couché, et avait essayé de dormir ; mais la solitude et le silence l'avaient rendu à lui-même, c'est-à-dire à l'orage terrible de son cœur. Alors mille projets différents lui avaient traversé l'esprit sans s'y arrêter une minute : illuminé par cette lampe intérieure qu'on appelle l'intelligence, Pétrus, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les reconnaissait impraticables. Neuf heures étaient venues avant qu'il en eût adopté aucun ; seulement, son agitation avait rendu pour lui une plus longue attente impossible.

Il était sorti.

Pour quoi faire ?

Pourquoi le joueur qui a perdu sa fortune, et qui espère la regagner, attend-il, deux heures à l'avance, l'ouverture du gouffre où va s'engloutir, après sa fortune, son honneur peut-être ?

Pétrus, pauvre joueur qui n'avait que son cœur à mettre au jeu, avait mis au jeu son cœur, et l'avait perdu !

Il allait comme un insensé, tantôt d'un pas rapide, tantôt s'arrêtant sans motif, de la rue du Mont-Parnasse à la rue Plumet, passant devant l'hôtel du maréchal, revenant par la rue des Brodeurs, la rue Saint-Romain, la rue Bagneux, et regagnant, par la rue Notre-Dame-des-Champs, cette rue du Mont-Parnasse, d'où il était parti.

Il entra dans un café, non pas pour déjeuner, mais pour tromper son impatience, prit une tasse de café noir, et essaya de lire les journaux. Les journaux ! que lui importaient les nouvelles de l'Europe ? de quel intérêt étaient pour lui les discussions de la Chambre ? Il ne comprit même pas comment on pouvait barbouiller tant de papier pour dire si peu de chose.

La tasse de café noir et les cinq ou six journaux qu'effleura Pétrus le conduisirent jusqu'à onze heures.

À onze heures sonnant aux Invalides, il se remit en chemin ; il avait encore deux heures à attendre.

Il prit alors un grand parti : c'était de s'imposer une course assez longue pour que cette course durât une heure au moins.

Mais où irait Pétrus ? Il n'avait affaire nulle part, excepté dans l'hôtel du maréchal, et il avait encore plus d'une heure et demie à perdre avant de pouvoir s'y présenter.

Tout à coup, l'histoire de la fée Carita lui revint à l'esprit.

Cette enfant qui avait été malade, cette petite Rose-de-Noël qu'avait soignée Régina, il avait besoin de faire un croquis d'après elle pour le tableau qu'il comptait exécuter sur le récit d'Abeille, et dont il avait fait l'esquisse séance tenante, en inventant une figure d'après la description imagée de la petite fille.

C'était un but de voyage. – Il y avait, en effet, presque un voyage, des Invalides à la rue Triperet.

Pétrus remonta le boulevard jusqu'à la rue d'Ulm, prit la rue des Marionnettes, la rue de l'Arbalète, la rue Gracieuse, et se trouva à l'extrémité de la rue Triperet.

Le jeune homme ignorait le numéro de la maison qu'il cherchait ; mais la rue n'a qu'une douzaine de maisons ; il alla donc de porte en porte, demandant où demeurait la Brocante. À l'une de ces maisons – c'était celle du no 11 –, il ne put rien

demander, attendu qu'il ne trouva personne à qui adresser ses questions ; mais, à la conformation de l'allée, à l'obscurité du corridor, à la roideur de l'escalier, il jugea qu'il était arrivé au but de sa course.

L'échelle glissante franchie, il se trouva en face d'une porte grossière, mais solidement fermée en dedans. Il frappa avec une certaine hésitation – malgré la description exacte qui lui avait été faite des localités, il lui semblait difficile que des créatures humaines logeassent dans un pareil bouge –, mais à peine le bruit que fit son doigt contre la porte eut-il été entendu, que les aboiements d'une dizaine de chiens se firent entendre à leur tour. Pétrus, cette fois, commença à croire qu'il ne s'était pas trompé.

Dans une pause que firent les chiens, une petite voix douce demanda harmonieusement :

– Qui va là ?

Pétrus ne s'était point attendu à cette question ; aussi, répondit-il, instinctivement et naïvement, le simple monosyllabe :

– Moi.

– Qui, vous ? reprit la voix douce.

En ce moment, Pétrus n'apprenait rien de nouveau à celle qui le questionnait ; il lui vint donc à l'idée d'employer le nom de mademoiselle de Lamothe-Houdon, à titre de passeport.

– Quelqu'un qui vient de la part de la fée Carita. Rose-de-Noël – car c'était bien elle – poussa un cri de joie et accourut ouvrir la porte. La porte ouverte, elle se trouva en face de Pétrus, qu'elle ne connaissait pas. Tout au contraire, Pétrus la reconnut à l'instant même.

– Vous êtes Rose-de-Noël ? dit-il.

Son regard, en effet, avait, du premier coup d'œil de peintre, embrassé tout l'ensemble du taudis : au premier plan, devant lui, la jeune fille à la robe écrue, retenue et plissée autour de la taille par une cordelière, aux pieds nus et à la tête drapée d'un voile rouge ; sur la poutre, au second plan, la corneille croassant, moitié inquiète, moitié joyeuse ; enfin, dans les profondeurs du grenier, dépassant le rebord de leur hotte, les têtes des chiens aboyant, hurlant, glapissant.

C'était bien là le tableau esquissé par la petite Abeille.

« Vous êtes Rose-de-Noël ? » avait demandé Pétrus.

– Oui, monsieur, dit Rose-de-Noël ; vous venez de la part de la princesse ?

– C’est-à-dire, mon enfant, répondit Pétrus en regardant la pittoresque créature qu’il avait sous les yeux, c’est-à-dire que je viens pour qu’à nous deux nous lui fassions une surprise.

– Une surprise ? Oh ! bien volontiers ! une surprise qui lui fera plaisir ?

– Je le crois.

– Laquelle ?

– Je suis peintre, mon enfant ; et je voudrais faire pour elle un portrait de vous.

– Un portrait de moi ? Que c’est drôle ! voilà trois ou quatre peintres qui demandent à faire mon portrait ; je ne suis pourtant pas jolie.

– Si fait, au contraire, mon enfant, vous êtes charmante !

La petite fille secoua la tête.

– Je sais bien comment je suis, dit-elle ; j’ai un miroir.

Et elle montra à Pétrus un fragment de glace que la Brocante avait trouvé dans la rue, en faisant son état de chiffonnière.

– Eh bien ? demanda Pétrus.

– Quoi ? dit Rose-de-Noël.

– Voulez-vous que je fasse votre portrait ?

– Dame ! dit la jeune fille, cela ne me regarde pas : cela regarde la Brocante.

– Qu’a-t-elle répondu aux autres peintres ?

– Elle a toujours refusé.

– Savez-vous pourquoi ?

– Non.

– Et croyez-vous qu’elle me refusera, à moi ?

– Dame ! je ne sais pas… Peut-être qu’avec un petit mot de la princesse…

– Mais je ne peux pas demander un petit mot à la princesse, puisque c’est pour lui faire une surprise que je veux prendre un croquis de vous.

– C’est juste.

– Mais, voyons, en lui offrant de l’argent, à la Brocante ?

– On lui en a offert.

– Et elle a refusé ?

– Oui.

– Je lui donnerai vingt francs pour une séance de deux heures, qu'elle viendra passer avec vous dans l'atelier.

– Elle refusera.

– Comment faire ?

– Je n'en sais rien.

– Où est-elle ?

– Sortie, pour chercher un logement.

– Vous allez donc quitter ce grenier ?

– Oui, M. Salvator le veut.

– Qu'est-ce que M. Salvator ? demanda Pétrus, tout étonné de trouver le nom de son compagnon nocturne dans la bouche de Rose-de-Noël.

– Vous ne connaissez pas M. Salvator ?

– Parlez-vous du commissionnaire de la rue aux Fers ?

– Justement.

– Vous le connaissez donc, vous ?

– C'est mon bon ami, qui veille sur ma santé, et qui s'inquiète toujours s'il me manque quelque chose.

– Et, si M. Salvator permet que je fasse votre portrait, la Brocante le permettra-t-elle ?

– La Brocante veut tout ce que veut M. Salvator.

– Alors c'est à M. Salvator qu'il faut que je m'adresse ?

– C'est le plus sûr.

– Mais, vous, cela ne vous contrarie-t-il pas, que je fasse votre portrait ?

– Moi ? Au contraire !

– Cela vous sera agréable, alors ?

– Très agréable ! Seulement, vous me ferez bien jolie, n'est-ce pas ?

– Je vous ferai comme vous êtes.

La petite fille secoua la tête.

– Non, dit-elle ; alors je ne veux pas.

Pétrus regarda à sa montre : il était midi.

– Nous arrangerons tout cela avec M. Salvator, dit-il.

– Oui, dit Rose-de-Noël ; oh ! que M. Salvator le permette, et la Brocante n'osera pas refuser.

– Bon ! je vous le dis, elle sera, en outre, bien payée.

Rose-de-Noël fit un mouvement de lèvres qui signifiait : « Ce n'est point cela qui la décidera. »

– Et vous, demanda Pétrus, que désirez-vous que je vous donne ?

– À moi ?

– Oui, en récompense de ce que vous me laisserez faire votre portrait.

– Oh ! de grands morceaux de soie rouge ou bleue avec de beaux galons d'or !

Primitive comme une enfant de la bohème, la petite Rose-de-Noël aimait les couleurs éclatantes et les oripeaux dorés.

– Vous aurez tout cela, dit Pétrus.

Et il fit un mouvement vers la porte.

– Attendez, reprit la petite.

– Quoi ?

– Vous ne lui direz pas que vous me connaissez.

– À qui ?

– À la Brocante.

– Non.

– Vous ne lui direz pas que vous m'avez vue.

– Pourquoi cela ?

– Elle me gronderait de vous avoir ouvert la porte en son absence.

– Même si vous lui disiez que je venais au nom de la fée Carita ?

– Il ne faut rien lui dire.

– Vous avez une raison ?

– Si elle savait que la princesse a envie de mon portrait…

– Eh bien ?

– Elle lui demanderait de l'argent ; et je ne veux pas qu'on vende mon portrait à la fée : je veux qu'on le lui donne.

– Bien, mon enfant, dit Pétrus ; ainsi, bouche close !

Rose-de-Noël, en souriant de son charmant mais triste sourire, fit un signe de croix avec le pouce sur ses lèvres empourprées par la fièvre ; ce qui voulait dire que, de son côté, elle serait parfaitement muette.

Pétrus la regarda une dernière fois, comme pour incruster cette poétique figure dans sa mémoire, au cas où, par une fatalité quelconque, il ne reverrait plus la petite mendiante. Puis, à son tour, avec un sourire :

– C'est bien, dit-il, je demanderai à M. Salvator la permission ou l'ordre, pour la Brocante, de vous amener dans mon atelier ; mais, s'il me la refuse ?…

– S'il vous la refuse ? demanda Rose-de-Noël.

– Eh bien, la princesse n'en aura pas moins votre portrait, c'est moi qui vous le dit.

Et il sortit en faisant un signe amical à la petite fille, qui repoussa les verrous derrière lui.

XCII

Où il est prouvé que, chez les artistes, toutes choses tournent au profit de l'art.

Lorsque Pétrus arriva à la porte du maréchal de Lamothe-Houdan, sa montre marquait une heure moins un quart. Il pouvait donc, à la rigueur, se présenter : cette avance d'un quart d'heure serait regardée comme de l'empressement, et non comme de l'indiscrétion. Mais, à peine eut-il fait quelques pas dans la cour, que le suisse l'arrêta en lui disant que mademoiselle de Lamothe-Houdan était sortie dès le matin, et qu'on ignorait à quelle heure elle reviendrait.

Il demanda au brave homme s'il avait reçu quelques instructions à son endroit : le suisse n'en avait reçu aucune.

Il n'y avait rien à faire : pousser plus loin les questions, c'eût été un manque de savoir-vivre dont Pétrus était incapable ; il se retira donc.

Comme il était dans le quartier de Jean Robert, à l'extrémité de la rue de l'Université, il résolut d'aller faire une visite à son ami, et enfila l'immense rue.

Jean Robert, vers sept heures du matin, était rentré, avait sellé lui-même son cheval, était parti au galop en disant que l'on ne fût pas inquiet de lui si son absence se prolongeait, et n'avait point reparu.

Il fallait tuer le temps : Pétrus songea à Ludovic, et reprit le chemin des hauts quartiers du Luxembourg.

Ludovic n'était pas encore rentré.

Quant au général de Courtenay, il devait être à la Chambre : inutile de se présenter à son hôtel.

Pétrus rentra chez lui, et se mit à esquisser de souvenir un portrait de la petite Rose-de-Noël, sous le costume de la Mignon de Goethe. Il avait choisi le moment où la petite bohémienne, pour distraire Wilhelm Meister, exécute la danse des œufs.

Vers cinq heures du soir, un domestique à la livrée du maréchal apporta un billet de la part de la princesse Régina.

Pétrus eut toutes les peines du monde à se contenir et à prendre le billet d'un air indifférent ; il l'ouvrit tout tremblant, quoiqu'il

doutât que ce billet fût de Régina elle-même ; mais, à la signature, il reconnut que c'était bien elle qui l'avait écrit.

Voici ce qu'il lut :

« Excusez-moi, monsieur, de ne point m'être trouvée chez moi, ce matin, lorsque vous avez bien voulu vous y présenter. Un accident funeste, arrivé à l'une de mes meilleures amies de pension, m'a retenue toute la matinée hors de Paris. J'arrive seulement à quatre heures, et j'apprends que vous êtes venu ; j'eusse dû vous écrire ce matin, pour vous épargner cette peine ; mais vous m'excuserez, je l'espère, en songeant au trouble où j'étais.

« Ne pouvant réparer ma faute, je l'atténue.

« Serez-vous libre demain, à midi, monsieur ? Ma famille a hâte de posséder achevé votre magnifique portait.

« RÉGINA. »

– Dites à la princesse, répondit Pétrus, que je serai demain chez elle à l'heure indiquée.

Le domestique se retira ; Pétrus resta seul.

Trois jours auparavant, un pareil billet l'eût comblé de bonheur ; la seule vue de l'écriture de Régina l'eût ravi en extase, et il eût baisé cent fois la signature ; mais, depuis la révélation du général Herbel à l'endroit du mariage de la jeune fille avec le comte Rappt, il s'était fait un tel bouleversement dans l'âme du jeune homme, que la vue de ce billet lui était plus douloureuse qu'agréable.

Il lui semblait qu'en ne lui disant rien de la situation où elle se trouvait, Régina l'avait trahi ; qu'en se laissant aimer, elle lui avait tendu un piège.

Et, cependant, il lut et relut la lettre ; ses yeux ne pouvaient se détacher de cette charmante petite écriture fine, régulière, aristocratique.

Il fut interrompu au milieu de cette occupation par le bruit de sa porte, qui s'ouvrit de nouveau ; il se retourna machinalement et aperçut Jean Robert.

Le poète, après la journée orageuse qu'il avait passée, arrivait du Bas-Meudon ; il était venu droit chez Pétrus, comme Pétrus avait été droit chez lui.

Si Pétrus eût trouvé Jean Robert rue de l'Université, il lui eût

probablement, dans ce premier moment de dépit où le cœur déborde, parlé de cette séance manquée et de l'original du portrait qu'il était en train de faire ; mais trois ou quatre heures de travail, couronnées par la lettre de Régina, avaient rendu au jeune homme, sinon le calme, du moins une certaine puissance sur lui-même.

C'était Jean Robert qui venait chez Pétrus ; ce fut Jean Robert qui parla.

Pétrus, lui, n'avait que le cœur plein ; Jean Robert avait le cœur et l'esprit également préoccupés, mais à la manière égoïste des poètes, c'est-à-dire, au point de vue de ce qu'il pourrait tirer, en roman ou en drame, des événements de la journée.

Malgré l'emphatique exorde de son ami, Pétrus, tout au souvenir des événements de sa propre journée, ne prêtait qu'une médiocre attention au récit des amours de Justin et de Mina, quand, tout à coup, les regards du narrateur tombant sur l'esquisse de la danse des œufs, il s'écria :

– Tiens, Rose-de-Noël.

– Rose-de-Noël ? demanda Pétrus ? tu connais cette jeune fille ?

– Mais oui.

– Comment cela ?

– C'est sa vieille bohémienne de mère qui a trouvé la lettre que Mina avait jetée par la portière de la voiture. J'ai été chez elle avec Salvator.

– En effet, elle m'a dit connaître notre ami de la nuit dernière.

– C'est son protecteur ; il veille sur elle, s'occupe de sa santé, lui envoie des médecins, la fait changer de logement. Il paraît que cette affreuse Brocante est une vieille avare qui laisse l'enfant mourir de froid l'hiver, de chaud l'été. Est-ce que tu ne trouves pas cette petite fille ravissante, Pétrus ?

– Tu vois bien que si, puisque j'ai fait son portrait.

– En Mignon ; c'est une bonne idée ! moi aussi, j'ai pensé tout de suite : « Oh ! si j'avais une actrice comme celle-ci, je ferais un drame du roman de Goethe ! »

– Attends ! dit Pétrus, je vais te montrer autre chose alors.

Il tira de son carton le grand dessin qu'il avait fait, quelques jours auparavant, dans le salon des fleurs de Régina ; puis, comme Jean Robert s'approchait pour regarder :

– Une minute ! dit-il ; j'ai encore quelques coups de crayon à donner.

En effet, on se rappelle que, dans ce dessin, représentant Rose-de-Noël trouvée grelottante, avec ses chiens, dans un fossé du boulevard Mont-Parnasse, il avait fait d'imagination la tête de la petite bohémienne. – En cinq minutes, la tête rêvée fut effacée, et la tête réelle mise à la place.

– Regarde maintenant ! dit Pétrus.

– Ah ! mais, fit Jean Robert, sais-tu que c'est très beau, cela ?

Puis, tout à coup :

– Tiens, dit-il, le portrait de mademoiselle de Lamothe-Houdan !

Pétrus tressaillit.

– Comment ? demanda-t-il ; que veux-tu dire ?

– N'est-ce donc point là le portrait de la fille du maréchal ?... Là, là, en amazone...

– Oui... Tu la connais donc ?

– Je l'avais vue une ou deux fois chez le duc de Fitz-James, et je l'ai revue aujourd'hui ; voilà pourquoi la ressemblance de cette amazone avec elle m'a sauté aux yeux.

– Tu l'as revue ? Et où cela ?

– Oh ! dans une circonstance terrible ! agenouillée, avec deux de ses amies de pension, élèves de Saint-Denis comme elle, devant le lit d'une pauvre enfant qui avait voulu s'asphyxier.

– Mais qui n'a pas réussi ?

– Oui, dit Jean Robert avec tristesse, elle a eu ce malheur !

– Ce malheur ?

– Sans doute, puisqu'elle s'asphyxiait avec son amant, et que son amant est mort. – C'est tout cela que j'allais te raconter, cher ami, lorsque, en même temps que je remarquais ta préoccupation, qui te faisait prêter une oreille médiocrement attentive à mon récit, j'ai reconnu le portrait de Rose-de-Noël.

– Pardon, Robert, dit Pétrus en souriant au jeune poète et en lui tendant la main ; j'étais préoccupé, c'est vrai ; mais ma préoccupation est passée : raconte, mon ami ! raconte.

Ainsi est faite l'âme humaine dans ses rapports avec les objets extérieurs, égoïste presque toujours ! Pétrus, insouciant au récit des amours de Justin et de Mina tant qu'il avait ignoré l'intervention de Rose-de-Noël dans ces amours ; Pétrus, distrait au récit des malheurs de Colomban et de Carmélite tant qu'il n'y avait pas vu apparaître mademoiselle de Lamothe-Houdon ; Pétrus était avide, maintenant, d'entendre cette double narration à laquelle

Régina se trouvait mêlée : d'un côté, indirectement, par Rose-de-Noël ; de l'autre, directement, par elle-même.

Pétrus n'avait pas douté un instant que Régina n'eût été attirée hors de chez elle par un accident arrivé à l'une de ses amies ; mais il était enchanté que Jean Robert vint confirmer la réalité de l'accident. D'ailleurs, Jean Robert avait parlé en poète de la beauté de mademoiselle de Lamothe-Houdon, et, malgré le sentiment de jalousie qui brûlait son cœur quand il songeait que cette beauté appartenait d'avance à un autre, Pétrus était heureux et fier de cette beauté.

Puis il apprenait une chose : c'est que madame Lydie de Marande, chez laquelle il s'était fait présenter, et que son oncle lui avait reproché de n'avoir point revue, était non seulement une connaissance de Régina, mais encore une amie intime de la jeune princesse, une de ses compagnes de Saint-Denis.

Il en était ainsi de cette jeune fille dont Jean Robert ne savait rien autre chose que le nom, qui vivait avec Salvator, et que l'on appelait Fragola.

Dès lors, le récit de Jean Robert prenait, aux yeux et aux oreilles de Pétrus, un intérêt prodigieux.

Nous disons *aux yeux*, parce que, en même temps que les oreilles entendaient, les yeux voyaient.

De son côté, Jean Robert, sentant qu'il était écouté – et qu'en termes d'artiste, il faisait son effet –, de son côté, Jean Robert racontait en poète.

Mais, au fur et à mesure qu'elle avançait, la narration prenait une telle influence sur Pétrus, qu'il ne se contenta bientôt plus des détails vagues et diffus du récit : il mit un crayon à la main de Jean Robert, et le pria de lui donner une idée du spectacle funèbre que présentait la chambre de Carmélite.

Jean Robert était loin d'être peintre ; mais c'était un habile metteur en scène : c'était lui, d'habitude, lorsqu'il montait une pièce, qui allait à la Bibliothèque, dessinait ou calquait les costumes, faisait le plan et jusqu'aux maquettes des décorations. Il avait, en outre, cette mémoire particulière aux romanciers, qui leur permet de décrire fidèlement la localité qu'ils n'ont vue qu'une fois, ou même qu'ils n'ont fait qu'entrevoir.

Jean Robert prit un papier, et traça d'abord le plan géométral de la chambre de Carmélite ; puis, sur un autre papier, il indiqua l'aspect de cette chambre, avec les trois jeunes filles groupées autour de la quatrième, étendue sur le lit, et, dans le fond, sous son magnifique costume de dominicain, Sarranti, le beau prêtre,

calme, sévère, immobile comme la statue de la Contemplation.

Pétrus le suivait avidement des yeux.

Avant même qu'il eût fini, il lui tira le papier des mains.

– Merci, dit-il, j'ai tout ce qu'il me faut : mon tableau est fait ! Donne-moi seulement quelques détails sur le costume des élèves de Saint-Denis.

Jean Robert prit la boîte à l'aquarelle et indiqua les couleurs sur une des jeunes filles agenouillées.

– C'est cela ! dit Pétrus.

Et, à son tour, il prit un papier-bristol, et, devant Jean Robert, commença d'esquisser cette scène douloureuse dont le poète lui avait fait un croquis informe, mais un récit plein de couleur et de vérité.

Les jeunes gens se quittèrent assez avant dans la nuit.

Le lendemain, à midi juste, Pétrus se présentait à l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdon.

Qu'y venait-il faire ? qu'allait-il dire ? Il n'en savait rien ; il s'était, pendant ces deux jours d'attente, préparé, pour ainsi dire, le cœur à d'immenses tristesses, à de profondes douleurs !

XCIII

Le portrait de M. Rappt.

Régina, debout sur le seuil du pavillon, la main posée sur la tête de la petite Abeille, attendait.

Qui attendait-elle ?

– Non pas Pétrus, peut-être, mais, à coup sûr, l'heure qui devait l'amener.

Pétrus l'aperçut donc de loin.

Les jambes faillirent lui manquer : il regarda s'il y avait à sa portée un arbre pour s'y appuyer, un banc pour s'y asseoir ; mais, par une réaction rapide de sa volonté, il retrouva, sinon toutes ses forces, au moins une partie de ses forces ; seulement, dès qu'il aperçut Régina, il se découvrit, et passa sa main sur son front pâle et humide.

Le jeune fille était aussi pâle que lui ; on voyait clairement sur son visage la trace de l'insomnie et des larmes.

Le visage de Pétrus trahissait, de son côté, sinon les larmes, du moins l'insomnie.

Tous deux se regardèrent avec plus de curiosité que d'étonnement ; on eût dit que chacun cherchait à deviner ce qui se passait dans le cœur de l'autre.

Un mélancolique sourire effleura les lèvres de Régina.

– Je vous attendais, monsieur, dit-elle de sa voix mélodieuse comme un chant d'oiseau.

– Vous m'attendiez, moi ? dit Pétrus.

– N'avons-nous pas séance aujourd'hui ? n'avez-vous pas reçu mon billet ? n'ai-je point, après vous en avoir fait par écrit, des excuses à vous faire de vive voix ?

– Des excuses ? dit Pétrus.

– Sans doute : j'eusse dû vous écrire le matin, au lieu de vous écrire le soir, et vous épargner ainsi un dérangement ; mais j'étais tellement préoccupée, que j'ai eu le tort d'oublier.

Pétrus s'inclina et sembla attendre que Régina lui montrât le chemin du salon.

– Allons, allons, viens, ma sœur ! dit la petite Abeille ; tu sais qu'il faut que ton portrait soit fini aujourd'hui.

– Ah ! dit amèrement Pétrus en se tournant vers Régina, *il faut* que votre portrait soit fini aujourd'hui.

Une flamme glissa sur les joues pâles de la jeune fille et disparut comme le reflet d'un éclair.

– Ne faites point attention à ce que dit cette enfant, monsieur ; elle aura entendu dire, à quelqu'un qui ne sait point ce que c'est que les exigences de l'art, qu'il fallait que ce portrait fût terminé aujourd'hui, et elle répète ce qu'elle a entendu dire.

– Je ferai de mon mieux, mademoiselle, dit Pétrus en s'asseyant devant sa toile, et, si je puis, je vous débarrasserai de moi en une séance.

– Me débarrasser de vous, monsieur ? reprit Régina. Le mot ne m'étonnerait pas, dit à ma tante, la marquise de la Tournelle ; mais, dit à moi, il est injuste… j'allais même, ajouta-t-elle avec un soupir, j'allais même dire cruel !

– Excusez-moi, mademoiselle, dit Pétrus.

Puis, sans pouvoir retenir ni le geste ni la parole, portant la main à sa poitrine :

– Je souffre ! dit-il.

– Vous souffrez ? dit Régina avec un étrange sourire, comme si elle eût voulu dire : « Il n'y a rien d'étonnant ; moi aussi, je souffre ! »

– Monsieur Pétrus, s'écria la petite Abeille, je vais vous dire une chose qui vous fera grand plaisir.

– Dites, mademoiselle, fit Pétrus saisissant au vol la distraction qu'allait lui apporter le babil de l'enfant.

– Eh bien, hier, pendant que Régina était à la campagne, mon père est venu, avec M. Rappt, voir le portrait de ma sœur, et il en a été très content.

– Je remercie M. le maréchal de son indulgence, dit Pétrus.

– Vous devriez plutôt remercier M. Rappt que mon père, observa la petite Abeille ; car M. Rappt, qui n'est jamais content de rien, en a été très content aussi.

Pétrus ne répondit pas ; il tira son mouchoir de sa poche et s'essuya le front.

À ce nom odieux qui venait d'être prononcé deux fois, toutes les colères soulevées depuis quarante-huit heures en lui, et apaisées un instant, recommencèrent à gronder comme un orage.

Régina vit cette émotion, et, instinctivement, elle comprit qu'elle venait des paroles de l'enfant.

– Abeille, dit-elle, j'ai soif ; fais-moi le plaisir d'aller me chercher un verre d'eau.

La petite fille, pressée d'obéir à sa sœur, bondit hors du salon.

Mais, comme le silence était la chose la plus embarrassante du monde, dans la situation d'esprit où se trouvaient les deux jeunes gens, Régina ne voulait point le laisser s'établir, et, sans trop savoir ce qu'elle disait :

– Et qu'avez-vous fait, monsieur, dans cette triste journée d'hier, ne pouvant travailler à mon portrait ?

– J'ai d'abord été voir la petite Rose-de-Noël.

– La petite Rose-de-Noël ? dit vivement Régina.

Puis, plus bas :

– Vous avez été voir cette enfant ?

– Oui, dit Pétrus.

– Et, ensuite ?...

– Ensuite, j'ai fait une aquarelle.

– D'après elle ?

– Non ; de fantaisie.

– Sur quel sujet ?

– Oh ! dit Pétrus, un sujet fort triste !

– Lequel ?

– Une jeune fille a voulu s'asphyxier avec son amant...

– Plaît-il ? interrompit Régina.

– Elle n'y a pas réussi, continua Pétrus : l'amant seul est mort.

– Mon Dieu !

– J'ai choisi le moment où, couchée sur son lit, elle rouvre les yeux. Trois de ses amies sont agenouillées autour d'elle ; dans le fond, un moine dominicain prie, les yeux levés au ciel.

Régina regarda Pétrus d'un air effaré.

– Et cette aquarelle ? demanda-t-elle.

– La voici, dit Pétrus.

Et il présenta à Régina le papier roulé.

Régina le déroula et jeta un cri.

Pétrus, qui ne connaissait ni Fragola ni Carmélite, avait fait la tête de la première cachée entre ses mains, et celle de la seconde

dans l'ombre portée par le rideau du lit ; mais les têtes de Régina, de madame de Marande et du moine, qui étaient connues de Pétrus, offraient une ressemblance parfaite.

En outre, les moindres détails de la chambre de Carmélite, détails indiqués par Jean Robert, faisaient de ce dessin quelque chose d'inexplicable, de magique, d'inouï pour Régina.

Elle regarda Pétrus ; Pétrus travaillait, ou faisait semblant de travailler.

– Tiens, ma sœur, dit la petite Abeille en rentrant sur la pointe du pied pour ne rien perdre du breuvage qu'elle rapportait, voici ton verre d'eau.

Il n'y avait pas moyen de demander la moindre explication devant Abeille ; d'ailleurs, Pétrus voudrait-il en donner une ? Régina prit le verre et le porta à ses lèvres.

– Puis, dit Pétrus, outre cette visite à la petite Rose-de-Noël ; outre cette aquarelle faite d'imagination, j'ai encore appris une chose dont je vous félicite bien sincèrement, mademoiselle : c'est que vous allez épouser M. le comte Rappt.

Pétrus put entendre, dans le silence qui suivit ses paroles, les dents de Régina claquer au bord du verre qu'elle portait à ses lèvres, et que, d'un mouvement presque convulsif, elle rendit à la petite Abeille, en répandant sur sa robe la moitié de l'eau qu'il contenait.

Cependant, faisant un effort sur elle-même :

– C'est la vérité, répondit-elle.

Et ce fut tout.

Puis, attirant l'enfant à elle, comme si elle était si faible, qu'elle cherchât un appui dans l'enfance, c'est-à-dire dans l'emblème de la faiblesse, elle baissa les yeux et appuya sa tête sur la tête blonde de l'enfant.

Il y eut, dans cette réponse et dans ce mouvement de Régina, une telle expression de douleur, que Pétrus comprit qu'il n'avait plus rien à demander. Il avait frissonné jusqu'au cœur en entendant la voix, il avait suivi des yeux la tête de la jeune fille se penchant mollement comme une fleur qui se fane, et demeurant enfin dans une indéfinissable attitude ; tout cela voulait dire : « Pardonnez-moi, ami, je suis aussi malheureuse, peut-être même plus malheureuse que vous ! »

À partir de ce moment, il se fit dans la serre un tel silence, qu'on eût pu entendre s'ouvrir les boutons des roses.

Que pouvaient-ils se dire, en effet, les deux beaux jeunes gens ? Les sons les plus doux, les mots les plus harmonieux rendraient-ils la millième partie des émotions suaves qui murmuraient tout bas dans leurs cœurs ?

Le silence de Régina disait :

« Voilà donc le secret qui faisait ta pâleur, jeune homme ; et la tristesse de ton visage n'était que le reflet de la tristesse de ton cœur ! Ainsi donc, hier, quand, agenouillée auprès du lit d'une amie qui avait voulu mourir avec son amant, je me disais, en pensant à toi : "Heureuse Carmélite, si tu étais morte avant le bien-aimé de ton cœur ! heureuse, ah ! oui, mille fois heureuse ! car mieux vaut mourir avant celui que l'on aime que vivre avec celui que l'on hait !" Toi, pendant ce temps, rêvant à moi, tu allais voir cette enfant que j'avais soignée ; puis, par un miracle d'intuition, tu me suivais dans ma course, et tu me voyais agenouillée au pied du lit de mon amie !... As-tu donc l'œil des anges, artiste divin, et, comme eux, vois-tu à travers l'espace sans que les obstacles matériels puissent arrêter ta vue ? Tu m'accuses au fond du cœur, ingrat aimé ! et tu ignores que, depuis que je t'ai vu, j'ai, moi aussi, mes heures d'insomnie et d'épouvante ; oui, d'épouvante ! car, comme toi, et plus avant que toi peut-être, j'ai plongé dans le gouffre profond où l'on veut m'ensevelir. Tu es pâle comme la mort : regarde, et vois ce que sont devenues les couleurs de mes joues ! Oh ! que ne puis-je te rendre les tiennes, et faire reprendre à ton front sa blancheur immaculée et sa sérénité céleste, en répandant sur toi, pauvre arbre flétri par l'orage, en répandant sur toi, comme une rosée salutaire, toutes les larmes de mon cœur ! »

Et le silence de Pétrus répondait :

« Ah ! tu m'aimes donc, beau lis virginal, et je me suis trompé quand je t'ai accusée de marcher souriante à cet hyménée ! Oui, lorsque ta sœur, l'indiscrète enfant, a prononcé le nom de cet homme, j'ai vu le vent de la pudeur passer sur ton front, et voilà que, maintenant, tu sais que je t'aime ! voilà que, brisée jusque dans l'âme, pareille à la colombe amoureuse, tu caches ton front sous ton aile pour pleurer !... Hélas ! tu m'as demandé le secret de ma pâleur : tu le connais à présent, puisque te voilà, à ton tour, aussi pâle et plus pâle que moi !... Mais pourquoi restes-tu muette, ô ma pensée ? pourquoi n'entends-je pas ta voix, ô mon amie ? C'est que le silence à deux, c'est la symphonie de l'amour, le rêve du matin, plein de célestes murmures, d'ineffables espérances ! Ne me réponds donc pas, et écoute chanter dans mon cœur, comme j'écoute chanter dans le tien, l'hymne sacré, mélange d'allégresse

et de douleur qu'on n'entend qu'une fois, et qui, éteint, ne se réveille jamais ! »

Et ce silence fut, en effet, pour les deux jeunes gens, une joie ineffable, une minute de bonheur illimité ; joie d'autant plus grande, bonheur d'autant plus ardent, que tous deux sentaient qu'en creusant ce bonheur et cette joie, ils finiraient par trouver une profonde douleur.

Ils s'aimaient, comme l'avait dit Pétrus à son oncle, d'un amour que la langue humaine n'avait pas de mots pour exprimer ; seulement, au lieu de s'exhaler en chansons, comme celui des oiseaux, leur amour, comme celui des fleurs, se répandait en parfums, et ils en savouraient les suaves émanations.

Par malheur, à cet instant suprême où leurs deux âmes, bien près de se confondre, allaient se réunir dans un paradis enchanté, la porte de la serre s'ouvrit brusquement, et la dévote et impertinente marquise de la Tournelle parut sur le seuil.

Cette apparition fit lourdement retomber les deux rêveurs sur la terre.

À la vue de la marquise, Pétrus se leva, mais inutilement : la marquise ne le vit pas, ou fit semblant de ne pas le voir – peut-être aussi fut-elle distraite par la petite Abeille, qui courut à elle, et lui donna son front à baiser.

– Bonjour, ma nièce ! continua la marquise passant d'une sœur à l'autre. Je viens de la salle à manger ; on m'a dit que vous y aviez à peine posé le pied ; cependant, je tenais à vous voir, attendu que j'ai quelque chose de très important à vous dire.

– Si j'avais su que vous nous fissiez le plaisir de descendre au déjeuner, ma tante, répondit Régina, je vous eusse bien certainement attendue ; mais je croyais qu'hier et aujourd'hui, vous étiez en retraite, et que vous déjeuniez chez vous.

– Aussi, pour vous seule suis-je descendue, ma nièce, et j'ai fait exception en votre faveur à cause de la gravité des circonstances.

– Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez presque, ma tante ! dit Régina en essayant de sourire. Qu'y a-t-il donc ?

– Il y a, ma nièce, que M. Coletti me mande, dans une lettre, qu'hier, mercredi des Cendres, on ne vous a pas vue à l'église.

– En effet, ma tante ; j'étais au chevet d'une de mes amies mourante.

– C'est aujourd'hui que monseigneur fait son introduction au carême, et il espère que vous assisterez au sermon.

– Vous m’excuserez auprès de monseigneur, ma tante, mais je ne compte pas sortir de la journée. J’ai eu hier une grande affliction, je suis encore très souffrante, j’ai besoin de tranquillité, et je ne bougerai pas de la maison aujourd’hui.

– Ah ! fit aigrement la vieille marquise.

– Oui, continua Régina avec une fermeté de voix et de regard qui semblait justifier son nom ; je compte même me retirer dans ma chambre après la séance ; car vous voyez que je suis en train de poser, ma tante – et, à ce propos, je vous ferai remarquer que vous me masquez complètement à M. Pétrus.

– Tiens ! fit la vieille dame.

Et, se retournant vers le peintre :

– Pardonnez-moi, dit-elle, monsieur l’artiste ; je ne vous avais pas aperçu. Vous allez bien, depuis lundi ?

– Parfaitement, madame.

– Tant mieux ! – Imaginez-vous, ma nièce, quelle a été ma surprise en trouvant M. Pétrus Herbel chez le général de Courtenay, auquel j’allais rappeler que c’était avant-hier, mardi, mon anniversaire.

– Je ne vois pas ce qui a pu vous surprendre là-dedans, ma tante. Il n’y a rien d’étonnant, ce me semble, de trouver le neveu chez l’oncle.

– Vous saviez cela, vous ?

– Je savais que M. Pétrus Herbel de Courtenay était neveu du général comte Herbel de Courtenay ; oui, ma tante, je savais cela.

– Eh bien, je l’ignorais, moi… Je suis toujours étonnée qu’un peintre soit allié à une famille dont les ancêtres ont régné.

– J’espère, madame, dit Pétrus, qu’une personne aussi éminemment religieuse que vous met les apôtres et les saints au-dessus de tous les rois et de tous les empereurs de la terre ?

– Pourquoi espérez-vous cela ?

– Je ferai observer à madame la marquise de la Tournelle qu’elle répond par une question à la question qu’a l’honneur de lui adresser le vicomte Pierre de Courtenay.

Si impertinente qu’elle fût, la marquise se trouva un peu décontenancée.

– Sans doute, répondit-elle, je mets les apôtres et les saints au-dessus des empereurs et des rois, puisqu’ils viennent après Jésus-Christ.

– Eh bien, madame la marquise, saint Luc était peintre – pourquoi un descendant des empereurs ne le serait-il pas ?

La marquise se mordit les lèvres.

– Ah ! dit-elle, vous me rappelez à la véritable question, et je vous remercie : je savais bien que j'étais venue pour autre chose.

Ni Régina ni Pétrus ne répondirent.

– J'étais venue, continua la marquise s'adressant à Pétrus, pour vous demander si le portrait du comte Rappt serait bientôt fini.

Régina baissa la tête avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

Pétrus entendit la question de la vieille marquise, vit le mouvement de Régina, mais ne comprit absolument rien ni à l'une ni à l'autre.

– Eh bien, dit la marquise voyant les deux jeunes gens muets, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à ma question ? – Je vous demande, monsieur Pétrus, si le portrait du comte Rappt avance.

– Je ne comprends pas ce que madame la marquise me fait l'honneur de me demander, répondit Pétrus, dans le cœur duquel commençait à pénétrer un vague soupçon.

– C'est moi qui m'exprime mal, en effet, dit la marquise. J'appelle, par anticipation, le portrait de Régina : *le portrait de M. Rappt* ; il est vrai qu'il ne le deviendra le portrait de M. Rappt que le jour où mademoiselle Régina de Lamothe-Houdon deviendra la comtesse Rappt ; mais comme, d'ici à huit ou dix jours, ce sera chose faite…

– Pardon, madame, demanda Pétrus pâlissant affreusement, ce portrait que je fais là est donc destiné à M. Rappt ?

– Mais sans doute ; c'est le principal ornement de la chambre nuptiale.

Il se fit, à ces mots, un tel bouleversement sur le visage de Pétrus, que la marquise, s'en apercevant :

– Oh ! oh ! monsieur le peintre, dit-elle, qu'avez-vous donc ? On dirait que vous allez vous trouver mal !

En effet, Pétrus, debout, le front ruisselant de sueur, l'œil hagard, ressemblait à la statue du Désespoir.

La marquise se retourna alors vers sa nièce, pour lui faire remarquer la pâleur du jeune homme ; mais elle vit Régina si pâle elle-même, qu'on eût dit qu'elle venait d'être frappée, à la même place, du même coup qui avait frappé le jeune homme.

Madame de la Tournelle était femme d'expérience : elle devina

aussitôt ce qui se passait entre les deux jeunes gens, et, portant successivement ses regards de l'un à l'autre, elle répéta entre ses dents ce monosyllabe expressif :

– Tiens ! tiens ! tiens !

Puis, prenant Abeille par la main, de peur que, malgré sa jeunesse, la petite fille ne comprît quelque chose à cette double douleur, et l'entraînant avec elle :

– Je n'avais pas autre chose à vous demander, ma nièce, dit la marquise ; je sais, maintenant, tout ce que je voulais savoir !

Et elle sortit.

À peine la portière était-elle retombée derrière elle, que Pétrus jeta un cri, et, tirant de sa poche un petit poignard turc qu'il portait habituellement sur lui :

– Ah ! dit-il, et ce portrait que je faisais avec tant d'amour, c'était pour lui, pour le comte Rappt, pour cet infâme ! Cela ne sera pas ainsi ! Je puis être la victime de son bonheur : je n'en serai pas le complice !

Et, enfonçant le poignard dans la toile, il la déchira depuis le haut jusqu'en bas.

Régina entendit le craquement de la toile, et, à ce craquement, ressentit la même commotion que si le poignard l'eût frappée, au lieu de frapper le portrait, et, en la frappant, lui eût tranché la grande artère du cœur.

Et, cependant, tout en pâlissant encore – ce qu'on eût cru impossible –, tout en renversant sa tête en arrière, comme si sa dernière force, et même celle de la volonté, l'eût abandonnée, elle eut encore la puissance de tendre la main au jeune homme.

– Merci, Pétrus, dit-elle ; c'est comme cela que je voulais être aimée !

Pétrus se précipita sur cette main, la baisa avec fureur, et s'élança hors du salon en criant :

– Adieu pour toujours !…

Un gémissement lui répondit : Régina venait de s'évanouir.

Et, maintenant, laissons mademoiselle de Lamothe-Houdon et Pétrus Herbel à leur désespoir amoureux, et allons, d'un seul bond, voir, à Vienne, ce qui s'y passait dans la soirée du mardi gras de l'année 1827.

XCIV

Représentation au bénéfice de la signora Rosenha Engel.

Le mardi gras de l'année 1827, vers six heures du soir, la ville de Vienne présentait un aspect inaccoutumé.

Un étranger, en voyant la foule qui se pressait dans ses rues, eût été bien embarrassé de dire à quelle fin la population sortait si précipitamment de Stuben-Thor, de Léopoldstadt, de Schotten-Thor et de Mariahilf, en un mot de tous les faubourgs de la ville, et convergeait pour ainsi dire des quatre points cardinaux vers un même centre qui semblait être la place du Palais.

Et, pourtant, ce n'était point vers le palais que se dirigeait cette foule ; et, si mille équipages aux armes de toutes les grandes maisons d'Allemagne stationnaient dans les rues avoisinant le palais impérial, ce n'était ni pour la fête de l'empereur, ni pour un mariage, ni pour une naissance, ni pour une mort, ni pour un deuil, ni pour une défaite, ni pour une victoire, que la ville était en rumeur.

Non ; toute cette foule se rendait simplement au théâtre impérial, où la célèbre danseuse Rosenha Engel donnait, par extraordinaire, sa représentation à bénéfice, le théâtre de la porte de Carinthie étant alors en réparation.

Or, la réputation européenne de beauté, de vertu, de talent de la célèbre danseuse justifiait l'empressement de la population viennoise ; d'autant plus qu'on disait vaguement que cette présentation était la dernière que donnerait Rosenha dans la capitale de l'Autriche, attendu qu'elle se disposait à partir pour la Russie, qui, dès cette époque, commençait à enlever à l'Europe occidentale ses meilleurs artistes.

Quelques-uns soutenaient même qu'elle se retirait sérieusement et définitivement du théâtre ; si sérieusement, qu'elle était sur le point d'épouser un prince de Hesse.

D'autres, enfin – mais c'était le plus petit nombre, il faut le dire –, affirmaient qu'elle allait entrer dans un couvent.

Il y avait donc mille raisons qui expliquaient l'empressement de cette foule, et la preuve, c'est qu'elle accourait du pas dont on va voir un spectacle qu'on ne reverra plus jamais.

Toutefois, elle accourait vainement ; depuis huit jours, la salle entière était louée, et la salle eût pu contenir trente mille personnes de plus, qu'elle eût été louée de même. Le désappointement fut donc grand pour ceux qui, venus, en toilette et sans avoir dîné, de Meidling, de Hietzing, de Baumgarten, de Brigittenau, de Stadiau et de tout le pays à cinq lieues à la ronde, trouvèrent l'entrée interdite à quiconque n'avait pas sa place louée d'avance.

Ce fut un hourra de dépit, d'indignation et de colère qui, parti de la place de la Parade, retentit jusqu'au Prater, lorsque se répandit cette nouvelle, que la salle était complètement louée ; et nul doute que la foule furibonde ne se fût livrée à quelque bruyante représaille, si les équipages de la cour, venant tout à coup à passer et à s'arrêter devant le théâtre, n'eussent, comme une digue, fait rentrer cette marée dans son lit.

La foule – nous parlons de la foule autrichienne surtout –, la foule, qui jamais n'a de rancune, mais qui toujours a besoin de crier, se dédommagea des malédictions que l'empêchait de pousser la présence de la famille impériale en criant : « Vive l'empereur ! » et, comme Ruy Blas de pittoresque et poétique mémoire, se contenta, pour tout spectacle, de regarder descendre des équipages, après Sa Majesté, toutes les princesses, archiduchesses et comtesses de la cour.

Bien que ce spectacle soit, sans doute, fort intéressant, nous préférons aller attendre l'arrivée des illustres personnages qui en font l'objet, commodément assis dans une stalle du théâtre, où notre titre d'auteur dramatique, que nous déclinons au contrôle, nous donne le droit d'entrer librement, et à la porte duquel un immense bassin d'argent reçoit les offrandes destinées par ce public d'élite à la bénéficiaire.

La salle du théâtre impérial de Vienne est, dans les temps ordinaires, médiocrement élégante ; mais parée comme elle l'était ce soir-là, elle offrait un coup d'œil vraiment féerique. À la voir dans son ensemble, on eût dit l'intérieur d'un palais arabe où chatoyaient, étincelaient, chantaient, respiraient, des diamants, des perles, des dentelles, des femmes et des fleurs ; de quelque côté que l'on tournât les yeux, on n'apercevait que blancs visages et fraîches épaules, au milieu desquels ne faisaient tache ni la figure morose, ni le vêtement sombre de l'homme ; c'étaient des masses de fleurs qui s'épanouissaient sans que, par aucun endroit, perçât le tronc noir de l'arbre, et il semblait que quelque divinité reproductrice eût été chargée de rassembler là tout ce qu'il y avait de beau dans le vieux monde, afin d'en composer un nouveau.

Dans la loge impériale – placée à l'avant-scène de droite, et formée de la réunion de trois loges qui se séparent ou se confondent à volonté –, étaient d'abord dix femmes, toutes jeunes, toutes belles, toutes blondes, toutes vêtues uniformément de robes de dentelles, la poitrine et la tête couvertes de fleurs entre lesquelles, comme des gouttes de rosée, scintillaient des diamants ; dix femmes – ou plutôt dix jeunes filles, car la plus âgée n'avait pas vingt-cinq ans – dix jeunes filles qu'on eût prises pour dix sœurs, tant elles se ressemblaient en grâce, en jeunesse, en beauté ; tant elles figuraient les dix premières journées du mois de mai !

En face de la loge impériale, c'est-à-dire dans l'avant-scène de gauche, comme dans une seconde corbeille destinée à faire pendant à la première, s'étageaient les sept fleurs fraîchement écloses de la nouvelle branche de Bavière ; les princesses Joséphine, Eugénie, Amélie, Elisabeth, Frédérique, Louise et Marie.

Les loges attenantes à la loge impériale d'Autriche et à la loge royale de Bavière, semblaient une forêt héraldique où s'entrecroisaient les rameaux généalogiques des arbres princiers de toutes les Hesses : Hesse-Darmstadt, Hesse-Hombourg, Hesse-Rheinfeld, Hesse-Rothenbourg, Hesse-Cassel, Hesse-Creutzberg, Hesse-Philipsthal, Hesse-Barchfeld ; les princesses de Nidda, de Hohenlohe, Wilhelmine de Bade, et les petites princesses Berthe et Amélie, imperceptibles boutons de ce riche bouquet de fleurs.

Puis venaient les loges des maisons de Wittenberg, de Stuttgart, de Neustadt, de Montbéliard, de Saxe, de Brandebourg, de Bade, de Brunswick, de Mecklembourg, de Schwerin, d'Anhalt ; des princesses Marianne et Henriette, et de la petite princesse Thérèse, du rameau royal de Nassau.

Mais ce qui attirait particulièrement l'attention des spectateurs, ce n'était ni la loge impériale d'Autriche, ni la loge royale de Bavière, ni toutes ces autres loges déployant au-dessus du parterre le blason vivant de l'Allemagne ; ce n'étaient ni les aigrettes de diamants qui envoyaient leurs rayons, ni les couronnes de fleurs qui envoyaient leurs parfums, ni les lèvres roses, doublées d'émail, qui envoyaient leurs sourires ; – non.

Ce qui attirait tous les regards ; ce qui éveillait un sentiment d'admiration, presque d'enthousiasme ; ce qui, enfin, comme nous l'avons dit tout à l'heure, donnait à cette salle l'aspect d'un palais d'Orient, et eût pu faire croire à un rêve des *Mille et une Nuits,* c'étaient les étranges et beaux personnages qui occupaient la loge de face, d'habitude destinée aux aides de camp de l'empereur, et

correspondant à celle qui, chez nous, tient le milieu de la galerie.

Qu'on imagine, en effet – l'éventail à la main, vêtu de cachemire blanc tramé de perles et d'or, le cou enveloppé d'une écharpe de gaze où, comme scintillent les étoiles à travers un nuage, scintillaient de splendides pierreries, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon fixées au-dessus du front par un diamant gros comme un œuf de colombe –, qu'on imagine un bel Indien de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux moustaches et à la barbe parfaitement noires, qu'à la fierté de ses yeux on eût pris pour un des radjahs indépendants du Boghilkund ou du Bundelkund, et, à la richesse de ses vêtements, pour le génie des mines de diamants de Pannah.

Autour de lui – puisque nous sommes en face d'un tableau de Delhi ou de Lahore, qu'on nous permette d'employer une comparaison indienne – autour de lui, comme des étoiles autour de la lune, quatre jeunes filles aux paupières noircies, aux joues safranées, aux yeux étincelants sous la lumière des mille bougies de la salle, comme au milieu des ténèbres les yeux des animaux de la nuit, quatre jeunes Indiennes dont l'aînée n'avait pas quinze ans, enveloppées de gaze et vêtues de cachemire blanc de Boukhara.

Derrière le radjah – c'était le titre que l'on donnait à l'étranger –, six jeunes Indiens vêtus de robes de soie brochée vert, bleu et orange, de ces tons vifs et chauds nuancés par le soleil lui-même sur cette gigantesque palette de l'Inde où Véronèse semble avoir trempé son pinceau.

Enfin, tout au fond de l'immense loge, dans une espèce de salon de service, se tenant debout, immobiles, huit valets à grande barbe, en longue robe de percale blanche, en turban d'or et d'écarlate.

L'un d'eux, qui occupait près du radjah l'emploi de héraut, était le *tchouparassi,* ainsi appelé de la longue écharpe rouge qu'il portait de l'épaule droite au côté gauche, et à laquelle pendait une grande plaque d'or où étaient tracés, en langue persane, les noms, titres et qualités du maître.

Les autres étaient des *harkaras* de Delhi, un *tamoul* de Madras, et un *pundi* de Bénarès, titres qui correspondent chez nous à ceux de chambellan et de janissaire.

Au milieu de cette salle, où la blancheur des dentelles et des robes rayonnait aux lumières comme la neige au soleil, cette loge indienne, éclatante, colorée, ressemblait à une verdoyante oasis assise sur un des plateaux neigeux de l'Himalaya ; et, en fermant,

sous les rayons qu'elle projetait, leurs yeux éblouis, les spectateurs voyaient en imagination se dérouler devant eux comme un panorama toutes ces villes de l'Inde dont le nom seul, murmuré à nos oreilles, nous fait l'effet d'un conte ou d'une chanson : Saseram, Bénarès, Mirzapour, Kallinger, Kalpy, Agra, Bindrabund, Muthra, Delhi, Lahore, Cachemire. On voyait défiler les palais, les tombeaux, les mosquées, les pagodes, les kiosques, les cascades, toutes les féeries de l'antique architecture hindoue ; il vous arrivait comme des parfums de fraisiers et d'abricotiers sauvages, comme des bouffées odoriférantes de branches de cèdre brûlées par les montagnards sur les rampes de Djavahir ; et, des cimes neigeuses, des sommets vaporeux de cette rêverie, on voyait luire les verts gazons des vallées tibétaines, où, disent les poètes, la pluie n'est jamais tombée ; on oubliait enfin le lieu où l'on était, l'heure, le théâtre, l'empereur, la ville, l'Europe, et l'on se sentait prêt à ouvrir les ailes et à s'envoler vers les terres bénies d'où venaient ces splendides visions !

Au milieu de cette ville de l'Inde en miniature, au premier rang de cette loge, à la droite de celui qui semblait un prince indien, tant autour de lui tout était royal et asiatique, se tenait un homme dont nous n'avons pas encore parlé et qui, par son costume européen, par son habit noir fermé, et à la boutonnière duquel était attaché le ruban d'officier de la Légion d'honneur, faisait un singulier contraste avec l'étranger.

Pourtant, en examinant soigneusement le costume du radjah, le contraste n'eût point paru si grand ; car on eût aperçu, attachée dans un pli de sa robe blanche, une rosette semblable à celle qui décorait la poitrine de l'Européen.

Nul ne savait précisément ce qu'étaient ces deux hommes arrivant du pays des rêves, et qui, partout, au théâtre ou à la promenade, dans la même loge ou la même voiture, se présentaient sur le pied de l'égalité.

Voici les bruits qui couraient à leur endroit :

Le radjah des *Mille et une Nuits*, cet étranger dont le cortège ressemblait à celui du roi Salomon venant recevoir la reine de Saba, ce nabab sur lequel étaient braquées les lorgnettes de tous les spectateurs et surtout de toutes les spectatrices, était, ainsi que nous l'avons dit, un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, aux yeux d'un bleu d'émail, à la figure loyale, ouverte, franche, communicative comme celle des Indiens des montagnes, à la tournure facile et dégagée, aux manières élégantes des Indiens de la plaine.

On disait de lui que, disgracié par l'empereur Napoléon, en 1812, à propos de l'opposition qu'il s'était permis de faire tout haut contre la campagne de Russie, ne voulant point rester inactif au commencement de sa carrière, et répugnant à servir, comme Moreau ou Jomini, dans les rangs des ennemis de la France, il était parti pour l'Inde et avait été offrir ses services à Rundjet-Sing, qui lui-même, de simple officier, était devenu radjah ou maharadjah, autrement dit roi absolu de Lahore, du Pendjab, de Cachemire et de toute la partie inconnue de l'Himalaya que bornent l'Indus et le Setledje.

Présenté au général Allard, qui commandait la cavalerie du radjah, par le général Ventura, qui commandait l'infanterie, le nouvel émigré, que l'on disait Maltais, et dont on ignorait le nom, avait été bientôt appelé par Rundjet-Sing au commandement de l'artillerie avec un traitement annuel de cent mille francs.

Mais de là ne lui venait point la fortune immense dont il jouissait ; une légende tout orientale lui attribuait une autre source. On racontait qu'un jour, le roi de Lahore étant venu passer, dans le Pendjab, la revue des troupes que commandait le général maltais, celui-ci lui avait fait dresser un trône du haut duquel le roi avait pu suivre les merveilleuses évolutions auxquelles, en moins de trois ans, le commandant de l'artillerie avait dressé les troupes et le matériel placés sous ses ordres.

La revue terminée, Rundjet-Sing, tout étourdi de ce qu'il venait de voir, avait voulu doubler les appointements de son général d'artillerie ; mais lui, en souriant, avait demandé si, en échange de cette riche augmentation, qui, peut-être, éveillerait la jalousie de ses collègues, il ne serait point égal au radjah de lui accorder un autre don.

Rundjet-Sing avait incliné la tête en signe d'assentiment.

Alors le Maltais avait demandé au roi de lui donner, en toute propriété, le sol recouvert par le tapis qui supportait son trône, c'est-à-dire un espace de terrain de vingt-cinq pieds carrés, à peu près.

Le radjah lui avait, bien entendu, accordé cette demande.

Or, le tapis recouvrait une mine de diamants ! de sorte que le général de Rundjet-Sing était devenu si riche, disait-on, qu'il eût pu payer, pour son compte, l'armée du radjah, qui était de trente à trente-cinq mille hommes.

Depuis sept ou huit ans – ajoutait la légende indo-germanique –, il était au service du roi de Lahore, lorsqu'un Corse, ancien officier de l'empereur napoléon, était arrivé à son tour près de Rundjet-

Sing. Le radjah accueillait avec ardeur tout ce qui venait d'Europe, et il n'avait point attendu que le nouveau venu lui demandât un emploi ; il lui avait fait offrir une place, soit dans l'armée, soit dans l'administration ; mais le nouveau venu était porteur d'une somme assez considérable qui, disait-on, lui avait été donnée à Sainte-Hélène par l'empereur lui-même, et il avait refusé toutes les offres du radjah.

Ce nouveau venu, ce Corse, c'était, disait-on encore, l'homme à l'habit noir, au ruban rouge, au visage pâle, aux moustaches noires et épaisses, aux yeux profonds et pénétrants, qui se tenait à la droite du magnifique Indien, et qui se faisait remarquer par son front soucieux comme un nuage chargé de foudre, et par cette attitude mâle et fière particulière aux hommes dont toute la vie a été une longue lutte pour la même idée.

Que venaient faire ces hommes en Europe ? Chercher, assurait-on, des ennemis à l'Angleterre, Rundjet-Sing ne demandant que l'appui d'une puissance européenne pour soulever l'Inde tout entière.

Ils s'étaient arrêtés à Vienne pour y attendre, disaient-ils, le fils du radjah, jeune prince de la plus haute espérance, resté convalescent à Alexandrie.

En arrivant dans la capitale de l'Autriche, ils avaient remis à M. de Metternich leurs lettres de recommandation, signées du maharadjah de Lahore, et l'empereur François les avait reçus avec la même cordialité et la même pompe qu'en 1819, il avait déployées pour recevoir Aboul-Hassan-Khan, ambassadeur de Perse.

Muni des présents que le radjah l'avait chargé de déposer aux pieds de l'empereur, et parmi lesquels étaient son portrait encadré d'une riche bordure en pierre de jade de la Chine, des tissus de soie et de cachemire, des colliers de perles et de rubis, le général indien avait fait à la cour une entrée triomphale ; et la porte du palais que l'empereur lui avait désigné pour habitation était assiégée, du matin au soir, par les courtisans que leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles envoyaient, avec recommandation de serrer assez tendrement les mains du nabab pour en faire tomber les diamants, les émeraudes et les saphirs dont elles ruisselaient.

Et maintenant, nous espérons que l'on comprendra pourquoi – le côté pittoresque à part – la loge de l'envoyé du maharadja de Lahore était le point de mire de tous les regards.

XCV

Mirage indien.

Mais, tout au contraire de cette foule qui, son but trouvé, semblait n'avoir d'attention que pour eux seuls, les deux amis laissaient errer leurs regards sur toutes les loges à la fois, ne paraissant pas s'inquiéter le moins du monde des nobles princesses qui occupaient le premier rang, ni des belles spectatrices qui occupaient les autres places ; ayant bien plutôt l'air de vouloir percer, avec le rayon de leurs yeux, la profondeur des salons, afin d'y chercher quelque spectateur encore absent ou si bien caché, que leurs efforts pour le découvrir étaient inutiles.

– Ma foi, dit l'Indien à son compagnon dans le dialecte de Delhi, que tous deux semblaient parler avec la même facilité que les indigènes, à force de chercher à voir, je n'y vois plus : mes yeux se troublent ! Et vous, Gaetano, y voyez-vous quelque chose ?

– Non, répondit l'homme à l'habit noir ; mais quelqu'un de bien informé m'a assuré que, visible ou non, il assisterait à cette représentation.

– Il est peut-être malade !

– Avec sa volonté de fer, une maladie, même sérieuse, ne serait point pour lui un empêchement… Il viendra ici ce soir, dût-il y venir en litière et se faire porter à sa loge. Quant à moi, je suis certain qu'il y est déjà et qu'il assiste à la représentation incognito, caché dans quelque baignoire ou quelque loge du cintre. Comment voulez-vous qu'il laisse échapper, sans en prendre sa part, cette représentation, la dernière, assure-t-on, que donne une femme qui lui accorde, à lui, ce qu'elle refuse à tout le monde ?

– Vous avez raison, Gaetano, il y est ou il y sera. Et vous avez, dites-vous, reçu de nouveaux renseignements sur la Rosenha ?

– Oui, général.

– Conformes aux premiers ?

– Plus rassurants encore.

– Elle l'aime ?

– Elle l'adore !

– Sans intérêt ?

– Mon cher général, je croyais que vous connaissiez les Allemandes : elles se donnent, mais ne se vendent pas.

– Je la croyais Espagnole, et non Allemande.

– C'est-à-dire qu'en effet sa mère était Espagnole ; mais que prouve cela ? Qu'elle est fière comme une Castillane, désintéressée comme une Allemande.

– On vous a donné des détails sur la jeunesse de cette fille… je me trompe… de cette femme ?

– C'est toute une histoire, mais une histoire étrangère à ce qui nous occupe. Sa mère ou la femme qui passait pour sa mère – il paraît que Rosenha elle-même n'a rien de certain à cet égard –, tant que la petite fut enfant, vécut Dieu sait comment, en donnant à jouer, en faisant pis peut-être ! Mais, Rosenha devenue jeune fille, on commença à s'apercevoir de sa merveilleuse beauté, et l'on songea à en tirer parti. Ce fut alors que, pour échapper au sort qui l'attendait, la petite s'enfuit de chez sa mère. Elle avait onze ans ; elle se mêla à une troupe de gitanos qui lui apprirent toutes les danses espagnols. À treize ans, elle débuta sur le théâtre de Grenade, passa successivement sur ceux de Séville et de Madrid, puis, enfin, arriva à Vienne, recommandée à l'entrepreneur des théâtres impériaux par l'ambassadeur d'Autriche près la cour d'Espagne. Ce n'est point sa vie que je vous raconte, remarquez bien, général ; c'est un sommaire des événements qui la composent.

– Et, dans tout cela, vous voyez ?…

– Un côté parfaitement digne, parfaitement noble, parfaitement dévoué.

– Auquel vous croyez qu'on peut se fier ?

– Auquel, du moins, je me fierais, moi.

– Si vous vous y fiez, mon cher Gaetano, vous entendez bien que je m'y fierai aussi… ou, plutôt, je m'y suis fié déjà, puisque ma lettre est toute écrite, là, dans cette bourse. Mais ce que je demande, c'est si elle aura l'esprit assez grand pour comprendre l'immensité d'un projet comme le nôtre.

– Les femmes comprennent avec le cœur, général. Celle-ci aime : elle doit vouloir la gloire, la renommée, la grandeur de son amant ; elle comprendra !

– Mais comment, au milieu de la surveillance dont il est l'objet – surveillance d'autant plus rigide qu'elle est plus dissimulée –, comment expliquez-vous qu'on laisse librement pénétrer cette jeune fille jusqu'à lui ?

– Il a seize ans, général, et la surveillance de la police, si sévère qu'elle soit, est, dans certains cas, obligée de fermer les yeux à l'endroit d'un jeune homme de seize ans dont les passions vives et précoces sont, dit-on, celles d'un homme de vingt-cinq. D'ailleurs, elle ne le voit qu'à Schœnbrunn, où elle est introduite par un jardinier du château qui passe pour son oncle.

– Oui, et que les deux enfants croient à leur dévotion, mais qui, selon toute probabilité, est à la dévotion de la police.

– Je le crains… Mais on n'aura qu'à leur recommander le silence le plus absolu…

– C'est l'objet du post-scriptum de ma lettre.

– Et comme j'ai un moyen sûr de pénétrer jusqu'à lui sans mettre personne dans ma confidence…

– Êtes-vous bien certain de pouvoir vous retrouver, même par une nuit noire, dans ces immenses jardins de Schœnbrunn ?

– J'ai habité Schœnbrunn, en 1809, avec l'empereur ; puis j'ai le plan qu'il m'a remis lui-même à Sainte-Hélène…

– Et puis il faut bien donner quelque chose au hasard, à la Providence, à Dieu ! dit, comme un homme à peu près décidé, le général. Mais enfin, pourquoi n'est-il pas ici ?

– D'abord, général, rien ne vous dit qu'il n'y soit pas ; il croit, pauvre enfant, sa passion inconnue, et il a peur de la trahir en allant se placer dans la loge des archiducs, et en laissant voir ces émotions qu'un jeune cœur n'est pas maître de contenir. Ensuite, ainsi que je vous l'ai dit, il est peut-être dans la salle, mais caché. Enfin, comme il n'adore pas la musique, à ce qu'on assure ; que, d'ailleurs, il veut sans doute donner à la belle Rosenha la preuve qu'il ne vient que pour elle, il est encore possible – plus que possible : probable même ! – qu'il laissera jouer l'opéra, et ne viendra que pour le ballet.

– Ah ! cela, Gaetano, pourrait bien être, comme on dit là-bas, la vérité vraie ! à moins… à moins, toutefois, qu'il ne soit malade, trop malade pour quitter la chambre.

– Vous revenez encore à cette fatale idée !

– Je reviens aux idées terribles, mon cher Gaetano… Il est d'une faible complexion, et il use de la vie, le malheureux ! comme ferait un homme robuste !

– On exagère peut-être la faiblesse de sa santé, comme on exagère ses excès. Que je le voie de près seulement, et je saurai bien à quoi m'en tenir. Comme je vous le disais tout à l'heure, il a seize ans, ou il va les avoir dans un mois : à cet âge, la sève monte,

et il faut bien que l'arbuste pousse ses premières feuilles.

– Gaetano, rappelez-vous ce que nous disait avant-hier son médecin ; vous me serviez d'interprète, n'est-ce pas ? vous ne l'avez point oublié. Eh bien, n'avez-vous pas été effrayé comme moi de ce qu'il nous a raconté de sa puissance d'énergie et de sa faiblesse de constitution ? C'est un grand et frêle roseau qui, au moindre vent, frémit et courbe la tête… Ah ! que ne puis-je l'emporter avec nous, là-bas, dans l'Inde, et le faire durcir au soleil comme ces bambous du Gange qui défient tous les ouragans !

Au moment où le général achevait ces mots, le chef d'orchestre leva l'archet et donna le signal de l'ouverture du *Don Juan* de Mozart, ce chef-d'œuvre de la musique allemande, que les deux amis écoutèrent sans sourciller, préoccupés qu'ils étaient par l'absence du personnage dont ils attendaient si impatiemment l'apparition.

Or, le personnage qu'ils attendaient, nous n'apprendrons rien au lecteur en lui disant que c'était cet illustre et malheureux enfant qui avait reçu au berceau le titre de roi de Rome, et auquel, par une patente du 22 juillet 1818, l'empereur François II avait donné le titre de duc de Reichstadt, empruntant ce nom, devenu si profondément historique, à une des terres qui devait former l'apanage autrichien de l'héritier de Napoléon.

C'était donc le duc de Reichstadt qu'attendaient si impatiemment le général indien et son ami ; et la jeune fille sur laquelle ils faisaient reposer toutes leurs espérances, c'était la célèbre Rosenha Engel, la belle danseuse pour laquelle, comme nous l'avons vu au commencement du précédent chapitre, toute la ville de Vienne était en rumeur.

Don Juan achevé – aux rares applaudissements de la foule, qui, malgré le respect qu'elle a pour les chefs-d'œuvre, sacrifie, en général, le passé au présent –, il partit de toutes ces loges, silencieuses pendant l'opéra, mille bruits confus de causeries assez semblables au bourdonnement des abeilles ou au babillage des oiseaux saluant joyeusement et bruyamment les premières heures du matin.

L'entracte dura vingt minutes environ, et les deux étrangers employèrent ces vingt minutes à inspecter de nouveau toutes les loges les unes après les autres ; mais le jeune prince n'était évidemment dans aucune de ces loges dont ils passaient l'inspection.

Le chef d'orchestre donna le signal de l'ouverture du ballet, et, après quelques phrases de prélude, la toile se leva de nouveau.

Le théâtre représentait les faubourgs verdoyants d'une ville indienne avec ses kiosques et ses pagodes, ses statues de Brahma, de Shiva, de Ganésa, de Lachmé, déesse de la bonté ; au fond, les rives d'or du Gange, étincelant sous le bleu foncé du ciel.

Une troupe de jeunes filles vêtues des pieds à la tête de longues robes blanches s'avança sur le devant du théâtre, en chantant un adorable *pantoum* dont le refrain était :

Oum mani pàdmei oum !

Heu ! gemma lotus heu !

hymne adressé au diamant Nénufar, lequel, disent les habitants du Tibet, mène en droite ligne ceux qui le chantent au paradis de Bouddha.

En voyant ce décor asiatique, en écoutant cette chanson indienne que les pâtres chantent le soir en chœur, lorsqu'ils ramènent du pâturage les troupeaux de chèvres et de brebis, les deux amis reconnurent le ballet qu'on allait représenter. C'était une imitation, moitié opéra, moitié pantomime, de la vieille pièce indienne du poète Calidasa dont nous avons eu, vers le même temps, une traduction en France ; traduction connue sous le nom de *la Reconnaissance de Sacountala*. Un jeune poète viennois, après avoir vu passer le radieux cortège du général indien, avait eu l'attention délicate de lui faire, à lui seul, poète, une réception royale, en lui rappelant, de peur qu'il ne les regrettât, et les chansons, et les costumes, et les danses, et le ciel bleu de son pays.

Les deux amis furent touchés et confus en même temps de la solennité dont ils étaient en quelque sorte les héros. En effet, au moment où le chœur, chantant la dernière strophe du pantoum, se tourna vers eux, comme si cette dernière phrase leur était adressée, tous les regards se dirigèrent du côté de leur loge, et, malgré la présence de la famille impériale et de tous ces princes allemands, des bravos éclatèrent, qui, oubliant de saluer le pouvoir officiel, si respecté alors, surtout à Vienne, allèrent saluer ce pouvoir poétique de la richesse et du mystère, si entraînant partout et à toutes les époques.

Tout à coup, le cercle du chœur s'écarta, et, comme un bouquet dans un vase d'albâtre, on vit apparaître les chatoyantes étoffes de satin, de brocart, de soie et d'or, d'une trentaine d'almées et, au centre, comme la fleur principale du bouquet, dépassant les autres fleurs de toute la hauteur de la tête, et s'ouvrant, pour ainsi dire, aux yeux des spectateurs, la reine des almées, la déesse de la

beauté et de la grâce, la fleur incarnée en femme qu'on appelait la signora Rosenha Engel.

Ce fut un cri unanime, un hourra immense, un applaudissement universel et, du fond des loges, de l'orchestre, du parterre même, s'élancèrent, comme les fusées d'un feu d'artifice parfumé, mille bouquets qui, tombés tout autour des almées, jonchèrent bientôt le parquet et firent de la scène un reposoir de la Fête-Dieu, une sorte d'autel éclatant, embaumé, dont les almées semblaient les prêtresses, mais dont Rosenha Engel était véritablement la divinité.

Quiconque a voyagé en Italie connaît les applaudissements prolongés, les bravos frénétiques, les cris passionnés de la foule pour ses artistes favoris ; eh bien, nous n'hésitons point à affirmer que jamais, ni à Milan, ni à Venise, ni à Florence, ni à Rome, ni même à Naples, ne furent poussées acclamations plus bruyantes, plus unanimes, plus méritées.

À partir de ce moment, spectacle et spectateurs, archiducs, princes, princesses, courtisans, tout disparut ; il n'y eut plus de salle, il n'y eut plus de théâtre : une colonie de deux mille personnes vécut, confondue sans distinction de rang ni de titre, dans les sites enchantés de l'Inde. Les deux heures qu'on avait passées à contempler la loge du général avaient admirablement préparé cette foule à voyager avec lui, et, pendant toute la durée du ballet, cette fraction aristocratique et intelligente de la population viennoise enfermée dans le théâtre impérial devint indienne, et fut prête à se prosterner en adoration devant la déesse Rosenha, qui venait d'opérer cette métamorphose.

Le rideau tomba au milieu des applaudissements, et se releva au milieu des cris frénétiques de la foule, redemandant la signora Rosenha Engel.

La signora Rosenha Engel reparut.

Alors ce ne fut plus une pluie, ce fut une averse, une avalanche, un déluge de fleurs. Des bouquets de toutes les formes, de toutes les grosseurs, nous dirons presque de tous les pays – car quelques-uns étaient le produit des plus riches serres de Vienne – tombèrent donc tout autour de la bénéficiaire en cascade parfumée.

Mais, chose étrange ! au milieu de ces merveilles de la flore universelle, la seule offrande que la belle Rosenha Engel parut remarquer, le seul bouquet qu'elle ramassa de sa blanche main, fut un petit bouquet de violettes au centre duquel s'épanouissait un bouton de rose blanc comme la neige.

Ce bouquet était, à coup sûr, l'offrande d'une âme timide,

presque craintive ; comme la violette, cette âme se cachait dans l'ombre, et elle envoyait son parfum sans montrer sa corolle.

La violette représentait la timidité et la discrétion ; la rose blanche, la pureté et la pudeur. – Il y avait évidemment alliance de celui qui envoyait le bouquet avec celle qui le recevait.

Ce fut, du moins, selon toute probabilité, l'opinion de la belle Rosenha ; car, ramassant, comme nous l'avons dit, ce bouquet de préférence à tous les autres, elle l'éleva jusqu'à la hauteur de ses lèvres, regarda la loge presque perdue du cintre de laquelle il était tombé, et reporta sur les fleurs un regard plein d'amour : ne pouvant les dévorer des lèvres, elle semblait les embrasser des yeux !

Les deux étrangers avaient suivi attentivement les moindres détails de toute cette scène ; leurs yeux, comme ceux de la danseuse, avaient monté jusqu'à la loge mystérieuse, et le général avait saisi le bras de son ami au moment où la signora Rosenha Engel avait presque embrassé le bouquet.

– Il est ici ! s'était écrié en français, et oubliant qu'il pouvait être entendu, le général indien.

– Oui, là, dans cette loge, répondit l'homme à l'habit noir en dialecte de Lahore ; mais, pour Dieu, général, parlons indien.

– Vous avez raison, Gaetano, dit le général, parlons indien.

Et, passant sa main dans la poche de sa grande robe :

– Je crois, ajouta-t-il, que c'est le moment de jeter aussi notre *nazzer* à la belle Rosenha.

On appelle *nazzer,* dans l'Inde, l'offrande faite par un inférieur à un supérieur.

Le nazzer du général consistait en un sac de musc fait de la peau même de l'animal, curiosité asiatique, rareté tibétaine qui se trahissait à son parfum, et qui ramena sur l'Indien tous les yeux, tournés pendant un instant vers cette loge d'où était parti le bouquet de violettes.

Et, en effet, le général, détachant le bracelet de diamants qui était enroulé autour de son poignet, en noua le sac de musc, et lança le tout à la signora Engel, qui jeta, malgré elle, un cri de surprise en voyant éclater, comme un ruisseau au soleil, une rivière de diamants de la plus belle eau !

XCVI

Ce que racontait le nazzer du général indien.

La cérémonie faite – comme il est dit naïvement dans la légende de Malbrough –, *chacun s'en fut coucher, les uns avec leurs femmes, et les autres tout seuls.*

Nous ne suivrons ni les uns ni les autres ; mais, profitant toujours de nos droits et privilèges d'auteur dramatique, nous allons pénétrer hardiment dans les coulisses et tenter de voir, à travers les carreaux dépolis de sa loge, ce qui se passe chez la signora Rosenha Engel.

D'abord, à la porte, attendaient une foule de princes, d'électeurs, de margraves, de banquiers, pareils à des courtisans faisant antichambre au petit coucher d'une reine.

Il fallait le temps à la signora Rosenha de quitter son costume d'almée, d'ôter son rouge et son blanc, et de passer sa robe de chambre ; seulement, ce soir-là, l'attente se prolongeait bien au-delà du temps ordinaire ; il en résultait que cette foule aristocratique, entassée à la porte d'un couloir étroit, étouffait et commençait à murmurer, plus poliment en apparence, c'est vrai, mais presque aussi impatiemment au fond, que murmure la foule populaire.

On entendit un pas qui s'approchait de la porte, et la porte s'entrouvrit à la satisfaction générale. – Mais, par cette porte entrouverte, passa le museau futé d'une camériste française, laquelle dit, avec cette facilité d'élocution qui caractérise l'honorable classe des femmes de chambre françaises en général, et des femmes de chambre d'actrice en particulier :

– Messieurs, la signora Rosenha est désespérée de vous faire attendre ; mais elle est un peu souffrante et vous demande encore, si vous tenez absolument à rester, dix minutes de repos.

Ce fut, à cette nouvelle, un véritable hourra ! Dix minutes d'attente dans cet étroit espace privé d'air extérieur, c'était, bien certainement, une ou deux asphyxies pour les poumons délicats des diplomates, et autant de congestions cérébrales pour les cerveaux épais des banquiers !

On murmura fort.

– Ah ! dit la Marton(1), je crois que l'on murmure là-bas ?... Messieurs, c'est à prendre ou à laisser : chacun est libre de rester, mais encore bien plus libre de partir.

– Charmante ! charmante ! dirent plusieurs voix affectant l'accent français.

– Nous accordons les dix minutes, mais pas une seconde de plus ! dit un gros banquier habitué à ne pas donner de délai à ses débiteurs.

– C'est bien, c'est bien, dit mademoiselle Mirza en refermant la porte, et la signora est prévenue, et, si elle a besoin d'une minute, de deux minutes, de dix minutes de plus, elle ne vous les demandera pas : elle les prendra. Il faut bien qu'on respire, que diable !

Et le pêne de la serrure grinça dans la gâche.

Or, ce n'était ni le désir de repos ni le besoin de respiration qui retardait l'entrée de la cour de Rosenha, la réception officielle de ses adorateurs : la jeune fille était habillée depuis longtemps ; mais, en regardant le bracelet de diamants qui entourait le sac de musc de l'Indien, en entrouvrant le sac lui-même, elle avait aperçu la lettre ; et la valeur du sac précieux, jointe à l'originalité de l'envoi, avait donné à la danseuse une vive curiosité de savoir ce que contenait la lettre.

Alors elle avait déplié le billet, l'avait lu, était restée un moment pensive, l'avait relu, et avait paru s'enfoncer dans une seconde rêverie plus profonde encore que la première. Enfin, après avoir jeté un dernier regard sur la signature, elle replia la lettre, la remit dans son enveloppe musquée, et attacha le nazzer indien à sa ceinture.

Puis, comme si elle voulait jouir à son aise d'une douce émotion dont l'eût distraite la présence de tous ces importuns, elle fit dire à ses adorateurs, par l'organe de mademoiselle Mirza, qu'elle demandait encore dix minutes pour se reposer et respirer.

Ces dix minutes écoulées, elle appela sa caméristé et lui ordonna d'ouvrir la porte.

Elle sourit et leva les épaules de pitié en entendant rougir ses flatteurs à l'approche de la femme de chambre, comme, à l'approche du belluaire(1), rugissaient les animaux du cirque.

Ils se précipitèrent à travers la porte de la loge entrouverte avec l'impétuosité du flot à travers une écluse.

Après quoi, la procession commença ; chacun défila devant la danseuse, nonchalamment couchée sur son canapé, et lui baisa la

main.

Nous tiendrons nos lecteurs, et surtout nos lectrices, quittes des fades compliments qui vinrent échouer aux pieds de la belle Rosenha ; à la forme près, le fond de chacun était le même : « Vous êtes belle comme les amours, et vous avez dansé comme un ange ! »

La danseuse les écoutait à peu près comme les divinités auxquelles nous nous adressons écoutent nos prières ; comme elles, laissant planer son esprit dans les hautes régions, elle n'entendait le bourdonnement de toutes ces voix que vaguement, sans le comprendre et sans y répondre, absolument comme la rose entend le bourdonnement des abeilles.

Il nous paraît cependant bon de dire, en conteur consciencieux, que sous les douces fleurs de rhétorique de ces discours qu'on lui adressait, et qu'elle n'écoutait pas, se cachait le serpent de la jalousie, lequel, de temps en temps, dressait, du milieu des fleurs effeuillées aux pieds de la danseuse, sa tête plate et sifflante.

Chose étrange ! ce n'était pas ce précieux nazzer échappé, aux yeux de tous, des mains de l'Indien ; ce n'était pas ce bracelet de diamants enroulé au poignet de la jeune fille, et qui semblait s'épuiser en jets de flammes ; ce n'était pas ce sac parfumé sous la broderie d'or, pendu à la ceinture de la belle Rosenha comme une escarcelle ; ce n'était pas toute cette richesse visible qui mordait au cœur les adorateurs de la danseuse.

Non ; c'était ce bouquet de violettes que l'on cherchait inutilement parmi les autres bouquets étalés sur le canapé, sur les fauteuils et les consoles ; ce bouquet de violettes dont le parfum suave combattait l'odeur pénétrante du musc, et qui était tombé d'une main invisible ; c'était le regard que Rose-des-Anges (si nous nous permettons de donner en français l'équivalent du nom allemand de la danseuse), c'était le regard que Rose-des-Anges avait jeté vers la loge d'où il était parti ; c'était la façon preste, mignonne et joyeuse dont elle l'avait ramassé, pour l'élever ensuite à la hauteur de ses lèvres ; c'étaient ces détails, futiles en apparence qui, cependant, avaient été vus, observés, commentés de mille façons différentes, et de l'ensemble desquels il résultait que cette réputation de vertu, qui était le plus beau fleuron de la couronne de la jeune fille, venait de recevoir, dans cette soirée, un premier mais vigoureux échec.

Aussi, après avoir demandé la permission d'admirer le bracelet de diamants enroulé autour du bras de la danseuse, après s'être récrié sur la richesse de cette peau de rat musqué, qui, de son

vivant était loin de se douter qu'une fois morte, elle serait brodée de perles et d'or, le marquis de Himmel, un des plus assidus sigisbées de la belle Rosenha, se hasarda-t-il à lui demander si elle n'avait aucune idée du personnage mystérieux qui lui avait jeté le bouquet de violettes.

Alors, tout bas, presque à part :

– Marquis, avait dit Rosenha, c'est mon confesseur.

– Comment ! votre confesseur ?

– Pas l'ancien ; le nouveau.

– Je ne comprends pas.

– C'est pourtant bien simple, et plus simple même pour vous que pour aucun autre. C'est vous qui avez divulgué ma résolution de me retirer dans un couvent ; or, mon engagement étant fini ce soir, mon noviciat commençant demain, vous ne pouvez pas trouver mauvais que mon nouveau directeur ait été curieux de faire le plus tôt possible connaissance avec sa novice.

Le vieux comte d'Aspern, qui n'avait pas entendu la réponse de Rosenha, lui adressa la même question, et celle-ci lui dit à demi-voix :

– Comte, je puis vous avouer la vérité, à vous, puisque c'est vous qui répandez le bruit que je vais me marier – et, soit dit en passant, je ne sais pourquoi vous me desservez à ce point, quand j'ai plus de faiblesse pour vous que pour aucun de ces messieurs ici présents –. Eh bien, comte, c'est le bouquet de mon fiancé ; la rose blanche est le symbole de ma vertu et la violette celui de ma discrétion. Respirez les violettes, comte, et tâchez d'en garder le parfum.

Enfin, un attaché d'ambassade russe, le jeune comte de Gersthof, ayant demandé à son tour le secret du bouquet, Rosenha l'avait regardé en face en lui disant tout haut :

– Ah çà ! comte, est-ce bien sérieusement que vous me faites cette question ?

– Mais sans doute, avait répondu le comte.

– C'est me dire que vous voulez mettre ces messieurs dans la confidence de nos petits arrangements particuliers.

– Je ne vous comprends pas, avait repris le dandy moscovite.

– Messieurs, voici le fait. Vous savez qu'on m'a proposé un engagement pour le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg ?

Les uns répondirent que oui, les autres répondirent que non.

– Eh bien, c'est M. le comte de Gersthof qui a été chargé de me

transmettre cette proposition et qui, pour me déterminer à accepter l'engagement, au reste des plus avantageux, y a ajouté l'offre de son cœur, en me disant, comme je n'étais encore décidée à accepter ni l'un ni l'autre : « Si vous acceptez, belle Rosenha Engel, le plus modeste des bouquets qui vous seront jetés ce soir, vous ferez de moi le plus heureux des hommes ; car ce sera la preuve que vous venez à Pétersbourg et que vous me permettez de vous y accompagner… » Or, décidée à profiter, sinon des deux offres, au moins d'une – je laisse à la modestie de M. le comte à deviner laquelle –, j'ai ramassé le bouquet de violettes, le tenant pour le plus modeste des bouquets qui m'avaient été jetés.

– Ainsi, vous partez pour Pétersbourg ? s'écrièrent plusieurs voix.

– Si je ne pars pas pour l'Inde, où me demande Rundjet-Sing, pour son théâtre royal de Lahore, comme vous pouvez le voir, messieurs, par les arrhes magnifiques que m'a envoyés ce soir son ambassadeur.

– De sorte que votre engagement ?… demanda le marquis de Himmel.

– Est là, dit la danseuse, dans cette peau de rat musqué. Je ne vous le montre point, parce qu'il est en indou ; mais, demain, je le ferai traduire, et, s'il est tel que j'ai lieu de l'espérer, je donne rendez-vous à ceux de mes adorateurs qui ne craindraient pas de se déplacer pour moi sur les bords du Sind ou du Pendjab. Or, continua la belle Rosenha en se levant, comme il y a cent lieues d'ici à Saint-Pétersbourg, quatre mille d'ici à Lahore, et que, de quelque côté que se tourne mon choix, je n'ai pas de temps à perdre, permettez, messieurs, que je prenne congé de vous, en vous faisant cette promesse, bien sincère, de ne jamais oublier les bontés dont vous m'avez comblée.

Et la danseuse, avec un sourire charmant, avec une révérence d'une irréprochable exactitude chorégraphique, salua l'illustre et galante assemblée, qui, voulant ne la quitter qu'au dernier instant, l'accompagna jusque sur la place du théâtre, c'est-à-dire jusqu'au marchepied de sa voiture, où elle sauta, légère comme une mésange qui rentre dans sa cage.

Au moment où le cocher rendait les rênes aux chevaux impatients, tous les chapeaux, en signe d'adieu, s'enlevèrent d'un coup et en même temps, comme si une trombe eût passé par là.

Laissons la voiture de la jeune fille s'enfoncer dans Augustinergaase, Krugerstrasse et s'arrêter dans Seilerstatte, où était situé son hôtel.

XCVII

Histoire d'un enfant.

Le spectateur qui, sortant du théâtre impérial, l'imagination enflammée par le spectacle féerique qu'il avait eu pendant une heure sous les yeux, eût craint de rentrer chez lui, de peur de retrouver, à la vue des objets connus, le sentiment de la vie réelle, qu'il avait un instant oubliée, – ce spectateur-là, pour continuer, à travers la nature vaporeuse et poétique de la haute Allemagne, le conte des *Mille et une Nuits* commencé au théâtre, n'eût pas manqué, au lieu de reprendre le chemin de sa maison, de traverser la place de la Parade, et, s'engageant dans le faubourg de Mariahilf, d'enjamber au clair de lune la grande route qui conduit au château de Schœnbrunn, afin de contempler tout à son aise, une fois placé sur un des sommets qui dominent le château, le merveilleux panorama qui se fût déroulé devant lui.

Mais peut-être, cependant, avant d'arriver au village de Meidling, se fût-il arrêté en voyant, à une des fenêtres de l'aile gauche du château de Schœnbrunn, les deux coudes appuyés au balcon de la fenêtre, la figure éclairée par la lune, moins pâle que lui, un jeune homme, ou plutôt un enfant de seize ans, qui semblait lui-même en contemplation devant ce splendide spectacle que notre promeneur nocturne fût venu chercher.

En effet, de la fenêtre où il était placé, l'enfant pouvait voir, à travers l'atmosphère transparente de cette nuit lumineuse comme une nuit de printemps, devant lui et au-dessous de lui, Vienne, avec tous ses édifices, ses clochers, ses hautes tours, que domine la flèche élégante de sa magnifique cathédrale, et, comme contraste, la ville encore éclairée au-dedans par les derniers feux, mais ombrée vigoureusement au-dehors par sa vaste enceinte et ses noirs remparts ; puis, au-delà de la ville, le géant Danube, qui, après avoir pris sous un de ses bras l'île de Lobau, continue sa route, et va se perdre à l'horizon dans les plaines célèbres d'Aspern, d'Essling et de Wagram.

Du côté opposé, le jeune homme eût pu voir l'immense prairie entourée de collines d'où s'échappaient les eaux abondantes, tombant en cascades dans les lacs transparents, et dont de hauts arbres séculaires semblaient défendre l'approche comme des sentinelles vigilantes. Enfin, en regardant plus attentivement

encore, il eût sans doute aperçu, à travers les brumes diaphanes de cette nuit, l'horizon des collines couvertes de forêts qui vont, en bondissant comme un troupeau de buffles effarouchés, gravir jusqu'aux cimes les plus élevées des dernières Alpes.

Mais ce n'était ni le spectacle de Vienne, à moitié endormie dans son opposition de lumière et d'ombre, ni les lacs murmurants, ni les cascades joyeuses, ni les horizons brumeux, ni les montagnes sombres, que regardait cet enfant.

Non ; ses yeux, fixés au-dessous de lui, plongeaient sur la route qui va de Schœnbrunn à Vienne, et, les oreilles tendues, sans paraître s'inquiéter des brises glacées d'une froide nuit de février, il écoutait attentivement les moindres bruits venant du côté de la ville ; et plus d'une fois le craquement d'une branche, le grincement d'une girouette, ou le grondement des dernières portes du château que l'on fermait, le firent tressaillir.

Au reste, le spectateur placé au-dessous de lui, et le regardant, vêtu de son habit blanc de colonel autrichien, avec ses longs cheveux blonds bouclés et flottant au vent, eût été frappé de la beauté mélancolique de ce jeune homme, qui, dans cette attitude pensive, semblait ou un amoureux attendant l'heure de son premier rendez-vous, ou un jeune poète demandant au silence et à la nuit l'inspiration de ses premiers vers.

Disons tout de suite que le jeune homme aux cheveux blonds, au visage mélancolique, à l'habit blanc, était celui-là même qu'avaient – quoiqu'il assistât à la représentation – tant et si inutilement cherché les deux Indiens pendant cette longue soirée qu'ils venaient de passer au Théâtre impérial.

Dès lors, on se doute bien que ce n'est point un poète cherchant dans les étoiles le secret de la création qu'on a devant les yeux, mais tout simplement un amoureux qui explore du regard la partie de la route éclairée par la lune qui va de Schœnbrunn à Seilerstatte, comme un ruban de satin blanc destiné à guider jusqu'à lui les pas de la belle danseuse.

Pendant un moment, soit fatigué de la même posture, soit qu'il crût entendre un bruit lointain, il se redressa, et alors, apparut dans toute sa taille. Sa taille, en effet, était trop haute pour sa corpulence, et, mince et flexible comme celle d'un peuplier, elle motivait suffisamment les inquiétudes qu'avait exprimées le général indien.

Maintenant, nos lecteurs désirent-ils connaître, sur cet enfant debout à la fenêtre certains détails ignorés, que notre fidélité d'historien nous a forcé de recueillir et qui, peut-être, ne seront

point déplacés ici ? Nous allons leur donner ces détails en quelques mots.

Une strophe de notre grand poète Victor Hugo nous en dira d'abord plus que vingt pages de M. de Montbel sur les commencements de cette vie si courte, qu'elle appartient bien plus à la poésie qu'à l'histoire.

Un soir, l'aigle planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes !
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous, alors, sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

L'aiglon fut mis en cage dans le château impérial de Schœnbrunn, situé sur les bords de la Vienne, à une lieue et demie, à peu près, de la capitale de l'Autriche.

Là, il grandit, ayant devant les yeux le splendide spectacle que nous venons de décrire ; il grandit sous l'ombrage de ce magnifique jardin qui conduit au pavillon de la Gloriette, et dont les bassins, les marbres, les serres eussent pu lui rappeler le parc de Versailles, tandis que les sangliers, les biches, les daims, les cerfs et les chevreuils, se croisant en tous sens, eussent pu lui donner une idée de ceux de Saint-Cloud et de Fontainebleau… Il grandit, voyant rayonner au soleil les charmants villages de Meidling, de Grunberg et d'Hietzing, pareils à des groupes de maisons de campagne semés autour du palais : il balbutia avec effort ces noms inconnus, et finit par les apprendre, au fur et à mesure qu'il oubliait ceux de Meudon, de Sèvres et de Bellevue.

Et, cependant, il avait, le pauvre enfant exilé, de profonds et lumineux souvenirs passant devant lui comme des éclairs.

Il se souvenait, par exemple, que, tout enfant, il avait porté le nom de Napoléon et le titre de roi de Rome.

Mais, à partir du 22 juillet 1818, son nom fut Frantz ; son titre, le duc de Reichstadt.

– Pourquoi m'appelle-t-on Frantz ? demanda un jour l'enfant à son grand-père, l'empereur d'Autriche, qui le faisait sauter sur ses genoux. Je croyais qu'on m'appelait Napoléon.

La demande était précise, la réponse embarrassante.

L'empereur réfléchit un instant ; puis :

– On ne vous appelle plus Napoléon, dit-il, par la même raison qu'on ne vous appelle plus le roi de Rome.

L'enfant, à son tour, réfléchit un moment ; et, comme sans doute la réponse ne lui parut point satisfaisante, il répliqua :

– Mais alors, grand-papa, pourquoi ne m'appelle-t-on plus le roi de Rome ?

L'aïeul fut encore plus embarrassé à cette seconde question qu'il ne l'avait été à la première ; il songea d'abord à l'esquiver, comme il avait fait de l'autre ; mais, jugeant qu'il valait mieux frapper son petit-fils d'un grand raisonnement, afin qu'il ne revînt plus sur ce sujet :

– Vous savez, mon enfant, qu'à mon titre d'empereur d'Autriche est joint celui de roi de Jérusalem, sans que j'aie, pour cela, aucune autorité sur cette ville, qui est au pouvoir des Turcs ?

– Oui, dit l'enfant, suivant avec toute l'attention dont il était capable le raisonnement de François II.

– Eh bien, reprit l'empereur, vous êtes roi de Rome, mon cher Frantz, absolument comme je suis roi de Jérusalem.

Soit que l'enfant ne comprît pas tout à fait l'explication, soit qu'il la comprît trop, il baissa la tête, garda le silence, et ne revint jamais sur ce sujet.

Au reste, tout enfant, il avait – comment et par qui ? Dieu le sait : par l'intuition, par l'ange de ses premières années, peut-être, qui causait avec lui dans le silence des nuits –, il avait quelque réminiscence de la gloire et des malheurs de son père.

Un jour, le fameux prince de Ligne, un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes du XVIIIe siècle, vint faire une visite à l'impératrice Marie-Louise, alors près de son fils, au château de Schœnbrunn.

On l'annonça devant l'enfant sous le titre de « monsieur le maréchal prince de Ligne. »

– C'est un maréchal ? demanda l'enfant à madame de Montesquiou, sa gouvernante.

– Oui, monseigneur.

– Est-ce un de ceux qui ont trahi mon père ?

On lui dit que non, et qu'au contraire, le prince était un brave et loyal soldat ; aussi prit-il en grande amitié le vieux maréchal.

Une fois, il lui racontait – l'enfant, bien entendu – combien il avait été frappé de la pompe militaire qui avait été déployée au convoi du général Delmotte, et quel plaisir il avait éprouvé à voir

défiler tant de belles troupes.

– En ce cas, monseigneur, lui répondit le prince, je vous donnerai bientôt une satisfaction plus grande encore ; car l'enterrement d'un feld-maréchal est, dans ce genre, tout ce que l'on peut voir de plus magnifique.

Et, en effet, le prince tint sa parole : cinq ou six mois après, il donna à l'enfant impérial le spectacle grandiose de dix mille hommes de troupe, avec tous leurs équipages de guerre, escortant le convoi d'un feld-maréchal.

Vers la même époque, la princesse Caroline de Furstenberg, dans une réunion intime, parlait, en présence du jeune duc de Reichstadt, des événements et des réputations du siècle. – On avait oublié qu'il était là, ou peut-être croyait-on pouvoir tout dire devant un enfant de six ans.

Le général Sommariva nomma alors trois illustres personnages qu'il cita comme les plus grands capitaines du temps.

Tout à coup, l'enfant, qui avait écouté l'énumération, pensif et la tête baissée, releva le front, et, interrompant le général :

– J'en connais un quatrième que vous n'avez pas nommé, monsieur le général, dit-il.

– Lequel, monseigneur ? demanda le général étonné.

– Mon père ! s'écria l'enfant avec force.

Et il s'enfuit rapidement.

Le général Sommariva courut après lui, le rejoignit et le ramena.

– Vous avez eu raison, monseigneur, de parler comme vous avez fait de votre père ; mais vous avez eu tort de vous enfuir.

Malgré le titre de duc de Reichstadt qui lui était imposé, malgré la comparaison ingénieuse que lui avait faite son aïeul entre la royauté de Jérusalem et la royauté de Rome, l'enfant n'avait point oublié les splendeurs de son berceau.

Un des archiducs lui montra, un jour, une de ces petites médailles d'or qu'on avait frappées à l'occasion de sa naissance, et qui furent distribuées au peuple après la cérémonie de son baptême ; il y était représenté en buste.

– Sais-tu qui représente cette médaille, Reichstadt ? demanda l'archiduc.

– Moi, répondit sans hésiter l'enfant, du temps où j'étais roi de Rome. À l'âge de cinq ans – âge où commence l'éducation des princes de la maison d'Autriche –, commença l'éducation du fils de

Napoléon. Le comte Maurice Districhetein en avait la direction supérieure ; et, sous lui, le capitaine Foresti, pour les choses de la guerre, et le poète Collin – frère de Henri Collin, auteur des tragédies de *Régulus* et de *Coriolan*, auteur lui-même d'une tragédie du *Comte d'Essex* – en suivait les détails.

À cinq ans, le prince-duc parlait français comme un Parisien, et cela avec l'accent particulier aux habitants de la capitale.

On songea à lui apprendre l'allemand. La lutte fut longue, et la répugnance qu'il opposa à l'étude de cette langue est, encore aujourd'hui, proverbiale en Autriche. On avait beau lui démontrer, par tous les raisonnements imaginables, l'intérêt qu'il avait à parler la langue d'un pays devenu désormais sa patrie, l'enfant résistait de toutes ses forces et s'obstinait à ne parler que français ou italien.

Il fallut, pour vaincre cette obstination, promettre au jeune duc que l'allemand ne serait jamais pour lui qu'une langue de luxe, et qu'il continuerait à parler le français.

Son caractère, déjà assez tranché à cette époque, était un mélange de bonté et de fierté, de fermeté et de raison ; naturellement opiniâtre, il commençait, à toute idée qui ne lui était point familière, par opposer une vive résistance dont le raisonnement seul pouvait le faire départir ; bon pour ses inférieures, tendre pour ses maîtres, sa bonté et sa tendresse étaient intérieures : il fallait les deviner, cachées au fond de son âme, les aller chercher comme le plongeur va chercher la perle.

Il avait l'amour du vrai absolu poussé jusqu'au fanatisme, et détestait le contes et les fables.

– Puisque cela n'est pas arrivé, disait-il, cela n'est bon à rien.

Ce n'était point l'avis de son professeur Collin, qui, en sa qualité de poète, vivait, au contraire, dans le monde des rêves. Aussi essaya-t-il de surmonter cette disposition de l'enfant à n'accepter pour vrai que ce qui l'était absolument. Il avait cru avoir trouvé un moyen : il partit, un jour, avec le jeune prince, en lui annonçant qu'ils allaient faire une longue promenade ; arrivés sur les montagnes verdoyantes qui dominent Schœnbrunn, le professeur et son élève firent une halte d'un instant, puis, reprenant leur course, s'enfoncèrent dans une vallée étroite et ombreuse où se trouve une enceinte qui, séparée entièrement par des arbres touffus de la vue de Vienne et des vastes plaines du Danube, n'a plus pour horizon que les montagnes, dont les gradins s'élèvent comme un amphithéâtre gigantesque jusqu'aux cimes du Schneeberg.

En cet endroit, existe une chaumière solitaire, isolée, construite en harmonie avec les montagnes qui l'entourent dans la forme d'un chalet tyrolien, qu'à cause de cette ressemblance, on nomme Tyroler-Haus.

Ce fut là, dans cet endroit, qui est séparé du reste du monde par des montagnes, des ravins et des forêts, ce fut là, qu'après avoir fait comprendre à son élève les beautés de ce site pittoresque, et avoir essayé de lui montrer la grandeur de la nature sauvage et solitaire, le poète-professeur lui raconta tout à coup, sans la lui donner pour vraie ni fausse, la merveilleuse histoire de Robinson Crusoé, laquelle frappa si profondément l'esprit de l'enfant, ou plutôt éveilla si complètement son imagination encore endormie, qu'il se crut un instant dans un désert, et qu'il proposa de lui-même à son professeur d'essayer de fabriquer les instruments nécessaires aux premiers besoins de la vie ; tous deux se mirent à l'ouvrage, en effet, et, ces instruments fabriqués tant bien que mal, ils creusèrent ensemble, en moins de quinze jours, sur le modèle de celle du naufragé anglais, une grotte que l'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs comme l'ouvrage du fils de Napoléon, et que l'on ne désigne que sous le nom de la grotte de Robinson Crusoé.

À l'âge de huit ans, le prince dut commencer l'étude des langues anciennes ; ce fut l'épreuve la plus difficile qu'eut à supporter son professeur Collin, l'enfant manifestant le plus profond dégoût pour le grec et le latin ; toute son intelligence se portait instinctivement vers les sciences relatives à l'art militaire.

En 1824, cependant, cette répugnance était vaincue. Collin mourut, et M. le baron d'Obenhaus, son successeur, mit entre les mains du jeune homme Tacite et Horace. Mais, ayant entendu comparer son père à César, le jeune duc abandonna complètement la lecture de l'historien et du poète pour celle du capitaine, et les *Commentaires* de César devinrent sa lecture favorite.

Tout cela, c'était de l'histoire ancienne, et la difficulté était de faire aborder à un pareil élève l'histoire moderne, c'est-à-dire l'étude de ce qui avait précédé, engendré et suivi la Révolution.

Ce soin fut confié à M. de Metternich.

Ce que l'habile diplomate raconta à son élève de cette prodigieuse histoire, ce qu'il mit en lumière, ce qu'il laissa dans l'ombre est un mystère pour nous ; on n'osa point tout cacher à l'enfant, on ne put cependant tout lui dire : il vit et toucha tout ce qui était trop proche de lui pour être dérobé à ses regards ; mais, en somme, il n'entrevit que de vagues horizons, et son regard ne

plongea dans certaines profondeurs que comme l'œil plonge dans un précipice, à la lueur d'un éclair.

Quoi qu'il en soit, la ténacité d'esprit du duc de Reichstadt, qui le ramenait toujours vers un même but : l'adoration religieuse qu'il avait vouée à la mémoire de son père, tout cela – si habile que fût l'instituteur politique – hérissait de difficultés la tâche que s'était imposée M. de Metternich.

Aussi, dès les premiers rapports qui avaient été faits à la cour sur la passion naissante du jeune duc pour la belle Rosenha Engel, l'ordre avait-il été donné de fermer complètement les yeux sur cette petite fantaisie d'adolescent, laquelle pouvait donner quelques distractions à cet esprit qui n'avait de désirs et d'appétences qu'aux choses que, pour son bonheur, il eût dû ignorer. Seulement, ce que l'on avait cru n'être qu'une fantaisie et ne jamais devoir être que cela avait pris les proportions que prenait chaque chose à laquelle s'arrêtait l'imagination ardente du fils de Napoléon : la fantaisie était devenue une passion réelle ; ce qui faisait qu'à une heure du matin, par une froide nuit de février, le jeune duc attendait la belle danseuse, non pas dans la chaude atmosphère de sa chambre à coucher, derrière les épais rideaux de brocart, à la vitre tiède de la fenêtre, mais en dehors, accoudé sur le balcon, nu-tête, et en toussant si douloureusement, que parfois, sous la secousse de cette toux, le corps faible et élancé du jeune homme s'ébranlait comme un peuplier que secoue le bras vigoureux d'un bûcheron.

Hélas ! le bûcheron qui commençait à secouer le jeune arbre impérial, c'était la Mort, dont, cinq ans plus tard, la cognée devait l'abattre si loin du grand et robuste chêne qui avait couvert le monde de son ombre.

Voilà pourquoi, la main sur la poitrine, le pauvre condamné du Destin s'était redressé un instant de toute la hauteur de sa taille.

Puis, peut-être aussi ce mouvement était-il produit chez lui par un bruit sourd comme un grondement de tonnerre, qui semblait venir se rapprochant de Vienne à Schœnbrunn, et qui, pour les imaginations calmes, n'était autre chose que le bruit d'une voiture.

Bientôt, en effet, au roulement de plus en plus rapproché, se joignit la double flamme de deux lanternes qui semblaient voler sur la route, plus rapides que ces feux follets qui courent à la surface des étangs.

Frappé à la fois par deux de ses sens, l'ouïe et la vue, et peut-être encore mieux averti par ces pressentiments qui frémissent dans les jeunes cœurs, le prince ne parut plus conserver aucun

doute, et, sautant comme un écolier, battant des mains comme un enfant, il s'écria plusieurs fois, comme s'il eût confié son bonheur à quelqu'un, et dans cette langue française, la seule chose qu'il eût gardée de la France :

– C'est elle ! Dieu béni, c'est elle !

XCVIII

Juliette chez Roméo.

Un instant, on eût pu croire que l'attente du jeune homme était trompée et que la voiture ne s'arrêtait pas au château. En effet, arrivant par la route de Hietzing, elle côtoya les communs et disparut du côté de Meidling.

Mais, évidemment, le prince ne fut pas dupe de cette indifférence affectée ; car, refermant rapidement la fenêtre qui dominait la route, il traversa son salon et sa chambre à coucher – celle-là même qu'avait habitée Napoléon en 1809 – et alla coller son front, subitement coloré d'une vive rougeur, contre la vitre d'un petit boudoir donnant sur les jardins.

Il était là depuis dix minutes, à peu près, lorsque la porte du jardin privé de l'empereur s'ouvrit, et qu'il vit, au clair de la lune, deux personnes s'approcher du palais et disparaître sous la voûte où s'ouvre l'escalier de service.

Sans doute ces deux personnes, quoiqu'elles fussent vêtues d'habits appartenant aux classes inférieures de la société, étaient celles que le prince attendait ; car, cette fois – comme il avait déjà fait à l'arrivée de la voiture, en quittant la fenêtre du salon pour celle du boudoir –, il quitta la fenêtre du boudoir pour courir à la porte de l'escalier.

Arrivé là, il colla son oreille à la porte et écouta attentivement.

Quelques secondes se passèrent, pendant lesquelles il demeura dans l'immobilité la plus complète, pareil à la statue de l'Attente ; puis sa figure s'anima d'un charmant sourire : il entendait le bruit d'un pas léger qui montait l'escalier, et sans doute il reconnut si bien ce pas, qu'il n'attendit pas qu'on eût atteint les dernières marches, et qu'ouvrant vivement la porte, il étendit, en criant : « Rosenha ! chère Rosenha ! » deux bras dans lesquels vint se jeter une femme vêtue du costume pittoresque des jeunes filles du Tyrol.

Malgré ce costume, c'était bien la jolie bénéficiaire qui nous est apparue, semblable à une péri(1), sur la scène du théâtre impérial de Vienne ; que, de la scène, nous avons suivie dans sa loge ; et que nous avons vue, au milieu de ses courtisans, reprendre, au grand trot de ses chevaux, le chemin de Seilerstatte, où était situé

son hôtel.

Mais ce n'était point pour se reposer des fatigues de la soirée que la belle danseuse était rentrée chez elle ; car, à peine arrivée dans son cabinet de toilette, comme si la foule qui venait de l'applaudir au théâtre l'attendait encore, et que, pressée par un changement, elle craignît de manquer son entrée, Rosenha avait lestement jeté bas sa robe de chambre de cachemire, et, avec l'aide de sa camériste, non moins lestement revêtu un adorable costume de paysanne tyrolienne ; après quoi, tout courant, elle avait franchi les deux chambres qui la séparaient de l'escalier de service, prenant ce chemin, de peur que, si elle sortait par la place, elle ne fût aperçue de quelques-uns de ses amoureux qui, plus persistants que les autres, se seraient établis de planton devant son hôtel, et qui, la voyant sortir à pareille heure, n'auraient pas manqué de la suivre pour savoir où elle allait. – Disons que sa crainte était fondée, et que deux ou trois voitures stationnaient sous les fenêtres de l'hôtel. Mais, soucieuse du bonheur de ses courtisans, Rosenha avait poussé la précaution jusqu'à éclairer sa chambre à coucher, dont les fenêtres donnaient sur la rue ; de sorte que les plus gelés, grâce à cette puissance d'imagination toute particulière aux amoureux, pouvaient oublier le froid en se réchauffant aux rayons qui perçaient à travers les vitraux, dans les interstices des draperies mal fermées.

Au bas de l'escalier de service, à quelques pas d'une porte de derrière ouvrant sur une petite ruelle, la voiture de Rosenha, que le cocher avait reçu ordre de ne pas dételer, l'attendait. Elle y sauta légèrement, et le cocher, qui avait ses instructions, partit au grand trot de ses chevaux.

Sur la banquette de la voiture, était toute préparée une pelisse garnie de fourrure, dans laquelle la mignonne jeune fille se pelotonna comme un oiseau dans la ouate de son nid.

Nous savons comment cette voiture, si impatiemment attendue, était arrivée en vue du château de Schœnbrunn, et comment, sans s'arrêter, elle avait tourné du côté de Meidling.

À cent pas au-delà d'une petite maison habitée par le jardinier en chef du palais, elle s'était arrêtée ; mais, si rapidement qu'elle eût passé, la porte de cette maison s'était ouverte au bruit de ses roues, et une tête s'était glissée par l'entrebâillement de cette porte.

– Hâtons-nous de dire que cette tête n'était point, comme on eût pu le craindre, celle d'un espion épiant les deux jeunes gens pour les dénoncer, mais que c'était, au contraire, celle d'un serviteur qui

attendait, prêt à servir les deux amants dans leurs amours.

La jeune fille sauta rapidement de la voiture sur la route, courut, légère et silencieuse comme un oiseau nocturne, vers la petite maison qu'elle avait dépassée, et s'y lança par la porte, qui, au fur et à mesure qu'elle s'en approchait, s'ouvrait comme par un ressort et qui, comme par un ressort, se referma derrière elle aussitôt qu'elle en eût franchi le seuil.

– Et vite ! et vite ! mon cher Hans ! dit-elle en allemand à celui qui l'attendait ! j'ai été retardée ; il est plus tard que de coutume : le prince doit s'impatienter. Dépêchons ! dépêchons !

Et elle jetait bas sa pelisse, et poussait par le bras le gros Autrichien, qui ne comprenait rien à cette furie, moitié française, moitié espagnole.

– Oh ! mais, mademoiselle, prenez garde ! dit-il : vous allez avoir froid.

– D'abord, mon cher Hans, rappelez-vous ceci : c'est que je ne suis pas *mademoiselle* ; je suis *votre nièce*… ce qui fait que je ne puis garder à votre bras une pelisse de renard bleu. Ensuite, je suis danseuse, et non chanteuse : peu m'importe donc de m'enrhumer ! mais ce qui m'importe énormément, c'est de ne point faire attendre le prince, qui pourrait bien s'enrhumer, lui… Prenez donc les clefs de toutes vos portes, de toutes vos grilles, de toutes vos orangeries, et venez, mon cher oncle !

Hans laissa éclater un gros rire, prit ses clefs, et se mit en marche.

Rosenha, appuyée au bras de *son oncle*, traversa donc rapidement le jardin privé de l'empereur, et entra dans le parc.

C'est à ce moment, qu'après l'avoir perdue de vue un instant, le jeune duc l'avait vue reparaître, et avait couru de la fenêtre du boudoir à la porte de l'escalier.

En sa qualité de jardinier en chef, maître Hans avait, non seulement dans le parc, dont les clefs lui étaient confiées, mais encore dans le palais, ses grandes entrées. Jamais sentinelle n'aurait eu l'idée de croiser la baïonnette devant maître Hans, et, une fois au bras de celui-ci, la nièce jouissait naturellement des privilèges accordés à l'oncle.

Voilà comment la belle Rosenha Engel était arrivée jusqu'à l'appartement du duc, où l'entraînèrent rapidement les bras qui s'étaient ouverts à son approche, laissant à Hans – lequel montait du pas grave qui convient au jardinier en chef d'un parc impérial autrichien – le soin de refermer la porte, et de s'établir dans

l'antichambre comme il l'entendrait.

Les deux beaux jeunes gens, toujours enlacés et tournant sur eux-mêmes comme deux valseurs enivrés de danse ou d'amour, allèrent retomber sur un grand canapé faisant un entre-deux de fenêtre de la chambre à coucher du prince ; seulement, le jeune homme tomba pâle et épuisé d'émotion, tandis que la jeune fille suivait le même mouvement, mais haletante de bonheur et pleine de vie.

À la lueur des candélabres qui brûlaient sur la cheminée, elle s'aperçut de la pâleur et de la faiblesse de son amant, et, l'enlaçant plus étroitement de son bras :

– Oh ! mon bien-aimé duc ! s'écria-t-elle en lui baisant le front en tous sens, comme pour absorber les gouttes de rosée perlant sur ce lis ; qu'avez-vous donc ?… Êtes-vous malade ? souffrez-vous ? Non, non, je ne souffre plus, puisque te voici, Rosenha ! dit le jeune homme ; mais tu as tant tardé, et je t'aime tant !

– Est-ce m'aimer, chère Altesse, que de jouer ainsi votre précieuse santé en respirant l'air malsain de la nuit ; et ne m'avez-vous pas promis cent fois de ne plus m'attendre à ce balcon maudit ?

– Oui, j'ai juré cela, Rosenha ; et je commence toujours par te tenir parole… À onze heures, je suis de ce côté des vitres ; si tu venais à onze heures, tu m'y trouverais.

– À onze heures ? Mais vous savez bien, monseigneur, qu'à cette heure-là, le ballet est à peine fini.

– Sans doute, je sais cela ; mais, à onze heures, il y a déjà un jour, et quelquefois deux jours que je t'attends ! Aussi, à onze heures et demie, je mets la main sur l'espagnolette ; à minuit, j'ouvre la fenêtre, et, que veux-tu ! je m'impatiente et je t'accuse jusqu'à ce que j'entende le roulement de ta voiture.

– Et alors ?… demanda en souriant la jeune fille.

– Et alors, je ne t'accuse plus ; mais je m'impatiente encore jusqu'à ce que je te voie paraître à la porte du jardin anglais.

– Et alors ?… fit-elle avec une naïve coquetterie.

– Et alors, j'écoute le bruit de tes pas, qui retentit jusqu'au fond de mon cœur ; j'ouvre la porte, j'ouvre les bras !…

– Et alors ?

– Et alors, je suis si heureux, Rosenha, acheva la prince d'une voix brisée, douce comme celle d'un enfant malade ; et alors, je suis si heureux, qu'il me semble que je vais mourir !

– Mon beau prince ! fit la jeune fille, joyeuse et fière de sentir l'amour qu'elle inspirait.

– Ce soir, reprit le duc ; je ne t'attendais plus.

– Ainsi vous m'avez crue morte !

– Rosenha !

– Ah çà ! monseigneur, parce que vous êtes prince, auriez-vous, par hasard, la prétention d'aimer Rosenha mieux que Rosenha ne vous aime ? Tant pis, car je vous préviens que je ne vous céderais point là-dessus !

– Tu m'aimes donc bien, Rosenha ? demanda la jeune homme en arrivant avec effort, et pour la première fois depuis l'entrée de la danseuse, au bout de sa respiration oppressée. Oh ! dis-moi cela d'assez près pour que je puisse aspirer tes paroles ! elle me donnent de l'air, elle me feront du bien !

– Enfant que vous êtes ! vous demandez si je vous aime ! On voit que votre police est moins bien faite que celle de votre auguste aïeul ; sans quoi, vous ne m'adresseriez pas une pareille question.

– Rosenha, on ne fait pas toujours de ces questions parce qu'on doute ; on les fait souvent pour qu'on vous réponde : « Oui ! oui ! oui ! »

– Eh bien, oui, oui, je vous aime, bon beau duc ! Vous m'attendez, vous vous impatientez que je tarde ; vous doutez quand je ne viens pas… Est-ce que vous croyez, monseigneur, que je pourrais rester un seul jour sans vous voir ? est-ce que vous n'êtes pas ma pensée unique, mon rêve incessant, ma vie entière ? est-ce que toutes les heures de mes jours, quand je suis loin de vous, ne se passent pas à regarder votre douce image, à adorer votre cher souvenir ?… Comment avez-vous pu penser que je ne viendrais pas ce soir ?

– Je ne l'ai pas pensé, je l'ai craint !

– Méchant ! est-ce que je n'avais pas à vous remercier de votre précieux bouquet ? Toute la journée, je n'ai songé qu'au moment où je le recevrais, et je le respirais avant de l'avoir entre les mains.

– Et où est-il ? demanda le prince.

– Où il est ?… Belle question ! dit la jeune fille le tirant tout flétri, mais tout parfumé encore, de sa poitrine ; – le voici.

Et elle baisa tendrement le bouquet, que le prince lui arracha des mains pour le baiser à son tour.

– Oh ! mon bouquet ! mon bouquet ! s'écria la jeune fille.

Le prince le lui rendit.

Et elle, le regardant et souriant délicieusement :

– Vous l'avez cueilli vous-même, n'est-ce pas ?

Le prince voulut répondre négativement.

– Chut ! taisez-vous ! dit Rosenha ; c'est votre façon de marier les fleurs ; je l'ai reconnue. Je vous voyais de là-bas, de Vienne, courant, pour trouver ces belles violettes, dans les serres qui avoisinent la ménagerie. À mesure que vous en cueilliez deux, vous les couchiez sur un lit de mousse, de peur que la chaleur de vos mains ne leur enlevât leur fraîcheur… Et, à propos, vos mains sont bien brûlantes, il me semble !

– Non, non, sois donc tranquille ; jamais je ne me suis si bien porté.

– Est-ce ainsi que vous avez fait ? Dites !

– Oui.

– Aussi, mon bien-aimé duc, si vous saviez de quel regard je les ai dévorées, ces fleurs ! de quels baisers je les ai couvertes !

– Chère Rosenha !

– Quand je mourrai, mon beau duc, je veux que vous mettiez sur le coussin où reposera ma tête deux touffes de violettes : il me semblera alors que vous me regarderez pendant l'éternité avec vos deux grands yeux bleus !

Ainsi enlacés, jeunes, beaux, amoureux, babillants, poétiques, les deux enfants – car à peine la jeune fille avait-elle quelques mois de plus que le jeune homme –, les deux enfants étaient charmants à voir ; et, en les voyant, certes, on se fût rappelé les plus suaves scènes des poètes qui ont chanté l'amour ; mais on eût principalement songé à Juliette et à Roméo. On eût cru voir leurs fronts éclairés par les nuages roses de l'aube, et l'on se fût demandé si c'était le chant du rossignol ou celui de l'alouette qu'on allait entendre dans les jardins de Schœnbrunn.

La vue de l'amour fait croire au printemps éternel !

XCIX

Jalousie.

Tout à coup, le front du jeune homme se rembrunit.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur le bracelet de diamants enroulé au bras de la jeune fille, et, du bracelet de diamants, avaient passé au sachet brodé pendu à la ceinture de Rosenha.

Le prince jeta un faible cri, et porta sa main à sa poitrine, comme s'il venait de recevoir un coup d'aiguille dans le cœur.

Rosenha redoubla de tendresses et de chatteries ; mais le front de l'amant resta soucieux.

Elle, cependant, continuait de sourire, quoiqu'elle eût entendu ce faible cri, quoiqu'elle vît ce front plissé.

Enfin elle parut se résoudre à aborder la question.

– Vous avez là, sur ce beau front, dit-elle en passant son doigt effilé sur la place qu'elle désignait ; vous avez là une pensée que vous me cachez, mon bien-aimé prince ! mais, pour moi, elle est aussi visible sur votre front qu'une mauvaise herbe dans un champ de roses.

Le duc respira péniblement.

– Voyons, continua Rosenha, qu'est-ce que cette pensée ? Dites-le-moi.

– Rosenha, répondit le prince, je suis jaloux.

– Jaloux ! fit Rosenha avec une coquetterie charmante. Eh bien, sur ma parole, je m'en doutais !

– Ah ! vous voyez bien !

– Jaloux ! répéta Rosenha.

– Oui, jaloux.

– Et de qui, mon cher seigneur ?

– D'abord, je suis jaloux de tout le monde en général…

– C'est n'être jaloux de personne.

– Mais de quelqu'un en particulier.

– Alors, c'est du bon Dieu, mon duc ; car, sauf lui, je n'aime que vous.

– Non, Rosenha, c’est d’une créature humaine.

– En ce cas, c’est de votre ombre, monseigneur.

– Ne plaisante pas avec une douleur, Rosenha !

– Avec une douleur ! votre jalousie va jusqu’à la douleur ?… Oh ! s’il en est ainsi, faisons-la cesser bien vite ! Voyons, quelle est cette personne ?

– Elle était ce soir au théâtre.

– Ah ! pour cela, c’est vrai ; ce soir, au théâtre, mon bien cher seigneur, vous aviez un rival.

– Vous en convenez ?

– Un rival dont j’ai reçu une déclaration d’amour dans toutes les formes.

– Et le nom de ce rival, Rosenha ?

– C’est le public, monseigneur.

– Oh ! dit le prince avec un petit mouvement d’humeur, je le sais bien, Rosenha, que la ville tout entière est amoureuse de vous… Mais écoutez-moi. Il s’agit d’un homme qui vous regardait avec des yeux si passionnés, qu’en vérité, j’aurais eu un certain plaisir à chercher querelle à cet impertinent personnage !

Rosenha sourit.

– Je parie, dit-elle, que vous voulez parler de l’Indien, monseigneur.

– Justement ! oui, je veux parler de cet homme, qui s’épanouissait insolemment dans sa loge.

– Très bien, très bien, monseigneur ! Continuez, je vous écoute.

– Oh ! ne raille pas, Rosen ! car j’en suis sérieusement jaloux… Il ne t’a pas quittée des yeux un seul instant, du moment où tu es entrée en scène, tandis que, pendant l’opéra, il semblait n’assister au spectacle que pour te chercher dans chaque loge.

– Que pour me chercher, moi ? En êtes-vous bien sûr ?

– Et toi, méchante fille, quand tu cessais de me regarder, c’était pour tourner les yeux du côté de ce nabab… Aussi, lorsque tu as reparu, quel présent royal t’a-t-il jeté, ce rajah de Lahore ?

– Vous pouvez en juger, monseigneur, dit la jeune fille en levant son poignet à la hauteur des yeux du prince.

– Oh ! j’ai bien reconnu les diamants, va ! ils sont venus m’aveugler jusque dans ma loge… Pauvre petit bouquet de violettes, quelle piètre mine tu faisais auprès d’eux !

– Où était le bouquet de violettes, monseigneur ?

Le duc sourit à son tour.

– Où sont les diamants ?

– Pourquoi les diamants ne sont-ils pas chez toi ?

– Parce que je n'ai pas voulu les séparer de la bourse qui les accompagnait.

– Pourquoi cette bourse est-elle à votre côté, alors ?

– Parce qu'elle renferme une lettre.

– De cet homme ?

– Oui, monseigneur, de cet homme.

– Il a osé t'écrire, Rosenha ?… Voyons, ne me fais pas souffrir plus longtemps ! L'avais-tu vu avant ce soir ? le connais-tu ?… T'aime-t-il ? l'aimes-tu ?

Ces derniers mots furent prononcés avec un tel accent de souffrance, qu'ils retentirent jusqu'au fond du cœur de la belle danseuse.

Son visage prit un air de gravité, et, quittant le ton de la plaisanterie :

– Tout est sérieux avec vous, Frantz, dit-elle, et j'aurais mauvais cœur si je riais plus longtemps de la peine que ce soupçon a pu vous causer. Je connais ou plutôt je devine, mon cher duc, toutes les tristesses que peuvent donner les soupçons les moins fondés ; aussi je veux écarter au plus vite celui-ci de votre cœur. Oui, Frantz, cet homme m'a regardée toute la soirée… Ne frissonnez pas ainsi ; attendez que j'aie fini… Mais, au regard de cet homme, croyez-moi, une femme ne se fût pas trompée une minute : ce regard, ce n'était point le regard passionné de l'amour ; c'était le regard humble et suppliant de l'amitié.

– Mais il vous a écrit, il vous a écrit, Rosenha ! vous me l'avez dit tout à l'heure, vous me l'avez avoué vous-même.

– Oui, sans doute, il m'a écrit.

– Et vous avez lu sa lettre ?

– Deux fois d'abord, monseigneur ; puis une troisième fois.

– Oh ! que feriez-vous donc pour une lettre de moi, alors ?

– Une lettre de vous, mon duc, je ne la lis pas une fois, je ne la lis pas deux fois, trois fois : je la lis toujours !

– Pardonne-moi, Rosen, mais la pensée qu'un homme ose t'écrire, cette seule pensée me fait bouillir le sang !

– Avant que vous sachiez pour quelle cause cet homme m'écrit, pauvre fou !

– Fou tant que tu voudras, Rosenha, je ne dis pas non ; oui, fou d'amour !… Voyons, chère fille de mon cœur, ne me rends pas malheureux plus longtemps ! Tiens, j'ai la poitrine oppressée comme s'il n'y avait plus d'air dans cette chambre.

– Ne vous ai-je donc pas dit que j'avais là sa lettre ?

– Oui.

– Eh bien, si je l'ai apportée, c'est pour vous la faire lire.

– Alors, donne-la-moi.

Et le prince étendit la main vers le sachet parfumé.

La jeune fille saisit cette main, et la baisa tendrement.

– Oui, sans doute, je vais vous la donner, dit-elle ; mais une pareille lettre ne doit pas être prise d'une main furieuse et jalouse.

– Dis-moi comment je dois la prendre ; mais, pour Dieu, donne-la-moi, Rosen, si tu ne veux pas me voir mourir !

Mais Rosen, au lieu de remettre la lettre au prince, posa successivement la main sur le cœur et sur le front du jeune homme, comme fait un magnétiseur à l'endroit du sujet qui lui est soumis.

– Calme-toi, cœur bouillant ! dit-elle ; refroidis-toi, front enflammé !

Puis, s'agenouillant :

– Ce n'est plus à mon bien-aimé Frantz que je m'adresse ; c'est à Napoléon, roi de Rome, que je désire parler.

Le jeune homme se redressa vivement, et, se levant de toute la grandeur de sa taille :

– Que dites-vous là, Rosenha, demanda-t-il, et de quel nom m'appelez-vous ?

Rosenha resta à genoux.

– Je vous appelle du nom que vous avez reçu devant les hommes et devant Dieu, sire ! et je remets, de la part d'un des plus braves généraux de votre illustre père, cette humble supplique à Votre Majesté.

Et, toujours à genoux, la jeune fille, tirant du sachet parfumé la lettre qu'il contenait, présenta cette lettre au jeune prince. Celui-ci la prit avec hésitation.

– Rosen, dit-il, vous m'assurez que je puis lire cette lettre ?

– Non seulement vous le pouvez, sire, dit la jeune fille, mais encore vous le devez.

Le duc essuya avec son mouchoir la sueur qui coulait sur son

front pâle, et, dépliant la lettre, il lut d'une voix basse et tremblante :

« Ma sœur… »

– Ma sœur !… Cet homme est-il donc votre frère, Rosen ?

– Lisez, sire ! insista la jeune fille demeurant encore à genoux, et continuant de donner au prince son titre royal.

Le prince reprit sa lecture.

« Les Indiens, en donnant à Lachmé, déesse de la bonté, les contours suaves, les grâces ineffables, les séductions enchanteresses de la beauté, les Indiens ont voulu exprimer par cette idée que nulle n'était bonne sans être belle, de même que nulle n'était belle sans être bonne.

« La beauté du visage n'est, selon nos poètes, que le reflet naturel de la bonté de l'âme. Et voilà pourquoi, ayant eu la félicité de contempler la beauté de votre visage, j'ai découvert, à travers cette beauté, comme à travers un cristal limpide, les trésors de bonté de votre cœur… »

Le duc interrompit sa lecture ; les quelques lignes qu'il venait de lire n'étaient qu'un prélude complimenteur qui le laissait encore indécis sur le sens de la lettre. Il regarda la jeune fille, comme pour lui demander une explication.

– Continuez, je vous prie, dit Rosenha.

Le duc reprit :

« Nous avons tous les deux, ma sœur, pour le même homme, ou plutôt pour le même enfant, la même tendresse, le même amour, le même dévouement. Or, cette communauté d'affections établit entre nous, quelque étrangers que nous soyons en apparence l'un à l'autre, une étroite et sainte fraternité dont je réclame humblement les privilèges.

« L'un de ces privilèges, ma sœur, le premier, le plus précieux de tous, c'est d'aller causer de lui avec vous, le plus souvent et le plus longtemps qu'il me sera possible ; c'est de vous parler, dans ces entrevues que je réclame au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde – une conviction et un dévouement – : de sa santé qui m'effraie, de son avenir que je redoute, de son présent qui me

brise le cœur ! c'est de chercher avec vous une issue à cette vie que la fatalité semble avoir minée ; c'est de nous efforcer ensemble de tout faire, non seulement pour son bonheur, mais encore pour sa gloire.

« C'est là, depuis que son père est mort, ma secrète pensée, mon but unique, mon espérance suprême… C'est pour arriver à sa réalisation que j'ai franchi les mers, traversé la moitié du monde, et que je traverserais l'autre moitié, au risque de laisser vingt fois ma vie sur le chemin que j'aurais à parcourir avant d'arriver jusqu'à lui.

« Or, vous le comprenez, ma sœur, c'est pour un grand dessin que je suis venu.

« À quatre mille lieues d'ici, quand je n'avais plus rien à désirer pour moi-même, j'ai fait pour lui le rêve de changer le nom de Frantz en celui de Napoléon. Laissez-moi donc espérer qu'aidé par vous, je remettrai sur le front du fils la couronne du père. J'en ai la ferme, l'immuable volonté ; et, s'il ne faut, pour le replacer sur le trône de France, que les bras d'un million d'hommes, je sais le moyen de les trouver.

« Un homme qui a suivi son père dans son double exil, à l'île d'Elbe d'abord, à Sainte-Hélène ensuite ; un homme qui vient lui parler de son père de la part de son père ; un homme dont le nom est peut-être parvenu jusqu'à lui, malgré l'emprisonnement où on le tient ; un homme dont le nom est le symbole de la fidélité et du dévouement, Gaetano Sarranti, mon compagnon, mon ami, celui qui est là à ma droite, connaît tous mes projets. C'est lui que je charge d'en instruire le prince ; il fera ce qu'à mon grand regret je ne puis faire, moi, dont tous les pas sont épiés. Obtenez pour lui une entrevue, et que cette entrevue soit sans témoin, nocturne, secrète.

« Il s'agit, comprenez-le bien, non pas de nos têtes – ce ne serait rien, nous ne faisons que notre devoir en les résignant à ce jeu terrible des conspirations –, mais de l'avenir du roi de Rome, de la fortune de Napoléon II.

« Nous ne venons pas vous dire : "Trouvez le moyen de nous introduire près du prince" ; ce moyen, nous l'avons. Nous venons vous dire : "Que le prince consente à recevoir M. Sarranti, et, demain, à la même heure où le prince lira cette lettre, M. Sarranti sera près de lui."

« Demandez au prince la permission de me recevoir demain, vous, ma sœur, pour me rendre sa réponse ; et, si cette permission de me présenter chez vous m'est accordée, après avoir écarté les

rideaux de la troisième fenêtre de l'aile droite du château qui regarde Meidling, levez et abaissez trois fois une bougie devant cette fenêtre ; je n'ai pas besoin d'autre avis.

« Dans l'attente de cette réponse, à laquelle nous attachons plus d'importance qu'un condamné à mort n'en attache à la nouvelle de sa grâce, je vous remercie, ô ma sœur ! vous embrasse fraternellement.

« Le général comte LEBASTARD DE PRÉMONT.

« P.S. Une recommandation suprême, ma sœur : le prince sait de quelle surveillance, invisible peut-être, mais réelle à coup sûr, il est entouré ; vous ne sauriez donc trop lui recommander la plus grande circonspection. Il n'a besoin de se fier à personne au monde, que vous et nous ; en conséquence, qu'il ne se fie pas même à ce jardinier dont vous croyez être sûrs, et qui vous introduit chaque soir près de lui. »

Le duc de Reichstadt releva la tête : c'était tout.

Au reste, la voix du jeune prince, au fur et à mesure qu'il avançait vers la fin de la lettre, avait pris une intonation qui indiquait à quel point il était impressionné par cette lecture ; mais, en arrivant à la signature, il ne put retenir un cri : ce nom de Lebastard de Prémont avait été vingt fois prononcé devant lui comme celui d'un des plus braves généraux de la période napoléonienne.

Quant à la jeune fille, demeurée à genoux, les mains jointes, devant le prince pendant toute la lecture de cette lettre, elle sentait couler sur ses joues deux larmes silencieuses, à l'attendrissante pensée de ces deux hommes, cœurs fermes et dévoués, qui venaient du fond des Indes pour avoir une entrevue avec le fils de leur ancien maître, oubliant les mesures inquisitoriales qui avaient été prises par les hommes de la coalition, la police arbitraire semée sous toutes les formes en Europe, et particulièrement à cette époque, la sévérité inflexible dont usait le gouvernement autrichien envers tout homme ayant approché l'empereur napoléon.

Elle frissonnait malgré elle en songeant que cet homme qu'elle venait de voir libre, riche, étincelant dans sa loge comme une divinité indienne dans son sanctuaire, pouvait, sur la divulgation de cette lettre qu'il lui avait jetée sous les yeux de deux mille personnes, être enlevé et conduit dans quelque noir cachot du Spielberg !

Et ce qui la touchait surtout profondément, la jeune femme au cœur pur, ardent et généreux, c'était la confiance que ces deux hommes avaient mise en elle, pauvre paria de la société, pauvre baladine de théâtre !

Aussi jurait-elle tout bas de reconnaître cette confiance, en secondant de tout son pouvoir les desseins de ces deux hommes.

C

Les trois souvenirs du duc de Reichstadt.

Rosenha sentit que le prince la prenait par la main et la relevait de terre – on se rappelle qu'elle était restée à ses genoux.

Alors elle jeta les yeux sur lui.

Non moins ému qu'elle-même, il avait les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

– Oh ! larmes précieuses ! larmes d'Achille ! s'écria la jeune fille en les aspirant des lèvres ; larmes tombées du cœur du fils sur la tombe du père, soyez recueillies par la France !... Oh ! continua-t-elle avec enthousiasme, c'est ainsi que je vous aime, ô mon beau duc ; c'est en vous voyant ainsi transfiguré que je remercie Dieu de m'avoir placée près de vous comme le calice destiné à recevoir la rosée de vos larmes. Pleurez, pleurez, pendant que nous sommes seuls ; vos larmes sont comme les violettes : elles ne s'épanouissent qu'à l'ombre ou dans l'obscurité !

Et, tout en parlant ainsi, la jeune fille couvrait de baisers, chastes comme ceux d'une sœur, le visage du prince humide de larmes. Et lui répondait en l'embrassant avec passion, mais cependant avec une pensée qui semblait planer au-dessus des nuages :

– Oui, oui, chère fille, tu as raison, c'est Dieu qui t'a placée auprès de moi comme l'ange des larmes ; devant toi seule, excellente créature, cette source de pitié qui est en moi, tarie et refoulée sous le regard des autres, jaillit et s'écoule sous ton regard bienfaisant.

– Mon duc !

– Sois bénie ! continua le prince sans songer à essuyer ces larmes qui semblaient lui dégager la poitrine ; sois bénie pour les douces heures que me donne ton souvenir et la précieuse vie que me donne ta présence ! Oh ! tu l'as dit, avec toi seule je puis pleurer et sourire tout haut ; avec toi seule je puis oublier et me souvenir ; avec toi seule, enfin, je puis parler de mon père et de la France !

Rosenha comprit que c'était par cette voie qu'elle devait arriver à son but.

– Ton père ! la France ! oh ! te les rappelles-tu, mon beau duc ? demanda-t-elle. Alors parle-m'en, je t'en prie ! Moi aussi, moi aussi, ajouta-t-elle avec un soupir, j'ai des rêves, comme Mignon et comme toi, d'une mère et d'un pays perdus.

– Oui, dit le prince, dont l'œil limpide et charmant semblait regarder dans le passé ; oui, je me rappelle mon père, mais dans une seule circonstance. Une nuit, je m'éveillai dans mon berceau, comme lorsque, au milieu de son sommeil, on sent près de soi la présence de quelqu'un qui vous aime. Deux personnes étaient debout devant moi : l'une, ma mère, la duchesse de Parme…

Le jeune homme prononça ces deux mots avec une profonde amertume.

– L'autre, mon père, l'empereur Napoléon !…

Et, tout au contraire, en prononçant ces mots, le prince leva la main, comme pour toucher le ciel.

– Il se baissa sur mon lit et m'embrassa. J'entourai son cou de mes bras et je l'embrassai aussi ; mais, chose singulière ! il me reste de cette étreinte paternelle le même souvenir qui me resterait du baiser d'une statue.

– Et tu sens toujours ce baiser, n'est-ce pas, mon duc ?

– Oui.

– Tu vois toujours celui qui te l'a donné ?

– Oui.

– Oh ! garde bien ce souvenir dans ton cœur ! ne l'oublie jamais.

– Il n'y a pas de danger, dit le jeune homme avec un mélancolique sourire et en mettant sa main sur sa poitrine : c'est tout ce qui me reste de lui !… Tu n'as pas idée comme il était beau, Rosenha ; beau comme une effigie antique, beau comme la médaille d'Alexandre, beau comme la médaille d'Auguste !

– On dit que tu lui ressembles, mon bien-aimé duc.

– Oui, comme le rêve fugitif et sans corps ressemble à la statue d'airain !… Non, ajouta-t-il avec un accent presque douloureux ; non, j'ai les yeux de ma mère, j'ai les cheveux de ma mère : je suis Autrichien, moi ; je m'appelle Frantz !

– Tu es Français, et tu t'appelles Napoléon, c'est moi qui te le dis, reprit la jeune fille. Voyons, parlons de ton père ; voyons, parlons de la France.

– Mon père, je te l'ai dit, c'est le seul souvenir que j'en aie. Il partait pour cette grande et splendide campagne de 1814 où toute

la gloire est du côté du vaincu. J'ai souvent comparé mon père à Annibal, vaincu par Scipion, et cependant plus grand devant la postérité que son vainqueur.

– Oui, oui, plus grand que Scipion, plus grand que César, plus grand que Charlemagne, plus grand que tout !… Oh ! mon duc, quel exemple !

– Écrasant, Rosenha ! et c'est ce qui me désespère. Que faire après un pareil homme ?… Tiens, je pense souvent que j'ai été placé par le destin à côté de cette grande figure comme une ombre pâle et mélancolique destinée à la faire ressortir ; comme ces Égyptiens que le peintre met au pied des Pyramides pour faire ressortir la petitesse de l'homme et la grandeur du monument.

– Et, cependant, mon duc, l'Arabe peut gravir la pyramide, l'Arabe peut atteindre le couronnement de la gigantesque bâtisse ; il est vrai que chacun des degrés par lesquels on atteint à ce haut sommet est de deux coudées.

– J'y succomberais, Rosenha : je n'ai pas la force d'être grand.

Il se laissa aller épuisé sur le canapé.

– Je n'ai pas même celle d'être heureux !

La jeune fille se coucha à ses pieds, et pensa qu'il fallait le ramener à des idées plus riantes.

– Et voyons, dit-elle, maintenant, quels sont vos souvenirs de la France ?

– Oh ! ceux-là se bornent à deux.

– Dites-les-moi, mon cher prince, fit la jeune fille en appuyant ses deux bras sur les genoux du jeune homme, dont le front pensif et incliné disparaissait sous ses beaux cheveux bouclés.

– Un jour – je crois que c'était le jour anniversaire de ma naissance, le 28 mars 1814 –, une semaine avant de quitter Paris pour toujours peut-être… les premiers rayons du printemps brillaient au ciel ; nous revenions dans ma voiture, madame de Montesquiou et moi. Tout à coup, j'aperçus des masses de fleurs – où ? je ne pourrais le dire –. Tu sais comme j'aime les fleurs, Rosenha. Je m'écriai : « Oh ! des fleurs ! je veux des fleurs ! j'en veux beaucoup, j'en veux plein ma voiture ! » On alla chercher les plus belles fleurs. Pendant ce temps, je regardais par la portière, et, à l'entresol de la maison devant laquelle était arrêtée ma voiture, je vis, assis près d'une croisée, un jeune homme et une jeune fille travaillant chacun de son côté, le jeune homme à faire des montres, la jeune fille à faire des fleurs.

« – Tiens, dis-je à madame de Montesquiou, je croyais que

c'était le bon Dieu qui faisait les fleurs.

« – Sans doute, me répondit-elle, sire, c'est le bon Dieu.

« – Mais non, repris-je en lui montrant la jeune fille, tu vois bien que ce sont les femmes.

« Elle sourit, et moi, je continuai de regarder et d'écouter. La jeune fille chantait une chanson, et le jeune homme chantait le refrain avec elle. Malheureusement, sans doute leur dit-on que c'était moi qui étais là, tout près d'eux, devant leur fenêtre ; car ils s'interrompirent tout à coup, l'un de faire ses montres, l'autre de faire ses fleurs, et tous deux se mirent à crier :

« – Vive le roi de Rome !

« Mais moi, je criais de mon côté :

« – Je veux qu'ils chantent ! je veux qu'ils chantent !

« La voiture partit… Rosenha, je vois encore les deux beaux jeunes gens à leur fenêtre ; souvent, depuis, j'en ai parlé à madame de Montesquiou. Quand j'étais enfant, elle me disait que c'étaient le frère et la sœur ; mais, plus tard, j'ai compris que c'étaient l'amant et la maîtresse. Deux chardonnerets sautaient dans une cage, la jeune fille chantait… Rosenha, je me mettrais à faire des montres, cette nuit même, si je pouvais les aller faire à Paris, dans une chambrette au bord de la Seine, tandis que toi, tu ferais des fleurs et chanterais cette chanson qui est restée au fond de ma mémoire… Oh ! si tu savais combien de fois, depuis ce jour-là, j'ai passé des heures d'insomnie à renouer dans ma tête les différents mesures de cet air, doux et mélancolique comme un air de Weber !

– Dites-moi cet air, mon cher duc ; peut-être le retrouverai-je.

Le prince essaya, mais vainement : à la troisième ou quatrième note, l'air se brisait entre ses lèvres.

– Oh ! si je savais l'air, dit-il, je suis bien sûr que je me rappellerais les paroles. Je l'ai fait demander partout, chez tous les marchands de musique de Vienne et de l'Allemagne, partout, même à l'ambassade de France.

– Mais, enfin, ne vous rappelez-vous pas le titre de la chanson ?

– Non… je ne crois même pas l'avoir entendue entière ; je n'en aurai entendu qu'un couplet ou deux… Eh ! mon Dieu, je te raconte cela, chère Rosenha, pour te montrer que je n'ai pas oublié le pays de mes premières années.

– Oh ! mon cher duc, que je voudrais donc savoir cette chanson-là !

– Peut-être est-elle absurde, au bout du compte, dit le jeune

prince ; mais cela m'étonnerait bien : j'en ai gardé un souvenir si pur, si doux, si frais !... Oh ! mon enfance écoulée ! oh ! mon pays natal disparu ! oh ! les fleurs dont on encombrait ma voiture ! oh ! la petite fenêtre avec les deux amants ! ce jeune homme faisant des montres, et la jeune fille chantant :

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les yeux... les...

Rosenha jeta un cri, et courut au piano.

– Où vas-tu ? demanda le duc.

– Attendez, monseigneur, dit la jeune fille. Serait-ce cela, par hasard ?

Et, laissant courir ses doigts sur le piano, elle fit, après un brillant prélude, entendre un air suave sur lequel elle chanta ces deux vers :

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin...

– C'est cela ! s'écria le jeune homme. Oh ! tu la sais ! tu sais ma chanson ! Chante, chante, je t'en prie !

La jeune fille chanta.

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entrouvre, d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
À tous les passants du chemin...

– Est-ce bien cela ? demanda-t-elle.

– Oui, oui, c'est bien cela, dit le prince, quoique je n'ai pas entendue chanter ce premier couplet, qui était chanté sans doute quand je suis arrivé. Oh ! chère Rosenha, j'avais bien raison de dire que tous mes bonheurs viennent de toi. N'es-tu pas réellement ma sœur, dis, toi qui peux me chanter, à seize ans, les chansons que j'ai entendues à trois ?... Oh ! je me trompe en croyant que je te connais depuis quelques mois seulement : tu as été élevée avec

moi ; nous avons vécu ensemble en France… Chante, Rosenha ! je t'écoute.

Rosenha voulut reprendre la chanson où elle l'avait laissée.

– Non, dit le duc : du commencement ! du commencement !

Rosenha reprit :

Sur les gazons, la pâquerette,
Aux premiers rayons du matin,
Entrouvre d'une main coquette,
Les plis blancs de sa collerette
À tous les passants du chemin…

N'imite pas la pâquerette,
Et fuis les regards du matin !

– Oh ! c'est cela ! s'écria le jeune homme, plus heureux que s'il eût trouvé un trésor.

La jeune fille continua :

Dans les prés verts, la marguerite
Se promène coquettement ;
Le vent se met à sa poursuite,
L'enlace, et la pauvre petite
Expire aux bras de son amant…

N'imite pas la marguerite,
Et fuis jusqu'au souffle du vent !

– Je me rappelle ! je me rappelle ! s'écria le jeune prince en battant des mains. Chante, Rosenha ! chante ! j'écoute.

Rosenha reprit :

Au fond des bois, les violettes,
Chastes, dérobent leur beauté,
Ne disant qu'aux herbes discrètes
Le secret de leurs amourettes
Pendant les belles nuits d'été…

Au fond des ombreuses retraites,

Fuyons ensemble, ô ma beauté !

Et, après chaque vers, le jeune homme répétait le vers ; et, après chaque couplet, le couplet ; et il ne laissa Rosenha quitter le piano que lorsqu'il sut la chanson entière, paroles et musique.

Mais elle comprit, la belle et poétique jeune fille, qu'elle venait de s'écarter de son but. Elle jeta les yeux sur la pendule : deux heures du matin allaient sonner dans dix minutes ; elle devinait que le général de Prémont, ou Sarranti, ou peut-être tous les deux attendaient, en vue de la fenêtre, le signal qui devait leur être donné.

Aussi revint-elle au second souvenir que le duc de Reichstadt disait avoir gardé de la France.

– Mais monseigneur m'avait encore parlé d'un éclair de sa jeunesse, d'un reflet de ses premiers jours ; je ne le tiens pas quitte !

– Oh ! celui-là, celui-là, dit le duc en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, c'est quand il me fallut quitter les Tuileries pour Rambouillet… L'ennemi allait envelopper Paris ; ma mère me dit :

« – Viens, Charles !

« Mais, moi, je m'écriai :

« – Non, non, je ne veux pas m'en aller, je ne veux pas quitter les Tuileries !

« Et je m'accrochai aux rideaux du lit, aux tapisseries de la porte, criant :

« – Non, non, non, je ne veux pas m'en aller !

« On m'emporta malgré moi, continua le jeune homme d'une voix étouffée. Un pressentiment me disait que je ne reverrais jamais les Tuileries : mon pressentiment ne m'a pas trompé !

– Eh bien, monseigneur, dit Rosenha, les Tuileries, si vous le voulez – songez-y bien ! – vous ne les aurez pas quittées pour toujours ! les Tuileries, si vous le voulez, vous les reverrez !

Et elle courut à la fenêtre – à la troisième fenêtre de l'aile droite du château de Schœnbrunn regardant Meidling –, et, saisissant les rideaux d'une main, de l'autre elle éleva et abaissa trois fois la bougie.

C'était, on se le rappelle, le signal demandé par le général Lebastard de Prémont. Le jeune homme fit d'abord un pas pour retenir Rosenha ; mais, réprimant presque aussitôt ce premier

mouvement de faiblesse :

– Allons, dit-il, il faut que la destinée de tout homme s'accomplisse… Merci, Rosen !

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'un cheval qui passait à fond de train sur la grand-route, dans la direction de Meidling à Vienne.

CI

Qui n'est utile à rien, qu'à contenter un caprice de l'auteur.

Un romancier habile et désireux de ménager ses effets sauterait par-dessus le chapitre qu'on va lire, et passerait tout de suite, du bruit produit par le galop du cheval qui emporte son maître vers Vienne, à l'apparition de M. Sarranti ; mais, pour aujourd'hui, qu'on nous permette d'être un romancier inhabile. Nous l'avons dit, cette histoire est une histoire que nous racontons dans l'intimité de trois ou quatre mille amis(1) ; nous nous donnons donc toute licence de faire à notre fantaisie, et non point au compas, certain que nous sommes qu'on nous écoute avec indulgence, et qu'on nous aime jusque dans nos défauts.

Que voulez-vous ! nous n'avons pas le courage d'abandonner ainsi ces deux beaux enfants que nous allons être forcé de quitter dans quelques chapitres, pour ne plus les revoir jamais peut-être, et qui – souvenirs de notre cœur plutôt que création de notre esprit – ont à nos yeux tout le charme de Daphnis et Chloé de Longus, de Roméo et Juliette de Shakespeare, de Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre.

Imaginez la plus gracieuse des poses que vous prêtez aux deux jeunes Grecs, aux deux beaux Véronais, aux deux ravissants Créoles de l'île de France, et vous n'aurez pas de tableau plus charmant que celui que nous offriront les deux héros de ce récit, au moment où nous rentrerons dans la chambre à coucher du duc de Reichstadt.

Pour la seconde fois, le jeune homme avait fléchi sous l'effort ; le prince avait disparu ; l'enfant timide et maladif avait repris sa place. C'était lui qui, à son tour, était couché sur les coussins, et dont la tête pâle, aux artères convulsives, s'allongeait sur les genoux de Rosenha.

Assise sur l'ottomane, la jeune fille, de ses deux mains étendues, faisait un collier au duc ; ses doigts roses et effilés se croisaient sous le menton imberbe de son amant ; et, lui renversant doucement la tête en arrière, elle mirait ses yeux noirs et veloutés dans l'azur humide des yeux du prince.

Oh ! que de fois, quand j'ai senti l'impuissance de ma plume à rendre ce que je voyais si bien dans le miroir de mon imagination,

que de fois j'ai regretté de ne pas avoir, au lieu de cette plume impuissante avec laquelle j'essayais d'écrire, le pinceau magique du Titien ou de l'Albane ! Mais, que voulez-vous ! il n'a été donné qu'au seul Michel-Ange d'avoir reçu du ciel quatre âmes. Il faut se contenter de ce que nous donne le Seigneur, et ce n'est pas moi, quelque sujet que j'en aie peut-être, qui me plaindrai de l'avarice de Dieu.

L'enfant, fatigué d'avoir un instant atteint à la hauteur d'énergie de l'homme, l'enfant était redevenu enfant ; Rosenha avait compris sa faiblesse, et le caressait comme fait une mère de son fils, ou plutôt une sœur aînée de son frère.

Ah ! nous ne nous lassons pas de le redire, c'était un adorable tableau que celui de ce visage, un peu efféminé peut-être, mais doux, suave, pur, renversé en arrière et souriant, les lèvres entrouvertes, les dents perlant derrière ses lèvres, à cette belle créature qui avait à la fois, pour le sublime abandonné, une triple attraction, dévouée comme celle de la mère, indulgente comme celle de la sœur, tendre comme celle de la femme. Bien souvent déjà, dans les heures de tristesse et d'isolement, elle l'avait ainsi calmé, bercé, endormi sous ses caresses, sous ses chansons, sous ses baisers ; pleurant avec lui, se consolant avec lui, riant avec lui ; prête à rester s'il le voulait, prête à mourir, s'il le désirait !

C'est que sa sollicitude pour l'illustre enfant était immuable, infinie, suprême ; c'est qu'elle était fière de lui, fière et folle en même temps. On eût dit que ce jeune homme était sa créature à elle ; que nulle autre, ni sœur, ni mère, ni nourrice, n'avait de droits sur lui. Elle sentait son souffle, sa vie, son âme, intimement et indissolublement liés à la vie, à l'âme, au souffle de son amant. C'étaient cette sollicitude, ce soin, ces prévenances, dans le sourire, dans le regard, dans le geste, qui, depuis trois mois, avaient fait oublier au jeune homme sa captivité dorée ; et la prison du prince, métamorphosée par Rosenha en paradis, était devenue un lieu de délices d'où il n'eût jamais songé à s'enfuir.

Mais cette terre enchantée était pareille à l'île flottante de Latone ; elle semblait être à l'ancre comme un vaisseau, et, à chaque instant, le câble, soit brisé par le souffle de Dieu, soit coupé par la main des hommes, pouvait laisser dériver l'île vers ces horizons ambitieux que l'on s'efforçait de cacher aux regards du duc.

C'était dans ces moments-là que le jeune aiglon, sentant pousser ses ailes, songeait à les ouvrir et à s'envoler. Mais ces désirs de liberté qui agitaient parfois le cœur de l'homme se dissipaient bien vite au souffle des passions capricieuses de l'enfant ; et, comme,

plus jeune, il quittait son livre d'études pour voir défiler un cortège militaire, jeune homme, il laissait ses souvenirs et ses velléités d'ambition politique, pour voir défiler, comme de blanches théories couronnées de fleurs, le lumineux cortège de ses illusions amoureuses.

Mais, alors, le prince trouvait un soutien à sa virilité dans cette jeune fille même, qu'on ne laissait peut-être pénétrer jusqu'à lui que dans l'espérance qu'elle l'éteindrait ; alors, au lieu d'être une ennemie à cet avenir plein de tempête, mais aussi plein de foudroyante lumière, elle lui devenait une alliée ; au lieu d'abaisser le prince jusqu'à elle, elle tentait de s'élever jusqu'au prince. Jusque-là, pourtant, aimante, passionnée, elle avait été plutôt l'écho qui répond que la voix qui conseille, plutôt le foyer qui réchauffe que la colonne de flamme qui guide à travers le désert ; elle combattait, mais sans force, sans volonté, sans but, et ces combats, commencés par des prières, des encouragements et des bravos, finissaient toujours par des baisers. Ce soir-là seulement, la lettre du général indien l'avait transformée, et l'on a vu l'influence qu'elle avait eue sur la détermination du prince.

Cette détermination, le jeune homme, étonné de l'avoir prise, commençait à s'en épouvanter. C'était la première fois, au milieu des mille sollicitations de ce genre dont il avait été l'objet, c'était la première fois qu'il consentait, sans l'autorisation du prince de Metternich, sans l'aveu de son aïeul François, à recevoir un étranger, un serviteur de son père ; et, certes, il ne se fût jamais élevé jusqu'à cette audace si la jeune fille n'avait été là pour l'exalter, le soutenir, et faire enfin matériellement, en donnant le signal du rendez-vous du lendemain, ce qu'il n'eût osé faire lui-même.

Toutes les difficultés d'une pareille entreprise lui revenaient alors à l'esprit, et, quelle que fût l'adresse, quel que fût le courage, quel que fût le dévouement de ces deux hommes, il ne pouvait s'empêcher de frissonner pour lui et surtout pour eux, en songeant que, le lendemain à pareille heure, au lieu de causer d'amour avec une douce maîtresse, il causerait de fuite, de conspiration, de combats avec un rude et sévère guerrier.

Aussi, au milieu de ce silence étendu sur le tableau charmant que nous essayons de décrire, et qui, par son immobilité, ressemblait à un groupe de marbre peint, parfois le prince, frémissant tout à coup, secouait la tête.

Alors la jeune fille lui demandait :

– À quoi pensez-vous, monseigneur ?

Mais le prince continuait de rester silencieux, et, comme si le bruit qu'eussent fait ses pensées en se formulant l'eût effrayé, il pensait tout bas.

Enfin, à une de ces questions, il répondit :

– À quoi je pense, Rosenha ? Je pense à la folie de ces deux hommes.

– À leur folie, monseigneur ? J'aurais cru que Votre Altesse pensait à leur dévouement.

– Quand je parle de leur folie, Rosenha, je fais allusion à cet impossible projet de pénétrer jusqu'ici.

– Rien n'est impossible, monseigneur, à qui veut fermement. N'avons-nous pas lu ensemble l'histoire d'un prisonnier français nommé Latude, qui trois fois s'est échappé de sa prison : deux fois de la Bastille, une fois de Vincennes ?

– Oui, tu as vu parfois un prisonnier fuir de sa prison ; mais tu n'as jamais vu un ami y entrer.

– Ils entreront, monseigneur.

– Soit ; mais ils seront vus, dénoncés, arrêtés… Tu ne sais pas de quelle invisible façon je suis gardé !

– Ils le savent, eux, puisqu'ils vous disent de ne vous confier à personne.

– Si je vais faire une promenade sur le Danube, il y a un pêcheur qui raccommode ses filets juste à cent pas de l'endroit où j'abandonne la terre ; en même temps que la mienne, sa barque quitte le rivage ; il a l'air de ne point me voir, et ne me quitte pas de vue ; il a l'air de ne point me connaître, et, si je vais à lui, si je lui adresse la parole, il balbutie les mots d'*altesse*, de *monseigneur*.

– Croyez-vous que j'ignore cela ?

– Si je vais à la chasse, et que je me laisse emporter à la poursuite du cerf ; que, par mégarde ou volontairement, je me perde sous la voûte de nos immenses forêts, sous l'ombre de nos grands arbres, et qu'arrivé là, me croyant seul, loin de tous les regards, je respire librement, non pas comme respire un prince, mais comme respire le dernier des hommes, j'entends, à cinquante pas de moi, la chanson d'un bûcheron qui lie son fagot. Ce bûcheron, c'est moi qu'il attendait ; la corde avec laquelle il lie son fagot a un de ses bouts enroulé autour de ma botte, et je m'aperçois que je m'étais trompé, que les arbres n'ont plus d'ombre, que la forêt n'a plus de solitude.

– Vous ne m'apprenez rien de nouveau, monseigneur.

– Si, pendant les belles nuits d'été, j'étouffe dans ces appartements aux tapisseries épaisses, et qu'il me prenne l'envie de descendre dans ce parc dont les frais tapis se déroulent sous mes yeux, je rencontre d'abord quelque valet de chambre attardé qui monte l'escalier, tandis que je le descends ; puis, à la porte, une sentinelle qui s'arrête et me présente les armes. Alors, ennuyé d'être prince sans cesse, prince toujours, prince dans l'obscurité comme à la lumière, je m'élance dans le parc, je quitte les allées, je m'enfonce dans le labyrinthe du bois vert… Tu crois que, là, je suis seul, Rosenha ? Tu te trompes : j'entends derrière moi le bruit d'une branche qui craque ; je vois un tronc d'arbre qui se dédouble, une ombre qui se glisse. Je suis aussi captif que dans mon appartement ; seulement, ma prison, au lieu d'avoir vingt pas de diamètre, a trois lieues de circonférence ; ce n'est plus ma fenêtre qui est grillée, c'est mon horizon qui a un mur !

– Hélas, ce que vous me dites là, monseigneur, tout le monde le dit comme vous ; mais où serait le mérite, pour ces deux hommes, d'accomplir ce qu'ils entreprennent, si la tâche n'était pas difficile, exorbitante, presque impossible ?

– Ils y renonceront, Rosenha, dit le prince dissimulant une espérance sous un doute.

– Monseigneur, aussi vrai que vous m'avez fait mauvais visage à mon entrée dans votre appartement, aussi vrai, c'est la crainte et non la conviction qui vous fait dire une pareille chose.

– Moi, je t'ai mal reçue ?

– Oh ! la méchante figure que vous avez parfois, mon prince !

– J'étais triste, Rosenha.

– Dites que vous étiez jaloux !

– Soit, j'étais jaloux.

– Fi ! la vilaine chose que la jalousie, monseigneur ! Laissez cela aux princes de la maison d'Autriche, et, puisque vous êtes Français, aimez comme on aime en France.

– Tu sais donc comment on aime en France, Rosenha ?

– Non, mon Dieu ! mais j'ai entendu dire qu'en France, la jalousie était le plus grand outrage que l'on pût faire à une femme.

– Il y a du vrai là-dedans, Rosenha ; mais ce qui est vrai dans ce cas ne l'est point pour toi, qui n'es ni Française, ni Autrichienne, ni Anglaise, ni Espagnole, ni Italienne, quoi que tu aies, à toi seule, au moins un des dons que Dieu a faits à chacun de ces bienheureux pays… Oh ! continua le jeune homme en jetant ses bras autour du cou de Rosenha et en soulevant ses lèvres ardentes

jusqu'à la hauteur de son visage, que tu es belle, et comme ta mère devait t'aimer !

– Vierge Marie ! s'écria la jeune fille en regardant la pendule, quatre heures passées !... Adieu ! adieu, mon duc !

– Déjà !

– Comment, déjà ?

– Oui ; nous avons encore trois heures de nuit.

– Et quand dormirez-vous, monseigneur ? quand prendrez-vous ce repos dont vous avez si grand besoin ? D'abord, je vous déclare une chose : c'est que, si vous ne me laissez pas partir, je ne reviendrai pas demain.

– Tu te trompes, Rosenha : tu veux dire ce soir.

– Demain, monseigneur ! Ce soir, c'est M. Sarranti que vous recevez, ne l'oubliez pas.

– Oui ; mais si, par hasard, il ne venait point ?

– Je le saurais, puisque, à midi, j'attends la visite du général.

– Mais comment le saurai-je, moi ?

– Je vous écrirai.

Le prince pâlit.

– Et quel est le messager auquel tu oserais confier une pareille lettre ?

La jeune fille réfléchit.

– Je n'en connais pas un seul, continua le prince.

– J'en connais un, moi, dit Rosenha.

– Lequel ?

– Venez, monseigneur.

La jeune fille passa son bras sous le bras du prince et l'entraîna vers un petit boudoir qui avoisinait la chambre à coucher. C'était une pièce de huit ou dix pieds carrés, exposée au midi, pleine de pots de fleurs, de caisses d'arbustes, et dont toutes les fenêtres, treillagées, fermaient la nuit leurs vitres intérieures, qu'elles ouvraient le jour. Des oiseaux d'espèces les plus rares, rouges, bleus, verts, dorés, argentés, y dormaient dans toute sorte de poses.

Au milieu de cette petite chambre, ou plutôt de cette grande cage, était planté un perchoir en bois de rose couronné par un toit en forme de chapeau chinois, petite prison au milieu de la grande.

C'était le kiosque des colombes.

À l'approche des deux jeunes gens, et au bruit qu'ils faisaient en s'approchant, une d'elles s'éveilla, tira sa tête de dessous son aile, fit briller dans l'ombre son œil d'or, et passa son bec rose à travers une des petites portes de son pavillon.

Elle semblait la colombe tourière.

Elle inspecta les nouveaux venus, et sans doute fut satisfaite de l'inspection ; car elle poussa, à leur vue, un petit roucoulement qui voulait dire : « Vous pouvez approcher, ami Frantz et amie Rosenha ; nous vous connaissons de longue date, et nous savons que nous n'avons rien à redouter de vous. »

– Eh bien ? demanda le duc à Rosenha.

– Eh bien, vous ne comprenez pas, monseigneur, de quel messager je veux parler ?

– Oh ! si fait !

– Craignez-vous que celui-là ne vous trahisse ?

– Rosenha, tu es une fée !

Et le prince ouvrit la porte, allongea le bras, et prit sur son bâton la colombe qui les avait, à leur arrivée, salués de son roucoulement.

– Viens, ma belle messagère ! lui dit-il en l'embrassant ; ne pleure pas ainsi : tu ne quittes ton nid que pour quelques heures, et je quitterais bien volontiers le mien pour dormir une éternité dans celui où tu vas être tout à l'heure.

Et il tendit la colombe à la jeune fille, après avoir embrassé une seconde fois le ruban de velours noué par la nature autour de son cou.

Rosenha la prit à son tour, l'embrassa à la même place, ouvrit vivement sa mante, et la cacha dans sa poitrine.

Il fallait se quitter.

On convint que la colombe rapporterait la réponse de midi à une heure, et que, de midi à une heure, le duc guetterait à la fenêtre l'arrivée de la messagère au collier noir.

Puis les deux jeunes gens se séparèrent, Rosenha faisant jurer au duc de ne plus l'attendre sur le balcon, le duc faisant jurer à Rosenha de venir le lendemain à la nuit, pour ne s'en aller que le surlendemain au jour.

FIN DU TOME DEUXIÈME

Cet ouvrage est le 795e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

1 Voir Ovide, *Les Métamorphoses*, livre VII.

1 « Planche de bois. » (Littré.)

1 Poème mythologique d'Hésiode.

1 Ancienne mesure agraire, variant selon les régions ; à Paris elle valait 484 pieds carrés.

1 Le jour du mardi gras avait lieu à Paris l'élection de la reine des blanchisseuses. « Cette fête des blanchisseuses, qui ne manque pas d'une certaine physionomie, est une des rares cérémonies populaires du Moyen Âge qui ont survécu à la Révolution. » Edmond Texier, *Tableau de Paris,* 1852-1853, t. I, p. 64.

1 Shakespeare, *La Tragique histoire de Hamlet, prince de Danemark*, acte III, sc. I.

1 Allusion à l'enlèvement des jeunes Sabines par les Romains de Romulus, voir Tite-Live, *Histoire romaine*, livre I, IX.

1 Grande voiture d'excursion.

1 « La couleur entre le rouge et l'orangé. » (Littré.)

1 Courtisane asiatique, maîtresse d'Alexandre, dont Apelle, qui faisait son portrait, tomba si éperdument amoureux qu'Alexandre la lui céda.

1 Michel Lévy : « Aujourd'hui, il n'y a plus de *cabinet noir* : la chose se fait au grand soleil », ce qui pourrait être une extrapolation de Noël Parfait.

1 « Aurea mediocritas », Horace, *Odes*, II, 10, 3.

1 Chef-lieu de canton, à 30 km de Foix, au confluent de la Vicdessos et du Suc,

1 Adaptation libre de *La Tragédie de Macbeth* de Shakespeare, acte V, sc. 1 : « All the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand » (« Tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main-là ! »)

1 Petite ville de la haute Ariège.

1 Mis pour Waterloo. Le Mont-Saint-Jean est une dépendance de la commune de Waterloo.

1 Mucosité de la vulve de cavales en rut, employée dans la confection d'aphrodisiaques.

1 Matthieu, 3, 13. Marc, 4, 21-22. Luc 8, 16-17, 11, 33.

1 Jean-François-Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz.

1 Étoffe de laine rase et brillante.

1 La Fontaine, *Fables*, livre V, 11 (d'après Ésope).

1 Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, partie III, lettre XXI.

1 Jean Lannes, duc de Montebello, amputé sur le champ de bataille d'Essling (1809), ne survécut que quelques jours à l'amputation.

1 Petite monnaie espagnole de billon de l'époque, valant environ sept centimes.

1 Héros de *Manfred*, poème dramatique de Byron (1817) et des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe (1774) : Werther s'éprend de Charlotte, déjà fiancée et bientôt mariée et finit par se suicider, autant victime du mal du siècle que du désespoir amoureux.

1 Héroïnes de *Rob Roy* de Walter Scott (1818) et de *Mauprat* de George Sand (1836).

1 Le mot est attribué à Louis XVIII, mais Louis XIV avait déclaré à Lauzun : « J'ai failli attendre. »

1 *Amour et Psyché* de Canova est conservé au Louvre : commandé par un Anglais, le groupe, empreint de néo-platonisme, avait été acquis par Murat.

1 Ary Scheffer (1795-1858) et Alexandre Decamps (1803-1860), peintres associés au mouvement romantique.

1 « L'émir des croyants », héros de nombreux contes des *Mille et une nuits*, avait succédé à son frère en 786 et régné jusqu'à sa mort en 809.

1 « Charité, charité, princesse ! charité. » La Savoie était alors rattachée au royaume de Sardaigne.

1 Cataplasme à base de farine de moutarde.

1 Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), archéologue et critique d'art allemand, annonciateur du néo-classicisme et Leopoldo Cicognara (1767-1834), critique d'art italien, ami de Canova.

1 La robe prétexte portée par les jeunes Romains, de la puberté à 16 ans.

1 « Ouvrage de fortification complètement fermé et ne présentant pas d'angles rentrants (si l'ouvrage présente des angles rentrants, c'est un fort) » (Littré.)

1 Places fortes situées au nord de Strasbourg, que l'armée autrichienne menace dès cette date.

1 Racine, *Andromaque*, acte IV, sc. V.

1 Nom donné par les croisés et les historiens des croisades à Hassan el-Sabbath (mort à Alamout, Iran, en 1124), fondateur et premier grand maître de l'ordre des Assassins.

1 José Ribera, dit l'Espagnolet (1588-1656) a peint plusieurs fois *Le Martyre de saint Barthélemy*.

1 Le général parodie le Don Diègue du *Cid*, acte I, sc. V : « Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte, / Viens me venger. »

1 Ville de la Grande-Grèce (VIe siècle avant Jésus-Christ), située dans le golfe de Tarente dont l'excès de richesse avait rendu les habitants voluptueux.

1 La couronne fermée était réservée aux maisons souveraines.

1 Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet, acte II, sc. XI : « La polygamie est un cas, / Est un cas pendable. »

1 Cette lance, coupée sur le Pélion par le Centaure Chiron et donnée par celui-ci à Pélée, père d'Achille, ne pouvait être maniée que par Achille. Voir *Iliade*, chant XVI.

1 Énéide, livre II.

1 *Odyssée*, chant XXII : les prétendants apprennent de la bouche d'Ulysse lui-même son retour à Ithaque, après l'épreuve de l'arc : « La pâle terreur les saisit tous : chacun cherchait du regard l'issue qui le sauverait d'une mort certaine. »

1 Non Tacite, mais Quintillien, *Institution oratoire,* livre X, 1 : « Scribantur ad narrandum, non ad probandum. »

2 La Fontaine, *Fables*, livre II, XI. Le Lion et le Rat.

1 Tcherkesses : nom turc et arabe des Circassiens qui formaient des tribus plus ou moins autonomes dans le Caucase. Après la conquête russe (1864), près d'un demi-million de Tcherkesses émigreront en Turquie.

1 *Taftah* est le nom persan d'une étoffe de soie qui a donné notre taffetas.

2 *Tchotky* est un mot russe, pluriel, désignant les grains du chapelet et, par extension, le chapelet lui-même.

1 Nom de soubrette fréquemment utilisé dans la comédie du XVIIIe siècle.

1 Celui qui combattait les bêtes féroces (*bellua*).

1 « Génie qui, dans les contes persans, joue le rôle attribué aux fées dans les nôtres. Au féminin, femme de ces génies. » (Littré.)

1 Lecteurs du *Mousquetaire*, abonnés et acheteurs au numéro.